



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

475

3962 f. $\frac{42}{8(2)}$





JUGEMENTS
DES
SAVANS,
SUR LES
AUTEURS

Qui ont traité de la Rhetorique,
AVEC UN PRECIS DE LA DOCTRINE
DE CES AUTEURS.

*Par M. GIBERT ancien Recteur de l'Université &
Professeur de Rhetorique au College de Mazarin.*

TOME HUITIEME.
SECONDE PARTIE.



A AMSTERDAM,
AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE.

M. D. C C X X V.



TABLE

DES NOMS DES AUTEURS

Contenus dans la Seconde Partie du
Tome VIII.

C ORNEILLE VALERE,	Page 1
R OBORTEI,	2
A UGUSTIN VALERIO,	11
L OUIS DE GRENADE,	22
R AMUS,	33
V ILLAVICENTIIUS,	46
D IDACE DE L'ETOILE,	52
D RESSERUS,	65
F RANÇOIS PATRICE,	70
M ELCHIOR JUNIUS,	72
P ANIGAROLA,	79
K ECKERMAN,	86
R ICHER,	96
M r. D UVAIR, <i>Garde des Sceaux,</i>	100
D E LA CERDA,	111
L E P. SOARE'S,	ibid.
L E P. CRESOL,	117
P AUL BENI,	121
L E CHANCELIER BACON,	129
L E P. DE SAINT PAUL, <i>Feuillant,</i>	136
A RRAGA,	145
T HOMAS CAMPANELLA,	150
D EGLI AUTORI DEL BEN PARLARE,	154
F ARNABE,	160
L E P. GODY, <i>Benedictin,</i>	165
G ERARD JEAN VOSSIUS,	171
A LBERTI DE ALBERTIS,	187
L E P. CAUSSIN,	197
L E P. PELLETIER,	210
L E P. MASENE,	216
	LB

T A B L E.

LE P. DU CYGNE,	222
M. BAIL, Docteur en Theol.	226
M. GUBRET, Avocat,	231
M. D. L. MOTHÉ-LE-VAYER,	243
LE P. BEURIER, Curé de Saint Etienne du Mont,	262
LOUIS DE WOLZOGUE,	265
RENE' BARY,	267
M. MACKENZY,	285
LES PP. POMEY & JOUVENCY,	301
M. DUPOIT,	306
LE P. RAPIN,	310
LE P. BOUHOURS,	330
M. DE VAUMORIERE,	349
M. L'ABBE' DU JARRY,	365
M. L'ABBE' DE BRETTEVILLE,	376
M. GILLET, Avocat,	385
M. DE BOISSIMON,	407
ANONYME, Auteur de la Rhét. de l'honnête homme,	413
M. DES BORDS,	419
Mrs. ARNAUD & DE SILLERI,	426
LE P. VAVASSEUR,	448
ANONYME Auteur des Regles de la Prédic.	458
LE P. LAMY, de l'Orat.	471
LE P. ALEXANDRE, Dominic.	499
LE P. GISBERT,	502
Dispute sur l'Eloquence,	518
CLARMOND, ou M. RUDIGER,	533
LE P. GASCHIES, de l'Orat.	539
M. DE FENELON, Archevêque de Cambray,	556
Supplément de quelques Articles,	
GUILLAUME FICHET & MARTIN DELPHES, Docteurs de la Maison & Societé de la Maison & Societé de Sorbonne.	579
Liste des Auteurs dont on n'a pas cru devoir par- ler.	592

Fin de la Table des Auteurs.

LES



LES
MAITRES
D'ELOQUENCE

CORNEILLE VALERE

1567.



JE trouve une Rhétorique de
 Corneille Valère d'Utrecht,
 dans le goût des Partitions
 oratoires de Vossius, & qui
 étant plus courte, n'en est
 peut-être pas moins utile. Elle est me-
 thodique, claire, en bons termes, tirée
 des bons Auteurs. Pour la rendre plus
 aisée, l'Auteur y réduit ses préceptes en
 tables, aussi l'a-t-il intitulée *Tables de*
Rhétorique. Il explique ensuite ses ré-
 gles plus au long. Un Religieux de l'Or-
 dre des Hermites de S. Augustin, nom-
 mé *Nicaise Braxius*, voulant la rendre
 encore plus facile, en a mis le précis des
Tome VIII. Part. II. A pré-

alere. préceptes en vers semblables à ceux de la petite Rhétorique de Farnabe. Enfin elle est accompagnée de notes marginales, qui me paroissent bonnes & judicieuses. De sorte que je ne vois rien de méprisable dans cet Ouvrage. Et s'il ne developpe pas assez les finesse de l'éloquence, les ressorts des passions, l'art d'exprimer les mœurs, ou de fortifier le discours, du moins il contient assez bien les regles les plus ordinaires.

ortel. FRANCOIS ROBORTEL,

rhof le *De la Ville d'Udine, dans le Frioul, mort*
de Pa- *en 1567.*
ë.

ob. Ep. **R**Obortel fut un célèbre Professeur de
lic. 30 Rhétorique à Venise. Le Senat le
choisit, pour enseigner cet Art à Padouë.
C'est lui qui le premier a tiré Longin
rhof. T. de la poussiere. On assure qu'il étoit
l. 6. p. très-savant & très-éloquent, & en même
12, 11. temps très-vain & très-orgueilleux.
Il traita avec un grand mépris non seulement ses égaux, mais même ses supérieurs. Il ne tint pas à lui que Sigonius, Muret, Henri Estienne & plusieurs autres ne devinssent l'objet de la risée publique. Il n'en eut pas moins la réputation d'homme de beaucoup d'esprit & fort attaché aux principes des anciens.

On ajoute un fait humiliant pour un homme de son humeur & de son caractère;

tère; c'est que s'étant signalé souvent par des actions publiques, il demeura court à l'Oraison funèbre de Charles-Quint, il ne put même en achever l'Exorde: cet événement fit tant d'impression sur lui, qu'il ne fut plus en état de parler en public. C'est un accident qui peut arriver à l'Orateur le plus modeste, & à ceux qui se croient le plus assurez de leur mémoire.

A l'égard des Ouvrages qui m'engagent à parler de lui, il en a fait un entr'autres sur *l'Art de parler*, (1) ou si l'on veut, sur *l'Art oratoire*. " L'idée qu'on nous en donne est, qu'en y traitant particulièrement des figures, il les rappelle à leurs principes, & à certains chefs; qu'il y montre la différence de la diction oratoire d'avec la diction poétique, qu'il y fait le catalogue de toutes les figures; qu'il les a recueillies des Auteurs Grecs & Latins, & qu'il les distribue par classes, selon nos idées & nos passions, lesquelles, selon lui, sont les véritables sources des figures.

Voilà à peu près ce que Mr. Morhof a dit de cet Ecrivain. J'ajoute, pour le mieux faire connoître, que son Ouvrage est tout rempli des plus beaux desseins du monde, & de merveilleuses découvertes, inconnuës jusqu'alors, si on en croit l'Auteur.

Un de ses plus beaux desseins, & peut-être

1 De artificio dicendi.

4 LES MAÎTRES

Robortel. être le principal de tous, est de terminer un grand procès entre les Orateurs & les Maîtres des Arts & des Sciences. Je ne

Robort. Ep. Dedic. *fai si ce procès s'étoit alors échauffé plus que de coutume: mais comme on y accusoit les derniers d'avoir un style barbare, on y accusoit aussi les premiers d'être de grands diseurs de rien.* Que fait Robortel pour étouffer cette guerre civile

Idem ibid. & Disp. 1. *le dans la République des Lettres? Il prétend faire voir que les Philosophes doivent être Orateurs, & qu'ils le peuvent sans peine; il prétend montrer que les Orateurs, à leur tour, doivent être Philosophes, & que rien ne leur est plus aisé. Les premiers, selon lui, n'ont qu'à prendre du style oratoire ce qu'il y a de convenable aux matieres Philosophiques; & les seconds n'ont qu'à faire entrer dans les Discours oratoires, ce que les Philosophes disent de plus beau. Et il promet d'en donner la clef, ce que personne n'a*

Robort. Disp. 1. *fait avant lui.* Il distingue à cet effet dans le discours *la matiere & les formes*, il ne dit pas *la forme*; il en distingue plusieurs; & leur plus grand nombre dans le discours est ce qui en fait la plus grande beauté.

A l'égard de la matiere, ou elle appartient aux Arts & aux Sciences, & c'est ce qui fait les Philosophes, les Jurisconsultes, les Théologiens, les Géometres, les Medecins, les Architectes, qu'il prétend rendre Orateurs: ou bien, elle est détachée des Arts & des Sciences; & c'est ce qui fait les Orateurs. Jusques là, Aristote ne parleroit pas mieux.

Voyons

Voyons la suite. Il s'y agit des formes. Robertell.
Elles consistent, selon lui, en ce que le *Id Disp. 2.*
discours est, ou *continu & sans Dialo-* fol. 9. Sec.
gue, ou *interrompu* par maniere de Dia-
logues; ou bien en ce qu'on y pose des
principes, qu'on y raisonne, que par des
Epithètes on y marque la qualité des cho-
ses; ou enfin, en ce qu'il y a quelques
changemens dans l'usage des expressions: Ce
qui n'est pas, à ce que dit l'Auteur, une
petite chose à connoître. Et pas un des
Anciens n'en a parlé, non pas même
Aristote, par une lâcheté ou par une in-
sensibilité surprenante. Mais il y a enco-
re trois ou quatre formes. La première
consiste à s'énoncer simplement & sans mar-
quer de passion; La seconde, à s'énoncer
en marquant quelque passion, & c'est la
véritable fin des figures, à quoi les An-
ciens, selon l'Auteur, n'ont pas pris gar-
de. La troisième consiste dans l'arran-
gement des mots; & la quatrième dans les
nombres & dans les cadences. Voilà ses
grands principes: en voici l'application pour
rendre Orateurs les Maîtres des Sciences.

Pour être éloquent, selon l'Auteur, *Idem,*
en quelque matiere que ce soit, il n'y *Disp. 2.*
a qu'à donner au discours les formes *fol. 15.*
convenables au sujet que l'on traite. *verso ad*
Comme donc un Orateur est Orateur, *calcem,*
s'il prend toutes les formes dont on vient
de parler, parce que les matieres qu'il
traite en sont susceptibles; de même les
Maîtres des Arts & des Sciences seront
aussi Orateurs, s'ils prennent celles qui
conviennent aux sujets dont ils parlent:

Robortel. car elles n'y conviennent pas toutes. Ils peuvent parler *continûment*, ou en *Dialogue* ; ils peuvent *poser des principes* : ils peuvent *prouver* ce qu'ils avancent. Il ne leur convient pas de *marquer les qualitez des choses par des Epithètes* ; ni de *mêler des passions* dans ce qu'ils disent ; ni de *faire des changemens* dans l'usage des expressions ; ni de se *soucier de l'arrangement* des mots , ni des *cadences*.

Robort. Ainsi, selon Robortel , que les Maîtres
 Tit. Quo- des Sciences se servent des termes de leur
 modo ser- Art, où il le faut ; cela ne fait rien : pour-
 mo Philo- vû qu'ils parlent d'ailleurs poliment &
 sophicus, d'une manière populaire ; c'en est assez :
 &c. à la fin d'un Livre. les voilà de vrais Orateurs. " Je laisse,
 „ dit-il, aux Philosophes l'usage des ter-
 „ mes qui leur sont propres ; ils en sont
 „ les Auteurs : il est impossible de les
 „ leur ôter ; ces termes d'ailleurs sont
 „ expressifs ; ils disent mieux ce qu'on
 „ veut dire que ne feroient de longues
 „ circonlocutions Ciceroniennes. Je ne
 „ leur demande pas non plus d'ornemens.
 „ Je suis seulement d'avis , qu'à leurs
 „ termes près, ils parlent Latin comme
 „ on parloit à Rome dans le bon siècle,
 „ sans que leur style sente ni le Fran-
 „ çois , ni l'Italien , ni l'Allemand. Si
 „ les Philosophes, ajoute Robortel, refu-
 „ sent ces avantages, & ne se rendent à
 „ ces conditions , je ne vois pas qu'on
 „ puisse se dispenser de les traiter de
 „ *sous & d'impudens* ". En effet, il les
 en quitte à bon marché, après qu'ils ont
 défendu si long temps une aussi mauvai-
 se

se place que la barbarie du style qu'il leur Robortel reproche.

Mais ce qui montre qu'il ne tient qu'à eux d'être Orateurs à ce prix-là ; ce qui montre la merveilleuse solidité de la méthode de Robortel , c'est la définition qu'il donne de l'Eloquence. Il dit que *c'est un talent dont la Nature nous fait present, mais que l'Art & l'exercice fortifient, lequel nous met en état d'exprimer nos conceptions avec les formes convenables au sujet, en dialogue, ou autrement, tantôt d'une manière populaire, tantôt d'une manière qui ne l'est pas, afin d'instruire, ou afin de persuader.* C'est-à-dire qu'il accommode, par caprice, l'idée de l'Eloquence aux manieres des Sciences, & non pas les manieres des Sciences à l'idée de l'Eloquence ; En quoi il ressemble à un Prédicateur, qui pour ôter la contrariété qu'il y a entre la Morale & les passions des hommes, assujettiroit la Morale aux passions, & non pas les passions à la Morale. Et Robortel débite toute cette doctrine du plus grand sérieux du monde, quoi qu'il ne pût rien dire de mieux, s'il avoit eu envie de s'en divertir.

Ce qu'il dit après cela sur la seconde partie de son entreprise, n'est pas moins plaisant. Il s'y agit de montrer comment l'Orateur, dans ses Discours, doit faire usage de la Philosophie. " Il faut, „ dit-il, pour cela, que ce qu'un Philo- „ sophe débite en se servant d'un style „ qui lui convient, l'Orateur le débite „ aussi

Disp. 2. d
form. lign
12 & Disp
1. lig. 1.

Rob. Tit
Quomodo
sermo Phi
losophi-
cus, &c.
à la fin du
Livre.

tel. „ aussi en un style qui lui soit propre;
 „ & qu'aux formes du discours que le
 „ Philosophe a par lui-même, il ajoute
 „ celle qu'il doit avoir de plus”. Par
 . exemple, le premier dit en général &
 simplement, *Que le bonheur consiste à vi-*
vre selon la vertu; ” Un Orateur dira;
 „ Maudits soient ceux qui ternissent la
 „ gloire de Claudius. Car ce grand hom-
 „ me s'étant exposé pour sa Patrie & pour
 „ ses amis, étant brave de sa personne,
 „ laborieux, appliqué, modeste, liberal,
 „ doux & affable; qui peut ne le pas
 „ estimer heureux, ou ne le pas regarder
 „ comme un beau modèle à proposer? ô
 „ le Heros! ô le grand homme! Qu'ils
 „ cessent, ces méchants, qu'ils cessent
 „ de le décrier, &c.”. C'est ainsi que,
 selon Robortel, l'Orateur tourne à son
 usage la Philosophie morale. Il fait espe-
 rer aussi quelque exemple pour nous mon-
 trer comment l'Orateur fait usage de la
 Physique. S'il avoit tenu sa parole, nous
 aurions, sans doute, vu quelque chose
 de beau! Peut-être s'en est-il dispensé,
 parce qu'il s'est ressouvenu de son premier
 principe, que *l'Orateur ne traite point ce*
qui appartient aux Arts & aux Sciences,
 bid. *mais seulement ce qui a rapport aux ac-*
 le *tions des hommes & à la Morale.* Mais
 18. le fort de Robortel est sa doctrine sur
 les figures. Tout ce que les Anciens en
 ont dit, est selon lui plein de confusion.
 ad Il comprend dans ce jugement Rutilius,
 Quintilien, Rufinien, Aquila, Cicéron.
 Il prétend qu'il faut savoir les noms de
 toutes

toutes les figures, & leur convenance avec les lieux de Rhétorique. Il les distribue par classes, par rapport aux passions, qui en sont la source, & qui en doivent régler l'usage. Par exemple, on vous a appelé *Traître de la Patrie*; rien n'est plus convenable que de repousser cette injure, par tout ce qu'il y a dans votre conduite, qui y repugne, à repugnances; rien n'est aussi plus convenable, que la figure d'imprécation, qui est très-propre à la colère, que doit produire un si grand outrage. C'est pourquoi il faudroit dire : *Peusses-tu perir malheureusement, impudent, qui m'appelles Traître, lorsque je me sacrifie pour la Patrie!*

Telle est la doctrine de Robortel, qui travaille à la confirmer par l'application qu'il en fait à quelques Harangues de Cicéron, & à quelques Odes d'Horace, dans lesquelles il observe que ces Auteurs ont choisi telle figure de pensées, tel lieu de Rhétorique, telle figure de mots, & autres choses semblables. Est-ce là l'homme qui a voulu exposer à la risée les hommes les plus savans de son siècle? Rien n'étoit plus aisé que de l'y exposer lui-même; & si quelqu'un ne l'a pas fait, il faut, ou qu'on ne s'en soit pas mis en peine, ou qu'on se soit laissé étourdir par cet air de confiance, & de supériorité qu'il se donne. Je ne touche ni à son esprit ni à son éloquence, quoique je ne conçoive pas comment elle pouvoit être naturelle, puisqu'il s'y prenoit d'une manière si machinale. Je

ortel. dis seulement qu'il a pris les préceptes de travers ; que ce n'est point en cherchant quelle figure , ou quel lieu nous convient , qu'on fait un Discours éloquent ; mais sans songer à ces observations de l'Art , c'est en pensant à ce que le bon sens demande de nous ; parce que l'éloquence est une chose de sens commun. Ainsi Robortel a paru dire quelque chose , & n'a rien dit ; il a paru attaché aux Anciens , & il est visible qu'il ne l'étoit pas. Il est vrai que M. Morhof lui rend ce témoignage , & même qu'il le distingue par là d'un autre Auteur nommé Patrice , qui a pris , dit-il , des routes nouvelles. Mais il est certain que Robortel abandonne aussi la méthode des Anciens , & qu'il prétend avoir mieux trouvé qu'eux ; ou s'il paroît ne les pas contredire , c'est parce qu'il leur prête ses propres pensées , pour leur faire dire des choses auxquelles ils n'ont jamais songé. D'où j'en conclus que ses efforts , ses promesses , sa vanité n'aboutissent à rien. J'ajoute que son Livre est tel , que peu de gens , à mon sens , peuvent avoir la patience de le lire. Je ne l'aurois pas eue moi-même , ni celle d'en faire un précis , si ce n'étoit été qu'il a de la réputation. Cette raison néanmoins n'a pu m'obliger à rapporter ce qu'il dit du style poétique , il en parle aussi habilement que du style oratoire. Il a fait un autre Ouvrage sur la Rhétorique , qui , par bonheur , est peu de chose pour la grosseur du volume , aussi-bien que pour ce qu'il com-

comprend. C'est une espèce de Discours Robertel
 qu'il fit à Pise, sur les Livres de l'In-
 vention de Cicéron, pour expliquer les
 qualitez de l'Eloquence. C'est un Livret
 de vingt-quatre pages indouze. Je crois
 qu'il est bon de faire connoître les Ou-
 vrages extraordinaires qui se sont faits
 sur la Rhétorique, afin qu'il ne prenne
 envie à personne d'en faire de semblables,
 puisqu'il y a des gens, même aujourd'hui,
 qui croient qu'on ignore encore la vraie
 manière de devenir éloquent. M. Bail-
 let parle de Robertel parmi les Critiques
 Grammairiens. On peut voir dans le Jug. des
 chapitre qui le regarde, des jugemens plus Sav. Tom.
 désavantageux à sa mémoire, que tout II. Part. 2.
 ce que j'ai dit ici. p. 64.

LV RHÉTORIQUE

ECCLESIASTIQUE

D'AUGUSTIN VALERIO, Valerio.

*Evêque de Verone, & Cardinal, qui a * Ci-de-
 fleuri vers la fin du seizième siècle : vant p.
 cette Rhétorique a été imprimée à Paris 462. de
 en 1575. la 1. Part. de ce To-
 me.*

J'Ai annoncé cette Rhétorique * en par- Kerckerman
dans sa
Pref. dit que
Valere a
composé sa
Rhet. sur le
modele
d'Aristote.
 lant de S. Augustin. L'Auteur étoit
 de Venise, & il y enseigna la Phi-
 losophie Morale. Il entendoit bien la
 Langue Latine, & la parloit élégamment

10. & facilement , mais il avoit de la peine à s'exprimer en sa langue naturelle. Ses mœurs étoient fort édifiantes, & il s'acquitta des devoirs de l'Episcopat en bon Pasteur. Il fut créé Cardinal par Gregoire XIII. Le chagrin qu'il eut de voir sa patrie excommuniée par Paul V. lui causa la maladie dont il mourut. Il a fait entr'autres Livres une Rhétorique sacrée, divisée en trois Livres, intitulée la *Rhétorique Ecclesiastique* dans l'exemplaire dont je me suis servi, citée sous ce titre par M. Baillet* ; & sous celui de *Rhétorique Chrétienne*, selon Mr. Bayle, par le Mercure Galant du mois de Décembre 1695.

L'Auteur du Mercure , (1) & après lui les deux Auteurs que je viens de nommer, rapportent de cette Rhétorique une chose remarquable, qui concerne les Martyrologes, mais que je n'y ai pas trouvée, soit que la *Rhétorique Ecclesiastique* & la *Rhétorique Chrétienne* soient deux Ouvrages différens, ce que j'ai de la peine à croire ; soit que l'édition que j'en ai vuë, soit imparfaite, encore qu'elle me paroisse fort complete. Quoi qu'il en soit, une des causes des fausses legendes des Martyrs, selon nôtre Auteur, (à ce qu'on dit,) a été la coutume qui s'observoit autrefois en plusieurs Monastères, d'exercer les jeunes Religieux par des Amplifications Latines qu'on leur proposoit

* P. 78. Dans une Lettre qu'il rapporte toute entière, & qui commence p. 75.

posoit sur le martyre de quelque Saint ; Valerio. ce qui leur donnant la liberté de faire agir & parler les Tyrans & les Saints persecutez , en la maniere qui leur paroissoit la plus vrai-semblable, leur donnoit lieu en même temps de composer sur ces sortes de sujets , des especes d'histoires bien plus remplies d'ornemens & d'invention que de verité ; mais quoiqu'elles ne méritassent pas d'être fort considérées, celles qui paroissoient les plus ingenieuses & les mieux faites, ne laissoient pas d'être mises à part ; en sorte qu'après un long-temps se trouvant avec les manuscrits des Bibliothèques des Monasteres, il étoit fort difficile de discerner ces jeux d'esprit , d'avec les histoires veritables des Saints. On avouë cependant que ces pieux Ecrivains étoient excusables, en ce que n'ayant eu d'autre dessein que de s'exercer sur de saintes matieres, ils n'avoient pu prévoir la méprise qui est arrivée dans la suite : de maniere que si la posterité s'est trompée , ç'a été plutôt l'effet de son peu de discernement, qu'une preuve de leur mauvaise intention. Voilà, encore un coup, une observation que je ne trouve point dans la Rhétorique d'Augustin Valerio. J'en trouve seulement une idée dans le Traité d'Erasme, dont j'ai parlé.

Erasm. ii
Ecclesiast
P. 354.

Le pieux Prélat dont est question, en-
chérissant sur Quintilien, ne reconnoît point
de veritables Orateurs hors de la Reli-
gion Chrétienne, dépositaire de la verité
& de la vertu. Loin des visions bizar-

lerio.

Sur tout cela notre Auteur a par tout un caractère d'homme grave, habile dans la connoissance de l'Art, savant dans les matieres que le Prédicateur doit traiter, zélé pour la pieté & la Religion, qui aime & veut faire aimer le jeûne, la misericorde, la crainte de Dieu, la retenue, les joyes & les consolations saintes, l'attachement à son état. Il touche tous ces articles dans sa Rhétorique, & il y entre dans le détail de tout ce qui distingue les hommes, pour nous apprendre à leur parler d'une maniere qui leur soit propre. Ainsi ou l'on peut le suivre, ou, sur ses idées, se faire aisément une autre route. Quelque parti que l'on prenne, il faut convenir que ce n'est pas sans raison qu'on a présenté cette Rhétorique comme un Ouvrage du caractère de ceux de Thucydide, c'est-à-dire, comme un Ouvrage où le nombre des pensées égale celui des mots.

Dans le troisième Livre, il s'agit de l'Elocution; d'abord il en montre l'importance, ensuite les défauts où les Prédicateurs peuvent tomber faute d'esprit, ou de prudence, ou d'habileté. Il en veut sur-tout à la présomption qui fait oublier l'invocation fréquente du Saint-Esprit; il en veut au défaut d'action, qui rend l'Orateur insupportable. Il conseille d'avoir un Maître pour s'y former, & en général de consulter d'habiles gens, pour ne rien dire qu'à propos. Il demande la pureté du langage & la clarté encore plus, un usage prudent & des mé-
tapho-

aphores & des autres figures, sans trop s'assujettir jamais aux nombres du discours. Il ne s'amuse point à faire le dénombrement des figures, il veut qu'on les apprenne par l'usage, & renvoie à ceux qui en ont parlé. Il ne laisse point d'en fournir des exemples, qu'il tire des Peres ou de l'Ecriture. Il propose l'imitation des Discours éloquens, comme un moyen de devenir Orateur. Il demande des discours oratoires, mais il ne parait pas entendre assez ce qu'on veut. Il les fait consister seulement dans un extérieur qui répond à la doctrine, comme l'extérieur d'un Capucin répond à son discours quand il prédiche la pénitence, mais c'est dans le discours même que ces mœurs doivent paroître. Il demande de un grand jugement pour ne rien dire de faux, pour se tenir dans de justes bornes, pour ne point flatter, pour ne choquer personne, pour ne point faire d'invective imprudente contre le Clergé, pour traiter chaque genre d'instruction, par exemple l'Homélie, selon son caractère. Il recommande au Prédicateur de bien connoître les mœurs du pays, & de garder beaucoup d'ordre dans ses discours, suivant les principes d'Aristote, de Cicéron, de Quintilien & de Cornificius dans sa Rhétorique à Herennius. Enfin il touche en Maître tout ce qui est capable d'orner ou de fortifier la diction, & il le touche toujours d'une manière convenable au Ministre de l'Evangile.

Cet Ouvrage fut d'abord imprimé à
Ve-

Valerio.

P. Galef-
nius Proto-
not. Apos-
tol.Epist.
Nuncupat.
P. 10.

Verone, & ensuite à Milan avec une Epitre Dédicatoire au Cardinal Charles Borromée, ami de Valerio. L'Auteur de l'Epitre attribue à ce Saint Cardinal, la gloire d'avoir le premier conçu le dessein d'une Rhétorique Ecclesiastique, & d'en avoir même couché le plan sur le papier. Mais comme il ne pouvoit l'exécuter à cause de ses grandes occupations, il engagea son ami à ce travail. La difficulté étoit grande, tant du côté des préceptes qu'il falloit donner, que du côté de la matiere où il falloit les appliquer. A l'égard des préceptes, il falloit prendre son parti dans ce grand nombre de Maîtres, dont les uns sont si longs, les autres si courts, & qui se contredisent quelquefois les uns les autres, pour ne pas parler de ceux qui se contredisent eux-mêmes, ou qui paroissent se contredire, parce qu'ils traitent toutes choses d'une maniere problématique. De-là l'Auteur de l'Epitre Dedicatoire conclut que les préceptes ordinaires ne peuvent servir à la Prédication: mais non seulement il se trompe, il est contraire tout à la fois & à son Auteur & à lui-même, puisqu'il établit le merite de Valerio, sur ce qu'il a suivi les préceptes d'Aristote. A l'égard de la matiere, pour y bien appliquer les règles de l'Art, il falloit savoir parfaitement la Morale & les Mystères de la Religion, peut-être même la controverse. Tous ces obstacles ne rebutterent point Valerio, à qui le Saint Cardinal Charles Borromée s'étoit adressé, parce qu'il

qu'il le connoissoit très-capable d'exécuter son dessein. En effet, il avoit la science de l'Écriture & des Peres: il étoit fort versé dans la Rhétorique & dans les Belles Lettres, enfin sa réputation pouvoit rendre son Ouvrage aussi recommandable que le sont les Tableaux des bons Maîtres. P. 10. 11.

L'Auteur de l'Épître Dédicatoire ne nie point que des Ecrivains Modernes n'eussent voulu traiter le même sujet, mais, ou il laisse aux autres à juger s'ils s'en sont bien acquittés; ou il dit qu'ils égarent & embrouillent leurs Disciples; sur quoi j'ai rapporté ses paroles en parlant de Saint Augustin, le seul, selon l'Auteur de l'Épître, que l'Evêque de Verone ait pu suivre. C'est à l'exemple de ce Saint, si nous en croyons cet Auteur, & en suivant les principes d'Aristote, que l'Evêque a recueilli tout ce qui pouvoit servir à l'Orateur Sacré, qu'il a tout mis dans un bel ordre, & qu'il l'a traité avec soin. S'il est court dans l'expression, il paroît tout plein de sens. Il traite toutes choses, non pas comme un Interprète, mais comme un Auteur Original; en sorte que chaque précepte est une matière d'une grande méditation & d'un long usage. Ainsi autant qu'on a d'obligation à ceux qui ont donné une méthode pour faciliter l'étude de la Théologie, autant en doit-on avoir à l'Evêque de Verone, qui nous a donné le moyen de faire revivre l'Eloquence des Peres.

Valerio.

Ne refusons point à ce Prélat la gloire qu'il a encore meritée en réduisant tout son Ouvrage en Tables d'une manière également courte & méthodique pour la facilité de ses Disciples. Il y a joint trois Discours adressez aux Clercs de son Séminaire. Dans le dernier il leur expose les qualitez que doit avoir un Maître pour montrer l'Eloquence à de jeunes Ecclesiastiques; & quoiqu'il ne parle pas de lui-même, on voit aisément que ce sont les qualitez qu'il avoit, telles que nous les avons ci-devant marquées. Dans le second il leur expose la methode qu'il avoit suivie dans son Ouvrage, & qui est celle d'Aristote. Dans le premier il leur recommande l'esprit de la priere, l'innocence de la vie, l'étude, l'application & l'exercice. Au milieu de tout cela il dit deux choses qui ne sont pas dans la dernière exactitude. La première est, que la Rhétorique qu'il a voulu donner, n'est ni cette fausse Rhétorique si fort blâmée par Platon, ni même la véritable que ce Philosophe a tant vantée, mais quelque chose de plus excellent. La seconde est, qu'il ne faut pas traduire le titre de son Livre par celui *de la Rhétorique du Prédicateur*, parce qu'il n'a pas prétendu donner des règles à ceux qui sont dans l'exercice de la Prédication. A l'égard de la première, ce seroit se tromper de croire que l'Evêque de Verone l'ait dit par vanité. Rien n'est plus éloigné de son caractère. Ce qui l'a trompé,

trompé, c'est la dignité de la matière, Valerio.
qui met en état le Prédicateur fort au
dessus de l'Orateur ordinaire. Quant à
la seconde, on peut dire que c'est
un trait de modestie, lequel n'empêche
pas que son Ouvrage ne soit en effet, *la*
Rhétorique du Prédicateur, puisqu'il peut
corriger ceux qui manqueroient dans
leur ministère, & former ceux qui ven-
lent se rendre capables de prêcher. Que
s'il a voulu encore mettre les Ecclesi-
astiques en état de faire des Instructions
plus familières, c'est une extension qui
ne peut nuire à l'idée que je donne de
son Ouvrage.

R. P. FR. LUDOVICI
 GRANATENSIS,
 SACRÆ THEOLOGIÆ PROFESSORIS,
 Ordinis Sancti Dominici
 RHETORICÆ ECCLESIASTICÆ,
Sen
 DE RATIONE CONCIONANDI
 LIBRI SEX.

*C'est-à-dire, la Rhétorique Ecclésiastique,
 ou l'Art de prêcher en six Livres. Par
 le R. P. Louis de Grenade de l'Ordre
 de Saint Dominique, 1576.*

Louis de
 Grenade.

Di&. de
 Mor. vo-
 yez Louis
 de Grenade.

M. Nico-
 las Joseph
 Binet.

Avis de ce
 Traduct.p.
 8.

Personne n'ignore le merite de Louis de Grenade, ni l'estime qu'on fait en général de ses Ouvrages. Moreri remarque entr'autres qu'ils font l'admiration des Savans, & la consolation des personnes de pieté. Il ne s'agit présentement que de sa Rhétorique, laquelle, autant qu'il me paroît, a d'abord été composée en Latin, quoiqu'un Auteur de notre temps dise l'avoir traduite de l'Espagnol en François.

On peut, selon ce Traducteur, distinguer trois sortes de personnes qui lisent les

les Livres;” ceux qui se proposent d’ac- Louie de
querir de l’érudition, ceux qui veulent Grenade.)
se former à bien juger du caractère
des Ecrivains, & ceux qui prétendent
se mettre de ce nombre, & y tenir
leur place avec succès. Il y a aussi,
selon lui, trois sortes de bons Au-
teurs. Les uns nous remplissent l’es-
prit de choses solides, les autres nous
donnent des règles pour connoître la
bonne ou la mauvaise manière de par-
ler & d’écrire, & les autres nous pe-
uvent guider par leur exemple, & nous
servir eux-mêmes de modèle”. Tous
ces avantages, au jugement du même
Traducteur, se rencontrent si bien dans
Grenade, que chacun y peut trouver son
compte.

Quant au premier, continue-t-il, son Ibid.
tradition est si vaste & si belle, qu’elle
l’a mis au dessus des plus grands hom-
mes de son temps, en sorte qu’un des
Savans les plus illustres de ce dernier
siècle n’a point craint de dire à sa louan-
ge, qu’il ne lui manquoit que l’antiqui-
té, pour être au rang des premiers Peres
de l’Eglise.

Quant au second, il n’y a point, dit- Ib. p. 9.
il encore, de genre d’éloquence ou de
belle manière d’écrire & de parler, dont
ce grand homme n’ait donné des règles,
mais des règles si justes, si certaines &
si bien fondées sur la nature, sur la rai-
son & sur la vérité, que toutes celles
qui en sont différentes, ne peuvent être
qu’absolument mauvaises. Il n’a pas sou-
lement

Louis de Grenade l'ement écrit d'excellentes règles, c'est tous les jours le Traducteur qui parle ; il ne les a pas seulement rendu plausibles & aisées par des exemples choisis & recherchez avec soin , mais , ce qui met le comble à sa gloire , il les a aussi pratiquées de la maniere la plus parfaite , & il s'est ainsi donné lui-même pour modèle , ce qui est le dernier des trois avantages que nous venons de lui attribuer.

P. II. Enfin on nous assure pour constant que la Rhétorique de Grenade n'est pas le moindre de ses travaux ; que c'est au contraire le plus parfait de ses Ouvrages , & sans contredit son chef-d'œuvre. Il n'en a point fait , dit-on , qui soit si instruisant en son genre , ni en même temps mieux écrit ; & il ne s'en voit point qui renferme un si grand nombre de choses à proportion de son étendue , ni qui donne tant de bons préceptes pour l'Eloquence Chrétienne , ni qui soit plus capable de servir non seulement de règle , mais de modèle. Tout y est éclairci & expliqué par des exemples de l'Ecriture Sainte & des Peres de l'Eglise , si rares , si recherchez , & pleins de pensées si justes & si solides , que quand elles nous auroient été laissées sans ordre & sans suite , nous ne manqueroions pas de les recueillir avec estime comme de riches diamants , qui sans avoir été polis ni mis en œuvre , ne laisseroient pas d'avoir leurs prix.

P. 124 Quelle estime ne devons-nous pas faire d'un Ouvrage où ces choses si précieuses se trouvent travaillées avec industrie,

duſtrie , & comme transformées par une Louis de
Grenade,
main ſavante en des images animées, qui
nous éclairent l'eſprit, nous édifient, &
nous fortifient l'ame, en même temps
qu'elles nous enrichiſſent la memoire?
C'eſt en un mot une Rhétorique entiere
& vraiment Chrétienne qui eſt égale-
ment bien conçue & bien exécutée, & où
les myſtères de l'Art ſont découverts &
expoſez dans un ſi beau jour, que l'on
peut dire véritablement, que la deſtinée
de l'Eloquence des Orateurs Evangeli-
ques eſt heureuſe en ce point, que l'hom-
me du monde qui l'a portée le plus haut,
l'ait auſſi enſignée lui-même.

Ainſi ce que le P. Rapin avoit dit de
l'Eloquence, en général à la gloire de
Ciceron, le Traducteur le dit de l'Elo-
quence des Prédicateurs à la gloire de
Louis de Grenade. Il eſt certain que cet
Auteur, comme il le dit lui-même, s'eſt Ep. Dedic.
Pag. 2.
propoſé de traiter de l'Invention, de la
Disposition, de l'Elocution, enfin de la
Prononciation du Sermon, mais ſur-
tout, de cette derniere partie & point du
tout de la Memoire, parcequ'elle eſt un
présent de la Nature. Pour ce qui eſt
de l'Invention, il renvoye l'explication
des Lieux à la Dialectique, il laiſſe au Ib. p. 32
Préf. p. 24
Prédicateur, pendant toute ſa vie, le
ſoin de ſe faire un thréſor de choſes &
de penſées, pour répondre à cette parole
de Jeſus-Chriſt, laquelle dit que le Servi-
teur fidèle tire en même temps de ſon thré-
ſor des choſes nouvelles & anciennes. Il L. c. 74
ne faut pas, ſelon lui, attendre à ſ'ins-
Tome VIII. Part. II. B truire,

Louis de Grenade. truire , lorsqu'il faut prêcher ; il faut le faire auparavant , & pour cela , lire surtout l'Ecriture , entendre les Prédicateurs , faire des Recueils , sans quoi il y aura de grands vuides dans toutes les Prédications. Mais sur cela il croit avoir bien diminué le travail des Orateurs Evangeliques par la publication de ses Sermons.

Préf. p. 5. Il veut aussi le diminuer sur l'Elocution & sur l'Action , qui sont les parties principales de l'Eloquence de la Chaire à cause des Auditeurs ; Car les plus belles choses ne sont rien , si la diction ne prend les esprits ; & la beauté même de la Diction n'a point de force sans l'action. C'est pour cela qu'il donne des règles sur ces deux points importants ainsi que sur les passions.

Préf. p. 4. Il tire ces règles des Auteurs profanes , parce qu'il n'y a point d'autre Rhétorique que celle qu'ils ont laissée. Tout ce qu'il a pû faire , ç'a été de tirer ses exemples des Peres & des Prophetes ; encore n'a-t-il pû se dispenser d'en mêler même des Auteurs payens , parce qu'on peut les imiter lorsqu'on traite des matieres saintes.

Ib. p. 5. S'il rapporte beaucoup d'exemples , c'est qu'il n'écrit pas pour des enfans , & qu'une personne qui a quelque âge , s'instruit mieux par l'étude & l'imitation des Discours éloquens , que par des préceptes. C'est pourquoi il propose , dit-il , quelquefois de fort beaux exemples sur lesquels il n'a point donné de règles , & c'est ce qu'il pratique en effet dès l'E-
pitre

pitre Dedicatoire. Au reste il soutient Louis de
 qu'on ne peut se passer de ces secours, à Garnier,
 moins qu'on ne soit inspiré de Dieu, ib. p. 2.
 comme les Apôtres & les Prophètes, ou
 qu'on n'ait un esprit transcendant, ce
 qui est fort rare, & qui est même un cas
 où l'on réussira toujours mieux avec les
 secours de l'Art, qu'en suivant une Elo-
 quence purement naturelle. Il ajoute
 que c'est une chose indigne, qu'on aspi-
 re sans étude, sans méthode, sans pré-
 paration à un ministère aussi difficile,
 aussi saint, & aussi nécessaire à l'Eglise
 que celui de la Chaire, & qu'il est en-
 core plus indigne qu'on y aspire par des
 vûes profanes, & sans avoir les vertus
 Chrétiennes & Morales, sans lesquelles
 il est impossible de s'en acquitter comme
 il faut. Ces veritez sont la matiere du
 premier & du second Livre.

En traitant de la preuve dans ce der- C. 12
 nier, l'Auteur mêle beaucoup de choses
 qui regardent les expressions & les orne-
 mens, soit parce que c'est son objet prin-
 cipal, comme il le déclare, soit parce
 qu'on ne peut guères séparer les pensées
 d'avec les expressions. C'est là qu'il fait
 deux observations qui lui sont propres.
 L'une est, qu'au lieu que l'Avocat s'éle-
 ve du particulier au général, ce qu'on
 appelle monter de l'hypothèse à la thèse,
 à cause qu'il veut établir les faits sur des C. 12
 maximes: le Prédicateur au contraire des-
 cend du général au particulier, ou de la
 thèse à l'hypothèse, parce qu'il veut des
 détails. L'autre observation est, que les

Louis de Grenade. Sentences conviennent plus à la Chaire qu'au Barreau, par la raison qu'il s'y agit de la conduite de la vie.

L. 3.
P. 203. Deux choses excitent la passion, la grandeur de l'objet & sa présence. C'est pourquoi l'Amplification & les Descriptions sont nécessaires lorsqu'il est question d'émouvoir. L'idée ou plutôt l'image que nous nous formons des objets, & les mouvemens qui nous agitent nous-mêmes sont alors d'un très-grand usage, & principalement, si c'est le Saint-Esprit qui nous anime. C'est en général ce que l'Auteur dit des passions. En particulier, il fait profession de suivre Aristote, qu'il regarde comme le premier Maître sur le témoignage de Cicéron. Il joint à cela les figures, sur lesquelles il s'étend fort dans son cinquième Livre, après avoir parlé dans le quatrième, tant de la narration, que des sens figurez de l'Ecriture, & des diverses especes de Sermon. Il traite aussi avec soin de la diversité des styles: & ce qui est fort à sa gloire, il suit les principes de saint Augustin, qui avoit suivi Cicéron.

Peu s'en faut que Grenade ne s'étende autant sur la prononciation que sur les figures. Il encherit du moins sur Quintilien & sur Cornificius, qui de son aveu, se sont le plus étendus sur cet article. Et comme Cornificius s'étoit porté à le traiter en avouant que c'étoit une matiere difficile, & qu'on croyoit même impossible d'en donner des préceptes; Grenade s'y porte à son exemple, persuadé d'y

d'y réüffir, parce que, dit-il, un Auteur Louis de François avoit réüffi à coucher par écrit Grenade, dans un Traité de la Chasse, les cris qu'il ^{L. 6, p. 430.} faut faire aux chiens pour s'en servir. ^{431.}

Sur ce principe il marque l'importance de l'action, & établit que la prononcia-tion doit être exacte, claire, ornée, & que cela dépend de la bonté, de la force, de la beauté & de la douceur de la voix. Il faut, dit-il, la regler, de maniere qu'elle convienne au sujet, à l'exposition, à l'amplification, au raisonnement, aux passions. Il parle ensuite du geste, dont il montre les défauts, aussi-bien que ceux de l'action; & par tout ce que j'ai dit sur ces deux articles, après les plus grands Maîtres, on peut juger du fruit que les lecteurs peuvent retirer de toutes les peines qu'il se donne.

Mais à tout ce que le Traducteur de Grenade dit à l'avantage de cet Auteur, & qui est fondé, comme on voit, sur ce qu'il a puisé ses préceptes dans les bonnes sources, je crois devoir ajouter qu'il faut lui attribuer encore une partie des loüanges que je donnerai dans la suite au P. Gody Benedictin, qui me paroît avoir suivi l'ordre, la methode & les principes de Grenade, principalement en ce qu'il dit sur l'amplification, soit lorsqu'il en parle selon des principes qui paroissent lui être propres, soit lorsqu'il en parle conformément aux principes de Quintilien.

Ne privons pas encore notre Auteur de deux loüanges : l'une que lui donne

Louis de Grenade. **Avis du Traducteur.** P. 2.
 Keckerman, lorsqu'il assure que Grenade est docte & éloquent, l'autre que son Traducteur ajoute aux précédentes que j'ai déjà rapportées. " Pour bien com-
 „ prendre, dit-il, le veritable merite (de
 „ Grenade dans sa Rhétorique,) il faut
 „ considerer que la théorie en ces sor-
 „ tes de choses est plus aisée que la pra-
 „ tique; & que s'il y a du merite à bien
 „ juger, il y en a sans doute encore plus
 „ à meriter l'estime de ceux qui jugent
 „ bien : ce qui ne se doit pas entendre
 „ seulement de ceux qui ne sont que
 „ spectateurs des travaux de l'esprit,
 „ mais de ceux encore qui entrent dans
 „ la lice. Il n'est rien de plus ordinaire
 „ alors que de prêcher contre ses pro-
 „ pres principes, & l'on remarque en
 „ effet très-souvent, que ceux qui sont
 „ les mieux instruits de l'art, sont les
 „ moins exacts à le suivre, soit qu'ils
 „ manquent de capacité pour en faire
 „ une juste application, soit qu'ils aiment
 „ mieux s'abandonner à leur esprit, que
 „ se laisser conduire à leur jugement.
 „ C'est cependant ce qu'on ne trouve
 „ point dans Grenade. On voit au con-
 „ traire dans tous ses Ouvrages, que si
 „ l'on vouloit écrire ou parler sur les
 „ matieres qu'il y traite, il faudroit s'y
 „ prendre avec la même adresse, & user
 „ des mêmes tours de pensées & d'ex-
 „ pressions, afin de joindre l'agréable à
 „ l'utile, & de plaire comme lui en ins-
 „ truisant ".

Je ne dis rien du merite de la Tra-
 duction.

duction de l'Ouvrage dont je parle, parce que je ne l'ai point assez examinée. Lois de Grenade.
 L'Auteur dit qu'il s'est particulièrement Ibid. p. 207
 appliqué à la rendre la plus nette & la plus juste, & en même temps la plus facile & la plus agréable qu'il lui a été possible, afin qu'elle puisse être lue avec plaisir & avec profit. C'est là le but qu'il s'est proposé & où il a tâché d'arriver. Mais ce n'a pas été sans de grandes difficultés, qui l'ont souvent arrêté, & qu'il n'a pu surmonter que par une application & un travail de près de trois ans entiers. Je ne puis néanmoins m'empêcher de dire que le style de cette Traduction pouvoit être plus correct, & qu'il auroit fallu, selon moi, traduire en François les exemples que le Traducteur a laissés en Latin.

C'est peu que le Traducteur ait loué si fort notre Auteur: M. Morhof observe L. 6 c. 4 de Rhod. ap. que Orat. sacris. p. 300.
 qu'entre les Ecrivains Espagnols, il n'y en a point qu'on vante davantage, qu'on le préfère même à tous, que Don Nicolas Antonio lui applique cette pensée de Saluste, *qu'il vaut mieux n'en rien dire, que de le louer médiocrement*, qu'il a eu l'approbation de toutes les nations, & que Dieu a donné aux hommes, en la personne de cet Auteur, le modèle de la sagesse & de l'éloquence, dont a besoin le Ministre de l'Évangile, pour s'acquitter avec plus de facilité d'un emploi si mal aisé, & néanmoins si nécessaire à l'Eglise. Deux choses particulièrement

Louis de Grenade. font connoître le talent de Grenade , la version de ses Sermons en plus de neuf langues, & les dignitez qui lui furent offertes, mais qu'il n'accepta pas : c'étoient, l'Archevêché de Bragues , auquel il fut nommé par Catherine Reine de Portugal, & mere du Roi Sebastien; & le Cardinalat, auquel Sixte-cinq voulut l'élever. Et ce qui ne lui fait pas peu d'honneur, le P. Rapin le propose à ses Lecteurs , comme le modèle des Orateurs sacrez. " Sans s'amuser, dit ce Pere, à chercher des desseins & de la matiere dans les modernes qui ont imprimé leurs Sermons, où l'on trouve rarement de quoi profiter, Dupont & Grenade pourroient suppléer à ce défaut. Ce sont deux grands originaux pour fournir des fonds, aux discours, qu'on a à faire sur notre Religion, & sur les veritez chrétiennes qu'on a à traiter ".

Rap. Reflex. sur l'Eloq. pag. 70. in quarto.

L'exemplaire que j'ai vu de sa Rhétorique n'est que de 1611. mais Mr. Morhof observe qu'elle fut d'abord imprimée à Lisbonne en 1576. & à Cologne en 1578.

PIERRE DE LA RAME'E,

Volgairement dit Ramus, fameux Professeur du seizième siècle.

LA grande réputation de Ramus, & Ramus sa singularité ne permettent pas de le passer sous silence. Il étoit fils d'un homme qui gagnoit sa vie à labourer, & il fut le jouet de la fortune, d'abord dans la dernière misère & réduit à être valet dans le College de Navarre; ensuite se distinguant par son progrès prodigieux dans les études, tantôt dans l'élevation, tantôt dans l'abaissement. Son coup d'essai, après un cours de Philosophie de trois ans & demi, fut de s'engager à soutenir le contrepied d'Aristote. Le succès lui enfla le cœur, & ce qu'il n'avoit fait d'abord, ce semble, que par une faillie d'esprit, & pour prendre les premiers degrez avec plus d'éclat, il le fit d'une manière plus sérieuse & plus vigoureuse par des Ouvrages qui excitèrent de grands troubles dans l'Université de Paris. Cela fit un procès au Parlement. Le Roi l'évoqua au Conseil, & donna des Juges aux Parties, qui étoient Ramus & Antoine de Govea. Ce dernier eut tout l'avantage; les Livres de Ramus furent interdits par tout le Royaume, avec défenses à l'Auteur de plus enseigner la Philosophie. Ses ennemis firent paroître leur joye avec un éclat surprenant,

Ramus.

nant. Les Princes les plus fastueux ne font point tant de fracas après la prise d'une grande Ville. La Sentence fut publiée en Latin & en François, dans toutes les rues de Paris, & dans tous les lieux de l'Europe où on la put envoyer. On fit des pieces de Théâtre avec un grand apparat, dans lesquelles Ramus fut bafoué en mille manieres, au milieu des acclamations & des applaudissemens des Aristoteliciens. Tout cela se passa l'an 1543. L'année suivante la peste fit du ravage dans Paris, & dissipa presque tous les Écoliers du Collège de Prêles : mais Ramus s'étant laissé persuader d'y enseigner, attira bien tôt beaucoup d'auditeurs. La Sorbonne voulut le faire chasser de ce Collège, & ne put en venir à bout : il fut maintenu dans la Principauté de cette Maison par Arrêt du Parlement. Il trouva un si bon Patron en la personne du Cardinal de Lorraine, qu'il obtint de Henri II. la main-levée & de sa plume & de sa langue l'an 1547. & la Chaire de Professeur Royal en Philosophie & en Eloquence quatre ans après. Le Parlement de Paris l'avoit déjà maintenu dans la liberté de joindre des leçons de Philosophie avec celles d'Eloquence. Cet Arrêt avoit mis fin à plusieurs persécutions que Ramus & ses Écoliers avoient souffertes. On les avoit chicanez en plusieurs manieres, & devant les Juges Academiques, & devant les Juges civils. Dès qu'il se vit Professeur Royal, il se sentit, dit-on, un nouveau zèle pour perfec-

millet
1550.

perfectionner les Sciences, & il y travail-
 la avec plus d'ardeur, malgré la haine
 de ses ennemis qui n'étoient jamais en
 repos, & qui, si l'on en croit l'Auteur
 de sa Vie, prirent même pour une matie-
 re de procès en crime d'innovation, la
 manière dont lui & ses Collegues pro-
 nonçoient la lettre Q. Ils la pronon-
 çoient comme on la prononce par tout
 aujourd'hui en Latin, ses ennemis au con-
 traire vouloient qu'on la prononçât com-
 me on la prononce en François, & cro-
 yoiént la chose si importante, qu'ils al-
 loient voler dépouiller un Beneficier de
 ses revenus, pour n'avoir pas parlé com-
 me eux. On croit qu'il auroit succom-
 bé sans le secours des Professeurs Royaux,
 mais ils allèrent à l'Audience, & repré-
 sentèrent vivement à la Cour l'indignité
 d'un tel procès, où les Oracles de la
 justice, dont l'emploi étoit de donner le
 véritable sens de la Loi, s'abaissoient à
 discuter des subtilitez de Grammaire; de
 sorte que l'Accusé fut absous. Ramus
 néanmoins fut obligé de disparoitre, &
 pendant ce temps-là sa Bibliothèque fut
 pillée au College de Prêles. Il rentra en
 possession de ses emplois en 1563. après
 la paix entre Charles IX. & les Protes-
 tans. En 1567. la guerre civile recom-
 mençant, il fut encore obligé de quitter
 Paris, & y revint peu de mois après,
 parce que les troubles se pacifièrent. Sur
 la crainte néanmoins de les voir recom-
 mencer, il demanda permission au Roi

d'aller voir les Academies d'Allemagne. Il l'obtint, il fit ce voyage en 1568. & reçut par tout de fort-grands honneurs. Il revint en France après la troisième guerre l'an 1571. & périt misérablement au massacre de la S. Barthelemi. C'étoit un grand Orateur, qui parloit fort bien la langue Latine; homme universel, rempli de belles qualitez morales, désintéressé, sobre, chaste, craignant Dieu. Il étoit aussi zélé pour la Religion Prétendue Reformée, opiniâtre & contredisant. L'on veut même qu'il ait dérobé à Vivés ses inventions. On peut s'en convaincre par la conformité de la doctrine de l'un avec celle de l'autre; & c'est l'idée que nous en donne le P. Rapin, aussi-bien que Keckerman. Les paroles

du premier suffiront ici. "Ramus, dit ce Pere *, pensa détruire l'Université de Paris dans ces derniers siècles, par cet esprit de dispute : car pour combattre les faux Peripateticiens, il attaqua les véritables : & pour rétablir la paix de l'Ecole, il en devint le perturbateur. C'étoit un savant homme, hardi à décider : mais naturellement brouillon, lequel ne copia Laurent Valle & Louis Vivés, deux grands Critiques des siècles précédens, que pour s'ériger en Novateur.

La nouvelle édition de Mr. Teiffier ajoute qu'après la mort de Talon, Ramus s'attribua sa Rhétorique, comme s'il en eût été l'Auteur, (ce qui surprend fort

kerm.
'rzcog.
jicis
& 2. p.
. Litt.
f. l.
ap.
i. sur
hil.
15.

Teiff.
de
d. p.

fort Nancel, qui a écrit la Vie de Ramus,) & la raison qui le faisoit agir ainsi, à ce qu'on prétend, est que ce lavant homme ayant composé une réponse à l'investive que Turnebe avoit publiée contre lui, la fit imprimer sous le nom de Talon son ami, pour lui faire honneur. Ce qui nous donne à concevoir qu'il cherchoit à se dédommager de la gloire dont il s'étoit privé pour en revêtir Talon. On peut voir quelques observations dans le chapitre de Talon, capables de détruire ce fait, ou qui le rendent très-difficile à croire.

Quoi-qu'il en soit, il y a beaucoup d'autres choses à dire touchant Ramus, on peut les voir fort au long dans sa Vie, soit de la composition de Freigius, soit de celle de Banosius, ou en abrégé dans Mr. Bayle; il y en a aussi quelques particularitez dans Brantome & dans M. Meunier, où l'on trouve aussi le Catalogue des Livres que Ramus composa. Il y en a deux entr'autres, qui ont rapport à mon sujet, l'un a pour titre, *Distinctiones Rhetoricae in Quintilianum*, & l'autre est intitulé, *Rami Scholæ Rhetoricae*.

Memoires des Hommes illustres. T. 2. p. 55. Addit. aux Elog. T. 1. p. 373. &c.

Il y a d'excellentes choses dans tous les Ouvrages, mais qui après tout rentrent dans les principes généraux: aussi y en a-t-il de fort particulieres, qui d'abord paroissent d'autant plus surprenantes, qu'il nous renvoye aux principes de Rhétorique d'Omer Talon, lesquels néan-

Bédou.

Voyez l'ar-
ticle d'Omer
Talon p.
343. de la 1.
Part. de ce
Volume.

moins en eux-mêmes ne contiennent rien que de commun. Mais on en découvre ensuite la raison, qui est, que Ramus n'attribue à la Rhétorique que l'élocution, la seule chose que Talon ait traitée, & qu'il renvoie à la Logique l'invention des preuves, la forme qu'on donne aux argumens, enfin la disposition & l'arrangement. Il ne fait pas réflexion que l'Art Oratoire diffère, en tout cela, de la Logique, quoique ces deux Arts aient ensemble beaucoup de rapport: car enfin tout argument bon en Logique, ne l'est pas de même en Rhétorique; & il n'y a pas de doute que l'arrangement de l'Orateur demande bien un autre art, qu'une Dissertation.

Ubi supra
p. 120.

Cet Auteur me paroît merveilleux, surtout en deux choses. L'une est de croire qu'il est fort utile de rappeler tous les argumens aux lieux de Rhétorique, & aux regles que les Philosophes donnent des syllogismes: Et c'est apparemment de quoi Keckerman l'a voulu blâmer, quand il a dit que *Ramus avance mal-à-propos qu'il faut chercher l'usage de la Logique dans les Orateurs & dans les Poëtes*; l'autre est de compter, dans une Harangue, combien de fois chaque figure y est mise en usage. C'est ainsi que dans la première Catilinaire il remarque jusques à *quatre-vingt Metaphores, cinquante Metonymies,*

1. In Rhetoricis Ciceronis præceptis nihil ferè Ciceroniani vel judicii, vel ingenii esse, sed magistro-
rum.

synthes, cinq Synecdochés, six Irregularités. De Ramus, 1
 quoi revient le soin qu'il prend aussi d'ob-
 server qu'il y a trois arguments tirés de
 la cause efficiente, quinze des finalités,
 cinq définitions, sept divisions, & autres
 semblables; qu'il y a trois syllogismes de
 la première figure, sept d'une autre sorte,
 & ainsi du reste. Comment un homme
 de bon sens a-t-il pu se mettre dans l'es-
 prit, que ce fût là découvrir l'Art dans
 un discours, & comment n'a-t-il pas
 senti le ridicule qu'il y auroit qu'un Or-
 ateur se crût fort éloquent, parce qu'il
 auroit mis dans ses Harangues un nom-
 bre égal de figures, comme s'il ne pou-
 voit pas être très-méprisable, même avec
 un plus grand nombre d'ornemens! C'est
 pourtant là ce que ce grand homme ap-
 pelloit joindre la Philosophie à l'Eloquen-
 ce. C'est par ce moyen, selon lui, que
 Cicéron est devenu éloquent, & non par
 la voye que cet Orateur nous a montrée
 dans ses livres de Rhétorique, dans les-
 quels (1) on ne trouve presque rien, ni
 du jugement, ni de l'esprit de Cicéron,
 mais les idées des Rhéteurs qu'il avoit
 eu pour Maîtres, & sur tout d'Aristote.
 Je n'ai garde de rejeter l'usage de la
 Logique, je la crois même plus utile
 que bien des Philosophes ne la croient,
 & néanmoins je conçois que rien n'est
 plus bizarre que la methode de Ramus,
 parce

nam, Aristotelis maximè artes propozitæ sunt, sex
 Definit, Rhet, Pa 11, 14.

in

parce qu'il ne faut presque conduire l'Orateur que par des voyes de sens commun. Et je n'hésiterois guères à avouer que la Rhétorique est capable de corrompre l'esprit, comme il s'est trouvé des Auteurs qui ont voulu le soutenir, si elle n'avoit point d'autres secrets à nous apprendre pour nous conduire à l'Eloquence.

Aussi le Chancelier Bacon trouve beaucoup de choses à redire dans la methode de Ramus, quoiqu'il avouë qu'il y a du bon. Et Keckerman qui reconnoît que notre Auteur a rendu de grands services à l'Eloquence, parce qu'il s'est fort étendu sur les regles de l'élocution, & qu'il a composé d'excellentes pieces, dit en même temps qu'il lui a bien fait du tort, lorsqu'il a retranché les passions de la Rhétorique.

Ubi supra
p. 126. Litt.
F. G. H.

Ecoutons un moment Ramus lui-même, pour le connoître. Comment parle-t-il d'Aristote, de Cicéron, & de Quintilien? On ne trouve qu'obscurité, selon lui, dans la Logique du premier, & les préceptes qu'il y donne sur l'Invention, la Disposition & l'Elocution, sont environnez de nuages. Ce Philosophe y confond la Rhétorique avec la Dialectique (1).

1 Dialecticæ & Rhetoricæ artes ab Aristotele confusæ sunt. *Ram. Epist. Nuncupat. ad Cardin. Lotharing. in Rhet. Distinct. in Quint. pag. 1.*

2 Cicero Aristotelicas inventionis, dispositionis, imo verò etiam elocutionis tenebras ferè omnes ad Rhetoricam transtulit, & ex duabus artibus unam confu-

(1). Il y borne celle-ci aux disputes de l'Ecole. Cicéron ne réussit pas mieux dans la Rhétorique: ce n'est par-tout qu'obscurité; & cet Orateur y réduit l'Eloquence aux contestations du Barreau (2). Quintilien répand dans ses Institutions Oratoires les ténèbres d'Aristote & de Cicéron; il y en ajoûte de nouvelles (3). Non content d'y confondre aussi-bien qu'eux, la Logique & la Rhétorique, il y fait entrer la Grammaire, la Philosophie, la Politique & d'autres Arts qui ne conviennent aux Orateurs qu'en supposant que ce sont des hommes d'Etat; Enfin l'estime qu'on a pour ces hommes célèbres, n'est qu'un effet de la prévention. " Quoi! se dit Ramus à lui-même, n'avoient-ils donc aucun mérite? Telle est l'objection: Voici la réponse. " Aristote avoit de l'esprit, il étoit habile: il rangeoit bien ses connoissances; il les appuyoit de raisons solides. " Cicéron aussi avoit de la pénétration, de l'abondance, de l'ordre, il avoit l'Elocution belle, ainsi que l'Action; " il n'y eut jamais homme si éloquent, " & il n'y en aura jamais; Ses Ouvrages en sont une preuve, & tous les Historiens l'attestent. A l'égard de Quintilien

confuderat, eamque ita confusam ad litigiosam civilium causarum formulam traduxerat. *Ibid.* p. 2.

3 Ecce autem Aristotelis & Ciceronis Dialecticam & Rhetoricam perturbationem Quintilianus sequitur, naprem etiam ex seipso comminiscitur, &c. *Ibid.* pag. 2.

Ramus.

„ vous démontrer que Quintilien n'a su,
 „ ni ce qu'il disoit quand il a défini l'Orateur *l'Homme de bien qui a le talent de persuader* ; ni ce qu'il faisoit quand
 „ il a marqué les parties qui le composent , ou qu'il les a rangées pour les
 „ traiter.

C'est Ramus qui se peint ainsi. Mais afin qu'il ne manque rien à l'idée qu'il nous donne de lui-même, il ne suffit pas d'avoir vu le procès qu'il intente à Quintilien, ou la manière dont il l'intente; il est à propos de voir encore quelques-uns de ses moyens. Quintilien, dit-il (1), a regardé la Morale comme une partie de la Rhétorique; & la Rhétorique se borne à l'Art de bien dire. Quintilien croit que l'Art de bien dire a cinq parties, qui sont *l'Invention, la Disposition, l'Elocution, la Mémoire, la Prononciation*, & l'Art de bien dire n'en a que deux, qui sont *l'Elocution & l'Action*; parce que les trois autres appartiennent à la Dialectique. Quintilien croit qu'il faut distinguer trois genres de causes; & outre que cette division est inutile, il y a bien des discours qui semblent ne revenir à aucun des trois genres. Enfin, il distingue trois ou quatre

præjudicatam opinionem, & quantum firma ratio convincet, tantum æquis animis accipite... Adversus Quintilianum mihi propono atque instituo, ut oratorias ejus Institutiones non legitimè descriptas esse doceam. *Ramus. Initio Distinct. Rhet. in Quint. Oratoris definitionem vanitatis plenam, veritatis inanem esse. p. 6. partitionem partim falsam, partim ineptam &c. pag. 7.*

quatre parties dans le discours ; & il y faut distinguer l'Invention , la Disposition , l'Elocution , la Memoire & l'Action , & non pas l'*Exorde* , la *Proposition* , la *Confirmation* , & la *Peroration*.

Le croiroit-on que le Ramus du seizième siècle , sur de pareils fondemens , eût pû entreprendre de faire tant de fracas ! Mais le fracas qu'il a fait a cessé , & les grands hommes qu'il attaquoit , jouissent , malgré ses attaques , de la gloire dont ils jouissoient. C'est un avis aux Ramus de tous les siècles.

F. LAU.

† *Moralis Philosophia non est pars Rhetoricæ , ut putat Quintilianus , pag. 2. Dialecticæ sunt Inventio , Dispositio , Memoria : Rhetoricæ tantum Elocutio & Actio. p. 13. Non solum tria sunt genera causarum , quia sunt quæstiones innumerabiles quæ nulla hominum generum parte contineantur. p. 15. Dico partitionem hanc Orationis in quatuor aut quinque aut etiam plures partes explodendam esse , pag. 21.*

F. LAURENTII
A VILLAVICENTIO
DE FORMANDIS

SACRIS CONCIONIBUS;

Sive de Interpretatione Scripturarum Po-
pulari,

LIBRI TRES.

C'est à-dire, *Maniere de composer les Sermons, divisée en trois Livres. Par Villavicientius. 1570.*

Villavi-
centius.

LAurent Villavicientius étoit né à Xérès dans l'Andalousie. Il fut Religieux de l'Ordre de Saint Augustin, & acquit le degré de Docteur en Théologie dans l'Université de Louvain. Il fut ensuite Prédicateur du Roi d'Espagne Philippe second, & fleurit, à ce qu'on assure, jusqu'en 1581.

Sa qualité de Prédicateur d'un si grand Roi, fait présumer qu'il étoit habile ; & le Traité, divisé en trois Livres, touchant la maniere de composer les Sermons, ne contient rien qui soit contraire à cette idée. Il y établit sur des principes solides, que quatre choses sont nécessaires

pas à l'Orateur Evangelique, la *Doctrine*, Villavici-
la *veritas*, l'*esprit du ministère*, la *vocation*.
A ces quatre points, il fait reve-
nir tout ce qu'on peut raisonnablement
demander dans le ministère de la parole,
c'est-à-dire, l'habileté, la prudence, l'Art,
le ménagement, la force, le zèle, enfin
toutes les qualitez surnaturelles, dont
on a besoin pour réussir dans la Prédi-
cation; il appuie ce qu'il dit, de raisons
fortes & de bonnes autoritez qu'il tire,
avec intelligence, & de l'Ecriture, & des
Peres, dont il paroît avoir fait une gran-
de étude. Il passe de là aux parties du
Discours, dont il parle fort pertinem-
ment, ainsi que de deux points impor-
tans qui font l'excellence de l'Orateur,
ce sont l'*Amplification* & les *mouvements*.
Tout cela ensemble fait la matiere du
premier Livre. Le second traite des di-
vers genres de causes qui se présentent
à traiter dans le ministère de la parole;
& sans s'arrêter à la division reçûe dans
les Ecoles, comme peu convenable à
l'Orateur Evangelique, Villavicius s'ar-
rête à ce que dit Saint Paul, que l'*E-*
criture est propre à instruire les hommes,
à les reprendre ou à les refuter, à les cor-
riger, & enfin à les consoler, ce qui fait
quatre sortes de causes Evangeliques se-
lon l'Auteur, & une cinquième espèce
composée de celles-là. On peut ne pas
condamner qu'il suive sur cela ses idées;
mais aussi peut-on remarquer, afin qu'il
ne jette aucune confusion dans les nô-
tres, qu'à parler selon l'usage, tout gen-
re

Villavi-
censis.

re de cause est un cas particulier, qu'on nomme hypothèse, & que ce qui n'a point ce caractère, est, non un genre de cause, mais une *Thèse* générale. Tel est tout ce que traite un Prédicateur, excepté quand il fait le Panégyrique de quelque Saint. Ce sont donc des *Thèses* qu'il traite & non pas des Hypothèses. Il est pourtant vrai que les questions générales se rapportent aux questions particulières; & comme Aristote rapporte à chaque Hypothèse certaines propositions universelles, on peut aussi y rapporter les *Thèses* que traite le Prédicateur, mais non pas dire que ce soient proprement des Hypothèses; sur quoi néanmoins, toutes choses bien expliquées, je ne trouve point du tout mauvais que chacun parle ainsi qu'il le jugera à propos. Cela ne vaut pas la peine de nous arrêter davantage. Observons plutôt que l'Auteur traite séparément chacune de ces espèces, qu'il en donne de bonnes règles, qu'il en indique de beaux exemples, qu'il parle de tout avec dignité, qu'il ajoute à ses règles particulières des avis généraux, très-utiles aux Prédicateurs, pour s'acquitter dignement de leur ministère. On peut mettre au nombre de ces avis le dernier chapitre du second Livre, où il propose les ménagemens avec lesquels Saint Augustin même veut qu'on prêche le mystère de la Grace & de la Prédestination. C'est au ch. 22. du second Livre du Don de la Persévérance que Saint Augustin a donné ces grandes règles. A
l'égard

gard de Villavientius, il achève dans ^{Villav.} ~~ce~~ ^{troisième} Livre de son Ouvrage ~~ce~~ ^{ce} ~~qu'il~~ ^{ce} ~~il~~ ^{il} ~~avoit~~ ^{il} ~~à dire~~ ^{à dire} sur la Prédication. Ce-
 se réduit aux divers sens de l'Ecriture, à
 manière dont il faut se conduire dans
 endroits de l'Ecriture, qui sont difficiles
 embarrassans: enfin à l'usage qu'on peut
 faire des Auteurs profanes dans les Discours
 Évangéliques.

On voit par tout ce que je viens de
 dire, que l'Ouvrage en question fait beau-
 coup d'honneur à son Auteur; puisqu'on
 peut le mettre au nombre des bons Li-
 vres qui se sont faits sur ce sujet, &
 qu'on y remarque les trois qualités né-
 cessaires à quiconque veut parler avec
 succès du ministère de la Chaire; pro-
 prement une juste connoissance de la
 manière que le Prédicateur doit traiter;
 en second lieu une idée suffisante des ré-
 gles générales de l'Art Oratoire; enfin
 l'habileté de les appliquer à l'Eloquence
 sacrée. Mais il reste à examiner si cet
 Auteur est véritablement Villavientius;
 & c'est une question que je ne suis point
 en état de démêler.

Car si je présume que cet Ouvrage est
 de lui, parce qu'étant un grand Prédica-
 teur, il a été capable de le faire, je trou-
 ve d'un autre côté Mr. Bayle qui dit que ^{T. 3. de son} Villavientius s'est fait Auteur à bon ^{Dist. Art.}
 marché, & que quelques-uns de ses écrits ^{de Villavie,}
 ne lui avoient coûté que la peine d'ôter,
 des Ouvrages d'autrui, ce qui ne sentoit
 pas assez le Catholicisme. On n'est pas
 certain, ajoute Mr. Bayle, que même de
 Tame VIII. Part. II. C cette

Villavi-
centius.

cette façon, il aît eu part à tous les autres Ouvrages qui lui ont été attribuez.

Ce que Mr. Bayle ne dit qu'en général dans l'article de Villavicientius, il le dit ailleurs en propres termes, de l'Ouvrage dont est question. C'est dans ses notes sur l'article d'Hyperius, célèbre Ministre qu'on prétend que Villavicientius a volé. On rapporte le témoignage de plusieurs Auteurs qui disent qu'il lui vola l'Ouvrage qui a pour titre *de ratione studii Theologici*, & il y a deux de ces Auteurs qui l'accusent de lui avoir aussi volé la Rhétorique dont nous parlons. Ces deux Auteurs sont Valere André & Nicolas Antonio, qui assurent que Villavicientius se servit de tout ce qu'il y avoit de bon dans les deux Ouvrages d'Hyperius pour en composer deux autres sur la même matière (1). Comme je ne suis point en état de juger de ce vol pour n'avoir pas le Traité d'Hyperius sur la Prédication, je me contente de dire que Mr. Bayle observe que ce Traité n'a que deux Livres, & que celui de Villavicientius en a trois; & je reconnois en même temps, que cette différence ne conclut rien. Quoi qu'il en soit, Villavicientius, selon Mr. Bayle, le publia à Anvers en 1565. l'Edition que j'en ai vûë, est de 1570. Il y paroît que

T. 2. p.
1563. dans
les notes.
Col. a. lig.

4.

1 Quidquid boni habent ejusdem (Hyperli) de *fer-*
mandis sacris concionibus libri duo deque rectè *for-*
mando studio Theologico libri iv. id in suos *simi-*
lis

on. Et en le supposant d'Hy-
pourroit examiner si Villavi-
oit cru pouvoir s'appliquer ce
Augustin, qu'un homme qui
Sermons d'autrui, n'est point
L'esprit de la Loi, ne pour-
ndre aux Sermons & à l'art
?

R. P. FRANC. DIDACI

STELLÆ, HISPANI, ORDINIS

REGULARIS OBSERVANTIÆ,

DE

MODO CONCIONANDI

L I B E R.

C'est-à-dire, Traité de la maniere de prêcher, par le P. François Didace de l'Etoile, Cordelier Espagnol, de l'étroite Observance.

Didace de
l'Etoile.

J' Ai trouvé cette Rhétorique dans un même volume, avec celle de Grenade, imprimée la même année à Cologne & chez le même Imprimeur. Mr. Morhof dit qu'elle l'avoit été à Salamanque en 1576.

L'Auteur, sans autre préambule, commence par établir, que le Prédicateur doit être vertueux & habile; & autant qu'on peut en juger par la lecture de son Ouvrage, c'étoit un homme qui prêchoit d'exemple. Il lui donne quelques avis pour le conduire dans ses études,

C. 3. p. 566. & lui recommande de lire la Sainte Ecriture, non par extraits, ou par le secours des Concordances, mais dans les Originaux, tout de suite & plus d'une fois;

en s'attachant à la lettre & au sens Didace de
 , plutôt qu'à l'analogique & à l'al-l'Etoile.
 que, quoiqu'il n'en désapprouve au-
 excepté où le Prédicateur prêteroit
 naginations au S. Esprit. C'est pour-
 il fait connoître les défauts où tom-
 t les anciens Sermonaires en mora-
 , & par tout ce qu'il en dit, il pa-
 qu'il avoit vû de grands abus dans
 éducation.

soin général de s'instruire à fond
 Ecriture, il veut que l'Orateur sa-
 oigne la pureté d'intention, & le soin
 ulier d'étudier le texte sur lequel il
 prêcher; c'est-à-dire, ou l'Evangile
 Epître du jour. Il lui en montre
 oyen, & lui propose une maniere de
 iter qui lui est propre, belle, ex-
 te, & qui brille, non par la beau-
 ivole des paroles, mais par l'éclat
 matiere. Il prend un *texte*, il po-
 suite une *maxime*, qui en est com-
 ne conséquence, ou comme le fruit
 xplication; il l'appuye d'une *simili-*
 tirée des choses naturelles; le con-
 par quelque *beau trait* de l'Ecritu-
 rapporte un *fait historique*, qui en
 omme une seconde image; *répriman-*
 eux qui violent sa maxime; & il
 ent cette réprimende par quelque
 lle *autorité* Afin de varier non

C. x

Didace de l'Etoile. ties, pour ainsi dire, de cette sorte, dans chaque point, il est à propos de les tourner diversement, & de garder les plus vehementes pour la fin. Il ajoûte, que pour mieux réussir, l'Orateur doit savoir sa langue, être abondant en expressions, écrire ses Discours, rendre son style correct, écouter les Discours publics, posséder l'art qu'il lui propose & qui consiste, comme on vient de voir, à traiter la morale, les *similitudes*, les *autoritez*, les *textes*, les *faits historiques*, enfin les *exhortations* ou les *réprimandes*, dans lesquelles viennent les *mouvements*, après qu'il a bien établi sa doctrine. C'est la methode de S. Chrysostome, selon l'Auteur, il reconnoît aussi qu'elle est conforme aux préceptes de Rhétorique; c'est en effet la méthode d'Hermogène. Ces corrections doivent être vives, mais prudentes; elles ne doivent scandaliser personne, si ce n'est que le désordre fût contagieux & exorbitant, comme celui des Pharisiens. Il faut alors hausser la voix à l'exemple de J. Christ, afin que la verité se soutienne: & le Prédicateur doit persévérer à reprendre les pecheurs, ne fût-ce que pour empêcher leurs crimes de se répandre, & de se communiquer. Mais qu'il ne paroisse que du zèle dans ses Discours, & non de l'humeur, ou de la passion, ou de la vengeance. Il faut pour cela, qu'il y ait de la politesse, & jamais d'injure, pas même contre un Hérésiarque, selon notre Auteur, qui veut encore qu'on ne reprenne jamais

C. 10. p. 575. & 592.

Matt. 23.
Marc. 6.
Luc. 21.
Jean. 5.

mais nommément le Clergé , sinon en particulier. Didace de l'Etoile. P. 602. 603, &c.

Un moyen encore , selon lui, d'enrichir une Prédication composée suivant sa méthode , c'est, aussi-tôt après la *maxime* , de jeter dans le discours *une idée*, & *du malheur* de ceux qui ne font pas ce qu'elle enseigne, & *du bonheur* de ceux qui le font; de *soutenir ces idées* par des *comparaisons*, des *autoritez*, des *exemples*: enfin, *d'adresser la morale à des personnes de différentes conditions*, aux Chrétiens en général, aux Artisans, aux Serviteurs, aux Bourgeois, aux Gens de guerre, à la Noblesse, aux Puissances & à ceux qui gouvernent. Pour rendre cela plus intelligible, il faut un exemple.

Ainsi sur ce texte, *Je suis touché de compassion pour ce peuple , parce qu'il y a trois jours qu'ils ne songent tous qu'à me suivre & à m'écouter* : La maxime est *qu'il faut persévérer , si l'on veut mériter l'attention de Dieu*. Le Prédicateur ajoute que tous nos maux ne viennent que du défaut de persévérance. " C'est de-là
 „ que vous n'avez ni piété, ni goût pour
 „ la Religion, ni plaisir dans les choses
 „ spirituelles. Aspirez vous , mes chers
 „ freres , à ces avantages , persévérez.
 „ Comment attendez-vous que Dieu vous
 „ regarde , si vous ne l'écoutez qu'en
 „ passant , si vous succombez , si vous
 „ vous découragez , & n'avez pas la pa-
 „ tience d'attendre qu'il ait parlé? *Que*
 „ *puis-je faire pour vous* , dit le Seigneur?
 „ *vos propos , vos résolutions , votre bonne*
 „ *vie,*

Didace de l'Etoile, *„ vie , passent comme la rosée du matin,*
„ ou comme un nuage, Vous n'avez point
„ de consistance ! Chrétiens, entendez-
„ vous le Seigneur ? l'entendez-vous,
„ gens de guerre ? C'est pour vous que
„ Dieu parle : Que puis-je faire ? Vous
„ entendez ma voix , vous sentez mes
„ inspirations , vous formez des desseins ,
„ mais vous reculez aussi-tôt : Que puis-
„ je faire ? Vos bonnes œuvres passent aussi
„ vite que la rosée. Et vous , Serviteurs,
„ qui paroissez dans vos peines n'avoir
„ d'autre ressource que votre Dieu ; qui
„ rentrez en vous-mêmes , qui priez , qui
„ gémissiez devant moi ; tout le bien que
„ vous faites , toutes vos bonnes actions s'é-
„ vaporent de la même manière : Que
„ voulez-vous que je fasse ? Dois-je vous
„ donner le secours que vous demandiez,
„ après que vous avez si-tôt cessé de le
„ demander ? Mais vous , Grands du
„ monde , qui ne songez qu'aux plaisirs
„ de cette vie , vous qui n'êtes occupé que
„ du soin de votre grandeur , & de votre
„ gloire : Que ferai-je pour vous ? puisque,
„ loin de persévérer dans la prière , à
„ peine commencez-vous , que les soins
„ & les inquiétudes du monde , comme
„ des épines , étouffent la parole que vous
„ entendez. Mon Seigneur & mon Dieu !
„ de quels avantages ne nous privons-
„ nous pas nous-mêmes , faute de persé-
„ vérer ? C'est vous , ô Verité , qui l'a-
„ vez dit : Qui persévéra , sera sauvé.
„ Voilà l'arrêt , mes chers freres ! voilà
„ notre sort , en voilà la décision. Mon
„ Dieu,

„ Dieu, que dites-vous, après cela, d'en laisser de
 „ voir si peu qui persévèrent, & que ne l'Esprit
 „ ferez-vous pas pour punir l'inconstance
 „ des hommes ? Josué envoie assiéger
 „ une Ville, il fait pour cela un détachement : Mais quoi, un soldat s'avise de prévariquer ! Quelle est la suite de son inconstance ? L'armée manque son entreprise, les Juifs sont repoussés & mis en fuite ; Josué déchire ses vêtements ; il pleure & gemit devant Dieu ; *Que faut-il que je fasse, s'écrie-t-il, pour reparer cette perte ?* La sentez-vous, ô Chrétiens, la suite de votre inconstance & de votre infidélité. Toutes vos forces sont ruinées ! Le Fils de Dieu déchire, ou laisse déchirer son propre corps, & non pas ses vêtements ; il meurt sur la croix, moins de ses tourmens que de douleur pour vos pechez ! O Chrétiens, si vous la sentiez cette douleur, pour vous-même ; cette douleur qu'il sentit de la prévarication de Judas, ou cette joye qu'il eut du fruit & de la persévérance des autres Disciples ! Lequel des deux, mes chers freres, choisirez-vous ? Voulez-vous affliger notre divin Maître, en succombant à la tentation & aux épreuves qu'il vous envoie ? voulez-vous lui donner la joye de vous couronner ? Il vous a montré l'exemple de la constance : Je vous en benis, ô mon Dieu, qui avez tant souffert pour moi ; Que je meure plutôt que de ne vous pas imiter. Non, mes

Didace de „ chers freres , ne croyez pas qu'il vous
l'Etoile „ laisse toujours souffrir : attendez seule-
„ ment trois jours : *Il y a trois jours*
„ *qu'ils m'écontent*, il est juste que je les
„ soutienne par ma grace. Tels sont,
„ Chrétiens Auditeurs ! tels sont les
„ fruits qui couronnent la persévérance.”

En cet exemple, que j'ai traduit avec un peu de liberté, on distingue aisément le *texte*; la *morale*; le *malheur* de ne la suivre pas; le *bonheur* de la suivre; les *divers états* qui la violent; la *similitude* qui explique leur nonchalance; l'*autorité* qui la confirme, la *passion* de J. Christ qui en est un effet fort touchant; la *joye de la persévérance*, prouvée par des exemples ou *faits historiques*, enfin un *retour à la morale*, qui a d'abord été proposée. Toutes choses qui paroîtroient plus belles dans l'Auteur, si sa diction étoit plus Latine.

Il propose deux autres manieres de mettre une verité importante dans son jour. La premiere est, d'avancer d'abord son *texte*. *Il y a trois jours qu'ils attendent, & j'en suis touché de compassion*; d'ajouter ensuite la morale. *Il est necessaire de persévérer, pour meriter la faveur de Dieu; il faut tenir pour certain, que l'inconstance, que l'infidelité est une source d'un nombre infini de maux*; d'avancer que *c'est une verité que l'Ecriture nous enseigne*; d'avoir un fait historique propre à montrer le malheur qu'apporte le mépris de la doctrine que l'on prêche, & de le raconter tout entier. Par exemple, *Dieu appelle Luth, & l'avertit de se retirer lui & sa femme*

femme, pour se sauver. Mais quoi ? elle entend du bruit, elle succombe à la faiblesse du sexe; elle regarde après elle, & elle est changée en une statue; & encore aujourd'hui elle attire les bêtes qui aiment le sel. Il faut ensuite montrer les maux qu'on doit craindre. Qu'attendez-vous, ô Chrétiens ! qui ne perséverez pas ? Dieu vous avertis de Sodome, vous obéissez; vous êtes dans la voie de Dieu; un peu de bruit vous effraie; vous regardez derrière; Que deviendrez-vous, sinon un cœur de pierre, ou une masse stérile, &c. Cette amplification demande une autorité qui la soutienne; Dieu n'a-t-il pas raison de vous dire, que ferai-je pour vous ? vos bonnes œuvres sont un usage qui se dissipe, c'est une rose qui passe. Du malheur qu'attire la négligence, il faut passer au bonheur qui récompense la fidélité, & le prouver par quelque fait historique, qui sera suivi & d'une amplification qui montre la grandeur de ce bonheur, & d'une autorité de l'Écriture, qui servira à la confirmer. Par exemple, Vous avez dû persévérer : Persévérons, mes chers frères, & considérons la couronne qui nous attend. Jacob lutte avec un Ange, & il ne veut point le quitter : Retire-toi, lui dit l'Ange, & laisse-moi. Je ne vous quitterai point, répond Jacob, si vous ne me bénissez auparavant. Ainsi il lutte toute la nuit, jusqu'à l'aurore : Et alors victorieux, il reçoit la bénédiction. C'est le prix de la persévérance, il reçoit la force, il reçoit une nouvelle lumière. Et Jésus-Christ ne l'a-t-il pas dit ?

Didace de *dit*? Celui qui persévérera sera sauvé. On revient enfin de nouveau à la Morale proposée & au texte? *Persévérons, afin que nous recevions la couronne, afin que nous recevions ce pain que le Fils de Dieu donna au peuple qui le suivit.*

La seconde manière que l'Auteur propose encore, a beaucoup de dignité. Elle veut qu'après la maxime, on mette d'abord une autorité, qui en montre la certitude : qu'après cette autorité on forme un raisonnement, & que ce soit elle qui le fournisse ; que l'argument soit suivi d'un fait historique qui le confirme, après quoi on met deux ou trois textes qui soient comme des similitudes touchées d'un style léger & rapide. Les reproches paroissent ensuite, & ils sont fondés sur l'autorité, sur le raisonnement, & sur l'exemple, ou sur le fait historique, qui ont précédé. Ajoutons qu'on tourne ces reproches de manière qu'il paroisse que c'est Dieu qui les fait. On finit par un exemple de la vertu qu'on prêche, après lequel on revient à la Morale. Voici de quelle manière l'Auteur conçoit que toutes ces parties peuvent se succéder les unes aux autres. La maxime est qu'il est nécessaire de persévérer, si on veut se rendre digne des grâces que nous demandons. L'autorité qui la prouve est le texte ; *Je suis touché de compassion pour ce peuple, parcequ'il y a trois jours qu'ils me suivent.* Le raisonnement qu'on appelle *du moins au plus*, sera : Dieu exigeoit des Israélites cette persévérance, pour leur

accor-

order une nourriture temporelle ; combien doit-il l'exiger pour des grâces ineffables, pour une récompense infinie ? Le t. historique pourroit être l'Histoire de Job & de sa femme. Voici deux ou trois textes qui pourroient suivre en manière de similitude : C'est ainsi que le Roi Salomon, figure de notre cœur, étoit entouré par sixante hommes, afin que le Roi rien n'approchât. C'est dans ce sens que Paul dit, Qui nous séparera de l'amour de Jésus-Christ ? C'est ainsi que les Hébreux offroient Dieu, d'avoir noyé l'ennemi qui vouloit les ramener en Egypte. Dieu vouloit qu'ils persévérassent, afin de les conduire sur la Terre qu'il leur avoit promise. Insensés que nous sommes ! comment jugeons-nous que Dieu peut ne nous pas demander de constance pour nous conduire dans le salut ? On ajoute les reproches en ces termes : *Faut-il s'étonner si Dieu se plaint de la légèreté de son peuple ? Que puis-je dire pour vous, dit le Seigneur ? vos bonnes œuvres disparoissent comme un nuage. La gloire n'est due qu'après le combat. Voici fin un exemple de la vertu proposée, le retour à la Morale : Il faut persévérer comme Job ; quand même Dieu viendroit me vouloir ôter la vie, j'espérerois en lui. C'est, mes chers frères, le modèle de notre persévérance ; plutôt mourir que de succomber, &c.*

Il ne m'auroit pas été possible de donner une idée claire de ces différentes méthodes de l'Auteur, sans en rapporter des exemples. En les rapportant néanmoins

Didace de moins je ne prétends pas garantir la justesse de toutes les Parties qui les composent. Je dis seulement qu'il me semble que ces méthodes seront toujours belles, quand elles seront bien exécutées, qu'elles font honneur à l'Auteur qui les propose, & qu'elles sont très-difficiles, à moins qu'on n'ait une grande connoissance de l'Ecriture. Au reste la dernière a plus de dignité que les autres, selon l'Auteur, à cause que le sens littéral de l'Ecriture y domine, & que les raisonnemens, appelez *du moins au plus*, l'enrichissent. S. Paul semble en fournir l'idée dans la première Epître aux Corinthiens. On peut voir les divers moyens que l'Auteur donne pour les rendre toutes plus faciles & plus parfaites; comme aussi ce qu'il dit sur diverses choses importantes, c'est-à-dire sur les *Divisions* qui de son temps avoient cessé d'être en usage, & que lui-même croit être contraires à l'Art & à la Raison; sur les *Exordes* & leurs différences; sur le *soin de fuir les questions curieuses*, difficiles, ou dangereuses; sur les *vices ou les vertus* dont on doit principalement traiter; enfin sur la *prudence* ou sur la *modération* nécessaire au Prédicateur.

Il parle aussi des agrémens du Sermon, lesquels, selon lui, ne doivent jamais consister dans la raillerie, mais dans le style, dans les bienséances, dans les pensées, dans le choix des mots; dans des tours nouveaux & touchans, dans la beauté des similitudes, dans la justesse
des

C. 9. v.
24. &c.
C. 20. P.
615. &c.

C. 21.
C. 22.
C. 23.

des paraboles, dans les tons & dans les gestes, qui doivent varier selon qu'on instruit, qu'on explique un fait, ou qu'on tâche d'ébranler.

Il n'oublie point de recommander au C. 28. Prédicateur de ne pas raisonner en Dialecticien, & de ne pas compter ouvertement ses raisons par première & seconde; de ne point se louer lui-même, ni se plaindre, ni se défendre; de ne point vanter ses découvertes; d'éviter les manières de parler extraordinaires, de ne point se formaliser de ce qu'il a peu d'Auditeurs; de ne point croire facilement les rapports, de n'offenser ni les Particuliers ni les Ordres, ni les Compagnies. C. 31.

Enfin il donne quelques avis pour les occasions où la mémoire vient à manquer, & pour celles où il nous échapperoit quelque proposition fautive. Il en donne aussi quelques-uns touchant les Panégyriques. Il ne veut point qu'on s'étende sur les louanges des Saints, mais qu'on imite l'Écriture qui les loue en peu de mots; il recommande de n'en rien dire que de vrai & de propre, & de n'y point omettre la Morale. Pour tout le reste il renvoie à la Rhétorique. C. 32.

Mr. Morhof fait mention de notre Auteur, lorsqu'il parle des Prédicateurs & de ceux qui ont écrit pour les soulager dans les fonctions de leur ministère. Il regarde son Commentaire sur Saint Luc, comme un grand trésor dont on peut se servir très-utilement & dont il assure que

Polyhist. T. 2 L. 6. C. 4. P. 263, n. 10.

Didace de l'Etoile. que bien des gens se servent en effet avec succès. Ajoutons qu'il est glorieux à son Ordre, qui est des plus considérables dans l'Eglise, & qui d'ailleurs a produit tant de grands hommes en tout genre, d'en avoir un parmi ceux-là, tel que notre Auteur, lequel a eu, il y a déjà près de cent-cinquante ans, un goût pour l'Eloquence, qui semble pouvoir encore être approuvé par les personnes délicates de notre siècle, & qui a joint à cette connoissance de l'Art Oratoire toutes les belles qualitez d'esprit & de cœur, dont on trouve, à chaque pas, des preuves dans son Ouvrage. Il ne faut point oublier de dire que Keckerman, dans sa Rhétorique Ecclesiastique, le met au nombre des Auteurs Catholiques qui ont le mieux traité cette matiere, témoignage considérable dans la bouche d'un Calviniste, prévenu contre les Moines, dont il blâme dans le même Livre, la maniere de prêcher.

M A T-

1 Rhetorica inventionis, dispositionis, elocutionis, illustrata, &c. C'est comme si on disoit en François,

MATTHÆI DRESSERI RHETORICÆ

INVENTIONIS, DISPOSITIONIS
ET ELOCUTIONIS

LIBRI QUATUOR

Illustrati quam-plurimis exemplis, Sacris
& Philosophicis.

C'est-à-dire , *la Rhétorique de DRESSERUS*, r'imprimée par les soins de l'Auteur en 1584.

DE la maniere que Mr. Bayle , dans son Dictionnaire, cite, après Melchior Adam, la Rhétorique de Dresserus, Dresserus il n'y a point de justesse dans le titre qu'il donne à cet Ouvrage , comme ceux qui entendent le Latin , peuvent en juger, s'ils se donnent la peine de lire au bas de cette page (1), & de le comparer avec le veritable titre que j'ai mis à la tête de cet article, mais ce n'est pas à quoi je m'arrête. Il est plus à propos d'observer que Dresserus est un des habiles Maîtres que l'Allemagne ait produit, & qu'il s'est fait un nom considerable parmi les Savans

la Rhétorique de l'Invention , de la disposition , & de l'Elocution ; au lieu de dire , l'Invention , la disposition & l'Elocution Oratoire.

Dresserus. vans. Il avoit été Disciple de Luther & de Melanchthon, & son Ouvrage se ressent des nouvelles opinions, ne fût-ce que par le dogme de la *justice imputative*, qu'il y insinue en quelques endroits. A peine eut-il atteint l'âge de ving-trois ans, qu'il fit en son particulier des leçons de Rhétorique. Après avoir régenté quelque temps à Erford, sa patrie, & capitale de Thuringe, il fut appelé à Iene pour y remplir la chaire de Professeur en Histoire & en Eloquence, à la place de Lipse; il fut ensuite Principal du College de Misne; enfin il obtint dans l'Académie de Leipfic la chaire de Professeur d'Humanité. Il s'y déclara fortement contre la doctrine de Ramus & contre ceux qui la suivoient; c'est tout dire, il la traitoit de monstre horrible. Il mourut à Leipfic le cinquième jour d'Octobre 1607. âgé d'environ 72. ans.

Voyez
Mr. Bayle
dans son
Dict. art.
de Dress.

Proleg.
pag. 17.
& 18.

Les différens postes qu'il remplit, sont, je crois, une preuve qu'il étoit habile, & son Ouvrage ne la dément pas. Les *Prolegomenes*, pour parler comme lui, c'est-à-dire, le Discours préliminaire qu'il y a mis à la tête, ou valent seuls une Rhétorique, ou en font un bon abrégé. Ils sont conçus en forme d'Axiomes, qui montrent que l'Auteur avoit lu les bons Originaux; il paroît pourtant s'éloigner d'eux sur deux points, & avoir besoin de modification sur un troisième. Ce dernier regarde la *Prononciation*, Dresserus y veut de la *lenteur*. Peut-on admettre son sentiment sans restriction? il n'y a point d'apparence, sur tout si on

y. comprend les *mathématiques*, la
que & la *Medecine* ; & la moindre
qu'on puisse dire sur cela , c'est
y faut apporter l'explication que j'ai
ée en parlant de Cicéron : Dans ibid. p. 132
e point, il confond les mœurs réel-
& les mœurs Oratoires , qui néan-
s sont bien différentes, comme ail- L. 3. p. 692
il paroît le reconnoître. A cela
on trouve dans ces Prolégomenes
saisons qui doivent porter à l'étude de
quence ; la *maniere* dont il faut s'y
lire ; les *connoissances* qu'il faut acque-
les *Livres* qu'il faut lire, soit, pour
prendre les règles de l'Art, soit pour
voir des exemples, soit pour s'instrui-
es matieres ; on y voit la *méthode* de
lire avec fruit ; les *caractères* louables
discours ; les *défauts* qu'il faut éviter.
ltons que ce qu'il dit sur ces arti-
, est fondé assez généralement & sur
on sens, & sur des autoritez qui mar-
t de l'érudition & du choix : Mais
néanmoins , le tout est écrit d'un
plus convenable à un Traité ou'on

Dreſſerus. A l'égard du Corps même de ſon Ouvrage; Il eſt diviſé en quatre Livres; Le premier & le troiſième contiennent des exemples auſſi-bien que des préceptes; Le ſecond & le quatrième ne contiennent que des exemples, celui-ci ſur l'Elocution, celui-là ſur toutes les Parties, ſoit de la Rhétorique, ſoit du diſcours, dans tous les genres de cauſes, dont il augmente le nombre à l'exemple de Melanchthon. Ainſi, au lieu qu'ordinairement on n'en admet que trois, le Judiciaire, le Délibératif & le Théorique, il y ajoute l'*Inſtruction* à cauſe du grand beſoin qu'on en a & de l'usage qu'on en fait, tant dans les Prédications, que dans les Sciences. Il ſuit en cela le ſentiment de ceux qui ont cru que la Prédication demandoit un genre de Rhétorique inconnu aux Anciens. Saint Auguſtin, comme je l'ai remarqué, & beaucoup d'autres habiles gens, ſont d'un avis oppoſé. Il eſt même aisé de juger que la maniere de traiter les Sciences ne regarde point la Rhétorique; ſoit parce que les ornemens n'ont pas lieu dans ces Traitez; ſoit parce que s'ils y ont lieu, les préceptes généraux ſuffiſent, pour s'en tirer avec ſuccès.

Quoi qu'il en ſoit, l'Auteur accommode à ſon idée les exemples de ſes préceptes. Ces exemples par conſéquent, ſont des ſujets de Sermons & de Traitez de Philoſophie, auſſi-bien que de Plaidoyez, de Délibérations & de Panégyriques; ce ſont des ſujets de Lettres, de diſputes, ou de conteſtations, deſquels il fait com-
me

me l'anatomie , pour montrer de quelle ^{Dresser}maniere il voudroit qu'on les tournât, ou les points qu'il voudroit qu'on y fit entrer ; Ce sont aussi des Discours ou des Ouvrages tout faits , tantôt de la façon , tantôt de la composition de quelque autre ; & il en fait l'analyse pour en découvrir les beautés. En ce genre il propose des Evangiles , des Epîtres , des Pseaumes , d'autres endroits des Livres Saints , quelques endroits des Peres , plusieurs Harangues de Cicéron , ses Livres des Offices , le Dialogue de l'Amitié , quelque chose des Tusculanes. Il y a dans tout cela beaucoup de profusion aussi bien que dans les préceptes. Ce qui ne peut pas contribuer , selon moi , à faire estimer son Livre ; Car enfin écrivoit-il pour l'usage des Classes ? il ne faut à des écoliers , ni tant de règles , ni tant d'exemples , ni tant de sujets de composition ; il leur faut quelque chose de plus court. Ecrivoit-il pour le Public ? il faut quelque chose de plus léger , de plus poli , de plus agréable , en un mot , moins d'érudition qu'il n'en a répandu par-tout en general , & en particulier sur les figures. On ne peut pourtant pas douter qu'il n'y ait des gens à qui cette érudition fera plaisir , & qu'à leur égard la Rhétorique de Dresserus ne soit un fort bon Livre. Que si à ce que j'en dis de moi-même , je n'ajoute point les jugemens que d'autres peut-être en ont portez , c'est que je ne les connois pas. Je ne connois cet Ouvrage que parce qu'il est cité dans quel-

Dresserus. quelques notes que j'ai vûës sur Quintilien, & par la lecture que j'en ai fait ensuite.

FRANÇOIS PATRICE

Mort en 1597.

Patrice.

*Edit. de
Lyon de
1681. T. 2.
sur Patrice.*

*Diff. de
Bayle sur
Patrice.
Thuan. l.
119. p. 817.*

*Bayl. lb. p.
2320. Let-
tre 7. &
2322. col.
1.*

*Morhof T.
2. l. 6. p.
245. n. 12.*

MR. Moreri parlant de François Patrice dit que ce fut un excellent Philosophe & un des plus savans hommes de son siècle, qu'il étoit né à Venise & qu'il professa la Philosophie à Padouë & à Rome. Mr. Bayle a mieux aimé suivre Mr. de Thou qui raconte que Patrice ayant professé 17. ans à Ferrare fut attiré à Rome par Clement VIII. Selon cet Historien, Patrice étoit né non à Venise, mais à Clisse ville d'Istrie sur les terres des Venitiens, il a composé un Ouvrage en 4. Tomes *in folio*, divisez en 69. Livres, quoique le Frontispice n'en promette que 50. *Il y traite les questions les plus sublimes de la Physique & de la Metaphysique; & cela, sur des hypotheses tout à fait extraordinaires; il debite bien des Paradoxes, mais non pas sans faire paroître une profondeur de génie digne des louanges que M. Morhof lui a données. Aussi ce Livre fut-il censuré à Rome & l'Auteur obligé de se retracter.*

Entre les Ouvrages de Patrice, Moreri en cite un qui a pour titre *nouvelle Rhéto-*

le plus habile des Italiens. Mais il
it que c'étoit un homme qui aimoit
nouveauté, non seulement dans les
ices, mais encore dans les Arts, &
la Poétique ou l'Art Oratoire aussi-
que dans la Philosophie. C'est ce
ui a fait dire que Patrice a pris une
route que Robortel; sur quoi l'on
voit ce que je dis dans l'article qui
de ce dernier.

es deux Dictionnaires remarquent que
ce eut beaucoup d'ennemis, parce
se déclara fortement contre la doc-
des Péripatéticiens. Rien ne prou-
nieux à quel point il leur étoit op-
dans les Arts, que son Ouvrage sur

oétique divisé en deux Décades, dans Bayl. ibid.
remière desquelles il agit, dit-on, en col. 2. ex
rien, dans la deuxième en Disputeur Lorenz.
fait suer Aristote. C'est une particu- Crass. E-
log. T.1.p.
62.
que le P. Rapin n'a pas remarquée

arlant de cet Auteur & de ce Livre, Le P. Ba-
ui fait dire à Mr. Bayle que ce Pe- pin cité
par Mr.
selon les apparences, ne connoissoit Baillet T.

Patrice.

de la doctrine d'Aristote, que dans sa Poétique & dans sa Philosophie. Le génie & le caractère de l'Auteur, le titre de *nouvelle Rhétorique*, & le témoignage de Mr. Morhof, ne permettent pas d'en douter. La question seroit de lire l'Ouvrage, pour voir s'il y agit aussi *en Disputeur* capable d'embarasser Aristote, ou s'il lui arrive ce que je crois qu'il est arrivé à tous ceux qui, en s'éloignant des sentimens d'Aristote sur l'Art Oratoire, ont prétendu faire mieux que ce Philosophe. Pour moi, je ne conçois pas qu'on puisse renverser des principes, je ne dis pas approuvez de tous les bons Maîtres, mais sur lesquels sont fondez les Ouvrages de tous les Orateurs.

Junius.

MELCHIOR JUNIUS,

de Witemberg,

Moreri sur Professeur de Rhétorique à Strasbourg, im-
Jun. Melch. primé en 1591. mort en 1604.
Adam. Vie

*des Philos.**Allemands.**Methodus**Eloq.**compar.**Argent.**1591. in**octav.**Anim.**concil. &**movend.**Ratio.**Arg. 1596,**in-octav.*

IL y a deux Ouvrages de Melchior Junius sur la Rhétorique, la *Method* d'acquérir l'Eloquence, & la *Maniere* de se concilier les esprits. Un autre Livre de cet Auteur, intitulé *Ecoles de Rhétorique*, ne parle que de l'Art de faire des Lettres. Aussi l'a-t-on r'imprimé sous ce second titre, qui lui convient mieux. Je ne dirai rien de l'Analyse qu'il

Mr. Morhof. J'ajoute que tout Morhof.
ce me paroît plein de bon sens T. 2. l. 6.
écrit. L'Auteur veut y montrer P. 246.
nin que Démosthène & Cicéron Meth.
in pour parvenir à la gloire de Eloq.
ence. Ces Hommes illustres a-
reçu, pour cela, de grands talens
ature; ils étudièrent les préceptes;
emplirent des connoissances neces-
t l'Orateur; ils se formèrent sur
s modèles; ils s'exercèrent beau-
écrire & à composer; ils culti-
leur memoire, ils s'appliquèrent à
les avantages de la déclamation.
e chemin qu'il nous faut prendre,
avons les mêmes dispositions,
moi tous nos soins, & tous nos
sont inutiles. De sorte qu'il faut
ôtre, selon Junius, avant que de ibid. c. 24
r dans une si grande entreprise.
marque qu'un homme est né pour
ateur, c'est d'avoir de l'esprit, de
ation, de l'ordre, des expressions,
emoire, de la grace, de la force

Junius.

airs dans l'action. Les qualitez contraires sont une preuve qu'on n'est point propre à l'Eloquence.

Il y a un temps pour discerner les esprits ; la difficulté est de le connoître. Les uns donnent d'abord bonne esperance , & ils ne la soutiennent pas. Les autres se déclarent plus tard , & ils vont plus loin , non seulement qu'on n'espéroit , mais même qu'on n'auroit osé désirer. Hermogène à dix-huit ans étoit un prodige ; à vingt-deux ou à vingt-quatre , ce n'étoit plus rien. Démosthène eut de grands obstacles à vaincre , un travail opiniâtre les surmonta. L'âge de vingt-ans paroît à l'Auteur un bon âge pour juger & des forces de l'esprit & de celles du corps ; non pas , je crois , qu'il veuille qu'on attende jusques-là , pour s'exercer à l'Eloquence , mais pour embrasser la profession d'Orateur.

Il ne suffit pas d'avoir des talens , il faut encore les cultiver. Il faut sur tout nourrir le génie , il faut l'animer. Un heureux naturel s'élève & se fortifie par les louanges. Il est à propos de lui en donner , aussi-bien qu'à ce qu'il fait. Un cheval veut être flatté ; & il n'y a que de vils animaux qui se conduisent par les coups. Que ce soit donc les récompenses & non les peines , qui réveillent les Elèves de l'Eloquence. La présence des bons chevaux anime même les mauvais , à plus forte raison leurs pareils. C'est à l'émulation que Thucydide , Démosthène ,
&

la tempérance , parce que les excès
ouche l'abrutissent ; & même , en
ral , la vertu est d'autant plus ne-
re à un homme d'esprit , que les
grands Génies se portent aux plus
ds vices.

ais quand même on n'auroit pas re-
e la nature , tous les avantages qui
à souhaiter , le soin & l'applica-
viennent à bout de bien des choses ;
y en a qui croient qu'il y avoit
de travail que d'esprit dans Démos-

omme il faut des préceptes pour se Jun. Ibid.
uire dans l'étude de l'Eloquence, c. 4
et recourir aux Ouvrages des Maî-

Les abrégés de Rhétorique ne sont
trop du goût de Junius. Il fait cas
moins des Partitions de Cicéron ;
il veut qu'on aille aux sources , qui
les autres Livres de Rhétorique de
Orateur , ceux d'Aristote , de Quinti-
& d'Hermogène , celui de Démé-
Il les faut lire avec prudence,

Junius.

servir comme Périclès & Anaxagore. Il doit ajouter à ces connoissances l'Histoire Sainte, l'Ecriture, l'Histoire profane, la lecture des Orateurs & des Poètes, le commerce des habiles gens.

Ibid. c. 14.

Personne ne paroît avoir mieux traité de l'Imitation que Junius. Il en marque les avantages & les compare avec ceux de l'Art & du Génie. Elle sert à imprimer les préceptes, & diminue la peine de la composition : elle corrige les défauts de la nature & en perfectionne les bonnes qualitez.

La vraie maniere d'imiter, est de prendre, non pas les mots, mais l'esprit de son Auteur ; c'est de se former de pareils desseins, & un ordre semblable ; c'est d'exprimer la force de ses raisonnemens ; c'est de le représenter dans l'Action. On ne doit se proposer que les Modèles les plus excellens, ou plutôt ne s'en proposer qu'un, & néanmoins profiter de tous. Ce que l'on prend de son Modèle, il faut le cacher, de maniere qu'il n'y ait que les habiles qui le voyent. On en vient à bout, lorsqu'on a l'adresse de l'abrégé, de l'amplifier, d'en changer l'ordre, d'y ajouter ou d'en supprimer quelque chose ; & c'est ainsi qu'on se copie aussi soi-même, sans qu'il y paroisse. L'Auteur qui nous propose sur cela l'exemple de Cicéron, en est lui-même, dans tout son Livre, un bon exemple.

La composition est au dessus de tous les préceptes. Mais comme elle est fort
diffici-

le, & par la maniere soit de corriger
propres Ouvrages, soit de corriger
des autres.

matieres qu'on choisit pour s'exer-
doivent sur-tout être d'usage & a-
intes. Le lieu le plus propre, c'est Ibid. c. 16.
raite; le temps le plus convenable,
le matin. Il faut néanmoins, selon C. 17.
s, s'accoutumer au bruit & au tu-
. Pour ce qui est de l'ordre de la C. 18.
osition, il faut connoître, méditer,
me digérer son sujet, avant que de
ettre à le traiter. Dans la correc- C. 19.
d'un Ouvrage Junius nous renvoie
égles d'Horace. Elles consistent à
r, retrancher, transporter, tourner
autre façon; ce qui demande du
& des soins, & même les avis de
habiles & sinceres. Il est à propos
noins d'éviter certains excès où l'on
tomber à force de polir un Ouvra-
Quand c'est un Maître qui corrige
ompositions de ses Élèves, il a be-
n même temps de beaucoup de pru-
& de beaucoup de modération. Il

1. remarque. Il doit louer bien des choses, & s'il ne peut pas dire que l'Ouvrage de son Disciple est bon, il faut qu'il dise du moins qu'il y a esperance qu'il fera bien. Ce qui suppose qu'un jeune homme marque en effet quelque envie de bien faire.

10. Junius n'a oublié ni la *mémoire* ni l'*action*. Mais après tout que nous dit-il de l'une & de l'autre ? Que le matin & le soir sont le temps le plus propre pour exercer la premiere ; qu'on l'aide en lisant bien ce qu'il est question d'apprendre. *Il faut*, dit-il, *le bien concevoir*, en *connoître* l'art, *prononcer à haute voix*, s'accoutumer à suppléer ce qui nous échappe, ou si l'on est encore jeune, s'assujettir à apprendre exactement & mot pour mot. Pour la prononciation, il nous dit qu'il faut la varier ; mais il veut que quelqu'un nous écoute, pour nous avertir de nos défauts, & que nous écoutions ceux qui parlent bien, afin de les imiter.

Il ne me reste plus qu'à dire un mot de l'autre Traité de Junius, touchant la maniere de se concilier les Esprits, & d'exciter les Passions. C'est un Ouvrage d'un tiers plus gros que celui dont je viens de parler, & divisé en deux parties, l'une & l'autre d'un fort grand détail. Dans la premiere, l'Auteur expose tout ce qui peut contribuer à bien entendre l'art d'exprimer les mœurs, & il donne du jour à ce qu'en dit Aristote,
par

D'ELOQUENCE.

par le moyen de ce qu'il a trouvé sur ce sujet dans Cicéron. Dans la seconde, il parcourt toutes les Passions, sans suivre l'ordre qu'avoit suivi ce Philosophe; en quoi peut-être n'a-t-il pas mieux fait. Mais ce qui d'un autre côté, le rend plus agréable & plus instructif, c'est que tout son Ouvrage consiste moins en préceptes qu'en exemples, comme il le déclare lui-même par le titre de son livre, & il les tire non seulement de Cicéron, mais encore des Auteurs Grecs, qu'il a traduits néanmoins en Latin. Mr Morhof * croit cet Ouvrage fort utile à ceux qui veulent se former dans l'Eloquence sacrée ou profane. Il est constant que dans l'une & dans l'autre, les mœurs & les passions sont d'une grande conséquence.

Il ne faut pas oublier de dire en passant, que Junius fut Disciple de Sturmius, & qu'on dit qu'il fut moins éloquent que son Maître, mais en récompense plus habile dans la connoissance de l'Art, & en même temps plus propre à instruire la jeunesse.

Junius

Asin.
Cecil. &
morend.
Ratio, non
tam sum-
mor. Ma-
gistrat.
preceptis
quam e-
xemplis
veterum
tradita.
* Morh. T.
1. L. 6. p.
146.
Morhof.
ibid.

FRANCOIS PANIGAROLA,

*Auteur Italien, mort environ l'an 1594. &
imprimé en 1609.*

Panigarola, ou, comme d'autres l'écrivent, Panicarola, étoit de l'Ordre

Panigarola.
la.

Panigarola.

dre des Freres Mineurs (1), parmi lesquels il fut illustre : premierement par ses Prédications ; en second lieu , par ses Ouvrages de Rhétorique , enfin par l'Episcopat auquel il fut élevé. Sa qualité d'Evêque ne fait rien à mon sujet : mais on lit dans Erythrée le cours qu'eut ce Prédicateur, combien il fut goûté, les Ambassades que le Pape & les Villes lui envoyèrent. Rien n'étoit , ni plus fleuri, ni plus pur, ni plus élégant, ni plus peigné que son style. Il avoit un esprit infini, une mémoire prodigieuse, l'action belle. Ses affectations cependant lui ôtèrent toute sa force : les plus sages se moquoient de lui, ou s'indignoient tacitement, de le voir ainsi courir après les mignardises, ou les beautés frivoles de la diction. Aussi le Critique que j'ai cité, ne lui donne-t-il que l'art de *plaire*, comme il donne celui d'*instruire* à Tolle, & celui de *toucher* à Lupus. C'est-à-dire que c'étoient-là trois Orateurs, qu'on auroit pu comparer, le premier à Hortensius, le second à Cotta, le troisième à Sulpicius ; Et il auroit fallu, pour ainsi dire, les païtir ensemble, pour en faire un Orateur parfait. Erythrée avouë néanmoins que Panigarola, ayant été fait Evêque sur la fin de ses jours, prit un style plus convenable à sa dignité

1 Minore Osservante, c'est ainsi qu'il se qualifie dans le titre de son *Modo di comporre una Predica*.

2 Il Predicatore, overo Demetrio Falereo Dell' Elocutione. Con le Paraphrasi, e Commenti, e Discorsi

ages de Rhétorique, est, qu'il a mis *hof. l. 7. p.*
forme dans l'Eloquence de la Chaire; 290. n. 5,
e qui ne peut avoir rapport qu'aux
rs, est, qu'il a élevé un magnifique
sur les fondemens de Démétrius.

premiere pensée de Gaddius peut
ler ce que Panigarola a fait sur la
rique, parce que le dessein de ces
ages est de former le parfait Prédica-
la seconde s'y rapporte certaine-
, puisque c'est par l'explication de
en Rhéteur, que le nouveau tâche
mir à bout de son dessein. Cela
par le titre de son livre, qui porte
est le *Prédicateur, ou Démétrius le*
rien, avec la Paraphrase, le Com-
ire, & les Dissertations ou Discours
ïastiques de Messire François Paniga-
Evêque d'Asti, & qu'on trouve dans
ouvrage les préceptes & les exemples
et ancien Auteur proposoit aux Grecs,
à l'usage des Italiens; & l'Eloquen-
Auteurs profanes, accommodée à
sence Sacrée de nos Orateurs ou de
Evangeliques (a)

Panigaro-
la,

C'est lui-même qui dans un petit Opuscule à part, nous fait remarquer ce Titre, comme expliquant très-clairement la nature de son grand Ouvrage, je dis *grand*, parce qu'il y a de quoi faire deux *en-quarto* fort raisonnables; & il explique dans le même Opuscule l'économie de ce grand Ouvrage, pour montrer qu'elle ré-

Dans l'Opuscule qui se a pour titre Questioni secolari, che potranno servire per proëmio alla Parafrafe &c. T. 8. del ben parlare. p. 18. & 19. de l'Opuscule.

pond parfaitement à son titre. Je propose, dit-il, en premier lieu, & article par article; le texte de l'ancien Rhéteur traduit en Latin par Victorius. A ce texte je joins une Paraphrase, c'est-à-dire une version plus libre, en Langue Italienne; afin que par la comparaison même de ces deux choses, on reconnoisse que la dernière vaut mieux pour des Italiens, puisqu'on y traduit les exemples proposés dans l'Original, ce que le Latin ne fait pas; ou qu'on y en supplée d'équivalents, si l'on ne peut les traduire sans leur faire changer de nature. La Paraphrase est suivie de deux sortes d'explications fort amples. Les unes ont le titre de *Commentaires*; & les autres, celui de *Dissertations*, ou, pour parler comme l'Auteur, de *Discours Ecclesiastiques*, dont il donne la différence. Par ses

Ubi sup. p. 19. Et dans l'opus. intitulé Questioni Ecclesiastic. p. 52.

Cons-

Italiane, e la vana Eloquione de gli Autori profani accommodata alla sacra Eloquenza de' nostri Dicatori, e Scrittori Ecclesiastici.

1 Neili Discorsi Ecclesiastici, del precetto ragioneremo alla Ecclesiastica, del quale nella Parafrafe scolare & sacra è stato trattato. *Quest. Eccl. p. 51.*

2 Religione, e riverenza verso le cose sacre, si ha fatta fare questa separatione, ne si haurebbe potuto

Commentaires, il éclaircit des traits d'histoire contenus dans l'Original. Il établit la loi, ou il établit le sens de l'Auteur, & en confirme les règles, tantôt par des raisonnemens, & tantôt par des exemples. Par ses Discours il propose encore les mêmes règles, mais plus digérées; un peu mieux dire, il change, & on l'appelle, une doctrine toute nouvelle en sa doctrine celtique. Car il y raisonne en homme d'Eglise (1), au lieu que dans ses Commentaires il raisonne en homme du monde; ce sont les termes, & il les explique. RaISONNER en homme d'Eglise, c'est ne plus citer que des Ecrivains Saints ou Ecclesiastiques, David, S. Paul, S. Augustin: RaISONNER en homme du monde, c'est ne citer que des Ecrivains profanes, Virgile, Cicéron, Horace même, puisque c'est un usage indifférent, à ce qu'il dit, de le citer, & d'après autant que les censures Ecclesiastiques le permettent, lorsqu'on parle de ce qui regarde la Langue Italienne. Or allier l'Apoître avec Cicéron dans un même paragraphe, & seroit mêler le Saint avec le profane, selon l'Auteur; & l'allier avec Horace, ce seroit même un sacrilège (2).

Telle

l'usage de l'antique di grammatica insieme Virgilio, e David, e Cicero, e Paolo: Tanto più che nel Italiano esse havendo poi havere indeclinabile necessità del valersi delle sole del Boccaccio, quanto da Ecclesiastiche censure viene permesso, e queste essendo molte volte joculose, e rilassate, veramente se con le sacre l'havessimo mischiare, un sacrilegio ci sarebbe tanto, di fare. *Disc. 2. de*
 2. 12.

Fatigare-
la.

Telle est la délicatesse de notre Auteur; Fausse délicatesse à parler généralement; & en même temps délicatesse mal soutenue, quand même on la supposeroit juste & bien fondée. Premièrement elle est *fausse*, généralement parlant; parce qu'on peut fort bien allier, & des préceptes & des exemples tirez des Auteurs profanes, comme de Virgile & de Cicéron, avec d'autres tirez des Auteurs Saints, sans crainte de mêler le Saint avec le profane; puisque Saint Paul & Saint Augustin en ont quelquefois usé de la sorte. Secondement, elle est aussi mal soutenue, cette délicatesse; quand même elle seroit bien fondée. Car l'Auteur ayant fait conscience d'allier ensemble l'Apôtre & Boccace dans un même article, comment n'a-t-il pas fait difficulté de les allier dans un même Livre? N'est-ce pas comme si dans un même Temple, il dressoit en même temps deux Autels, l'un sous l'invocation d'un Saint, & l'autre sous celle d'un homme indigne? Ce qu'il ajoute pour se justifier de l'avoir cité, n'est pas mieux pensé. *C'est, dit-il, une nécessité indispensable de citer Boccace, quand il est question de montrer les beautés de la Langue Italienne.* Certes cette Langue est bien malheureuse, de n'avoir que cet Auteur pour montrer ses beautés lorsqu'il ne s'agit que de l'Eloquence de la Chaire. Mais n'est-ce pas

Si quid lascivie liberioris occurreret, excusabat
illas tunc tua, dum id scuberet... ipsa quoque re-
rum

par, qu'on même il faut y penser, on cher-
che à pleurer en de citant, & qu'on s'ima-
gine de le citer pour montrer les
beautés de l'italien. Assurément on peut
dire qu'il y a bien de l'illation parmi les
hommes, comme il y a beaucoup de cor-
ruption.

Panigarola reconnoît, comme on l'a
vu dans les paroles que j'ai rapportées,
qu'il y a beaucoup d'endroits lascifs dans
Boccace. Ajoutons que Petrarque, ami de ce dernier, a aussi reconnu
que ces endroits avoient besoin d'indul-
gence (1), & que voulant les excuser,
il n'a pu le faire que sur l'âge de l'E-
crivain, sur la nature des matieres, & sur
le caractère des personnes qui l'ont écrit.
Ouvrage. Etrange excuse! Elle donne
au moins à entendre qu'il en est de
cet Auteur, comme de Petrone & d'au-
tres semblables, dont je ne me ferois
pas un scrupule de rapporter quelque bel
endroit sans leur faire l'honneur de les
nommer; mais dont je ne voudrois pas
citer les infamies, sous prétexte que je
les citerois séparément, ou pour quelque
cause innocente. Je dis la même chose
de Boccace, qui malgré la licence de
ses contes, & malgré l'*Index* qui l'a cen-
suré, est pourtant, à ce qu'on dit, entre
les mains de tout le monde, parce que
les Italiens y trouvent la plus grande déli-
cieuse de leur Langue.

A

En levrant de coram qui lecturi talia videbuntur,
Dilecti Me, Bayle ait, de Bocc.

Panigarola.
[a.]

l'Orateur Phalérien; il le représente, dis-je, éloigné de toute vanité (1), de toute ostentation, de toute affectation; de toutes beautés recherchées, tel en un mot qu'un Orateur Evangelique auroit pu lui-même se caractériser. Rien n'est plus propre à me confirmer dans mon sentiment: parce que si l'on compare ce portrait que Panigarola fait de Démétrius, avec celui que Cicéron fait du Phalérien; on verra que le Ciel n'est pas plus éloigné de la terre.

Le troisième Opuscule contient diverses questions touchant l'Eloquence des Prédicateurs, pour savoir s'ils doivent être éloquens, comment ils doivent le devenir, quels préceptes ils doivent prendre, ou quels Maîtres ils doivent choisir, & autres choses de cette nature.

Enfin le quatrième est une *maniere de composer un Sermon*. L'Avant-propos qu'il a mis, est adressé à ses Confrères & Disciples, & est daté du premier Septembre 1581; au lieu que le Commentaire sur Démétrius ne vit le jour qu'en 1609, quatorze ans après la mort de l'Auteur, qui n'eut pas le temps d'y mettre la dernière main. Stephano de Milano qui le dedia au Cardinal Charles Emanuel Pio, nous dit encore une autre raison pourquoi on ne l'imprima pas plutôt.

1 Così è nemico d'ogni vanità, & ostentatione, e così in ogni luogo ci proibisce la soverchia isquilità; e ci ricorda il non mostrarsi troppo elaborati.

St. Ce fut la mort de deux amis de panigaro-
garola, lesquels eurent successivement la.
Manuscrit l'un après l'autre.

B A R T H O L O M Æ I
K E C K E R M A N I,
D A N T I S C A N I, &c.
Y S T E M A R H E T O R I C Æ 1606.
I E T O R I C Æ E C C L E S I A S T I C Æ, &c.
L I B R I D U O 1600.

A-à-dire, *Système de Rhétorique, & la
Rhétorique Ecclesiastique en deux Livres,*
par Keckerman.

Arthélemi Keckerman étoit de Dant- Kecker-
sic, & il fut Professeur de Philoso-man.
vers le commencement du dix-sep-
ième siècle. Il avoit été auparavant
professeur en Langue Hébraïque à Heidel-
berg. Il a composé un très-grand nom-Kecker. T.
d'Ouvrages, quoiqu'il soit mort assez 2. p. 1381.
jeune, n'ayant que trente-six ans, lors-
qu'il mourut, selon un de ses disciples, ou
trente-

anni, che in vero poco di più haurebbe in-
fatto potuto insegnarli qual h' voglia Dottor
teologico. *Quest. Eccl. p. 48.*

Kecker-
man.

André Rey
qui a fait
imprimer
les Ouvra-
ges de son
Maître.

Dict. T.
2. p. 1712.

Voy. Dict.
de Bayl. T.
1. p. 1064.
col. 1.

André Rey
ubi supra.

trente-huit, selon Mr. Bayle, qui sur ce-
la cite son garant; ou enfin quarante-deux
selon Vossius, cité aussi par Mr. Bayle.
Il a fait des systèmes de presque toutes
les Sciences, ce qui est propre à mar-
quer l'étendue & la variété de ses lu-
mieres: mais ce qui diminuë sa gloire,
il y a des Critiques d'un grand nom,
qui jugent qu'il *fait paroître dans ses Ou-
vrages plus de methode que d'esprit.* Ils
ajoutent qu'il est plein de pillages; & que
dans ces pillages il copie jusques aux er-
reurs; semblable à ceux qui enlèvent les
meubles de la maison & les balieures.
Pour achever d'en donner cette idée, on
assure qu'à *chercher de pareilles fautes dans
ses Oeuvres, on y en trouveroit à foison.*
Arrêtons-nous à ses Livres de Rhétorique,
& voyons l'idée qu'on peut s'en faire.

Son Disciple que j'ai cité qui a fait
imprimer tous ses Ouvrages, trouve qu'a-
vant lui les préceptes de l'Art Oratoire
étoient & trop longs & trop confus;
que personne n'avoit encore montré la
véritable Eloquence; qu'il a découvert
les erreurs des Maîtres qui faisoient pro-
fession de l'enseigner; qu'il a mis de l'or-
dre dans les regles qu'il en faut donner,
& qu'il a montré une voye aisée pour
arriver où l'on veut aller. Il y a visi-
blement un zèle de disciple dans ce té-
moignage.

Pour parler plus simplement. Le sys-
tème de Keckerman sur la Rhétorique,
est double; l'un est général, divisé en
trois livres; & l'autre particulier, divisé
en

; ce n'est point à dire qu'ils tiennent
dans les livres des Anciens : mais
une idée qu'il semble avoir copiée
de Vivès, qui avoit dit la même
avant lui. Il se trouvera, je crois,
le gens qui conviennent avec Keca-
an, qu'il n'y a point de méthode, T. 2. p.
1669.
seulement dans Sturmius, mais en-
dans Hermogène; ou qu'il y en ait
dans Longin, comme il le prétend. Ibid. p.
1676.
ions qu'il mêle trop de Dialectique
ses préceptes, & qu'il descend
des détails trop secs; qu'il se rend
trop diffus, trop ennuyeux, & beau-
plus difficile; qu'il s'arrête trop sur
l'histoire, & sur l'Action, sur les Fi-
; que même il s'étend trop sur les
mes & sur le Style. Il eût mieux
d'être aussi court sur l'Eloquence
que, au lieu d'y employer deux cens
d'un in-folio des plus gros, en quoi
choqué lui-même ses propres princi-
qui sont, *Qu'il faut peu de préceptes.* L. 2. de
styl. partic.
content de ses regles générales, il
donne de particulieres pour les Dia-

Kecker.
man.

diffimule point , qu'il ne suive en beaucoup de choses , la doctrine de Démétrius , de Junius , de Vivès , de Juste Lipse , de Sturmius. S'il en avoit toujours usé de même , on ne l'eût pas accusé d'être plagiaire.

Mr. Bayle
ubi supra.

: Au reste , si cette accusation *d'avoir pillé* , lui fait tort d'un côté , de l'autre elle semble aussi prouver qu'il n'est pas possible qu'il n'y ait bien de bonnes choses dans ses Ouvrages ; & ce qui le confirme encore , c'est qu'on dit qu'il *a lui-même été bien pillé* ; puisqu'il n'est point naturel qu'on vole ce que l'on n'estime pas . En effet , sur quelque genre de littérature qu'on entreprenne de travailler , soit sur les Historiens , soit sur les Philosophes , soit sur d'autres , on peut tirer des lumieres de nôtre Auteur , en le lisant avec précaution. Mais il est d'autant plus surprenant qu'il n'ait pas pris soin d'éviter les reproches qu'on fait si justement aux Plagiaires , que lui-même a blâmé Ramus , d'être tombé dans cette faute , & de n'avoir point fait honneur à Vivès & à Laurent Valle , des secours qu'il en avoit empruntez.

Kerckerm.
T. 1. Prz-
cognitor.
Log.
Traët. 2. p.
127. let-
tres G.H.I.

Voilà tout ce que je crois devoir dire sur le Système de Rhétorique de nôtre Auteur. C'est à la verité son second Ouvrage sur l'Art Oratoire , & néanmoins j'ai cru devoir le placer le premier dans cet article , parce qu'il s'y agit des préceptes généraux. Il me reste à parler de sa Rhétorique Ecclesiastique , qui n'est , même selon lui , qu'une application des
regles

regles générales à l'Eloquence de la Keeck
man.
Chaire.

Cet Ouvrage est précédé d'une Préface, qui paroît belle. L'Auteur y montre l'excellence, la difficulté, le péril, la nécessité du ministère de la parole; les soins par conséquent que les grands Hommes ont pris, comme de concert, d'en applanir les voyes, & surtout S. Augustin. Il y explique la différence qu'il y a entre les hommes qui avoient une mission extraordinaire, & ceux que Dieu ne destine à cet emploi que par la voye commune. Il répond aux textes de S. Paul, par lesquels l'Apôtre semble condamner l'Eloquence dans la Prédication de l'Evangile; il montre l'usage que saint Paul a fait de l'Eloquence, & ce que les Prophetes ont dit du talent de la parole. Il n'oublie point de prouver la nécessité des préceptes, par saint Augustin, par les Anciens, & par un nombre infini de gens sages, qui depuis quatre-vingt ans avoient écrit de la Prédication, pour mettre ce ministère dans l'état où il doit être. En tout cela, il reconnoît avoir profité de ce qu'il y avoit de bon sur ce sujet dans Erasme, dans Augustin Valère, dans Grenade, dans Aristote, dans Didace de l'Etoile, & dans d'autres Auteurs Catholiques, à quoi il dit avoir joint des réflexions serieuses, qu'il avoit faites sur les Sermons d'un habile Prédicateur qu'il entendoit avec soin.

1. Corinth.
2. Act. 24.
25. Jerem.
1. & 23.
Ezech. 3.
& 38.

Il lui paroît qu'il faut au Prédicateur,
non

Kecker-
man.

non d'autres préceptes , que ceux qu'on donne dans l'Ecole , mais les mêmes, tournez seulement d'autre façon. Il en écarte tout ce qui regarde la vûë du Prédicateur , sa préparation au ministère, le devoir des Auditeurs , & autres choses qui appartiennent, non pas à l'Art Oratoire, mais à la Discipline, ou à la Morale. Enfin il se borne à *la maniere de composer le Sermon* , & à *celle de le prononcer*. La premiere comprend *l'Invention* , *la Disposition* , *l'Ornement* : La seconde comprend *la voix* & *le geste*.

L'Invention choisit un texte qui frappe & prévienne l'Auditeur , qui convienne au dessein qu'on se propose, qui soit capable de produire & d'entretenir la pieté. Elle en explique le sens ; elle en donne la division. Cette division fournit des points de Morale, qu'on prouve & qu'on amplifie par d'autres textes & par des exemples. On en fait l'application aux divers états de la vie, aux vices, ou aux erreurs qui regnent , aux vertus qu'on doit pratiquer , aux veritez qu'on doit croire. Tout cela donne lieu aux mouvemens qui doivent principalement occuper le Prédicateur ; c'est la contrition, c'est la crainte du jugement, c'est la joye dans les maux , ou la patience , c'est la compassion pour les pauvres. La disposition range toutes choses dans un ordre naturel. L'ornement ne consiste que dans la simplicité , dans la clarté , dans l'abondance , dans l'efficace ou dans la force , enfin dans la variété des figures.

Tout

AD'E L O Q U E N C E. 97

ma, comme on le voit, est très-
 n ; il en est de même de ce que
 r dit encore & sur la maniere de
 cer, & sur l'usage qu'on doit fai-
 re préceptes, sur la lecture, sur
 sile, enfin sur l'exercice si necessai-
 Orateurs.

ant est suivi de deux petits recueils
 attribuez à deux différens Auteurs,
 e dernier blâme fort les Prédica-
 ni n'écrivent rien. " Il y a, dit-
 as cette conduite, ou de la pa-
 ou de l'audace, & en même
 e un mépris formel, non seule-
 de l'Eglise, mais de Dieu même,
 e sa parole. D'autres, continué-
 t'écrivent du moins la disposition
 ale de leurs Discours ; d'autres
 nient dans un plus grand détail,
 e sont encore plus louables. Il y
 e enfin qui écrivent tout : mais
 veulent aussi apprendre tout, mot
 mot, d'un côté leur methode est
 creuse, parcequ'un mot peut s'ou-
 ; d'autre côté l'Action n'en est
 si libre. Ainsi quoique la peine
 prement soit très-digne de loüan-
 il vaut mieux pourtant, après a-
 tout écrit, n'apprendre que les
 es "

ie puis me dispenser, en finissant
 cle, de dire que Keckerman, dans
 ix Ouvrages dont est question pa-
 1 Auteur habile, qui entend la
 que en général, qui voit l'usage
 i faut faire dans la Prédication,
 qui

Keckerman.
 man.

L'am à Z.
 charie U.
 fin ; P.
 a George
 Sohn.

Kecker-
man.

qui possède l'Ecriture, & la fait appliquer à propos; enfin, qui indique avec assez de bonne foi, les sources où il a puisé.

EDME RICHER.

1605.

Richer.

Imprimé en
1605.
Morhof. T.
2. l. 6. p.
250. n. 21.

EDme Richer ne nous tiendra pas long-temps. Il étoit grand Maître au Collège du Cardinal Le Moyne; il fut Syndic de la Faculté de Théologie, & il y a des particularitez curieuses dans sa vie, mais qui ne regardent point la matiere de l'Ouvrage que je fais. Ce qui a rapport à cette matiere est un Livre qu'il a composé *touchant l'Art des figures & les causes de l'Eloquence*. A ce titre, dit Mr. Morhof, on croiroit trouver quelque chose sur la Rhétorique, & néanmoins, ajoûte-t-il, on reconnoît en le lisant, qu'après avoir bien traité des figures de Grammaire, il ne traite pas de même de celles de Rhétorique. Il y a du vrai dans ce jugement, parce que l'Auteur, quoi qu'il dise des figures Ora-toires, ne remplit pas l'idée qu'il donne de son Livre par le titre. On jugera s'il s'est bien étendu sur ce qui touche les figures de Grammaire, puisque son Ouvrage a quatre cens pages *in-octavo*. Il y a apparence que le défaut qu'on y a remarqué, fût la raison qui lui en fit composer un autre pour y suppléer, & pour

traiter ce qu'il avoit promis dans Richer
nier sans l'exécuter. C'est un trai- *Imprimé en*
bant l'Art & les causes de la Rhét. 1629.
, il y donne aussi une méthode
pprendre l'usage qu'on en doit fai-
s la vie.

observe qu'il paroît par ses Ou- *Morhof,*
que ses plus grandes occupations *ibid.*
n'pêchoient pas de descendre dans
i-grand détail pour l'instruction de
ielle, même des Grammairiens, &
ouvoit leur être utile parce qu'il
très-bien les Auteurs. C'est le té-
ige que lui rend, dans une Epi-
e, un Medecin de la Faculté de
nommé Nicolas Ellin. On voit
pigramme dans l'Ouvrage de Ri-
Il y est dit que ce Docteur n'a-
uères de gens en France qui lui
lassent, qu'il s'abbaïssoit jusqu'à
er la Grammaire tout Docteur
toit; & qu'il y prenoit beaucoup
e. On ajoute qu'il avoit de l'Art
a methode, & qu'il en savoit gar-
ns les choses mêmes où les Maî-
oyoient qu'il n'y en avoit point;
narque qu'il étoit court & facile,
cette brieveté n'empêchoit pas qu'il
fort clair. De sorte que s'il se
la peine de faire sur la Rhétori-
sur la Philosophie, ce qu'il avoit
la Grammaire; on ne doutoit
u'il ne donnât aux jeunes gens un
yen de devenir également sages,
es dans les Arts qu'on ne fait or-
ient bien que quand on est vieil.

Richer.

Il est à craindre cependant, qu'il ne lui soit arrivé ce qu'il dit lui-même de Scaliger à l'occasion de ce que ce fameux Auteur a écrit aussi sur les figures. C'est-à-dire, *qu'il n'ait eu plus de peine à faire son Livre, qu'il n'a acquis de gloire pour l'avoir fait : & qu'il n'y ait montré son esprit & son érudition, mais non pas un Art utile.*

Son Ouvrage est, en quelque chose, semblable à la Rhétorique de Vossius. Il y a d'abord le corps du précepte en gros caractère, & ensuite des exemples avec des observations. Il prétend, que les enfans en un mois peuvent apprendre ses préceptes. Pour moi, je crois qu'il y a lieu d'en douter; & quand même cela seroit, je n'y vois pas grand avantage, quoique l'Auteur ait soin de marquer non seulement les causes des figures selon Hermogène, mais la nécessité de les employer; l'emphase qui s'y trouve, l'ornement qu'elles jettent dans le discours; la beauté qui les accompagne; la nouveauté qui peut s'y rencontrer; la bienfaisance qui doit y être. Au reste je ne rapporterai rien de ce qu'il dit sur ces articles, je me contente d'observer que le style de l'Ouvrage est bon, & qu'il y a d'ailleurs du bon sens par tout. A cela j'ajoute un avis fort sage qu'il nous donne après Aristote (1), qu'il ne faut point user des figures comme d'un ali-
ment

1 *ὅτι ἀνθρώποις, ὥς αἱ ἰσχυραὶ. Arist. Rhet. 3.
Summa esse dementis orationem, ubi simplex &*

ment ordinaire , mais comme d'un assai-
 sonnement ; & que si on n'y garde cette Richer,
 moderation , tout ce qu'il peut y avoir
 de beau & de grand , n'est plus capable
 que d'ennuyer & de causer du dégoût ;
 ou de faire croire aux Auditeurs , com-
 me dit Longin* , qu'on entreprend de les Richer de
Arte Orat.
p. 16. 17.
*Traité de
subl. ch. 17.
 tromper , comme des enfans , par de gros-
 sieres finesses. Sur quoi il n'est point in-
 utile de savoir que Richer a observé que
 c'est un défaut très-fréquent de Platon ,
 au jugement d'Aristote : & qu'il y est
 tombé , quoique le style des Philosophes ,
 comme une Vierge chaste , doive être ex-
 trêmement retenu , & n'avoir point d'au-
 tre beauté que celle de la propriété des
 termes , éloignée de tout le fard que les Idem. p.
10.
 tropes lui peuvent prêter. Cet Auteur
 confirme encore ce qu'il avance , tant par
 le témoignage de Caton (2) , qu'il trouve
 dans Sénèque , que par celui de Quinti-
 lien. Le premier dit qu'il y a une extrême
 folie à chercher des tours & des figures ,
 lorsque sans autre figure ni aucun tour
 on peut bien dire sa pensée. Le second
 dit (3) que les bonnes figures sont cel-
 les qui ne se montrent point , & qui se
 présentent sans qu'on les cherche ; à quoi
 Richer se plaint que les Orateurs de son
 siècle ne songeoient point assez ; aussi
 ne produisoient-ils , selon lui , que des
 Discours monstrueux , capables de dès-
 hono-

& recta esse possent , ad figuras detorquere. Cat.
 apud Senec.

3 Optimas figurarum esse quæ sunt , nec viden-
 tes. Quintil. l. 9. c. 3.

Richer.

honorer pour toujours ceux qui les faisoient; & afin de contribuer lui-même à les rendre méprisables, il rapporte l'idée qu'en avoit Passerat. " Je demandois un jour à Passerat, dit Richer, ce qu'il pensoit de la maniere de nos Orateurs. Ils ne parlent jamais que d'une maniere bizarre, qui les fait néanmoins admirer comme des gens descendus du Ciel. Il me répondit, c'est le vieil Testament, tout y est figuré. Voulant dire qu'il n'y avoit pas moins de différence entre un style ou un Discours figuré mal-à-propos, & un autre qui l'est dans les règles de la veritable Eloquence, qu'il y en a entre les ombres de la Loi ancienne & la lumiere de l'Évangile.

T R A I T É

DE L'ELOQUENCE FRANCOISE,

Et des raisons pourquoi elle est demeurée si basse, par M. Du Vair, Garde des Sceaux, & premier Président au Parlement de Provence. 1614.

M. Du Vair.

L'Art de bien dire est monté si haut dans ces derniers temps, qu'il n'y auroit pas de bien-séance à demander aujourd'hui, quelles sont les causes qui en ont empêché le progrès. On le demandoit il y a cent ans, parcequ'en remontant un demi siècle au-delà, ou un peu plus, on voit naître en quelque sorte l'Eloquence parmi nous;
En

En redescendant, on la trouvoit en son enfance; & au temps de l'Epoque que j'ai marquée, elle n'étoit point encore telle, qu'on pourroit le souhaiter. Mais environ vingt ans après, on la trouve fort avancée vers la perfection : & quelle idée ne devons-nous pas avoir du progrès qu'on a dû faire pendant quatre-vingt ans qui se sont écoulés depuis ; puisque l'étude de cet Art ne s'est jamais rallentie, & que c'étoit dès lors une grande avance, non-seulement d'avoir su vaincre le mauvais goût, mais encore d'avoir déjà pris beaucoup de bonnes manières.

C'est donc sur son siècle, & sur ceux qui l'avoient précédé, que tombe la plainte de Mr. Du Vair dans son *Traité de l'Eloquence Françoise*, lorsqu'il examine les raisons pourquoi elle est devenue si basse. Cette question est différente, en quelque chose, de celle qu'ont proposé quelques Auteurs Grecs ou Romains, quand ils ont cherché les causes de la décadence des esprits, ou celles de la corruption de l'Eloquence. Cette dernière question suppose que les Romains, ainsi que les Grecs, avoient vû l'Eloquence en sa force. La première suppose que jusques au temps dont nous parlons, les François ne l'avoient point encore vûe dans ce degré de perfection. Aussi pouvoit-on alléguer un *Démotène* parmi les Grecs, & un *Cicéron* parmi les Latins; au lieu qu'on ne pouvoit, il y a cent ans, citer parmi nous, une véritable pièce d'éloquence, si personne, à qui l'on pût justement

M. Du donner le nom d'Orateur, & cela, enco-
 Vair. re moins parmi les Prédicateurs, *qui ont*
Ibid. p. 503. *de plus grands avantages pour devenir Elo-*
quens, que parmi les Avocats à qui la
chose est plus difficile.

En quoi pouvoit-on dire qu'ils man-
 quassent ? On les vit d'abord s'étudier à
 épurer nôtre Langue; & ils parvinrent à
 avoir quelque naïveté dans leur style: mais
 ils n'avoient ni douceur, ni agrément.
Ibid. p. 502. Ils corrigèrent ensuite ce défaut par l'é-
 tude & par l'imitation des Anciens, dont
 la diction est pleine de charmes; & néan-
 moins, en se formant sur ces modèles,
 ils n'en prirent ni la force, ni l'élevation,
 ni le talent de dire des choses nouvelles.
Ibid. p. 503. C'étoit le défaut de M. de Pibrac, outre
 que son style étoit enflé de citations; ce
 qui n'empêche pas qu'on ne reconnoisse
 qu'il étoit incomparable, tant pour sa
 douceur, que pour ses graces; & qu'il
 n'ait le premier introduit la véritable élo-
 quence au Barreau. Mr. Brisson qui fut
 Avocat Général, avant que d'être Prési-
 dent, donna encore plus que lui dans ce
 goût d'érudition, aimant mieux paroître
 savant qu'éloquent; ce qui est un très-
 grand défaut dans l'Art Oratoire; & il
 avoit d'ailleurs l'action très-mauvaise.
 Cependant ses Discours étoient ornez &
 suivis, lors-même qu'il ne se préparoit
 pas. Ces avantages qu'il devoit à
 son travail, firent excuser son mau-
 vais goût, & le rendirent contagieux;
 de telle sorte que tout le monde s'y con-
 forma. M. Despeisses parut avoir un
Ibid. p. 505. grand

Dict. de Mo-
teri. Art.
de Guy du
Faur.
Ubi supra.
p. 504.

grand désir de parvenir à la gloire d'Orateur, cependant il ne se forma qu'à bien parler notre Langue, & n'alla point au delà. M. Verfosis faisoit aussi des Dissertations de Droit, plutôt que des pièces d'Eloquence. Mr. Mangot mourut trop jeune pour remplir les belles esperances qu'il avoit données, qu'il soutint même tant qu'il vécut; mais il manquoit d'Art & de soin. Mr. Du Vaër ne dit rien de Mr. Marion, ni de Mr. Servin, dont le premier avoit cette partie, à ce qu'on dit, qu'en discourant, il persuadoit fort; & qu'il n'étonnoit pas moins, lorsqu'il mettoit par écrit. A l'égard de ceux dont l'Auteur a trouvé à propos de parler, il dit en général, que si l'Eloquence ne consistoit que dans la clarté & dans la pureté du style, dans l'élégance & dans la naïveté, en un mot dans le caractère de Lyfias ou d'Isée, il auroit reconnu que les François avoient déjà égalé les anciens Grecs & Latins: mais comme il faut de plus l'élévation ou la noblesse; la force ou les mouvemens; la variété du style, non seulement pour les différentes causes, mais pour les diverses parties d'un même Discours; il trouve que nos Orateurs n'avoient encore atteint que de fort loin les anciens Grecs & Latins, quoiqu'ils eussent surpassé de beaucoup les anciens François.

M. Du Vaër.

Ibid. p. 503.

Perroniana.

Vbi supra p. 50.

Ib. p. 506. 507.

Ibid. p. 506

Etoit-ce la faute des esprits? il n'y a point d'apparence, puisque les François ne le cèdent de ce côté-là à aucune autre nation. Etoit-ce la faute de leur humeur

M. Du guerrière , & de leurs succès dans les
Vair. armes ? mais les Grecs , les Romains , les
Gaulois mêmes , joignoient la gloire des
Ibid. armes à celle de l'Eloquence. Ont-ils
donc crû que ce fût une étude indigne

d'eux , que de s'appliquer à l'Art Ora-
toire ? Eh ! quelle autre étude produit
plus d'honneur , ou plus de plaisir , ou
plus d'avantages ? Seroit-ce qu'ils n'eus-
sent pas voulu d'un Art , dont on peut si
fort abuser ! Au contraire , une des plus
fortes raisons qui excitent à l'apprendre ,
c'est l'abus même qu'on en fait , parce
qu'il n'y a que ce moyen de s'y opposer.

Ibid. p. 511. C'est ainsi que Mr. Du Vair recherche les
etc. différentes causes du peu de progrès
qu'on a fait dans l'Eloquence ; & il se
fixe à trois.

Ibid. p. 514. La première est le défaut des grandes
affaires , & en même temps celui d'une
juste récompense. Ce qui fait concevoir
que la gloire & l'agrément de l'Eloquen-
ce , ne fussent pas pour soutenir le
courage d'un Orateur , de même que ,
selon Juvenal (1) , cela ne suffit pas
pour animer l'ardeur d'un Poète.

*Si je n'ai rien de plus , à quoi sert tant de
gloire ?*

Ubi suprâ. La seconde est que nos Rois , nos
p. 514. Princes , & la Noblesse Françoisè , ont
d'ordinaire négligé cette étude. Quelle
im-

1 Gloria quantalibet quid erit , si gloria tantum
est ? *Juv. Sat. 7.*

l'émulation leur exemple n'auroit-il pu se faire sur les esprits, s'ils s'y étoient appliqués ? On a dit (2) que la Terre étoit beaucoup plus fertile, lorsque ces Consuls, ces Dictateurs, vainqueurs des Nations, la cultivoient. On peut dire avec plus de fondement, que l'Eloquence auroit fleuri davantage, si elle avoit eu pour Disciples la haute Noblesse, les Princes, & les Rois mêmes. C'est ainsi du moins qu'à Athènes, & à Rome, les moindres Bourgeois s'animoient à l'acquiescer, par l'exemple de ce qu'il y avoit de plus illustre dans la République.

Mais la troisième & principale raison du peu de progrès qu'on a fait dans l'Art de bien dire, c'est la difficulté de cet Art, qui dépend, & d'une infinité de talents, que la nature seule peut donner, mais qu'elle donne rarement ; & de je ne sais combien de qualitez qu'il faut acquies par un travail grand & assidu, dont la vivacité François n'est point capable.

Suivant ces trois considérations, on ne doit plus être surpris que l'Eloquence François soit demeurée long-temps si imparfaite. Qui peut en effet s'étonner qu'on n'avance point, lorsqu'on ne s'applique pas ? Qui doit trouver étrange qu'on ne s'applique pas davantage, lorsque rien n'y invite ? Mais quand même il y auroit de grandes récompenses à espérer, & qu'on auroit toute l'ardeur imaginable

2 Gaudente Terra vomere laureato proscindi, & triumphali Aratro, *Plin. Hist. L. 18. c. 2.*

M. Du Vair. ginable de s'avancer, comment ne pas demeurer souvent en chemin, lorsque les difficultez sont sans nombre, & en quelle façon insurmontables? Sur ce pié-là, les causes qui ont empêché parmi nous l'Eloquence d'arriver à sa perfection, sont à peu près les mêmes que celles qui l'en ont fait décheoir parmi les Grecs & les Romains. Aussi peut-on s'appercevoir, par la lecture de l'Ouvrage de Mr. Du Vair, que cet Auteur fait entrer dans son Traité, beaucoup de choses que Cicéron, Longin, & l'Auteur du Dialogue sur les Orateurs, avoient dites, ou à l'avantage de l'Eloquence, ou sur les difficultez d'y parvenir, ou sur les causes qui la font dégénérer. Surquoi je me contente d'observer, que sans qu'il y ait eu de plus grandes récompenses, ou des affaires plus considerables depuis Mr. Du Vair, sans que l'Eloquence ait eu des disciples plus illustres, elle a pourtant paru quelquefois dans tout son éclat. Car enfin, que lui manque-t-il, lorsqu'à la pureté & à l'élégance de la diction, on joint encore la noblesse des pensées, la force des mouvemens, le nombre des périodes, la variété du style? Si cela est, nous devons reconnoître qu'il ne falloit presque s'en prendre qu'au peu d'application de nos anciens François, s'ils ne réussissoient pas mieux.

Quoi qu'il en soit, Mr. Du Vair oppose un remede unique aux trois inconveniens qu'il a proposez, c'est d'applanir le chemin de l'Eloquence, soit afin de s'ac-

com-

Voyez Longin & le Dial. sur les Orat.

commoder au génie peu laborieux de *M. Du*
ceux qui s'y appliquent, soit afin qu'il *vair.*
y ait une plus juste proportion entre le
travail & la récompense.

Il lui avoit passé divers desseins dans
l'Esprit; tantôt c'étoit de dresser des *In-*
stitutions Oratoires; tantôt de faire un *Sou-*
moire de Rhetorique, qui contient les pré-
ceptes abrégés de cet Art; tantôt de
composer un Traité de la diversité de style,
& de la meilleure manière de composer.
Toutes choses bien considérées, il prend
le parti de nous proposer en François
les plus excellens modèles de l'antiqui-
té, les deux fameuses Harangues d'Eschi-
ne & de Démosthène, avec une des plus
belles de Cicéron, persuadé que la lec-
ture de ces chef-d'œuvres est le moyen
le plus court, le plus facile, & le plus
agréable, d'en prendre l'esprit & les ma-
nières, & il y joint un essai de sa façon, *Contre Cæ-*
pour nous montrer comment il faut tâ-
cher de les imiter. *sup. & Pro-*
Coron.
Pro Mil.

Cette voye lui paroît d'autant moins
pénible, que les beautés de ces anciens
Ouvrages, selon lui, se font sentir d'el-
les-mêmes. Il reconnoît néanmoins qu'on
les remarque encore mieux lorsqu'on *Ubi sup. p.*
en est averti; de la même manière qu'en *525.*
entrant dans un lieu, on y découvre
d'un coup d'œil, ce qu'il peut y avoir
de rare, quand on fait d'avance ce qu'on
doit y trouver. Il nous donne donc avis
qu'on voit, dans tous ces discours, une
force extraordinaire de raisonnement, u-
ne suite & un ordre qui charment; cha-

M. Du
Yair,

que chose mise en son jour , sans trop de brieveté ni d'étendue ; des pensées pleines de sens, qui ont le suc & en même temps la vigueur de la Philosophie, sous l'air néanmoins & avec la couleur des pensées qu'on puise dans le sens commun ; qu'elles y servent tantôt de preuves & tantôt de conclusions , sans être ni trop rares , ni trop fréquentes ; que l'Exorde , la Narration , la Preuve , la Réfutation , la Périoraison , ont dans toutes ces Harangues , les qualitez que ces parties doivent avoir ; qu'il y a beaucoup de discernement dans le choix des mots , beaucoup d'art dans leur arrangement ; de telle sorte pourtant , qu'on trouve par tout une juste modération , & toutes les bien-séances imaginables. On ne voit point , dit-il , que ces Grands Hommes usent de trop de métaphores , ou qu'ils négligent les mots propres & consacrez ; ils ne sont pas toujours dans l'ampification , ni toujours dans les ornemens , défauts ordinaires , (il y a cent ans) à nos Orateurs François. Ils sont naturels, ils ne forcent rien ; ils laissent couler toutes choses par les voyes les plus aisées ; les répétitions de mots sont des *recharges* dans leurs Ouvrages ; les allusions y portent coup ; la variété y regne ; il n'y a point d'affectation ; la structure y est telle , qu'elle ne laisse rien d'obscur dans la phrase ; les membres & les périodes y ont une juste longueur ; toutes ces choses ensemble y conspirent à former comme un beau corps , qui a de la

la force & de l'embonpoint, avec un bon ^{Mr. Du} ~~sent~~ ^{sent} & une couleur agréable.

C'est par cette analyse que finit l'Ouvrage de Mr. Du Vair; & cette manière de finir montre deux choses. La première est que son Traité sur l'Eloquence n'est proprement qu'une Préface qu'il a voulu faire à ses traductions; La seconde est, qu'en voulant éviter la voye des préceptes, il y revient sans y penser. Qu'est-ce en effet, que cette analyse, ou ses avis qu'il nous donne sur ses Harangues, ou les réflexions qu'il veut que nous y fassions, sinon des règles & des principes, que nous devons nous prescrire dans la composition? Principes établis sans doute, & dignes de leur Auteur. Aussi étoit-ce un homme de bon goût, qui avoit beaucoup de Littérature, un grand sens, de belles connoissances, un jugement solide, un grand amour pour la véritable Eloquence, qu'il connoissoit parfaitement.

Il y a quelques mots surannez dans son Traité qui ont fait de la peine à Mr. De la Mothe le Vayer, mais cela n'a ^{Consid. sur} ~~n'a~~ ^{P. Elog. p.} ~~pas~~ ^{11. 12.} empêché que d'ailleurs il n'en fit beaucoup de cas. " Si cet Ouvrage se pouvoit lire, dit-il, sans quelques dictions rudes & fâcheuses, qui doute que ce bel écrit ne parût sans comparaison plus agréable, méritant d'ailleurs beaucoup de recommandation? Monsieur ^{Traduct. de} ~~de~~ ^{vers. p. 276.} Maucroix l'avoit lu, & l'estimoit fort, si on en juge par la manière dont il rapporte ce qu'on y lit touchant les cita-

M. Du Vair. tions fréquentes que Mr. le Président
 Jug. des Sav. T. 2. Brissot introduisit au Palais. Ajoutons
 Part. 3. à ces deux suffrages celui de Mr. Bail-
 P. 456. let, qui en parle parmi les Traducteurs,
Ch. Sorel. & dont le jugement comprend celui de
Bibl. Fr. du Sorel & celui de Mr. Huet *. Mr. Du
progr. de la Vair a fort peu traduit, dit Mr. Bail-
Lang. Fr. let, mais il s'est distingué de tous les
pag. 258. autres par l'élévation & la dignité de
** De claris* son style, & on peut dire qu'après
Interpr. l. Malherbe, notre Langue n'avoit point
8. p. 186. alors de meilleur Ecrivain. Il a eu
 même quelque avantage sur lui pour
 la traduction. Car, sans se soucier
 des goûts différens de la Cour & du
 Peuple de ces temps-là, il s'est attaché
 à suivre religieusement son Auteur, &
 à se resserrer dans ses bornes, sans se
 donner les libertez que Malherbe a
 prises; Et cet assujettissement n'a rien
 de bas ni de forcé dans son style”.

Quoique ces dernières paroles de Mr. Baillet semblent ne regarder que les traductions de Mr. Du Vair, elles disent néanmoins en même temps ce qu'on trouve aussi dans son Traité de l'Eloquence, où il a fait entrer bien des choses, comme j'ai dit, qu'il avoit puisées dans les Anciens, & qu'il lui a fallu traduire, sinon avec autant de scrupule qu'il en montre dans ses versions, du moins avec autant qu'il en faut pour conserver des pensées dont on veut enrichir sa Langue.

Jésuite, Auteur du Livre intitulé

CAMPI ELOQUENTIAE 1618

LEs champs de l'Eloquence du P. De la Cerda sont peu estimez. On les regarde comme une terre toute brute & qui n'a rien de bon. Ce ne sont, dit-on, que de mauvaises Descriptions, sans invention & sans ordre.

On fait le même jugement de la *petite Rhétorique* du P. Pajot qui promet beaucoup, à ce qu'on dit, & ne donne rien, sinon des préceptes, tirez ou copiez de ceux qui l'ont précédé. En un mot, on appelle son Ouvrage *un abrégé*. On ne traite point autrement la petite Rhétorique de Farnabe, dans laquelle néanmoins on trouve quelque chose de bon, comme je le remarquerai ci-après en parlant de cet Auteur.

S O A R E,

De la Compagnie de Jesus.

UNe Rhétorique des plus commodes & des meilleures pour l'usage des Classes, qui peut même être utile à d'autres personnes qu'à des Ecoliers, c'est celle

Soare.

celle du Pere Cyprien Soare. Elle est des plus commodes par sa brieveté : & si on en souhaite plus qu'il n'en dit , il indique les sources. Elle est aussi des meilleures , non seulement parce qu'il a puisé dans de bonnes sources , mais parce qu'il y a puisé avec jugement , & qu'il n'a gâté ce qu'il y a pris , ni par défaut de style , ni par mauvais tour d'esprit , ni par mauvais caractère de cœur.

Soar. Epist.
ad Lect.

Ses principes sont ceux des Maîtres les plus célèbres , Aristote , Cicéron & Quintilien. Il prend les maximes de tous les trois , il emprunte jusques aux paroles des deux derniers. S'il s'avise de composer une Rhétorique après ces grands hommes , ce n'est pas qu'il se flatte de pouvoir mieux faire ; c'est pour applanir à la jeunesse le chemin de l'Eloquence , qu'ils montrent dans leurs Livres aux personnes plus avancées. Quintilien paroît au P. Soare , trop long , trop obscur , trop au dessus de la portée des commençans , quoi qu'il trouve son Ouvrage écrit avec beaucoup d'exactitude , de jugement & d'habileté. Les Partitions de Cicéron sont trop courtes , & les richesses de l'Eloquence y sont trop resserrées. Il est vrai que les Dialogues de l'Orateur sont plus longs , mais cette forme de Dialogue embarrasse autant un jeune homme , qu'elle donne de plaisir à ceux qui ont l'esprit fait. A l'égard des Livres de l'Invention , Cicéron lui-même reconnoît qu'ils sont imparfaits. Ils ne contiennent point les lumières qu'Aristo-

se nous a laissées sur l'Invention; il n'y Soar.
 est rien dit non plus touchant l'Elocu-
 tion. Dans les Livres à Herennius il
 y a beaucoup de choses contraires aux
 préceptes de Quintilien & de Cicéron.
 Enfin dans le Brutus ou l'Orateur, Ci-
 céron parlant à son ami déjà instruit de
 ces matieres, passe legerement sur bien
 des points très-importans. Tout cela
 faisoit desirer une Rhétorique qui contînt
 les principes de ces grands Maîtres, con-
 çûs même en leurs propres termes, au-
 tant que faire se pourroit. Le Pere Soar-
 se se chargea de cet Ouvrage; & on peut
 dire qu'il y a réussi.

On trouve d'abord dans cet Auteur
 un grand principe, que *l'Eloquence & la raison ne sont, à le bien prendre, qu'une seule & même chose*; ou du moins,
 que *l'Eloquence est toute fondée sur la raison, que c'est une des productions de la raison, & qu'elle contribue le plus à sa gloire.* Soar. in
Procem.
 On y trouve ensuite tout ce qu'on
 peut raisonnablement souhaiter de savoir,
 sur la nature, l'emploi, l'objet, la fin,
 les parties de la Rhétorique, sur les
 moyens de devenir éloquent, sur les
 devoirs de l'Orateur, sur les espèces
 des preuves, sur la maniere de les trou-
 ver, sur l'usage qu'il faut faire, dans
 l'amplification, des sources qui fournis-
 sent les preuves. Il y a de forts bons
 avis sur les différentes espèces de causes,
 particulièrement sur le genre Démonstra-
 tif & sur les Délibérations. A la verité
 il ne distingue point assez l'abondance
 de

de l'Orateur, de ce qu'on doit proprement appeller l'Amplification; il ne marque pas assez non plus le temps & le lieu de l'amplification; enfin il ne la distingue pas assez des passions. Je crois pourtant qu'un Maître habile y peut aisément suppléer de vive voix en enseignant sa Rhétorique. Il n'y auroit qu'à faire observer que l'Orateur est abondant, lorsqu'il met bien sa matiere en son jour, de telle sorte qu'il ne manque de variété ni dans ses pensées ni dans ses expressions: mais qu'il amplifie proprement, lorsqu'ayant bien prouvé le fait, il en découvre l'importance, soit qu'il ne fasse que répéter ou inculquer les mêmes choses d'une maniere plus forte & plus noble, soit qu'il en dise de nouvelles, qui montrent ou l'avantage de sa cause, ou la richesse de son sujet. A quoi l'on doit ajoûter, qu'encore qu'on excite quelquefois les passions par l'amplification; autre chose néanmoins est de les exciter, autre chose est d'amplifier, & que l'un peut aller sans l'autre.

Tout ce que j'ai dit ne regarde que le premier Livre de la Rhétorique dont est question, l'Auteur ne se dément point dans le second. On y trouve sur toutes les Parties du discours & sur la disposition, sur toutes les espèces de preuves & sur la maniere de les traiter, la même solidité, la même justesse, le même stile & la même brieveté. Les préceptes y sont par tout établis sur des exemples, mais l'Auteur les indique plus souvent qu'il

qu'il ne les rapporte, afin d'éviter une sur-
charge inutile.

27. **De la troisième, Livre II s'étend d'avantage sur les ornemens du discours, & il les fait dépendre des figures de pensées, des figures de mots & des tropes. Il dit le nom latin de chaque figure; il met le nom grec à la marge, il en donne la définition & il en rapporte des exemples: le tout aussi brièvement qu'il est possible. C'est de quoi contenter également & ceux qui croient que cette connoissance sert autant à rendre le discours figuré, que le discours figuré sert lui-même à persuader; & ceux qui tiennent que ces noms, ces définitions & ces exemples sont la Partie la moins nécessaire de la Rhétorique, après celle qui traite des Lieux. Je fais de l'avis de ces derniers, & l'Auteur judicieux dont je parle, en est aussi; puisqu'il nous assure que tout ce qu'on dit des tropes & des figures, est bas & petit; d'où il conclut qu'il ne faut pas s'étonner si sur les noms & les idées ou le nombre de toutes ces choses, les Auteurs très-souvent ne conviennent ni avec les autres, ni avec eux-mêmes. Il croit de plus qu'il est impossible que l'on convienne jamais bien sur ce point.**

Le Pere Soare finit son troisieme Livre par une explication de l'harmonie & de la cadence du discours, & par consequent de l'arrangement des mots, des Periodes & de leurs parties, il montre l'usage & les defauts de toutes ces choses. On peut

Soare. peut juger aisément qu'il explique toute cette matiere avec le même succès qu'il a traité les autres , puisqu'il suit toujours les mêmes guides sans les perdre jamais de vûë , soit pour la pensée , soit pour l'expression. Je suis surpris qu'un homme d'aussi bon goût ait cru pouvoir donner des règles touchant la Memoire , & qu'il n'ait pas senti avec tant d'habiles gens , qu'elle ne dépend que de la Nature & de l'exercice. Cela n'empêche point que je ne fasse plus de cas de son Ouvrage , tout petit qu'il est , que de celui du Pere Caussin , persuadé qu'il n'y a rien que de bon à apprendre ; au lieu que dans l'autre il y a bien du mauvais.

Je dois ajoûter avant que de finir cet article , qu'encore qu'il n'y eût rien de trop dans la Rhétorique du Pere Soare , cet Auteur n'a pas laissé de la réduire en tables , & qu'on les trouve à la fin de son Ouvrage. Pour dire en un mot ce qui m'en paroît , je croirois que c'est avec raison qu'il dit dans le titre , que c'est un abrégé parfait ou complet de toute la Rhétorique , s'il y avoit parlé un peu plus des passions & des mœurs à l'exemple d'Aristote. C'est un point qui manque aussi à sa Rhétorique , comme je l'ai déjà insinué. A cela près je ne m'étonne point si cet Ouvrage a eu tant de vogue dans les Colléges. Il vaut mieux donner un bon Ouvrage d'un autre , que d'en donner soi-même un mauvais.

*L'Edition
que j'ai vûe
est de 1626.
Mais le Li-
braire fait
entendre
qu'il y en a-
voit en
beaucoup
d'autres.*

LE PERE CRESOL

JESUITE

Comme c'est par le P. Cresol, que Cresol,
 Mr. Morhof commence à parler
 des Auteurs Jésuites qui ont écrit de la
 Rhétorique, cela lui donne occasion de
 rendre à la Société un témoignage aussi
 glorieux que véritable. Il dit qu'elle ne Morhof.
 s'est pas moins signalée par des Traitez T. 2. l. 6. p.
 sur cette matière, que par des Ecrits sur 247. 2. 17.
 les autres Arts & sur toutes sortes de
 Science; & qu'elle a rendu, dans toutes,
 de grands services au Public. De
 cet éloge général il vient à l'Ecrivain
 dont est question, & il trouve qu'on ne Morhof.
 sauroit assez louer son Livre, intitulé ibid.
Théâtre des Rhéteurs. C'est ainsi que je
 crois devoir traduire *Theatrum Rhetoricum*;
 puisque ce n'est, ni un Recueil,
 ni un étalage de préceptes, comme quel-
 qu'on pourroit se l'imaginer, mais en
 quelque façon une Scène, sur laquelle
 l'Auteur expose à nos yeux les mœurs
 & les manières des Rhéteurs. En un
 mot c'est un Ouvrage *in-douze*, & divi-
 sé en cinq Livres. Le premier traite
 des Sophistes en général & de leur art,
 de leur ancienneté, de leur origine, de
 leurs progrès, de leur mérite, de leurs
 découvertes, des honneurs qu'on leur
 rendit, & du mépris où ils tombèrent.
 Le second parle d'une espèce de Sophis-
 tes

Cresol. tes qui se paroient du nom de Philosophe, & dont le merite consistoit dans la subtilité de la dispute, dans laquelle ils se plaisoient à embarrasser les gens. Le troisième parte de ceux qui furent les premiers Maîtres d'Eloquence, & il les divise en deux espèces: les uns, qui font la matiere de ce troisième livre, faisoient souvent & prononçoient des discours d'apparat; & le Pere Cresol a soin de dire quels étoient leurs habits, leurs gestes, leur style, enfin les applaudissemens qu'on leur donnoit. Les autres, dont il traite dans son quatrième livre, donnoient les préceptes de l'Art. L'Auteur, à cette occasion, parle des pensions qu'on leur faisoit, de leurs chaires, & de leurs exercices. Le cinquième livre s'étend sur le caractère de leur esprit & de leurs mœurs, qui les ont décriez. On peut aisément juger que cet Ouvrage est curieux & rempli d'érudition. Le P. Cresol y explique ou corrige un nombre infini de passages, qu'il rapporte de différens Auteurs. Au reste, c'est de lui-même que je tiens le précis que je viens de donner. Il l'a mis à la tête de son Ouvrage. Je pourrois en rapporter des particularitez curieuses sur tous les articles qu'il se propose de traiter: mais ce seroit m'écarter de mon sujet.

Le même Pere a composé un autre Livre, qui a pour titre, *Les vacances*, (1) dans

(1) Vacationes Autumnales sive de perfectâ Oratoris actione, &c.

sur lequel il explique tout ce qui se peut dire sur le Geste & sur la Prononciation Oratoire. C'est un Ouvrage assez long. On y trouve de l'abondance, de la variété, du savoir, enfin tout l'Art de la Déclamation, au jugement de Mr. Morhof.

Omb.

Morhof.

T. 2. l. 6.

p. 247. n.

17.

Vacc. ant.

in ipso libro

f. 219.

L'Auteur fait profession d'avoir tiré ses préceptes des meilleurs Maîtres, ce qui lui fait croire que son Ouvrage est très-utile pour tous ceux qui aspirent à la gloire de l'Eloquence ou sacrée ou profane.

D'autres trouveront tout au plus, que la lecture de cet Ouvrage peut amuser, ou que si elle a quelque chose d'utile, c'est qu'elle peut exciter à cultiver l'action: mais que toutes les règles qu'on en donne par écrit, ne peuvent servir de rien. Pour s'y perfectionner, il faut déclamer devant des gens qui nous redressent, ou écouter les Orateurs qui déclament bien, & les imiter. C'est le sentiment des plus grands Maîtres. Aristote entr'autres, a regardé la déclamation comme le propre fait, non des Maîtres de Rhétorique, mais de ceux qui paroissent & parlent sur le Théâtre. J'ajoute que cet Ouvrage étant divisé en trois livres; il n'est parlé dans le premier, que de choses tout à fait étrangères à la Déclamation, & que dans le second même, & dans le troisième, les digressions sont si fréquentes & si longues, qu'elles étouffent tous les préceptes que l'Auteur y donne sur l'action. Il a senti lui-même qu'on pourroit y trouver à redire, mais

De vacat.

tionib. de

Rustica-

tione, &c.

il

Cresol. il a mieux aimé se mettre dans la nécessité d'en faire quelques excuses (1), que de se priver du plaisir de mettre par écrit ce qu'il savoit. *Il consent*, dit-il, *qu'on rejette son Ouvrage ; si on peut en faire un meilleur.* Mais il se peut faire qu'il soit difficile, & même impossible, de rien produire de meilleur sur ce sujet, sans que son Ouvrage soit pour cela aussi bon qu'il devroit être. La matière peut-être, est telle de sa nature, qu'on ne peut la traiter un peu au long, sans faire un Ouvrage où il y ait beaucoup à reprendre.

On trouve dans cet *in-quarto*, à la fin & hors d'œuvre, quatre Panégyriques faits & prononcez par l'Auteur ; & ces Panégyriques sont en même temps des Remercimens au Roi Louis XIII. à Messieurs du Conseil, au Clergé, & à la Noblesse de France, pour le rétablissement du Collège de Clermont, aujourd'hui appelé de Louis le Grand. Ces Discours pourront donner place au Pere Cresol parmi les Orateurs. Je me contente maintenant d'observer que l'Exorde du troisième adressé au Clergé, est tiré de ce mot fameux de Cynée, Ambassadeur de Pyrrhus, qui ayant vu le Senat Romain, rapporta à son Maître *qu'il avoit vu une Assemblée de Rois.* Quelqu'un

1 Culpam deprecari, quam ea carere maluit. *Pan-sie de Caton rapportée par Aulus Gelle. l. 11. c. 8.*

2 Patrum Societatis Jesu politicissimus Ludovicus
Cresol.

On a depuis employé la même phrase ^{même} dans une occasion pareille à celle où le ^{est} P. Le Pere Cresol s'en est servi.

N'oublions pas d'observer que ^{Benue, dans} ^{du Eloge de} ^{Parlement} ^{de Paris,} ^{P'Anseur de} ^{plus poli de toute la Societe des Jesuites} ⁽¹⁾ ; & que dans un autre, il l'appelle le plus grand interprète de ^{Quintilien} ⁽²⁾.

PAUL BENI, ^{Paul Beni,}

Mort en 1629.

Paul Beni, qui enseigna la Rhétorique à Padoue, environ l'espace de vingt-^{Dict. de} ^{Mr. Bayle} ^{art. de Paul} ^{Beni} six ans, fut un des plus féconds Écrivains de son siècle. Il étoit Grec de nation, comme on l'a reconnu depuis peu ; & il n'étoit point né à Eugubio dans le Duché d'Urbain, comme quantité de gens l'assuroient, & comme il le fait entendre lui-même, dans le titre de quelques-uns de ses Ouvrages, & dans l'Inscription qu'il souhaita que l'on mit sur son tombeau. Il étoit de Candie, mais il étoit encore jeune lorsqu'il vint en Italie. Il vécut long-tems chez les Jésuites, & il quitta leur Société, à cause

Cresolius. *Daniel Pareus in Quintil.* Edit. Francof. p. 642.
 Fabii optimus maximus illustrator Ludovicus
 Cresolius. *Vocation. Antiqu.* l. 2. c. 3. § 68. II. *Po-*
pus ad calcem notarum p. 698

Paul Beni. se qu'ils ne voulurent point lui permettre de publier un Commentaire sur le Festin de Platon. L'obscenité de la matière lui en fit refuser la permission. Sa réputation porta le Senat de Venise à le choisir pour successeur de Riccobon, dans la chaire d'Eloquence. Cependant

Mr. Bayle, qu'en peut-on croire, lorsqu'on nous assure qu'il remplit mal ce poste, & qu'il trompa malheureusement les esperances qu'on avoit eues de lui? On ajoute qu'il dégoûtoit ses Auditeurs par un long verbiage, vuide de choses, qu'il débitoit fort languissamment (1). Ce qui joint encore à d'autres raisons & à la maniere agreable dont Vincent Cantarini son Collègue savoit étaler sa Science, fit tellement deserter ses Ecoliers, qu'aux termes du Critique dont je viens de rapporter quelques paroles; *il n'y avoit pas quelquefois dans son Ecole autant de gens qu'il en faut pour la signature d'un contract.*

Mr. Bayle, Mais ce qui doit rétablir l'idée avantageuse de ses Ouvrages, c'est que rien ne le découragea d'étudier, & qu'il ne cessa d'exercer sa plume, & de faire des Livres. On s'en peut aisément convaincre par le grand nombre qu'il en a donné au Public, où l'on ne sauroit nier qu'il n'y ait de la lecture, de l'érudition & du génie. Il soutint lui seul glorieusement la querelle contre l'Académie de la

1 Oderant autem universi morbosas quasdam animas

la Crusca & contre son Dictionnaire; Paul Beau
ce qui le rend très-formidable à bien
des Auteurs. Car on prétend qu'il rem-
porta la victoire sur toute cette Acade-
mie, non seulement dans ce combat con-
tre son Dictionnaire, mais aussi dans ce-
lui qu'il entreprit encore pour la défen-
se du Tasse.

L'Ouvrage qui le met au rang des Rhé-
teurs, est regardé par quelques-uns com-
me un Commentaire sur la Rhétorique
d'Aristote, & il est vrai que c'en est un;
mais il y a dans ce Commentaire des
Dissertations sur la Rhétorique, au nom-
bre de cent dix, répandues dans le corps
de l'Ouvrage; il y en a d'autres ensuite
au nombre de cinq, suivies des maximes
de Platon sur la Rhétorique dans Phédre
& dans Gorgias; lesquelles il met en
parallèle avec la doctrine d'Aristote sur
ce point; & cela le fait regarder comme
un des Maîtres d'Eloquence, parce qu'il
explique les préceptes des Anciens sur
cet Art.

Ce qu'il y a de vrai, à mon sens,
c'est que son Ouvrage est d'un grand
travail, d'une grande érudition, & d'un
grand raisonnement. Il contient bien des
recherches, & l'Auteur n'y laisse aucune
difficulté sur la Rhétorique d'Aristote,
sans l'expliquer, soit qu'elle vienne du
texte, ou du fond des choses. Tout ce-
la ne sauroit être que fort utile à des

gens
illustres, quibus ipse indolis hanc in libris
insculpsit. Indolis, Imperial, in, Mus. hist. p. 100.

Paul Beni. gens qui voudroient être en état de répondre sur la Rhétorique, comme on se met en état de répondre sur la Philosophie ; Mais pour devenir éloquent, il n'est pas nécessaire d'approfondir si fort, les choses. Il faut s'instruire des préceptes, il en faut connoître la bonté par goût & par sentiment, mais il faut courir à l'usage, qui vaut mieux que les préceptes, & qui fortifie le goût ; au lieu que trop de spéculation ne fait que mettre l'esprit hors d'état d'aller au but, surtout quand un Auteur qui débite le fruit de ses méditations sur cet Art, est aussi long & aussi diffus qu'est Paul Beni.

Il est inutile de rien rapporter de tout ce qui est répandu dans le Commentaire de cet Auteur ; c'est la doctrine d'Aristote. A l'égard des cinq Dissertations qui sont hors de l'Ouvrage, la première qui est assez longue, roule sur la question *s'il est permis à un bonnête homme d'exciter les Passions*, & il n'hésite pas à prendre l'affirmative. Dans la seconde, il examine *si l'Orateur se rend recommandable par sa vie passée, ou par ses mœurs exprimées dans le discours*. Il a raison de dire que l'un & l'autre y contribue ; mais il n'appartient qu'à la Morale de régler la vie de l'Orateur. Il cherche dans la troisième, *laquelle des trois manieres de persuader est la plus glorieuse, si c'est de persuader par les mœurs, ou par les raisonnemens, ou bien par les Passions*. Elles ont chacune leur mérite, le raisonnement fait le corps du discours,

les

les mœurs en font comme le coloris, & *Paul Beni* les Passions en font la force. La quatrième résout les difficultez que souffre le commencement de la Rhétorique d'Aristote. La cinquième contient divers préceptes de Platon sur la Rhétorique. Tout cela est suivi d'un petit Traité qu'il a intitulé *la Rhétorique de Platon*.

Les maximes qu'il croit avoir trouvées dans ce Philosophe, & qu'il dit avoir recueillies avec bien de la peine, sont, que l'Orateur doit être homme de bien, qu'il doit être en état de trouver sur un sujet, tout ce qui se peut dire de plausible, qu'il doit orner son discours, y mettre de l'ordre, éviter de donner dans le faux, ne point employer de vaines subtilitez ou de sophismes; ne peut point flatter le peuple dans ses erreurs, ou dans ses passions, mais lui proposer toujours la vertu & la vérité. Paul Beni ajoute que cette *VERITE'* dont Platon recommande tant la connoissance à l'Orateur, n'est point une vérité métaphysique, mais une vérité d'usage, qui consiste ou dans les faits, ou dans les raisons qui les établissent, ou dans les règles qui nous prescrivent nos devoirs; & que quand ce Philosophe dit que *l'Orateur parle de tout*, cela doit s'entendre de la vie & des actions des hommes, ou de ce qui peut y avoir rapport, mais non pas des matieres abstraites & métaphysiques.

Une observation que Paul Beni fait encore, est, que *la Rhétorique*, selon Platon, doit se définir *l'art de tourner les*

Paul Beni. *cœurs par le discours sur toutes sortes de sujets grands ou petits. Tant les Passions sont nécessaires dans l'Eloquence! Il remarque aussi que ce Philosophe exige dans l'Orateur l'Invention, la Disposition, & l'Elocution; qu'il veut qu'un discours ait toutes les parties qui lui sont nécessaires, & qu'il soit enrichi de figures & de tous les ornemens convenables, de quoi Platon donne lui-même l'exemple, jusqu'à se servir des figures de diction qu'il blâme dans Gorgias. Il y a bien plus; car ce que ce Philosophe ne veut point permettre à l'Orateur, il se le permet à lui-même. Il use de Sophismes, pour combattre Gorgias, il en use presque par tout, selon Paul Beni, pour prouver les plus belles choses. Un de ces sophismes est celui dans lequel Platon compare l'Orateur à un homme qui n'ayant point d'idée du Cheval, & sachant néanmoins qu'il est d'un grand usage à la guerre, présenteroit un autre animal à un homme d'armée, qui comme lui, n'auroit pareillement aucune idée du Cheval; & par de belles raisons lui persuaderoit de se servir de l'animal qu'il lui présente. Paul Beni remarque le défaut de la comparaison; il consiste en ce qu'on ne dit point que l'Orateur doive présenter le mauvais pour le bon, mais qu'il présente le bon & qu'il le prouve par où il peut, sans qu'on puisse dire que ses raisons sont mauvaises, lorsqu'il persuade; parce qu'il faut juger de ses raisons, non par elles-mêmes, mais par l'effet qu'elles produisent dans l'esprit*

l'esprit de ses auditeurs. Cet Auteur ^{Paul} pouvoit ajoûter, que dans les cas où la vérité est inconnue à l'Orateur, alors il tâche de la découvrir par les moyens les plus convenables aux matieres qu'il traite, à l'exemple des Philosophes, qui cherchent de la même maniere la vérité dans les matieres de spéculation; que c'est ainsi qu'on cherche un homme qu'on ne connoît pas, par les indices qu'on nous a donnez; & qu'on parviendroit de même à reconnoître le Cheval, la première fois que nous le verrions, si on nous en avoit fait le caractère; comme la nature, l'étude & l'usage nous ont fourni le caractère des veritez que l'Orateur, ou le Philosophe, veulent découvrir. En un mot que la vérité n'est pas plus incompréhensible pour l'Orateur que pour le Philosophe.

Après avoir ramassé, expliqué & prouvé les maximes qui se trouvent répandues dans Platon, Paul Beni fait un parallele de la doctrine de ce Philosophe sur l'Art Oratoire, avec celle d'Aristote. Ils conviennent que l'Eloquence dépend surtout du génie, mais qu'il faut aider la nature, non seulement par l'exercice, ce qui ne feroit qu'une routine, mais par des règles & par la connoissance des choses dont l'Orateur doit parler. C'est par cette connoissance que l'Orateur fait ce qu'il dit, comme par le moyen des règles, il fait qu'il le dit bien. Ils conviennent aussi en ce que l'un & l'autre regarde la Rhétorique comme un Art,

Paul Beni. quoiqu'ils l'appellent aussi une Science, un talent, ou une faculté. Que si Aristote y trouve de l'affinité avec la Dialectique, Platon qui semble être d'un autre avis, ne pense au fond que la même chose, dès qu'il convient que l'Orateur doit être en état de réfuter son adversaire. Il est certain que ces Philosophes avoient tous deux que la fin de l'Eloquence est de persuader; & si Platon demande qu'elle persuade par des raisons vraies, il n'exclut pourtant pas les vraisemblables, pourvu que ce ne soient pas de vaines subtilitez: comme Aristote qui demande des raisons vraisemblables, n'exclut pas les raisons démonstratives, pourvu qu'elles soient à la portée du peuple. Il faut pourtant convenir qu'Aristote va plus loin: puisqu'il croit que l'Orateur peut se servir de raisons fausses, pour persuader ce qui est bon; & qu'un homme ne cesse point d'être Orateur, lorsque par abus il persuade le mal; quoique cet abus soit fort criminel. Ces deux Auteurs s'accordent encore sur les sujets que l'Orateur doit traiter, & ils les bornent aux matieres qui n'appartiennent ni aux Arts ni aux Sciences. Ils demandent également les passions dans le Discours; mais par des raisons différentes. Platon les demande, parce qu'il croit que sans cela l'Orateur ne peut parler avec dignité; & Aristote, parce qu'il croit qu'on ne peut autrement venir à bout de la méchanceté des hommes. En un mot Paul Beni prétend qu'Aristote marche par tout

tout sur les pas de Platon, quoique pour se Paul 12
distinguer, il étende, il explique, il charge ou réfute sa doctrine.

Paul Beni prétend aussi qu'il manque quelque chose à la doctrine d'Aristote, sur les mœurs, sur l'amplification & sur les passions. Mais ce sont des difficultés auxquelles je ne crois pas devoir m'arrêter, après ce que j'ai dit ou rapporté touchant la Rhétorique de ce Philosophe. Je finis donc cet article par une remarque de notre Auteur, qui trouvant de la différence entre les lieux communs traités, ou dans la Rhétorique d'Aristote, ou dans les Topiques de Cicéron, & ceux qui sont traités dans les Topiques du Philosophe; dit que cela vient de ce que ce Philosophe dans sa Rhétorique, & Cicéron dans ses Topiques, n'ont parlé que des lieux dialectiques qui ont rapport à l'Art Oratoire.

FRANÇOIS BACON,

Grand Chancelier d'Angleterre, sous le Roi Jacques I; né l'an 1560. mort l'an 1626.

„ **L**E Chancelier Bacon a été un des Bacon
„ plus grands Esprits de son siècle,
„ & l'un de ceux qui connurent le plus
„ doctement l'imperfection où étoit la
„ Philosophie. Il travailla fortement aux
„ moyens d'y remédier, & il forma de
F 5 très

très-beaux plans de réformation. Le Lecteur peut voir sur cela, ce que Mr. Baillet en a dit dans le premier Tome de la Vie de Mr. Descartes, & ce que Gassendi a dit en particulier de la Logique de Bacon. Le Public reçut favorablement ses Ouvrages. On en fit une Edition complète à Francfort, in-folio, l'an 1665. Le Journal des Savans n'en parla pas sans donner beaucoup d'éloges à cet illustre Chancelier. Le Traité du Progrès des Sciences (1), qui fut réimprimé à Paris l'an 1674, est une des meilleures productions de l'Auteur. Ses Oeuvres morales & politiques, traduites en François par Bayle, eurent un si bon débit, qu'il fallut en faire plusieurs Editions. Sa Vie de Henri VII. Roi d'Angleterre, est fort estimée. A force de travailler pour la République des Lettres, Bacon négligea tellement ses affaires domestiques, où se plongea en tant de dépenses, qu'il mourut fort pauvre. On met la fin de sa vie au neuvième jour d'Avril 1626. Il vécut 66. ans.

C'est dans son Traité du Progrès des Sciences, qu'il a parlé de la Rhétorique; Traité dont Costar écrit à Voiture en ces termes : J'ai lu depuis quelques mois le Livre que le Chancelier Bacon a fait du Progrès des Sciences, où j'ai trouvé beaucoup de choses admirables. Il en rapporte ensuite quelques-unes, & fait voir,

2. Mars
1665. 107.
Mém. de la
Rép. des Let.
Janv. 1664.

Voy. dans
Dop. Blount
pag. 615. la
jugement
qu'en ont
fait Charin-
gus, Barle-
mus, &c. au
sein la mé-
mor. d'Aurel.
jugement de
la gloire de
Bacon.

Bayle dans
Diss. 3.
2. p. 447.
Entrée de
Vie & de
Coff. p. 172.
Édit de 1674.
p. 164.

De argumentis scholasticis

par ce choix-là, son bon goût. Car ce sont toutes belles & grandes pensées. On ajoute que les Oeuvres de Bacon étoient un des Livres que Costar manioit le plus, & qu'il en tiroit le fond ou la base de ses recueils; c'est-à-dire qu'ayant trouvé dans les écrits de Bacon, quelque pensée qui lui plaisoit, il l'écrivoit sur une feuille, & quand il rencontroit dans d'autres Livres quelque chose qui se rapportoit à cela, il l'ajoutoit à cette feuille, après quoi il ne manquoit pas de repertoire, ni de lieux communs.

Ainsi parle de Bacon Mr. Bayle dans son Dictionnaire: mais qu'a fait ce Savant Chancelier touchant la Rhétorique? Je viens de dire que c'est dans son *Traité du progrès des Sciences*, qu'il parle de cet Art; c'est là qu'il fait sur cet article, ce qu'il fait sur tous les autres: il examine l'état où se trouvent toutes les connoissances des hommes, & ce qui leur manque encore pour arriver à la perfection.

Il apprécie d'abord l'Eloquence ce qu'elle vaut, en la mettant au dessous de la sagesse: & il fait concevoir la distance de l'une à l'autre par la réponse de Dieu à Moïse, lorsque ce grand Prophète s'exusoit d'aller vers Pharaon, parce qu'il n'avoit pas le talent de la parole: *Aaron, dit Dieu, sera votre Orateur; Et vous, vous serez son Dieu.* Une chose néanmoins, ajoute Bacon, relève dans l'usage, le mérite de l'Eloquence au dessus de la sagesse; c'est la parole de Salomon,

Bacon.

Que le sage passera pour sage , mais que l'homme éloquent viendra à bout de plus grandes choses.

A l'égard de l'état où se trouve aujourd'hui l'Art Oratoire , que peut-on concevoir de plus glorieux soit pour Aristote , soit pour Cicéron , que ce qu'en dit notre illustre Auteur : *Que ces deux grands hommes se sont surpassés eux-mêmes dans leurs Livres de Rhétorique , le premier par cette noble émulation qui le porta à mieux traiter ce bel Art , que ne faisoient les Maîtres les plus habiles de son temps ; Et l'Orateur Romain , par cette ardeur infatigable qu'il eut d'exceller , non seulement dans la connoissance des règles , mais dans l'usage qu'il en fit pendant si long-temps.* Aussi les beaux exemples d'Éloquence que ce dernier nous a laissés dans ses Harangues , ainsi que Démosthène dans les siennes , joints à la justesse & à l'exactitude des règles , ont conduit sans doute , & pour ainsi dire , à pas redoublés , cet Art difficile à sa perfection. De sorte qu'il n'y manque plus rien , ni quant à la Théorie , ni quant à la pratique , quoiqu'il lui manque quelques secours , selon notre Auteur , qu'on peut encore y ajouter. Quels sont-ils ? Ce sont de bons répertoires des choses , des principes , & des pensées dont l'Orateur peut avoir besoin en toute occasion. Ce qu'Aristote en a fourni dans sa Rhétorique , paroît défectueux à Bacon par trois raisons : La première est , qu'Aristote , qui nous paroît long sur cet article,

article, n'en dit pourtant pas encore assez : **Bacon**
 La seconde est, qu'en donnant des maximes assez convenables à l'Orateur, Il n'a pas donné la maniere de les réfuter, comme cela est nécessaire; & la troisième, qu'il n'a pas vû lui-même tout l'usage qu'on en peut faire, puisqu'il ne les a crû propres, qu'à prouver; au lieu que tournées de certaine façon, elles servent aussi à émouvoir.

A l'égard de la premiere raison, on peut dire qu'il n'y a point d'autre *répertoire*, que le bon esprit, fécond par lui-même, en pensées, en imaginations, en mouvemens, pourvû qu'on le cultive, & par la composition & par la lecture; & que, dans l'une & dans l'autre, on fasse beaucoup de réflexions; Ce qui n'empêche pas qu'un homme n'ait aussi de bons recueils, mais c'est lui-même qui les doit composer, selon ses vûës.

A l'égard de la seconde, Aristote y a pourvû suffisamment, soit en faisant considérer par-tout la Rhétorique, comme l'Art du *Pour* & du *Contre*, soit en donnant la maniere de résoudre les argumens de l'Adversaire; soit enfin en expliquant toute cette matiere dans ses Topiques. Et on peut dire que les échantillons que Bacon donne de ce qu'il souhaite encore dans la Rhétorique sur cet article, ne sont après tout que des exemples de Lieux communs, traités problématiquement. Ils sont bons, & ils peuvent donner des vûës, mais enfin le soin de traiter souvent le *Pour* & le *Contre* sur différentes

Bacon.

matieres avec les autres secours, y supplée parfaitement. Je crois la même chose des maximes dont il avoit fait un recueil étant jeune, pour & contre les témoins, pour les paroles ou pour le sens de la Loi, pour & contre la noblesse, ou autres choses semblables. On peut voir, si l'on veut, ce qu'il en dit, pour se faire une idée de ce qu'on doit recueillir, & de la maniere de le faire.

Enfin, à l'égard des *mouvements* ou des *passions*, on a pû voir dans tout le cours de cet Ouvrage, que les habiles conviennent qu'Aristote n'a rien ignoré de ce qui contribué à les exciter. De sorte que le Chancelier Bacon auroit dû reconnoître sans restriction, qu'on a des Traitez parfaits de Rhétorique, comme on a des exemples de grands Orateurs qui en ont admirablement profité, mais que pour atteindre à la gloire qu'ils se sont acquise, il faut avoir comme eux & du génie & de l'application.

Ajoutons que cet illustre Auteur reconnoît l'utilité de la Rhétorique, & qu'en avouant la justice des reproches que Platon faisoit aux Orateurs ou aux Maîtres de son siècle : il ne convient pourtant pas que l'Art merite les reproches que ce Philosophe semble lui faire, *d'être semblable à l'art des Cuisiniers, qui gâte*

A Thucydide optimè notatum est tale quippiam solitum fuisse objici Cleoni; quod cum semper de-
periozem partem tueretur, in hoc multus esset, ut
eloquē-

gâte le goût naturel des mets les plus sains, Bacon &c. qui déguise ou rend agréable les plus nuisibles. Il avouë que l'Art Oratoire parle à l'imagination; il avouë qu'on en abuse pour déguiser la vérité, ou pour persuader le mal; il avouë enfin, qu'il remuë les passions. Mais il soutient que l'imagination & les mouvemens sont d'un grand usage pour la Morale; que l'abus qu'on fait d'une chose ne la rend pas mauvaise d'elle-même; qu'il n'est point également aisé à l'Orateur d'orner la mauvaise & la bonne cause. Celle-ci, ainsi que nous l'avons dit après Aristote, est toujours plus facile à défendre; & c'est pour cela, comme le remarque Bacon dans Thucydide (1), c'est pour cela, dis-je, que personne ne crie plus contre l'Eloquence que ceux qui entreprennent de défendre de mauvaises causes, pour rendre inutiles dans leurs Adversaires, des avantages qu'ils n'ont pas eux-mêmes, ou plutôt, que leur propre cause ne leur fournit pas.

Le Lecteur s'apperoit sans doute, que ce sont moins des préceptes que je rapporte de Bacon, que des témoignages de ce qu'il a pensé de trois grands Maîtres, dont j'ai parlé dans mon premier volume, Platon, Aristote & Cicéron. J'aurois pu sans difficulté rapporter ces témoignages.

Eloquens enim serperem: cum filios, de rebus fortibus & indignis non posse quicquam pulchre loqui, neque de rebus honestis facillime. Rec. de reg. princ. l. 6. p. 2. R. 44. Edit. Læz. Paris, 1723, 1241.

Bacon.

moignages , en parlant de ces Maîtres célèbres ; mais outre que leurs articles étoient déjà assez longs, j'ai crû que personne ne trouveroit à redire , que j'aye voulu donner une place distinguée à un Chancelier aussi illustre que Bacon.

T A B L E A U DE L'ELOQUENCE FRANCOISE,

*Par le R. P. CHARLES DE S. PAUL,
Abbé & Supérieur Général de la Con-
gregation de Notre-Dame de Feuillans.*

1632.

Le P. de S.
Paul.

LE Livre dont j'entreprends de parler ici, est imprimé à Paris avec Privilege, & néanmoins sans nom d'Imprimeur, ce qui me paroît surprenant. Quelle que puisse être la cause de cette omission, je ne ferai pas un long article de cet Ouvrage. On verra l'idée que j'en pourrois donner, par celle que je donnerai ci après, de deux Traitez de Mr. de la Mothe le Vayer. Ils sont tous postérieurs à celui-ci, mais ils sont venus les premiers à ma connoissance, & la ressemblance des principes ne manqueroit pas de me jeter dans des redites importunes, si je faisois sur celui-ci ce que je me reserve à faire sur les autres.

Sans entrer donc dans un détail plus parti-

particulier, il suffit de dire que cet Ouvrage consiste en dix Lettres, & c'est une forme qui lui est particulière. La première n'est, comme dit l'Auteur, qu'un *Argument des autres*, c'est-à-dire, une explication succincte de ce qui doit faire le sujet & la division de tout l'Ouvrage. Elle contient par conséquent une énumération des qualitez nécessaires à la perfection d'un Discours. Ces qualitez au nombre de huit, sont expliquées avec plus d'étendue dans les huit Lettres suivantes. L'on commence d'abord par marquer les conditions que doivent avoir les termes dont le Discours est composé. Cela regarde le choix des mots, & fait la matière de la seconde Lettre. Dans la troisième on parle de la Période, & de la manière de la tourner. Dans la quatrième il s'agit du style. La cinquième traite des parties du Discours. Les pensées ou les choses qui doivent en faire comme l'ame, sont la matière de la sixième. On nous apprend dans la septième, la manière d'amplifier, ou un Discours en général, ou une pensée particulière, & d'étendre la proposition, qui fait l'objet de l'Orateur, dans la matière qu'il traite. On nous fournit dans la huitième, l'idée des ornemens & des figures du Discours. La neuvième donne la manière de l'animer, & c'est l'art d'exciter ou de calmer les passions. Enfin, la dixième qui est la dernière, enseigne par quels moyens on peut parvenir à donner à un Ouvrage toute la perfection dont

Le P. de S. Paul. dont il est susceptible. On peut juger que ces moyens sont, l'esprit, les préceptes, l'usage & l'application à composer, ou à polir les belles connoissances.

D. Jérôme, D. Turquois, Je ne puis me dispenser d'observer que ce Traité me paroît, digne d'un homme sage & modeste, qui a de l'esprit, de la politesse, & une idée assez juste de son sujet. A dire vrai, le P. de S. Paul ne le traite pas à fond, la forme qu'il a donnée à son Ouvrage ne sembloit pas le permettre: cependant il en dit plus à mon avis, qu'on ne devoit naturellement attendre d'un Auteur qui n'écrit que des Lettres. Cette considération rend son exactitude plus estimable; puisque tout ce qu'il dit est généralement bon, puisé dans de bonnes sources, & capable de faire connoître la nature & le génie de l'Eloquence. Ce m'est, je crois, un juste fondement de dire, que comme la Congrégation des Feuillans a produit d'excellens Prédicateurs; elle a aussi produit un Maître d'Eloquence; un Guide à ceux qui se sont engagez dans cette glorieuse carrière. Le caractère d'honnête homme regne dans tout le Livre, le style est plein de douceur, & c'est un effet de la modestie du P. de Saint Paul. Quoique cet Auteur n'ait écrit que six ans avant Monsieur de la Mothe le Vayer, néanmoins quelques mots dont il se sert, le font paroître considérablement plus vieil. Il ne faut pas s'en étonner. Il étoit Abbé de son Ordre, lorsqu'il écrivoit; il n'étoit

Étoit donc plus si jeune, & on n'at-^{Le P. 119.}
tend pas si tard pour se faire une ma-^{Paul.}
nière d'écrire.

On ne sera pas fâché de voir de quelle
manière il avoue lui-même, que ce qu'il
dit n'est pas de lui. " J'estime, dit-il, que^{P. 120.}
ce sont là les qualitez principales de
prendre un style excellent. Je ne pré-
tends pas que vous me donniez la gloi-
re de les avoir inventé, bien que je
les aye déduites, selon mon génie; car
je les ai puisé dans les écrits de Cice-
ron, de Longinus, & d'Hermogenés,
qui sont comme trois brillantes lumie-
res que le Ciel nous a donné, pour
apprendre à la splendeur de leurs en-
seignemens, ce qu'il y a de plus ex-
cellent dans l'Eloquence ". Ces qua-
litez dont il parle, sont l'élevation, la
richesse, la douceur, l'éclat des pensées;
la force ou la vigueur, le tour, ou la
circonduction, toutes choses en effet que
les anciens Maîtres ont détaillées d'une
manière merveilleuse.

Peut-être s'éloigne-t-il un peu des prin-
cipes d'Aristote, lorsqu'il dit, que la plus^{P. 120.}
puissante raison, (il veut dire la manière
de raisonner,) est celle qui se fait par
Syllogismes; Car Aristote & le Poëte Sa-
tyrique (1) semblent la mettre dans l'En-
thymème; Peut être s'éloigne-t-il des mê-
mes principes, lorsqu'il dit que la Nar-^{P. 121.}
ration doit être longue dans la louange, &
dans

1 *Sermone rotato torquet enthymema. Juven.*
Sat. VI. 449.

Le P. de S.
Paul.

dans le blâme, aussi bien que dans l'accusation & dans la défense ; Car dans ces deux premières sortes de Discours, ou il n'y a point de narration ; ou la narration y est courte & entrecoupée par l'amplification des faits, qu'il faut, à cause de cela, séparer les uns des autres. Peut-être enfin notre Auteur ne fait-il pas assez d'estime du style simple ni du médiocre, lorsqu'il dit qu'un esprit élevé qui ne s'amuse point aux petites choses, ne veut pas qu'on l'entretienne de ces styles, qui sont pourtant très-estimables en leurs places. Mais outre qu'on peut dire qu'il corrige quelquefois ailleurs, ce qu'il a ainsi avancé de moins exact, il est certain que tout est bien réparé, lorsqu'il nous renvoie aux premiers Maîtres, pour en prendre & la doctrine & les manières. Et quand même il ne corrigeroit pas ainsi ce qu'on pourroit reprendre dans son Ouvrage, qui peut n'être pas touché de la manière dont cet Auteur finit la Préface, qu'il a mise à la tête de ses Lettres ? " Telles qu'elles sont, dit-il, je
 „ vous les offre, & je vous prie de les
 „ recevoir avec autant de bienveillance,
 „ que j'ai de passion, qu'elles vous plai-
 „ sent. Arrêtez-vous d'autant moins à
 „ contrôler les manquemens qui s'y trou-
 „ veront, que je ne prétends nullement
 „ que mes écrits soient relevez en leur
 „ perfection au dessus du reste des cho-
 „ ses d'ici bas, où il se rencontre mille
 „ défauts. J'espere cette faveur de votre
 „ courtoisie, qui obligera ma plume de
 „ vous

vous rendre à l'avenir de plus grands Services. Le P. de
Paul,

Il faut l'avouer, des manieres aussi semblables que celles-là, sont propres à être excuser bien des choses dans un Ouvrage.

Il ne me reste plus qu'à remarquer que pour trouver la conformité que j'ai entre les Ouvrages de Mr. de la Mothe Le Vayer & celui du Pere de Saint Paul, il n'y a premierement qu'à comparer les quatre premieres Lettres de celui-ci avec le premier Ouvrage de celui-là : on verra que le tout roule sur *les Mots, sur les Períodes, & sur les Pensées.* Qu'on se donne ensuite la peine de comparer les autres Lettres du dernier avec le second Ouvrage du premier, & on verra qu'on y traite les autres parties de l'Eloquence ou de la Rhétorique; De telle sorte néanmoins que l'un n'a pas copié l'autre; quoiqu'ils suivent tous deux les mêmes principes & les mêmes maximes. Car chacun d'eux a son style, son ordre, sa maniere. Le style de Mr. de la Mothe le Vayer paroît plus nerveux & plus fort, quoiqu'il soit également sans enflure & sans orgueil. Une chose entre autres les distingue d'une maniere très-sensible. Quelle est-elle? Le Pere de Saint Paul à la verité indique très-ingénûment les sources où il puise, mais c'est en quelque façon une fois pour toutes, de sorte qu'il ne cite que rarement. Mr. de la Mothe le Vayer au contraire aime fort à citer, & enrichit son Ouvrage non seulement

Le P. des Paul. lement des opinions & des pensées, mais encore des paroles des Auteurs qu'il prend pour garants, de ses sentimens.

Confidérations sur l'Eloquen. Franç. p. 138. 139. &c. Aussi plaide-t-il la cause des citations contre ceux qui ne pouvoient les souffrir: Au lieu que le Pere de Saint Paul convenant d'ailleurs qu'il est permis de prendre les pensées des autres & de dire même qu'elles sont d'eux, blâme ceux qui allèguent les propres termes, sur-tout s'ils sont d'une autre Langue. " J'ai à

Tableau de l'Eloq. p. 169. „ vous remarquer premierement, dit-il,
 „ en ce point qu'il ne me semble pas
 „ moins impertinent d'apporter l'autorité
 „ de ceux qui ne sont point en confide-
 „ ration, qu'il est utile d'appuyer ses Dis-
 „ cours du témoignage des autres, qui
 „ sont honorez comme de brillantes lu-
 „ mieres de doctrine. Et puis, je vous
 „ dirai qu'il me semble fort désagréable
 „ de remplir un Discours de citations,
 „ alléguant les termes des Auteurs dont
 „ on les tire, & sur-tout, d'apporter des
 „ textes où il n'y a rien d'extraordinaire,
 „ de sententieux; ou qui soit de
 „ poids. Aussi cela ne se fait-il que par
 „ des Ecoliers dont le génie n'est pas
 „ encore assez fort pour composer un
 „ Discours d'un style continu. Il est
 „ bien permis de se rendre propre les
 „ pensées des autres, & de dire même
 „ qu'elles sont d'eux, rapportant fidèle-
 „ ment le sens de leurs paroles sans y
 „ rien altérer: mais d'alléguer leurs pro-
 „ pres termes, s'ils sont d'une autre
 „ Langue, que celle en laquelle nous
 „ écri-

écrivons ; c'est ce qu'on ne peut ap-
prouver, si ce n'est dans un Traité
où l'on ait plus d'égard à la doctrine
qu'à l'Eloquence, & où l'on a seule-
ment dessein d'instruire le Lecteur par
la solidité des pensées, sans se soucier
de la beauté du Langage. Lisez, je
vous prie, Cicéron, Démosthène, &
les autres Orateurs ; vous ne trouverez
jamais qu'ils aient rempli leurs Dis-
cours de citations. Il leur est arrivé
de citer quelques vers en leur Lan-
gue, mais cela est si rare qu'il n'est
pas loisible d'en tirer la permission gé-
nérale, d'apporter ordinairement les
mêmes termes des Auteurs ; & parti-
culièrement, lorsque leurs écrits sont
en une autre Langue que notre Dis-
cours.

Telle est l'opinion du Pere de Saint
Paul touchant les citations. J'y trouve
par bonheur deux raisons pour m'autori-
ser à le citer ici lui-même en propres
termes ; autrement, il ne l'auroit peut-
être pas souffert encore sans quelque pé-
ché. Il écrit en François, & je ne fais
pas une pièce d'Eloquence. J'ajoute que
pour justifier le jugement avantageux que
j'ai cru devoir faire de son Ouvrage, il
n'étoit pas hors de propos d'en rappor-
ter un échantillon ; & quelque grande
que soit sa modestie, il me passeroit, je
crois, cette raison, qui montre que la
citation étoit ici comme une preuve né-
cessaire à la cause. Au reste nous voyons
qu'il

Le P. des Paul. qu'Horace (1) trouvoit le mélange du Grec & du Latin dans un même Ouvrage, aussi désagréable que le jargon des Peuples limitrophes de deux différentes Langues, & qui les mêlent toutes deux. Pour ce qui est de Cicéron, outre que **Ubi supra** Mr. De la Mothe le Vayer reconnoît **P. 147.** que dans toutes ses Oraisons, nous ne voyons que deux mots Grecs, l'un dans la seconde Verrine & l'autre dans la cinquième, cet Orateur lui-même déclare (2) en termes formels dans un de ses Livres de Philosophie, qu'il n'aime à mêler ni du Grec dans le Latin ni du Latin dans le Grec. Il le fait pourtant & dans ses Livres de Philosophie & dans ses Lettres : mais on voit bien que cela ne conclut pas qu'on puisse le faire dans un Plaidoyé ni dans un Sermon, de quoi néanmoins il semble qu'il est ici uniquement question. Après tout, les raisons alléguées de part & d'autre, si on les examine comme il faut, établissent, que les citations dans une pièce d'Eloquence doivent être fort rares ; mais qu'il seroit difficile de les bannir absolument. C'est sur quoi je dirai encore un mot en parlant de Mr. De la Mothe le Vayer. Il faut observer en finissant cet article, qu'il est surprenant qu'après l'Ouvrage dont je viens de parler, imprimé en 1632, & après celui de Mr. De la Mothe le Vayer imprimé en 1638, on ait dit hautement à

1 Canusini more bilinguis. Sat. 1. 1. Sat. 10. 10.
2 Scis enim me græcè loqui in latino sermone non
plus

Mr. Barry en faisant son éloge, lors-
 qu'il imprima la Rhétorique en 1665, Le P. de S. Paul.
 qu'il étoit le premier qui eût donné une
 Rhétorique en François : A moins qu'on
 ne veuille dire ce qui est vrai, que le
 Livre de Mr. De la Mothe le Vayer
 n'est pas une Rhétorique complète, &
 que celui du P. de S. Paul traite toutes
 choses d'une manière assez succincte. Ce
 qui n'empêche pas, ce me semble, qu'on
 ne doît au moins les citer, aussi-bien que
 le *Traité d'Eloquence* qu'avoit publié Mr.
 Du Vair.

R. P. RODERICI DE ARRIAGA

*Hispani Lucretius, à Societate JESU, Philo-
 sophia ac Theologia Doctoris, & in
 Pragensi Universitate Professoris, de O-
 ratore Libri quatuor. 1637.*

C'est-à-dire,

*Quatre Livres de l'Orateur. Par Arria-
 ga Jésuite Espagnol.*

Cette Rhétorique, quoique d'un juste Arriaga.
 Volume, ne nous doit pas arrêter
 long-temps, non qu'elle soit à mépriser;
 mais parce que ce sont les principes mê-
 mes de Cicéron copiez mot pour mot,

plus solere, quam in græco latinè. *Tusc. Quæst* 1.
 1. n. 15.

Tome VIII. Part. II. G

Arriaga.

*Ci-devant,
p. 112.*

& mis seulement dans un Ordre plus Scholastique. On doit savoir gré à l'Auteur, & de son bon goût dans le choix qu'il a fait d'un si excellent Maître, & de la peine qu'il s'est donné pour en applanir les difficultez. Il ne faut pas moins louer sa doctrine & son exactitude. Ces deux qualitez paroissent dans le soin qu'il a pris de marquer par tout fidèlement les endroits de l'Orateur Romain, où il a puisé ses paroles aussi-bien que ses pensées. On peut comparer ce que je dis ici d'Arriaga, avec ce que je dis ailleurs du P. Soare. On concevra facilement que ces deux Auteurs vont de pair pour ce qui regarde la Rhétorique. Si quelque chose distingue leurs Ouvrages sur cet article, c'est que le plus jeune a poussé plus loin son travail. Peut-être même l'a-t-il poussé un peu trop loin, premierement, parce qu'il rapporte souvent sur un même précepte, ce que Cicéron en a dit en plusieurs endroits; secondement parce qu'il s'étend beaucoup sur les Topiques. Il leur donne quinze grands Chapitres, qui font le tiers de tout l'Ouvrage, & il pouvoit se contenter de leur donner le dernier des quinze. Ajoutons qu'il ne s'étend guères moins sur les figures dans son troisième Livre. Aussi se voit-il abandonné de son principal guide qu'il s'étoit proposé de suivre, je veux dire de Cicéron, qui n'a jamais cru devoir s'étendre sur cette matiere. Il suit donc l'Auteur de la Rhétorique à Herennius, mais il est plus diffus que lui; peut-

5 *sylogismes*. Mais sur cet arti-
cle rendre justice à cet Auteur, il
suffit qu'il est très-court. Un dé-
faut considérable, c'est qu'il con-
siste dans l'expression des mœurs avec je ne
sais quel genre d'amplification, ou pour
dire plus simplement, il ne paroît pas assez enten-
du. Il ne faut pas en être surpris
car il ne paroît pas avoir assez étudié
l'héctorique d'Aristote, quoiqu'il le
citez quelquefois.

Dans son quatrième & dernier Livre il
recueille autant d'étendue que Cicéron,
regarde le nombre & l'harmonie
des discours ; il y joint ce qui regarde
la pureté des styles, la bienséance, la
clarté, la Mémoire, l'Exercice
de l'esprit, & enfin l'imitation, & il pa-
raît rien omettre de tout ce que Ci-
cero dit sur ces différentes Parties.

Bayle qui a donné dans son Dic-
tionnaire un article à Arriaga, remarque
qu'il étoit à Lucrone en Espagne, le
15 Janvier 1592. qu'il enseigna la Phi-
losophie avec un grand applaudissement

Arriaga.

de l'Université l'espace de douze années. On trouve qu'il réussissoit beaucoup mieux à détruire ce qu'il nioit, qu'à bien établir ce qu'il affirmoit, & l'on prétend que par là il est devenu le fauteur du Pyrrhonisme, quoiqu'il ait donné à connoître qu'il n'étoit pas Pyrrhonien. Car s'il employe toutes ses forces à refuter un grand nombre de sentimens, il les emploie aussi à soutenir les opinions qu'il embrasse, & on s'apperçoit aisément qu'il y procede de bonne foi. Il a quitté sur plusieurs matieres de Physique les opinions les plus générales de l'Ecole; & c'est par cette consideration, qu'en un endroit de ses Ouvrages, il a pris à tâche de justifier les Novateurs en matiere de Philosophie. C'est dommage, dit-on, qu'un esprit si net & si pénétrant n'ait pas eu plus d'ouverture sur les veritables principes, parce qu'il eût pû les pousser bien loin. Il publia plusieurs Livres où il étala beaucoup de subtilité d'esprit, entr'autres un Cours de Philosophie en un Volume *in folio* & un Cours de Théologie en huit Volumes de la même taille. Il travailloit au neuvième, lorsqu'il mourut âgé de 95 ans. Don Nicolas Antonio lui donne le Traité de Rhétorique dont est question dans cet article, & qui fut imprimé à Cologne l'an 1637, Alegambe le lui donne aussi; mais parce que le Pere Sotuel, qui est venu après Alegambe, n'en parle pas, Mr. Bayle conclut qu'il y a lieu de croire que Don Nicolas Antonio s'est trompé. A cette rai-
son

nouveauté comme Ramus y a le sien. Cependant nous ne trouvons cet Ouvrage que les principes es. Croirons-nous sur cela & sur tout négatif qu'en apporte Mr. qu'il n'est point d'Arriaga? il n'y examiner si ces deux considérations peuvent l'emporter sur trois autres: 1^{re}, que le titre même du Livre, l'édition dont parle Don Nicolas, l'attribuë à cet Auteur. La 2^e est, que dans un petit Avant-propos qui est à la tête, le Libraire avoit reçu de lui. La troisième est, que la permission que le Procureur de la Société, dans le Royaume de Castille, donne à ce Libraire de l'imprimer porte comme le titre, que c'est l'ouvrage d'Arriaga; A quoi on peut ajouter que le Livre étant bon de lui-même, n'y a point d'apparence que le Libraire ait voulu le faire valoir d'avantage, l'attribuant faussement à un Auteur de cette réputation.

Campa-
nella.

THOMAS CAMPANELLA,

* *De Stilo*, Italien, * *Religieux de l'Ordre de S. Do-*
dit *Moreri*, minique, mort en 1639.
petit Village
de la Cala-
bre.

Moreri
Dict. art. de
Campanella.
Morhof. T.
2. l. 6. p.
245. n. 12.

ON peut voir dans le Dictionnaire de Moreri, les particularitez de la vie de Campanella. Mr. Morhof, qui le met au nombre des Auteurs qui ont écrit de la Rhétorique, dit qu'il aimoit les nouveautez dans les Arts & dans les Sciences. Cela paroît par son Livre de la Philosophie raisonnable, divisé en cinq parties, dans lesquelles il traite de la Grammaire, de la Dialectique, de la Rhétorique, de la Poétique, & de l'Art d'écrire l'Histoire, toutes choses, si on l'en croit, qu'il explique par leurs propres principes. Mais si, sans s'arrêter à ce qu'il en dit, on veut en juger par la lecture, on trouve qu'il rappelle tout, autant qu'il le peut, à des idées Métaphysiques, qu'il emprunte les termes de cette Science, & que son style est tout-à-fait semblable à celui de la Somme de S. Thomas. Cela n'a point empêché l'un des Approbateurs de son Livre, de dire, qu'il étoit d'avis que l'impression s'en fît au plutôt, afin, dit-il, que le son d'une si douce sonnette vienne incessamment aux oreilles des gens de Lettres, parlant ainsi; à cause que le

1. *Ars d'cendi, dit Cicéron; & non pas, loquendi.*

le nom de l'Auteur (Campanella,) si- Campa-
 gnifie une petite cloche. Que nous ap- nella.
 prend-il donc de curieux ? Il décide que
 mal-à-propos Aristote a prétendu que la
 Rhétorique étoit *une extension de la Lo-*
gique, & que Cicéron aussi mal à pro-
 pos l'a définie *l'Art de parler* (1). A-
 ristote se fonde sur ce que la Rhétorique
 raisonne comme la Dialectique, c'est-à-
 dire, sur des matieres & par des raisons
 qui sont à la portée de tout le monde :
 & Campanella prétend que cela lui est
 commun avec toutes les Sciences, à qui
 la Logique sert d'organe & d'instrument.
 Il ne prend pas la pensée d'Aristote ; il
 ne prend pas non plus celle de Cicéron.
 Il prétend que la définition que cet Ora-
 teur donne de la Rhétorique, convient
 aussi à la Grammaire, & encore mieux à
 la Poësie, à la Physique, à la Théolo-
 gie, & qu'elle leur convient, non à cau-
 se qu'on y fait usage de la Rhétorique,
 mais parce qu'on y fait usage de la Lo-
 gique. Cela s'appelle ne pas entendre
 les termes Latins les plus simples. La
 définition de Cicéron ne signifie point que
 la Rhétorique est *l'Art de parler* seule-
 ment ; cette définition signifie qu'elle est
l'Art de bien dire (2), ce qui en Latin
 ne convient qu'à l'Orateur.

Comme le système de cet Auteur l'o-
 blige à donner une meilleure définition,
 il croit y réussir, en disant que la Rhé-
 torique est *l'Art instrumental de conseiller*
le

2 Ars bene dicendi.

Campa.
nella.

le bien, & de dissuader le mal. De telle sorte, que selon lui, un Orateur qui conseille le mal, cesse dès-lors d'être Orateur ; & il ne considère pas qu'il y a quelquefois dans le Discours de cet Orateur, infiniment plus de génie, en un mot plus d'éloquence que dans un Discours qui nous porte au bien.

Mais si la définition ordinaire de la Rhétorique déplaît à Campanella, la division qui ne met que trois genres de causes, ne lui déplaît pas moins. Il trouve mauvais qu'on y omette les Discours qui se font, ou pour consoler, ou pour invectiver. Cependant quand il seroit vrai qu'on les y auroit omis, il n'auroit pas droit sur cela de blâmer les anciens Maîtres ; parce que la Rhétorique est un Art, où il n'est pas nécessaire de tout dire. Aussi Aristote, qui en a très-bien connu la nature, a laissé beaucoup de choses qu'il a cru devoir abandonner au génie. Il faut néanmoins ajouter que *l'Invective* qu'il croit qu'on a omise, est comprise dans *l'Accusation* ; & qu'un *Discours fait pour consoler*, est compris dans le genre *délibératif*.

Je n'ai garde de rapporter, ni de réfuter toutes les pensées extraordinaires de cet Auteur. Mais je ne puis me dispenser de remarquer qu'après avoir dit que
la

1 Ille per extentum funem mihi posse videtur Ire
Poëta, meum qui peccatus inaniter angit, Irritat, mul-
cet, falsis terroribus implet, Ut Magus, & modò
me

la Rhétorique n'est pas une extension de *Campanella* la Logique, comme le veut Aristote, il *aella* prétend que c'est une extension de la *Magie*. Il se fonde sur le merveilleux de l'Eloquence, laquelle, dit-il, sans aucun pacte avec le Diable, sans aucune drogue à manger, & sans breuvage ni potion, tourne les cœurs & les esprits comme il lui plaît. Et il ne faut pas s'imaginer que sa proposition ne soit qu'une figure, ou une expression oratoire. C'est par figure qu'Horace regarde les Poètes dramatiques comme des espèces de Magiciens (1), parce qu'ils ont le secret de nous intéresser à des choses où nous n'avons nul intérêt, & qu'ils nous transportent, en quelque sorte, dans des lieux & dans des temps fort éloignés de ceux où nous nous trouvons. Mais la proposition de Campanella paroît dogmatique ou doctrinale. Ce qu'il dit de la Rhétorique, il le dit encore de la Poésie; & s'il ne l'appuye que sur des effets de la Poésie, qui sont connus de tout le monde, c'est qu'il ne peut pas en dire davantage; c'est par la même raison qu'il adoucit un peu sa proposition (2). Et ce qui peut persuader qu'il a été capable de la pensée que je lui attribue, c'est que, selon Moreri, un homme de son pays, qui a fait son éloge, avoué qu'il

me Thebis, modò ponit Athenia. Horat. Lib. II.
Ep. ad Aug. l. 210, etc.

1 Rhetoricam esse quodammodo Magiz potiusculam.

Campa-
nella.

avoit beaucoup d'esprit & peu de jugement, & qu'il avoit besoin de retenue & de solidité.

Au reste, je ne prétends pas dire qu'il n'y ait rien de bon dans cet Auteur. Je dis seulement qu'en ce qu'il a de bon, il ne dit rien de nouveau, qu'il débite bien des choses extraordinaires qui ne valent rien, & que ce, qu'il a de bon, comme ce qu'il a de mauvais, est exprimé d'une manière si désagréable, qu'on ne peut pas résister au dégoût que cause une lecture si ennuyeuse. Qu'on en juge par le titre de deux ou trois chapitres de son Ouvrage: c'est pour cela que je les rapporte (1).

DEGLI AUTORI DEL BEN PARLARE, &c.

C'est-à-dire, Des Auteurs qui ont traité de l'Art de Parler, huit Vol. in 4. à Venise 1643.

LEs huit Volumes dont je me propose de parler dans cet article, n'exigent point du Lecteur une longue attention, parce que ce n'est point un Ouvrage que quelqu'un ait composé sur les Auteurs qui ont traité de l'Eloquence, mais

1 De Oratore ex primalitate primâ.
De Oratore ex primalitate secundâ, &c.

mais précisément un Recueil d'un grand nombre de ces Auteurs, ou de partie de leurs Ouvrages, sans que le Compilateur qui en a fait un corps, y ait ajouté un seul mot du sien. Qu'aurois-je donc à dire de ce Recueil, puisque je parle en leur lieu, à peu de chose près, de toutes les parties qui le composent? Il suffit de donner ici un petit détail de ces parties, parce que je ne puis passer sous silence tant de Livres compris sous un même titre, qui a rapport à la matiere que je traite.

Observons donc, que quelques-uns des Auteurs qu'on y a fait entrer, ou en tout, ou en partie, servent aux autres d'Avant-propos. Tel est d'abord un petit endroit d'Hésiode, touchant les deux chemins qu'on peut prendre dans la vie, l'un de la vertu, l'autre du vice; Tel est le Rhéteur ridicule de Lucien; Tel est un morceau de la Préface que Cicéron a mise à la tête de ses trois Livres de l'Orateur; Tel est l'endroit de Xenophon, où l'on voit la vertu & la volupté qui tâchent d'attirer Hercule, chacune dans son parti; Tel est enfin l'Hercule Gaulois, lequel, avec des chaînes d'or, qui abou-rissent à sa langue, tient enchaîné par les oreilles, des peuples qui le suivent volontairement. Tout cela tend, comme l'on voit, à donner une haute idée & de l'excellence & de la difficulté de l'Eloquence.

Après cet Avant-propos, viennent les Auteurs du bien dire, divisés en plusieurs

parties , lesquelles sont aussi divisées en plusieurs Tomes.

La premiere partie en six tomes , qui sont en trois volumes , ne contient guères que des observations ou des regles de Grammaire pour la Langue Italienne. Aussi le premier Tome a-t-il pour titre *Della Favella Nobile d'Italia* , &c. & ce sont deux Livres du Dante , ou ses Réflexions sur la Prose , sur les vers , & sur les divers idiomes , ou dialectes de la Langue , avec encore plusieurs Ouvrages qui ont rapport à la même matiere.

Le second Tome , qui a pour titre particulier *Della Grammatica* , contient divers Grammairiens , comme *Francesco Fortunio* , *Petro Bembo* , *Alberto Accursio* , *Giulio Camillo Delminio* , *Francesco Alunno* , *Jacomo Gabriele* , & *Rinaldo Corso* , lesquels sont tous compris avec le Dante dans le premier des huit volumes dont est question.

Le troisième , le quatrième , le cinquième & le sixième Tomes , ne contiennent encore que des Traitez de Grammaire. Ce sont les observations de *Lodovico Dolce* , les Discours de *Ruscelli* ; la Grammaire de *Pergamini* , des Ouvrages de *Bembo* , une Lettre de *Trissino* , un Discours de *Mazzoni* , les *Auvertimenti del Salviati* , enfin l'origine , les raisons , les différences de la Langue Italienne. Ces quatre Tomes font le second volume du Recueil , & une partie du troisième.

Le reste de ce troisième volume est occupé par la seconde partie du Recueil ,
laquel-

laquelle traite encore des choses de Grammaire, puisqu'il s'y agit du *Barbarisme*, & du *Solecisme*; mais aussi y traite-t-on pareillement des figures, des tropes, & autres choses qui ont rapport à la Rhétorique. C'est sur quoi on y trouve divers Traitez de Subaziano, presque tous les petits Rhéteurs Grecs, avec quelques Extraits de Quintilien, de Cicéron, du Pere Caussin, de la Poétique d'Aristote, pour des choses qui regardent l'élocution.

La troisième partie du Recueil commence au quatrième volume, & a pour titre *Degli stili, & Eloquenza*, c'est-à-dire, *Des styles & de l'Eloquence*. Cette partie est composée du Grec de Démétrius, avec une traduction Latine de Victorius; d'un Traité Latin de Juste-Lipse, sur la manière d'écrire des Lettres, lequel est de l'an 1587, du Démétrius en Latin, avec la Paraphrase, le Commentaire, & les Discours Italiens, ou les Réflexions, en trois tomes, de Panigarola. Un Avertissement qui est à la tête de cet Ouvrage, nous apprend qu'il fut imprimé en 1609. l'Epître Dédicatoire est de 1608. & la Préface dit que l'Auteur mourut avant que de l'avoir achevé, comme je l'ai dit ci-devant. Ces divers Ouvrages de Panigarola s'étendent fort avant, jusques dans le cinquième volume. Dans lequel on trouve ensuite une Traduction Latine de Longin, un Discours Italien de Jules Camille, sur les Idées d'Hermogene; ces Idées en Latin avec le

Commentaire de Gaspar Laurent ; enfin la Méthode d'Hermogene en Latin.

Il reste encore le sixième, le septième & le huitième Volume. Dans le sixième est la premiere Partie d'Hermogene, c'est-à-dire, ce qu'il a fait sur les Questions & sur l'Invention Oratoire aussi avec les Commentaires de Gaspar Laurent. Il y a ensuite *Isideri Hispalensis Rhetorica*, qui est peu de chose ; la Rhétorique de Martianus Capella, laquelle ne vaut pas mieux, Cassiodore, & autres Rhéteurs Latins ; les Principes de Rhétorique attribuez à S. Augustin ; tous les Livres qui sont dans Ciceron sur cette matiere. Le septième Volume embrasse la Rhétorique d'Aristote en Italien par Annibal Caro ; les préceptes de Denys d'Halicarnasse sur le Panegyrique & ses espèces, de la Traduction Latine d'Antoine Antimaque ; la Rhétorique de François Patrice Auteur Italien ; Aphthone, Theon, & quelque chose de Quintilien sur les Progymnasmes ; les Eloges des Auteurs Grecs par Denys d'Halicarnasse, ses jugemens sur Isocrate, mis en Latin par Wolfius, ses jugemens encore sur le style de Platon, & sur Thucydide, de la traduction de Stanislas Illovius Polonois avec quelques jugemens de Ciceron & de Quintilien, lesquels reviennent à ceux de Denys d'Halicarnasse. Le huitième & dernier Volume contient d'abord plusieurs questions de Panigarola touchant la Langue Italienne, lesquelles doivent être éclaircies à un Prédicateur, lorsqu'on veut lui expliquer

Le Compilateur ne dit point que cet Ouvrage soit de Wolfius.

quer les règles de Démétrius : Ensuite plusieurs questions du même Auteur, touchant Démétrius & son Ouvrage ; en troisième lieu d'autres questions du même, touchant l'Eloquence des Prédicateurs. Tout cela est suivi de divers Ouvrages de Bède ; du quatrième Livre de S. Augustin *touchant la doctrine Chrétienne* ; des trois Livres Latins de Villaviciensis sur la maniere de prêcher, enfin d'un Livre de Panigarola sur la même matiere, que l'Auteur adresse à ses Disciples dans son Ordre, par une Lettre datée du premier Septembre 1581.

Je n'ai rien à dire davantage sur ce Recueil, parce qu'il y a bien des Auteurs qui n'entrent point dans mon dessein ; que parmi ceux qui y entrent il y en a beaucoup qui ne meritent pas qu'on s'y arrête ; & que j'ai parlé des autres en leurs lieux. J'observerai seulement trois choses ; La première, qu'il est surprenant que l'Auteur de cette Compilation n'y ait point mis l'Ouvrage entier de Quintilien & celui de Cavalcanti Auteur Florentin, imprimé dès 1559. comme il y a mis Ciceron & Panigarola. La seconde, que l'ordre qu'il a donné aux Auteurs qu'il y a ramassés, a quelque chose de bizarre, comme on peut aisément le remarquer. La troisième, que la version de Démétrius que dans mon premier Volume j'ai attribuée à Raphaël Cyllenius, est celle de Victorius. C'est Cyllenius même qui a donné lieu à mon erreur, parce que citant Victorius, le
loüant

loüant fort, & faisant profession de suivre ses sentimens , il ne dit point que c'est aussi sa version, qu'il a suivie dans ses tables de Rhétorique.

LA RHÉTORIQUE DE FARNABE,

Laquelle a pour titre en Latin , Index Rhetoricus Oratorius , & Scholis & institutioni tenerioris ætatis accommodatus. Cui adjiciuntur Formulæ oratoriæ , & Index Poëticus. Operâ & studio Thomæ Farnabii. Editio novissima. 1648.

Farnabe. **C**E titre Latin dit à la lettre , que l'Ouvrage dont est question , n'est qu'une table qui indique les règles dans les Auteurs qui les ont données, & les exemples dans ceux qui les ont pratiqués; qu'il contient aussi certaines formules Oratoires, c'est-à-dire certains tours familiers aux Orateurs , pour entrer en matière , pour demander l'attention , pour prier , pour menacer , & autres choses semblables; enfin qu'on y trouve aussi une table des choses les plus remarquables dans les Poèmes , & une liste des Poëtes Latins ; car l'Auteur apparemment

a

z Et si omnia à veteribus inventa essent. hoc tamen

a compris cette liste dans son *Index Farnabe, Poëtiæ*.

On conçoit, par cette idée, que cette Rhétorique, quant au fond, n'a rien de particulier. Ce sont des matières que Farnabe a trouvées ailleurs, mais qu'il traite, & qu'il range à sa manière. C'est le sens d'une sentence de Sénèque (1), que cet Auteur a ajoutée à son titre. On conçoit en même temps que les règles sont expliquées dans cet Ouvrage d'une manière fort succincte. A peine occupent-elles soixante-dix pages. L'accessoire remplit le reste.

Ce que le titre nous fait entendre, l'Auteur le dit dans son Avis au Lecteur. Il y fait le dénombrement des Maîtres qu'il a consultés; & ce sont à peu près tous ceux dont je parle, non pour en rapporter les paroles, comme on peut le juger par la petitesse de son Livre, mais pour en prendre l'esprit. Il ne les suit pas même en tout, & il a voulu être plus concis encore sur le genre judiciaire, sur l'Invention & l'Ordre, que sur l'Élocution; parce que, dit-il, la manière de plaider n'est plus la même, qu'on n'exerce guères les enfans que sur le genre Délibératif; que l'Ordre & l'Invention demandent de l'expérience & un âge plus avancé. Il est aisé de conclure que je n'ai rien à extraire de cet Ouvrage; je remarquerai seulement qu'il explique l'usa-

men semper novum erit, usus & inventorum ab aliis scientia & dispositio. *Senec. 64. Epist.*

Farnabe. l'usage des figures, & qu'il fait un vers pour cela sur chaque figure, afin que son précepte soit facile à retenir.

L. 6. c. 2. p. A l'égard de l'estime que nous en de-
 253-254. n. vous faire, Mr. Morhof en fait très-peu
 25. 26. 27. de cas, & le range avec la Cerda, May-
 fart, & Starckius dont il méprise ex-
 trêmement les Ouvrages, qui sont les
Champs de l'Eloquence, *l'Art de faire le*
Miel Oratoire, ou si l'on veut, la *Ruche*
de l'Orateur, les *Formules des Transitions*
de Rhétorique. On ne peut tirer aucun
 secours de ces Ouvrages, à ce qu'il dit,
 & les enfans sont bien à plaindre, qui
 sont forcez de les étudier. Il ajoute
 que c'est le jugement qu'il faut porter
 de Farnabe. Non content de cela, il le
 compare à un âne qui bronche & tom-
 be à la porte sous un assez petit fardeau ;
 il lui préfère deux autres Auteurs qui ont
 aussi ramassé des formules. Enfin pour a-
 chever de dire ce qu'il en pense, *Telle*
est encore, dit-il, *graces à Dieu*, *la nou-*
velle Rhétorique du Pere Pajot, *miserable*
abregé, *qui promet beaucoup & ne donne*
rien que de trivial.

Qu'on ne s'imagine pas que ce Criti-
 que en veuille à la Société, il lui rend
 d'ailleurs la justice que tout le monde
 doit lui rendre, & avoué que plusieurs
 Jesui-

¶ Doleo meo tempore, cùm litteris humaniori-
 bus studerem, defuisse nobis illud subsidium ad rem
 Litterariam maximum, quod suppeditarunt à paucis
 annis Farnabius & alii; Poëtis omnibus commen-
 tatiis marginalibus ità clarè explicatis, ut medio-
 cris Grammaticus possit etiam difficillimos inoffen-
 so

Jesuites se sont signalez & ont rendu de Farnabe grands services au Public par leurs Ouvrages sur l'Art Oratoire. Mais ce n'est ni le P. Pomey, dont il compare l'Ouvrage à celui de Raymond-Lulle; ni le P. Radau, ni le P. Frey, ni le P. Lauxmin; C'est le P. Cresol, le P. Vavasseur, le P. Caussin, le P. du Cygne, le P. Rapin, le P. Bouhours, &c.

Si le jugement de Mr. Morhof est capable d'affliger les manes, pour ainsi dire, de Farnabe, on peut, non pas le détruire, mais l'adoucir par celui de Mr. Bayle; qui dit à l'avantage de cet Auteur une chose qu'on ne peut nier, savoir, qu'il a été un docte Humaniste, que ses notes sur la plupart des anciens Poëtes Latins ont rendu beaucoup de service à la jeunesse; qu'elles sont courtes, & remplies d'érudition; qu'elles tendent principalement à faire entendre le texte; qu'un Dominicain François lui a donné des Eloges sur ces Commentaires, les regardant comme le fruit d'une longue étude & de la Grammaire & de la Rhétorique. Les termes du Dominicain sont précis (1). Mr. Baillet parle aussi de Farnabe avec éloge parmi les Critiques: Et le Pere Vavasseur qui dit que cet Auteur

T. 2. P. 2.
p. 289.

parle

fo pede locos decurrere. Hæc non possunt expectari aut parari adjumenta, ad Auctorum peritiam, ab iis qui per tres aut quatuor annos Litteras humaniores docent, & ad Theologiam conscendunt vel Philosophiæ cathedram, &c. Vincent. Baron. Ubi supra.

Farnabe. parle quelquefois mal Latin , le trouve d'ailleurs diligent & savant.

J'ajouterais que la Rhétorique de Farnabe , à ses formules près , n'est pas si mauvaise qu'on le pourroit croire sur ce qu'en dit Mr. Morhof. Les principes en sont pris dans les bonnes sources , & peuvent servir pour donner d'abord , en peu de temps , une legere idée de l'Art , après quoi je conviens qu'ils sont trop courts & trop secs pour s'y borner. Car quand un jeune homme a tant fait que de se mettre en état de bien apprendre l'Art Oratoire , il faut lui mettre entre les mains quelque chose de plus parfait. Il faut abréger les Préceptes , il est vrai , mais non pas les reduire à rien , puisqu'entin l'Eloquence n'est pas aisée , & que c'est tromper les jeunes gens de la leur faire regarder comme le fruit d'une étude si facile.

A D

ELOQUENTIAM CHRISTIANAM

V I A

Auctore DOMNO SIMPLICIANO GODY
 Strictæ Ordinis Cluniacensis Observan-
 tiæ Benedictino 1648.

C'est-à-dire,

*Le Chemin de l'Eloquence Sacrée, par le
 P. Dom Simplicien Gody, Religieux Be-
 nedictin de l'Ordre de Cluny.*

LE P. Gody avoit vû beaucoup d'Ou- Le P. Go-
 vrages sur l'Art de prêcher, mais il dy.
 n'en avoit point vû qui ne fût ou trop Préf. p. 6.
 long, ou trop court, ou enfin défectueux
 en quelque point essentiel. C'est par cet-
 te considération qu'il se porta à trai-
 ter la même matiere, persuadé qu'on
 verroit d'un œil aussi favorable un Livre Ibid. p. 1.2.
 de Rhétorique sortir du Cloître, qu'on
 en avoit vû sortir tant d'autres Ouvrages
 utiles à la République des Lettres, sur-
 tout, s'il s'y bornoit à l'Eloquence de la
 Chaire, & qu'il ne confirmât ses précep-
 tes que par ce qu'il y a de plus beau dans
 les Peres. En renonçant néanmoins aux Ib. pag. 7.
 exemples des Auteurs profanes, il ne re-
 nonce pas à leurs regles; il reconnoît
 au contraire que sans celles qu'Aristote,
 Ciceron

Le P. Go. dy. Cicéron & Quintilien nous ont laissées, il n'y auroit plus d'Art Oratoire.

Si en tout cela l'Auteur paroît judicieux, il ne l'est pas moins, à peu de chose près, en tout ce qu'il dit dans son premier Livre touchant la nature, l'objet, les secours, l'origine, la fin de l'Eloquence Sacrée, & touchant les moyens d'y arriver. Il en rapporte l'origine non seulement à Moïse, quoiqu'il fût très-éloquent, ou à Job qui le fut aussi, ou à Eliphaz qu'il fait Auteur du Livre de Job : mais à Seth, parce qu'il est dit, qu'il prêchoit la justice, & à Adam qui instruisit Seth; Et c'est pour cela, selon lui, qu'il ne faut pas s'étonner si l'Ecriture élève ce fils d'Adam au dessus de tous les autres (1).

N'oublions pas qu'il croit le ministère de la Chaire impossible à bien remplir sans de grands talens tant naturels que surnaturels, & sans beaucoup d'application. Il nous renvoie, pour nous convaincre, à ce que Cicéron dit de l'Orateur, & nous propose pour modèles les plus grands Saints ou Docteurs de l'Eglise. Il y trouve les caractères que le Prédicateur doit étudier, mais il veut qu'il les étudie sous les yeux d'un bon ami, capable de le conseiller.

Il admet la division ordinaire des styles

SS. Cyp.
Chryf. Les
deux SS.
Greg. Aug.
Jerôm.
Ambr.
Leon. Bern.
Eccl. p. 31.
L. 2. p. 35.

1 Seth apud homines gloriam adeptus super omnem animam in origine Adam. Eccl. 49.

2 Benignus est spiritus sapientiæ, & placet illi Doctor benignus & diligens, qui ita cupiat satisfacere

ies, & avec S. Augustin il en recom- Le P. Go-
mande l'usage. Il ne blâme point le sty- dy.
le de Sénèque, pourvu qu'on en évite les P. 40.
défauts, l'affectation, l'obscurité, le vui-
de. Le Genre Délibératif, selon lui, &
le Démonstratif ont lieu dans la Chaire,
mais la Mémoire n'est non plus une Par- P. 44 &
tie de Rhétorique que la main ou la 255.
Langue; parce qu'on ne peut en donner
de préceptes, ni de la Prononciation. Il P. 248.
faut apprendre celle-ci par l'imitation des
bons Orateurs. Pour la Mémoire arti-
ficielle, c'est selon lui une chose ridi-
cule.

Le choix du sujet n'est pas aisé. Il P. 52.
doit être à la portée du Prédicateur mé-
me, afin qu'il en soit touché le premier,
& de l'Auditeur, afin qu'il lui soit utile,
en lui présentant ou du lait, ou une
nourriture solide, selon ses besoins; ce
que l'Auteur confirme par S. Bernard (2) P. 51.
& Cicéron (3). Il faut lire les Auteurs
qui ont traité le sujet qu'on choisit, il
faut le méditer profondément pour en
faire une division juste. Il faut moins se
fier sur ses forces que sur la grace. Il
faut long-temps s'affujettir à tout écrire,
& ne point se hasarder à parler sur le
champ, que dans une grande nécessité,
ou après un grand usage. Alors on n'é-
crit plus que l'Exorde, la division, le
com-

cere studiosis, ut morem gerere non recuset. Bern.
Serm. 39. in Cant.

3 Semper Oratorum Eloquentiz moderatrix fuit
auditorum prudentia. Tull. in Bruto.

Le P. Go. commencement des preuves, & quelques
dy. beaux endroits.

L. 3. Après l'explication des Lieux de Rhé-
torique, soutenuë par des exemples tirez

L. 4. des Peres, il donne une idée de l'*Ampli-
fication & des mouvemens*, si nécessaires
à l'Orateur. Que dirai-je sur cet article?
On ne peut en mieux parler, ni en moins
de mots que fait l'Auteur. Sur-tout, il

P. 117. veut qu'on instruisse l'Auditeur avant que
de l'émouvoir, mais qu'on ne croie pas

Ibid. l'instruire, lorsqu'on l'entretient de choses
subtiles & épineuses. Il marque aussi de
justes bornes à l'amplification pour évi-
ter l'enflure, qui de son temps condui-

P. 102. soit les Prédicateurs à une fausse Elo-
quence.

L. 5. p. 124. Il ne peut entrer dans ce qui regar-
de l'arrangement & l'élocution, sans re-
greter les avantages de la primitive E-
glise, qui avoit moins d'éloquence, & en
vouloit moins, parce qu'elle étoit plus
riche en vertus & en miracles. C'est
néanmoins de cette Eglise qu'il emprun-
te tous ses exemples. Aussi avoue-t-il
qu'il faut s'en tenir à l'usage présent, &
le confirme par ces exemples mêmes.

P. 182. & Il ne veut point de double exorde. Il
243. retient l'*Ave Maria* contre Erasme, & en
Vinc. Fer- attribue l'origine à Vincent de Ferrieres.
rariensii. Il n'appartient point, selon lui, à tout le
monde d'entrer brusquement en matiere.

P. 132. Il ne le permet qu'aux Prédicateurs de
poids,

7 Sint sermones tui profui, sint puri, sint diluci-
di

aux Chrysostomes, & cela peut se souffrir exception. Les Exordes doivent être plus courts dans un Sermon que dans un Plaidoyé, mais ils doivent l'être moins que dans l'Homélie.

Après la division qui doit avoir peu de parties, l'Auteur parle des preuves, & s'en tient à la doctrine d'Aristote qui réduisoit tout à l'Enthymème & à l'exemple; il traite pourtant de toutes les sortes d'arguments, en cas qu'on veuille s'en servir.

Il n'omet point les Citations, qui tiennent sans difficulté la première place parmi les preuves du Prédicateur. Cela donne occasion de parler aussi des Sentences. Il y demande de la gravité, du bon sens, de la moderation. Il veut qu'on cite peu les Auteurs profanes; mais il ne les exclut pas, parce que l'Ecriture même & les Saints Peres les ont cités. Enfin il demande qu'on separe les argumens, qu'on y mêle l'Amplification, qu'on s'étende ou qu'on soit concis selon l'occasion. C'est ainsi que dans la Peroration il rappelle de même les préceptes des plus grands Maîtres.

Il observe que l'Elocution est l'écueil des jeunes gens, parce qu'ils veulent trop briller: mais pourvu qu'on s'y tienne dans de justes bornes, les Prophetes par leurs exemples, les Peres par leurs conseils (1), nous portent à employer les

orne-

di, et morali disputatione suavitatem infundas populo.

Le P. Go. ornemens. Que dis-je? nous les trouvons
dy. dans les prières mêmes de l'Eglise, aussi-bien que dans les Discours de Jesus-Christ.

Ce qui fait la beauté de l'élocution, c'est le choix des mots & leur élégance; c'est la noblesse des tours; c'est enfin l'arrangement & l'harmonie. L'Auteur s'étend fort sur les figures, & en fournit des exemples, qu'il tire des Peres, pour montrer que l'Orateur peut s'en servir dans le ministère de la Chaire. Mais il faut dire à sa gloire qu'il n'y fait pas consister toute la force de l'Eloquence. Il avertit au contraire, d'user sobrement de celles qui marquent trop d'art ou d'étude, & il ajoute des conseils qui portent à garder toujours les bien-séances, citant sur cela à propos, les plus grands Maîtres qui nous ont laissé des préceptes.

P. 258. Il croit pourtant qu'un Prédicateur peut montrer plus d'art dans ses Discours que l'Avocat, parce que ses Auditeurs ne se défient pas de lui. Mais en cela il prétend moins favoriser les excès, que blâmer la négligence, premierement de quelques ignorans, qui croient pourtant savoir mieux ce qui convient, que les premiers Maîtres; en second lieu, de quelques Chrétiens, qui sur cet article veulent en savoir moins que les Payens.

II

pulorum auribus, & gratiâ verborum tuorum plebem demulceas, ut volens quò ducis sequatur. *Ambr. ad Constantium,*

Il finit par quelques principes & quelques exemples qu'il donne, pour faciliter les divisions sur les myſteres, ſur les actions de Jeſus-Chriſt, ſur les ſins de l'homme, ſur les vertus, & ſur les vices, enfin ſur les Panegyriques & ſur les Oraisons Funebres. J'avouë que je n'ai point vû d'Auteur parmi les Modernes, qui parût mieux ſavoir les bons principes, ou qui les expliquât mieux, & avec plus de dignité, ni en moins de paroles. Toute ſa doctrine ſert à montrer que la Prédication ne demande point d'autre Rhétorique que celle des Anciens, comme S. Auguſtin l'a reconnu.

GERARD JEAN VOSSIUS,

De Ruremonde, mort en 1649.

IL y a peu de Rhéteurs qui ayent plus écrit ſur les Préceptes de leur Art, que le célèbre Gerard Jean Voſſius, quoiqu'il ait compoſé d'ailleurs un très-grand nombre d'Ouvrages conſidérables ſur divers ſujets importans *. Il com-
* Voſſ. Com-
ment. Rhet.
T. I. ad
Leſſ.
 mença à fleurir dès la fin du ſeizième ſiècle. Il enſeignoit dès lors la Rhétorique d'Ariſtote, de laquelle il a toujours fait

Quid mirum ſi ego ſapientiam ſecularem propter eloquii venuſtatem & membrorum pulchritudinem de ancillâ atque captivâ Iſraëlitidem facere cupio.
Hieron. ad Magn. Oraſ.

Vossius.

* *Ibid.*

fait un cas tout particulier; & il composa les différens Ouvrages qu'il nous a laissez, tantôt * conduit par sa propre inclination, tantôt poussé par le desir de ceux qui l'en estimoient capable, & qui les demandoient.

Les Ouvrages qui me font parler ici de lui, sont au nombre de quatre. Il y a une *Rhétorique abrégée*; il y en a une fort diffuse & fort étendue; il y a un *Traité sur la nature de l'Art*; il y en a un autre *touchant l'Imitation*.

Le premier qu'il ait fait sur la matiere dont il s'agit, c'est son *Traité touchant la nature de l'Art & les anciens Rhéteurs*. Ce n'est pourtant pas le premier qu'il ait mis au jour. Il fit d'abord paroître sa *Rhétorique abrégée*, ou ses *Partitions*, qu'il n'avoit composé qu'après. Il les donna accompagnées de ses *Institutions Oratoires*, qui en étoient comme l'explication, & auxquelles par cette raison il donna aussi le titre de *Commentaires sur la Rhétorique*. Cette premiere Edition se fit en 1606 par l'ordre de ses Supérieurs, lorsqu'il fut fait Recteur du College de Dordrecht, & elle fit plaisir aux Savans (1), qui apparemment en avoient déjà connoissance. Il paroît n'avoir imprimé son *Traité sur la nature de l'Art* qu'en 1621, selon l'Epître dédicatoire qu'il y a mise, & il fit une seconde Edition de sa *Rhétorique abrégée*, &

De Con-
stitut. &
Nat Rhet.
Lugd. Ba-
tav. 1622.

I Neque id sine aliquo eruditæ caveæ applausu,
Voss. ibid.

& de ses Commentaires, vingt ans en-
viers après la première.

Ce qui donna lieu à cette seconde É-
dition, est un témoignage des plus glo-
rieux que l'Auteur pût recevoir sur la
bonté de ses Ouvrages. Les Etats de
Hollande & de Westfrise, dans la Rhé-
formation de leurs Ecoles, ordonnèrent
d'y lire & enseigner par-tout les Parti-
tions de Vossius. C'est ce qui obligea
l'Auteur à les retoucher, & à limer & Cott-
enrichir ses Commentaires, pour les faire ment,
d'imprimer. On lui conteilloit d'employer Rhet. ad
alors, dans ces deux Ouvrages, les mê- Lect.
mes paroles & les mêmes exemples, a-
vec la seule différence, que les Partitions
seroient plus courtes, pour l'usage des
jeunes gens; & les Institutions plus éten-
dues, pour les personnes plus avancées.
L'avis ne fut point de son goût. Mais
quelque différence qu'il y ait mise ou
biffée, c'est tellement le même esprit,
& tellement la même doctrine, qu'on ne
peut les méconnoître pour les enfans du
même pere.

A la lecture de ces Ouvrages on ne
peut s'empêcher de reconnoître que Vos-
sius étoit d'une Science peu commune
sur la nature de l'Art, & d'une érudition
infinie sur les exemples qu'on peut
donner de ses préceptes. Il n'y a Auteur
Grec, Latin, ou Hebreu, qu'il ne paroisse
avoir lu. On y voit en même temps
qu'il avoit une grande passion pour l'a-
vancement des Lettres, un zèle merveil-
leux pour en faciliter l'entrée à la jeu-

Yessim.

nessé, une grande intelligence des bons Auteurs, un respect sincere pour les premiers Maîtres de l'antiquité. De sorte qu'il se fait une gloire, non seulement de tirer d'eux tous ses préceptes, mais même de ne les donner que pour servir d'introduction à ceux qui voudront les étudier dans leurs sources. Voilà ce qu'on peut dire de lui en général.

Com-
ment.
Rhet. T. I.
P. 4

En particulier, sa Rhétorique abrégée est d'une bonne étendue. Il eût même été difficile de la faire plus courte, dans le dessein qu'avoit l'Auteur, d'aider ceux qui voudroient lire Aristote, Hermogène, Denys d'Halycarnasse, Démétrius; ou qui voudroient, contre son dessein, connoître tous ces Auteurs, sans avoir la peine de les lire.

A très-peu de chose près il paroît avoir pris dans Aristote une idée exacte & de l'Art & de l'usage qu'on en peut faire; ainsi que de ses parties, de sa fin & de ses devoirs. Il marque assez bien la différence de la Logique & de la Rhétorique, & en même temps de leurs fonctions. Sa doctrine sur les Passions est par tout conforme à celle d'Aristote. Il en explique les objets, la nature, la maniere de les exciter, sans s'écarter des vrais principes; & on ne peut dire que ses préceptes soient trop longs, encore qu'on puisse les donner en moins de mots. Il n'y a point oublié deux avis importants; l'un, *qu'il faut voir avant toutes choses si le sujet est susceptible de passions;* l'autre, *que pour toucher les Auditeurs, il faut*

font que l'Orateur soit touché lui-même. *Vossius.*
C'est ce qu'il avoit appris de Cicéron & de Quintilien.

Il seroit difficile de mieux déduire qu'il fait, les préceptes sur les mœurs, ou de mieux dire ce que c'est que les mœurs dans le Discours, ou de mieux expliquer les divers caractères des personnes, selon leur âge, leur condition ou leur sexe. Vossius ajoute sur tout cela aux lumières d'Aristote celles que Jules Scaliger lui fournissoit.

C'est encore de ce Philosophe qu'il a tiré ses Réflexions sur toutes les parties du Discours, & sur ses espèces les plus générales, qui sont le genre Judiciaire, le Délibératif & le Démonstratif; au lieu qu'il a pris de Démétrius, ce qu'il dit sur les styles; d'Hermogène, ce qu'il dit sur l'art de réduire les questions à certains chefs pour faciliter l'invention des réponses; & de Denys d'Halycarnasse, ce qu'il dit sur les espèces plus particulières de Discours, tels que sont des complimens sur un mariage, sur la naissance, la mort, le départ, ou l'arrivée de quelqu'un.

Il reconnoît fort à propos qu'Aristote n'a pas eu tort de ne point descendre dans tout ce détail, & que les préceptes qu'il avoit donnez en général sont suffisans. Peut-être auroit-il dû l'imiter, puisqu'il faut dans un Art, & particulièrement dans celui-ci, laisser beaucoup de choses à la nature. Peut-être qu'il auroit dû aussi être plus court dans ses pré-

Vossius.

ceptes sur l'Exorde, & dans l'explication des figures, dont il a rempli presque le quart de son Ouvrage; peut-être enfin qu'il auroit dû dire quelque chose de plus sur le choix des preuves, afin de contenter l'esprit sur ce point, comme il le contente en expliquant les caractères que doivent avoir la Réfutation & la Peroraison. Avec tout cela néanmoins cet Ouvrage soutient l'honneur que lui firent les États de Hollande & de West-frise, lorsqu'ils ordonnèrent de le lire dans toutes leurs Ecoles. Faut-il s'étonner si le Bibliographe Anonyme estime (1) que la petite Rhétorique de Vossius est le meilleur *Abregé* que nous ayons des Modernes sur cette matière, quoiqu'il ne le trouve ni assez riche en exemples, ni assez décisif sur la doctrine des Anciens.

Ce Critique juge (2) encore plus avantageusement des Institutions oratoires; & il ne fait point difficulté de dire qu'elles tiennent lieu de tout. Il n'est pas seul de son avis, & il y en a tel qui regarde Vossius comme le premier parmi ceux qui ont donné des *Traitez entiers de Rhétorique*. On prétend qu'il doit le succès de son Ouvrage à la grande connoissance qu'il avoit des Anciens, sans quoi il n'auroit jamais si bien réussi; & on ajoute que

Buchner.
de Com-
mutata ra-
tione di-
cendi, page
444.

Buchner a eu raison de dire qu'il n'est pas aisé de trouver un homme depuis Aristote, qui
i Cuius quoque compendium inter compendia est optimum. *Bibliog. Hist. Polit. Philol. Cur.* pag. 39.

qui ait mieux expliqué l'Art oratoire que Vossius.
Vossius. Le Pere Mazéne * ne va pas si loin. Il se contente de dire que cet Auteur est un des principaux Maîtres de l'Eloquence parmi les Modernes, & que si on joint la lecture de ses Ouvrages à la lecture des Anciens, on en tirera de grands secours pour devenir Orateur. * Palzst. styli Rom. p. 89.

Pour moi, j'avoue que les Institutions oratoires de cet Auteur sont un Ouvrage d'un grand travail, & rempli de fort bonnes choses; qu'il y a de la méthode, de l'exactitude, de la Litterature, comme le disent ces Critiques: mais je crois qu'il y a versé avec trop de profusion les fruits de ses veilles, & qu'il y est tombé dans une longueur qui rebute les moins paresseux.

Je sai qu'on lui donne deux grands caractères, la vertu & le jugement. On nous assure que c'étoit un excellent homme que Vossius, & aussi bon Critique que ceux qui en ont porté le nom avec faste & ostentation *. A Dieu ne plaise que je lui ôte cette gloire. On ajoute que le sel de discernement, ce sont les termes de M. Baillet, est répandu abondamment par tous ses Ecrits; & que ce qu'il y a de considérable, est que cette grande lecture qui y paroît également par-tout, ne lui fait rien perdre de ce caractère judicieux, ni de ce bon sens, qui doit regner dans tous les bons M. Baillet. T. 2. Part. 2. pag. 249. &c. Jensonius, Hist. Philos. l. 3. c. 20. p. 313. &c. Ibid. Id. 7. 2. Part. 1. p. 184.

Livres:

z E Recentioribus Rhetoricis, omnium instar est Gerard. Joan. Voss. Rhetorica major. Idem, ibid. &c. p. 64.

Vossius. *Id. T. 2. Part. 2. p. 249. Colomiez. Biblioth. Christ.* Livres : enfin que ce qui l'a particulièrement distingué parmi tant d'autres Savans de son siècle, c'est ce caractère de modestie & d'honnêteté qui regne par tous ses Ecrits, & qui l'a fait estimer & aimer même par tous les Catholiques raisonnables, parce que c'est un don de Dieu que le bon usage des talens naturels dans ceux-mêmes qui sont hors de l'Eglise. Encore un coup, je ne touche point aux qualitez de son cœur : Pour le discernement, pour ce caractère judicieux qu'on lui donne, tout ce que je puis dire en sa faveur, c'est qu'il en donne des marques, lors même qu'il s'en écarte : mais il a senti lui-même qu'il s'en écartoit, & il l'avoue presque formellement.

En effet il s'arrête à résoudre toutes les vaines subtilitez qu'on peut faire sur quelques points de sa doctrine. Il ramasse tous les faits historiques ou fabuleux, qui peuvent revenir à son sujet en quelque maniere que ce soit. Il vous dit qui sont ceux qui ne se sont pas fait une peine d'être borgnes, ou boiteux, ou aveugles, ou autrement incommodez. Parle-t-il de la Métaphore ? il y emploie près de trente pages. Il en donne vingt-deux à la Métonymie* ; seize à la Synecdoche ; sept à l'Ironie ; soixante-dix aux autres tropes ; cent soixante aux figures. Où est ici ce caractère judicieux ? où est le discernement ? Cependant une preuve qu'il a l'esprit bon & le jugement sain & solide, il reconnoît qu'Aristote n'a point traité toutes ces choses, & que la

Rhé-

Comment.
Rhet. in 4.
T. 2. à pag.
83. ad 112.
** Ib. p. 113.*
etc.

M. p. 265.

Rhetorique de ce Philosophe n'est point vaine :
 elle n'est pas imparfaite. Il fait plus. Il a
 vu que rien n'est si communément traité que cette matière ; de telle sorte que
 ce qu'il en dira, pourra ennuyer comme
 une répétition de ce que les autres en ont
 déjà dit ; néanmoins il prie qu'on lui
 pardonne (1), s'il parait ne point finir
 lorsqu'il en rapportera des exemples. Une
 autre preuve de son bon goût est en avis
 qu'il nous donne, qu'il faut de choisir
 de la modération dans les matières abstraites,
 pour ne point imiter ceux qui croient
 qu'un Discours n'est bon, qu'à mesure qu'il
 est long, & qui ignorent le mot d'un hom-
 me sage, qu'un gros Livre est un gros mal.
 A quoi il ajoute ailleurs, que la grosseur
 d'un Ouvrage est tout au plus une pro-
 ve du travail de l'Auteur, au lieu que
 la qualité des choses en est une de son
 jugement.

Page 124

Part. II
 146.

Callimaque

Comment.
 Rhet. T. 2.
 Epist. 112.

Pourquoi s'est-il écarté de ces règles ?
 Il veut, dit-il, répandre des agréments
 capables de faire aimer l'étude de l'E-
 loquence, & faire rechercher par la
 jeunesse ce que les bons Auteurs en
 ont dit. Mais rien n'est plus con-
 traire à l'esprit de l'Eloquence, que cet-
 te énorme érudition, où toutes les preu-
 ves ne sont que citations, sans aucun mé-
 lange ni de passions, ni de mœurs, &
 où les digressions toutes détachées du su-
 jet, ne sont ni amplifications, ni réflexions

1 Si alicubi in congerendis exemplis pendet inuolucrum videtur, T. 2. pag. 83.

Yossua.

xions sur ce qui s'est dit , mais une espèce d'ostentation de ce qu'on fait outre la Rhétorique. Un pareil Traité ne peut que dessécher le style, loin de le nourrir, & de donner un vrai goût de ce qui persuade, comme le donnent les Ouvrages de Cicéron & de Quintilien. Comment prendroit-on l'esprit de l'Eloquence dans ces étymologies sans fin , dont cet Ouvrage est tout rempli ? ou bien dans ces Dissertations aussi longues que seiches, qu'il fait ou sur l'envie que Cicéron portoit peut-être à Hortensius, ou sur la juste punition de l'adultère ; sur les divers Tribunaux de Rome & d'Athènes ; sur la vérité ou la fausseté des faits allégués pour la justification de Milon ; sur l'anachronisme de Virgile dans l'Episode de Didon ; sur le caractère de Pénélope ; sur celui d'Helène ? ou enfin dans ces détails infinis sur les équivoques, les amphibologies, & les autres défauts qui rendent le Discours obscur ; dans ces corrections de passages sans nombre, ou dans ces explications d'Auteurs, lesquelles ne devroient avoir place que dans un Commentaire ?

Une chose plaisante, c'est qu'après s'être épuisé sur l'explication des figures, dont il porte le nombre jusques environ à cent, aussi-bien que Quintilien, il finit, en disant qu'il y a des Maîtres qui ont l'ambition d'en mettre un plus grand nombre ; qu'il croit pourtant que c'est assez pour lui d'avoir expliqué celles-là. C'est-à-dire qu'après nous avoir accablés, il

Comment.
Rhet. T. 2. p.
423.

Il veut encore qu'on lui fasse bon gré ^{Vossius.} de sa modération. En un autre endroit néanmoins il ne s'estime pas lui-même si modéré, lorsque reconnoissant (1) qu'il s'amuse à des minuties, il ajoute qu'il n'a point tant de honte de s'y être arrêté, qu'il auroit de chagrin de les avoir passées, si on venoit à se plaindre qu'il ne s'est pas donné assez de peine. Il ne manque plus après cet aveu, que celui qu'il fait encore ailleurs, que ce qu'il traite actuellement, & ce qu'il a quelquefois répandu dans son Ouvrage, n'a nul rapport à la ^{Nihil fa- teor ad sys- tem, &c. p. 102. T. 2.} Rhétorique; mais qu'il a eu ses raisons d'en user ainsi, & il se flatte qu'on lui fera bon gré de son travail.

A chercher, par conjecture, ses raisons, puisqu'il ne les a pas dites; quelqu'un diroit peut-être, que c'est qu'un habile homme ne veut rien perdre, & qu'il veut montrer tout ce qu'il sait. Peut-être trouveroit-on du fondement à cette conjecture dans l'Ouvrage même dont est question. L'Auteur y dit nettement qu'^{T. 2. p. 17.} *avant à pecher ou par excès, ou par défaut d'érudition dans un discours, il vaut mieux pecher par excès: s'imaginant apparemment que le Lecteur y gagne, ainsi que l'Auteur; au lieu qu'il y a peut-être à perdre pour tous deux. Pour mon particulier, je crois que c'est un désir sincère d'être utile au Public, & de l'instruire, qui a jetté Vossius dans cette profusion.*

Certainement il n'a pas suivi la métho-
de

(1) Minuta hoc facio, &c. p. 176. T. 2.

Vossius,

de d'Hermogène, lequel trouvant en son chemin bien des endroits de Démosthène à expliquer, les a renvoyez à ceux qui feroient des explications particulières sur les Harangues de cet Orateur, & n'a pas jugé qu'elles pussent entrer dans des préceptes généraux. Je ne doute point que Vossius n'ait connu cette conduite, mais je ne sai s'il a connu ce qu'il y a de véritablement puérile dans les préceptes & dans l'usage de la Rhétorique, puisque s'étant proposé de l'éviter, il s'est si fort étendu sur les tropes & sur les figures, qui font une des grandes puérilités de l'Art, sur-tout, lorsqu'on s'y arrête si longtemps. C'est pourquoi, comme je l'ai remarqué ailleurs, je ne conçois rien de plus puérile que la conduite de Ramus, qui faisant l'analyse de quelques Harangues de Cicéron, marque, pour en découvrir l'Eloquence, qu'il y a tant de Métonymies, tant de Métaphores, tant d'Anaphores, ou d'Epiphores, ou d'autres figures. Dieu nous préserve d'un pareil Maître d'Eloquence!

T. 2. Epist.
Nuncupat.

T. 2. f. 123.

Vossius ne donne pas dans ce mauvais goût. Car s'il ne garde pas de mesure dans l'explication de ces ornemens, il avertit du moins expressément qu'il en faut garder beaucoup dans l'usage qu'on en fait, & il confirme son précepte par l'autorité des plus grands Maîtres, de Cicéron & de Quintilien.

Il me semble même que les excès que j'ai remarquez dans Vossius, sont moins un effet de son goût particulier que de celui

celui du siècle, où il a commencé à vi-
 vre. Je ne veux point d'autres preuves
 de son bon goût que l'aveu & les ex-
 cuses qu'il a fait de ses longueurs. Ce
 sont comme autant de protestations con-
 tre le torrent qui l'emporte malgré lui.
 Mais ce siècle étoit le règne de la Cri-
 tique & de la Philologie. Tant que ce
 règne a duré, c'étoit quelque chose de
 beau, que ces prodiges d'érudition. Un
 autre goût s'est introduit, qui ne va plus
 à cette vaste & profonde Litterature, mais
 à un esprit plus fin & à un discernement
 plus exquis, qui rend les gens moins sa-
 vans, mais plus habiles aux bonnes chō-
 ses. Ce goût tend à faire voir de l'em-
 bonpoint, sans faire montre de la nour-
 riture, qui le produit ; l'autre tendoit à
 montrer cette nourriture, sans en tirer
 aucun embonpoint. Lorsqu'il étoit en
 vogue, ce mauvais goût, on s'appliquoit
 à réformer le texte des anciens Auteurs,
 on faisoit gloire d'une interprétation re-
 cherchée, on travailloit à fonder une con-
 jecture, ou à établir une correction ; en-
 fin on s'attachoit au sens littéral des Au-
 teurs. Depuis on a voulu s'élever jus-
 qu'à leur esprit, & cela est plus raison-
 nable. Peut-être que par là on s'accou-
 tumera à ne les pas si bien entendre ; mais
 on entre plus dans le caractère de leurs
 compositions, puisqu'à leur exemple on
 est moins sensible à ce qui n'est que d'é-
 rudition, qu'à ce qui est d'un sens droit
 & d'une raison épurée. Ce droit sens
 néanmoins & cette raison ne se fontien-
 dront

Vossius.

dront point, si on néglige les moyens dont ils se sont servis. C'est la lecture.

Préf. de la
Comp. de
Thucyd. &
de Tit. Liv.

De Imita-
tione tum
orat. tum
principi
poeticâ.

La réflexion que je viens de faire, est une pensée du P. Rapin & ce qui est particulier, elle est aussi en quelque façon de Vossius même qui en fait un précepte. On le trouve dans un petit Ouvrage qui peut avoir ici sa place, puisqu'il y traite de la manière d'imiter les Orateurs, aussi-bien que les Poètes. Car quoique selon le titre il doive plus insister sur l'imitation des Poètes, que sur celle des Orateurs; néanmoins ses préceptes sont communs aux uns & aux autres. L'Ouvrage est court, & il contient ce qu'il y a de plus raisonnable sur cette matière dans les Anciens, qui n'ont pas manqué de recommander le soin d'imiter, comme un des grands moyens qui conduisent à l'Eloquence, ainsi qu'on le voit dans Horace, dans Quintilien, dans Cicéron, dans Longin, & dans d'autres. Je me contente d'observer que l'Auteur dans cet Ouvrage recommande entre autres choses de prendre l'esprit & les manières des grands modèles que nous nous proposons dans l'Eloquence, plutôt que leurs paroles & leurs expressions.

Je ne dis point de cet Ouvrage comme de ses Institutions oratoires, qu'il est trop chargé de Litterature; mais je crois pouvoir le dire du petit *Traité touchant la nature de la Rhétorique & touchant les anciens Rhéteurs*. C'est une érudition sans fin sur des choses qu'on traite en deux mots au commencement d'une Rhétorique

travaux, que d'en venir aux précep-
tes, & qu'il a ainsi traitées lui-même en
continuellement de ses Divisions. Il est
particulièrement diffus lorsqu'il s'agit de
déterminer l'objet, ou les matières qui
constituent l'Orateur. C'est une vraie
Differtation de Logique, assaisonnée de
tous les termes de cet Art. N'en soyons
pas surpris. Il croit qu'il faut l'avoir é-
tudié, avant que d'étudier la Rhétorique;
& sa manière de le prouver est remar-
quable. Sa première raison est, que sans
la Logique le Rhétoricien n'entendra pas
bien la doctrine des Tropes, & qu'il ne
sera pas sûr que les Définitions & les Di-
visions qu'on lui en donnera, soient justes
& exactes. Sa seconde raison est, qu'on
ne peut se passer de l'intelligence des lieux
de Rhétorique, ni l'acquiescer, si on ne fait
des lieux de Logique: Et c'est là son ar-
gument triomphant. Qui s'imagineroit
qu'un homme aussi subtil que Vossius, put
donner dans deux raisons si puériles.
Après cela ne mettant point de bornes
aux matières oratoires, il y comprend ce
que les Sciences ont de plus mystérieux. Il
établit néanmoins que l'invention de l'O-
rateur est bien autre que celle du Dia-
lecticien; que sa manière de disposer est
aussi-bien différente, qu'il n'a ni les mê-
mes vûes, ni les mêmes desseins; & sur-
tout que les choses mystérieuses des Scien-
ces n'accoutument point les Auditeurs (1);
ce qui contredit sa première doctrine, &
réduit

1 Subtilitates non adnotantur à Judicibus. . .

Vossius.

réduit l'objet de l'Orateur aux choses de sens commun.

Une contradiction plus sensible est celle qui se trouve entre la fin du premier chapitre & la fin du second. Dans ce dernier l'Auteur établit que *Cicéron se trompe grossièrement (1) quand il croit que Platon a condamné la véritable Eloquence*; ce Philosophe, selon Vossius, ne condamnant que la fausse, *parce qu'il ne condamne, dit-il, que celle qui trahit la vertu, & soutient le vice*. Ce raisonnement, ainsi qu'on le voit, suppose qu'on cesse d'être Orateur dès qu'on cesse d'être bon-nête homme, comme l'enseigne Quintilien. Or Vossius contredit très-fortement Quintilien sur ce point dans son premier chapitre; il soutient qu'un Orateur, pour être un scelerat, ne laisse pas d'être Orateur. Où étoit alors la Logique de Vossius?

Ce que je viens de dire regarde la première partie du petit Ouvrage dont je parle, *touchant la nature de la Rhétorique*. La seconde qui traite des Rhéteurs & des Orateurs anciens est aussi toute remplie d'érudition: mais cette érudition y est nécessaire; elle est du caractère de l'Ouvrage, comme il est aisé de le concevoir. Cet Ouvrage est dans le goût du Livre de Cicéron *sur les Orateurs illustres*: mais bien inférieur en mérite. On trou-

M. Baillet
T. 2. Part. 1.
pag. 171.

ve que ce n'est point une pièce achevée, ni limée, non plus que ce qu'il a fait sur

1 Spissus error Marc. Cic.

par les Poëtes & les autres Ecrits post-vossian.
lumes. Celui dont est présentement
question, n'est pas du nombre de ces E-
crits qui n'ont vû le jour qu'après la
mort de l'Auteur. C'est lui qui le fit De Conf.
imprimer. Il le croyoit fort utile à ceux sur. Rhet.
qui veulent devenir Orateurs, pour leur tor. Luge-
faciliter l'étude de l'Eloquence. Il a pour- dun. Bas.
tant vû lui-même que c'étoit les arrêter 1622.
trop long-temps à la porte. Et certaine- Ibid. p.
ment il n'est nullement à propos de des- 216. &
cendre dans ces détails, lorsqu'il s'agit 237.
d'une chose comme la Rhétorique, qui
dépend si fort de l'usage. Il faut courir
à la pratique.

ALBERTI DE ALBERTIS, JESUITE,

*Lequel en 1639, imprima un Ouvrage tou-
chant l'Eloquence de son Siècle.*

AN NE regarder cet Auteur que par ses De Alber-
principes; c'est un guide à suivre. etia.
dans l'étude de l'Eloquence, puisqu'à peu
de choses près il paroît n'en avoir point
d'autres, que ceux d'Aristote & de Ci-
cero. Il faut croire que c'est la raison
pourquoi, dans les Memoires de Tré-
voux, on le donne en ce genre pour u- Journ. de
ne des lumieres de la Société, c'est-à- Triv. mais
dire, pour un Maître du premier ordre, de Dec.
& d'un mérite sûrement supérieur sans 1713. p.
com- 2096, &c.

De Alber- comparaison à celui du P. Pomey ; de
tis. telle sorte que tout homme peut avec
honneur faire profession & d'avoir pris ses
leçons, & de suivre ses idées.

Morh. Po- Il s'en faut bien pourtant que M. Mor-
lyhist. T 2. hof en ait une si haute idée ; parce qu'il
l. 6. c. 1. n. s'arrête à considérer, non pas ses princi-
17. pes, mais sa méthode, nullement propre
à instruire, mais toute bizarre, & si ex-
traordinaire, selon le Critique, qu'il pa-
roît extrêmement abuser de l'Eloquence,
dans le tems même qu'il déploie toutes
les forces de son esprit contre ceux qui
en abusent. Tel est l'effet singulier de
l'amour propre ! Il nous porte à crier
beaucoup contre les défauts d'autrui, &
nous empêche de voir que ce sont les
nôtres.

L'Ouvrage en question, dans l'exem-
plaire dont je me sers, ainsi que dans
le Journal de Trévoux, a pour titre (1):
*Plaidoyé contre les corrupteurs de l'Eloquen-
ce tant profane que sacrée.* M. Morhof
le cite sous le titre de *Trésor de l'Elo-
quence sacrée & profane* ; mais il ajoute
que c'est *en forme de Plaidoyé contre ses
corrupteurs* (2). De manière qu'on ne
peut douter que ce ne soit le même E-
crit décoré d'un titre plus magnifique à
la seconde Edition, qu'à la première *, la-
quelle étoit connue de M. Morhof aussi-
bien que la seconde †.

* De Milan
en 1639.
† De Cologne
en 1669.

Pour s'en former une idée juste, &
qui

† Actio in Eloquentiæ corruptores, &c. *Journal
de Trev. ubi supra.*

qui soit même au gré de l'Auteur *, il ne faut que se ressouvenir de ce que Cicéron a fait contre Verrès. Ce sont *cinq grands Plaidoyez*, ou, comme l'Orateur les appelle, ce sont *cinq Livres*, qui font ensemble une seule & même action, composez non pour être prononcez, mais pour être lûs, & d'une longueur extraordinaire au prix de ses Oraisons, toujours pourtant d'un style judiciaire, & soutenu avec la véhémence que demandoient les horreurs de ce fameux scélerat, lequel voyant l'air du bureau qui lui étoit contraire, n'attendit pas son jugement; mais s'en alla en exil dès le commencement de cette affaire, pour ne pas essayer la honte de tant de Plaidoyez & de l'Arrêt; ce qui n'empêcha pas que Cicéron ne publiât ce qu'il auroit pû dire contre lui. C'est ainsi que cet Orateur s'est signalé contre Verrès; & c'est sur ce modèle que notre Auteur a voulu se signaler contre les Corrupteurs de l'Eloquence par une seule & même action, aussi longue que les cinq Plaidoyez de Cicéron, & divisée aussi en cinq parties, toutes d'un style judiciaire, & autant qu'il a dépendu de lui, semblable à celui des Verrines.

On ne peut disconvenir, je crois, que ce ne soit une idée fort particulière, qu'un homme s'avise de traiter en forme de Plaidoyé une pure matiere de Dissertation.

* Thésaurus Eloquæ sacræ & profanæ per actionem, &c. *Méth. ubi supra.*

De Alber-tion. Que diroit sur cela un bon Critique, tel qu'Horace, qui refuse nettement le nom de Poète (1), à quiconque se mêle de faire des Poésies, sans avoir l'esprit de choisir en même tems & un genre de vers & un style convenable au sujet qu'il veut traiter? Donneroit-il à notre Alberti le nom d'Orateur? le mettroit-il au nombre des Maîtres?

Ubi sup. n. Mais quoi! cet Auteur a voulu montrer aux Corrupteurs de l'Eloquence, qu'il ne ressemble pas aux autres Maîtres, à qui on reproche assez souvent & avec raison, qu'ils donnent des règles qu'ils ne sont pas en état de pratiquer. Pour lui, il a l'usage de l'Art, ainsi que la Théorie; & il est capable, à ce qu'il dit, non seulement de reprendre ses adversaires, mais encore de faire mieux.

Peut-être ne doit-on pas nier que ce ne soit là entrer en quelque sorte dans la pensée de Cicéron, lorsqu'il dit dans ses Verrines, *qu'il se croiroit bien repréhensible, s'il n'étoit pas honnête homme, avec le courage qu'il a de mettre un Coupable en Justice.* Mais s'il se pique d'être honnête homme, parce qu'on le peut faire sans vanité; il ne se vante point d'être Orateur, parce que c'est toujours une présomption odieuse. Et comment concevoir que notre Auteur puisse se proposer lui-même pour modéle en fait d'Eloquence,

1 Descriptas servare vices operumque colores Cur
ege

ce, lorsqu'il bronche en cette matiere dès le premier pas, & dans le point le plus essentiel, qui est la forme du Discours & le choix d'un style qui convienne? Il ne prouve non plus, qu'il soit Orateur, lorsqu'il fait un Plaidoyé au lieu d'une Dissertation; qu'un Avocat, qui feroit au Palais des Dissertations, au lieu d'y faire des Plaidoyez. Et il devoit concevoir, étant instruit de son Art, qu'une Dissertation en sa place, si elle est bien faite, est l'Ouvrage d'un Orateur.

Supposons néanmoins qu'il ait pu faire un Plaidoyé, de quel style devoit-il le faire? Il fait le procès aux Orateurs qui gâtent tout dans l'Eloquence; à des gens de mauvais goût, qui répandent mal-à-propos dans leurs Discours des pointes & des pensées aussi froides que fardées; il en veut au style Asiatique, c'est-à-dire, à un style diffus & enflé, fleuri & pathétique hors de temps & hors de lieu: Et que fait-il lui-même, ou, qu'y a-t-il, qui soit plus dans le mauvais goût qu'il combat, que son propre Ouvrage? Ce ne sont par-tout qu'invectives, & qu'amplifications outrées, comme s'il s'agissoit de crimes d'Etat; ce ne sont que mouvemens extraordinaires sur des matieres qui n'en sont pas susceptibles; que peintures fréquentes à l'excès, que digressions sans fin, qu'un style proluxe au-delà de ce qu'on peut croire. En un mot, c'est une Déclama-

ego si nequeo, ignoroque Poëta salutor. Hor. Ep. ad Pisem, red. 16.

De Alber- clamation également froide & puerile mal-
tis. gré toute sa véhémence; parce qu'il n'y
a rien de plus froid que la véhémence
même, lorsqu'elle est hors de sa place.

Il est donc bien éloigné de prendre les
manieres de Ciceron, & de pouvoir ser-
vir de modèle à ceux qui voudroient les
prendre, puis qu'il augmente le nombre
de ceux qui s'en écartent. Et qu'on ne
croie pas que je lui impose. Il a senti
lui-même le premier, tout ce que je dis,
ses longueurs, ses invectives, ses autres
défauts, celui sur-tout d'avoir traité un
aussi petit sujet avec autant de fracas;
que s'il étoit question *du sort de l'Asie &
de la Grece*, ce sont ses termes.

Ubi sup. n.
8.9.10.

Il est vrai qu'il veut se justifier : mais
il a beau faire. Toutes les raisons qu'il
donne d'abord aux Lecteurs, les instan-
ces qu'il leur fait pour les engager à tout
lire, la prétendue nécessité qu'il montre
dans ses digressions, les agrémens qu'il
y fait esperer; rien n'empêche qu'on ne
s'apperçoive qu'il s'écarte de la raison
dans les manieres qu'il a prises.

Deux choses le soutiennent dans ces
écarts, la majesté du Tribunal devant
qui il croit parler, & l'importance de sa
matiere, selon l'idée qu'il s'en forme.
A l'égard du premier, comme cela dé-
pendoit de son imagination, il n'en a
point fait à deux fois : il assemble *le mon-
de entier* pour l'entendre. Falloit-il moins
que *les Etats generaux du monde* (1),
pour

1 Generalem totius Orbis Convēntum, Ubi sup. n. 111

connoître d'une affaire, qui les in- De Albert
 de tous, & où tous les Orateurs sont ris.
 es? A, l'égard de son sujet, il ne se
 ose rien de médiocre: mais la réfor-
 du générale de tous les Discours
 le font au monde, & dans lesquels
 igit par conséquent de la vie, de la
 me, & souvent du salut éternel des
 mes: en sorte qu'on est coupable d'un
 grand crime, & très-punissable lors-
 n s'en acquitte mal.
 ne manque-t-il au ridicule de ces
 ts, qu'un Arrêt qui y réponde? Il le
 soit, pour cela, dans le goût de ce-
 me feu M. Despreaux a composé sur
 doctrine d'Aristote. Ce n'est pas que
 aille ici prendre le parti des Accu-
 puisque ce sont effectivement de très-
 mais Orateurs; je dis seulement que
 me coupable que soit leur éloquen-
 Les crimes pourtant ne méritent pas
 a traitez d'un air si grave. Elle ne
 it tout au plus par ses défauts, que
 jets ou de Comédie, ou de Saty-
 omme ont fait les Sermons de Co-
 que M. Despreaux a décriez. Il ne
 guères enchauffer le Cothurne pour
 er de pareils desordres, qui ne res-
 lent aucunement aux brigandages de
 ts. Il en est, du moins à mon sens,
 mauvais Orateurs, comme des mau-

De Alber-
tis.

Boileau
Sat. 9. Vers
100.

*Ce qu'ils font, vous ennuye? O le plaisant détour
Ils ont bien ennuyé le Roi, toute la Cour,
Sans que le moindre Edit ait, pour punir leur crime
Retranché les Auteurs, ou supprimé la rime.
Ecrive qui voudra; chacun à ce métier
Peut perdre impunément de l'encre & du papier.*

Termes de
l'Arrêt tou-
chant la doc-
trine d'A-
ristote.

Voilà, je crois, la vraie manière de terminer ce grand procès, & de lever l'auguste Assemblée, que l'Auteur a convoqué pour en connoître. La punition de la fausse Eloquence; de ses attentats contre le bon sens, & de ses voyes faites contre la raison, enfin de tout ce qu'elle a d'abusif, d'irrégulier, de tortionnaire, c'est d'en rire.

Cette décision, dira-t-on, est une espèce d'amnistie en faveur de la fausse Eloquence? Pas tant qu'on diroit bien. Mais néanmoins si c'en est une, j'y comprends l'Auteur même, dont est question, tous ceux qui prendront sa défense. Je m'y comprends moi-même, si j'ai été très-sérieux en montrant ce qu'il a de répréhensible. J'y comprends enfin les Appréhenseurs de son Livre. Je consens de

Joan. Rai-
nold exOrd.
Pradic.

que l'un d'entre eux puisse dire impunément, au sens du moins de l'amnistie, que cette Action contre les Asiatiques modernes est une preuve que l'art de la persuasion reprend son premier génie. Je consens qu'il admire & le vrai brillant de l'Ouvrage, & tout le mérite de l'Auteur. Je consens qu'un autre dise encore

Joan. Rhe.

tro

trouve, dans cet Ecrit, l'Eloquence que De Alber:
l'Anteur défend contre les folies de son sie- tis.
cle. J'ose dire seulement, avec M. Mor-
hof, qu'il est lui-même tel à peu près,
que lui & ses Approbateurs représentent
ses Adversaires; & que sans accuser ni
les Academies, ni les Colléges qu'il regar- Alb. P. 429. n.
de également comme la source de la dé- P 429. n.
pravation du goût, on peut assurer que 280. ad
c'est sa propre imagination qui l'a gâté; 291.
parce qu'elle lui a fait concevoir un Au-
ditoire, & une maniere de traiter son su-
jet, qu'on ne sauroit jamais goûter; &
c'est elle encore qui lui a fait approuver
dans le Pere Caussin des Déclamations P. 5. p. 473.
contre la fausse Eloquence, lesquelles &c.
sont certainement d'aussi mauvais goût,
que les siennes.

Afin que le Lecteur en juge lui-même, rapportons trois échantillons; l'un, de ce qu'il condamne très-justement; Alb. de
l'autre, des mauvaises manieres qu'il prend Alb. 2.
pour le condamner *; & le troisiéme, de Part. p 187.
ce qu'il trouve de beau dans le P. Caus- n. 122.
sin *. Tout est dans le même goût. * Id. p. 191.
n. 123. ad

Le premier est celui-ci, où il est ques- calc.
tion d'un Crucifix que S. François Xa- * Idem part.
vier, étant sur un Vaisseau agité par la 5. p. 473. n.
tempête, avoit par hazard laissé tomber 314.
dans la Mer. Enfin, dit le mauvais O-
rateur, enfin les prieres du Saint forcent la
Mer à restituer. A cet effet, elle choisit
une Ecrevisse pour l'envoyer vers lui en
ambassade, & lui faire restitution du Cru-
cifix volé... Elle ne députe point une Per-
le, elle les avoit toutes fondues pour les con-

De Alber-
tis.

vertir en larmes, & pour fournir à sa douleur; mais elle depute une Ecrevisse, parce que sa maniere d'aller à reculons, exprime l'égarement de la Mer qui avoit fait la faute... L'heureuse Ambassadrice s'avance, fiere de son emploi, mais bien triste de la cause de son message... Elle arrive, & rougit bien en approchant; elle confesse que la Mer avec tout son sel étoit bien fade, quand elle avoit commis le crime, &c. Tel est l'échantillon de la mauvaise Eloquence: en voici un de la maniere dont on la condamne, & qu'on nous donne pour modèle de l'Eloquence solide. O les plaisantes rêveries, dit notre Alberti, ô les agréables sornettes! La voyez-vous, Messieurs, je ne dis pas cette description de la Mer en pleurs; mais comme je le conçois, cette horrible, cette affreuse tempête de l'esprit! je ne dis pas l'ambassade de l'Ecrevisse, mais le malheureux naufrage d'un esprit mal placé. Et néanmoins ces Orateurs prétendent avoir de l'esprit, & par le larcin le plus audacieux, ils s'attribuent cette louange. Que dis-je ils se l'attribuent? O les lâches Pirates! ô les brigans poltrons! Voilà le style du P. Alberti. Il ne reste plus qu'à voir ce qu'il approuve dans le P. Caussin. La fausse Eloquence, dit ce Pere, se pare & se farde: mais elle a beau faire. On n'a autre chose à lui dire, sinon: Vous êtes une racine & une engeance de la terre de Chanaan. Un Amorrhéen est votre pere, & votre mere est une Cethéenne. Au jour de votre naissance on ne vous coupa point le nombril, vous

ne fâtes ni lavée, ni salée, ni emmaillottée, De Alberti &c. Il y a neuf pages de cette force, où le P. Alberti trouve de grandes beautés. Que veulent-ils nous faire entendre, lui & le P. Caussin? Ils veulent dire que c'est une raison égarée qui produit la fausse Eloquence, & leur propre raison s'égare pour le dire. Voici comme Boileau l'a dit selon les regles du bon sens.

Art. Poët.
ch. I. v. 39

*La plupart emportez d'une fougue insensée,
Toujours loin du droit sens vont chercher leur
pensée,*

*Et croiroient s'abaisser dans leurs vers monstrueux;
S'ils pensoient ce qu'un autre a pu penser comme eux.*

LE P. NICOLAS CAUSSIN

*Jesuite, de Troye en Champagne, né en
1580, mort en 1651.*

L'OUVRAGE du P. Caussin est un Caussin.
Traité fort ample de l'Eloquence
sacrée & profane, dans lequel il nous
fait lui-même remarquer trois parties. La In Operis sy-
nopsi post in-
tul. & ap-
probat.
premiere, comprise en trois Livres, roule sur la véritable Eloquence des premiers
temps, & sur les secours nécessaires pour
y parvenir. La seconde donne la divi-
sion ordinaire de la Rhétorique, & en
explique les préceptes, ce qui occupe six
Livres. La troisième qui en occupe sept,
traite de l'Eloquence d'apparat, de l'Elo-
quen-

Caussin. quence civile, & de l'Eloquence sacrée.

Morhof. T. M. Morhof dit que ce Traité fut imprimé à Paris en 1643; la permission
2. l. 6. p. donnée par ses Supérieurs à la Flèche,
247. n. 17. est datée du 19. Novembre 1617; & le Privilège est du premier Septembre 1618: ce qui s'accorde avec ce qu'établit M.

M. Bayl. Bayle, que *c'est l'Ouvrage d'un homme qui*
Diff. sur le *avois environ quarante ans, & qu'il fut*
P. Causs. *imprimé à la Fleche en 1619.* M. Mor-
Rem F. *hof dit encore, qu'on y trouve, entre*
Morhof. *autres choses, tous les caracteres du Dis-*
ibid. *cours, expliquez avec beaucoup de soin,*
& qu'il y a des exemples tant de chaque
caractère, que des vices qui lui sont op-
posez. L'Auteur lui-même (1) désigne
son Livre comme un riche trésor d'exem-
ples, utile à ceux qui veulent devenir O-
rateurs. M. Bayle dit que ce Pere se
connoissoit assez bien en Rhétorique. Vos-
sius (2) l'appelle un Rhétoricien d'un
merite distingué. Le Pere Maséne le joint*
avec Vossius & avec l'Auteur du Livre
qui a pour titre: Le Palais de l'Eloquen-
ce. Enfin le Bibliographe anonyme en
juge aussi avantageusement. Il ajoute
pourtant qu'il ne le croit pas compara-
ble au P. Cressol, & je ne vois pas la
raison qu'il a d'en juger ainsi: car s'il
parle de l'Ouvrage du P. Cressol intitulé
Le

M. Bayl sur *Theopompe*
p. 2861. Re
marq. C.
*** Palast.**
styl. Roman.
p. 89.

Bibl Hist. *ce.* Enfin le Bibliographe anonyme en
Petit. Phil. juge aussi avantageusement. Il ajoute
Cur. pag. 39. pourtant qu'il ne le croit pas compara-
 ble au P. Cressol, & je ne vois pas la
 raison qu'il a d'en juger ainsi: car s'il
 parle de l'Ouvrage du P. Cressol intitulé
 Le

1 Cum libros de triplici Eloquentiâ & apparatus
 quondam ex florentissimâ exemplorum copiâ ad ora-
 tioniam facultatem instruerem. *Causs. Pref. sur son*
Liv. des Hierogl.

2 Caussin. Rhetor melioris notæ. *Voss. Instit.*
Orat. T. 2. p. 406.

Le Théâtre des Rbétieurs *, il est dans un genre tout différent, & ne contient point de préceptes. Que s'il veut parler de ce lui qui a pour titre *Les Vacances*, l'Auteur n'y traite que de l'Action.

Cauffin.
* *Theatrum*
Rhetoricum.
Vacationes
astumnales.

C'est tout ce que j'ai trouvé de jugemens touchant le P. Cauffin. Que si on examine son Ouvrage, on trouvera que cet Ecrivain n'est ni assez ferme dans ses idées, ni assez méthodique dans la disposition de sa matiere. Par exemple, pour les idées, il en donne (3) d'abord une fort juste de l'Eloquence solide, & la peint de ses véritables couleurs : mais quelque temps après il en fait (4) une peinture qui ne convient qu'à une Eloquence fardée, & à un genre d'amplification, dont il ne fait pas lui-même grand cas (5). A l'égard de sa méthode, elle est aussi fort irréguliere.

Car premierement, après cette idée de l'Eloquence, & quelques Dissertations sur son origine & ses usages, l'Auteur fait une Critique des anciens Orateurs, Historiens & Philosophes, tant Grecs que Latins, laquelle, dit M. Baillet, est d'autant moins à mépriser qu'elle paroît toute prise des anciens Critiques. Là il s'étend particulièrement dans la comparaison qu'il fait de Cicéron avec les Auteurs les plus fameux

L. I. p. 14.

Jugem. des
Sav. T. 2.
Part. I. p.
171.

3 Virilis, sapiens, excelsa, plena virium, succi & sanguinis, & venustatis, qualis Demost. aut Cicéron.

L. 1. p. 3. col. 1.

4 Figurarum picta coloribus latèque persultans, qualis Cicer. L. 2. p. 78 col. 2.

5 Tumens illa latèque subsultans. L. 5. p. 265. col. 2.

Caussin
L. 1. de ve-
ter. Elo-
quent.

fameux par leur éloquence ; & c'est ce qu'il appelle *l'Eloquence ancienne*, qui fait la matiere du premier Livre. Ensuite il traite dans le second, du style & des varietez dont il est susceptible, & il y ramasse ce que Longin & Hermogène en ont dit de meilleur. Après quoi il traite dans le troisième des moyens de devenir éloquent ; il y marque le caractère du génie oratoire, & la maniere de le cultiver ; il y dit merveille sur l'imitation. Mais outre que la premiere partie de l'Ouvrage du P. Caussin touchant l'Eloquence des Anciens, revient absolument à la seconde, où il veut parler simplement de l'Eloquence ; certainement la Critique des Auteurs, & la connoissance des styles ne sont point des matieres à traiter dès l'entrée d'une Rhétorique ; Quintilien, Hermogène & Longin ont réservé cette Critique à la fin de leurs Ouvrages : & les deux premiers y ont aussi rejeté l'explication des styles

L. 1. p. 14.
&c.
* L. 3 p.
167. col. 1.

La connoissance en effet de ces deux choses n'est le fruit que des études avancées. Et ce qui marque encore que la méthode du P. Caussin n'est pas exacte, c'est qu'après avoir fait la Critique des Anciens dans son premier Livre, il la recommence dans le troisième * au sujet de l'imitation ; & après avoir parlé de la varieté du style dans le second, il en reparlera dans le seizième. Une chose qui n'est pas moins remarquable, c'est que venant d'expliquer ces deux grands points de doctrine, la Critique des Auteurs & la

la variété du style, il commence son quatrième Livre, en disant que *dans les Livres précédens on a vu l'Eloquence dans son berceau* ; cependant c'est le faite de l'Eloquence qu'on vient de voir ; c'en est le comble. L'Auteur le reconnoît lui-même, puisqu'il a intitulé son second Livre (1) : *Du caractère le plus parfait de l'Eloquence*. Il seroit difficile de concevoir une plus grande confusion dans la conduite d'un Ouvrage. Après cela, quels exemples apporte-t-il ? Combien d'inutilitez ! combien de digressions ! En quel style s'explique-t-il ? Il met dans le second Livre divers Discours pour & contre Cicéron , ou pour & contre l'Eloquence ; il la fait parler elle-même. Cela demanderoit un Discours d'un caractère irrépréhensible : Et néanmoins, c'est une déclamation d'Ecolier. Il est inconcevable comment un homme a pû mêler tant de bonnes , je dis plus , tant d'excellentes choses, avec d'autres qui sont très-mauvaises ; ou comment , ayant connu la fausse Eloquence , & étant capable de l'éviter , à ce qu'il paroît par bien des endroits , il s'y jette cependant à tout propos, pour ainsi dire, tête baissée. J'ajoute que cet Auteur, & par les choses qu'il loue, & par celles qu'il blâme quelquefois, & par ses raisonnemens, & par sa maniere de juger, donne lieu de croire qu'il n'a pas des idées aussi sûres du vrai & du beau , qu'il seroit à souhaiter.

En

1 De optimo caractere Eloquentia. P. 180.

Cassin. En effet, il dit* nettement que, selon
 *L. 2. c. 34. lui, ce que Longin appelle *Amplification*,
 p. 139. 140. est ce qu'Hermogène appelle *Circondaction*,
 laquelle néanmoins selon Hermogène n'est
 L. 2. p. 14. que le tour périodique. Il dit ailleurs
 que le style Historique approche du Sophistique. Et dans un autre endroit il avance que le caractère du Discours qu'
 L. 2. ch. 28. Hermogène appelle *le Vrai*, est bon pour
 p. 139. instruire, & non pas pour plaire. Cependant rien ne fait plus de plaisir qu'un style qui est dans le vrai. Enfin dans son
 L. 4. p. 181. quatrième Livre il met les *Proverbes*, les *Apologues*, les *Hieroglyphes*, & les *Emblèmes* parmi les sources de l'Eloquence, avec l'Histoire, les Autoritez des Anciens, les Sentences, les Loix, l'Ecriture sainte, & la connoissance des lieux de Rhétorique. Tout cela peut être d'usage; mais il est mal digéré. L'Invention dont il a dessein de parler, se propose trois choses, les preuves, les passions & les mœurs. C'est de quoi l'Auteur devoit traiter dans ce Livre. Pour ce qui est des avantages qu'on tire de l'érudition, de la connoissance de l'Histoire, & d'autres choses semblables, pour nourrir & enrichir l'Eloquence, il devoit en traiter dans le Livre où il parle des secours nécessaires à un homme qui veut devenir Orateur.

S'il dit d'excellentes choses touchant *l'Amplification* dans son cinquième Livre, il en dit aussi qui ne sont pas dignes d'un homme comme lui qui marque d'ailleurs qu'il a du goût. Il en est de même

ma du sixième. Pour y traiter de l'Exorde *L. 6. p. 207.* de il débute par cette pensée remarquable, *qu'on ne sauroit croire combien la multitude des préceptes a fait dire de mauvaises choses sur cet article.* Est-ce pour éviter cet écueil, qu'il employe seize pages *207. col. 2.* & de la plus fine érudition pour nous donner les préceptes de l'Exorde? Je pourrois dire qu'il en donne autant à la Narration, si je voulois y comprendre les exemples qu'il en rapporte; & ce que je puis assurer, c'est qu'on ne trouve pas l'arrangement, la netteté, ni la brièveté nécessaire dans les préceptes qu'il donne *L. 6. p. 211.* de la Preuve, ou de la Réfutation, ni dans ce qu'il dit touchant l'ordre qu'il faut donner à ces deux parties, ou touchant le choix qu'il faut faire des preuves. Ce qu'il dit des diverses espèces d'argumens, est peu utile. Il insiste plus *L. 6. p. 242.* sur la Réfutation, & il en rapporte jusqu'à dix exemples fort longs; au lieu qu'il n'en donne pas un de la preuve. *L. 6. p. 244.*

Il fait sur l'Elocution à peu près ce qu'il a fait sur l'Exorde, & il y est trop long. Il avoue qu'il n'en a que trop parlé dans la première partie de son Ouvrage *L. 7. p. 250.*; & néanmoins, puisqu'il est, dit-il, entré dans les préceptes sur cet article, il veut rapporter ce que les plus sages Rhéteurs en ont dit, & sur-tout suivre en cela la doctrine de Cicéron & de Stré-*ib. p. 252.* bée de Reims. Mais il entre dans des minuties où ces Auteurs ne sont point entrez. Entre autres, il copie ce que les Rhéteurs ont dit sur les figures: il

Caussin. en fait * un Catalogue, & en compte
 * *L. 7. p.* jusqu'à deux cens vingt-quatre; & après
 379. *col. 1.* avoir traité de toutes par ordre alphabe-
 66. *L. 7. p. 414.* tique, il les reprend toutes encore u-
 ne fois en les distribuant par classes, à
L. 7 p. 435. quoi il ajoute l'indication des endroits où
 Cicéron s'est servi des principales; ce qui
 est la chose du monde la plus mal en-
 tendue, à raisonner selon les bons princi-
 pes qui sont répandus dans l'Ouvrage
 même de cet Auteur.

L. 8. p. 459. Lorsqu'il s'agit des Passions, il fait pro-
 fession de suivre sur ce point la doctrine
 d'Aristote: mais ce qu'il en tire de bon,
 est étouffé par les choses étrangères qu'il
 y mêle, & qui ne regardent point les
 passions que l'Orateur excite par le dis-
 cours. Il employe cent grandes pages
 sur une matiere qu'il pouvoit traiter en
 moins de dix. Ceux qui savent la doc-
 trine d'Aristote, ont peine à la recon-
 noître dans ce qu'en dit le P. Caussin:
 comment ceux qui ne la savent pas, pour-
 ront-ils se flatter d'y en avoir pris une
 idée? Ce Pere finit au neuvième Livre
 la seconde partie de son Ouvrage par
 les préceptes de la Prononciation. Il
L. 9 p. 555. convient lui-même dès l'entrée, que les
 regles qu'on en donne par écrit, ne sont
 bonnes à rien; il ne laisse pourtant pas
 de les donner, & il rapporte sur cette
 matiere des choses qu'il regarde comme in-
 supportables (1), sans appréhender de se
 rendre insupportable lui-même.

Sa

» *Ratio Antiquorum putidiuscula, &c. L. 9. p. 565.*

Sa troisième partie commence au dixième Livre, lequel avec le suivant répond assez bien, du moins en un sens, au but de l'Auteur, qui est de traiter des *Discours d'apparat, ou d'ostentation*. Peut-être est-ce pour cela qu'il y fait montre de tout ce qu'il sait, non pas tant en fait de préceptes, que de passages d'Auteurs. Il donne à la vérité des préceptes fort bons; ils y sont même assez fréquens & assez serrez dans l'endroit où il rapporte ce que Denys d'Halicarnasse a dit sur les diverses especes de discours dans le genre démonstratif. On peut dire néanmoins que les deux Livres, dont je parle, ne sont presque composez que d'extraits d'Auteurs, & des éloges de tout ce qu'on peut s'imaginer. Même le Livre onzième ne contient rien autre chose; & cela va si loin que le seul *Index* de ces deux Livres contient plus de cinq pages in 4. Il ne faut pas s'étonner s'il s'est fait tant d'éditions de cet Ouvrage. C'est un Répertoire pour les jeunes Etudiens qui veulent trouver les choses toutes faites, & qui ne manqueront jamais de courir après de pareils Recueils, pour peu qu'on s'avise une ou deux fois de leur proposer des sujets qu'ils y puissent rencontrer.

Il n'y avoit point d'apparence de traiter autrement du genre Délibératif & du genre Judiciaire, que du Démonstratif. L'Auteur s'y étend moins, puisque les deux ensemble n'occupent qu'un Livre. Il y donne de bons préceptes, particulièrement.

Cantabrigia

L. 10. c. 6.

6c.

Ibid.

L. 12. p.

757.

Castella. lierement sur les mœurs, & sur le caractère de l'Eloquence du Barreau, qu'il ne veut point qu'on charge de citations, comme on faisoit autrefois. Mais avec ces préceptes il mêle beaucoup de choses étrangères à la Rhétorique. Il s'étend sur la forme que les Persans, les Egyptiens, les Grecs, les Romains gardoient dans l'administration de la Justice. Il s'étend aussi sur ce qui concerne les Juges, les Avocats, & les connoissances nécessaires aux derniers. Il parle du Droit, & de la maniere, tant de diviser cette Science, que de l'étudier. Què dire de tout cela, sinon que ce sont des digressions hors d'œuvre, & que l'Auteur, en s'y jettant, ressemble à un torrent qui se déborde; d'autant plus que le treizième Livre n'est pas une piece plus nécessaire que toutes ces digressions. Ce n'est qu'un recueil de discours dans le genre Délibératif & dans le Judiciaire. Il est vrai qu'il y a mis des notes avec des analyses qui peuvent passer pour des préceptes; mais c'est accabler son Lecteur.

L'Eloquence de la chaire fait le sujet des trois derniers Livres, qui sont le quatorzième, le quinzième & le seizième. Dans le premier des trois l'Auteur montre la dignité de cette Eloquence par la variété, l'abondance & la noblesse des matieres dont il fait un détail suivi de quelques Discours tirez de S. Chrysostome & de Salvien.

Deformé Le titre du second promet le caractère de l'Eloquence sacrée, & on ne le donne
facræ Eloq. L. 15,

donne que dans le troisième. Ce second Causse
 n'est qu'un Dialogue entre un Maître de
 Rhétorique (1) & un Prédicateur, qui
 examinent si l'*Éloquence artificielle est com-
 mune dans la chaire*. Le Rhétoricien
 soutient l'affirmative, & dit ce qui se peut
 dire de plus raisonnable. Cependant le
 Prédicateur le réfute avec beaucoup de
 véhémence; & comme s'il ne l'avoit pas
 réfuté, il dit ensuite que le Ministre de
 la Prédication doit être instruit de la *Rhé-
 torique & de toutes les belles Lettres*.

Ce Prédicateur qui s'appelle *Théophras-
 te*, demande deux qualitez dans un hom-
 me qui se mêle de prêcher, la *vertu &
 la sagesse*. Il veut pour cela qu'il se nour-
 risse de la lecture de l'Écriture sainte,
 des Pères, des Conciles; qu'il soit hom-
 me d'oraison; qu'il ait beaucoup d'hu-
 milité, beaucoup de respect pour le mi-
 nistère, beaucoup de zèle pour les a-
 mes; enfin beaucoup de constance & de
 courage, avec une grande pureté de mœurs,
 & un grand désintéressement. Tout cela
 regarde la *vertu*, & les sources où on
 la puise. Pour la *sagesse*, il veut, dit-il,
comme Théophraste, [Remarquez que c'est
 Théophraste lui-même qui parle,] L. 15. p.
951. que
 le Prédicateur se soit rempli dès sa jeunesse
 de toutes les Sciences humaines; qu'il sa-
 che l'Histoire, les Coutumes & les Usa-
 ges du Pays; & sur-tout la Théologie,
 l'Écriture, les Conciles, les Cas de con-
 science, l'Histoire Ecclesiastique. Voilà
 en

Caussin.

en effet l'idée d'un Prédicateur; à quoi le P. Caussin fait ajouter avec raison, qu'il y a plus d'Eloquence dans Moïse, dans Job, dans les Prophetes & dans S. Paul, que dans Platon; comme aussi que les Ouvrages des Peres, & de ceux qui les ont suivis, en sont tout pleins. Il est seulement à remarquer que l'Eloquence des Peres convient à tout le monde: mais que, selon S. Augustin, celle des Ecrivains sacrez convient à ces Ecrivains, & ne conviendrait point à d'autres (1).

Enfin ce que le P. Caussin avoit promis de faire dans le quinzième Livre, il le fait dans le seizième qui est le dernier. Il y donne le caractère de l'Eloquence de la chaire. Il intitule ce Livre: *Chrysostome*, ou *l'Idée*, parce qu'il trouve dans ce Saint des exemples de tous les styles. Et comme s'il n'avoit pas assez traité des caractères du Discours dans son second Livre qu'il n'employe qu'à cela; ou dans le septième, qui traite de l'Elocution; ou dans l'onzième, qui parle du style du genre Démonstratif; ou dans le douzième, qui parle de celui du genre Délibératif; ou dans le treizième, qui explique celui du genre Judiciaire; il recommence tout de nouveau à parler des styles dans ce dernier Livre, & il en parcourt les espèces. Ainsi il traite du style grave & majestueux, des vices qui lui sont opposez; du style sec; de la véhémence;

1 Nec ipsos alia [deceat] nec alios ipsa. S. Aug.
de Doctr. ch. 4.

mence ; de la lenteur ; du style austère, *Caussin* ; & de lès excès ; du style flatteur, des railleries ; du style poli ; du style affecté ; du style pieux & simple ; du style pieux & grave. Il parle des Savans, des demi-Savans ; de ceux qui perdent le temps à des questions frivoles. Tout cela est accompagné d'exemples ; après quoi il applique à S. Chrysostome ce qu'il a dit en général, & montre par des extraits qu'il en rapporte, que ce Saint a excellé dans tous les caractères dont la dignité de la chaire est susceptible. Ce qui est une imitation de la méthode d'Hermogène.

Je conclus que le P. Caussin ayant une lecture si prodigieuse, & ayant parcouru tout ce qu'il y avoit de bon dans les Ouvrages soit des Maîtres, soit des Orateurs, auroit pu faire une très-bonne Rhétorique, s'il avoit voulu s'en donner la peine. Il paroît par plus d'un endroit qu'il avoit de l'esprit & de grandes connoissances. Mais il n'a ni bien conçu, ni bien digéré sa matiere. Il n'a point choisi dans ce qui se présentoit à lui. Il n'a point gardé de mesure dans l'étendue qu'il a donnée à son sujet. Il s'est souvent abandonné à un mauvais style. De sorte qu'il faudroit refondre son Ouvrage du tout au tout, & le réduire à moins de la moitié pour le rendre bon. Et en l'état où il est, il me paroît dangereux à lire pour tous ceux qui n'auront pas le goût formé pour profiter de ce qu'il y a de bon, sans se gâter dans ce qu'il y a de mauvais.

R.E.

Du Pere le Pelletier Jesuite.

Le P. le
Pelletier.

LE Palais de l'Eloquence est une Rhétorique aussi ample que celle du P. Caussin, & composée par un seul Pere de la Compagnie, ainsi qu'il paroît par le préambule du premier Livre, où l'Auteur ne parle de lui-même qu'au singulier, comme un seul homme qui a tout fait. Cependant la suite du titre dans une édition de Lyon attribue la premiere composition de cet Ouvrage aux Jesuites de France en général; & la révision à ceux de Mayence. Elle donne en même temps aux derniers l'honneur de l'avoir accommodé au génie & aux mœurs des Allemans & des autres Nations, & de l'avoir rendu utile, *non seulement aux Amateurs de l'Eloquence, mais encore aux Prédicateurs.*

Il y a apparence que cette queue du titre est de la façon d'un Libraire également avide & ignorant, qui veut attirer des acheteurs, & qui ne fait ce qu'il dit. Quoi qu'il en soit, cet Ouvrage est divisé en dix Livres qui ont chacun un nom par-

1 Quæ primâ specie admirationem, se explicat & solum movent. *Ln 4. de Fis. 2. 22.*

particulier. Le premier est le *Vestibule* Le P. 10
de l'Eloquence, le second en est le *Tré-* Pelletier,
sur, le troisième l'*Autel*, le quatrième
l'*Arsenal*, le cinquième le *Théâtre*, le si-
xième le *Triomphe*, le septième le *Ciel*, le
huitième le *Temple*, le neuvième le *Trône*,
le dixième le *Tribunal*.

On ne sauroit guères douter que l'Au-
teur ne se soit donné quelques applaudis-
semens pour avoir trouvé tant d'expressions
pompeuses; mais je doute fort qu'il en
reçoive aucun de ses Lecteurs. Ces ex-
pressions, à mon sens, sont un exemple
de ce que disent Cicéron (1) & Quin-
tilien (2), qu'il y a des choses qui riennent
d'abord à l'imagination, qu'on admire même;
mais dont on ne fait pas grand cas,
lorsqu'on les a examinées. Elles sont aussi
un exemple de ce qu'a dit Longin, qu'il *Traité de*
faut bien se donner de garde de prendre pour *Sub. 4.7.*
sublime une certaine apparence de grandeur
faite sur de grands mots assemblez au ha-
zard, Et qui n'est après tout qu'une vaine
enflure de paroles, plus digne de mépris
que d'admiration. Si ce défaut est con-
sidérable en quelque endroit qu'il se trou-
ve, il est plus sensible à la tête d'un
Livre, que par-tout ailleurs, puisque le
titre doit paroître aussi simple que l'Exor-
de. Il y auroit encore à examiner si tous
ces titres particuliers sont compris dans
le titre général, & même si tant de ti-
tres

2 Inventiunculis gaudent, quæ exeuſſæ riſum ha-
bent, inventæ faciæ ingenii blandiuntur. Quint. 4
8. 4. 5.

Le P. le
Pelletier.

tres métaphoriques sont de bon goût dans un même Ouvrage. Mais il vaut mieux que le Lecteur en juge par le détail.

L'Auteur a donné le nom de *Vestibule* au premier Livre qui contient les réflexions sur les secours qu'on peut, ou qu'on doit tirer soit de l'art, soit de la nature, pour devenir éloquent.

Le *Trésor* de l'Eloquence ne signifie ici que les préceptes de l'Invention, c'est-à-dire l'explication des lieux de Rhétorique, leur nombre, leur nature, leur usage, avec des axiômes sur chacun, lesquels, à dire vrai, ne sont pas d'une grande utilité.

Il restoit à parler des preuves que l'Orateur ne trouve pas, mais qu'on lui fournit, afin qu'il les traite, & qui sont les *Sermens*, les *Loix*, les *Témoins*, les *Réponses d'Oracles*, & autres choses semblables. L'Auteur comprend toutes ces choses sous le nom d'*Autel de l'Eloquence*, à cause, dit-il, que les sermens se faisoient sur les Autels, que les Oracles s'y rendoient, que les Loix en tiroient leur force, & par d'autres pareilles raisons. On ajoute à tout cela ce qui regarde les *Enigmes*, les *Hieroglyphes*, & les *Emblèmes*.

Par l'*Arsenal* de l'Eloquence, on entend les argumens; leurs différences; la manière de les varier; les Transitions; l'Amplification qui dépend des argumens; sa nature, sa place, son usage; toutes choses certainement que l'Auteur a expliquées avec soin.

Le

Le *Théâtre* de l'Eloquence est le Livre, où l'on donne à considérer les parties du Discours, & par conséquent où il s'agit de la Disposition; c'est là qu'à l'occasion de l'Exorde on apprend ce que c'est que les mœurs exprimées dans un Discours.

Le *Triomphe* de l'Art consiste dans la manière d'émouvoir, ou d'arrêter les Passions. L'Auteur comprend sous cette idée les mœurs de l'Orateur, & non seulement celles qui regardent la Rhétorique, ou qui s'expriment en parlant; mais encore celles qui regardent la Morale, & qui se déclarent par les actions. Il s'étend davantage sur les Passions; il les considère tant en général qu'en particulier, soit pour en donner des règles; soit pour en faire connoître les espèces, la nature, les effets, les caractères & les causes. Je n'ai point vu de Rhétorique où cette matière soit traitée plus au long. Il y a certainement de quoi s'instruire abondamment sur cet article, aussi-bien que sur ce qui regarde la raillerie, qui fait un des grands ornemens du Discours, lorsqu'on l'emploie à propos. Ce n'est pas sans raison que l'Auteur l'a jointe aux passions; elle est du nombre des choses qui remuent puissamment les esprits.

Comme les Figures sont au Discours, ce que les Etoiles sont au Ciel, c'est-à-dire, qu'elles en font l'éclat & l'ornement; c'est pour cela que l'Auteur a donné le nom de *Ciel* au Livre où il explique

Le P. le
Pelletier.

que fort au long toutes ces différentes beautés.

Le *Temple de l'Eloquence* est, à ce que l'Auteur prétend, le Genre démonstratif, à cause qu'on y honore la vertu ; raison qui prouveroit que c'est plutôt le Temple de la Vertu même, que celui de l'Eloquence.

C'est ainsi qu'on peut dire que le nom de *Trône* ne convient point au Genre délibératif ; l'Auteur lui donne ce nom, parce que, dit-il, l'Orateur y est comme élevé sur un siège, pour écouter les avis de ceux qui opinent, & pour en juger. Or c'est ce qui convient moins à l'Orateur, qu'à ceux qui le consultent. J'en dis autant du Genre judiciaire, qu'il qualifie du nom de *Tribunal de l'Eloquence*, quoique ce ne soit point du tout l'Eloquence qui juge dans les Plaidoyez, mais la Justice qui y préside.

Je crois devoir remarquer que dans le Livre qui traite du *Panegyrique*, l'Auteur parle de tous les Discours qui peuvent y avoir rapport : ainsi l'on y trouve des idées pour les Discours qui se font à la réception d'un Docteur, d'un Magistrat, d'un Prelat, d'un Prince, d'un Intendant de Province. On y trouve pareillement des règles pour les Oraisons funebres, & même pour les pompes, & pour les appareils qui les accompagnent. C'est ainsi encore qu'on y trouve sur le Genre délibératif, & sur le judiciaire tous les Discours à peu près qui ont rapport à l'un ou à l'autre.

Il y a donc de bonnes choses dans cette Rhétorique; mais il y en a en même temps, beaucoup d'étrangères, beaucoup d'inutiles, non seulement parmi celles qui sont hors du sujet, mais même au nombre de celles qui semblent appartenir à l'Art. Il ne faut que jeter les yeux sur les répétitions fréquentes de ce qui regarde les mœurs, les passions, les figures; ou sur les détails dans lesquels on entre sans nécessité, ou enfin sur quelques exemples à retrancher. Tel est, selon moi, celui, où l'on fait plaider l'Afrique & l'Asie devant le Dieu Mars pour la gloire des armes, & où faisant parler ce Dieu, on le fait parler de Jésus-Christ; ce qui sûrement ne paroît pas convenir.

Excepté ces endroits, & quelques autres semblables, on peut dire que l'Ouvrage est bon, ou du moins qu'il y a de quoi en faire un bon. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'Auteur fait profession de tirer tous les préceptes des premiers Maîtres de l'Antiquité. Il reconnoît que sans cela il n'eût rien dit qui vaille, & que s'il n'en avertissoit, il pourroit passer pour plagiaire: de sorte qu'il n'y a que la manière de traiter son sujet, & de l'arranger qui soit de lui; si l'on ne veut y joindre encore les exemples, qu'il seroit à souhaiter qu'il eût plutôt pris d'ailleurs, que d'en faire quelquefois lui-même.

C'est le jugement qu'il faut porter de tous ceux qui ont suivi la même méthode.

Le P. le de. Je ne suis pas le seul qui aye re-
 Pelletier. marqué qu'ils ont tous hasardé beaucoup,
 & qu'ils ont presque tous échoué. C'est
 Bibl. Hist. le sens du Bibliographe Allemand, lors-
 Pol. &c. p. qu'il dit qu'une des causes pourquoi on
 39. ne fait plus tant de progrès dans cet Art,
 c'est que les Maîtres ne donnent plus
 de bons exemples comme autrefois. J'a-
 joute sur ce que l'Auteur fait profession
 de ne suivre que les Anciens, que c'est
 le sort des nouvelles Rhétoriques, &
 qu'elles ne disent rien de nouveau, ex-
 cepté ce qu'elles disent quelquefois hors
 du sujet, ou contre les règles les plus
 certaines de l'Eloquence.

Masene. J A C Q U E S M A S E N E ,

Jesuite , Regent de Rhétorique à Cologne.
 1659.

Morb. T. 2. M Onsieur Morhof qui estime beau-
 l. 6 p. 248. coup la Rhétorique du P. Caussin,
 n. 17. estime encore davantage celle du P. Ma-
 Palzstra sene , intitulée l'*Ecole* , ou l'*Exercice de*
 oratoria. l'*Eloquence* , outre laquelle l'Auteur a fait
 un autre Livre, intitulé l'*Ecole* , ou l'*E-*
 Palzstra xercice du style. C'est ainsi, même selon
 styli Ro- lui *, qu'on doit entendre le terme mé-
 mani, &c. taphorique, & tiré de la *Lutte* , qu'il em-
 * Palzstra ploye dans le titre, non seulement de ces
 orator. p. 7. deux Livres, mais encore de sa Poétique;
 parce qu'apparemment il n'a pas cru que
 ce

ce fût présenter trop souvent à son Lecteur une bonne métaphore. Maître

Les deux Ouvrages dont j'ai à parler, sont deux *in douze*, & des plus grands dans leur espèce, & des plus gros. L'un est d'environ onze cens pages, l'autre d'environ huit cens. Ils sont tous deux de même datte ; mais il paroît, par la de 1652 lecture, que le plus petit est l'aîné.

A prendre le titre propre de ce Traité, selon l'idée ordinaire, il paroît ne promettre que des règles générales sur les mots & sur les phrases, ou tout au plus encore sur les pensées ; c'est en effet ce qu'on entend communément par le *Style*. Cependant on y trouve beaucoup de choses à quoi on ne s'attendroit pas, que l'Auteur a eu soin, non seulement de comprendre dans son Ouvrage, mais d'exprimer aussi dans la suite de son titre, parce qu'il les a regardées comme faisant partie de son dessein, qui est de nous former à écrire en Latin, ou à parler cette Langue comme Cicéron.

On ne peut nier que ce qu'il traite dans le cinquième & dernier Livre, n'entre en effet dans son sujet. C'est l'Art de lire & de composer des Dialogues, des Lettres, ou l'Histoire. Cet Auteur y donne fort au long, ce que les premiers Maîtres ont cru ne devoir donner qu'en peu de mots, parce qu'ils ont supposé qu'un homme qui a du génie, supplée aisément ce qu'on ne lui dit pas sur cela.

Mais quel rapport le quatrième Livre
Tome VIII. Part. II. K a-t-

Masene.

a-t-il avec son dessein? L'Auteur n'y traite que de l'Empire des Assyriens, des Médes & des Perses; des Antiquitez de la Grèce, particulièrement d'Athènes & de Lacedémone; des Poètes & des Orateurs Grecs, des Philosophes & de leurs différentes Sectes; enfin des Antiquitez Romaines rapportées par Rosin. Sont-ce-là, dira quelqu'un, des règles pour se former le style? Le P. Masene a prévenu la difficulté; sans toutes ces connoissances, selon lui, il n'est pas possible d'avoir cette force de discours qu'on admire dans Cicéron; & cet Orateur les recommande lui-même dans ses Dialogues.

Palzst.
styl. Rom.
L. 4 c. 1.

Il est visible que ce Pere prend à gauche, & dans le sens qu'il donne à Cicéron, & dans ce qu'il nous débite pour former le style, & dans ce qu'il dit pour se justifier. A dire vrai, ces Antiquitez sont curieuses, & si on ne les fait, on ne peut bien entendre les Auteurs; mais on peut parler comme Cicéron, sans avoir à parler des mêmes choses. Ce sont nos mœurs qu'il faut apprendre à un homme qui doit parler aujourd'hui, & non pas les mœurs des Anciens; & s'il falloit, pour former le style, donner toutes les connoissances de Cicéron, il faudroit faire de trop gros volumes. Aussi Strébée de Reims, très-justement loué, & estimé par le P. Masene, a fort bien traité tout ce qui regarde le style, sans entrer dans ces Antiquitez.

Palzst. styl.
Rom. l. 1, c.
4.

Cependant la matiere du troisiéme Livre est encore plus surprenante. Ce sont
trois

vois Recueils, l'un de Proverbes tant Grecs ^{Mais} que Latins; l'autre de mots Latins qui sont véritablement Grecs, mais qui ont reçu à Rome le droit de Bourgeoisie; & le troisième de certains mots Grecs, d'où sont encore venus certains mots Latins. Sur quel fondement l'Auteur donne-t-il ces Recueils? c'est que, selon lui c'est une ^{Mais} chose qui fait la richesse du style, outre ^{le} qu'il faut avoir quelque connoissance du Grec pour bien parler Latin.

Que si du troisième Livre, il faut venir au premier, on y trouve sept Dissertations, tirées mot pour mot de Quintilien, comme l'Auteur le déclare lui-même, sur l'éducation des enfans & sur les premières études. Pour ce qui est du second Livre, il n'y est parlé que *du Style*, tant en général, qu'en particulier, & selon les différences dont il est susceptible, soit en lui-même, soit dans les matières où l'on l'applique; c'est pourquoi il y traite du style épistolaire, du style oratoire, & du style historique, avec dessein de parler encore du style épistolaire & de l'historique dans son dernier Livre.

Si on s'étonne de la manière dont j'ai détaillé cet Ouvrage, en rétrogradant du dernier Livre à ceux qui le précèdent; ma raison est non seulement que je l'ai trouvée plus commode, mais que l'Auteur lui-même dans l'Avertissement aux Lecteurs, leur propose un autre ordre de lire son Livre, que celui qu'il a suivi en le composant.

La méthode de cet Auteur diffère également,

Masene.

lement, & de ceux qui ne donnent point d'exemples de leurs préceptes, & de ceux qui en donnent. Comment cela? Il rapporte les pièces entières, où se trouvent les exemples, ou du moins il en rapporte des parties de trente ou quarante pages. Si on lui demande pourquoi? c'est, dit-il, qu'il compte plus sur la lecture des bons Auteurs, & sur le soin d'écrire, & de les imiter en écrivant, que sur le grand nombre de préceptes. Est-ce à dire pour cela qu'il soit nécessaire de copier les Ouvrages entiers de ces Auteurs dans un Traité de préceptes? Il en use encore ainsi dans son autre Livre, intitulé *l'Ecole*, ou *l'Exercice de l'Eloquence*, où il se flatte d'avoir plus applani les difficultez de *l'Art oratoire*, qu'aucun des Maîtres qu'il eût jamais lus, soit pour avoir donné une méthode facile à ceux qui veulent imiter les harangues de Cicéron, soit pour avoir dissipé les ténébres qui étoient répandues dans Aphthone. Cet assemblage de Cicéron & d'Aphthone est particulier. Quel qu'il soit néanmoins, ce n'est point à quoi je m'arrête. Mais si le P. Masene ne veut point d'exemples détachés, il donne pour raison, que *c'est*, dit-il, *arracher l'œil de la tête*. Il veut donc qu'on rapporte des pièces entières. Il déclare cependant que quelquefois il retranche lui-même de ses longues citations les endroits les moins beaux, ou qui étoient étrangers à son sujet, & il propose à ses Elèves des morceaux détachés à travailler, ou à étudier, pour imiter

Palast. O-
rat. Epist.
Nuncup. &
P. 224.

Id. p. 7.

imiter les Peintres qui ne proposent pas *Maisene* d'abord un corps entier, mais quelque partie. Ce n'est point là, à mon avis, être assez ferme sur ses principes, outre que sa méthode le jette dans d'étranges longueurs. Il a pourtant beaucoup de bonnes choses, particulièrement sur les styles, parce qu'il suit les principes d'Herzogène. On estime les analyses qu'il fait des Harangues de Cicéron, & les jugemens qu'il en porte. Il joint le tout à ses préceptes, avec la Vie de cet Orateur, parce qu'elle donne du jour à ses Harangues. Tout cela eût été plus convenable dans un Commentaire que dans une Rhétorique. Un bon morceau dans cet Ouvrage est ce qu'il dit sur les Passions; il y met son Lecteur en état d'entendre & de pratiquer cette importante partie de l'Art. Il y suit la doctrine d'Aristote; il la confirme, par tout ce qu'en *ib. p. 145.* dit Cicéron. Il ajoute ce que cet Orateur a dit encore sur les mœurs, avec diverses Differtations répandues dans les trois Livres de l'Orateur. Il les rapporte mot pour mot, selon sa méthode, quelques longues qu'elles soient. Il fournit des exemples sur les préceptes qui s'y rencontrent, il montre par tout un grand nombre de connoissances, il est fécond en pensées, il s'exprime en bons termes. On ne peut nier qu'en beaucoup d'endroits il ne fasse voir qu'il avoit du goût, quoiqu'en beaucoup de choses il semble n'en avoir guères. Entre autres, je ne sai pourquoi commençant sa Rhé-

Maséna.

torique par l'invocation de Dieu & des Saints, il nomme sainte Catherine dans cette invocation, en l'appellant *la Pallas des Chrétiens*.

Ce Pere a fait encore plusieurs Ouvrages, il a fait un *Traité des pointes*, ou *des pensées d'esprit*. Il en a fait un autre qu'il a intitulé *le miroir des Images*, dans lequel il donne un nombre infini d'exemples sur les Symboles, les Emblèmes, les Hieroglyphes, les Enigmes; & c'est à quoi je ne crois pas devoir m'arrêter, quoiqu'il le croye extrêmement utile à l'Orateur.

MARTIN DU CYGNE,

De S. Omer, Jésuite. 1660.

Du Cygne.

*Morhof. T.
2. l. 6 p. 248
n. 18.*

IL y a plus d'ordre & de netteté dans les Analyses du P. du Cygne, au jugement de M. Morhof, que dans celles du P. Maséna, & c'est ce qui le lui fait préférer. Il remarque que dans celles du P. du Cygne on trouve le sujet, les parties, les raisonnemens, les Périodes, les figures de toutes les Harangues de Cicéron avec des notes sur chacune de ces Harangues. Ce jugement me paroît vrai. On fait d'ailleurs que l'Ouvrage est généralement estimé de tous ceux qui le connoissent, & qu'il est très-utile, tant aux Maîtres qu'aux Ecoliers pour l'explication ou l'intelligence des discours.

de l'Orateur Romain, ce qui a porté à en faire une nouvelle édition dans ces dernières années. Il y en a une de 1670: & ce n'est pas la première. L'Épître dédicatoire est de 1660.

Le Critique que je viens de citer, ne dit rien de la Rhétorique de cet Auteur, apparemment parce qu'il a voulu que l'on conclût de cet Ouvrage, ce qu'il nous disoit du premier. En effet les analyses du P. du Cygne ne sont que l'application de ses règles sur les Ouvrages de Cicéron. On ne peut donc douter de la bonté de sa Rhétorique, d'autant plus qu'on voit que dans tous ses préceptes il suit les premiers Maîtres de l'antiquité. Le style de cet Ouvrage est fort simple, mais bon. L'Ouvrage est par demandes & par réponses, ce qui est fort commode pour les jeunes gens. On y trouve suffisamment de quoi s'instruire de l'Art Oratoire, & de toutes ses parties, excepté qu'il ne dit rien des mœurs en particulier. Mais les Passions y sont suffisamment expliquées. Il donne assez bien la manière de les exciter, & il apprend encore mieux l'usage qu'il en faut faire. Il en découvre les causes en peu de mots d'une manière convenable, & sans y prendre le change, ni substituer les causes physiques aux causes morales, comme a fait de nos jours M. Pourchot, ci-devant Professeur de Philosophie au Collège Mazarin. Il y a seulement quelque chose de ce qu'on appelle *Eloquence de l'Ecole*, dans l'exemple qu'il donne pour mon-

Du Cygne.

trer la manière dont il faut varier les Passions. Ce que je dis des mouvemens de l'ame, je le dis de l'amplification, je veux dire que l'Auteur en développe suffisamment tant l'usage que la nature. Dans ce qui regarde les diverses manières de raisonner, il ne paroît pas assez distinguer les Syllogismes disjonctifs, des Enthymemes. On pourroit s'étonner d'une chose, qui est, qu'après avoir donné deux parties à l'Elocution dans la définition qu'il en apporte, lesquelles sont *les mots & les pensées*, il semble ne plus se souvenir que des mots. Car il fait consister toutes les vertus de l'Elocution, dans la *clarté*, la *pureté*, l'*ornement* & la *douceur*; de telle sorte que l'*ornement*, selon lui, ne comprend que les *tropes* & les *figures*; & que la *douceur* ne comprend que le *nombre* ou l'*harmonie* & la *période*, sans plus faire mention des *pensées*, parmi lesquelles néanmoins, même selon lui, il y en a qui appartiennent à l'Elocution, & qui en augmentent la *douceur* & la *force*. Mais il y a une réponse, qui est, que l'Auteur a suffisamment compris ces sortes de pensées, dans ce qu'il dit, en parlant de la manière d'amplifier ou d'étendre le discours.

Une chose louable parmi beaucoup d'autres dans cette Rhétorique, c'est qu'elle est bien fournie d'exemples & néanmoins assez courte. La modération de l'Auteur paroît encore dans son troisième Livre, dans lequel il a évité sur les figures & sur les tropes cette énorme profusion, où
sont

font tombé tant d'autres Maîtres de Rhé- Du Cygne
 torique, tant anciens que modernes.
 C'est ainsi qu'il parle très-sensément & de
 la Mémoire & de l'Action de l'Orateur.
 Il reconnoît que les règles qu'on donne
 sur la Mémoire sont une illusion, qui ne
 peut que fatiguer inutilement ceux qui
 s'en servent, & qu'on ne peut guères en
 donner sur l'Action. Mais il y a lieu
 d'être surpris de ce qu'ayant si peu de cho-
 se à dire tant de l'une que de l'autre, il
 n'a pas laissé de mettre à la tête de ce
 qu'il dit de la première, le titre pompeux
 de *Livre quatrième* ; & à la tête de ce
 qu'il dit de la seconde, le titre de
Livre cinquième. Le premier de ces deux
 Livres m'a fait ressouvenir de ces animaux
 dont parle Cicéron, qui naissent & fi- Cic. 1. Li-
des Tuscu-
 nissent le même jour. Il en est de même,
 en sa manière, de ce Livre ; la même pa-
 ge le commence, & la même page le
 finit. Comment un aussi habile homme
 n'a-t-il pas senti qu'une si petite chose se-
 met, sans titre, à la suite d'une autre ma-
 tière ? Avec cela on lui a obligation de
 nous avoir donné des Analyses exactes
 des Harangues de Cicéron, & il est tou-
 jours vrai de dire que sa Rhétorique est
 un bon Ouvrage, propre à mettre les jeu-
 nes gens en état de lire les Originaux,
 qui est ce qu'on doit demander dans une
 Rhétorique ordinaire.

Ce n'est donc pas sans raison que les
 Auteurs des Journaux de Trevoux de- Mots de
Dec. 1713
p. 2096, &c.
 mandent qu'on lise les Ouvrages du P. du
 Cygne, si on veut s'instruire de ce qu'ils

Le Cygne. pensent sur l'Eloquence. Ils ajoutent à la gloire de ce Pere, que deux célèbres Professeurs de l'Université ont dicté sa Rhétorique; & ce qui ne lui fait pas moins d'honneur, ils le mettent à la tête des plus grands Maîtres que la Société ait produit, non pas, je crois, à dessein de le préférer, mais du moins de l'égaliser à ce qu'ils ont de plus illustre. L'estime qu'ils témoignent avoir pour cet Auteur, est mieux fondée que celle qu'ils ont marquée au même endroit pour Alberti de Albertis, dont j'ai parlé ci-devant.

S A P I E N T I A

FORIS PRÆDICANS:

C'est-à-dire ; La Sagesse parlant en Public : 1666. Par M. Bail, Docteur de la Faculté de Théologie de Paris.

M. Bail.

IL est parlé de cet Ouvrage dans le Journal de Paris, du Lundi 24 Mai 1666.

C'est, entre autres, où nous renvoye M.

L. G. C. 4. Morhof pour en avoir une juste idée.

P. 293. n. 9. Elle m'a paru si juste, cette idée, en lisant ce Journal, que j'ai cru ne pouvoir mieux faire que de le transcrire. Et le voici.

il renvoie aussi à Spicelins dans son Traité, Literatus felix, infelix. Plusieurs Auteurs, dit-il, ont écrit les Vies des grands hommes qui ont excellé dans les autres professions; il n'y a que de ceux qui se sont signalez dans la Prédication, dont personne n'a traité exprès. La plu-

plupart de ceux qui en ont écrit, ne les ayant point distingués des autres Auteurs Ecclésiastiques, M. Bail entreprend dans ce Livre de faire leur Histoire, à l'exemple de Cicéron, qui a composé un Traité particulier des *Orateurs Illustres*. Mais son dessein est principalement de montrer en quoi ils ont excellé dans la Prédication. C'est pourquoi après avoir traité succinctement l'histoire de leur vie, il s'arrête davantage à faire connoître leur style & leur manière, & afin qu'on en puisse mieux juger, il rapporte les endroits qu'il a jugé les plus remarquables dans leurs Ouvrages, & il en donne des extraits semblables à ceux que Photius a insérés dans sa Bibliothèque.

Il divise ce Livre en trois parties. Dans la première il comprend tous ceux dont Dieu s'est servi pour annoncer sa Parole aux hommes depuis le commencement du Monde jusqu'à l'Incarnation de Notre Seigneur. Mais pour ce qui regarde l'Éloquence, il y a peu de choses à dire de cette première partie, parceque de ceux dont il y est parlé, les uns n'ayant prêché que de vive voix, n'ont rien laissé par écrit : les autres dont les écrits sont venus jusqu'à nous, ont une éloquence qui étant venue du Ciel, n'a presque rien de commun avec celle des hommes, & qui peut servir de matière pour composer des Sermons ; mais non pas de modèle pour en imiter le style.

Il s'étend davantage sur la seconde partie, dans laquelle il parle de tous les Pères

M. Bail. qui ont prêché depuis l'Incarnation de Notre Seigneur jusqu'à l'onzième siècle. Car c'est dans les écrits de ces Peres, que l'éloquence paroît avec toute la pompe, & qu'on doit chercher la véritable idée de la Rhétorique Chrétienne. Mais c'est une matiere dont tant d'Auteurs ont parlé, qu'elle est épuisée; & quoiqu'on en puisse rapporter plusieurs belles choses, il est difficile de rien dire, qui ne soit connu de tout le monde.

La troisième qui comprend les Prédicateurs qui ont été en réputation depuis l'onzième siècle jusqu'au commencement de celui-ci, est celle qui est la plus amplement traitée, & dans laquelle il y a plus de choses remarquables. Comme elle contient l'histoire & les extraits d'une infinité d'Auteurs différens, dont il est impossible de parler en détail, je rapporterai seulement ici quelques réflexions générales. [*C'est toujours le Journal qui parle.*]

1. La vogue de la Théologie scholastique fit décheoir l'Eloquence, soit qu'on ne songeât qu'aux choses, soit que la subtilité nuise à l'Eloquence. On y admire non la figure & l'expression, mais l'invention & la délicatesse des raisonnemens. Mais la subtilité alla à l'excès, & fournit des exemples de tous les défauts, comme les Peres en fournissent des beautés.

2. Les divisions y regnoient. Les Sermons ressembloient à des corps attenez dont on peut compter les os & les nerfs.

à travers de la peau. Ils divisoient jusqu'à douze, du moins jusqu'à quatre. En subdivisant, les membres de la division rimoiént ensemble : Oblation *monde aimable, moult convenable, moult profitable, moult costable.*

Point de figures, hors la métaphore & l'allegorie, & le Dialogue, où JESUS-CHRIST & la Vierge citent Aristote & Justinien ; Proverbes, Contes plaisans, dont les Libertins ont fait des railleries. Cela, dit-on, pouvoit être bon en ce temps-là.

Cependant on en trouve de ce temps-là même, qui, avec beaucoup de simplicité, ont aussi beaucoup de bon sens.

Jusques-là c'est le Journal qui a parlé. On voit, dans cet extrait, que le Journal a fait à peu près sur cet Ouvrage, ce que j'ai fait dans mon premier volume sur celui de Cicéron, que M. Bail semble avoir voulu imiter. Les jugemens que cet Auteur porte des Prédicateurs, pourront avoir lieu dans la suite de mon Ouvrage lorsqu'il sera question de ceux qui ont, non pas donné, mais pratiqué les préceptes de l'Eloquence.

On peut voir en même temps ce que l'on peut faire de mieux sur ces Orateurs & sur les autres ; qui est de donner l'idée de leur Eloquence, & des traits de leurs Discours, qui soient comme les preuves de ce qu'on avancera, ainsi que Photius & M. Bail l'ont pratiqué ; & néanmoins on voit que cette methode a ses inconveniens ; puisque, comme le Journal le

M. Bail.

remarque, il est difficile de rien rapporter qui ne soit connu de tout le monde. Sur quoi il y auroit à délibérer s'il vaudroit mieux imiter Cicéron, qui ne donne presque l'idée des Orateurs dont il parle, sans rien rapporter de leurs Discours; ou s'il est plus expédient d'en rapporter quelque chose, à cause qu'il y a des modèles qu'on ne peut trop souvent remettre devant les yeux.

On peut encore remarquer ici que lorsqu'il sera question dans la suite de donner les jugemens qu'on a portez sur les Prédicateurs, il ne sera point nécessaire de remonter au delà de l'onzième siècle, du moins, si l'on veut suivre l'idée & de M. Bail & de M. Baillet, qui dans le plan qu'il a imprimé, de l'Ouvrage intitulé, *Jugemens des Savans, &c.* range les Orateurs Ecclesiastiques de l'ancienne Eglise dans la classe des Saints Peres, dont il se reservoit à parler à la fin de ce grand Ouvrage, & ne place parmi les Orateurs, que les Prédicateurs des derniers siècles.

Plan de
l'Ouvrage,
G. p. 74
& 136.

Enfin il n'est pas hors de propos d'observer ce que notre Auteur dit de la Scholastique, sous laquelle je comprends non seulement la Théologie, ainsi spécialement nommée, mais la Philosophie: On peut en tirer cette conclusion, que ces études étant bonnes & utiles, peuvent néanmoins produire de mauvais effets, si l'on n'y garde quelque modération.

ENTRETIENS

S U R

L'E L O Q U E N C E

DE LA CHAIRE ET DU BARREAU.

Par M. G. Guérin Avocat en Parlement,
1666.

ON ne peut imaginer une plus grande Guérin.
estime, que celle que M. Guérin
témoigne dans ses Entretiens, soit pour
l'Eloquence de la Chaire, soit pour celle
du Barreau, soit enfin pour les Orateurs,
tant de l'un que de l'autre genre. Ces
sentimens lui font honneur en tout sens.
Premierement, parcequ'un Avocat doit
estimer sa profession : en second lieu,
parce qu'il doit honorer l'Eloquence par-
tout où elle se trouve ; enfin, parceque,
s'il l'estime, il doit aussi estimer les per-
sonnes qui la possèdent.

C'est l'idée que je prens de notre Au-
teur, dans les termes dont il se sert dès
le commencement de son Ouvrage, plus
naturels, & en même temps plus éner-
giques, que ceux dont je viens de me
servir. Les voici : " Comme l'étude de p. 1.
" l'Eloquence, dit-il, m'a toujours sem-
" blé la plus noble, la plus agréable,
" & la plus utile de toutes celles qu'on
" peut faire, je n'ai jamais rien eu en
" plus grande recommandation, que de
" cult.

Guéret.

„ cultiver la bienveillance de ceux qui
 „ sont les Maîtres d'un si bel Art, Je
 „ suis si sensible à tout ce qui porte le
 „ caractère d'un bon Orateur, qu'après
 „ avoir été témoin de ces actions célé-
 „ bres qui se font, & dans la Chaire &
 „ dans le Barreau ; je ne suis qu'à demi
 „ content, si je n'approche de plus près
 „ ceux qui les ont prononcées, & si les
 „ ayant admirez dans le public, je ne
 „ passe jusques dans leur cabinet pour
 „ découvrir quelques secrets de cette E-
 „ loquence sublime dont tant de monde
 „ est idolâtre, & que si peu de person-
 „ nes peuvent acquérir.”

On voit le goût de l'Auteur ; sa noble disposition ; sa politesse ; la dignité de sa diction, [à un mot près qui peut paroître hors de sa place, ou un peu fort pour l'endroit où il s'en sert.] Sur-tout on voit dans ses termes, cette expression de mœurs, laquelle, par je ne sais quel air qu'elle donne à tout le Discours, ou par je ne sais quels ressorts presque imperceptibles, a tant de force pour gagner le cœur. Voyons son dessein, & de quelle manière il l'exécute.

Dans le
 4^{ème} p. 1.

Il entreprend la solution de trois problèmes, dont deux paroissent à la tête de son Livre : L'un est, *si le Prédicateur doit être éloquent* ; l'autre, *si l'Avocat a droit de se servir du Pathétique* ; & le troisième, qui, dans le corps de l'Ouvrage, donne lieu aux deux autres ; *si l'Eloquence de la Chaire est plus difficile à acquérir que celle du Barreau.*

Ce

Ce n'est que pour parvenir à la solution de ce troisième, qu'on examine le premier; & on ne dispute à l'Avocat l'usage du Pathétique dans le second, que parce que dans le premier, il dispute l'usage de l'Eloquence au Prédicateur. Voilà & l'enchaînement de ces trois problèmes, & la raison pourquoi le troisième occupe dans le Livre autant de place, que les deux premiers ensemble, c'est-à-dire, un Entretien entier.

En matière de Dialogue on veut connoître les personnages. C'est l'Auteur même, sous son propre nom, & par conséquent un *Avocat*, qui propose le premier & le troisième problème touchant l'Eloquence de la Chaire: c'est un célèbre Religieux, Chancelier de l'Université, bon *Prédicateur*, sous le nom de *Clearte*, qui, pour lui rendre le change en quelque façon, propose le second touchant l'Eloquence du Barreau; c'est un illustre Abbé, sous le nom d'*Ariste*, qui leur sert à décider ces trois questions, avec d'autant plus de convenance, qu'il avoit successivement rempli les deux professions d'Avocat & de Prédicateur. On ne nous fait pas connoître autrement les deux derniers Interlocuteurs: mais la comparaison des temps montre avec certitude & évidence, que le premier des deux est le P. Lallemand, lequel avoit été Recteur de l'Université, avant que d'être Religieux & Chancelier de Ste Geneviève. A l'égard du dernier, je ne puis le deviner.

Guerrier
P. 6.

Ibid. ad
Calco.

Pag. 26

Ibid.

Pag. 41

De l'année
que le Livre
fut imprimé
& de
celles où ce
Pere fleur-
rissoit.

Pour

Gueret. Pour en venir tout d'un coup à la décision des deux premières questions, comme les trois personnages de ces Entretiens sont gens d'esprit, d'étude, d'expérience & de bon sens, on n'aura pas de peine à
Pag. 44. concevoir, que d'un côté l'Eloquence se maintient en possession de la Chaire, & que de l'autre le Pathétique se maintient
P. 52. & c. aussi en possession du Barreau. Cela se fait de part & d'autre du consentement de tous les Interlocuteurs, & il n'y a point d'homme raisonnable qui ne s'en tienne à cette décision.

Quant au troisième problème, toutes choses bien débattues, **Ariste** prononce
Pag. 127. qu'il ne s'en faut guères que le Prédicateur & l'Avocat ne soient égaux en toutes choses, mais que les incommodités qui se rencontrent dans l'action du dernier, & cette réplique à laquelle il doit toujours être prêt, rendent, selon lui, sa profession plus difficile que celle du Prédicateur; mais il faut avouer, continue-t-il, autant à l'avantage des Prédicateurs que des Avocats, que leur Art est si vaste, & qu'il requiert tant de qualitez rares & extraordinaires, que c'est un miracle de la Nature, quand il se trouve un homme qui le possède dans sa perfection. Il pouvoit dire que dans la Prédication, c'est aussi un miracle de la Grace.

Pag. 128. L'Avocat est content de la décision; elle lui donne gain de cause. Aussi s'ex-
 prime-

1. Atque Accium interrogatum cur causas non ageret, cum apud eum in Tragœdiis tanta vis esset, hanc

prime-t-il en ces termes ; voilà, dit-il, *Gueret*
une décision fort équitable ; je la trouve
digne d'Ariste & de l'excellence de ces
deux Arts. Le Prédicateur de son côté
 y acquiesce, & veut bien reconnoître que *ibid.*
le parfait Avocat a plus de difficulté à
vaincre, que le parfait Prédicateur.

Je ne crois point qu'un aussi galant
 homme que M. Gueret, ait contre la vé-
 rité, prêté cet acquiescement à Clearte,
 parceque celui-ci auroit pu le désavouer.
 Cet acquiescement est d'autant plus con-
 siderable, que cet Interlocuteur avoit lui-
 même traité ce sujet, & qu'il se rend
 par conséquent avec connoissance de cau-
 se. Où l'avoit-il traité ? C'est dans *une*
grande Action publique, dans laquelle M. *Pag. 461*
 Gueret & Ariste avoient admiré, non seu-
 lement une Latinité pure & digne du si-
 ècle d'Auguste, mais encore un style poli,
 un jugement solide, & une connoissance
 profonde de la belle antiquité. Remar-
 quons en passant que cette *grande Action*
publique, & en Latin, est une nouvelle
 preuve que Clearte est le P. Lallemand :
 mais ajoutons cette réflexion, que la con-
 noissance de l'antiquité pouvoit lui avoir ap-
 pris la réponse pleine de sens, & propre à
 notre sujet, que fit le Poëte Accius à ceux
 qui lui demandoient pourquoi il ne plai-
 doit pas, puisqu'il réussissoit si bien dans
 ses Tragedies (1) ; *Dans mes Tragédies,*
 dit-

hanc reddidisse rationem, quod illic ea dicerentur,
 quæ ipse vellet ; in foro dicturi adversarii essent,
 quæ minimè vellet. *Quintil. Instit. L. 5. c. 13.*

Gueret dit-il, *je dis tout ce que je veux, & au Barreau il me faudroit entendre ce que je ne voudrois pas.* C'est aussi, dit-on, la

Dans le
Diâ. de M.
Bayl. art.
d'Accus. p.
45. B.

raison qu'un homme d'esprit employa un jour pour détourner son fils de l'étude de la Jurisprudence, & pour l'encourager à l'étude de la Théologie. Quoi de plus commode, lui disoit-il, que de parler devant des gens qui ne vous contredisent pas? C'est l'avantage des Prédicateurs. Et quoi de plus incommode que d'être obligé à entendre, dès que vous avez cessé de parler, un homme qui vous réfute, & qui vous fait rendre compte, sans quartier, de ce que vous avez dit? C'est la condition d'un Avocat. C'est apparemment par cette raison, que M. Du Vair & M. Pasquier ont cru que le parfait Avocat étoit plus difficile à rencontrer que le parfait Prédicateur. De sorte que si la décision d'Ariste avoit encore quelque chose de douteux, elle auroit du moins des garants considérables.

Pag. 87.

Pag. 7.

Mais quel fondement avoit-on de demander si le Prédicateur doit être éloquent? C'est qu'on ne voyoit alors dans la Chaire qu'une Eloquence effeminée, qui n'apportoît que des Discours fleuris & des périodes nombreuses. On ne s'écrie qu'aux faux-brillans, dit Ariste, & l'on suit un Prédicateur plutôt que l'autre; parce qu'il donne un tour délicat à ses pensées, que son langage est poli, qu'il s'insinue adroitement dans les esprits, & qu'il a les avantages du geste & de la voix: En sorte qu'un homme qui ne se mêleroit que d'instruire,

&

Celui qui ne travailleroit point à plaire, seroit *Gueret.*
à peine écouté. Clearte convient de tous *Pag. 9.*
ces faits, & ajoute que comme on avoit
vu des Nations entieres malades de la
Dialectique, de même le siècle étoit ma-
lade d'une fausse Rhétorique; mais que
comme elle étoit à la mode, on pour- *Pag. 10. 6^{me}*
roit s'y tenir. En tout cas, qu'il y en *ad 20.*
a une qui est digne de l'Evangile, que
les Apôtres ont eue, & que les Peres
ont employée; que celle-ci est non seu-
lement utile, mais *nécessaire* aux Prédi- *Pag. 30.*
cateurs, & qu'il n'y a que l'autre qui
soit indigne d'eux, parce que c'est une
Eloquence de Sophistes, d'autant plus
dangereuse qu'elle est agréable. Elle em- *P. 19. lig.*
ploie, dit-on, la douceur, la violence, *24. Pag. 36.*
le Pathétique, & l'harmonie des Periodes.
Elle a été de toutes les factions à Rome
& à Athènes. Elle a tantôt bouleversé
la Grèce par les Philippiques de Démos- *Pag. 37.*
thène, & tantôt l'Empire Romain par
celles de Cicéron. Voilà ce qu'Ariste,
ce que Clearte, & M. Gueret condam- *Pag. 39. 41.*
nent. Que dire sur tout cela? Le voici.

Si M. Gueret dans ses Entretiens, n'a
voulu que donner une image de la ma-
niere dont on raisonne ordinairement sur
l'Eloquence dans le monde, il a réüssi,
& le portrait est fidèle: mais s'il a vou-
lu être exact, S. Augustin l'est plus que
lui. Ce Saint ne confond point l'Elo-
quence du Prédicateur avec celle des Au-
teurs sacrez. Le même Saint démêle
mieux la vraie & la fausse Eloquence:
il ne confond point celle-ci avec l'abus
qu'on

Gueret.

qu'on peut faire de celle-là. Il ne traite point de *fausse* une Eloquence *agréable*, qui a de la *douceur*, de la *force*, du *Pathétique*, de l'*harmonie*, de la *voix*, & du *geste*. Il ne conclut point que tout cela soit dangereux, à cause qu'on n'écouterait pas un Prédicateur qui ne se mêlerait que d'instruire, ou bien à cause que des Orateurs factieux ont employé ces avantages pour arriver à leurs fins. Et ce qui montre clairement qu'il n'y a point d'exactitude sur cet article dans l'Entretien dont est question, c'est que si l'Eloquence des Philippiques, Grecques ou Latines, est une *fausse* Eloquence, il n'y en eut jamais de *vraie*; & s'il en faut employer quelque une dans la Chaire, c'est celle-là, quand même on supposerait, ce qui n'est pas, que les deux Orateurs qui les ont faites, étoient des *séditieux*. Un homme de ce caractère peut être très-éloquent, & son Eloquence peut être digne d'être imitée, quoiqu'il ne faille pas l'imiter dans l'usage qu'il en fait. Venons à la raison de douter sur la seconde question.

La grande difficulté contre l'usage que les Avocats font du Pathétique, est tirée de la Doctrine d'Aristote, & Clearte qui la propose, n'en cherche que la solution. On fait dire trois choses au Philosophe.

P. 54. 55. La première est, que l'Art d'exciter les
58. passions est étranger aux Plaidoyez & à la Profession d'Avocat; la seconde est, que de l'employer c'est corrompre le Juge, & fausser, pour ainsi dire, la règle; la troisième,

siège, que l'Arcopage l'avoit défendu.

Gueret:

P. 56.

On répond très-sensément sur les deux dernières, qu'Aristote n'a condamné que l'abus des passions, & que la défense de l'Arcopage étoit impraticable. Sur la première on veut montrer que ce grand Maître s'est trompé; mais on lui fait dire ce qu'il n'a jamais dit. Il dit *que les passions sont étrangères*, non pas à l'Art, ni à la Profession d'Orateur, mais à *ce qui est à prouver* (1). C'est ainsi qu'on lui fait dire que l'Orateur doit être homme de bien, il dit seulement que le discours doit donner cette idée de lui.

Dans la comparaison qu'on fait du Prédicateur avec l'Avocat, on reconnoît que le premier a quelque avantage du côté de la fin; il se propose le salut des âmes. Sa matière est riche; il a de plus fortes passions à exciter, ou du moins plus durables. Il parle quelquefois devant les Rois, & cela, pour les reprendre. Quel embarras! Cependant quand il s'agit de la vie & de l'honneur, devant un Tribunal Souverain, dans une question nouvelle, dans la crainte d'être interrompu par le Juge, ou d'être relevé par un redoutable adversaire, quelle force & quel courage, quelle étendue de connoissances, quelle adresse, quelle présence d'esprit!

Pag. 93. 902

Pag. 69. 702

71. 72.

Observons ici deux choses: l'une que M. Gueret n'est pas du nombre de ceux qui se plaignent que les Avocats n'ont plus

ἢ Ἐξω τῆ προλήματος, & non pas ἔξω τῆς τέχνης.

Gueret. plus de belles causes à traiter , à quoi j'ajoute que quand même ils n'en auroient plus , ils ne laisseroient pas d'être Orateurs selon Quintilien , s'ils traitoient comme il faut celles qu'ils ont. La seconde chose que je remarque est que sur ce dernier problème, il ne se peut rien dire, ce semble , qui ne soit touché dans cet Entretien avec autant de politesse & d'Eloquence , que de vivacité & de justesse. Le plaisir seroit de comparer le discours Latin du P. Chancelier sur ce sujet , si on l'avoit , avec un autre qui s'est fait de nos jours à peu près sur la même matière, & avec ce second Entretien de M. Gueret.

Dont le titre étoit: Utra utri præstet Eloq. Sac. an

Prof. prononcé par le Reg. de Rhet. des Jesuites. P. 133. 135.

A la suite de cet Entretien, il y en a un troisième, qui n'est point annoncé dans les deux premiers. Tout y est nouveau. La Scene, le Sujet & les Personnages qui parlent avec M. Gueret. Il s'y agit de l'idée qu'il faut avoir des *Citations dans les Plaidoyez*, matière, dit-on, déjà traitée dans un Dialogue imprimé, digne du nom des Interlocuteurs qui y parlent, & qui sont M. de Marillac * Avocat Général du Grand Conseil, M. Le Peletier Avocat du Roi au Châtelet *, M. Cordemoi & M. Fleury † Avocats au Parlement. Dans l'Ouvrage de M. Gueret, c'est lui qui parle avec M. de Vaulmoriere pere, apparemment, de celui qui vient de donner un Recueil de Harangues, & M. Blondeau. On remarque dans leur Entretien combien les Anciens ont été reservez à citer dans leurs Harangues; car ailleurs

* *Aujourd'hui Doyen des Conseillers d'Etat.*
 * *M. Pelletier de Sonzi, aujourd'hui Sousdoyen des Conseillers d'Etat, & du Conseil de Regence.*
 † *M. l'Abbé Fleury, aujourd'hui Confesseur du Roi.*

ailleurs ils sont plus libres; & parce que leur exemple ne doit pas toujours avoir force de loi, (1) on examine les raisons qu'ils peuvent avoir eu de citer si peu. On fait attention sur la justesse de leurs citations. On observe que l'usage des citations s'introduisit au Palais par l'envie de plaire à M. le premier Président de Thou qui les aimoit, & d'imiter M. Brisson qui citoit beaucoup, comme je le dis ailleurs. Cela alloit si loin, que tel débitant ses propres pensées, les attribuoit avec éloge à Tertullien ou à S. Augustin, qu'il n'avoit pourtant jamais lû : Quelle est enfin la décision ? Qu'il faut peu de citations, qu'elles doivent être justes, utiles, ou nécessaires; qu'il ne faut point commencer par une citation; qu'il n'en faut point dans la Peroration; que leur place est dans la Confirmation; qu'il ne faut point citer en une Langue étrangère, si ce n'est qu'il s'agisse d'un texte ou d'une loi décisive. Efforçons nous, dit-on, de rendre Françoises toutes les graces Grecques & Latines, & travaillons à l'embellissement de notre Langue, comme les Latins travailloient à l'embellissement de la leur. Je serai obligé de parler encore des Citations dans l'article suivant au sujet de M. le Vayer.

M. Gueret finit par un quatrième Ouvrage adressé à Me. du Menillet Bochart. C'est une Dissertation sur l'Eloquence: Il nous y montre comment il a été un siècle

1 Non omnia apud antiquos meliora. 746,

Gueret.

cle en France, où l'amour de la Science faisoit aimer la barbarie & haïr l'Eloquence, comme une corruptrice de l'Esprit : Un autre où la Dialectique, les Categories, les Analytiques d'Aristote, & les Syllogismes en forme faisoient l'ornement des Discours. Après quoi on y vit paroître les corrections des textes des Auteurs, qui furent suivies des citations des Medailles, des Martres, & des Tombeaux. Enfin on aima à montrer qu'on parloit bien Latin, on chercha aussi le style outré & pointilleux. L'Auteur oppose à tout cela la conduite & l'Eloquence de Ciceron, & en fournit une idée assez juste.

*Journ. de
Par. du
Lundi 22.
Nov. 1666.
P. 453.*

*Edit. de
Boil. de Ge-
nev. in 4. p.
14. dans la
Remarq
sur le Vers
77. de la
Sat. 1.*

En finissant cet Article je ne dois pas omettre les jugemens que j'ai trouvez sur l'Auteur qui en fait le sujet. Premièrement donc, lorsque son Ouvrage parut en 1666. le Journal des Savans, après l'énumération des pièces contenues dans son Livre, ajoute que toutes ces pieces sont écrites avec beaucoup d'élégance, & peuvent être utiles à ceux qui veulent se perfectionner dans l'Eloquence de la Chaire & du Barreau. En second lieu, dans l'édition des Oeuvres de Boileau avec des Notes, M. Gueret est appelé *l'Auteur ingenieux de la Guerre des Auteurs*, à quoi l'on ajoute qu'il a aussi composé l'Ouvrage qui a pour titre, *Le Parnasse Réformé*.

M. DE

M. DE LA MOTHE LE VAYER, La Mothe
le Vayer,

*Conseiller d'Etat ordinaire, Membre de l'Academie Françoisé, Précepteur de Monsieur le Duc d'Orleans *. 1670.*

* Philippe
Frere uni-
que du
Roi Louis
XIV.

ON a de M. de la Mothe le Vayer deux Ouvrages sur l'Eloquence; & quoiqu'il ne les ait composez que bien du temps l'un après l'autre, je ne crois pas qu'il soit à propos de les séparer. Le premier fut imprimé en 1638, & a pour C'est le 1^{er} volume in 8. titre, *Considérations sur l'Eloquence Françoisé de ce temps*; le second est intitulé, *la Rhétorique du Prince*, & ne fut imprimé qu'en 1670. On voit par le titre la différence de l'objet, Celui-ci regarde Dans le 6^e Vol. in 8. l'Art oratoire en général, quoiqu'on ne veuille l'approfondir, qu'autant que cela convient à un Prince. Celui-là regarde l'Eloquence Françoisé, telle qu'elle étoit il y a près de quatre-vingts ans.

L'ordre des matieres demande que je commence par *la Rhétorique du Prince*, puisqu'on y traite de l'Art en général. Mais qu'est-il nécessaire de s'y arrêter? Il suffit de remarquer qu'on y trouve des idées assez justes de la Rhétorique & de ses parties, des parties du Discours, des devoirs de l'Orateur, & de quelques moyens de les remplir. Ce ne seroit pas peu, si tous les Princes en savoient autant qu'on leur en dit dans ce petit Ouvrage. Les principes y sont bons,

La Mothe
le Vayer.

& puisez dans les sources d'Hermogène, de Quintilien & d'Aristote. Ceux qui ont lu ces Anciens, peuvent le reconnoître.

L'Auteur ne rapporte point d'exemples, parce qu'il veut être court. C'est pour cela aussi que son style est concis. S'il

Ch. 13. p.

192.

* Ch. 2. p.

163.

s'arrête, & aux figures, & aux lieux de Rhétorique *, il avertit en même temps

que les plus grands ornemens de l'Oraison se tirent ordinairement du mérite des

pensées ; que toutes les figures deviennent vicieuses, si on ne les employe à

propos ; que tous les lieux oratoires sont fondez principalement sur la Science &

sur les belles Lettres ; qu'on doit par conséquent regarder les belles Lettres & la

Science comme la source de l'invention des Rhéteurs, & que c'est pour cela que

l'étude des bons Livres est absolument nécessaire, avec la connoissance de la

Ch. 2. p. 166. Philosophie. C'est l'abondance des pensées, dit-il avec Cicéron (1), qui donne l'affluence des paroles ; & quand on a suffisamment médité son sujet, ajoute-t-il (2) avec

Horace, les paroles viennent en foule.

On trouve à la fin de cet Ouvrage

Ch. 16. p.

201.

un chapitre assez long sur la Prononciation, parce que l'Auteur croyoit qu'on

peut en donner des préceptes. Après tout il avertit tant sur cela que sur le reste,

Ch. 15. p.

200. & Ch.

16. p. 209.

qu'il ne faut point à l'Orateur une contrainte

1 Rerum copia verborum copiam gignit. Cic. 3. de Orat. n.

2 Verbaque provisam rem non invita sequentur. Horat. de Arte poet. v. 311.

trainte, servile, & que les Maîtres de l'E-^{La Mothe}
loquence ont fait une espèce de vice, le Vayer,
d'éviter le vice avec trop de curiosité.

Il faut une liberté genereuse, & néan-
moins se souvenir qu'une Oraison ne ^{Ch. II. ad}
peut, ni être belle, ni le paroître, si ses ^{calcem. p.}
parties ne sont dressées de telle sorte, ^{190.}

qu'elles ne forment qu'un même Tout,
& qu'elles ne composent qu'un même
système. C'est un précepte qui revient
à cette unité si fort recommandée aux
Poètes (3), & qui est le fondement de
l'Art poétique : mais elle n'est pas éga-
lement nécessaire dans l'Art oratoire. La
raison est, que l'Orateur ne fait point
son sujet : on le lui fournit, & quelque-
fois on le lui fournit double : le Poète
fait le sien, & le fait par l'imitation qui
ne se propose qu'un objet.

M. Baillet qui a parlé de notre Au-^{Jugem. des}
teur parmi les Critiques & parmi les Gram-^{Sav. T. 2. 1.}
mairiens, dit qu'il paroît par les Ouvra-^{Part. p. 290.}
ges qu'il avoit faits dans ces deux gen-^{Ch. T. 2.}
res, que c'étoit un homme de jugement ^{Part. 3. p.} 226.

& de bon sens, qu'il avoit de l'esprit &
de l'érudition. La même chose paroît
par le Traité dont je viens de parler, &
par celui, comme j'ai dit, qu'il avoit
fait trente-deux ans auparavant, & dont
il me faut dire quelque chose.

Ce sont ses *Considérations sur l'Eloquen-
ce Françoisse*, qu'il fit pour dire sa pen-
sée

P. 21

3 Denique sit quod vis simplex duntaxat & unum;
Horat. de Arte Poët. v. 23.

La Mothe
le Vayer.
* Dans l'E-
pit. à M. le
Card. de
Rich. p. 3.

lée sur l'état où il la voyoit, & à dire, comme il le déclare *, en suivant les principes des premiers Orateurs de l'Antiquité. Après cette déclaration, peut-être s'attendroit-on à lui voir dire quelle fut l'Eloquence Françoisé dans sa première origine, ensuite de la renaissance des Lettres, & quels progrès elle avoit fait depuis ces premiers commencemens; ce qu'elle avoit déjà pris des Anciens, ce qu'elle n'avoit pu encore attraper, de telle sorte qu'il justifiât par des exemples, tirez des Ecrits du temps, ce qu'il auroit avancé. Nous aurions vu par ce moyen, si l'on a acquis depuis lui les avantages qui manquoient à ceux de son siècle. Mais ce n'est pas la route qu'il a prise. Il s'est fait une loi de ne nommer aucun de nos Ecrivains; soit pour le louer, de peur de lui attirer l'envie; soit pour l'estimer moins qu'un autre, de peur de le desobliger. C'est une grande modération: mais *c'est en même temps, selon* M. Bayle, *un excès de cérémonie préjudiciable à la liberté dont on doit jouir dans la République des Lettres; c'est y introduire les œuvres de surérogation: il doit y être permis de nommer ceux qu'on réfute; il suffit de s'éloigner de l'esprit d'aigreur, injurieux, & malhonnête (1).*

P. 73. 173.
174.

Dans son
Dict. T. 3 p.
2352, B.

Voyons donc quelle méthode M. de la Mothe le Vayer a suivi. Il dit en un

* Lettre
d'un Juris-
te, &c. pag.
22, l. 12.

I Ce principe de M. Bayle est plus juste que celui de M. Pourchet, qui a prétendu * que quand on réfute les gens,

un endroit * ; que peu de temps avant La Mothe
 lui, M. Du Vair * ne nioit point que les ^{le Vayer.}
 Orateurs François ne fussent encore bien ^{* P. 174.}
 loin, des Orateurs de l'Antiquité. Il a- ^{* Tr. de l'E-}
 vone qu'on s'étoit avancé de quelque pas
 depuis M. Du Vair, & que personne ne
 pouvoit le nier sans injustice ; mais il
 s'obstient qu'on ne pouvoit encore préten-
 dre aller de pair avec ces grands hommes.
 Il y a un point seulement sur lequel il
 convient dans un autre endroit, que les
 Modernes ont égalé les Anciens, & c'est
l'harmonie des périodes. Pour le nombre,
 dit-il, & pour le son, notre Langue a. ^{P. 79.}
 depuis peu reçu tant de graces, qu'il n'y
 a guères de périodes mieux digérées, &
 plus agréablement tournées dans Démos-
 thène & dans Cicéron, que celles de
 quelques-uns de nos Ecrivains, qui ont
 si bien réussi, qu'on ne peut porter plus
 haut une partie si importante de l'Elo-
 quence.

Au passage que je viens de rapporter,
 j'en ajoute un autre qui sert encore à
 montrer l'idée que notre Auteur avoit
 des Orateurs de son siècle. " Quant aux ^{P. 172.}
 „ Patrons de l'Eloquence, dit-il, sur qui
 „ Longinus veut qu'on se perfectionne,
 „ j'en proposerois volontiers quelqu'un
 „ de notre Langue, sans les considéra-
 „ tions qui m'ont jusqu'ici retenu de
 „ nommer personne. Joint que, si nous
 „ en voulons parler franchement, & user
 de

gens, il ne faut pas les nommer, même en leur donnant
 des louanges, ou en leur faisant des complimens.

La Mothe „ de la liberté des Anciens , de laquelle nous
 & Vayer. „ avons encore plus dégénéré , que de leur
 „ éloquence , nous serons contraints d'a-
 „ vouer que nous n'avons point de mo-
 „ déle chez nous à nous donner , qui
 „ puisse représenter cette parfaite forme
 „ de bien dire dont nous traitons ”. Elle
 consiste dans l'habileté de varier le style,
 & de mêler les caractères dont il est sus-
 ceptible.

P. 10. Voilà ce que M. de la Mothe le Vayer
 me paroît dire de particulier sur l'Elo-
 quence de son temps. Dans tout le res-
 te du Livre il se contente d'examiner ce
 que les Anciens ont demandé à l'Ora-
 teur , & il le demande lui-même. Pour
 garder quelque ordre dans ce qu'il a des-
 sein de dire, il traite d'abord des mots ;
 ensuite des Périodes, enfin du corps du
 Discours, & laisse, dans chacune de ces
 Parties , le soin au Lecteur de voir ce
 qui lui manque selon les règles qu'on lui
 donne. Cette conduite fait retomber son
 Ouvrage dans l'idée des préceptes géné-
 raux, à moins qu'on ne veuille dire, que
 ce qu'il blâme en général , est ce qu'il
 trouve à redire dans l'Eloquence de son
 temps. Mais cela n'est point générale-
 ment vrai ; puisqu'il reconnoît qu'on usoit
 alors d'un choix très-exquis de paroles,
 & que l'art de tourner une période , é-
 toit au plus haut point de sa perfection.
 P. 173. Cependant il feroit conscience d'égaler au-
 cun de nos Orateurs à ces vieux Grecs &
 Romains, qui ont conjoint la beauté du dis-
 cours à la grandeur des pensées. On peut
 con-

conclure seulement, que ce qui manquoit La Mothe
 alors aux Orateurs, c'étoit le fond des le Vayer
 choses, l'ordre, le raisonnement, les bien-
 sances, les mouvemens, les mœurs, ou
 quelques-unes de ces parties. Quoi qu'il
 en soit, il nous apprend que nous de- Depuis la p^{re}
 vons choisir avec soin les mots dont nous 13. jusqu'à
 voulons nous servir, & que ce doit être la 54.
 notre première étude, parce que la beau-
 té des termes est le fondement de l'Elo-
 quence. Il s'ensuit qu'on ne doit non
 plus se charger des mots qui ne sont pas
 en usage, que d'une monnoye qui n'a
 pas de cours. Ces mots sont de trois
 sortes: ceux qui sont *surannez*, ceux qui
 sont *nouveaux*, & ceux qui sont *étran-*
gers. Préferer les mots surannez, c'est,
 selon notre Auteur, demander du gland,
 au lieu de bled, pour se nourrir; recher-
 cher les mots nouveaux, c'est demander
 les fruits avant leur maturité; user de
 mots étrangers, c'est tomber dans la bar-
 barie. Toutes pareilles expressions, dit-
 il, marquent de la singularité & de l'os-
 tentation; elles rendent le Discours obs-
 cur, & offensent les oreilles.

Dans le soin pourtant de choisir les
 mots, il faut éviter le scrupule & la su-
 perstition. C'est à quoi l'Auteur rappor-
 te ce que dit Longin, que *le Sublime a*
quelquefois des défauts, auxquels il ne faut
pas prendre garde; & ce que dit Quinti-
 lien (1), qu'un Discours n'a pas grand
 mérite

R. 224

r Jacere sensus in oratione, in qua verba laudan-
 tur, Quint. l. 8, in Proem. & l. 9. c. 4.

La Mothe *merite du côté des pensées, quand on y*
le Vayer. *fait un si grand cas des paroles ; enfin ce*
 que dit Ciceron (1), que l'Eloquen-
 ce imite quelquefois les Dames plus gra-
 tieuses, dans leur negligé, qu'avec toute
 leur parure, & sur-tout, qu'avec leur
 rouge.

Il est constant que la servitude dans le
 choix des mots, peut faire perdre la plus
 vive chaleur de l'esprit (2) ; elle peut
 faire haïr l'Eloquence, ou en rendre le
 soin ridicule. Il est bon d'ailleurs de
 considérer qu'un mot inusité, ancien ou
 nouveau, a quelquefois de l'emphase, de
 l'énergie, ou de l'agrément ; & il est à
 propos d'empêcher que le peuple, qui est
 ignorant, ne soit le maître absolu de la
 Langue. Ces avis paroissent tirez d'un
 des plus beaux endroits d'Horace. C'est
 avec un Maître si sûr, qu'on nous aver-
 tit encore, d'user sobrement de cette li-
 berté qu'on nous laisse ; & d'attendre,
 pour nous en servir, que nous ayions
 quelque nom dans la République des Let-
 tres. D'autant plus que la Métaphore
 supplée au défaut des termes qui nous
 manquent, & qu'elle a une grace parti-
 culière. " Un Auteur qui veut réussir,
 „ aura l'adresse, dit Horace, de faire re-
 „ vivre certaines expressions nobles & é-
 „ clatantes, dont se servoient nos pre-
 „ miers.

Ep. l. 2. Ep.
ad Flor.

Id.

1. Non ingratam negligentiam indicat, de re homi-
 nis magis, quàm de verbis laborantis. Cic. in Orat.

2. Abominanda infelicitas, quæ & cursum di-
 cendi refrænat, & calorem cogitationis extinguit.
 Moli.

Carons & nos Céthégus, & que la Mothé
maintenant l'on abandonne, parce qu'elle s'est
passent pour vieilles & pour suran-
nées. Il se servira de mots nouveaux,
mis au jour, & autorisez par l'usage.
C'est ainsi qu'inventant des manières
de parler pures & énergiques, il ren-
dra la Langue abondante: de même
qu'un fleuve dont les belles eaux fer-
tilisant la campagne. Soyez fort rete-
nu, dit-il ailleurs, & fort réservé à
faire des mots nouveaux; vos expres-
sions seront toujours belles, si vous
savez, par une liaison pleine d'adresse,
donner aux mots qui sont en usage,
la grace de la nouveauté, &c.

Ce que l'Auteur dit sur les mots, il
le dit aussi sur les Périodes. Nous de-
vons y éviter deux défauts (3) contrai-
res; l'un est de ceux qui s'en tiennent
d'abord à leurs premières productions;
l'autre de ceux qui croient n'avoir jamais
assez poli leurs Ouvrages, & qui se tra-
vaillent la plume à la main, comme l'oi-
seau se bat à la perche.

Pour parvenir à éviter ces deux extré-
mités, on suit encore un conseil d'Ho-
race. On se dépouille de la tendresse
de pere, c'est-à-dire de la qualité d'Au-
teur, on prend celle de Censeur sévère,
ou du moins de Lecteur indifférent. On

morâ & diffidentia. Quint. Proœm. l. 8.

3: Voyez sur ces deux défauts opposez, un bel endroit dans
Quintilien, L. 10. c. 3. & fort bien traduit dans les Œu-
vres posthumes de M. de Mauvoix, p. 226. &c.

La Mothe consulte des gens sincères & éclairés.
Le Vayer. On ne se pardonne rien. On fait des ratures sur le papier, qui rendent le Discours plus agréable; en y effaçant beaucoup, elles y forment les plus beaux traits; sur tout, elles lui donnent cet ordre, cette harmonie, cette liaison des parties, qui en fait la perfection. Écoutez Horace. " Quiconque, dit-il, voudra faire un Poème achevé, prendra avec la plume l'esprit d'un Censeur judicieux & équitable: il retranchera sans hésiter les mots qui n'auront ni éclat, ni force, ni grace; & quelque réputation qu'il y ait, il les arrachera de leur place avec violence, quand ils seroient, pour ainsi dire, aux pieds des autels de Vesta, où les criminels mêmes sont en sûreté.

*Ep. 1. 2. Ep.
2. ad Flor.*

Cela regarde le soin qu'il faut avoir de corriger: d'un autre côté, il y a à prendre garde qu'en voulant ôter les défauts des phrases, on en ôte aussi la force; de la même manière qu'en voulant quelquefois se purger du mauvais sang, on se prive de celui qui est nécessaire à la vie (1). Souvenons-nous sur cela que c'est, & une injustice, & une légèreté, de condamner toujours ses premières expressions, pour en remettre de nouvelles à la place, qui n'ont d'autre avantage, que celui d'être venues les dernières; c'étoit le caractère de Tibère. Il parlo-

Justin. Tib.

1. Metuens ne vitiosum colligeret, etiam verum sanguinem deperdebat. *Cic. de Calvo, in Bruto.*

loit mieux sans préparation, que lorsqu'il s'étoit préparé. La Mothe
le Vayer.

Les Isocrates qui écrivent pour l'ostentation, peuvent dresser, pour ainsi dire, leurs périodes au cordeau. Cela leur convient pour faire parade de leur art, & peut servir à leurs disciples, qu'il faut d'abord assujettir à ce soin de polir le Discours avec une extrême exactitude, à cause qu'ils en rabattent toujours assez.

Les Démosthènes & les Cicérons peuvent se donner des libertez, & quelquefois même des licences. Si ce qu'ils font paroît irrégulier d'un côté, il rentre d'ailleurs dans les règles; ou il sert d'ornement à la pensée (2), comme les ombres au tableau; ou il lui donne de la force.

Il y a deux choses dans la phrase, son étendue, & sa qualité ou ses ornemens. Il suffit de se faire une idée générale de la juste longueur qu'elle doit avoir, pour n'être ni obscure, ni embarrassée, mais pour aider à remplir les devoirs de l'Orateur, qui sont *d'instruire, de plaire & de toucher*. Cette longueur est environ de quatre membres, & la mesure d'un membre est à peu près un grand vers. L'opposé du style périodique est le style coupé. Il a son mérite, il a de la force, s'il est interrompu. Mais s'il regne par tout, il ressemble au parler des asthmatiques, ou aux viandes hachées dont se nourrissent les malades, ou enfin à la
maniere

2 In vitio decor est quædam malè reddere verba.
Quid.

de Mothe maniere dont marchent les Pies : elles ne vont que par bonds. Il est vrai que les pointes, les allusions, les sentences ont dans ce style, un éclat & un brillant merveilleux : mais c'est comme les moindres étoiles, elles ne brillent qu'en tremblottant, au lieu que l'Eloquence doit répandre sa lumiere comme le Soleil. Il est à propos d'interrompre le style coupé par des phrases plus longues qui lui donnent de la consistance. C'est un art que Cicéron explique dans son Orateur.

de Mothe in *Orat.*
p. 221.

Pour ce qui est des ornemens, de l'harmonie, des figures, & autres choses semblables, il faut les chercher avec modération : car on ne fait lequel est le plus contraire à l'Eloquence, ou une négligence trop grande, ou un trop grand soin.

P. 104. En finissant cet article, n'oublions pas
P. 112. ce que dit l'Auteur, & ce qu'il croit dire avec l'approbation de l'Académie Française, qui ne faisoit alors que de naître, & étoit composée de personnes dont la réputation ne vieillit point. Il est fortement persuadé que la connoissance du Grec peut être d'un grand usage pour répondre sur bien des choses qui regardent notre Langue, quoiqu'on puisse la parler fort bien sans ce secours, & qu'avec ce secours même on puisse encore la parler mal.

Jus-

Tantum quisque laudat, quantum se posse sperat imitari. Cic. in Orat.

Jusqu'ici nous n'avons touché que la *La Mothe*
 beauté de la diction, & il faut quelque *le Vayer*
 chose de plus dans un Discours pour l'E-
 loquence, un grand sens, un fond de sa-
 gesse, la force, la délicatesse, le raison-
 nement, la liaison, l'ordre des parties,
 la bienséance en toutes choses, sur la-
 quelle l'Art oratoire ne fait proprement
 que dire, tant il est difficile d'en donner
 des règles ! Faut-il s'étonner qu'il y ait
 si peu d'Orateurs ? Les graces principales
 du langage viennent de l'excellence de ce
 qu'on dit ; & il est impossible de bien
 dire, si l'on n'est en état de bien penser.
 Rien ne sert plus à nous y mettre, que
 la lecture des bons Auteurs de l'Antiqui-
 té, quoiqu'ils nous parlent une autre lan-
 gue que la nôtre. Ils nous apprennent
 en même temps à ne point employer la
 beauté des termes à des matières qui ne
 le méritent pas, puisqu'aussi-bien, quand
 on les y employe, le souvenir des paro-
 les s'évanouit avec le bruit. C'est une
 vérité qu'on éprouve dans la lecture des
 Romans, & encore plus dans tous ces
 Livres vuides de sens, qui sont écrits,
 disent les Auteurs, poliment, & à la mo- *P. 1124*
de. Tout le monde y court néanmoins,
 & les Libraires les aiment. Le commun
 des hommes aime à se repaître d'imagi-
 nations vagues, à nourrir ses passions.
 Les Romans fournissent ces vains avan-
 tages. Les hommes aiment (1) encore
 ce

Quem sperandi sibi, eundem & benedicendi finem
 proponunt. *Lu. 2. Tusc. quasi.*

M. de la Mothe le Vayer. ce qui est à leur portée; ils admirent ce qu'ils se croient en état d'imiter; ils y bornent la force de l'Eloquence, parce que ce sont les bornes de leur génie. Cela donne cours aux Ouvrages où il n'y a que des mots, un vain amusement, & rien de solide. L'Auteur dont est question, voudroit que ceux qui n'ont que la beauté de la diction en partage, s'appliquassent à traduire. Il n'exclut pourtant pas de cet emploi les grands génies, capables d'ailleurs de produire de leur propre fonds.

Ceux qui sont forts en citations, ont quelque chose de commun avec les Traducteurs; ils semblent riches ou bien d'autrui. Il y avoit des gens qui avoient en horreur les citations du temps de l'Auteur. Il se disoit sur ce sujet des choses pompeuses *Pour & Contre*, mais peu convaincantes. Il y paroît un point fixe, qui est, *qu'on peut citer*; cela est même nécessaire quelquefois, mais rarement. Une citation en son lieu, a de la force ou de l'agrément; elle montre la modestie de l'Orateur qui ne veut point s'attribuer ce qui n'est pas de lui. Elle donne en même temps l'air d'un homme bien élevé, qui est en commerce avec les honnêtes gens de tous les siècles; & les Auditeurs qui font aussi leurs délices de la lecture des Anciens, sont ravis de les voir en quelque sorte *réuscitez*. C'est l'idée que M. de la Mothe le Vayer a-
Dis. T. 2. voit des citations. M. Bayle trouve que
P. 132. B. c'est en faire un peu trop de cas, quoi-
 que

que d'ailleurs il les estime fort lui-même. *La Mothe*

Notre Auteur dit quelque chose des *le Vayer,*
styles & des caractères : mais il les dis- *P. 155,*

tingue. Ceux-ci, dit-il, sont limitez à un petit nombre, & plusieurs Ecrivains en même temps peuvent se rencontrer dans le même caractère, au lieu que les styles sont infinis ; il y en a autant que d'Auteurs ; & ils sont aussi differens que les visages. Il ne faut pas s'en étonner. Le style n'est qu'une façon de s'expliquer qui dépend du temperament de chaque personne. C'est par cette raison que les mœurs se peignent dans le Discours, & qu'il suffit quelquefois d'entendre parler un homme pour le connoître (1). Il est difficile que cela n'arrive. Cependant il y a des gens qui voudroient qu'un Auteur s'abstînt de se faire connoître. *Qu'a-t-on affaire, disent-ils, qu'un dissolu, comme Mécène, se peigne dans ses Ouvrages, & que son éloquence soit aussi licentieuse que sa vie ?* Cette raison exclut des Ouvrages les mauvaises mœurs, mais non pas les mœurs en général, les mœurs qui sont bonnes, ou d'autres qui pour être indifférentes, font pourtant un bon effet. Oter toutes sortes de mœurs d'un Discours, c'est ôter à l'Eloquence un des grands moyens de persuader, & la réduire aux termes d'une démonstration d'Euclide.

Il n'est pas possible de faire de grands progrès dans l'Eloquence, si l'on n'a toujours

1 Oratio vultus animi est. *Sen. Ep. 125.*

La Mothe jours un bon modèle devant les yeux.
 le Vayer. Où le prendre ? l'Auteur * ne juge pas
 * A. 173. qu'il lui convienne d'en proposer aucun
 parmi nos Ecrivains François. On avoit
 trouvé des taches dans Démosthène, dans
 Cicéron, dans Tite-Live: comment au-
 roit-on prétendu, il y a près de quatre-
 vingts ans, trouver la perfection parmi
 nous ? On nous propose donc ces An-
 ciens mêmes, censurez en peu de choses,
 & par un petit nombre de gens ; parce
 qu'excepté la censure de ce petit nombre,
 qui sont des gens presque sans aveu,
 ils ont eu l'admiration de tous les au-
 tres ; à quoi il faut ajoûter que nous ne
 sommes plus en état de sentir ce qu'on
 a voulu y reprendre, quand même on
 l'auroit repris avec raison.

Ep. ad An-
 gust.

Ce sont ces Anciens que nous admi-
 rons aujourd'hui, & non pas précisément
 tous ceux qui sont anciens. Nous ad-
 mirons aussi les Modernes où nous ren-
 controns le goût de la bonne Antiquité.
 Horace, dit-on, n'étoit pas pour les An-
 ciens. Il faut prendre son sens, puis-
 qu'il l'explique. Il parle des Ecrivains
 qui étoient par rapport à lui, ce que les
 Gothiques sont par rapport à nous. Ce
 sont les *Trouvaires* Latins, s'il faut ainsi
 dire, dont il parle. Quelqu'un admire-
 t-il les *Trouvaires* parmi nous ? Mais Ho-
 race admiroit les Grecs, & en conseilloit
 la lecture. Il étoit persuadé que c'étoit
 faute de les étudier, ou de les imiter,
 que les Romains ne réussissoient point
 encore, autant qu'ils étoient capables de
 réussir.

réussir. Il admiroit en même temps ceux ^{de son siècle} qui étoient dans le goût ^{la vérité} que les anciens avoient approuvé. On nous oppose son autorité ; nous sera-t-il défendu de la suivre, parce que nous prenons sa pensée ?

Au reste l'imitation ne doit, ni se borner à un seul modèle, ni être servile, ni nous jeter dans un art qui paroisse ; rien n'étant plus opposé à l'artifice que de le découvrir, parce qu'une ruse cesse de l'être, aussi-tôt qu'elle est reconnue. Quelque libre néanmoins que soit la composition, rien ne peut la dispenser, ni de suivre un ordre convenable, ni de garder toutes les bienséances ; ni de tendre à mériter l'admiration des hommes, sans quoi Cicéron ne reconnoît point d'Eloquence. C'est la beauté de l'expression qui y conduit ; c'est encore plus la beauté des pensées, & celle des grandes connoissances, que l'Auteur peut-être a confondues avec les Sciences les plus élevées, tandis qu'il y a assez d'élevation dans la connoissance des mœurs, des affaires, & de la vie des hommes, pour lui donner la qualité de grande.

Je pourrois ne rien dire de plus à l'avantage des deux petits Traitez, dont j'ai parlé ; parce que, pour s'en former une juste idée, il suffit de se souvenir de ce que j'en ai dit en empruntant les termes de M. Baillet, & d'y joindre ce qu'en dit M. Bayle, qu'on ne niera ja-
mais, à moins de manquer de discernement & de goût, que cet Auteur n'eût beau-
Dis. T. 2.
P. 113 L. 4.

La Mothe beaucoup de génie. Car ce que M. Baillet ajoute dans son jugement, que M. de la Mothe le Vayer s'est trouvé fort soulagé dans ses Ouvrages de critique, par le travail de ceux qui avoient écrit avant lui sur le même sujet, & qu'il en a été quitte pour un petit nombre de Réflexions, que son génie & ses lectures ont pu lui fournir; cela ne fait rien à ses Ouvrages de Rhétorique, parce que sur cet article il s'agit plus de choix que d'invention.

J'observerai cependant que l'Auteur dont est question, ne prend pas le sens de deux endroits qu'il rapporte; l'un d'Horace, & l'autre de Cicéron. Il fait dire au premier, *que Lucile étoit louable de mêler du Grec dans ses vers Latins*. Au lieu qu'Horace s'en mocque, & de tous ceux qui l'admiroient. Il fait dire au second, *que l'Orateur peut parler avec succès, de ce qu'il ne sait pas*; & c'est ce qui est fort éloigné de sa pensée. Cicéron dit seulement, qu'un Orateur parlera mieux des choses d'un art, que ceux qui en font profession; mais c'est lorsqu'il s'en sera fait instruire. Aussi M. de la Mothe le Vayer établit-il lui-même à la fin de son Ouvrage, que, selon Cicéron, ce sont les belles connoissances qui doivent fournir les belles expressions.

Mais à tout ce que j'ai dit d'avantageux à notre Auteur, j'ajoute deux témoignages que lui rend encore M. Bayle. Dans l'un, il dit qu'il y a beaucoup de profit à faire dans la lecture de cet Ecrivain, & que nous n'avons point d'Au-

teur François qui approche plus de Plu-^{La Mothe}tarque que celui-ci. Qu'on trouve de ^{le Vayer} belles pensées répandues dans ses Ouvrages, & de solides raisonnemens. " L'esprit & l'érudition, dit-il, y marchent de compagnie. L'esprit paroîtroit sans doute beaucoup plus, s'il alloit seul ; les autoritez & les citations qui l'accompagnent, l'offusquent souvent ; mais, en quelques endroits, il tire son plus grand brillant de l'application heureuse d'une pensée étrangere.

Dans l'autre témoignage, M. Bayle dit que les Ouvrages de M. le Vayer ne sont point des rapsodies, que cet Auteur débite du sien une infinité de choses, qu'il y mêle beaucoup de sel & beaucoup d'esprit ; & s'il y mêle aussi beaucoup de choses d'emprunt, & qui ne sont pas choisies avec assez de discernement, il ne laisse pas d'être vrai, qu'il résulte de tout cela un Ouvrage dont la lecture est très-utile, & qui plaît encore à quelques bons Connoisseurs.

Ibid. B.

" M. de Vigneul Marville, continue M. Bayle, croit faire beaucoup d'honneur à la France, en disant que les rapsodies de la Mothe le Vayer ne sont plus de notre goût, & qu'on ne perd plus de temps à les lire ; mais il est à craindre qu'on ne se confirme par là dans le jugement que font plusieurs Etrangers, *que la France trop dégoûtée de tout ce qui sent l'érudition, ne s'occupe qu'à polir sa langue, & qu'à bien tourner des portraits & des caractères.*

" Les

La Mothe, Les meilleurs Ecrits des premiers A-
 le Vayer, „ cadémiciens ne sont pas moins négligés
 „ que ceux de la Mothe le Vayer :
 „ cependant l'on tombe d'accord que
 „ l'Académie Françoisé n'a jamais été
 „ mieux remplie que dans ses commen-
 „ cemens.

Je fais cette remarque, afin qu'on voye
 que si la Mothe le Vayer n'est point lu,
 comme autrefois, cela procede d'un dé-
 goût général de presque tout ce qui n'a
 pas la grace de la nouveauté.

COMPENDIUM

RHETORICÆ CHRISTIANÆ,

*Methodi facilis Prædicationis Evangelicæ,
 & Controversiæ ad docenda Mystéria,
 sive Atheos, & Infideles, sive Hæreticos,
 &c. 1672.*

Le P. Beur-
 nier.

CET *Abregé de Rhétorique*, comme
 porte le titre, & cette *Méthode aisée
 de prêcher*, est du P. Beurier, Chanoine
 Régulier & Curé de Saint Etienne du
 Mont. Cet Auteur, après avoir fait un
 Ouvrage divisé en quatre Volumes,
 lequel a pour titre *Miroir de la Re-
 ligion Chrétienne*, crut, pour le rendre
 plus utile, devoir y ajoûter un cinquié-
 me Volume, & c'est l'Ouvrage dont est
 question, qui contient quatre petits Abre-
 gez, l'un de la *Rhétorique Chrétienne*,
 l'autre

l'autre de l'Art de prêcher l'Evangile, le Le P. Ben-
 troisième de la Méthode des Controverses, rier.
 le dernier de la Chronologie sacrée; & ce- Prolog. ad
 la, afin de mettre ses Lecteurs en état Lector,
 d'instruire les autres de ce qui regarde la
 Foi & les Mœurs, après qu'ils s'en se-
 roient instruits eux-mêmes dans son Mi-
 roir de la Religion.

Dans le premier, le dessein de l'Auteur ib. p. 14
 est de tracer une courte méthode de com-
 poser un Discours, de donner l'idée des
 styles, des manières Oratoires & des se-
 cours dont l'Eloquence a besoin, demon-
 trer les sources de l'invention & de l'am-
 plification, de parler des parties du Dis-
 cours & de leur arrangement, de dire
 quelque chose sur les mots, sur les pen-
 sées, sur les figures & sur les passions,
 enfin sur la nature des propositions que
 l'Orateur peut entreprendre de prouver,
 & sur les différentes manières d'en faire
 la division.

Dans le second, il s'attache à montrer ib. p. 24
 l'excellence du ministère de la Chaire,
 l'abus qu'on en peut faire, la nécessité
 qu'il y a que le Prédicateur ait une vraie
 mission, les conditions & qualitez qu'il
 doit avoir, ce qu'il doit fuir ou pratiquer,
 selon S. Paul, pour bien remplir son em-
 ploi, & y produire du fruit, une manière
 aisée de ranger & d'étendre son sujet,
 même de le fixer chaque jour de Fête
 ou de Dimanche ou pendant tout l'A-
 vent & tout le Carême. C'est pour cela
 qu'il marque & le texte qu'on peut choi-
 sir dans chaque Evangile, & l'instruction
 morale

Le P. Beau-
rier,

morale à laquelle on peut le réduire ; à quoi il ajoute une idée du Prône , de la Controverse , des Sermons qui se font dans une Mission , & des Catéchismes.

Ibid.

Le troisiéme contient une Méthode pour traiter les Mylteres de la Foi avec les Athées, les Infidèles, les Juifs & les Hérétiques. A l'égard du quatriéme , on conçoit aisément ce qui peut entrer dans un Abregé Chronologique , & c'est une matiere qui n'entre point dans mon Ouvrage. Pour les trois premiers Abregez qui semblent le regarder, on peut trouver extraordinaire que l'Auteur ait distingué la *Rhétorique Chrétienne* de l'Art de prêcher, parcequ'on a vû que les autres qui ont traité de l'Eloquence par rapport à la Religion, n'ont point distingué ces deux choses; aussi ne peut-on guères y mettre de la difference , à moins qu'on ne dise qu'il a d'abord voulu traiter des principes de l'Art en général; mais alors, ce n'est plus la *Rhétorique Chrétienne*, c'est simplement la *Rhétorique*. L'Auteur ne peut de même se défendre que par quelque semblable raison, de ce qu'après avoir donné l'Art des Controverses dans son second Abregé, il ne laisse pas d'en faire encore la matiere du troisiéme. A cela près on voit que l'Auteur étoit habile, & quant au fond des choses, & quant à la maniere de les traiter. Mais quant aux idées succinâtes qu'il donne de ces Méthodes, elles ne sont guères propres pour instruire l'Orateur; c'est tout au plus qu'elles lui servent de memoire, s'il est

déjà instruit d'ailleurs. A quoi l'on peut ^{Le P. Bou-} ajouter que la diction seule de son titre ^{rier,} montre clairement que son style n'est ni poli, ni correct. En effet il se sent fort de l'Ecole, & il y a même tel endroit où il est difficile de bien prendre sa pensée.

LOUIS DE WOLZOGUE.

1671.

PArmi les Réformez, cet Auteur a aussi ^{Wolze-} donné l'Art de prêcher. Ce sont les ^{gue.} préceptes communs, & quelques réflexions sur l'explication qu'il est à propos de faire des textes. M. Morhof dit que son Livre est écrit poliment. Comme il étoit Cartesien, il donne l'Art des passions sur les principes de Descartes, dont il prétend montrer l'usage en cette matière. C'est le seul de tous les Maîtres d'Eloquence que j'aye vu donner dans cette rêverie. Rien n'est plus contraire aux principes mêmes de Descartes, comme je l'ai montré ailleurs. Notre Auteur s'étend fort, & même trop, sur les règles de l'Exorde. Le Critique que j'ai cité assure qu'il y a plus de subtilité dans sa Méthode, qu'il n'y a de solidité, & qu'on ne peut guères en faire usage. On prétend aussi qu'il est trop long & sur le geste & sur la prononciation, même qu'il a tiré ce qu'il en dit, tant d'Erasme, que du P. Cressol Jesuite, & qu'on s'en apper-

Tome l'III. Part. II. M çoit,

Wolzoguc.

çoit, quelque soin qu'il prenne de cacher son vol.

Zeidler.

De la même Communion nous avons encore Melchior Zeidler, qui accommode à la Chaire les préceptes de Cicéron & d'Aristote, & y joint des exemples convenables à son dessein; de sorte que M. Morhof croit qu'en joignant son Ouvrage à celui de Schraderus dont j'ai parlé dans l'article d'Érasme, un Prédicateur a tout ce qu'il lui faut pour traiter les Enthymèmes, c'est-à-dire les preuves. Mais selon ce Critique, il doit à cela joindre encore un style semblable à celui dont Longin a donné les règles, sententieux, grand, élevé, & sublime, tel qu'est celui de S. Ambroise, appelé le Sénèque des Chrétiens, comme Lactance en fut nommé le Cicéron. La Préface de Zeidler prouve la nécessité de l'Eloquence dans la Chaire, sur quoi Conrad Rittershusius a pris soin de faire remarquer les adresses de S. Paul dans ses Discours, & celles de S. Chrysostome.

Morhof L.
7. p. 289.
n. 3.

Sacr. Lect.
L. 4. c. 13.

LA RHETORIQUE

F R A N Ç O I S E ,

*Par René Bary, Conseiller & Historiographe du Roi. A Paris chez Pierre le Petit 1665. Et à Amsterdam 1669. **

* Selon
Morhof L.
6. c. 1. p.
255. n. 326

Methode pour bien prononcer un Discours, & le bien animer. Par le même, chez Denis Thierry, 1679.

LA Rhétorique Françoisse dont est question, est en deux Volumes. Le premier porte le titre que je cite à la tête de cet Article; le second est intitulé, *Les Secrets de notre Langue, Seconde partie de la Rhétorique Françoisse*. Il est aisé de voir que ce Volume ne contient que des Remarques sur notre Langue, choses utiles d'elles-mêmes, & dont la Rhétorique a besoin; mais elle en suppose la connoissance dans l'Orateur, sans se mettre en peine de la lui donner. Pour ce qui est du premier Volume, il contient des préceptes de l'Art, qui sont la plupart tirez d'Aristote; & des exemples, que l'Auteur a voulu fournir de lui-même. René Ba-
ry.

Il commence les préceptes par les preuves, parce que *les preuves*, dit-il, *entrent dans toutes les pièces Rhétoriques*. Rhét. Franç.
T. 1. p. 31
C'est pourquoi il nous apprend l'Art de les trouver par les lieux communs, & rien

Rhené Ba-
ry. davantage; de sorte qu'il ne prend pas ce
qu'il y a de meilleur sur cette matière,
dans Aristote. Il explique la manière
d'exciter ou de calmer quelques passions,
& se dispense de parler des autres, parce-
bid. p. 113. qu'il en avoit parlé dans *une grande Mora-*
le qu'il avoit fait imprimer : mais dans le
peu qu'il en dit, il suit les principes du
Philosophe. Il dit quelque chose des trois
genres de causes, & il s'étend sur ce qui
peut y avoir rapport, l'honnête, l'utile
& l'agréable. Il parle en peu de mots des
qualitez qu'il croit nécessaires à l'Ora-
ib. p. 102. teur, & il y compte *la Métaphysique*,
pour le mettre en état de convertir les A-
thées; en quoi il s'éloigne non seulement
d'Aristote, mais de Cicéron, qui ne ven-
lent rien d'épineux ou d'abstrait dans l'E-
loquence. Il traite aussi légèrement les
parties du Discours. En récompense il
s'étend fort sur l'élocution; & sans en
dire ce que les grands Maîtres en ont dit
de meilleur, *il la divise*, dit-il, *en quatre*
ibid. p. 4.
s. *points, en mots, en phrases, en périodes,*
& en figures; & il la pousse de telle sorte,
ce sont ses termes, *qu'il ose assurer qu'elle*
ne fera pas le moindre endroit de sa Rhéto-
rique. Ce sont en effet les figures & les
lieux communs qui en font la plus grande
partie.

Je ne parle point encore de son second
Ouvrage, qui regarde l'*Action de l'Ora-*
teur. Il viendra en son rang : mais je
crois pouvoir dire pour le premier, qu'en-
core qu'on y voye que l'Auteur avoit du
génie & de l'acquis, il y a pourtant bien
des

des endroits de son Livre, où l'on cherche, sans le trouver, le goût de la véritable Eloquence. Ce qui me fait parler ainsi, ce sont principalement ses Observations qu'il appelle *Périodes alphabetiques & régulières*. Que nous apprend-il sous ce titre ? Il nous montre *en combien de* René Descartes. Ibid. T. 2. p. 199. *façons on peut commencer une période par chaque Lettre de l'Alphabet, par A, par B, par toute autre lettre.* Il remarque, par exemple, qu'on ne le peut par R, qu'en cinq manières, qui sont, ra, re, ri, ro, ru. Sur cela, ainsi que sur les différentes manières des autres Lettres, il a eu la patience de fournir des exemples, lesquels contiennent quelquefois, à dire vrai, de bonnes pensées, exprimées d'une manière raisonnable : mais ils deviennent odieux, & même insupportables, à cause qu'ils ne sont réunis ensemble, que parce qu'ils commencent par la même Lettre ou par la même Syllabe. Quelle idée, pour donner des préceptes d'Eloquence ? Comment concevoir qu'une pareille Méthode puisse inspirer ce feu, cette élévation si nécessaire à l'Orateur ? Est-ce là ce qu'on peut comprendre sous le titre *des Secrets de notre Langue*, ou sous celui *d'Ample Traité des Mots, des Phrases, des Périodes & des Figures* ? Second Tome. Tome 1. p. 1. Comment enfin un bon esprit a-t-il pu se proposer des *Périodes Alphabetiques* ? Qu'on montre tant qu'on voudra qu'il y a du bon ; je dis, avec Horace, qu'on s'en étonne, qu'on en rit, je ne sais pourquoi, qu'on s'en indigne.

René Ba-
ry.
* *Epiq. ad*
Pison. v.
358.

* Quem bis terque bonum cum risu miror, &
idem
Indignor.

Avant-
propos du 1.
7. pag. 1.

Cependant l'Auteur s'applaudit de son travail. " J'ai ajouté, dit-il, au corps de la Rhétorique toutes les observations que j'ai faites, non seulement sur les mots, mais encore sur les phrases & sur les périodes, sur les figures & sur les transitions. Enfin, pour couronner l'Ouvrage, j'ai examiné deux ou trois cens périodes; j'ai fait de toutes les Lettres de l'Alphabet des commencemens de Discours; j'ai donné divers exemples des mêmes commencemens; j'ai joint à chaque Lettre toutes les Lettres qui peuvent être assemblées; Et dans le nombre des périodes que j'ai faites sur chaque assemblément, j'ai discoursu de toutes sortes de matieres." L'Auteur sans doute s'est imaginé qu'il feroit paroître beaucoup d'esprit par l'exécution d'une entreprise de cette nature. Mais ne seroit-ce point là une des choses qui feroient encore dire à Horace (1), s'il vivoit, qu'il rend graces aux Dieux, de ne lui avoir pas donné tant d'esprit! Assûrément, quand un Auteur peut s'estimer pour un semblable talent, on peut, je crois, laisser présumer sans autre preuve, qu'il y a des choses répandues dans ses Ouvrages, lesquelles

1 Di benè fecerunt, inopis me, quòdque pusillè
Finxerunt animi. *Sat. L. 1. Sat. 4. v. 17.*

les ne sont pas du goût de tout le monde. René Ba-

Avec tout cela, on ne peut, ce semble, ry.
douter que la Rhétorique dont est ques-
tion, n'ait eu du cours en son temps.
Le Privilège du moins obtenu pour l'édi- A la fin de
tion qui s'en fit en mil six cens soixante 1. Tom.
cinq, dit que *les différentes éditions qui
en avoient paru, avoient obligé l'Auteur de
la retravailler, afin de la rendre plus digne
de sa réputation, & plus utile au Public.*
Et j'ai observé qu'outre cette édition de
Paris, il s'en fit une quatre ans après à
Amsterdam. Quelle mortification pour
tous les Ecrivains, si un aussi grand suc-
cès après tout n'empêche pas un Livre
de tomber ! Car on peut assurer, je crois,
que celui-ci l'est aujourd'hui. Et l'on en
voit la raison par le peu que j'en ai déjà
dit. On va le voir encore par la suite.
Ce détail est utile pour montrer ce que
quelquefois on est capable d'approuver.
On pourra y observer aussi que les éloges,
même les plus grands, que les Ouvrages
reçoivent d'abord, ne sont pas un gage
assuré de l'Immortalité. En effet on en
voit un des plus magnifiques à l'entrée de
cette Rhétorique, & qui est d'un homme de
poids. C'est feu M. le Grand, Sieur
des Herminieres, Conseiller du Roi, Subs-
titut alors de M. le Procureur Général.
Ses propres paroles feront voir qu'il avoit
du génie pour l'Eloquence, quoiqu'il y
eût encore quelque chose à désirer. Il
avoit aussi du savoir ; & l'Auteur de la
Rhétorique en un endroit de son Ouvrage Rhét. Fr. T.
nous en marque une partie qui ne paroît 1. p. 296

René Ba- troit pas assez par ses paroles. Il nous
 71. apprend que " ce Magistrat avoit heuren-
 " sement développé toutes les difficultez
 " de l'ancienne Philosophie; qu'il n'y avoit
 " point de mystères dans les nombres de
 " Pythagore, dans les Tropologies de
 " Platon, & dans les Logogriphes d'A-
 " ristote, que ce grand homme n'eût dé-
 " couverts : qu'il avoit très-clairement
 " expliqué les Allégories de Moïse, les
 " Enigmes de Trismegistes, & les Fables
 " d'Orphée; que le Livre qu'il avoit fait
 " de ces profondes matieres, devoit bien-
 " tôt faire l'occupation de tous les Doc-
 " tes; & qu'en attendant il dispense l'Au-
 " teur de la Rhétorique, de traiter des
 " figures qui composent le langage des
 " Oracles, des Sibylles, des Patriarches
 " & des Prophètes." Tel étoit M. le
 " Grand : & après ces louanges que l'Au-
 " teur lui donne, on peut bien dire qu'il
 " y a du plaisir à être loué par un homme
 " qui a été tant loué lui-même. Voyons
 " comment à son tour il a loué notre Au-
 " teur.

*Discours
 sur la Rhét.
 Franç.*

" Comme j'ose vous parler avec fran-
 " chise, dit-il, je vous puis dire avec
 " vérité, que votre Ouvrage n'est pas
 " seulement considérable par le prix de
 " sa matiere, mais aussi qu'il est digne
 " d'admiration par l'excellence de la for-
 " me.... Vous avez achevé ce que les
 " plus suffisans n'ont osé entreprendre:
 " Vous avez satisfait à l'esperance de
 " douze siècles, & par votre industrie
 " l'Eloquence Françoisse paroît aujour-
 " d'hui

*Il. après
 l'Avant-
 propos.*

„ d'hui en la même pompe, & en la même Aene Ba-
 „ majesté, qu'elle parut autrefois du ry.
 „ Grecque ou Romaine.

„ Je laisse beaucoup d'autres louanges qui
 „ font de la même force. Une chose que
 „ je ne puis omettre, c'est que l'Auteur
 „ ayant tiré presque tous ses préceptes d'A-
 „ ristote, & ne le dissimulant pas, M. Le
 „ Grand lui dit néanmoins:

„ *Encore que* 2. pag. du
 „ *vous n'ayiez consulté ni les Sophistes ni* Disc. sur la
 „ *les Orateurs de l'Italie & de la Grece...* Rét. Ibid.

„ Le corps si majestueux de votre Rhé-
 „ torique semble avoir été nourri du mê-
 „ me suc & de la même substance que
 „ celle des Plotins & des Antoines, des
 „ Platons & des Aristotes. *Vous avez*
 „ *cet avantage que vous prouvez vous dans*
 „ *votre propre fond, que vous avez la gloire*
 „ *d'enseigner une Doctrine qui ne vous a*
 „ *jamais été enseignée...* Quiconque ap-
 „ prendra les préceptes & les règles de
 „ votre Art Oratoire, doit admirer les
 „ beaux exemples de ces préceptes & de
 „ ces règles que vous avez inventées; &
 „ en même temps il doit avouer... que
 „ ce grand œuvre de la Rhétorique Fran-
 „ çoise, qui doit être la félicité des oreil-
 „ les, par la justesse de vos périodes; &
 „ les délices de la raison par la beauté de
 „ vos pensées, paroît entièrement formé
 „ des plus sublimes caractères de l'Elo-
 „ quence consommée.

„ Voilà ce qui s'appelle louer. L'Auteur
 „ dément lui-même dans son Ouvrage les
 „ éloges qu'on lui donne, d'être l'Inventeur
 „ de ses règles. On ose pourtant les lui

René Ba-
ry
Satyre 9.
23.

donner ; il ose lui-même les recevoir. Ce n'est point-là ce qu'a dit M. Despreaux,

Tout bloge imposteur blesse une ame sincere.

Et j'aurois cru que dans un fait de cette nature , un Substitut auroit été aussi religieux , que dans le rapport d'un procès.

Mais suivons ce Magistrat ; aussi bien est-ce un *Discours sur la Rhétorique Française* , qui me fait parler de lui , & qui seul le feroit entrer dans mon dessein , quand même il n'y entreroit pas à l'occasion du Livre qu'il a si fort loué. Il ne s'est donc point borné aux paroles que j'ai rapportées. Il y en a d'autres qui ne sont pas moins fortes , ni moins remarquables. Il montre , ce qui est vrai , que les Poètes sont les premiers qui ont cultivé l'Eloquence , qui ont dicté les Loix , expliqué les secrets de la Nature , célébré les mystères de la Religion , immortalisé les belles actions. Il montre les différens degrez par lesquels l'Eloquence est , ou parvenue jusqu'au gouvernement des Peuples , ou tombée de là jusqu'à faire en quelque façon ce que font les Bâteleurs sur des tréteaux dans une place publique. Il montre qu'elle s'est néanmoins maintenue en dignité dans la Religion depuis Moïse & avant lui . jusqu'à David , à Salomon , aux Prophetes , aux Apôtres , & à ceux qui leur ont succédé , ou plutôt qui les ont imitez. Il a raison de conclure que la Rhétorique n'est originaire,

Disc. &c. p.
24.

ni de la Grèce ni de l'Italie, mais de la *Rend Ba*
Chaldée, ou de la Palestine, & même *du ry.*

Monde. Il auroit pu dire du Ciel, puisque
l'Eloquence des Auteurs sacrez vient de
Dieu. Mais après ces efforts, il revient
à dire que notre Auteur ne doit rien ni
aux Grecs ni aux Latins. " Quand la *Discours*
Poësie, dit-il, du vieux Marot & du *sur etc. p.*
fameux Saint-Amant; quand la Prose ²³¹
de l'incomparable Conrart, & votre
Rhétorique Françoisse que je tiens à la
main, ne seroient pas des marques il-
lustres qu'il y a des Poëtes & des Ora-
teurs purement François, & qui n'ont
point eu de commerce avec les Grecs &
avec les Romains, je ne laisserois pas de
soutenir que la Rhétorique Françoisse
subsiste souverainement d'elle-même.

Selon ce que j'ai déjà remarqué, M.
Le Grand n'y pense pas; d'alléguer la
Rhétorique de son ami, pour preuve qu'il
y a des Auteurs qui n'ont point eu de com-
merce avec les Grecs ni avec les Romains.
Mais laissons cette proposition, & atta-
chons-nous à celle-ci. " Que la Rhéto-
rique Françoisse subsiste souverainement
d'elle-même; qu'elle a des sources dans
son propre fond, & qu'elle ne puise
point ailleurs; qu'elle n'a rien d'em-
prunté; que ce qu'elle a d'emprunté
l'incommode, & que les parures & les
raretez du dehors l'enlaidissent." Peut-
on sur cela ne point observer, qu'à dire
vrai, la Langue Françoisse a son Génie;
qu'elle éclate de sa propre beauté; que le
Grec & le Latin peuvent lui nuire par

Mem. 36.
17.

occasion ; que la Rhétorique François-
n'a eu garde d'emprunter ce qui lui est
propre ; qu'elle a pu même ne point em-
prunter ce qu'elle a de commun ; mais
pourtant que c'est un fait certain , que
les Latins ont profité des Grecs , que
nous avons profité des uns & des autres ,
& qu'ils peuvent en effet nous servir beau-
coup ?

Epist. 13.
du 3. L.
* Sat. 7.

Disc. sur
éc. p. 25.

J'avoue sans difficulté que l'Eloquence
est fort ancienne en France. Celle des
Druides , l'*Hercule Gaulois* , le témoi-
gnage de S. Jérôme , celui de Juvé-
nal * le prouvent évidemment. Mais celle
des *Druides* ne montre pas qu'elle fut
originnaire de France. Il semble qu'elle
étoit Grecque d'origine. Et ce que M.
le Grand dit du rétablissement des Let-
tres par les premiers Romains , après qu'on
eut chassé les Visigots , fait assez voir
que les Lettres ne se sont pas rétablies
sans le secours des Latins. Que si des
Auteurs comme Baif, Ronsard, du Bel-
lai & du Bartas ne conquirent pas nette-
ment la belle maniere de profiter de leurs
études , la Raison la fit concevoir dans
la suite ; & les Malherbes , les Racans,
les Amyots , les Coëffeteaux , les Bal-
zacs , les Racines , les Corneilles , les
Molieres , les Boileaux nous l'ont mon-
trée. On doit étudier les Auteurs La-
tins , pour parler la Langue François-
se , comme ils l'auroient parlé eux-mêmes ,
s'ils avoient été à notre place. C'est la ré-
gle que M. le Grand propose lui-même ,
& cette règle auroit dû le rendre plus
mo-

2. p. 28.

modéré dans ce qu'il dit. Il faut se donner la patience d'en entendre une partie, s'il y a des choses peu exactes, il y en a dont on peut profiter, & elles sont toutes de mon sujet.

" Il est vrai, dit-il, qu'il y a des
 " choses qui sont communes à tous les
 " Pais; mais l'en doit avouer qu'il y en
 " a qui sont particulières à chaque Na-
 " tion. La Rhétorique a beaucoup de
 " règles qui sont générales à toutes les
 " Langues, & principalement pour ce
 " qui concerne l'invention: mais aussi
 " elle en a beaucoup d'autres qui sont
 " particulières à chaque Langue, & par-
 " ticulièrement pour ce qui regarde l'or-
 " dre & l'élégance. Peut-on dire que
 " l'ordre d'une Prédication ou d'un Plai-
 " doyé soit semblable à celui d'une O-
 " raïson de Démosthène & de Cicéron?
 " que le style impérieux & magistral des
 " Grecs & des Romains ait quelque rap-
 " port à la douceur & à la modestie du
 " nôtre? Nous savons même que quand
 " nos Rois ont parlé dans les assemblées
 " des Etats, & que l'Eloquence y seoit
 " la Couronne sur la tête & le Sceptre
 " à la main, leur Majesté étoit toujours
 " accompagnée de douceur, & que leur
 " autorité étoit toujours environnée de
 " graces. *Les maximes de la Politique,*
 " *& les mysteres de la Religion changent*
 " *entièrement les règles de la Rhétorique,*
 " *& l'ancienne Rhétorique n'a rien de*
 " *semblable à la moderne.*

Ainsi parle M. le Grand. Et néan-

René Ba- moins * M. Morhof reconnoît que si le
 ry. Discours de ce Magistrat regarde en par-
 * Morhof. L. ticulier le Génie de la Langue François,
 6. c. 1. p. la Rhétorique de son ami regarde en gé-
 355, n. 31. néral les préceptes de cet Art. De plus
 le Discours même de M. le Grand ne se
 soutient pas. Car si la Rhétorique mo-
 derne & l'ancienne ont quelque chose de
 commun, comment n'ont-elles rien de
 semblable? Ce n'est pas seulement dans
 l'*Invention* qu'elles conviennent, c'est dans
 l'*ordre* des matieres, c'est dans la *variété*
 du *style*, c'est dans les *devoirs* de l'Ora-
 L. 4. de teur, lesquels saint Augustin a reconnu
 Doct. Christ. être les mêmes dans les matieres de la
 Religion, & dans les affaires civiles. Tous
 les changemens qu'on dit être arrivez dans
 l'Eloquence sont accidentels; on trou-
 vera dans l'ancienne Eloquence des ex-
 emples de ce qu'on attribue à la nouvel-
 le, & dans la nouvelle, des exemples
 de ce qu'on attribue à l'ancienne. Le
 tout dépend des circonstances auxquelles
 les Rhétoriques mêmes anciennes nous
 prescrivent d'avoir égard. Ce que ces
 Rhétoriques ont de commun, nous les
 rend très-utiles; & ce qu'elles ont de par-
 ticulier, soit par le Génie des Langues,
 soit par les circonstances, ne laisse pas
 de nous servir, si nous en savons profi-
 ter; puisqu'elles nous apprennent d'un
 côté à chercher les beautés qui sont pro-
 pres à notre Langue, comme les Anciens
 cherchoient les beautés de la Langue
 qu'ils parloient; & que d'un autre côté
 elles nous recommandent sans cesse les
 bien-

bienfaisances; & cela répond en partie à ce *René Ba-*
que M. le Grand nous dit encore. *17.*

” Quelle difference, dit-il, n’y a-t-il *Ibid.*
” point entre l’Aréopage d’Athènes & le
” Parlement de Paris; entre les Philippi-
” ques des uns & les Remontrances des
” autres; entre les Démosthènes qui ha-
” ranguent & les Bignons qui requièrent?
” Quelle difference n’y a-t-il point entre
” la Myſtagogie Orphique & la Théologie
” Chrétienne; entre les Rapsodies d’Ho-
” mère & les Homilies de S. Chryſoſto-
” me ?” Il n’eſt pas mal-aiſé de voir que
ces dernières comparaiſons ſont hors d’œu-
vre, & que la règle générale des bien-
faisances répond aux autres. C’eſt pour-
quoi écoutons le reſte.

” L’ame de notre Rhétorique, con-
” tinue-t-il, n’eſt pas ſeulement différente
” de l’ancienne, mais les parties du corps
” de l’Oraiſon n’ont point de reſſemblan-
” ce avec les membres de la nôtre. Le
” tour ni la chute de leur période n’ont point
” de rapport avec le nombre & la juſ-
” teſſe de nos Discours. Que ſert-il
” donc à un Orateur François de lire
” la critique de Denys d’Halicarnaſſe,
” & ſon Livre de la Composition des
” mots, ou de lire ſon autre Livre de
” la maniere de haranguer les Athlètes,
” ou de bien écrire des Epithalames?
” Que nous ſert-il d’apprendre ce grand
” Traité qu’a compoſé Démétrius Pha-
” lereus ſur l’élocution Grecque? Se-
” rons-nous plus éloquens en notre Lan-
” gue?... y ſerons-nous plus habiles,
” quand

Année 82. „ quand nous aurons appris les *Ellipases*,
87. „ les *Apophyses*, & les *Mouvements* de Cu-
 „ rius Fortunatianus, ou toutes les figu-
 „ res des Sentences & des Locutions de
 „ Julius Rufinianus, &c.

Il méprise, comme l'on voit, les figures que les Anciens ont expliquées, & ce sont les mêmes que son ami explique aussi, ce qui sans doute ne pouvoit être autrement. Il croit que le tour & la chute de nos périodes différent fort du tour & de la chute des périodes Grecques ou Latines; cela est vrai pour l'arrangement des mots, & pour les pieds ou les cadences qui en résultent: mais l'égalité ou l'inégalité des membres, leur opposition, leurs autres rapports, enfin ce qui fait la beauté ou la variété des styles, & presque généralement tout ce que Démétrius a expliqué dans son petit Traité de l'Elocution, qu'on qualifie de *grand*, je ne sais pourquoi; tout cela, dis-je, est commun à toutes les Langues. Il n'y a qu'à voir le second Tome de l'Ouvrage dont est question. Pour ce qui est de donner, sur des préceptes, des exemples qu'on tire de son propre fond, sur quoi on loue fort l'Auteur de la Rhétorique François, c'est une question de savoir si cela vaut mieux que de donner des exemples qu'on prend d'ailleurs. J'ai touché cette question dans mon premier Volume. Je n'ai ici que deux choses à observer; l'une, que M. le Grand n'avoit pas assez pesé ce que les Rhétoriques ont de commun. Cela va plus loin qu'il

Page 190.
etc.

qu'il me l'a cru, malgré la différence des René Ba-
 Langues; l'autre que les réflexions de son 17.
 ami sur la Langue Françoise peuvent
 donner des lumières considérables à ceux
 qui veulent écrire correctement, en les
 rendant plus attentifs sur ce qui regarde
 la diction; mais c'est plutôt un Ouvrage
 de Grammaire qu'une partie de la Rhéto-
 rique. Cependant, ne fût-ce qu'en con-
 sideration de l'utilité qu'on peut en tirer,
 il ne faut pas lui refuser une partie du
 moins des louanges que M. le Grand lui
 donne encore, en finissant son Discours
 sur la Rhétorique Françoise.

„ Je ne crois pas, Monsieur, lui dit-
 „ il, offenser votre modestie, si je dis Discours
 „ que c'est à vous seul, à qui notre siècle C. p. 33.
 „ doit entièrement l'élégance du Dis-
 „ cours, & la beauté de l'Eloquence:
 „ Votre entreprise s'est proposée l'utilité
 „ publique, & la perfection de notre Lan-
 „ gue. Je n'ai trouvé dans la Bibliothe-
 „ que du Roi que deux Livres de Rhé-
 „ torique Françoise, l'un a pour titre,
 „ *l'Art & science de Rhétorique pour faire*
 „ *Hymnes & Balades*; & l'autre est ap-
 „ pelé *le Trésor de la bonne Parleure*.
 „ Il y a long-temps que la célèbre Aca-
 „ démie, la gloire du Royaume & la
 „ Maîtresse de l'Eloquence, nous avoit
 „ fait la promesse d'une Rhétorique si
 „ souhaitée: mais enfin votre libéralité
 „ l'en a pleinement acquittée.... L'ini-
 „ mitable Balzac est bien le premier qui
 „ a trouvé l'uniformité du style & le
 „ nombre de la Période; mais vous êtes
 „ le

René Ba- „ le premier qui en avez trouvé les ré-
ry. „ gles certaines & les préceptes necessai-
„ res Enfin par ces préceptes & par
„ ces règles vous enseignez dans ce grand
„ Ouvrage la pureté du Cabinet, l'orne-
„ nement du Barreau, & la majesté de
„ la Chaire.

Encore un coup, il paroît beaucoup de génie pour l'Eloquence dans les paroles de M. le Grand; il y paroît de l'étude. Néanmoins j'y desirerois deux choses; j'y voudrois par tout plus de modération, & en quelque chose; plus de vérité. Par la premiere de ces deux qualitez, il se seroit éloigné des défauts qu'il reproche aux Partisans du Grec & du Latin. Par la seconde, ses louanges lui auroient fait plus d'honneur à lui-même, aussi-bien qu'à son ami, qui n'a point donné d'autres préceptes sur le nombre, que ceux qu'on trouve par tout.

Cependant j'aurois bien voulu que M. le Grand se fût expliqué sur l'autre Ouvrage que son ami produisit quatorze ou quinze ans après celui dont je viens de parler. Mais apparemment il n'étoit plus au monde. Cet Ouvrage a pour titre, *Méthode pour bien prononcer un Discours, & le bien animer, très-utile, dit-on, à tous ceux qui parlent en public, & particulièrement aux Prédicateurs & aux Avocats.* C'est le Libraire & l'Auteur qui lui donnent cet éloge. Qu'importe, pourvu qu'il soit vrai.

Il faut d'abord convenir de ce qui est évident. Le Livre est bien écrit. ” *Bien*

„ *pro-*

„ prononcer, dit-il *, & bien animer un *René Ba*
 „ Discours, consiste à régler l'accent & *ry.*
 „ le geste. Cette définition fait voir que. * *Méthode*
 „ ce Livre est divisé en deux parties. & *P. L. 2.*
 „ La première traite de l'accent; l'autre
 „ traite du geste.

Le Prédicateur doit régler l'accent de sa voix, selon les parties qui composent le Discours, selon les passions qui y régissent, & selon les figures qui l'embellissent. On trouve donc ici des préceptes pour la régler depuis l'Exorde, jusqu'à la Périphrase. On en trouve pour la régler dans l'amour, dans la haine, & dans toute autre passion. On en trouve pour la régler dans l'interrogation, & dans toute autre figure. C'est ce qu'on exécute dans la première partie.

Dans la seconde, on nous apprend l'Art de varier le geste selon les divers sujets de mouvement. Parmi ces sujets on trouve l'Interrogation, l'Étonnement, le Récit, & autres semblables. On y trouve aussi le Pouffe-à-bout, le Pêle-mêle *, le Fondamental, le Résolu, & par conséquent des gestes particuliers de toutes ces belles choses. En voici un échantillon.

16. p.
 * *16. 86.*
16. 87.

„ Le Pêle-mêle veut que le bras droit,
 „ un peu courbé en dedans, pousse le
 „ bras gauche; & que le bras gauche, un
 „ peu aussi courbé en dedans, pousse le
 „ bras droit; parceque cette action ex-
 „ prime le mélange des choses. *Exemple.*
 „ Ils entrèrent dans la Ville si précipi-
 „ temment que les uns marchaient sur
 „ le corps des autres.

„ Le

René Ba-
ry.

„ Le Pouffe-à-bout veut qu'on regar-
 „ de le Pêcheur d'un œil d'indignation,
 „ & qu'en haussant & baissant la tête,
 „ l'on avance même le corps comme si
 „ on vouloit attenter sur lui. *Exemple.*
 „ Quoi ! Tu n'épargneras non plus le
 „ sanctuaire que les lieux profanes ! A
 „ quoi tient-il que le Ciel ne t'écrase,
 „ & que la Terre ne t'abîme ?

La première chose que j'ai à dire sur
 cet Ouvrage, est que je suis étonné que
 l'Auteur n'y dise rien de sa Rhétorique,
 ni du succès qu'elle avoit eu. Ce silen-
 ce ne feroit-il point juger que l'édition
 dont j'ai parlé, ne fût pas aussi *universel-*
lement bien reçue, qu'on dit * que les pre-
 mières l'avoient été ? Quoi qu'il en soit,
 ceux qui concevront que les préceptes
 qu'on leur donne ici, peuvent leur ap-
 prendre cette partie si nécessaire à l'Ora-
 teur, qu'on appelle l'*Action*, pourront
 en faire usage. Ils pourront à cet Ouvra-
 ge joindre celui de Conrart, Secrétaire
 du Roi, qui a pour titre *Traité de l'Ac-*
tion imprimé en 1657. Si pourtant cet
 Ouvrage est de lui, comme le dit le Pri-
 vilege, contre ce que Boileau fait en-
 tendre, que Conrart n'a jamais rien
 écrit :

* Voyez le
 Privilege à
 la fin du
 L. T.

J'imite de Conrart le silence prudent.

Qu'on y joigne encore si on veut, le
 Poëme de Sanlec sur le Geste. Pour moi,
 je crois qu'afin de rendre tous ces Ouvra-
 ges véritablement utiles, il faudroit que
 l'E-

l'Ecriture fût capable de parler aux oreilles, comme elle parle aux yeux : cela seroit nécessaire pour donner une idée des tons & des accens qu'on nous demande. Il seroit encore à propos que l'Ecriture fournît aux yeux, non seulement les noms des gestes, mais les gestes mêmes, afin que nous pussions les apprendre. Faut de quoi, ce que je trouve de meilleur dans ce Livre, c'est l'avis que l'Auteur nous y donne en finissant sa Préface. Il avertit qu'il enseigne chez lui de vive voix la Déclamation. Cela au reste ne m'empêchera pas de dire, que cet Auteur qui avoit regardé ses *Periodes alphabetiques*, comme le couronnement de sa *Rhetorique*, auroit dû communiquer ce titre glorieux à son *Traité de l'accent & du geste*. Rend Be- ry. L. 2. ubi supra.

IDEA ELOQUENTIÆ FORENSIS HODIERNÆ,

Auctore Georgio Mackenzieo à Valle Rosarum, Regio apud Scotos Advocato. 1681.
C'est-à-dire, *Idée de l'Eloquence du Barreau telle qu'elle est, ou qu'on la demande aujourd'hui*. Par M. Mackenzy, Avocat Général en Ecosse.

L'illustre Auteur qui donne au Public Mackenzy cette idée de l'Eloquence du Barreau, lui présente en même temps six Plaidoyez qu'il

Macken-
ty.

qu'il avoit faits, & prononcez en sa Langue. Il donne le tout en Latin, parce que cette Langue, selon lui, n'est sujette ni au changement, ni à l'envie. Il ne craint point la comparaison de ses Ouvrages avec les Déclamations de Sénèque & de Quintilien; elles n'ont rien de vrai. Il sent la supériorité des Harangues de Cicéron; il croit néanmoins, qu'avec du courage & du désintéressement, les gens de son País pourroient encore parvenir à la gloire de l'Eloquence, & se soutenir en présence de cet Orateur, comme la valeur de leurs Ancêtres se soutint en présence des Armes Romaines. Je ne crois pas qu'il y ait à contester sur cette possibilité; & il ne s'agit point maintenant du fait, il n'est question que de préceptes.

A l'égard de cet article, notre Auteur ne conçoit rien au dessus de l'Eloquence du Barreau & de l'empire qu'elle exerce. Il la préfère à la Philosophie & à l'Eloquence de la Chaire. Il y trouve plus de raisonnement & plus d'utilité, que dans la première, à cause qu'elle renferme la connoissance du Droit: il y trouve plus de force, plus de présence d'esprit, plus de variété, que dans la seconde; parce qu'elle a des affaires toujours nouvelles, qu'on n'a pas la même soumission pour tout ce qu'elle dit, qu'elle n'a pas toujours le temps de se préparer.

Mal-à-propos la voudroit-on bannir de l'administration de la Justice, sous pré-
texte

texte qu'elle ne sert ou qu'à corrompre Macken-
 le Juge, ou qu'à perdre le temps, puis-zy.
 que la Loi prescrit le Jugement qu'il
 faut prononcer. L'Eloquence met la vé-
 rité dans son jour. Elle fortifie ses rai-
 sons, les fait goûter, les fournit même
 dans les causes nouvelles, qui sont fré-
 quentes. Mais c'est la véritable Eloquen-
 ce dont l'Auteur parle, & il veut qu'on
 ne l'employe que dans les affaires qui le
 méritent. En sorte que tout ce qu'on
 pourroit dire de la fausse Eloquence,
 pour la bannir du Barreau; même ce
 qu'on pourroit alleguer pour bannir tou-
 te éloquence de certaines causes, ne con-
 cluroit rien contre lui.

M. Mackenzy parle avec vénération
 de l'Eloquence des Avocats François: il
 y reconnoît les caractères de celle des
 Romains; mais il y blâme les citations
 trop fréquentes des Peres. Il veut des
 preuves, & non de l'érudition. Cette
 Erudition étoit un défaut dont on s'est
 enfin corrigé. Il blâme aussi les jeunes gens
 qui croient s'avilir en traitant le fait,
 & se jettent dans les questions, ce qui
 les écarte; c'est, selon lui, montrer aussi
 peu de jugement, qu'on montre beau-
 coup de lecture. *Ce n'est pas, dit-il, le
 brillant & le coloris qui font l'excellence
 d'un portrait, c'est le naturel & la ressem-
 blance.*

Comme chacun a son génie, chacun
 a son style; il ne faut point le quitter,
 mais le perfectionner. En général la ri-
 chesse du style convient plus à l'Avocat
 que

Mackenzij.

que la féchereffe , & néanmoins il doit être plus ou moins concis selon les circonstances.

L'Orateur qui a bien compris une affaire, doit voir d'abord ce qu'il peut fournir de lui-même , avant que de consulter ses Auteurs, autrement il devient stérile. Il doit même conférer avec ses amis sur ce qu'il a trouvé , & qui plus est , s'il est possible , avec l'Adversaire. Il doit écrire & polir ses Discours à loisir , quoiqu'il ne doive pas s'assujettir à les apprendre mot à mot. Sa propre persuasion & son amour pour ses Cliens sont une grande source d'Eloquence.

Les Exordes sont ridicules au Barreau, si ce n'est dans les grandes causes. Et ils le sont même alors , à moins qu'on ne les tire du fond du sujet. Pour y réussir, ou il faut avoir fait le corps de son Plaidoyé , ou être bien plein de sa cause, avant que de composer l'Exorde.

La Narration doit être vive. La bonne foi doit y paroître. Tout doit y être sensible. Avant que de passer à la preuve, il faut écarter tout ce qui est étranger à la question.

Si on n'avoit à faire qu'à un Juge, il ne faudroit peut-être qu'une sorte d'argument. La diversité des Esprits demande des preuves de plusieurs sortes. *Je prens d'abord mon Adversaire à la gorge*, dit un Orateur dans Pline: *Et moi*, dit Pline, *qui ne sais pas où est cette gorge*, je porte des coups par tout pour la rencontrer. Un trop grand nombre d'argumens

mar-

Regulus
Plin. Ep.
20.

marque la défiance : & quand on ^{Mackenz-} n'en a qu'un, il y a moyen de le multiplier en quelque sorte par la manière différente dont on le traite. C'étoit une des adresses de Démosthène, comme Hermogène le remarque. Quand on employe plus d'une preuve, il est bon que le Juge les distingue : cette connoissance sert à le persuader. C'est l'Amplification qui les sépare.

La forme syllogistique convient rarement à l'Orateur. Il faut pour cela qu'il ait quelque preuve éclatante à mettre dans un beau jour.

L'esprit & la force paroissent dans l'arrangement. Chacun s'en fait un à sa mode. Il y faut suivre la nature. Elle apprend à commencer par les raisons qui jettent plus de lumière. De là elle conduit aux Loix & aux autoritez, & enfin aux inconveniens du contraire. Il faut par tout soutenir l'attention du Juge.

C'est la règle, en Ecosse, de répéter d'abord toutes les preuves de l'Adversaire; & quiconque, lorsqu'il les répète, en diminue la force, donne à entendre, ou qu'il ne la conçoit pas, ou qu'il la craint. Ensuite on les réduit à certains chefs, si l'on veut, & on les range à son gré. L'Auteur ne convient point avec Cicéron, sur la manière d'arranger ses preuves, ni sur l'art qu'il faut apporter en répondant à l'Adversaire; & il croit dangereux de ne marquer que du mépris pour ce que l'Adversaire a de plus fort.

Il prétend que les digressions vantées
Tome VIII. Part. II. N par

Mackenz-
zy.

par Quintilien, & mises en usage par les Anciens, ne sont plus goûtées. Il met de ce nombre la louange de la Poësie dans Cicéron. Il en admet pourtant quelque une après la Narration.

La Pêroraison demande la confiance, la vivacité, les mouvemens, la force, l'Amplification. L'Auteur n'omet point ce qui regarde l'Action, il va même jusqu'à marquer quel ton de voix demande telle ou telle figure.

Il s'étonne de ce que l'Eloquence diminue de jour en jour, tandis qu'on a plus d'expérience, plus de connoissance du Droit, plus de Loix, plus de décisions qu'on n'en avoit du temps d'Auguste: mais il en trouve la raison en ce qu'on ne travaille plus que pour l'argent, au lieu qu'autrefois on travailloit pour la gloire: car les Charges & les Emplois n'étoient point le prix de l'Eloquence, ce n'étoit qu'un tribut qu'on lui payoit. Il ajoute que les Juges cherchent trop à expédier les affaires, que les Procureurs ne cherchent que de la souplesse dans les Avocats; que le style de la fausse Philosophie est un obstacle à l'Eloquence; enfin, que ceux qui ne peuvent être Orateurs, ne marquent que du mépris pour l'Art oratoire, & le déclament.

De 31.
A.ût
1682.

L'année même que cet Ouvrage parut il en fut parlé dans le Journal de Paris, & on y rendit justice, tant à la dignité qu'à la Science de l'Auteur. Pour ce qui est de l'Ecrit, on en donna, en raccourci,

courci, à peu près la même idée que je Macken-
viens d'en donner plus au long. On a-zy,
joûte qu'il faudroit plus d'un Journal, si
on vouloit s'arrêter à tout ce qu'il y a
de beau & de bon. Et quant à l'Elo-
quence qui s'appuye si fréquemment sur
l'autorité des Peres, des Conciles, & des
Poètes ; l'Auteur du Journal paroît en
prendre la défense en ces termes : " M.
,, Mackenzy prétend que cela étouffe,
,, pour ainsi dire, l'Eloquence sous le
,, poids des citations, & l'empêche de
,, faire paroître toute son étendue sur les
,, raisonnemens tirez de la nature des
,, causes, & de la force des Loix & des
,, Coutumes. Cependant, quoiqu'en di-
,, sent les Etrangers dont il parle, les
,, Plaidoyez que nous avons en notre
,, Langue, bien qu'écrits de cette façon,
,, ne laissent pas d'être admis, & il y
,, trouve lui-même une Eloquence toute
,, Romaine". Ainsi parle l'Auteur du Jour-
nal. Je doute pourtant qu'on soit fort
entré dans son sentiment lorsqu'il s'ex-
pliqua de la sorte : je doute encore
plus, qu'on y entre fort en ce temps-ci.
Quoi qu'il en soit, je puis assurer que
quand M. Mackenzy trouvoit dans les
Plaidoyez François une Eloquence toute
Romaine, ce n'étoit point par les cita-
tions, puisque c'est justement ce qu'il y
blâme.

Mais dans le corps de cet article, j'ai
omis une chose en son lieu, pour l'ex-
pliquer ici davantage. La voici.

M. Mackenzy exige, dans l'Orateur,
N 2 une

Mackenz-
zy.

Art. de Pla-
ton à la 97.

Tom. 5. p.
306.

T. 6. p. 363.

une Science telle que les Anciens l'ont exigée: il exige la probité, par le moyen de laquelle il veut que l'Orateur ne respire que la bonne foi & la justice; qu'il n'ait en vûë ni la réputation ni les richesses, mais son devoir; enfin, qu'il ne se charge point du tout des Causes qui sonnent mal, telle qu'est la défense d'un Coupable. Ce sont ces dernières paroles qui m'arrêtent. Car elles me font demander en passant; s'il est bien vrai qu'un honnête homme ne doive jamais se charger d'une pareille cause? Je me suis déjà expliqué sur cette question, & dans mon premier Volume, & dans ma Réponse aux Auteurs du Journal Littéraire de la Haye, qui avoient non seulement trouvé à redire à ma pensée, mais encore qui n'avoient point du tout bien pris ce que j'ai toujours pensé. J'ai avancé qu'on peut légitimement défendre un Coupable, & qu'on peut même le sauver, sans employer de mauvais moyens. Outre ce que j'ai dit dans ma Lettre insérée dans le Journal littéraire, j'oppose ici au sentiment de M. Mackenzy, la raison, l'autorité & l'exemple; ce dernier pour servir, non pas de preuve; mais d'éclaircissement à toutes choses.

La raison: parce qu'il est de droit qu'un Accusé soit entendu, & par conséquent, qu'on le défende. Cela est si vrai parmi nous, que s'il ne trouve point d'Avocat par lui-même, il a droit d'en demander un à son Juge qui est obligé de le lui donner: & ce que l'Orateur fait
alors

alors par obéissance, il l'auroit pu faire. Macken-
 de son mouvement. Or ce ne peut être zy.
 que pour défendre sa Partie, non par ma-
 niere d'acquit, mais de son mieux. Car
 si on peut, sans blâme, ne point se char-
 ger de sa cause; on ne peut sans perfidie la négliger quand on s'en charge.
 Après cela, on a prescrit des Loix aux
 Accusateurs, & avec justice; on a réglé
 la procédure. Il faut des preuves du cri-
 me; & la Loi veut que ce qui n'est pas
 prouvé, soit regardé ou comme faux,
 ou comme nul (1). L'Avocat par con-
 séquent de l'Accusé a droit de discuter
 les preuves; & la juste crainte de faire
 périr un innocent, doit le faire écouter.
 Ainsi l'insuffisance des preuves & les dé-
 fauts de la procédure, peuvent fournir,
 même selon la Loi, un moyen non seu-
 lement louable, mais encore nécessaire
 de défendre & de sauver un Coupable,
 pour ne pas exposer les gens de bien à
 être opprimez sur des apparences. Car
 si on ne peut arracher l'ivraye sans nui-
 re au bon grain, la Religion nous ap-
 prend à la souffrir. Même cette atten-
 tion du Défendeur sur la nature des
 preuves, assure la conscience du Juge.
 Elle satisfait aussi aux justes desirs du Pu-
 blic, qui ne veut pas qu'on perde légere-
 ment un homme. Tout le monde y est
 intéressé.

Je ne m'appuye donc pas comme Ci-
 ceron,

1 De iis quæ non apparent & de iis quæ non sunt,
 idem est judicium.

Mackenzey. „ montré par des preuves éclatantes, que
 „ si quelquefois la nécessité de votre mi-
 „ nistère, ou les ordres précis de vos
 „ Supérieurs vous obligent de prêter vo-
 „ tre voix à l'imposture & à la calom-
 „ nie, vous pouvez être les Défenseurs
 „ du crime sans blesser votre honneur &
 „ votre conscience, & dire même les
 „ choses les plus dures, sans manquer
 „ aux règles les plus exactes de la bien-
 „ séance & de l'honnêteté.

Voilà, ce me semble, une autorité bien considérable, puisqu'on peut la regarder comme contenant non seulement l'avis du Magistrat qui parle, mais celui du premier Parlement du monde, devant qui il a l'honneur de parler. Elle établit qu'un Orateur est quelquefois obligé par son ministère ou par ses Supérieurs à défendre un Coupable, (car c'est ce qu'il faut entendre par le *crime* dans ce Discours) & qu'il le fait sans blesser sa conscience. La chose paroît difficile; & il semble que de l'exécuter, ce soit, pour ainsi parler, marcher sur la corde ou sur des charbons ardents. Ce qui pourtant paroît si mal-aisé dans la spéculation, ne le paroît plus tant; quand la chose est faite, comme le montrent les exemples. C'est pour cela que j'en apporterai plusieurs.

Cicéron 2. Le premier est celui de Norbanus Tri-
de Orat. n. bun du Peuple, coupable d'avoir été cau-
197. &c. se d'une sédition, en déplorant dans la Tribune aux Harangues, la perte d'une armée Romaine, toute florissante, que
 Cepion

Cepion qui la commandoit, avoit fait pé- Mackenzey.
 rir par sa témérité. Il y eut dans cette
 sédition des coups donnez, des blesez,
 des morts. Le Tribun fut mis en Justi-
 ce, lorsqu'il fut sorti de Charge, & An-
 toine l'Orateur le sauva. Qui de nous
 n'en eût voulu faire autant à la place de
 cet Orateur ? Au reste, il le sauva, non
 pas en niant le fait, cela n'étoit pas mê-
 me possible; mais en réveillant dans l'es-
 prit de ses Juges la haine contre Cepion,
 telle que le Tribun l'avoit excitée dans
 l'esprit du Peuple. Ce qu'il fit par un
 Discours dont Cicéron nous a conservé
 l'idée dans ses Livres de l'Orateur, lequel, *Ubi supra*
 à vrai dire, ne pouvoit avoir lieu que dans
 la République Romaine, dont l'établisse-
 ment & toute l'Histoire fournissoient à
 l'Orateur, & des faits, & des principes,
 & des raisonnemens, qui ne pourroient
 être bons ailleurs. Mais qu'est-ce que
 l'Eloquence, sinon l'habileté de se servir
 de ce que le lieu, le temps, & autres cir-
 constances lui fournissent ?

Le second exemple est celui de M. A-
 quilius, Général d'Armée, accusé de
 concussion, & sauvé encore par le même
 Orateur, qui n'employa alors que la
 considération des grands services & des
 belles actions de l'Accusé.

Le troisième est celui du Consul Caius
 Sempronius, sauvé par Sextus Tempa-
 nius Décurion de son armée, lequel le
 tira d'affaire par la maniere dont il ré-
 pondit en galant homme aux questions
 qu'on lui faisoit sur la mauvaise conduite

Macen-
ty.

du Consul, qui avoit aussi fait périr l'armée par son imprudence. On peut voir cette histoire dans Tite Live. Il n'y a aucun mensonge dans le fait du Découron. Un Avocat pourroit l'imiter.

A ces exemples je puis joindre, & celui du jeune Horace dont j'ai parlé dans ma Lettre aux Journalistes; & celui de Manlius Capitolinus, qui peut-être seroit venu à bout, par ses Discours, de se faire absoudre, si on n'eût point fait plaider la cause dans un lieu d'où l'on ne pouvoit voir le Capitole qu'il avoit sauvé. Tant qu'on le vit, & que peut-être on entendit les Oyes qu'on y nourrissoit, les Juges ne purent se résoudre à le condamner. Se fût-il rendu plus coupable, si par cette considération, il se fût tiré d'affaire ?

Tous ces faits, excepté celui de Tempianus, se passent devant des Juges; & ce sont les seuls de ceux que je rapporte ici, qui regardent la question. Mais l'Eloquence ne se renferme point au Barreau; & ce qu'elle fait quelquefois ailleurs qu'en Justice, montre qu'elle peut sauver un Coupable, sans pécher contre la Société.

Ainsi le grand Fabius pardonne à un soldat de son armée, lequel étoit digne de mort; Marcellus pardonne à un autre de la sienne; & ces deux Généraux de différent caractère, conviennent dans les mêmes vûes pour faire une action de clemence. Chacun d'eux auroit pu prendre conseil, ou donner au Criminel un Avocat pour le défendre. L'Orateur auroit pu
leur

leur dire ce qu'ils se dirent à eux-mêmes, Macken-
 & l'Eloquence eût partagé la gloire de zy.
 leur clemence. C'est pour cela que l'Im-
 peratrice Livie partage & dans l'Histoire
 & sur le Théâtre, la gloire qu'Auguste
 s'acquiert en pardonnant à Cinna, parce-
 que c'est elle qui lui conseille d'en user
 de la sorte (1). Et quel honneur pour
 l'Evêque Flavien, d'avoir obtenu de Théo-
 dose, qu'il pardonnât à la Ville d'Antio-
 che, ou pour Saint Ambroise d'avoir ob-
 tenu de cet Empereur la même grace pour
 celle de Thessalonique, quoique le fameux
 Ruffin en ait empêché l'effet? Qui de
 nous aimeroit mieux imiter Ruffin, que
 Théodose, ou Flavien, ou Saint Am-
 broise?

Je n'ignore pas la différence du Prince
 & du Juge. Ce dernier soumis à la Loi,
 prononce sur un Tribunal de rigueur; le
 premier maître des Loix, prononce quel-
 quefois sur le thrône de la miséricorde.
 Mais il me suffit que ce soit l'Eloquence
 qui puisse le lui persuader.

Je finis cet Article par la pensée de
 Quintilien. Ce grand Maître établit, que
 dès qu'on peut espérer l'amendement d'un
 Coupable, on peut aussi le défendre; ce
 qui me paroît vrai: car & son amende-
 ment, & le risque qu'il court dans son
 affaire, me paroissent suffisans pour con-
 tenir ceux qui voudroient l'imiter, sauf à
 les punir s'ils l'imitent, & cela afin de
 join-

1 Severitate nihil adhuc profecisti; Tenta quo-
 modo tibi cedat clementia. *Seneca.*

Macken-
ry.

joindre la sévérité à la clemence. De plus Quintilien croit qu'on peut encore le défendre, lorsqu'il est de l'intérêt public de le sauver. Ainsi qu'un Général d'Armée soit visiblement criminel, si sans lui l'Etat ne peut se soutenir dans une Guerre qui le menace, l'utilité publique doit engager l'Orateur à prendre sa défense, & à le tirer d'affaire, à cause du besoin qu'on a de lui. Aussi dit-on que Fabricius même au Champ de Mars fit Consul par son suffrage un nommé Cornelius Ruffinus, méchant homme, pillart & son ennemi. De quoi quelques personnes étant surprises : *J'aime mieux*, dit-il, *qu'un Citoyen me vole, que si l'ennemi me faisoit prisonnier*. D'où Quintilien conclut, que s'il eût fallu tirer ce Ruffinus d'une accusation de Peculat, Fabricius même l'auroit entrepris. Car outre la voye de compensation du crime & des services, laquelle paroît permise, l'Avocat, comme je l'ai dit, peut encore insister sur ce que les preuves du crime ne sont pas suffisantes ; ce qui peut être très-veritable, quoique le crime soit vrai.

C'est tout ce que j'avois à dire sur cet article. Que si quelqu'un est plus éclairé que moi sur cette matiere, il ne peut que faire plaisir au Public de lui communiquer ce qu'il en fait.

L E

LE P. FRANÇOIS POMEY,

Auteur d'un Livre, qui a pour titre, Novus Rhetoricæ Candidatus, altero se candidior, 1682, ou selon M. Morhof, 1672.

L'Ouvrage que le P. Pomey a fait sur ^{Le P. Po-} la Rhétorique, a, dans l'Edition que je ^{mey,} cite, un titre qu'on ne peut guères rendre en François, parce qu'il roule sur une équivoque qui n'a point lieu en notre Langue. Je le traduis pourtant à la marge, ^{Le nouveau} afin qu'on en juge. ^{Candidat,}

M. Morhof * trouve dans cet Auteur ^{plus candido} un esprit de nouveauté, fort éloigné de ^{que le pro-} ce respect sincere que les habiles, comme ^{miser.} le P. Vavasseur, marquent toujours pour ^{* T. 1. L. 6.} les Anciens. " Le P. Pomey, dit le ^{c. 2. pag. 248. n. 18.} Critique, a fait une Rhétorique à sa guise, & ne dit pourtant rien qui soit de lui. Il gâte plutôt ce qu'il prend d'ailleurs qu'il ne l'explique. Il est exact dans ce qu'il dit des figures & de l'Amplification : mais ce qu'il y met du sien, est bizarre & étranger. Tel est le secours qu'il veut donner pour nous aider à trouver les preuves dans l'Amplification ". La méthode qu'il propose pour cela, est en effet singuliere. Il veut qu'on prenne pour occasion de ce qu'on a dessein de dire, les premieres choses qui tombent sous les sens, ou les premiers mots qu'on trouve à l'ouverture du Li-

Le P. Pomey, & pour les rétablir en leur honneur (1). Le P. Pomey n'auroit-il pas le même sort ? A peu près, & presque selon la pensée d'Ovide (2), *Que si un Dieu nous est contraire, l'autre se déclare pour nous.* Car s'il n'y a point aujourd'hui de main charitable qui veuille le tirer de l'obscurité à laquelle on voit qu'il est condamné, il s'en est trouvé une qui a voulu l'en garantir, & il y a lieu de douter si sa précaution ne rend pas nul l'un de ces deux jugemens formellement prononcez contre lui en 1713.

Il faut bien en effet que tout le monde ne trouve point tant de défauts dans l'Ouvrage du P. Pomey, puisqu'un des plus fameux Rhétoriciens de la Compagnie, lequel a soutenu ce rôle, & si longtemps & avec tant d'éclat, enfin le P. Jouvençy, comme un Dieu favorable, en a donné une nouvelle Edition en 1712, sous le titre qu'on peut voir au bas de la page (3). Cela n'auroit-il pas dû suspendre l'Arrêt de la Société Littéraire qui compose le Journal de Trevoux ? Il est vrai que le Pere Jouvençy n'a pas jugé que l'Ouvrage fût irrépréhensible, puisqu'il dit l'avoir non seulement augmenté, mais encore poli & corrigé : mais enfin il l'a jugé digne de revoir le jour.

Cette nouvelle Edition, pour le dire en

1 Obscurata diu populo bonus eruet, atque Proferet in lucem . . . quæ sitis informis premit & desertæ verustas. *Hor. Lib. II. Ep. II. ad Flor. v. 115.*

2 Sæpe premente Deo, fert Deus alter opem.

en passant, est aussi une nouvelle preuve Le P. Pomey. de ce que j'ai dit d'Aphthone dans mon premier Volume, contre le sentiment du P. Menestrier, c'est-à-dire, que cet ancien Auteur dont les deux modernes, le P. Pomey & le P. Jouvency, expliquent les preceptes dans ce *Candidatus*, qui leur est à présent commun, a écrit effectivement pour des enfans; que son Livre propose des préparations à la Rhétorique, & que le sentiment du P. Menestrier qui dit le contraire, est opposé à celui de toute sa Compagnie.

Quoi qu'il en soit, observons que le P. Jouvency a changé quelques exemples dans son Auteur; qu'il en a retranché quelques-uns aux endroits, où peut-être il trouvoit qu'il y en avoit trop; qu'ailleurs il en a ajouté de nouveaux; qu'il a mis dans cette Edition la manière de composer des Lettres, avec les Analyses de quelques Harangues de Cicéron. Un des changemens les plus considérables, est d'avoir mis tout entier, au commencement, un Abrégé de Rhétorique, que le P. Pomey avoit mis tout entier à la fin. La raison du P. Jouvency est, que cet Abrégé contient des choses nécessaires à savoir, avant que d'en venir aux exercices qu'Aphthone propose pour se préparer à la Rhétorique.

On

3 *Candidatus Rhetoricæ, olim à Patre F. Pomey digestus; in hac Editione novissimâ à Petro Josepho Juvencio auctus, emendatus & perpolitus ad usum Regii Ludov. Magni Collegii Societatis Jesu. 1712.*

Dupont.

les Chapitres destinez à donner les régles de la Confirmation & de l'Elocution. A l'égard des figures, ce sont les premières notions qu'on donne aux Elèves de l'Eloquence. Il faut en supposer la connoissance dans l'Orateur qui se destine à la Prédication. On peut ici rappeler ce que j'ai dit sur Saint Augustin, qui ne veut pas même que le Prédicateur se mette en peine de ces minuties.

Il y a un troisième Livre où M. Dupont traite du Sermon & de la maniere de le composer. On y trouve des préceptes sur l'Exorde, sur l'*Ave Maria*, sur l'Introduction, la Division, la Narration, la Confirmation, la Réfutation & la Péroration. *L'Introduction* étoit autrefois un second Exorde après l'*Ave Maria*; cet Exorde n'est guères d'usage à présent.

Le quatrième Livre, qui naturellement auroit dû être le premier, ou du moins le second, est employé à donner diverses manieres de faire des Sermons, des Panégyriques, des Homelies, des Prônes, de grands & petits Catechismes, des Controverses. A ranger son sujet comme il falloit, l'Auteur auroit dû commencer par donner une idée des matieres que traite l'Orateur sacré. Il auroit ensuite montré ce qu'il ne montre que dans ce quatrième Livre, je veux dire la nécessité qu'il y a de se servir de quelque methode pour prêcher utilement, la maniere de préparer & de disposer un Sermon, soit sur les vertus & les vices, soit sur les

les Mysteres de la Foi, soit pour un Panegyrique; enfin les parties qu'il faut lui donner; il auroit joint le style qu'il y faut prendre, les différentes formes qu'on peut donner au Discours, ce qui doit en faire le corps, & ce qui en fait l'ornement. C'est la méthode que la nature & la raison semblent prescrire.

Le cinquième & dernier Livre explique les qualitez nécessaires au Prédicateur, la Science, la piété, l'éloquence, la modestie, la sagesse ou la prudence, enfin les avantages de la voix & du geste. Sur tout cela l'Auteur paroît en savoir assez pour lui-même, mais non pas pour instruire les autres. Il est presque par tout superficiel, & principalement en des choses qu'il a tirées de l'Art de penser, & néanmoins on ne peut dire que la lecture de son Ouvrage soit inutile.

Une preuve, je crois, que je puis donner au Public, que le portrait que je fais de cet Ouvrage n'est point faux; c'est la maniere dont en parla le Journal de Paris, sans en dire ni bien ni mal. Car voici comme il s'en explique. " Quoi-

" que la Prédication, dit-il, dépende plus
 „ tôt des talens naturels que des règles
 „ de l'Art, néanmoins comme elles peu-
 „ vent être d'une grande utilité pour per-
 „ fectionner les talens que l'on a reçûs
 „ de la Nature, les plus grands Saints
 „ de l'Eglise, & les Docteurs les plus
 „ éclairés ont laissé dans leurs Ouvrages
 „ diverses règles pour l'instruction de
 „ ceux qui sont employez dans ce saint
 „ Minis-

Du Lundi
27 Avril
1682.

Dupont. „ Ministère; cet Auteur offre ici au Pu-
 „ blic tout ce qu'il a recueilli sur cette
 „ matiere. Il divise son Ouvrage en cinq
 „ Livres, dans lesquels on peut voir en
 „ détail toutes ces règles.

L E P. R A P I N

Jesuite, mort en 1687.

Le P. Ra-
 pin.

ENTRE les Auteurs François qui ont écrit de la Rhétorique, le P. Rapin est un de ceux qui ont le plus de réputation. Il professa les belles Lettres neuf ans. Il en avoit fait une étude particulière, & il fit voir, par quelques pieces Latines, qu'il pouvoit traiter les plus beaux sujets avec beaucoup d'Art & d'Eloquence. S'étant hazardé d'écrire en François, ce sont les termes de M. Bayle, il y réussit admirablement. Il a composé en cette Langue plusieurs Livres & de Litterature & de pieté, que le Public a fort bien reçûs.

Diff. de M.
 Bayle sur le
 P. Rapin.

Ibid.

M. Baill.
 Jug. des Sc.
 T. 2. Part.
 1. P. 32.

Ses Livres de pieté n'entrent pas dans mon dessein. Ceux de Litterature ont fait dire à M. Baillet que ce Pere a fait un beau Corps de Critique, composé de huit Traitez. Parmi ces Traitez, il y en a quatre de Comparaisons des Grands Hommes de l'Antiquité, qui ont le plus excellé dans les belles Lettres, & qui sont Ciceron & Démosthène, Homere & Virgile, Tite-Live & Thucydide, Aristote &

& Platon. Il y en a quatre autres de *Le P. Rapin*
Réflexions, sur l'Eloquence, sur la Poë-
 tique, sur l'Histoire & sur la Philosophie;
 l'on trouve dans ces divers Traitez le
 jugement qu'on doit faire des Auteurs
 qui se sont signalez dans ces quatre par-
 ties des belles Lettres.

Comme ces Ouvrages ont obligé M. *M. Baillet*
 Baillet à donner rang à l'Auteur parmi *ibid.*
 les Critiques, il y en a deux qui m'o-
 bligent aussi à lui donner rang parmi les
 Maîtres de l'Art Oratoire, la Compa-
 raison de Cicéron & de Démosthène, &
 les *Réflexions* sur l'Eloquence; à quoi
 on peut ajouter son Traité du *Sublime*
dans les mœurs, parce qu'il est accom-
 pagné d'un autre petit Ouvrage sur l'E-
 loquence des bien-séances, & même la Com-
 paraison de Thucydide & de Tite-Live;
 puisqu'on dit que ce Traité est *une vraie* *M. Baillet*
étude du Sublime dont ces deux Auteurs *ibid. p. 34*
 ont été de grands Maîtres.

L'Auteur nous donne avis, dit M. Bail-
 let, que son Ouvrage [on entend ce *M. Baillet*
 „ Corps de Critique composé de huit *Ib. p. 32. &*
 „ Traitez] peut servir de règle à ceux *le P. Rapin*
 „ qui se mêlent d'écrire & de parler sur *Préf. de*
 „ toutes les matieres principales qu'il y *tout l'Ouvr.*
 „ traite; que dans ses *Comparaisons* il pro-
 „ pose aux Savans des modèles à imiter,
 „ & dans ses *Réflexions*, des Régles à
 „ suivre. C'est-à-dire, dit M. Baillet, *Ib. p. 33*
 „ que ce Pere renferme en ce dessein
 „ comme un abrégé de ce qu'il y a d'ex-
 „ quis dans les belles Lettres.

„ Quoique d'autres avant lui aient
 „ déjà

Le P. Rapin. „ déjà fait les mêmes Comparaisons, &
 „ mis les mêmes Personnages en paral-
 „ lele, si l'on en excepte les deux His-
 „ toriens: on peut néanmoins assurer que
 „ par tout ailleurs il ne se trouve point
 „ un si grand détail de ces Sçavans qu'il
 „ compare entre eux, ni rien qui puisse
 „ donner une plus grande idée de leur
 „ mérite, ni une plus parfaite connois-
 „ sance de tout ce qui a du rapport à
 „ leur caractère.

Voilà l'idée que l'on nous donne en
 général de tous ces huit Traitez. On
 désigne ensuite le caractère de chacun en
 particulier. Pour ne m'arrêter qu'à ceux
 qui reviennent à mon sujet, je remarque-
 rai seulement qu'on nous dit que la Com-
 „ paraison de Cicéron & de Démosthène
 „ contient ce qu'il y a de plus essentiel
 „ dans l'Eloquence, que le premier Trai-
 „ té des Réflexions a trois parties, qui
 „ sont des Réflexions judicieuses, pre-
 „ mierement sur l'Eloquence en général,
 „ secondement sur celle du Barreau, &
 „ enfin sur celle de la Chaire, avec tou-
 „ tes les règles que chacune de ces trois
 „ sortes d'Eloquence demande par son
 „ caractère, dans un assez grand détail.

M. Baill. C'est ainsi que le P. Rapin lui-même
Ib. p. 35. parle de ces Traitez, & „ M. Baillet a-
 „ joute „ qu'on ne peut en faire un juge-
 „ ment plus modeste „. Ce Pere dit en-
Le P. Rap. core qu'il donne les plus belles maximes
Préf. p. VII qu'on puisse donner sur les matieres qu'il
 y traite.

La lecture de pareilles choses est fort
 agréa-

agréable : mais ce qui a modéré le plaisir que j'ai eu à lire cet Auteur, c'est que M. Bayle remarque qu'il y a des gens qui le trouvent trop décisif pour un homme qui paroît avoir plus de goût & de délicatesse que de profondeur & d'érudition. Ce n'est pas tout. Il ajoûte que le Pere Vavasseur ne relève pas toutes les fautes qui se trouvent dans les Réflexions de notre Auteur sur la Poétique, & que s'il avoit voulu critiquer les autres Ouvrages de cet Ecrivain, il y auroit rencontré assez de choses à reprendre. M. Bayle découvre lui-même des erreurs dans ce que le P. Rapin raconte d'Aristote. Il dit que ce Pere cite des Auteurs qu'il n'avoit pas consultez, & il le répete en ces termes qui sont énergiques : *Je n'avois jamais si bien connu, dit-il, qu'en cet endroit-ci, que cet agréable Ecrivain ne se donnoit pas la peine de consulter les Originaux.* Et M. Baillet ne dit-il pas qu'on écrivit nommément contre ses Réflexions sur l'Eloquence, & particulièrement pour ce qui regarde le jugement des Orateurs du Barreau & de la Chaire ? Je n'ai pu encore ni savoir qui sont ces Ecrivains, ni recouvrer leurs Ouvrages, parce qu'ils n'y ont pas mis leurs noms, & que je n'en sai pas le titre.

Le P. Rapin.

Diff. de M. Bayl. sur le P. Rapin.

M. Bayle Diff. sur Arist. Intro A.

M. Bayle Diff. sur Arist. Intro T.

M. Baillet Jug. des Sçs T. 2. p. 1. 352 36.

Mais pour dire ici ma pensée, la Comparaison de Cicéron & de Démosthène est une grande entreprise, de l'aveu du P. Rapin. C'est une entreprise que Plutarque avoit évitée. Cet Auteur a fait le Parallele de ces deux grands hommes

Le P. Rapin. considérez comme Hommes d'Etat dont il a pu connoître les actions, les mœurs, le génie, par le moyen de l'Histoire; mais sans toucher à leur Eloquence. Il reconnoît qu'il ne pourroit pas juger de celle de Cicéron, parcequ'il ne sût pas assez le Latin. Et sur ce que Cécilius qui ne savoit pas assez le Grec, avoit voulu juger de celle de Démosthène, Plutarque fait une belle réflexion. *Le précepte, dit-il, de se connoître soi-même, ne servit ni si beau, ni si digne du Dieu qui nous l'a donné, c'est-à-dire d'Apollon, si toute la mortelle étoit capable de se faire cette leçon à soi-même.*

*Plutarq.
Parall. de
Demost. &
de Cic.*

Voilà ce que le P. Rapin n'ignoroit pas. Il n'ignoroit pas non plus, que le P. Goussin & d'autres avoient entrepris la même Comparaison, & que pour en venir à bout, ils avoient fait des extraits des Harangues des deux Orateurs, & les avoient mis en parallèle, mais que cela n'avoit pas réussi. Il prend donc une autre route. Premièrement en homme d'un grand sens, il veut établir sa Comparaison sur des principes; en second lieu comme un homme de bon goût, il veut les puiser dans la doctrine d'Aristote. Ainsi c'est par cette doctrine du Philosophe Grec, qu'il faut juger du P. Rapin: ou plutôt, c'est cette doctrine qui doit ou le condamner, ou le défendre, selon qu'il en a mal ou bien pris le sens.

*Le P. Rapin.
Préf. p.
VIII.*

Dans la Doctrine d'Aristote, selon le Père Rapin, trois choses principales servent à persuader: *Le mérite de celui qui parle,*

parle, la disposition de ceux à qui il parle, Le P. Rapin
& la maniere dont il parle. C'est sur ce prin-
fondement que cet Ecrivain établit tout
son édifice; & c'est un fondement rui-
neux. Il est vrai qu'Aristote reconnoît *Rhét. d'Ar.*
trois moyens de persuader: mais c'est le *rist c. 2.*
caractère que l'Orateur fait se donner dans *l. 1.*
ses discours; ce sont les passions qu'il fait
naître dans l'ame de ses Auditeurs; ce
sont les preuves qu'il apporte, & qui se-
lon ce Philosophe, sont comme le corps
du Discours, au lieu que la maniere dont
il parle, n'en est que l'habit.

Cependant le P. Rapin compare le me-
 rite personnel de Ciceron avec le merite
 personnel de Démosthène, les vertus, les
 vices, & la capacité de l'un, avec les
 vertus, les vices, & la capacité de l'autre.
 Mais il n'y a personne qui ne voye, que
 ce n'est pas là de quoi il est question.
 Car pour comparer l'Eloquence des deux
 Orateurs par le premier moyen de persua-
 der, il faut voir l'habileté de l'un à se
 donner dans ses Discours un caractère
 convenable à ses vûes, & la mettre en
 parallele avec l'habileté de l'autre sur cet
 Article. Cela est bien différent de leurs
 vices, de leurs vertus, & de leur capa-
 cité. Le fameux Grec nommé Sinon,
 dans Virgile, est un fourbe, & il y parle *L. 2. de*
 en honnête homme: Atratinus, selon *l'Enéide.*
 Ciceron, étoit honnête homme, & il *Dans l'O-*
 n'avoit point paru tel dans un plaidoyé. *raison pro-*
 Tant ces deux choses sont différentes! Il *Cælio.*
 est vrai qu'un grand avantage pour se
 montrer tel que l'on veut, c'est de l'être:

Le P. Rapin.
fin.

Cic. 1. de
Orat.

mais on peut l'être, sans avoir le talent de le montrer. Ce talent n'est point *l'Art d'imposer en Politique*, comme dit le Pere Rapin; c'est un art ou un talent nécessaire, même à un Orateur qui est homme de probité, qui ne veut point que son Discours démente son caractère. Et voilà le sens de Cicéron dans ces paroles, *caput Oratoris est, ut ipse apud quos agit, talis, qualem se ipse optes videatur.* Il dit qu'une chose essentielle à tout Orateur, est, qu'il sache se montrer tel qu'il le desire; il ne dit pas, comme le Pere Rapin le lui fait dire, qu'il aime lui-même à paroître tel qu'il est.

Quant au second moyen de persuader, pour établir sur ce point la Comparaison des deux Orateurs, cet Ecrivain fait un portrait du caractère & de l'esprit des Grecs, tel qu'il étoit du temps de Démosthène, & il le met en parallèle avec le caractère des Romains du temps de Cicéron. Ce n'est point-là comparer *l'Eloquence de ces grands hommes*. Pour en faire la comparaison sur l'article dont il s'agit, il falloit examiner la force ou l'habileté de l'un & de l'autre à remuer les passions. Il est vrai qu'il est avantageux à l'Orateur de connoître la disposition de ceux à qui il parle, pour la fortifier ou la détruire selon ses desseins, mais ce n'est pas dans cette disposition que consiste son Eloquence. Sur quoi c'est une grande erreur d'avancer, comme fait le

* Le P. Rapin.
Comp. de
Cic. & de
Dem. p. 72.

P. Rapin *, que Longin dans sa *Comp. de raison d'Hyperide & de Démosthène*, dit que

que Démosthène n'entend point les mœurs Le P. Rapin.
 pour faire jouer les passions ; & d'ajouter qu'il pin.
 fait convenir en effet qu'il ne connoissoit

pas fort le détail des mouvemens de l'ame ,
 ni cette morale du cœur qu'Aristote explique
 dans sa Rhétorique. Loin de cela , person-
 ne n'entend mieux les passions que Dé-
 mosthène. Autrement, que signifieroient
 ses foudres, ses éclairs & ses Enthymèmes ?

Mais, ce qui est plus surprenant, on
 trouve moins dans le P. Rapin la vraie
 idée du troisième moyen de persuader que
 celle des deux premiers. Car lorsqu'il s'agit Le P. Rapin.
 de l'expliquer pour comparer sur cela les ibid. p. 36.
 deux Orateurs , cet Ecrivain se met à
 traiter de l'Eloquence en général. Il traite
 de la différence du style. Il hésite, & ne
 fait dans lequel de tous les styles consiste
 ce dont est question. Il nous apprend
 qu'il faut se connoître, qu'il ne faut point
 sortir de son caractère , qu'il faut avoir
 de l'usage, de la prudence, de l'art, du
 bon sens, du discernement, de la capa-
 cité. Il dit qu'il faut garder les bienséan-
 ces, plaire, cacher l'art, prendre un style
 convenable. Tout cela est vrai , tout
 cela est grand, tout cela est beau : mais,
 pour me servir d'une pensée d'Horace (1),
tout cela n'est point en sa place. Il s'agit du
 troisième moyen de persuader ; ce moyen
 selon Aristote consiste dans la preuve ; &
 pour comparer sur ce point les deux O-
 rateurs, il falloit montrer la force & l'a-
 dresse de l'un & de l'autre dans leurs

O 3

rai-

1 Sed nunc non erat his locus. *Horat. de arte.* v. 19.

Le P. Rapin. raisonnemens. C'est ce que le Pere Rapin ne fait pas. Ainsi quelque imparfaite que soit, selon lui, la comparaison que le P. Caussin a faite de ces deux grands hommes, elle est pourtant plus au fait & plus dans le vrai, que celle que lui-même en a faite.

En cet endroit je ne puis me dispenser de rapporter ce que M. Morhof (1) prononce sur ce Parallele du P. Rapin. Il commence donc par exposer la différence que Longin a mise entre le Sublime de Demosthène & celui de Cicéron, après quoi il ajoute deux choses : la première est, que Plutarque a traité ce sujet d'une manière plus étendue dans le Parallele qu'il a fait de ces deux Orateurs ; en quoi il dément Plutarque qui déclare qu'il ne touche point à leur éloquence ; la seconde est, que parmi les nouveaux Auteurs François, le P. Rapin a marché sur les traces de Plutarque, & a fait de nouveau en sa langue, la Comparaison des deux Princes des Orateurs, avec tant de succès que son Ouvrage ne peut manquer d'être au goût de tous ceux qui ont du goût pour les belles Lettres. Mais si dans cette dernière partie, M. Morhof ne veut dire autre chose, sinon que le P. Rapin écrit bien,

1 En tibi discrimen inter granditatem Demosthenis atque Ciceronis : de hac etiam solâ Longino sermo. Uberius verò, operosis duabus Vitis idem argumentum Plutarchus est exsecutus, qui latè nec minùs doctè, singula utriusque exponit. Secutus hunc è Gallia

bien, ce n'est pas moi qui lui en ôterai la gloire. Que s'il veut faire concevoir qu'il a traité son sujet, il ne falloit pas dire qu'il marche sur les traces de Plutarque, puisque cet Auteur Grec a évité formellement le sujet que l'Auteur François a voulu traiter. Au fond on pourra bien se persuader peut-être, que ce Pere rempli son dessein, si on ne se donne pas la peine d'approfondir la matiere : mais si on l'approfondit, il est impossible qu'on dise qu'il l'a rempli.

Ce seroit sans doute une chose très-utile que de le remplir, ce dessein, en faveur des Disciples de l'Eloquence. Du moins est-ce ainsi qu'en a jugé Juste-Lipse. Mais ce qui montre que la maniere de l'exécuter, est justement celle de P. Caussin, quoique le P. Rapin l'ait expressément évitée, c'est ce qu'en dit un Auteur dont j'ai parlé ci-dessus. C'est Keckerman lequel s'explique en ces termes *.

Il est, dit-il, fort à souhaiter que quelqu'un fasse sur les deux Princes des Orateurs, ce que d'habiles gens ont déjà fait il y a long temps sur les deux Princes des Poëtes, qui a été de ramasser tous les endroits que Virgile a imitez ou empruntez d'Homère, & ceux-mêmes où ces deux

Gallis recentioribus elegantissimus Renatus Rapius novam duorum Eloquentiæ principum comparisonem scripsit vernaculo sermone, & quidem talem, quæ non potest non vehementer esse ad palatum omnibus, quotquot elegantiorum litterarum gustu imbuti sunt, L. 6, c. 2. p. 261. inferis n. 2. qui incipit p. 260.

Le P. Rapin.

deux Ecrivains ont ensemble quelque rapport. Ce seroit certainement un Ouvrage & utile & agréable, qui nous mettroit devant les yeux les coups de maître, dont Cicéron est redevable à Démosthène, de sorte qu'on pût les considérer attentivement, les comparer, & enfin en juger : pour décider en quoi Démosthène est plus serré, & Cicéron plus étendu ; en quoi ce dernier est plus grand ou plus orné, & le premier plus pur & plus simple ; en quoi l'un ou l'autre est plus fort, plus nerveux, ou autrement meilleur & plus adroit. Car à ne point mentir, c'est sur Démosthène que Cicéron s'est formé ; c'a été là son principal modèle, & non seulement il en a pris l'Art & les manières, mais quelquefois les pensées mêmes qu'il n'a fait que rendre mots pour mots en sa Langue. Voilà comme parle Keckerman (1) ; & qui ne voit que c'est ce que le Pere Rapin n'a pas voulu faire, au lieu que c'est précisément ce qu'a fait le P. Caussin ?

Jusqu'ici je n'ai parlé que du Parallele de Démosthène & de Cicéron : Que dirai-je maintenant des Réflexions sur l'Eloquence, lesquelles sont le second Ouvrage.

1 Maximè optandum ut quam operam in Homeri & Virgilii similibus locis inter se comparandis, jam pridem viri quidem eruditi sumpserunt, eandem industriam aliquis in Principibus & summis Oratoribus, Demosthene ac Cicerone, poneret, utili certè & jucundâ operâ, si illa omnia artificia, quæ hic noster a Græco illo mutuatus est, uno quasi aspectu liceret intueri, contendere inter se, dijudicare quid ille

ge du P. Rapin, dont il me faut parler? **Le P. Ra-**
 M. Gallois * les trouve savantes & soli- **pin.**
 des; M. Morhof † les juge dignes d'être *** M. Baill.**
 lûes; & de tous les sujets que l'Auteur **T. 2. part. 1.**
 traite dans son volume de Réflexions, E- **p. 35.**
 loquence, Poétique, Histoire, Philoso- **Et M.**
 phie, *il n'y en a point dont il se croye plus* **Gall. Journ.**
en état de rendre un compte exact au Pu- **des Sc. du**
blic, que de l'Eloquence, dont il s'est ins- **22. Juin**
truit, à ce qu'il dit, dans les Rbétoriques **1671. & du**
d'Aristote, de Cicéron & de Quintilien **20. Janvier**
.* **1676. & c.
† Morhof.

Il faut l'avouër, parmi ces Réflexions, **T. 2. L. 6.**
 il y en a de bonnes, de solides, de gran- **c. 4. p. 292.**
 des, & de judicieuses. Telles sont les **n. 8.**
 premières sur les causes de la chute de *** Le P. Rap.**
 l'Eloquence*. Il les rapporte au peu de li- **parlant de**
 berté qu'ont les Orateurs, à la modicité **ses Réfl sur**
 des récompenses qu'ils esperent, à la **l'Eloquen-**
 multitude des affaires qui les accable, **ce.**
 au peu de soin qu'ils prennent de s'instrui- *** 1. 2. & 3.**
 re, au défaut de génie, à la fuite du tra- **Réfl. sur**
 vail. Je joins à ces premières Réflexions, **l'Eloquen-**
 celles qu'il fait sur les bienseances, & ce **ce.**
 qu'il dit sur la mauvaise éducation * de la **Réfl. 25.**
 jeunesse, sur l'indulgence des parens, sur *** Réfl. 26.**
 le luxe & la délicatesse du siècle, sur les
 faux principes d'Eloquence qu'on donne
 aux enfans, que l'on conduit, à ce qu'il
 dit,

ille astrictius, quid hic copiosius; quid noster
 grandus & ornatus; quid ille purius & simplicius;
 quid hic quid ille fortius, nervosius, melius, dexte-
 rius dixisse videatur: nam si verè æstimare volumus
 Ciceronis nostri eloquentia tota quanta est, à De-
 mosthene manavit, cùmque in imitatione sibi præ-
 cipuum proponeret, non tantùm artificio & ductu
 orationis sæpe conveniunt, sed nonnunquam etiam
 in eadem incurrunt & verba & sententias,

Let. Ra- dit, *par des voyes égales.* J'estime beau-
pin. coup ce qu'il ajoute *; que nous devons
298. 4- nous faire une méditation perpétuelle
Ibid. d'Aristote; étudier la Nature, c'est-à-dire
 les mœurs & le caractère des hommes;
Réf. 5. viser toujours à une Eloquence naturel-
 le; apprendre à nous borner; composer
 souvent; connoître notre génie; cultiver
 la prononciation; nous rendre l'esprit
Réf. 7. 8. juste, plutôt par la lecture des bons Li-
2. 10. 11. vres, & par une Rhétorique bien enten-
17. & par- due, que par une Dialectique pointilleuse,
si de la 23. dont l'usage ne sert qu'à affoiblir & des-
 seicher le discours; enfin il a raison de
 dire qu'il faut cacher l'art & dissimuler
 quelquefois nos forces pour produire des
 effets surprenans. Sur tous ces points &
 sur beaucoup d'autres le P. Rapin dit
 des choses parfaitement belles.

Réf. 18. Mais outre qu'il répand partout des
20. passages d'Auteurs mal appliquez, des
 faits mal rapportez, des idées mal con-
 çûes; outre qu'il confond les grands or-
 nemens de l'Eloquence avec les Antithé-
 ses, avec les Epithètes, avec les petits
 brillans de Diction, à quoi je ne m'arrête
Réf. 21. pas: Il confond encore, ce qui est bien
 plus considérable, le Sublime dont parle
 Longin, avec une vaine apparence. *Ce grand*
air, dit-il, *qu'enseigne Longin touche moins*
qu'il n'éblouit & qu'il n'étonne, comme il
l'avouë lui-même, parcequ'il n'entre pas
dans les sentimens de ceux à qui il parle.
Toutes les grandes expressions sans de grands
sentimens, sont à peu près comme les Na-
vires qui ne sont pas chargées; ils flottent, ils
ne voguent pas sûrement. Ainsi

Ainsi parle le P. Rapin. Cependant Le P. Rapin.
 ce n'est point un grand air, qu'enseigne pin.
 Longin, mais une grandeur solide; & comme il la fait consister quelquefois dans une
 vigueur noble, dans une force invincible,
 ce n'est pas en parler juste, de dire
 qu'elle touche moins qu'elle n'éblouit ou
 qu'elle n'étonne. Il ne faut pas dire que
 Longin l'avoué lui-même. Cet Auteur dit
 que le Sublime ne persuade pas propre-
 ment, mais qu'il ravit, qu'il transporte &
 qu'il produit une certaine admiration mê-
 lée d'étonnement & de surprise, qui est
 toute autre chose, que de plaire seulement
 & de persuader. On voit le sens de Lon-
 gin. Il met l'effet du Sublime fort au-
 dessus de la simple persuasion, & le P.
 Rapin le lui fait mettre fort au dessous.
 Ce Pere parle du Sublime, comme si
 Longin le faisoit consister dans de grandes
 expressions qui ne seroient pas accompagnées
 de grands sentimens. Cela est fort éloigné
 de la pensée de cet Auteur. Il est vrai
 qu'il fait dépendre quelquefois le Sublime
 de la noblesse de l'expression, mais il y
 suppose toujours la pensée & les senti-
 mens convenables.

Ce Pere ne prend pas mieux le vrai sens
 de Cicéron sur un point très important.
 Il n'y a, dit-il, de véritable Eloquence, Réf. 24 sur
 au sentiment de Cicéron, que celle qui s'at- l'Eloquen-
 tire l'admiration; & rien n'est plus capable ce en gé-
 de rendre l'Eloquence admirable, selon l'avis ral,
 de ce grand homme, que les portraits qu'elle
 fait des mœurs, & les mouvemens
 qu'elle excite. Cicéron ne parle point des

Le P. Ra-
pin.

Portraits; il parle de l'idée que l'Orateur donne de lui-même, sans faire son propre portrait.

* Qui se
trouve Réf.
2. sur l'E-
loquence du
Barreau, &
dont j'ai
parlé, T. I.
part. 1.
p. 248. &c.

Que si parmi quantité d'excellentes choses, il y en a de mal entendues dans la première partie des Réflexions, laquelle roule sur l'Eloquence en général, il en est de même dans la seconde, où il traite de l'Eloquence du Barreau. J'en ai rapporté un trait * sur le Dialogue de Cicéron touchant les Orateurs illustres, & je crois inutile d'en rapporter davantage, jusqu'à ce que j'aye vu les Auteurs qui ont écrit sur ce sujet contre le P. Rapin. Il y a encore dans les Ouvrages de ce Pere divers jugemens sur Hyperide, Démosthène, Isocrate. Mais cela regarde le volume où je parlerai de ces Orateurs.

Pour ce qui est de l'Eloquence de la Chaire, le Sentiment de M. Morhof est (1) que le P. Rapin traite ce grand sujet d'une manière courte & succincte, mais avec beaucoup de soin & beaucoup de force, comme il le mérite. Il ajoute que ce Pere explique sa matière par des préceptes & des exemples excellens, qu'il puise avec beaucoup de jugement dans les véritables sources. Ce Critique parle ainsi, parceque les Réflexions du P. Rapin sur cet Article sont plutôt des leçons de Morale, & des préceptes de piété, que des

1 Breviter quidem & succinctè, sed magnâ curâ
pandereque multo, & verè ex dignitate argumenti,
quod

des préceptes de Rhétorique. D'un côté, ^{Le P. Rapin} il est convenable que dans un Ministère ^{pin,} de sainteté le Ministre soit Saint lui-même; d'ailleurs l'Eloquence de la Chaire n'a guères besoin de préceptes particuliers; il suffit d'y appliquer les règles générales de l'Art. Car si le style du Prédicateur doit être grave & pathétique; s'il ne doit être, ni fleuri ni emporté; s'il doit y avoir de la dignité dans son geste; ne sont-ce pas des préceptes généraux appliquez au sujet selon l'exigence de la matiere?

Il n'est pourtant pas inutile d'aider les Prédicateurs à en faire l'application. C'est une obligation que l'on a au P. Rapin. Mais c'est sans fondement qu'il dit, ^{Répl. 12.} „ qu'on ne trouve le caractère de la Rhé- ^{sur l'Eloq.} torique de la Chaire, ni dans les An- ^{de la Chaire} ciens, parcequ'ils n'en avoient aucune „ idée; ni dans les Modernes qui n'ont „ copié que les Anciens”. Il fonde sa proposition sur la grandeur des matieres que traite le Prédicateur, & qu'il faut toujours traiter avec bien de la dignité. Il ajoute „ que ce sera en vain qu'on cher- „ chera cette Eloquence dans la Rhéto- „ rique d'Aristote, dans les idées d'Her- „ mogène ou dans les Institutions de „ Quintilien; que même ce genre sublime „ que Longin s'est formé de toutes les „ grandes expressions des Anciens qu'il a „ ramassées, est foible & rampant, en com-

quod explicat tum praeceptis tum exemplis luculentis, quæ à genuinis fontibus omnia summo judicio derivat, *Morb.* l. 6, p. 293. n. 8.

1^{er}. 2^e. „ comparaison de celui que le Prédicateur
plu. „ doit se faire pour soutenir son caracté-
 „ re “. Ce Pere se trompe fort. Premie-
 „ rement il ne se souvient pas qu'il a dit
P. XXIII. dans la Préface, *qu'il est à croire que nous*
XXIV. *aurions plus d'excellens Orateurs pour la*
Chaire & pour le Barreau, si on étudioit
davantage Demosthène & Cicéron. Outre
L. 4. de cela Saint Augustin a trouvé dans les
Doct. Christ. préceptes de Cicéron de quoi former le
 style du Prédicateur. Ce Saint ajoute deux
 choses; l'une, que le Prédicateur n'a
 point d'autres règles à suivre; l'autre, que
 son style ne doit point toujours être si
 grand. C'est un Moderne en quelque sor-
 te, qui copie un Ancien, & qui pourtant
 nous donne une juste idée de l'Eloquence
 de la Chaire; idée qu'il seroit à souhaiter
 que tout le monde suivit, soit le Prédi-
 cateur dans la pratique, soit les Maîtres
 de l'Art dans leurs préceptes.

J'avoué au reste, que tous les styles,
 comme dit le P. Rapin, se trouvent dans
 l'Ecriture, & que le Prédicateur doit étu-
 dier sans cesse les Livres Saints. J'avoué
Réfl. 12. que tout le reste de la Réflexion dont je
 parle est d'une grande beauté & d'une so-
 lidité qui l'égale. Je fais cas de la trei-
 zième Réflexion, de la quatorzième, d'u-
 ne partie de la quinzième, de la vingtième.
 La treizième recommande la lecture assi-
 duë de l'Ecriture, & veut que le Prédi-
 cateur ait des manieres qui soient à la por-
 tée de tout le monde. La quatorzième
 exige qu'il étudie la Morale dans l'Evan-
 gile & dans les Epîtres de S. Paul; telle-
 ment

ment qu'elle bannit une Morale qui ne **Le P. Rapin** feroit qu'une Philosophie toute pure, & **pin.** une probité de Payen. La quinzième exclut de la Chaire les Prédicateurs qui ne savent y débiter que leur chagrin & leur temperament tout pur : & je crains qu'il n'y ait dans cette Réflexion quelque partie du défaut qu'elle condamne. La vingtième oblige à cultiver l'action, & à éviter un pathétique mal-entendu. Mais je ne puis passer ce que je trouve dans la vingt-sixième. " J'ai honte, dit ce Pere, „ quand je lis l'Oraison d'Eschines contre Ctésiphon, où cet Orateur fait éclater avec tant d'art la force d'une Eloquence payenne dans des bagatelles... „ Nos Prédicateurs deviennent petits dans „ les grandes matieres qu'ils ont à traiter, „ lorsque les Payens deviennent „ grands & élèvent dans les petites choses „ qu'ils ont à dire ". Le P. Rapin appelle de *petites choses*, & *des bagatelles*, les mystères de la Religion payenne. Je conviens que ce sont de petites choses pour nous ; mais pour les Payens c'étoient de grandes choses ; & un Maître judicieux doit dire que les Payens traitoient dignement les choses qu'ils estimoient saintes, & que le Prédicateur doit traiter de même les mystères véritablement saints de sa Religion. Je n'examine point à present si ce que ce Pere cite d'Eschine est bien rapporté : mais je remarquerai que je ne fai où il a pris * que les Apôtres ^{* Réfl. 24. sur l'Elo-} faisoient les lieux où ils réussissoient, pour ^{quence de la Ch. pag. 60. de l'E-} ne pas succomber à la vanité. Il nous ren- ^{dit, in 4.} voye

Le P. R. a- voye ou au Ch. 2, verset 4 des Actes, ou
 pin. aux Chapitres deuxième & quatrième des
 mêmes Actes; & il n'y en est pas dit un
 mot. Je ne sai même si quelqu'un peut
 approuver le sens qu'il donne dans la mê-
 me Réflexion à ce qui est rapporté au
 Chap. 10, verset 18 de S. Luc. Il est dit
 dans l'Evangile que les Apôtres ayant ra-
 conté à JESUS-CHRIST le fruit de leurs
 Prédications, & la maniere dont ils a-
 voient chassé les Démons; leur Divin
 Maître leur répond : *Je voyois tomber*
Satan comme un éclair qui sort du Ciel.
 Le Pere Amelot laisse la liberté d'expli-
 quer ce passage, ou de la chute de Luci-
 fer, lorsqu'il fut exclu du Ciel, ou de
 la captivité où le réduisoit la Prédication
 de l'Evangile. Pour le P. Rapin, il dit
que Notre Seigneur voyoit autrefois le mau-
vais Esprit se mêler imperceptiblement com-
me un éclair dans les secretes complaisances
qu'avoient les Apôtres de leurs succès.

Ubi supra.

Je laisse la Comparaison de Thucydide
 & de Tite-Live pour ceux qui parleront
 des Historiens. A l'égard du petit Traité
 sur l'Eloquence des bienseances, je me con-
 tente de dire qu'il n'y a rien de nouveau,
 que la maniere dont le titre est tourné;
 l'Auteur dit l'Eloquence des bienseances,
 pour dire les bienseances dans l'Eloquence
 ou dans le discours. Au reste c'est un
 bon Ouvrage & bien écrit. Mais il porte,
 comme les autres Livres de son Auteur,
 des caractères de son inattention & de sa
 négligence. Cette négligence & cette
 inattention sont telles, qu'au travers du
 grand

grand jour de ses expressions magnifiques, Le P. Ra-
 & au milieu de l'éclat qui l'environne, à ^{pin.}
 cause de la manière dont il parle, il faut
 par tout aller doucement, sonder le gué,
 & pour ainsi dire marcher à tâtons, peser,
 examiner tout, pour connoître ce qu'il
 y a de solide dans les préceptes qu'il
 donne, ou ce qu'il y a de certain dans les
 faits qu'il rapporte, ou enfin ce qu'il y a
 de vrai dans le sens qu'il donne aux Au-
 teurs, lorsqu'il les cite.

Une nouvelle preuve de ce que je dis,
 outre celles que j'ai déjà rapportées, est
 que M. Bayle remarque jusqu'à six mé- *Di& Hist.*
 prises considérables dans une seule des Ré- *T. 2 p. 1137.*
 flexions de ce Pere sur la Logique; c'est *dans les Re-*
 celle qui est contenue au nombre 3. * & *marques. B.*
 elle a rapport à l'Eloquence, raison pour- **Pag. 313.*
 quoi j'y fais faire attention. Mais de ces *Ed. in 4.*
 six méprises je n'en rapporterai que deux.
 L'une est, que ce Pere met le Dilemme
 au nombre des Sophismes qui rendirent
 la Dialectique très-méprisable à Athènes.
 L'autre est, qu'après avoir placé le Di-
 lemme parmi les Sophismes, il le fait
 pourtant regarder, dans la même Ré-
 flexion, comme la source de cette force
 qui distingue l'Eloquence de Démosthène,
 au lieu que c'étoit l'Enthymême.
 Comment un homme un peu habile peut-
 il tomber dans ces erreurs, & sur la na-
 ture du Dilemme, & sur ce qui étoit ca-
 pable de faire la force de Démosthène, &
 sur ce qui la produisoit en effet?

Après cela j'ajoute une Réflexion, qui
 est, non pas de moi, mais du P. Rabin
 mé-

Le P. R. même. Je l'ai mise dans ma Préface * à
 Pin. la tête de mon premier Volume. Mais
 * Préf. P. elle n'aura ni moins de grace ni moins
 39. de force en cet endroit-ci. Une des
 Réf. sur causes les plus certaines, dit ce Dore,
 l'Elog. n. du peu d'Orateurs qui réussissent, de
 27. un grand obstacle à l'Eloquence, c'est
 qu'on y conduit les jeunes gens par
 de fausses routes, ou par des voyes
 Sid. n. 26. égarées. Ce n'est pas merveille, ajou-
 te-t il, si les succès en sont si peu heu-
 reux, y ayant même des Maîtres qui
 promettent l'Art avec suite, & qui
 néanmoins ne le savent pas. Paroles
 bien remarquables si on veut y faire at-
 tention!

Mais quelque défaut qu'on découvre
 dans notre Auteur, il sera encore vrai de
 dire, que s'il ne donne pas toujours les
 véritables règles de l'Eloquence dans ses
 principes, il en donne le goût par la ma-
 niere de dire les choses.

Le P. Bou- L E P. B O U H O U R S ,
 hours.

Jésuite Parisien né en 1628.

O U

La maniere de bien penser dans les Ouvra-
 ges d'esprit. Dialogues, imprimez en
 1687.

M. Baillet
 Jug. des
 Sav. T. 2.

M On sieur Baillet a mis le P. Bonhours
 au nombre de Critiques, des Gram-
 mai-

mairiens & des Traducteurs, parcequ'en Le P. Bouhours.
 effet ce Pere a fait des Traductions & hours.
 des Ouvrages qui ont rapport tout en- part. 1. p. 134. & part. 3. p. 233. 543.
 semble à la Critique & à la Grammaire, M. Bayl. Diff. T. 2. p. 1129. R.
 & c'est la raison pourquoi les gens ca-
 pables d'en juger ne font pas difficulté
 de dire *les Vangelas & les Bouhours*; don-
 nant à entendre qu'on peut le mettre en
 parallele avec celui de nos Ecrivains qui
 a rendu le plus de service à notre Lan-
 gue. Le même Pere a aussi composé un
 Traité de la nature de ceux dont j'ai
 entrepris de parler. C'est la *maniere de*
bien penser dans les Ouvrages d'esprit, vrai
 Traité de Rhétorique, comme on le ver-
 ra par la suite; & préférable selon lui,
 pour la matiere qu'il y traite, à ses Ou-
 vrages sur la Langue, par cette considé- 1. Dial. p. 21
 ration qu'il est encore plus nécessaire de
bien penser que de bien parler; au plutôt,
qu'on ne peut parler ni écrire correctement,
qu'on ne pense juste.

A ne juger de ce Traité que par le ti-
 tre, on pourroit croire que c'est la même
 chose que la fameuse Logique intitulée
l'Art de penser. Le P. Bouhours l'a sen- Dans la
 ti, & un Auteur célèbre qui a parlé de Préf. p. 24
 son Ouvrage, l'a remarqué *. Qu'est-ce * M. B.
 en effet que *l'Art de penser*, sinon la ma- Hist. des
niere de bien penser? Car, ce que le Ouvr. des
 Pere ajoute, que c'est ici la maniere de Sav. Jan- vier 1682. p. 57.
bien penser dans les Ouvrages d'esprit, cela
 resserre à la vérité son Ouvrage dans des
 bornes plus étroites que ne font celles
 de l'autre; mais cela ne paroît pas em-
 pêcher que cet autre ne s'étende généra-
 le-

Le P. Bouhours. lement à tout, & ne comprenne le sien, comme un tout comprend sa partie.

Préf. p. 1, 2. O'est pourquoi le Pere s'est cru obligé de nous avertir, dans une Préface, que ces deux Ouvrages " n'ont rien de commun, ni dans la matiere ni dans la forme. Le but qu'on se propose ici, dit-il, n'est point d'apprendre à concevoir de simples idées, ou à former des raisonnemens avec toute l'exactitude que demande la raison aidée de réflexions & de préceptes. On ne s'attache pas même à rectifier les jugemens ordinaires qui se font dans le commerce de la vie & dans le Discours familier sans aucun rapport à l'Eloquence & aux belles Lettres. Il ne s'agit proprement que des jugemens ingénieux, & qui s'appellent *Pensées* en matiere d'Ouvrages d'esprit; & ce que l'Auteur prétend est de démêler un peu les bonnes & les mauvaises qualitez de ces jugemens ou de ces pensées." D'où l'Auteur célèbre que j'ai déjà cité, entrant parfaitement dans l'idée du P. Bouhours, conclut que l'un des deux Ouvrages dont est question, regarde l'exacte raison, & que l'autre regarde le bon goût. Et le bel esprit, dans le ressort duquel, quoique la justesse soit nécessaire, il ne faut pourtant pas chicaner un Ecrivain qui a de nobles hardiesses. Trop de justesse alors seroit un défaut, & ne seroit plus justesse. Avec cela le Pere * croit que son *Traité* " pourroit être appelé au regard des pensées, une *Logique* & une *Rhétorique* tout ensemble.

Hist. des
Ouvr. des
Sav. ubi su-
pra p. 58.

Ibid. p. 62.
63.

*Préf. p. 3.

„ semble ; mais une Logique sans épines , Le P. Bou-
 „ qui n'est ni sèche ni abstraite ; & une hours.
 „ Rhétorique aussi courte que facile , qui
 „ instruit plus par les exemples que par
 „ les préceptes”. Ce n'est pas sans raison
 que notre Auteur se donne tant de peine
 pour bien distinguer son Ouvrage , & pour
 montrer qu'il n'y traite point ce que l'Au-
 teur de l'Art de penser avoit déjà traité.
 Car enfin il y a du plaisir & de la gloire
 à pouvoir dire avec Horace (1),

Je me fais hardiment un chemin tout nouveau.

Mais si l'Auteur de l'Art de penser avoit
 prévu ces efforts , & qu'il eût voulu les
 éluder en montrant que l'objet du Pere
 Bouhours n'étoit qu'une partie du sien ,
 il auroit pu certainement ne pas prendre
 d'autres précautions que celles qu'il a
 prises. ” Il n'y a rien , dit cet Auteur *Art de pen-*
 „ dès le commencement de sa Préface, *ser Préf. p.*
 „ il n'y a rien de plus estimable que le *s. 3. ad.*
 „ bon sens & la justesse de l'esprit dans
 „ le discernement du vrai & du faux.
 „ Toutes les autres qualitez d'esprit ont
 „ des usages bornez ; mais l'exactitude de
 „ la raison est généralement utile dans
 „ toutes les parties & dans tous les em-
 „ plois de la vie. Ce n'est pas seulement
 „ dans les Sciences qu'il est difficile de
 „ distinguer la vérité de l'erreur , mais
 „ aussi dans la plupart des sujets dont les
 „ hom-

1 Libera per vacuum posui vestigia princeps , Non
 aliena meo pressi pede. *Horat. 1. Epist. lib. Epist. XIX. 23.*

208. *Don-* hommes parlent, & des affaires qu'ils
font. traitent. Ces propositions généra-
 les font concevoir sans difficulté que
 cet Auteur veut comprendre dans son
 Traité les parties dont le Père a parlé
 dans le sien. Il ne serviroit à rien, de
 dire que cet Auteur protestant parle tou-
 jours de l'excellence de la raison, car cette
 excellence même est nécessaire pour dis-
 cerner les occasions où il faut de l'exac-
 titude, & avec celles où il n'en faut pas.
 Mais cet Auteur s'explique encore lui-
 même.

209. *P. 11.* Dans l'Eloquence, " tout consiste
 " presque, dit-il, à s'éloigner de certaines
 " mauvaises manières d'écrire & de par-
 " ler, & sur-tout d'un style artificiel &
 " *Abstrait* composé de pensées fausses &
 " *hyperboliques* & de figures forcées, qui
 " est le plus grand de tous les vices.
 " Or l'on trouvera peut-être avant de che-
 " ser aux ailes dans cette Logique pour connois-
 " tre & pour éviter ces défauts, que dans
 " les Livres qui en traitent expressément.
 " Le Chapitre dernier de la première par-
 " tie, en faisant voir la nature du style fa-
 " voré, apprend en même temps l'usage
 " qu'en on doit faire, & découvre la vraie
 " règle par laquelle on doit discerner les
 " bonnes & les mauvaises figures. Celui où
 " l'on traite des lieux en général, peut
 " beaucoup servir à retrancher l'abon-
 " dance superflue des pensées communes.
 " L'article où l'on parle des mauvais rais-
 " sonnemens où l'Eloquence engage in-
 " sensiblement, se apprend à se garder
 " de

„ *jamais pour beau ce qui est faux*, pro- Le P. Bou-
 „ pose en passant une des plus importan- hours.
 „ tes règles de la véritable Rhétorique,
 „ & qui peut plus que tout autre former
 „ l'esprit à une manière d'écrire simple,
 „ naturelle & judicieuse". On voit clai-
 rement que comme le Pere Bouhours en
 donnant un *Traité de Rhétorique*, a cru
 donner en même temps une espèce de
Logique; de même l'Auteur de *l'Art de*
penfer, lorsqu'il a donné sa *Logique*, a
 cru aussi donner une espèce de *Rhétori-*
que, & qu'il a voulu y traiter ce que le
 Pere s'est proposé dans son Ouvrage; c'est-
 à-dire *ce qui a rapport au bon goût & au*
bon sens, avec cette exception qu'il ne
 pousse pas la pointe jusqu'au *bel esprit*;
 comme le Pere ne pousse pas non plus la
 sienne jusqu'aux *brusillles de la Logique*.
 A cela près ils se rencontrent tous deux,
 lorsque l'un n'y pense pas, & que l'autre
 croit même lui tourner le dos.

Une chose encore plus évidente, est
 que le P. Bouhours ne traite pareillement
 qu'une petite, mais véritable partie de la
 Rhétorique d'Aristote; partie pour laquel-
 le ce Philosophe, d'ailleurs peu favorable
 à cet Art, n'a pu s'empêcher de marquer
 quelque tendresse; tant il y a trouvé de
 charmes! Et il ne faut pas douter que le
 Pere n'ait entrepris d'écrire sur cette ma-
 tière, parcequ'il a jugé qu'elle valoit bien
 la peine qu'une main aussi délicate que la
 sienne prît le soin de la bien mettre dans
 son jour. Pour se convaincre que son
 objet fait partie de la Rhétorique d'Aristo-
 te,

Le P. Bou-te, il ne faut que rappeler ce que j'ai dit
hours. dans mon premier volume.

Rhet. 1. 3. J'ai remarqué en effet, que le Philoso-
c. 10. p. 406. phe avoué que pour dire les choses agréa-
Trad. de blement & avec esprit, il faut du génie,
Laff. ou s'y être exercé de longue main; mais
pourtant il soutient que de le faire à pro-
pos & d'en donner les moyens, cela n'ap-
partient qu'à la Rhétorique, & que c'est
d'elle qu'il faut l'apprendre. Cela prouve
deux choses, en passant: l'une que ce
point de doctrine ne regarde point propre-
ment la Logique; & l'autre, que la Rhé-
torique est d'un fort grand secours sur cet
article.

Vbi supra Or cet Art. selon Aristote, réduit la
p. 408. chose principalement à la *Métaphore*, à
l'*Energie*, c'est-à-dire, à ces manières de
s'exprimer qui font une image à l'esprit,
& à l'*Antithèse*; moins cependant à la

Ib. p. 414. troisième qu'aux deux premières, sur les-
Ib. c. 10. & quelles le Philosophe s'étend davantage.

c. 11. Mais il y ajoute aussi les *Hyperboles* * qui
* Ib. p. 424. ne vont guères sans métaphores; les *Apoph-*

Ib. p. 418. *thegmes* qui sont des especes de senten-
ces mystérieuses, ou de beaux & grands

Ib. p. 418. sentimens; les *expressions imprevises*; &
initio. celles qui meritent spécialement d'être re-

Ibid. gardées comme nouvelles & qui ont lieu
dans les railleries & dans les allusions.

Ib. p. 419. Ainsi les *Allusions* en font aussi, de mê-
me que les *Proverbes* *, les *Equivoques* *, les

* Ib. p. 418. *Enigmes* *, & les *Comparaisons* * que l'on

* Ib. p. 419. comprend quelquefois sous les images.

* Ib. p. 418. Aristote marque les principales qualitez
* Ib. p. 422. nécessaires dans toutes ces choses, afin
qu'el-

qu'elles soient véritablement spirituelles. Le P. Bou-
 Il observe * que ce qu'on dit, *doit con-* hours.
venir de telle sorte que la pensée ou le * Ibid.
 sentiment ne passe pas pour une chose dite en l'air ; & il faut aussi qu'on l'exprime heureusement , afin qu'on ne le regarde pas comme une chose dite à l'ordinaire. Ainsi la Métaphore selon lui ne doit être, ib. p. 408.
 ni commune ou trop connue, parcequ'elle éc. ut sn.
 ne toucheroit pas ; ni tirée de loin, præ
 parcequ'elle ne seroit pas entendue. Il faut que l'énergie ou l'image mette la chose devant les yeux , & fasse une peinture également courte & sensible. Il est à propos que dans les expressions imprévues, l'esprit agréablement surpris préfère celle qu'on lui présente , à celle qu'il avoit attendue. Les Allusions qui ont un sens apparent & un autre qui ne paroît pas , doivent être exactes dans les deux sens. Les Equivoques doivent répéter deux fois le même mot en deux significations différentes. Les Proverbes demandent de la justesse. Les Allusions encore & les Proverbes, ainsi que les expressions qu'on regarde comme nouvelles , les Hyperboles, & les Comparaisons qui ne vont guères sans métaphores, & en sont même des especes, sont aussi, par une suite nécessaire, sujettes aux mêmes règles.

Faute enfin d'observer ces règles, on Ibidem.
 tombe dans le style *froid*, & dans le style *pueril*. On donne dans *l'enflure*, ou dans une *obscurité odieuse*, ou dans des phrases embarrassées. En un mot l'Elocution

L. P. Bouhours. n'a ni la netteté, ni la pureté, ni l'élégance, ni la beauté, ni la grandeur qui lui convient. C'est la doctrine d'Aristote qui rapporte sur cela un très-grand nombre d'exemples tirez des Auteurs de son temps ou qui l'avoient précédé. Et c'est aussi précisément la doctrine du P. Bouhours qui l'enrichit pareillement d'un nombre infini de passages qu'il tire tant des anciens que des modernes, de manière néanmoins qu'il est aisé de voir que les modernes ont des charmes particuliers pour lui.

*Hist. des
Ouv. des
Sav. nbi
sup. p. 65.*

* Pag. 9.

I. Dial.

I. Dial. p.

76. & dans

le 2. Dial.

p. 173, &c.

Pour exécuter son dessein ce Pere * se propose l'éloge que Cicéron faisoit des pensées de Crassus, lesquelles, dit cet Orateur, (1) étoient si vrayes, si saines, si surprenantes, si peu communes, si naturelles, si éloignées de tous les faux ornemens, de tout ce qui est pueril ! Ainsi le Pere Bouhours demande qu'une pensée pour être bonne & spirituelle soit fondée sur la vérité, particulièrement dans un sujet sérieux & moral, dans une Histoire ou dans une Prédication, lorsqu'il faut rendre raison de quelque chose. Il veut même qu'elle ait de la justesse, qui est une vérité plus exacte, & par conséquent qu'on puisse dire qu'elle n'a rien de faux. Il exige qu'outre la vérité qui contente toujours l'esprit, il y ait quelque chose qui le frappe & le surprenne, ce qui ne manque pas d'arriver quand il y a du nouveau ou dans la

I Sententia Crassi tam integra, tam vera, tam nova,

la pensée en elle-même, ou dans le tour. Le P. Bouhours.
 Il y veut de l'élevation, de la grandeur, de la force; il y veut de l'agrément, & même de la délicatesse*; enfin il y souhaite de la netteté*. Cela suppose qu'elle soit naturelle, qu'elle n'ait rien d'outré, rien d'excessif ou d'enflé; qu'elle soit éloignée de toute affectation, de toute sorte de raffinement, de tout ce qui sent l'art, de tous ces brillans qui n'ont rien que de pueril, enfin du Phébus & du Galimatias: Et le Pere ne manque pas de montrer ces vices ou les vertus contraires dans les Métaphores, dans les oppositions ou les Antithèses, dans les expressions imprévues; dans les Equivoques, dans les Hyperboles, l'Allegorie, l'Ironie, les Comparaisons, en un mot dans des exemples qui renferment de point en point la doctrine d'Aristote.

Ainsi je ne sai sur quel fondement le Pere avance que le Philosophe réduit presque l'Art de parler spirituellement à la Métaphore. Il falloit sans doute, quand il écrivoit, qu'il n'eût pas devant les yeux la Rhétorique d'Aristote, & qu'il eût perdu l'idée de la matiere que l'Auteur y traite. La même chose vraisemblablement étoit aussi arrivée à un Ecrivain illustre cité par le Pere; & qui dit que selon Aristote les pensées les plus subtiles & les plus exquisés ne sont que des Enthymêmes figurez qui plaisent & imposent également à l'esprit. Ce Philosophe dit en effet qu'on

novæ, tam sine pigmentis fucoque puerili. Cic. de Orat. L. 2.

Le P. Bouhours.

ib. p. 417.
418.

Préf. p. 1.
ad calcem.

fait grand cas des Enthymêmes, qui portant une nouvelle connoissance à l'esprit, se comprennent d'abord très-aisément, & qu'on ne fait état, ni de ceux qui sont trop communs, ni de ceux dont le sens se fait trop chercher. Il dit aussi que la plupart des bons mots dépendent de la Métaphore. Mais il ne borne les pensées spirituelles, ni aux Métaphores, ni aux Enthymêmes, il leur donne toute l'étendue que j'ai dite. Ce qui devoit empêcher le Pere Bouhours, & de les borner lui-même, comme il fait, à la seconde operation de l'esprit ou aux simples jugemens, puisqu'il voyoit qu'on y comprend les Enthymêmes; & de dire qu'Aristote les réduit presque à la Métaphore, puisque ce Philosophe leur donne la même étendue que lui.

Au reste la rencontre de tous ces Auteurs ne diminue en rien le mérite du plus jeune. Au contraire, rien ne montre mieux l'estime qu'il faut faire de la matiere qu'il a traitée, que de voir qu'Aristote l'avoit traitée à fond; que Cicéron en avoit fait le fondement de l'éloge d'un grand Orateur; & que M. Nicole en a fait une partie considérable d'une Logique si généralement vantée. Le P. Bouhours, pour avoir traité une matiere commune, n'a pas laissé de s'acquérir une gloire qui n'a rien de commun, parce qu'il l'a traitée d'une maniere qui lui est

* Difficile est propria communia dicere. Horat.
de arte, v, 128,

est propre. Il étoit difficile d'y réüssir, Le P Bon-
 selon un grand Critique, (1) & le Pere hours.
 y a réüssi. Car s'il a pris le même su-
 jet, il a fait ou comme un habile Pein-
 tre qui invente un dessein nouveau, ou
 comme un excellent Architecte qui ayant
 pris les mêmes pierres qu'un autre pour
 en faire le fondement de son Ouvrage,
 bâtit ensuite un édifice plus riant, plus
 grand & plus magnifique; ajoûtons inê-
 me si l'on veut, que l'édifice du Pere
 est plus richement meublé que celui d'A-
 ristote, à cause du plus grand nombre
 de beaux endroits qu'il a ramassés dans
 son Ouvrage.

En un mot, on peut dire de cet Ou-
 vrage par rapport à une partie de la Rhé-
 torique d'Aristote, ce qu'on en a dit par *Hist. des*
 rapport aux plus beaux endroits du Tas- *Ouv. des*
 se; que *c'en est comme un Commentaire,* *Sav. p. 65.*
 des plus amples en même temps, & des
 plus polis; & si pour cela on accusoit
 l'Auteur de larcin, ce qui seroit assuré-
 ment une injustice, on pourroit en con-
 venant même du fait, le justifier encore
 par le droit, comme on a justifié le Tas- *Ibid.*
 se sur les vols qu'il a faits aux autres
 Poètes. On dit qu'il vole si joliment qu'on
 lui pardonne ses larcins; c'est ainsi qu'A-
 pollon pardonna un premier vol à Mer-
 cure, (2) parce que dans le temps qu'il
 s'en plaignoit, Mercure lui en fit un se-
 cond dont il ne s'apperçut qu'après que
 la

2 Viduus pharetrâ Riñt Apollo. Horat. l. I. Od.
 X. II.

Le P. Bon- la chose fut faite. Toute raillerie à part,
hours. la conduite du Pere n'est point un larcin. Car outre la différence des exemples tant dans le nombre que dans la substance, outre que le Pere s'est aussi appliqué à montrer comment la vérité d'une pensée spirituelle subsiste & se concilie avec la fiction; la fable, l'hyperbole, & autres choses qu'on pourroit regarder comme des especes de menfonges, toute la forme de son Ouvrage, même pour les materiaux qu'il a puisés dans Aristote, est fort différente; & l'on sait que la forme l'emporte quelquefois sur le fond.

*Premier
Dial. p. 10.
11. 6^e.*

Materiam superabat opus.

Ovid. Metam. II. 5.

*M. B...
Hist. des
Ouv. des
Sav. nbi su-
pra.*

L'idée avantageuse que j'ai du travail de notre Auteur, ne m'est pas particuliere. Un Ecrivain fameux qui paroît désintéressé, ne l'a pas moins vanté. " Il n'est pas difficile, dit cet Ecrivain, de reconnoître ici l'Auteur des Entretiens d'Ariste & d'Eugène. On y trouve la même forme, la même politesse & un Recueil des plus beaux endroits des meilleurs Auteurs, cousus par une main délicate avec des fils d'or & de soye. Ainsi l'on n'est pas plus charmé du choix des choses, que du tour agréable & de la maniere fine dont elles sont liées & dont on les fait repasser devant les yeux.

Ce Recueil des beaux endroits fait une des grandes utilitez de cet Ouvrage, parce qu'à force de lire des pensées spirituel-

rituelles , il peut se faire une impression Le P. Bon-
sur notre esprit , laquelle l'habitude à pen- hours.
ser aussi spirituellement. Mais sur cela
je desirerois deux choses , afin que l'uti-
lité en fût plus grande. La premiere se-
roit , que le Pere se fût moins arrêté à
de petites pensées dans lesquelles il n'y
a que *du bel esprit* , & qui étant plus ai-
sées à imiter que ce qu'il rapporte des
Poëmes , des Histoires & des Pieces d'E-
loquence , peuvent arrêter , & par consé-
quent gâter les jeunes gens capables de
quelque chose de meilleur. La seconde
seroit , que sur une infinité d'exemples
qu'il rapporte , il ne se fût pas contenté
de dire qu'*ils plaisent* , mais qu'il eût
montré *pourquoi ils plaisent*. Il nous dit
bien en effet qu'il y a du grand dans les
pensées ou dans les sentimens de celui
qui dans Silius Italicus , empêche son fils
de tuer Annibal ; parce que s'il l'entre-
prend , il trouvera autour de lui pour le 1. Dial. p.
défendre ses Victoires & ses Trophées 85.
Le Pere louë * de même la pensée d'Ho- * 2. Dial. p.
race exprimée dans les vers de Malherbe : 79.

Le Pauvre en sa cabane où le chaume le couvre

Est sujet à ses Loix ;

Et la Garde qui veille aux barrières du Louvre

N'en défend pas nos Rois.

Il ramasse pareillement les endroits bril-
lans des pièces d'Eloquence qui ont été
faites à la louange du Roi Louis XIV.,
de M. le Prince de Condé , & de plu-
sieurs personnes Illustres ; il dit qu'ils

Le P. Bouhours.

sont beaux , qu'il les trouve tels , & il ne dit point par où ni pourquoi. C'est comme si en toute autre chose on nous donnoit bien des exemples , sans nous dire les qualitez qui doivent nous arrêter. C'est la méthode de l'Auteur du jeu des Echets ; il dit de pousser les pièces ; il n'en dit pas la raison. On la devine à la fin. Il eût mieux fait de nous en épargner la peine. Rien n'étoit plus aisé au P. Bouhours. Aristote lui en donnoit l'exemple.

L'Aut de
l'Histoire
du Journal
des Sav. ubi
supra.

D'autres ont encore trouvé en ce Pere des retours un peu sensibles sur lui-même dans cet Ouvrage , aussi-bien que dans les autres , & une envie de peindre les propres qualitez dans la peinture avantageuse qu'il fait de ses Interlocuteurs. On a cru aussi y découvrir sa tendresse , non pas de mere tout-à-fait , mais au moins de pere , pour ses propres Ouvrages. C'est sur quoi je ne crois pas devoir insister.

Ibid. &c.

J'aime mieux remarquer , mais en deux mots , qu'on s'est quelquefois éloigné de son goût en quelques choses , aussi-bien que de ses principes. De son goût , en n'approuvant pas certaines pensées qu'il approuve : De ses principes , parce qu'on n'a pas trouvé assez de justesse dans quelques-unes de ses idées.

A l'égard de son goût , je trouve en effet qu'il est difficile de le suivre en tout , & il nous dit lui-même que ce qui plaît à un bon esprit , ne plaît point infailliblement à un autre ; il a raison. L'on peut

peut rappeler sur cela ce que j'ai remarqué lorsque je parlois de Longin *.

Le P. Bouhours.

* T. 8. p. 185. part. 1.

Pour ce qui est de ses principes, on a contesté, entre autres, l'idée qu'il donne de la *Délicatesse* lorsqu'il la fait consister dans le mystère qu'une pensée présente à l'esprit, & que l'esprit se plaît à développer. M. le Marquis d'Orsi qui, dans ses Lettres à Madame Dacier, a fait admirer également son extrême politesse & son habileté, a cru pouvoir dire que la *Délicatesse* consiste dans la beauté propre du style simple, laquelle ne peut jamais être sans quelque sorte de foiblesse. Sur cette différence de sentimens un des Auteurs du Journal de Paris se flatta de réunir les deux opinions, en disant que la *Délicatesse d'une pensée ne consiste qu'en ce qu'un raisonnement ne laisse voir ni toutes les parties ni toute la force d'un Syllogisme, en sorte qu'il y a & de la foiblesse, du moins en apparence, & du mystère.* S'il m'est permis de hasarder aussi ce qui m'en paroît, je ne suis point de l'avis que propose l'Auteur du Journal. Car outre que la force du raisonnement ramassée en une seule proposition en est souvent bien plus grande; si son sentiment est vrai, il s'ensuit que tout est plein de pensées délicates, parce que tout est plein d'Enthymêmes, & de pensées enthymématisques; & les parties qu'on y supprime très-souvent, ne font rien de mystérieux. Il y a quelque chose de fin, & de très-plausible dans l'idée de M. le Marquis d'Orsi: mais celle du Pere me paroît plus

M. L. F.

Le P. Bouhours. Vraye, quoiqu'elle ne me paroisse pas comprendre toute sorte de délicatesse. Ma raison est, par rapport à M. d'Orfi, qu'il peut y avoir de la délicatesse dans le style sublîme; & par rapport au P. Bouhours, ma raison est, qu'il y a telle pensée qui n'est délicate, que parce qu'il a fallu de la finesse d'esprit pour la produire; quoiqu'elle ne laisse aucun mystere. Il peut y avoir aussi des raisonnemens qui ayent le même caractère. Tel est, ce semble, celui d'Isocrate quand il dit : *Pourquoi trouver à redire que Paris choisit la beauté sur toutes choses, puisque c'étoit sur toutes choses de quoi les Déeses mêmes dispuoient entre elles?*

DiA. T. 3. Je ne dois pas oublier de dire sur cet article, que M. Bayle appelle le P. Bouhours un très-bon juge de la délicatesse des pensées, à quoi je dois ajoûter ce qu'a dit aussi l'Auteur de l'Histoire des Ouvrages des Savans en finissant l'article qui regarde l'Ouvrage de ce Pere. " Au reste, dit-il, il y a une si grande foule de jolies choses entassées dans cet Ouvrage, qu'il ne paroît fait que pour l'imagination & pour les oreilles, & l'on y est comme ébloui par la variété des objets. Il faut avouer, ajoûte-t-il, que le P. Bouhours a l'avantage de ne vieillir point, & qu'il paroît aussi fleuri & aussi brillant que dans les Entretiens d'Ariste & d'Engéne. Son esprit a toujours les mêmes agrémens, & ne se ressent point du tout de la mélancolie ordinaire à la vieillesse, la-
 „ quelle

„ quelle est ennemie des graces & des ris, sous prétexte que cela ne lui sied plus. Un bel esprit du monde a dit que l'honnête homme doit être de toutes les professions & ne point faire parade de la sienne : mais il y a des choses dans l'Ouvrage du Pere pour toutes sortes de professions, & l'on n'y connoît nullement celle de l'Auteur.

Le P. Bouhours.

Il y a de la délicatesse dans cet éloge qu'on vient de voir ; il n'y aura que de la simplicité dans ce que je vais dire encore, & sur l'idée que le Pere a eue de son Livre, quand il dit que *c'étoit en même temps une Rhétorique & une Logique* ; & sur celle que l'Auteur de l'Art de penser a donné du sien, en disant que *c'est aussi une espèce de Rhétorique*. J'avoue, à la vérité, que pour les choses qui entrent dans le commerce de la vie sans aucun rapport aux Sciences, une Rhétorique bien faite peut être regardée comme une bonne Logique : mais je ne puis demeurer d'accord que cette qualité de *Logique* ou de *Rhétorique* convienne à un Ouvrage renfermé dans les bornes que le Pere Bouhours s'est prescrites. J'avoue de même, qu'une Logique où l'on fait entrer beaucoup de choses de sens commun, peut être regardée en cela comme très-utile à ceux qui étudient l'Eloquence ; mais je ne puis avouer que cela rende cette Logique comparable aux Rhétoriques des premiers Maîtres, qui ont traité les matieres dans une juste étendue.

Ces expressions de part & d'autre sont

Le P. Bon- une figure un peu forte, plus excusable
hours. dans celui qui cherche le brillant, que
dans celui qui va à l'exacte raison. J'ai
de la peine à concevoir comment ce der-
Art. de pen- nier a pu dire que pour ce qui regarde
ser. Pref. p. la Rhétorique, les secours qu'on en peut
28. tirer pour trouver des pensées, des expres-
sions, & des embe!issemens, n'est pas con-
siderable; que l'esprit fournit assez de pen-
sées, que l'usage donne les expressions; &
pour les figures & les ornemens, qu'on n'en
a toujours que trop. La moindre chose
qu'on puisse répliquer, est que cela a besoin
d'explication, aussi bien que ce qu'il fait
entendre, qu'une Eloquence fort vantée
M. 3. Part. par Ciceron est comme une source d'er-
G. 2. p. 357. reurs, tandis que c'est l'Eloquence la
plus vraie, la plus saine & la plus divi-
ne, que l'Orateur vante dans le passa-
ge (1) qu'on en rapporte. Celui qui le
cite, auroit dû le mieux choisir. Il n'eût
osé en parler comme il fait, s'il l'eût
considéré tout entier. Quel est en effet
le but de l'Orateur Philosophe dans le
passage qu'on cite de lui dans l'Art de
Penser! Il a dessein de prouver que notre
Ame est d'une nature excellente, laquel-
le a beaucoup de rapport avec la Divi-
nité. Il le prouve par l'excellence de ses
Ouvrages, telle qu'étoit la Sphère célé-
bre d'Archimede faite de verre, & dont
les mouvemens représentoient ceux des
Cieux & des Astres; tel est un Poëme
confir-

1 Abundantem sonantibus verbis uberibusque sen-
tentis 1. *Tusc. n. 64.*

considérable & parfait ; tel est enfin un Discours d'une Eloquence aussi magnifique dans l'expression, que riche dans les pensées. Voilà ce qu'avance Cicéron. Peut-on dire que l'Eloquence qu'il vante en cet endroit, est une source d'erreurs ? sûrement M. Nicole dans ce jugement n'a point fait usage de sa Logique.

Le P. Bouhours.

H A R A N G U E S Vaumoriere.

Sur toutes sortes de sujets, avec l'art de les composer.

Par M. de Vaumoriere 1687.

Saint Augustin dit en un endroit de ses Ouvrages qu'un homme qui a un génie heureux, deviendra plutôt Orateur, en lisant ou en écoutant des discours éloquens, qu'en étudiant des préceptes d'éloquence. Cette pensée prise au pié de la lettre, & séparée du reste de l'Ouvrage, est fort trompeuse ; elle semble nous porter à négliger les préceptes, ce qui n'est ni le véritable sens du Saint, ni la règle que nous devons suivre. Aussi ne vois-je point d'Ecrivain éclairé, qui l'ait, ou adoptée, ou suivie dans toute son étendue apparente.

L. 4. de Doct. Christ.

c. 3.

M. l'Abbé Fleury, par exemple, dans son Traité du choix des études, citant sur cet article S. Augustin, se contente de dire que " pour donner le secret de

Page 239 & 240

P 7.

„ l'E-

Vaumo-
rière,

„ l'Eloquence, il voudroit principalement
 „ employer les exemples & l'exercice...
 „ parce que les exemples donnent du
 „ corps & de l'agrément aux préceptes;
 „ au lieu que les préceptes seuls, don-
 „ nez en général, sont toujours secs &
 „ stériles”. Il est clair par ces paroles
 que cet Auteur judicieux ne rejette pas
 absolument les préceptes.

Hist. des
Ouv. des
Sav. Mars
1688.

Il en est de même de M. de Vaumo-
rière, dont j'entreprends de parler ici. Cet
 Auteur „ connu dans le beau monde,
 „ comme dit le Journal d'Hollande, par
 „ des Ouvrages qui demandent beaucoup
 „ de politesse & beaucoup de délicatesse
 „ d'esprit, c'est-à-dire, par plusieurs Ro-
 „ mans, & sur-tout par la continuation
 „ de *Pharamond*, paroît sur les rangs
 pour nous instruire dans l'Art de parler,
 & nous donne un Recueil considérable
 de *Harangues sur toutes sortes de sujets*;
 mais joignant les préceptes aux exemples,
 il nous présente en même temps cet *Art*
 de les composer, qui lui donne place au-
 jourd'hui dans mon Ouvrage, parmi les
 Maîtres d'Eloquence.

Il est inutile, de remarquer que c'est
 la méthode de tous les Maîtres de Rhé-
 torique. Comment se dispenseroient-ils
 de joindre les préceptes de leur Art à
 l'étude des Auteurs célèbres? Aucun d'eux
 ne peut ignorer qu'en fait d'Eloquence il
 faut des exemples; & qui que ce soit ne
 peut croire qu'en étudiant les bons Li-
 vres, on n'ait pas besoin de principes.
 On ne lit, que pour profiter de ses lec-
 tures;

tures; on ne sauroit en profiter, que l'on ne juge de ce qu'on lit; & l'on ne peut en juger, qu'on ne sache dire pourquoi on le trouve bon ou mauvais, & par conséquent, qu'on ne remonte jusques aux règles. Lequel est donc alors le plus utile & le plus court, ou d'inventer soi-même les préceptes, comme ceux qui les ont faits, ou de se servir de ceux qui sont déjà tout trouvez? Il n'y a pas de comparaison. Aussi Saint Augustin qui conseille de lire plutôt les bons Auteurs, que d'étudier les préceptes, ne parle que des préceptes les plus faciles, que l'esprit supplée aisément, & qu'on donne ordinairement à la jeunesse; il ne parle pas de certains préceptes plus importants, qu'il donne lui-même, & dont il recommande l'étude, même aux grands génies.

Il s'ensuit que cet assemblage de règles & d'exemples dans le Livre de M. de Vaumoriere, est un dessein louable, digne d'un homme habile, d'un homme tel qu'on nous représente l'Auteur, qui a de la politesse, de l'érudition, du discernement & d'autres bonnes qualitez. Mon étonnement est, que le Libraire, dans un Avis au Lecteur, se donne à lui-même toute la gloire du dessein, & ne laisse à l'Auteur que celle d'avoir employé tous ses talens pour lui plaire! Falloit-il encore, que ce fût le Marchand qui nous assurât que cet Ouvrage ne seroit pas inutile aux Officiers des Cours Souveraines & aux Avocats, aux Ambassadeurs,

*Avis du
Libraire au
Lecteur.*

Vaumoriere.

sadeurs, aux Commandans des Troupes, aux Intendans des Provinces, aux Gouverneurs des Villes, aux Maires & aux Eschevins!

Oui peut-être; puisqu'il est naturel à un Marchand de vanter sa marchandise.

Comment prouve-t-il ce qu'il avance?

„ Pour vous en faire demeurer d'accord,

„ dit le Marchand Orateur, je n'ai qu'à

„ vous dire en peu de mots ce que con-

„ tient ce Volume. Il est divisé en qua-

„ tre Livres; Le premier traite de l'E-

„ loquence en général, & entre même

„ dans un assez grand détail des orne-

„ mens du langage; Le second contient

„ des exemples du Genre démonstratif;

„ Le troisième comprend les Discours

„ du Genre Délibératif; le quatrième don-

„ ne ce qui regarde le Judiciaire ”. Ce-

sont ses termes: mais je doute que cet

Avis soit assez persuasif, & c'est la faute

du Libraire. Il étoit ami de l'Auteur,

qui auroit dit mieux que lui ce qu'il fa-

loit dire pour le débit de son Livre, si

on l'en eût prié.

Dans l'exécution du dessein, M. de

E. r. c. 1. p. 1. Vaumoriere commence par étaler les avantages de l'Eloquence. ” Il est cer-

Ubi supra. „ tain, dit le Journal d'Hollande, que

„ rien ne mérite mieux d'être l'objet de

„ l'ambition des hommes que l'Eloquen-

„ ce. Les plus beaux dons de l'Art &

„ de la Nature y paroissent avec un grand

„ éclat. C'est un triomphe qui flatte a-

„ gréablement, que d'entraîner tous les

„ esprits par la force & les charmes du

„ discours, & de s'emparer de l'amour

„ &

„ & de la haine de ses Auditeurs pour Vaumoriere.
 „ les tourner comme on veut. Mais ce talent
 „ talent est aussi rare qu'il est charmant,
 „ & l'on a remarqué que la guerre au
 „ milieu des hazards a fait plus de grands
 „ Capitaines , que l'étude pacifique de
 „ l'Eloquence n'a formé de célèbres O-
 „ rateurs, qui sont presque tous cachez
 „ sous les noms de Démosthène & de
 „ Cicéron ". Ce trait du Journal nous
 „ montre que dans ce que M. de Vau-
 „ moriere dit à la gloire de l'Eloquence,
 „ il y a de quoi faire quelque chose de
 „ fort beau.

Cet Auteur vient ensuite aux qualitez *Ib. c. 2. p. 1.*
 „ naturelles ou acquises que doit avoir un
 „ homme pour être éloquent. Pour en
 „ donner ici l'idée, je me servirai encore
 „ des termes du Journal. " Il faut, selon *Ubi supra.*
 „ M. de Vaumoriere, que le Ciel ait
 „ versé ses graces avec profusion sur ce-
 „ lui qui aspire à la gloire d'être un ex-
 „ cellent Orateur. Il est besoin que l'i-
 „ magination soit vive, noble, capable
 „ d'une grande diversité, & qu'elle sache
 „ bien peindre les images qu'elle a con-
 „ çûes. La memoire doit être heureu-
 „ se, & comme un riche thrésor rempli
 „ d'une infinité de belles choses. Si la
 „ force, l'élevation & l'étendue de l'es-
 „ prit manquent, l'on ne peut point pré-
 „ tendre à l'Eloquence. Tout cela doit
 „ être soutenu par les dons extérieurs.
 „ La bonne mine prévient favorablement
 „ l'Auditeur. Des yeux vifs & pleins
 „ d'esprits, des manieres insinuan-
 „ tes, ne

Vau-
mon-
niere.

„ ne voir qui tonne & qui fournit aux
 „ grandes figures, produisent de merveil-
 „ leux effets. Enfin il faut que l'Art
 „ achève ce que la Nature a commencé,
 „ & polisse ce qu'elle a laissé de rude.
 „ La lecture nourrit l'esprit, & le plus
 „ beau naturel sans culture est comme
 „ un champ négligé qui ne produit que
 „ des plantes inutiles ". Voilà le pré-
 cis de ce que dit sur cet article l'Au-
 teur dont je parle. Son style diffère un
 peu de celui du Journal. Car d'un dis-
 cours commencé à la gloire de l'Elo-
 quence, il passe à une fable, d'une fable
 à un trait d'Histoire, de celui-ci à un
 précepte, du précepte à un exemple, &
 le tout est amené, sans que l'Auteur pa-
 roisse beaucoup se contraindre. Seroit-
 ce pour nous persuader que la disposition
 n'est pas de lui, ainsi que le Libraire le
 dit d'abord!

Ch. 1. p. 2.
 42.

Ubi supra.

En se proposant des modèles achevez,
 continue le Journal, " on acquiert les
 „ avantages que l'on n'a pas. On imite
 „ ce Peintre de l'Antiquité qui pour
 „ peindre Venus, tira les plus beaux
 „ traits des plus belles filles de la Gré-
 „ ce. Parmi les bons Auteurs, les uns
 „ éveillent, & fertilisent l'imagination;
 „ les autres forment la raison & élèvent
 „ l'esprit. Les uns répandent les graces
 „ sur leurs écrits, qui raffinent le goût
 „ & le rendent plus délicat; & le style
 „ agréable & fleuri des autres fait aimer
 „ la politesse & la pureté. Un bon es-
 „ prit peut profiter de toutes ces diffé-
 „ rentes

„ rentes beautez. Mais il faut prendre *Vaumo-*
 „ garde d'étouffer son propre génie sous *riere,*
 „ la contrainte de l'imitation & de faire
 „ comme ces vils Esclaves qui marchent
 „ servilement sur les traces de leurs Mas-
 „ tres. L'Orateur doit encore orner son
 „ esprit des plus belles connoissances.
 „ La Morale, par exemple, apprend à
 „ connoître les Passions & le cœur de
 „ l'homme, cet abyme impénétrable.
 „ L'Histoire fournit de belles instructions
 „ dans les événemens qu'elle représente,
 „ & apprend à se conduire sur l'expé-
 „ rience de plusieurs siècles. La lecture
 „ des Poëtes égaye l'esprit par leurs pen-
 „ sées hardies & brillantes ; ce sont de
 „ bons Maîtres pour peindre les mœurs”.

On ne peut, ce me semble, donner u-
 ne idée plus juste de tout ce que M. de
 Vaumoriere traite d'abord. Il passe de
 là à toutes les parties de l'Oraison, sur
 quoi le Journal ne dit rien, & aux trois
 genres du discours pour en donner des
 préceptes, dans lesquels le Journal est
 fort peu entré, parce qu'ils sont com-
 muns ; & c'est une raison pour laquelle
 je n'y entrerai point du tout.

Une chose où je souhaiterois que l'Au-
 teur du Journal fût entré, c'est une ques-
 tion qu'il propose, *Si M. de Vaumoriere* *ubi supra*
avec la finesse de sentimens & d'expressions
qui fait la beauté des Romans, avoit aussi
la force & une certaine grandeur necessari-
re pour bien parler de l'Eloquence, en sor-
te que ces qualitez se rencontraient dans
un même esprit. Mais après avoir pro-
 posé

venant
dans
L. 1. c. 10.
p. 11.
L. 1. c. 19.
p. 2.
venant
dans
L. 1. c. 47.
p. 17.

posé la question, je ne vois pas qu'on la décide. Je me contenterai de dire sur cela, que M. de Vauvoriere a une juste idée tant de l'invention oratoire & de la manière de s'y prendre par la considération du sujet, que de la nature du Panegyrique qui consiste plus en amplifications & en ornemens, qu'en preuves. Il dit fort bien qu'après une raillerie assez longue dans un sujet important, il est bon de reprendre le sérieux par quelque chose de véhément. La plupart des préceptes ordinaires, comme j'ai dit, se trouvent dans son Ouvrage; mais il y en a deux entre autres: l'un, qu'il faut beaucoup de temps & beaucoup de soins pour perfectionner un Ouvrage; l'autre, qu'un excès d'excellence & de politesse affaiblit le style & rend le discours languissant. On voit d'abord quel est celui des deux préceptes, qui est le plus facile à pratiquer; ceux qui liront le Livre, verront quel est celui des deux auquel l'Auteur s'est attaché davantage.

Mais comme pour conduire les hommes à l'Eloquence, le goût n'est pas moins nécessaire que les règles, M. de Vauvoriere a eu soin de faire connoître le sien. Il déclare, pour cela, qu'il n'aime point le Heros de l'Énéide, & ce sont trois choses qui lui déplaisent. Premièrement il n'aime point à le voir si peu galant avec Didon. En second lieu, il ne sauroit l'estimer quand il pleure & qu'il tremble de peur. Enfin il peut encore

ne souffrir la manière dont il tue Tur- Vaumoriere.
nus. Cependant, sur tout cela il n'est iste.
pas difficile de lui répondre. Car outre
que Virgile ne pouvoit avoir une idée
juste de nos Romains, non plus que des
Heros qu'on y demande, pour former le
sien sur ce modèle ; il faut encore con-
sidérer qu'Enée est un homme *pieux*, tel
que M. de Vaumoriere même veut que ib. c. 11. p.
soient les Heros, lorsque le Poète les 70.
loue : on peut donc lui demander ce que
doit faire un Heros de ce caractère, lors-
que les Dieux lui ordonnent de rompre
ses engagements ? Obeira-t-il pour ne pas
se démentir, selon les règles du Poème ?
ou s'il désobeira pour être & galant, &
un digne Heros de Roman ? De quelque
façon que réponde M. de Vaumoriere,
il aura de la peine à justifier son goût ;
d'autant plus qu'il donne une belle rai-
son de ce qu'il avance, quand il dit que
les Heros que loue un Poète doivent être
pieux. Ils doivent l'être, dit-il, *s'ils ne* Ibid.
veulent que celui de Virgile leur fasse bon-
ze. Ne diroit-on pas, à l'entendre, que
les Heros des Poèmes se forment eux-
mêmes, & qu'on peut les exhorter à é-
tre pieux par l'exemple de celui de Vir-
gile ? Rien à mon sens n'est plus éloigné
du bon goût, que cette pensée de notre
Auteur. Quant à la seconde chose qui
déplaît dans le Heros de Virgile, *c'est,*
dit-il, *qu'Enée pleure & tremble de peur :*
Mais on peut lui demander s'il est bien
vrai que ce Heros tremble, lorsqu'il ne
sou-

Vaumo-
rierc,

souhaite que l'occasion de se signaler (1)
& de mourir les armes à la main?

L. 12. de
P En. v. 218.
adjuvat in-
cessu tacito.
* L. 9. v.
490. &c.

L. 7. v. 595.
&c.

On voit certainement que c'est le genre de mort, & non la mort simplement qui lui fait peine. Il vouloit mourir au combat & non pas être noyé. Et à l'égard de ce que l'Auteur trouve de plus insupportable dans l'Eneïde, qui est la mort de Turnus, je lui demande seulement, s'il est défendu à un ennemi magnanime de venger l'injure de ses Alliez, la sienne, celle des Dieux, par la mort d'un ennemi qui est un lâche dans le péril, qui dans le bonheur est un fou*, qui a insulté à un jeune Prince d'un grand mérite, qui l'a tué impitoyablement, qui l'a maltraité après la mort, qui a méprisé les Dieux & leurs Oracles, qui a violé la foi des Traitez, enfin qu'un Roi même son propre ami & son allié a jugé digne de mort pour venger la Religion. Tel est Turnus tué par Enée. Y a-t-il là de quoi fonder un juste dégoût?

Il. v. 808.

Mais à ces trois endroits de Virgile ajoutons-en un quatrième. Notre Auteur ne goûte pas l'hyperbole dont use ce Poète pour exprimer la vitesse de Camille, laquelle, dit-il, pouvoit courir sur les flots de la mer sans se mouiller la plante des pieds. Cependant c'est une des choses les plus agréables que Virgile ait jamais dites. Il falloit qu'il en eût été charmé

1 Méne Iliacis occumbere campis Non potuisse, &c.
En. l. 101.

charmé dans Homere ; puisque c'est de Vaumoriere qu'il l'a prise , presque mots pour mots. En sorte qu'il n'est pas seul de son goût. Et ne dit-on pas tous les jours , *qu'un homme en courant ne touche point à terre* ? Les deux Poëtes ne disent rien de plus. On voit après cela clairement , qu'ils s'égayent l'un & l'autre , lorsqu'ils font cette peinture , & cela adoucit l'hyperbole ; elle n'est pas même si forte que M. de Vaumoriere semble la faire. Le Poëte ne dit pas que Camille courroit sur des épics , mais qu'elle auroit pu le faire. Et qu'on lise l'endroit où notre Auteur blâme cette hyperbole , il y en a une de sa façon , & qu'il ne donne pas pour mauvaise , qui est à peu près aussi forte.

Il y a certainement des choses répréhensibles quelquefois dans les plus grands Auteurs , & on peut les remarquer lorsqu'on donne des préceptes , comme on remarque les beautés : Mais quand on reprend les Ecrivains du premier ordre , il faut être sûr de son fait , sur-tout quand on les reprend d'une manière décisive , parce qu'alors la censure devient capable de nuire à tous ceux qui la lisent , si elle n'est bien juste. Sur ce principe , je ne voudrois pas assurer que Cicéron ait toujours parlé sensément ; mais je ne puis que je ne donne à examiner une chose que M. de Vaumoriere y reprend ; elle est dans la seconde Catilinaire. Cicéron s'attache à rendre odieux les amis de Catilina , & pour cela il en fait

L. I. c. 14.

p. 57.

Catil. 2, 20.

10.

vau-
mo-
sire.

fait la peinture. " Ils ne mettent plus de
 „ bornes, dit-il, à leur témérité ; ils se
 „ portent aux plus terribles excès ; ils
 „ n'ont dans l'esprit que meurtres, que
 „ rapines, qu'incendies. Ils ont absorbé
 „ leurs patrimoines ; ils se trouvent à pre-
 „ sent sans ressource ; & néanmoins ils
 „ conservent encore les mêmes passions,
 „ & voudroient encore les assouvir, com-
 „ me ils faisoient avant la perte entière
 „ de leurs biens ”.

Jusques là on voit que c'est la raison
 qui parle : mais c'est la suite que l'on
 censure (1). ” Si du moins ils se coa-
 „ tentoient du jeu , de la galanterie, de
 „ la bonne chere, quoiqu'on ne pût rien
 „ esperer d'eux , on pourroit cependant
 „ les souffrir. Mais souffrira-t-on des lâ-
 „ ches , des insensez , des yvrognes qui
 „ dressent perpetuellement des embuches
 „ aux plus courageux , aux plus sages,
 „ aux plus sobres , à des hommes qui
 „ sont sur leurs gardes ? Souffrira-t-on des
 „ brutaux qui après de longs repas , cou-
 „ ronnez de fleurs, dégoûtans d'essence,
 „ affoiblis par la débauche , ne respirent
 „ que le massacre de nos Citoyens , &
 „ l'embrasement de toute la Ville. C'en
 „ est trop , leurs désordres crient van-
 „ geance, & le châtiment n'est pas loin.

Ce sont les termes , c'est la pensée,
 c'est le raisonnement de Cicéron. Écou-
 tons

1 Quòd si in in vino & alea commensationes so-
 lum & scorta quærent, essent illi quidem despe-
 randi, sed tamen essent ferendi. Hoc verò quis fer-
 re

tons la censure de M. de Vaumoriere. *Vaumo-*
Pour continuer, dit-il, *une opposition de mots*, *riere.*
Cicéron ne s'attache pas toujours à ce que
demandoit le bon sens. Y a-t-il grand sujet
de s'étonner que les foibles tendent des piè-
ges aux forts? Vent-on qu'ils les attaquent
à force ouverte? Est-on surpris que des
fous & des yvrognes soient ennemis des per-
sonnes sages & sobres? D'ailleurs ne voyons-
nous pas que ce sont des gens débauchez &
de peu de jugement qui forment des conju-
rations?

Je laisse à juger de quel côté est le bon sens ; si c'est dans la censure , ou dans la phrase censurée. J'appelle seulement des dernières paroles de Monsieur de Vaumoriere , & j'en appelle au portrait qu'il rapporte du fameux Wallstein, *L. 1. c. 9. 76* qui n'étoit ni un débauché ni un homme *94.* sans jugement ; il n'est donc pas toujours vrai que ce soient des gens débauchez & de peu de jugement qui forment des conjurations. Au reste , je me contente d'observer que la question n'est pas dans Cicéron , comme M. de Vaumoriere le suppose ; *si les scelerats commettent des crimes ; mais s'il faut s'armer d'indignation & les punir*, ce que Cicéron établit très-bien , comme il avoit intérêt , & comme il étoit de son devoir de le faire.

Mais ce qui m'a paru plus sensible dans
l'Ou-

re possit , inertes homines fortissimis viris insidiari ,
stultissimos prudentissimis , ebrios sobriis ; dormientes
vigilantibus. Et encore le reste du chif. 10. & 4. lig.
du 11.

Tome VIII. Part. II. Q

Volum.
dix.

L. I. c. 4.
p. 18.

L'Ouvrage dont il s'agit, c'est la manière dont l'Auteur s'y explique touchant les Orateurs. Il a senti qu'il en devoit recommander la lecture après avoir recommandé celle des Historiens & des Poëtes: Cependant, dit-il, je n'en dirai que peu de choses. Outre qu'on les fait connaître par les préceptes d'éloquence que l'on tire de leurs Ouvrages, je ne crois pas que notre Nation s'attache autant à cette lecture qu'à celle des Historiens & des Poëtes. Et après avoir rapporté une grande louange qu'on a donnée à Cicéron; Qu'il n'y avoit rien au monde qui égalât la grandeur de l'Empire Romain que le génie de ses Orateurs; il ajoute: Je ne sai si on ne tire pas plus d'utilité d'entendre un grand homme que de lire son Ouvrage.

Je l'avoue, je ne conçois pas sa pénétrée. Il a pu s'étendre ou ne pas s'étendre sur les Orateurs: mais en nous donnant un grand recueil de Harangues, a-t-il pu insinuer que pour se former à l'éloquence, il y auroit plus d'utilité à les entendre prononcer qu'à les lire. Je n'examine point si on fait connaître les Orateurs par les préceptes, ou par les exemples qu'on tire de leurs Ouvrages; a-t-on pu se dispenser d'en parler plus au long par cette raison, que notre Nation ne s'attache pas autant à la lecture des Orateurs qu'à celle des Historiens & des Poëtes? Est-ce là le discours d'un homme qui donne un gros Recueil de Harangues? Est-ce ainsi qu'il invite à les lire? Je ne m'étonne plus que l'Auteur ait inséré tant de

de petits récits dans son Livre, c'est pour s'accommoder au goût de la Nation. ^{Vannier.} Que ne donnoit-il donc plutôt ou des Histoires, ou des règles pour ce genre d'écrire?

Reconnoissons néanmoins la vérité de ce qu'il dit dans sa Préface, qu'il a recueilli des *Harangues* que l'on sera bien aise de voir, & que l'on n'auroit perduës qu'avec regret. Le Journal de Hollande ^{Ubi supra} dit que le *Recueil* est curieux, & qu'il contient des *Harangues* & des *Complimens* faits au Roi ou à la famille Royale, ou dans l'Académie Française, ou prononcés dans le Conseil & dans le Barreau, qui sont assurément très-utiles pour ceux qui veulent s'exercer dans tous les genres de discours.

Je n'oublierai pas de dire que la modestie de l'Auteur paroît dans la déclaration qu'il fait, *Que les préceptes d'Elo-* ^{Prof. p. 2. &} *quence qu'il donne, viennent d'un meilleur* ^{l. 1. c. 1. p. 1.} *fond que le sien.* " J'ai lu, dit-il, quel-

ques Anciens & quelques Modernes sur le sujet que je traite, & j'avouerai, si vous voulez, que c'est d'eux que je tire tout ce qu'il peut y avoir de bon ". Si on lui oppose qu'il faut être éloquent pour donner un *Traité d'Eloquence*, il dit qu'il ne reconnoît point cette nécessité, & il a raison, lorsqu'on ne se met pas en peine de pratiquer les préceptes en les donnant. Pour lui il a pu s'en mettre en peine, puisqu'il nous donne dans son Livre des exemples de sa façon, dont il nous parle en ces termes. ^{L. 2. p. 151;}

Vainmo-
nere.

„ J'aurai peu de part aux Harangues que
 „ je vas rapporter. Un sentiment d'é-
 „ quité me demande cet-aveu , & je le
 „ dois aussi à la satisfaction de ceux qui
 „ liront cet Ouvrage. Ils auront assez
 „ vu de choses de ma façon dans le pre-
 „ mier Livre pour souhaiter peut-être
 „ d'en trouver moins dans les autres. Ils
 „ seront contents, & ne verront pas mé-
 „ me paroître sous mon nom les Discours
 „ qu'il y aura de ma composition. Je
 „ les ai fait à la priere de quelques-uns
 „ de mes amis qui les vouloient envoyer
 „ dans les Provinces. De sorte qu'il
 „ n'est pas nécessaire que l'on sache que
 „ les personnes qui les ont recitez, n'a-
 „ voient pas voulu se donner la peine
 „ de les faire ". Ce n'est pas peu d'a-
 „ voir retenu, dans ces bornes, les senti-
 „ mens de pere, si naturels à un Auteur!

Dans la
 premiere
 Partie de ce
 Tome, dans
 l'Article
 d'Aristote.

Aristote n'en fit pas tant, comme je l'ai
 marqué en son lieu. Il revendiqua un
 Ouvrage qu'il avoit publié sous le nom
 d'un de ses Disciples. Mais la modestie
 a-t-elle fait croire à l'Auteur, que son
 Livre n'iroit pas dans les Provinces où
 l'on avoit fait usage de ses Discours?
 Et a-t-il pu croire que s'il y alloit, on
 n'y reconnoîtroit pas que les Ouvrages
 de sa façon n'étoient pas de la composi-
 tion des personnes qui les avoient pro-
 noncez!

S E N T I M E N S

S U R L E M I N I S T E R E

E V A N G E L I Q U E ,

Avec des Réflexions sur le style de l'Ecriture Sainte, & sur l'Eloquence de la Chaire. Par M. l'Abbé Du Jarry. 1689.

IL y a des Prédicateurs qui ne sont pas en grande recommandation dans l'Eglise, & le peu de cas qu'on en fait, rejaillit quelquefois, parmi les personnes mondaines, jusques sur leur Minillère. M. l'Abbé Du Jarry s'oppose à cette injustice dans son Ouvrage. Son zele même & sa pieté, sur cet article, vont plus loin; & quoiqu'on puisse séparer la cause du Ministère d'avec celle du Ministre, il paroît croire néanmoins que la dignité incontestable de l'un doit toujours faire respecter l'autre. C'est à quoi tendent ces Véritez qu'il établit, *que le Ministère est utile à l'Eglise, qu'il lui est nécessaire **, *qu'il est indépendant des qualitez de ceux qui l'exercent.* Il est utile, non seulement par le bien qu'il peut produire, mais qu'il produit effectivement, dont il ne faut pas juger par les conversions éclatantes & subites des grands pecheurs; elles sont rares, & n'arrivent que de temps en temps; mais par la Foi & la Morale qu'il établit & qu'il main-

c. 4. p. 48.

** C. 2. p. 7.*

3. c. 3. p. 31.

Du Jany.

tient d'une manière plus générale, laquelle, pour être plus imperceptible, ne laisse pas d'être remarquable à quiconque la veut observer. Il est *nécessaire*, puisque c'est la voye dont Dieu se sert, & dont il s'est servi pour planter la Religion & pour la faire fleurir. Aussi est-ce avec elle que le Ministère a commencé, & si ne finira qu'avec elle. Mais ce qui le met plus particulièrement à couvert du mépris de toutes sortes d'Auditeurs, quel que soit leur goût, c'est que la Parole de Dieu a une vertu *indépendante* des bonnes & des mauvaises qualitez de ceux qui l'annoncent. Que les Auditeurs, après cela, demandent de l'Eloquence dans le Prédicateur, ou qu'ils n'en demandent pas; Que le Prédicateur n'en ait point, ou qu'il en ait; une chose le rend digne de respect, c'est la Parole de Dieu qu'il prêche. Voilà ce que nous devons considérer, sans examiner s'il se sent de la noblesse de sa naissance, comme Jérémie; ou de son obscurité, comme Amos; je veux dire, sans aucun égard à tout ce que l'un ou l'autre peut avoir d'accessoire, parce que Dieu donne ses bénédictions & à la simplicité du discours, & à son Eloquence.

A. S. P. 66.

Ce principe n'empêche pas l'Auteur d'établir qu'il est pourtant plus à propos que la Prédication soit Eloquente. Toute l'Ecriture Sainte confirme cette vérité, puisqu'on y trouve des exemples de toutes sortes d'Eloquence, presque à chaque page. Les hommes illustres, les plus
grands

grands Saints la confirment de même, Du Jarry.
 par l'usage qu'ils ont fait de l'Art ora-
 toire, lorsqu'ils ont instruit les peuples.
 Aussi l'Auteur fait-il un recueil d'expres- c. 6 p. 123.
 sions sublimes, ou autrement remarqua- c. 7 p. 205.
 bles; d'images vives & touchantes; de
 descriptions; de portraits, ou d'autres
 choses dignes des plus grands Orateurs,
 qu'il trouve dans les Discours des Minis-
 tres de l'Evangile, ou dans les Livres
 Saints. Après avoir posé des fondemens
 si solides, il n'est pas difficile d'établir
 qu'il y a & une Eloquence, & une Pro- c. 8 p. 265.
 nonciation Evangelique, M. l'Abbé du c. 9 p. 377.
 Jarry donne à chacune de ces deux vé-
 ritez un chapitre particulier de son Ou-
 vrage, & s'il n'a pas rangé les autres de
 la manière que je les rapporte, il faut se
 souvenir que l'ordre didactique que je C'est à di-
 dois suivre, n'est pas tout-à-fait l'ordre re, qu'on
 du cœur que ce pieux Auteur a suivi. suit pour
 instruire.
 Son Ouvrage est moins un recueil de ré-
 gles ou de préceptes, qu'un composé,
 pour ainsi dire, des sentimens de son
 cœur. Moins de méthode ne sied pas
 mal en pareille occasion; le défaut mê-
 me d'exactitude en quelque chose est ex-
 cusable dans les idées, & sur tout en
 cette rencontre où l'Auteur montre au-
 tant de modération qu'un honnête hom-
 me en peut montrer en expliquant son
 sentiment. C'est aussi par cette considé-
 ration, que je sens de la répugnance à
 proposer quelques pensées contraires aux
 siennes; je le vais faire néanmoins, per-
 suadé qu'il me sauroit mauvais gré si je

Du Jarry. dissimulois la vérité dans cette importante matière, où il paroît lui-même n'avoir eu d'autre vûe que celle de la faire connoître.

Il me paroît donc que M. l'Abbé du Jarry est plus heureux dans son goût que dans ses idées. C'est le premier qu'il a suivi dans le choix qu'il a fait des beaux endroits soit des Livres Saints, soit des plus grands Prédicateurs ; & je regarde son recueil, à très-peu de chose près, comme un échantillon de ce qu'un jeune Prédicateur doit observer dans ses lectures. A l'égard de ses idées en voici quelques-unes, lesquelles ne conviennent pas, ce me semble, avec celles des Maîtres.

- P. 299.** „ Je suis persuadé, dit-il, qu'il est
 „ presque aussi inutile de consulter les
 „ grands Prédicateurs, que de les enten-
 „ dre pour le devenir. Chacun doit se
 „ faire soi-même des règles propres à son
 „ génie, &c ”. L'Auteur, ainsi qu'on le
 voit, détruit là en trois lignes deux pré-
 ceptes des plus importants de l'Art, l'un
de prendre conseil des habiles ; l'autre de se
choisir un bon modèle. Sa raison est que
chacun doit demeurer dans son caractère.
 Mais cette troisième règle n'est point con-
 traire aux deux premières. Il en est de
 même de ce qu'il craint, qu'on n'imité
P. 297. les grands Prédicateurs dans leurs défauts :
 cela n'empêche pas que l'imitation ne
 soit une voye des plus sûres pour parve-
 nir à l'Eloquence. Aussi la propose-t-il
 lui-même en un autre endroit comme u-
 tile.

tile. *Il faut imiter, dit-il, ce Prédicateur qui interrompt si souvent la rapidité de ses discours par des réflexions qui élèvent l'esprit de ses Auditeurs: Ailleurs il enseigne qu'on doit se former sur l'Eloquence des Auteurs canoniques, & il n'y met pas tout à fait la restriction que Saint Augustin y a mise, afin qu'on n'imité pas une Eloquence qui ne peut convenir qu'à eux, & qu'on se borne à celle seulement qui convient à un Orateur qui les explique. Et ce qui prouve invinciblement la nécessité de prendre conseil, & de se proposer un modèle, c'est ce que dit l'Auteur; que le défaut ordinaire des plus grands hommes est de s'abandonner trop à leur génie. Car pour éviter ce défaut, il faut prendre le contrepied de son précepte touchant l'imitation.*

On ne peut pas plus admettre l'idée qu'il donne du style simple, que celle qu'il a de l'imitation. *S'exprimer simplement, dit-il, autant que je le connois, c'est dire les choses de la manière dont elles doivent être dites. Il s'en faut bien que cela soit, puisque selon son principe, le style sublime & le mediocre retomberoient dans le simple, & il n'y auroit point entre eux de différence. M. l'Abbé du Jarry ne s'embarrasse pas de cette difficulté, & il admet la conséquence. C'est proprement dans ce sens, selon lui, que le style de l'Ecriture est simple, quoiqu'il soit majestueux & orné en une infinité d'endroits. Mais il se trompe. Ce style est simple dans les narrations, majestueux & orné*

De Jarry. dans les éloges, vif dans les reproches, sublime dans les grands mouvemens; mais il n'est point sublime & simple tout ensemble; à moins que l'un ne soit dans la pensée, & l'autre dans la diction.

Ce qu'on passera encore moins à l'Auteur, c'est un raisonnement qu'il fonde **Pag. 271.** sur la fin de la Prédication. Il pose pour principe que *les meilleurs Prédicateurs sont celles qui sont les plus propres à faire des conversions; & ensuite, c'est ce qui nous fait croire, dit-il, que les Prédicateurs ne doivent point s'attacher à ces règles d'Eloquence que les Orateurs profanes nous ont laissées.* Saint Augustin ne raisonne pas ainsi. Il dit au contraire qu'en suivant ces règles le Prédicateur sera plus de fruit. *En comment auroit-il pu ne le pas dire, puisque ces règles ne nous apprennent autre chose sinon que l'Orateur doit instruire, plaire & toucher!* Peut-on ne pas demander que les Prédicateurs remplissent tous ces devoirs? & n'est-ce pas ce que l'Auteur demande lui-même? **Pag. 372.** *Il ne faut pas s'étonner, dit-il, si l'on trouve ici des réflexions que les anciens Auteurs n'ont pas faites.* Il a cru cela bonnement, & il n'y a pas lieu d'en être surpris: mais c'est inutilement qu'il l'a cru. Tout ce qu'il dit de bon sur l'Eloquence, se trouve aussi dans les Anciens. Une de leurs règles contre laquelle l'Auteur sembloit devoir davantage se mettre en garde, est celle qui nous apprend à cadencer le discours, à lui donner du nombre & de l'harmonie. Mais, que fait-il sur ce point? D'un

D'un côté il paroît vouloir blâmer cet *Dr Jarry* ornement : d'un autre côté il paroît le recommander d'une manière très-forte. Ce qu'il dit en sa faveur , peut & doit même être regardé comme la règle qu'il faut suivre ; ce qu'il dit contre , sera , si l'on veut , l'exception qui doit faire éviter l'excès & l'abus : mais il est sûr que l'exception & la règle se trouvent également dans les anciens Maîtres. Le Lecteur suppléera aisément ce que l'Auteur a pu dire contre le soin excessif de cadencer le discours ; il ne suppléeroit pas de même la manière dont l'Auteur parle des effets d'une harmonie bien entendue , même dans l'Eloquence sacrée. Voici donc ses termes , après avoir rapporté un bel endroit d'une Oraison funèbre.

„ Il me semble , dit-il , qu'outre le *Pag. 345*
 „ sens admirable que ces belles paroles
 „ renferment , elles forment un son tou-
 „ chant & agréable , qui en flattant l'o-
 „ reille attendrit le cœur. Or on peut
 „ dire , que c'est à cette harmonie chré-
 „ tienne que l'onction des discours est
 „ souvent attachée. Je dis l'onction qu'ils
 „ peuvent avoir d'eux-mêmes , & non pas
 „ celle que Dieu leur donne. Il y a un
 „ certain tour de composition qui n'a
 „ pas moins de part à l'onction du dis-
 „ cours que les pensées. La composi-
 „ tion dont je parle , ne consiste pas à
 „ faire de ces sortes de discours dont la
 „ justesse se fasse remarquer ; mais à ran-
 „ ger les paroles de telle manière , qu'el-
 „ les fassent en les prononçant , ou en
 „ les

De Jarry. „ les lisant , un effet propre au dessein
 „ que l'on a. Ainsi comme le principal
 „ dessein des Prédicateurs est de toucher,
 „ leurs Prédications sont bien composées
 „ quand elles sont touchantes. Or il
 „ faut un grand travail pour trouver ce
 „ tour de composition qui va au cœur,
 „ & pour joindre l'onction avec l'exacti-
 „ tude. L'excellence de cette compo-
 „ sition consiste à se cacher , pour ainsi
 „ dire, elle-même ; car dès que le cœur
 „ sent ces cadences mesurées, ces mem-
 „ bres de périodes si compassez , il ne
 „ peut plus être ému : son attention se
 „ dissipe par le plaisir que ces agrémens
 „ trop vifs donnent à l'esprit.

Ainsi parle notre Auteur ; & voilà ce que les Maîtres anciens ont dit de meilleur touchant l'harmonie du discours. Je veux croire que M. l'Abbé du Jarry n'en a ainsi parlé que par une heureuse ressemblance de génie qu'il a avec eux : Cependant il est vrai qu'il en parle comme si après les avoir lûs , il s'étoit approprié leur doctrine. Il les suit donc parfaitement en ceci , & sûrement il auroit pu les suivre en tout le reste , & ne pas croire comme il fait , qu'un Prédicateur trouve dans les Livres Saints des règles d'Eloquence inconnuës aux Anciens.

N. 158. Il eût pû voir de même, que le sublime & le merveilleux Evangelique n'est point différent du sublime & du merveilleux profane , si ce n'est du côté du sujet, dont il n'est pas ici question. Il eût trou-

trouvé , s'il avoit voulu , dans les idées Du Jarry des Anciens , la raison de quelques expressions qu'il louë dans l'Ecriture , & qu'il traite pourtant d'irrégulières. Par exemple, lorsque Jacob dit à ses enfans, *que s'ils emmenent Benjamin , ils feront descendre ses cheveux blancs avec douleur dans le tombeau : ou quand il dit que toute la poussiere de la terre se changea en moucherons : ou lorsque Dieu prononce cet Arrêt à Cain : Tu seras maudit sur la terre qui a ouvert sa bouche pour recevoir le sang de ton frere.* Car qui ne voit que ce sont là des metonymies , des énergies , des hyperboles , des images , & autres figures de Rhétorique ? Quelqu'un enfin ignore-t-il que ce que M. l'Abbé du Jarry dit de plus beau sur le Sublime chrétien , est précisément la doctrine de Longin : *Que le sublime coule d'une ame grande comme d'une source féconde ?*

C'est un mot ancien & connu , dit notre Auteur , que la Nature fait les Poètes , & l'Art les Orateurs. Si cela est vrai , ajoutez-t-il , des Orateurs profanes , je ne crois pas qu'on le puisse dire des chrétiens. Pour bien prêcher il faut être né Prédicateur. Ce que dit des Poètes ce mot ancien , n'est pas exactement vrai ; puisqu'ils ont besoin d'Art ; & il en est de même de ce qu'il dit des Orateurs profanes , puisqu'ils ont besoin de génie. Ainsi les Prédicateurs ne sont pas d'une autre condition , si l'on excepte la grace du Ministère.

Après toutes les réflexions que je viens

Du Jarry. de faire, je dois encore en ajouter une, sur une chose que dit l'Auteur, qui est qu'il ne peut approuver le sentiment de quelques personnes, d'ailleurs fort éclairées, qui conseillent la lecture des Anciens comme le moyen le plus propre pour se former à la Prédication. Il dit que ceux qui conseillent cette lecture, ont plus lu les Oraisons de Cicéron & de Démosthène, que les Homélies de Saint Augustin & de Saint Chrysostome; & il ajoute qu'en beaucoup de choses il se fanneroit à la juridiction de leur discernement, mais qu'il appelle de leurs décisions en matière d'Eloquence Evangelique; & que les Oracles de la Religion sont plus sûrs en ce point, que ceux de l'antiquité payenne; parce que le style d'un Ministre de JESUS-CHRIST doit être, s'il se peut, aussi consacré que son emploi, & que les Disciples du Maître doivent parler son langage en suivant sa doctrine.

En cet endroit M. l'Abbé du Jarry croit être sûr de ce qu'il dit; il y a pourtant à distinguer, ce me semble: Ne s'agit-il que de voir les veritez de la Religion & de la Morale expliquées avec pompe, & avec dignité, avec force; en un mot avec Eloquence; Il n'y a pas de doute; c'est dans l'Ecriture Sainte, dans Saint Augustin, dans Saint Chrysostome, & non pas dans Cicéron ou dans Démosthène qu'on les trouve. Mais s'il est question de voir les règles de l'Eloquence bien executées; ou de les voir réduites en art, sans avoir la peine de les y ré-

réduire soi même, c'est sûrement dans les *De Jany.*
 Livres des Payens qu'on les trouve, &
 dans leurs Traitez de Rhétorique. C'est
 d'eux que Saint Augustin les a emprun-
 tées pour former le style du Ministre &
 du Disciple de JESUS-CHRIST, en
 montrant que les règles qu'on pourroit
 se faire soi-même en lisant les Auteurs
 sacrez, ne seroient, après tout, que cel-
 les que les Payens nous ont laissées, &
 qui ne sont point autrement pratiquées
 dans leurs Ouvrages, que dans ceux des
 Chrétiens. Les Oracles de la Religion
 ne disent rien contre cette doctrine; &
 l'on peut ajoûter que pour la Morale,
 quelque secours que Saint Chrysostome
 trouvât dans les Livres Saints, sur tout
 dans Saint Paul qu'il lisoit tout entier
 toutes les semaines, il n'a pas néanmoins
 dédaigné les vérités que Dieu lui-même
 avoit fait connoître aux Payens, puisque
 ce Saint s'est servi très-utilement de Plu-
 tarque, comme on l'a remarqué avant
 moi. Et en effet l'Eloquence ne profi-
 te-t-elle pas de tout?

Quoi qu'il en soit, je ne dois pas
 oublier le jugement qu'a porté de l'Ou-
 vrage en question l'Auteur de l'His-
 toire des Ouvrages des Savans. Il *M. B. mois*
 en fait un extrait dont le mien est assez *d'Avril.*
 différent, quant à la maniere, quoiqu'il *1690.*
 soit à peu-près le même, quant au fond.
 C'est une preuve de l'exactitude de tous
 les deux. Cependant pour y trouver cer-
 te conformité, il faut ne considérer dans
 le mien que la première partie; parce que
 dans

du Jarry. dans la seconde j'entre dans une discussion où l'Auteur du Journal n'entre pas.
ib. p. 361. Mais il donne à l'Abbé du Jarry une louange qui subsiste toujours, même avec mes observations, que cet Ecrivain en donnant des leçons d'Eloquence en a semé divers traits dans son Ouvrage, & qu'il fournit tout ensemble à ses Lecteurs des règles & des pensées.

ELOQUENCE

De la Chaire & du Barreau selon les principes les plus solides de la Rhétorique, sacrée & profane. Par feu M. l'Abbé de Bretteville 1689.

De Bretteville.

Préf.

ON doit beaucoup d'indulgence à un Ouvrage posthume; les fautes vraies ou apparentes y sont excusables. Que fait-on si l'Auteur ne les auroit pas corrigées s'il eût vécu; ou si même il n'auroit pas eu de quoi les justifier? Sur ce principe, M. l'Abbé de Bretteville avoit peut-être ses raisons pour dire que l'Eloquence est l'Art de persuader l'esprit, & de toucher le cœur, quoiqu'en fait d'Eloquence, le mot de persuader comprenne les effets de cet art tant sur le cœur, que sur l'esprit. Peut-être aussi s'appuyoit-il sur quelque principe, lorsqu'assignant les cinq parties de la Rhétorique, il mettoit les passions pour la quatrième, quoiqu'elles appartiennent, ainsi que les preuves,

ibid.

à l'invention qui est la premiere. Peut-De Brette-
 être enfin auroit-il montré par quelque ville.
 raison solide; *que l'Eloquence de la Chai-*
re tend principalement à toucher le cœur,
Et que celle du Barreau a pour fin parti-
culiere de persuader l'esprit; quoique ceux
 qui n'ont connu que la seconde, ayant
 cru que les passions y sont aussi necessai-
 res, que nous croyons qu'elles le sont
 dans la premiere.

En excusant néanmoins ces expressions
 & ces idées, je ne voudrois pas m'en
 servir; encore moins, si je donnois une
 Rhétorique, voudrois-je la commencer,
 comme l'Auteur fait la sienne, par dire
que tout cet amas de règles que l'on voit
ordinairement, ne sert de rien, Et ne fait
souvent que gâter l'esprit. Il n'y a qu'u-
 ne occasion, où cela se pourroit dire:
 & ce seroit celle, où l'on en auroit de
 meilleures à fournir; au lieu que M. de
 Bretteville, en disant beaucoup de bon-
 nes choses, ne dit pourtant rien que de
 commun.

Ibid.

En effet il n'explique, dans son pre-
 mier Livre, que la Doctrine des lieux
oratoires Et quelques espèces de raisonne-
mens, entrant brusquement en matiere,
 & faisant plus de cas de la doctrine des
 lieux, que n'en fait M. Nicole dans l'Art
 de penser, qu'il tache d'abord de réfuter,
 quoiqu'il le suive après cela dans ce qu'il
 dit des raisonnemens. Dans le second il
 parcourt toutes les parties de l'Oraison,
 & prescrit quelques Loix générales for-
 tifiées par de longs exemples, tirez de
 M.

De Bretteville.

* Mols de
Juin 1689.

M. le Maître & de M. Patru, que l'Histoire des Ouvrages des Savans, dit * ne pouvoir servir de modèle dans un temps comme aujourd'hui, où l'Eloquence de Barreau n'est plus si fleurie. Le troisième contient un assez long détail des figures, parce qu'il s'y agit de l'Elocution, le quatrième promet la science du cœur, ou l'Art d'exciter & de rectifier les passions. Enfin le cinquième donne des règles de la voix & du geste. Y a-t-il là quelque chose qui ne soit dans toutes les Rhétoriques?

Les lieux oratoires sont ce qu'il y a de plus commun, & en même temps de plus digne, à ce qu'il paroît, d'être compris dans la censure que l'Auteur fait des préceptes ordinaires. Il les traite néanmoins fort sérieusement comme quelque chose de bon; & après les avoir traités, il semble lui-même répondre en ces termes à la censure qu'il a portée. On peut reconnoître, dit-il, par l'explication que je viens de donner des lieux oratoires, s'il est vrai qu'il y ait quelque chose qui soit capable de gâter l'esprit... au contraire il est visible que cela ne peut servir qu'à réveiller l'imagination, à exciter le génie & à faire naître les plus nobles & les plus vives saillies d'une Eloquence naturelle.

Ainsi parle M. de Bretteville; & si les grands Maîtres ne repassent pas en leur esprit, cette suite de préceptes pour composer un discours, ils ne laissent pas, selon lui, de les exécuter en conséquence de l'habitude qu'ils s'en sont fai-

te à force d'y faire réflexion dans les premiers commencemens. C'est une pensée de M. de Bretteville, laquelle ne me paroît pas bien prise dans l'Histoire des Ouvrages des Savans: mais cela ne vaut pas la peine de nous arrêter. Il suffit de remarquer que cet Auteur raille Ramus, d'avoir rapporté une des belles failles de Virgile à un des lieux oratoires, tandis que lui-même rapporte à ces lieux les plus beaux exemples dont il enrichit son Ouvrage. Comment est il ainsi contraire à lui-même? C'est qu'il croit traiter mieux qu'un autre cette matière, & il ne prend pas garde, qu'encore que tout ce qu'on dit, puisse se rapporter aux lieux oratoires, ce n'est pas néanmoins par l'attention qu'on y fait, ou par celle qu'on y a faite, mais par celle qu'on fait directement sur le sujet qu'on a à traiter, qu'on trouve & ce qui fortifie & ce qui orne le discours.

Du peu que je viens de dire il s'ensuit, que dans l'état où est l'Ouvrage de M. de Bretteville, il ne paroît pas d'un homme assez instruit. Pour nous en convaincre davantage écoutons ces paroles: *Je n'ai pas besoin, dit-il, de m'arrêter ici à la division que les Maîtres font ordinairement des trois genres d'Eloquence, dont ils appellent le premier, le genre Délibératif; le second, le genre Judiciaire; & le troisième, le genre Démonstratif. Le premier regarde principalement la Chaire; l'autre est pour le Barreau; & le troisième est pour les Eloges, pour les Harangues,*

De Bretteville.

Ubi supra

Pag. 10.

P. 31.

P. 202.

De Brete-
ville.

P. 206.

P. 311.

P. 312.

Et pour les Panegyriques. Il est clair, pour ne rien dire ici de plus, que ce qu'il assigne dans ces paroles, sont les trois genres de causes, qu'il n'a pas dû appeler genres d'Eloquence, parce que les genres d'Eloquence sont les styles, sur lesquels il n'est pas plus exact, lorsqu'il en parle, qu'il l'est en cet endroit sur les différentes espèces de causes, & qu'il l'est ailleurs sur les figures. En effet, les figures de choses, dit-il, sont celles qui renferment une pensée sublime, exprimée par un tour nouveau. Où a-t-on vu que le sublime se rencontre dans toutes les figures de choses? Je crois que la définition est erronée. Il se trompe encore lorsqu'il avance, que le style sublime est réservé pour les Sermons réguliers, & que le médiocre regarde les Homélies. Il avoit là quelque chose de Saint Augustin; mais sûrement il n'a pas pris sa pensée sur cet article, comme il ne la prend pas non plus lorsqu'il veut entendre de la pureté de la diction, ce que ce saint Docteur dit visiblement du nombre & de l'harmonie du discours (1). Mais après avoir négligé de faire bien connoître les divers genres de causes, il ne faut pas s'étonner que l'Auteur ne fasse pas assez connoître la différence des styles, qu'il faut varier non seulement selon les causes, mais encore selon les matieres. Et ainsi ce sont des points essentiels de Doctrine, qui

Ego in meo eloquio, quantum modestè fieri
arbi-

qui manquent à un Ouvrage bien écrit De Bretteville.
 d'ailleurs , & qui a son merite par d'au-ville.
 tres endroits. Telles sont à mon sens
 les ouvertures qu'il donne dans son se-
 cond Livre pour trouver les propositions,
 les divisions, la preuve, & la morale des
 Sermons, ou des Panegyriques des Saints
 selon les principes d'Erasme & de Louis
 de Grenade.

Dans l'Histoire des Ouvrages des Sa-
 vans, où l'on a donné un Extrait de cet Ubi supra;
 Ouvrage, on n'a point oublié le quatrié-
 me Livre, où il s'agit *des Passions*. " M.
 „ l'Abbé de Bretteville, dit l'Auteur de
 „ l'Histoire, ne manque pas d'observer,
 „ que le secret de l'Orateur est d'aller à
 „ l'esprit par le cœur, & qu'il n'y a
 „ point de meilleures raisons, que celles
 „ qui flattent & qui intéressent l'Audi-
 „ teur par ses passions. La vérité elle-
 „ même a quelquefois besoin que les
 „ passions soient de concert avec elle,
 „ & nous avons bien de la peine à con-
 „ venir de la force d'une preuve qui
 „ nous blesse & qui nous choque. Ainsi
 „ c'est-là le grand ressort que l'Eloquen-
 „ ce doit remuer ; & celui qui ne con-
 „ noît pas les replis & les routes cachées
 „ du cœur humain, ne peut jamais pré-
 „ tendre à la gloire d'un parfait Orateur.
 „ C'est pourquoi M. de Bretteville dé-
 „ bite aux Prédicateurs des moyens pour
 „ exciter les passions honnêtes, & ban-
 „ nir

arbitror, non prætermitto istos numeros clausularum
Aug. l. 3. de Doctr. ch. 6. 20.

De traité-ville. „ voir celles qui sont dangereuses. Com-
 „ me nous n'avons pas dessein de faire
 „ des Sermons sur chacune d'elles, nous
 „ ne parlerons que d'une seule, afin de
 „ faire comprendre quel tour l'on donne
 „ ici à ces sortes d'exhortations ". Ainsi
 parle l'Histoire des Ouvrages des Savants
 touchant le Livre en question

L. 1. c. 3. Il ne faut pas croire néanmoins que
 „ notre Auteur ne donne que des Sermons
 „ sur les Passions. Il donne encore des
 „ préceptes ; & , quoiqu'il ne suive ni la
 „ division ni la maniere d'Aristote , il ne
 „ laisse pas de dire des choses sur cette
 „ matiere, lesquelles ne sont point du tout
 „ à mépriser. Au contraire sa méthode a
 „ beaucoup de bon & les moyens qu'il
 „ propose pour toucher le cœur , rentrent
 „ très souvent dans les principes du Philo-
 „ sophe , comme ce qu'il dit sur l'étude
 „ qu'un Prédicateur doit faire de l'Ecriture,
 „ des Peres, des Conciles & de la Théo-
 „ logie, revient à la Doctrine de Grenade
 „ & d'Eràsme dont il avoit lu les Trai-
 „ tez.

L. 4. pag. 315. Le début du Livre où l'Auteur traite
 „ cette matiere, ressemble assez à l'extrait
 „ que le Journal en a fait, & que je viens
 „ de rapporter. " Si l'homme, dit-il, ne
 „ se conduisoit que par les lumieres de
 „ son esprit, & s'il ne suivoit que sa
 „ raison pour guide: l'Orateur ne seroit
 „ pas obligé de se servir de la voix de
 „ la Passion pour persuader l'esprit ; &
 „ de suivre la pente de son inclination
 „ pour entraîner la raison. Mais il y a
 „ long-

„ long-temps que l'esprit est devenu la De bien
 „ duppe du cœur : les charmes secrets ville.
 „ de la passion ont pris la place des lu-
 „ mieres naturelles de la raison ; & si
 „ l'esprit juge , l'on peut dire que ce
 „ n'est qu'après que le cœur a donné
 „ ses conclusions. La plupart du temps
 „ on n'aime pas les choses, parce qu'on
 „ les estime vraies ; mais on les estime
 „ vraies parce qu'on les aime. Ce qui
 „ est conforme à l'inclination, le devient
 „ bien-tôt à la raison ; ce qui plaît est
 „ raisonnable , ce qui charme est juste :
 „ & chacun se faisant une raison de sa
 „ passion , ce qui est un plaisir dans le
 „ cœur, est une verité dans l'esprit : &
 „ ainsi l'Orateur est obligé d'aller à l'es-
 „ prit par le cœur , & pour gagner la
 „ raison , c'est une nécessité pour lui
 „ de gagner la passion.

J'ai rapporté ce morceau pour faire honneur à l'Auteur, parce qu'il est écrit avec esprit , & qu'il y a beaucoup de vrai ; souvent nous ne-recevons les principes , qu'autant qu'ils s'accordent avec nos inclinations. A cette verité néanmoins il en faut ajouter deux autres. La premiere est que l'esprit est quelquefois convaincu de ses devoirs, lorsque les passions l'entraînent encore ailleurs, & qu'alors on employe des passions contraires, non pas pour *persuader l'esprit*, qui est déjà persuadé, mais pour vaincre le cœur qui est rebelle. La seconde est , qu'en-
 „ core qu'il soit vrai en quelque sorte,
 „ qu'il y a des occasions où l'on va à l'es-
 „ prit

De Bretteville.

prit par le cœur, il est encore plus vrai, que même dans ces occasions, on n'a pu aller du cœur à l'esprit, qu'on ne soit allé auparavant de l'esprit au cœur, c'est-à-dire, qu'on n'ait commencé par instruire l'un, avant que de songer à émonvoir l'autre; parce que les mouvemens qu'on excite par le discours, sont toujours un effet de la connoissance, comme je l'ai expliqué ailleurs plus au long.

*Reflexions
sur la Rhé-
torique. 4.
Lettre. pag.
117. n. 5.
& 6.*

A l'égard des règles que l'Auteur donne dans son cinquième Livre touchant la voix & le geste, elles ne me font point changer de sentiment sur cette matière, & je tiens toujours qu'il faut l'exemple & la vive voix pour montrer à prononcer.

Je ne puis finir cet Article sans rendre à M. de Bretteville une justice qui lui est dûë, qui est, qu'il instruit mieux par les exemples qu'il allégué, que par les règles qu'il prescrit; en quoi il ressemble à M. l'Abbé du Jarry dont j'ai parlé dans l'article précédent; & sur ce qu'on trouve trop fleuris, comme je l'ai remarqué, les exemples qu'il tire de M. Patru & de M. le Maître; il est aisé de répondre en sa faveur, que tous les exemples qu'il rapporte ne sont pas de même caractère; & quant à ceux qui sont de ce genre, ils ne laissent pas selon les principes des plus grands Maîtres, d'avoir lieu dans une Rhétorique. La raison est, que l'âge plus mûr rabbat toujours beaucoup de ces ornemens, lesquels même pour n'être pas convenables dans

un Discours qu'on doit prononcer, peu- De Bretton
vent l'être dans un autre qui ne sera fait ville,
que pour être lu.

M. G I L L E T,

*Avocat au Parlement, qui a imprimé ses
Ouvrages à la fin du dix-septième siècle,
vers l'an 1696.*

L Es Plaidoyez que M. Gillet a don- M. Gillet;
né au Public, m'obligeront à parler
de lui parmi les Orateurs de ce siècle;
il a joint à ses Plaidoyez la Traduction
de trois Oraisons de Cicéron, laquelle *Pour Célius,*
lui donneroit place parmi les Traduc- *Pour Milon,*
teurs, si cette partie des Jugemens des *& la 2. Philippique.*
Savans étoit encore à faire; & il a mis
à la tête de ses Traductions, un Ouvra- *P. 223*
ge qui lui donne rang parmi les Auteurs
dont il s'agit presentement. Cet Ouvra-
ge a pour titre, *Discours sur le génie de
la Langue Françoisse & la maniere de tra-
duire; qui contient aussi quelques règles pour
l'Eloquence, & quelques réflexions sur l'u-
sage de notre Barreau, comparé à celui de
l'ancienne Rome.*

Le génie de la Langue Françoisse, se-
lon l'Auteur, demande la *netteté dans* *P. 227*
le discours, le naturel dans les pensées, &
la naïveté dans le style. C'est à quoi se
réduisent les règles qu'il nous donne sur
l'Eloquence. L'usage de notre Barreau *P. 242. &*
ne souffre point qu'un homme y parle *243.*

M. Gillet. avec l'autorité d'un Avocat Consulaire qui plaidoit dans une République & devant des Juges qui étoient tous, ou ses inférieurs, ou les égaux. Il ne souffre pas non plus ces brillants, ces ornemens, ces grandes manières; les Juges n'en donnent pas la liberté, les matières n'en sont pas susceptibles, les récompenses ne sont plus les mêmes. On veut expédier les affaires, Cicéron les vouloit orner; s'il se présentoit aujourd'hui aux audiences, on le feroit changer de style. D'où il s'ensuit qu'il n'y a pas de justice à juger des Modernes par les Anciens; ils s'accommodent à leurs siècles; les bien-seances le demandent.

*Traité de
l'Eloq.
Franç. p.
529.*

M. Du Vair a pensé de même sur l'autorité de Cicéron. Ce qui lui fait croire que Démosthène & Eschine conviendroient mieux à nos mœurs. De quelque sentiment qu'on soit, M. Gillet a raison, dans le principe: ce n'est point cette autorité, ce n'est point l'éclat ou l'étendue des ornemens, qui fait l'Orateur; ce sont les bien-seances, s'il les garde: il est éloquent comme il doit l'être, s'il prend un style qui convienne à sa matière & aux personnes. Aussi reconnoissons-nous que Cicéron est également Orateur, soit qu'il plaide pour le Poète Archias, soit qu'il soutienne la Majesté de l'Empire.

La manière de traduire a aussi son usage pour l'Eloquence. Mais l'Auteur avoué que sur cet article il n'a pu s'expliquer *sans marquer un peu de chaleur*. Si on veut en savoir la raison, il avoit
oui

ouï dire * que l'Université prétend que M. Gillet,
 les Auteurs François *doivent baisser par* * P. 224
tout le pavillon devant le Grec & le La-
tin. Sur cet unique fondement, qui don-
 ne envie de rire, M. Gillet se met en
 colère. *En vérité, dit cet Auteur, pour* P. 224
peu qu'on soit sensible, supporte-t-on patiem-
ment d'être traité avec tant de hauteur?
 Mais sur quel ton le prend-il lui-même?
 Il est persuadé *qu'il est des esprits d'un*
certain caractère auprès de qui la modestie Ibid.
n'avance rien, & pour qui il est même
dangereux d'avoir de la complaisance; tou-
te déférence, dit-il, passe chez eux pour
foiblesse, & ne sert qu'à vous rendre plus
méprisable. On voit donc qu'entre lui &
 ses Adversaires, s'il en eut quelques-uns
 sur ce point, c'est à qui s'élèvera plus
 haut.

N'entrons point dans cette querelle.
 Lisons plutôt de bonne foi le zèle de
 M. Gillet, & avouons lui qu'on ne doit
 point, dans sa jeunesse, tellement étudier
 ni estimer les Langues mortes, qu'on né-
 glige sa propre Langue. Aussi ne la né-
 glige-t-on pas: On a même pour maxi-
 me, qu'il ne faut étudier les Langues
 étrangères, que pour polir, perfectionner
 & enrichir la sienne. Convenons enco-
 re avec lui, qu'on peut fournir en notre
 Langue des pièces d'Eloquence compara-
 bles à celles de l'Antiquité. Convenons
 que si on propose quelques beaux endroits
 de ces pièces à mettre en Latin, on y
 trouvera les mêmes embarras, que nous
 trouvons à mettre en François une bel-

M. Gillet. le pièce Latine. Enfin admettons une compensation juste & raisonnable; & puisqu'il n'est pas possible d'exprimer par tout les mêmes choses avec la même grace en deux Langues d'un caractère si opposé, reconnoissons que si en quelques endroits le Latin rendu en François perd un peu de sa force & de sa beauté, il y en a d'autres, où l'on est pleinement dédommagé de cette perte par des expressions Françaises plus énergiques & plus élégantes que les Latines. C'est un

Pag. 240. jugement équitable que l'Auteur propose, qui montre que le Latin & le François sont, pour ainsi dire, à deux de jeu, & que ces Langues se donnent le change l'une à l'autre. On pourroit en dire autant du Grec que du Latin; puisque des

Art de parler. p. 96, 105, 111. Auteurs fameux, qui ne sont pas gens d'Université, disent que la Langue Grecque est sans contredit la plus belle de toutes les Langues.

Pag. 125. Mais M. Gillet lui-même s'est-il renfermé dans les bornes de ce jugement, lorsque, *sans craindre de passer pour un homme frappé de la maladie du pays, il ne dit pas que la Langue Française l'emporte sur toutes les Langues qui ont le plus de réputation; mais, ce qui est la même chose, que sans avoir la plupart de leurs défauts, elle a presque toutes leurs perfections*

„ qu'elle est nombreuse sans enflure,
 „ majestueuse sans faste, libre sans in-
 „ décence, simple sans bassesse, fleurie
 „ sans fard, exacte sans contrainte, dou-
 „ ce sans mollesse, abondante sans bar-
 „ barie,

„ barie , énergique sans rudesse; qu'elle M. Gillet;
 „ ne doit point l'agrément & la diversi-
 „ té de ses chûtes , la beauté & la va-
 „ rieté des nombres à des transpositions
 „ affectées, l'harmonie des cadences, &
 „ l'arrondissement des périodes à un ar-
 „ rangement bizarre, & à ces fréquentes
 „ inversions qui causent tant d'embarras
 „ & d'obscurité dans le Latin?

N'y auroit-il pas eu plus de justesse
 & plus de vérité , à donner toutes ces
 perfections à la Langue Françoisse, & à
 la dire exempte des défauts qui leur sont
 opposez , en attribuant le même avanta-
 ge aux autres Langues , sur-tout à la Grec-
 que & à la Latine, lorsqu'elles sont en
 bonnes mains , qui est le cas où il faut
 aussi supposer la nôtre, pour lui donner
 tant de loüanges? Car enfin un homme
 aussi éclairé que M. Gillet, peut-il dire
 que le Grec & le Latin ne sont ni a-
 bondans sans barbarie , ni nombreux sans *On peut voir*
 enflûre, ni libres sans indécence , ni sim- *l'Art de*
 ples sans bassesse? Pour le remarquer en *parler du P.*
 passant, on conçoit bien que l'enflûre peut *Lamy de*
 quelquefois venir du nombre , mais con- *l'Oratoire,*
 çoit-on que la barbarie vienne jamais de *pag. 66. 67.*
 l'abondance? *68.*

Sans insister néanmoins sur l'assembla-
 ge de pareilles idées, un homme raison-
 nable & qui a du goût comme M. Gil-
 let , peut-il avancer que les transpositions
 du Grec & du Latin sont affectées , ou *Voyez*
 que l'arrangement de leurs termes est bi- *l'Art de*
 zarre, ou que c'est un des défauts du La- *parler p. 66.*
67. 68. 69.

M. Gillet. *tin* * *d'aimer l'obscurité* (1). Nous avons des transpositions dans nos vers, lesquelles sont une image de celles du Latin; & on fait qu'elles ne gâtent rien dans la Poésie. Si celles du Latin gâtent quelque chose, c'est la faute, non de la Langue, mais des Ecrivains. Bien plus; ce qui est inversion pour nous, paroît ne l'avoir pas été toujours pour les Latins, qui ont regardé la fin de la phrase comme la place naturelle du verbe, de quoi l'on peut voir la raison dans Quintilien (2).

Le caractère de la Langue Française, dit M. Gillet, est la *netteté*, le *naturel*, & la *naïveté*; n'exige-t-on pas les deux premières de ces perfections, & dans le Grec, & dans le Latin? A l'égard de la *naïveté*, elle n'a lieu dans ces deux Langues, que pour certains Ouvrages & pour certaines matieres: mais n'en est-ce pas de même dans une Langue comme la nôtre, qui veut quelquefois de la *majesté*, de la *force*, de la *noblesse* dans l'expression? Il est évident que l'Auteur change l'idée du *Naïf*; & il y a quelque chose qu'on n'entend pas assez, dans le portrait qu'il fait des Langues. On pourroit donc demander si c'est-là cette *netteté* qui fait le caractère du François. Il répondra qu'il n'a pas prétendu qu'on jugeât

1 Prima lex Orationis, ut sit clara. Cic. Vitanda imprimis ambiguitas. Quintil.

2 Verbo sensum claudere, multò, si compositio patiarur, optimum est: In verbo enim sermonis via

geât de notre Langue par ses Ouvrages : M. Gilles, mais pourtant, il veut y éprouver les forces de la Langue Françoisse, & les y éprouver contre ce qu'il y a de meilleur en Latin. N'y a-t-il rien là qui se démente ?

C'est ainsi que d'un côté il prétend qu'il ne faut pas s'en prendre aux Avocats, si leurs pieces d'Eloquence n'égalent point celles des Anciens; & de l'autre, qu'on peut comparer les Ouvrages du temps avec ceux de Démosthène & de Cicéron. N'est-ce pas vouloir tout-à-la fois que nos Avocats égalent & n'égalent pas ceux de l'Antiquité ?

Il faut l'avouer, il y a eu de mauvais Orateurs (3) autrefois, comme il y en a aujourd'hui; & il se fait aujourd'hui d'excellentes pièces, comme il s'en faisoit autrefois. Et en effet, il y a encore assez de liberté; il y a des matieres susceptibles des plus grands ornemens; & la gloire de bien dire, sur tout dans une bonne cause, tient lieu de tout à un Orateur qui ne se conduit que par des vûes élevées. *Un esprit généreux, dit M. Duvair, est assez encouragé, quand il se met devant les yeux que l'Oraison est ce qui régné parmi les hommes; & il cherche le fruit de son labeur, non en sa bourse & en un profit mercenaire, mais au contentement*

Traité de l'Eloq. Franç. p. 510.

vis inest. Quintil. l. 9. c. 4. fol. 147. vers.

3 Multitudo litium, varietas causarum, turba & barbaria forensis dant locum vel vitiosissimis Oratoribus. Cic. 1. de Orat. n. 118.

M. Gillet. *ment* *en la contemplation de sa vertu.*

A l'égard néanmoins de la liberté qu'on doit laisser aux Avocats, de faire un juste usage de leurs talens, il n'appartient qu'aux gens éclairés qui fréquentent le Barreau, de juger si on ne l'a point trop restreinte. On la restreignoit aussi autrefois; & cela n'a point empêché qu'on ne vît les Periclès, les Lyfias, les Isocrates, les Eschines enfin & les Démosthènes étaler tous les trésors de l'Eloquence. Car cet usage n'est pas moins ancien que ces Orateurs. Pompée en fit une Loi à Rome lorsqu'il regla la forme des jugemens dans son troisième Consulat. Cicéron (à le prendre comme Vivès le cite) * semble se plaindre de cette Loi, qui fixoit l'espace de deux heures au Demandeur pour plaider, & celui de trois heures au Défendeur; & l'on diroit qu'il la regarde comme un coup mortel qui fut donné à l'Eloquence. Mais à prendre le passage entier, (1) sans supprimer quelques mots qui ne sont point dans Vivès, Cicéron n'attribue la chute de l'Eloquence qu'aux troubles de la République, & dit formellement, que; c'est depuis la Loi de Pompée, que Hortensius & lui parurent en leur force. Le même usage duroit encore du temps de Pline

Cic. 3. de Orat. n. 1 de Pericle. Lyf. in Orat. suis.

Isoc. de Permat. p. 552. Or 593. Eddist. in 8. Esch. contra Ctesiph. p. 302. Demost. pro Ctes.

** Vivès de Caus. corrupt. Art. L. 4. pag. 252, in 12.*

1 Maximè verò perspecta est utriusque nostrum exercitatio, paulo antequàm perterritum armis hoc studium, Brute, nostrum conticuit subito & obmutuit: cum lege Pompeiâ ternis horis ad dicendum datis, ad causas simillimas inter se vel potius easdem, novi veniebamur quotidie. *Cic. in Brut. n. 324.*

Pline* & de Martial (2), de telle sorte M. Gillet:
 neanmoins que le Juge étendoit quelque- * L. Epist. 2.
 fois, à la réquisition des Parties, le temps Epist. 11. &
 prescrit par la Loi. Que si aujourd'hui L. 6. Epist. 27.
 on presse trop les Avocats, M. Gillet a
 raison de dire que ce n'est pas la faute
 de nos Orateurs s'ils n'égalent pas les
 Anciens.

Mais il y a un fait constant: C'est que
 Messieurs les Gens du Roi ne sont ja-
 mais interrompus. Leurs places, par
 conséquent, sont du moins encore un
 théâtre, où l'Eloquence a droit d'étaler
 toutes ses richesses, & de se montrer en
 sa force. Et pourquoi ne se montreroit-
 elle pas de même, premierement dans les
 Ecrits, en second lieu dans les Discours
 des Avocats? On trouve, sans aller plus loin,
 dans un des Plaidoyez * de M. Gillet, * Neuvième
 qu'il a eu la liberté de dire de très-bel- Plaidoyé.
 les choses, qu'il eût été fâcheux, qu'on lui
 eût fait supprimer. Ce sont certains mou-
 vemens qui viennent fort à propos après
 la preuve, & qui se portent avec force
 contre un Pere, qui avoit mis indigne-
 ment sa propre fille, quoiqu'innocente,
 dans le Refuge. Pourquoi ne croirons-
 nous pas que généralement tout ce qui
 vaut cet endroit-là, passe au Palais; puis-
 que dans le même Plaidoyé nous voyons
 passer

*Très a lū perterritum armis nostrum hoc studium
 contieuit subito & obmatuit lege Pompeiā.*

2 Septem clepsydras magnā tibi voce petenti, Ar-
 biter invitus, Cæciliane, dedit. *M. r. lib. 6. Sed
 modo Clepsydras ingenti voce petisti Quatuor, &c.*
Jacq. L. 2.

M. Gillet, passer un autre endroit qui n'est pas de même caractère ? C'est la peinture que l'Auteur y fait de l'envie de plaire dans une jeune personne, & où l'on voit qu'il a voulu plaire lui-même. Qu'il me soit permis de le dire, c'est une chose, non seulement inutile, mais opposée à l'idée générale, & au bien de sa cause. S'agissant d'établir l'honneur d'une fille, il peint la coqueterie, où il falloit peindre la gravité. Quel honneur ne se fût-il point acquis, s'il eût bien représenté l'empire qu'exerce la sagesse d'une fille sur l'esprit d'un jeune homme ! Je l'ai vu peindre avec succès. C'est ce qu'il eût pu appeller *une séduction innocente*. Même, s'il ne vouloit rien perdre, il eût pu opposer cet empire de la vertu, à celui de la coqueterie. Mais au lieu de prendre le droit chemin, il s'est livré, en cet endroit, à une Eloquence aussi coquette que la coqueterie qu'il a peint ; bien plus, non content d'avoir prononcé ce morceau, il le propose pour modèle à ceux qui liront ses Ouvrages. Et M. Gillet, après cela, marque les plus beaux endroits de Cicéron, comme des endroits qui ne passeroient pas sans peine ! Il n'est pas temps de les examiner ; mais on peut assurer qu'ils ne sont capables, ni de fausser l'esprit en fait d'Eloquence, ni de nuire aux causes que cet Orateur défendoit.

Il me reste à observer que M. Basnage & M. Chevreau ont parlé de l'Ouvrage de M. Gillet. Le premier en a fait

fait un ample Extrait, * dont je ne rap- M. Giller.
 porte rien, pour ne pas user de redite. * *Hist. des*
 C'est une Image fidele de l'Original, & il *Ouv. des*
 en imite même l'obscurité, dans ce qu'il *Sav. mois*
 dit touchant le génie des Langues. † Les *de Mars*
 idées qu'il présente, soit de l'Eloquence 1696. p.
 en général, soit de l'Eloquence Latine, 346.
 ou François, sont, de même, un peu † P. 347.
 embarrassées. L'Auteur fait entendre qu'on 348. &c.
 n'admire dans les Orateurs Romains que *pag. 353.*
 des choses étrangères au sujet, qu'une
vaine abondance qui distrait & dissipe l'at-
tention : Il veut que l'on voye que les
 beautez de leurs Discours ne sont que
 des *superfluites* ; que Cicéron s'attache
 plus à embellir ses Harangues, & à bien
 penser qu'à bien raisonner ; qu'il plaide moins
 pour convaincre, que pour plaire ; que dans
 les Plaidoyez François il y a moins de Dé-
 clamation ; & que s'il y a moins de faste
 & d'Eloquence, il y a peut-être plus de
 bon sens & de solidité. A dire vrai, je
 ne reconnois point M. Basnage dans ces
 idées ; je n'y trouve que cette Eloquence
 dont il accuse les Romains. Un fait suf-
 fit pour montrer qu'il manque d'atten-
 tion. Il croit qu'Horace soutient pour
 les Ecrivains du siècle d'Auguste, une *Epist. ad*
 querelle semblable à celle que quelques *August.*
 personnes soutiennent pour nos Moder-
 nes ; il se trompe. Du temps d'Horace,
 comme je l'ai déjà remarqué dans l'Ar-
 ticle de la Mothe le Vayer, on préten-
 doit préférer aux Auteurs du siècle d'Au-
 guste, ceux de l'ancienne République, &
 personne n'entend préférer nos Auteurs.

M. Gillet. Gaulois à ceux du siècle de LOUIS le Grand. On leur préfère quelquefois les plus illustres d'entre les Grecs, qu'Horace même préféreroit aux Auteurs Latins; on leur préfère aussi ces Latins; ni l'un ni l'autre n'a rapport à la dispute d'Horace, & c'est manquer, ou de justesse, ou de bonne foi, de comparer ces deux querelles.

A l'égard de M. Chevreau, voici comme il parle de M. Gillet. " J'ai lû de
 „ puis peu ses Plaidoyez, son Discours
 „ sur le génie de la Langue Françoisse,
 „ sa version de trois Oraisons de Cice-
 „ ron, avec des Remarques; & ce que
 „ j'ai lû de cet Auteur m'a fait plaisir.
 „ Il est heureux à démêler un fait em-
 „ brouillé, fidèle à rapporter sans aucun
 „ détour, & dans le reste il est juste-
 „ ment *l'Orateur Attique* défini par le
 „ plus éloquent de tous les Romains,
 „ qui ne dit rien que de fort bon sens &
 „ fort à propos. Les trois Oraisons qu'il
 „ a traduites, ne déshonorent point les
 „ Originaux; & ses Remarques font as-
 „ sez connoître, qu'outre le Code, le
 „ Digeste, & le Coutumier, qu'il fait
 „ fort bien, il est encore Savant dans
 „ les belles Lettres & dans l'Histoire.
 „ Son Discours sur la Langue François-
 „ se est pur, délicat & fort; & de la ma-
 „ niere qu'il employe les figures de la
 „ Rhétorique, celle d'Aristote ne doit
 „ pas lui avoir été inutile ”.

Remarquons qu'Aristote, comme je l'ai déjà bien dit des fois, ne parle point des figures;

Comparez cette idée de l'Eloquence ancienne avec celle qu'en donne Basnage, pour voir la contradiction.

figures; & n'empêchons pas M. Chevreau M. Gillet. d'ajouter qu'il y a beaucoup d'apparence, qu'entre ses amis de toutes les heures & de tous les temps, M. Gillet compte Longin, Hermogène, Démetrius de Pbalère, & Quintilien: mais aussi laissons la liberté, à qui voudra s'en donner la peine, d'examiner si M. Chevreau avoit mieux lû tous ces Auteurs qu'il n'avoit lû Aristote. Constamment l'idée qu'il donne de l'Eloquence des Anciens est assez juste: mais il y auroit encore à voir comment on pourroit l'accorder avec celle que M. Basnage a voulu en donner, & laquelle des deux M. Gillet a exécutée, quand il a peint la Coqueterie dans son neuvième Plaidoyé.

Dans la nouvelle Edition qu'on vient de donner des Oeuvres de M. Gillet, *Ala fin de cet Auteur paroît vouloir répondre entre autres, à deux de mes Critiques. Car* ^{1718.} *il a eu communication de cet Article,* ^{T. 2. p. 79.} *du moins en partie.* ^{695.}

La première de ces Critiques est fort simple. J'ai marqué, en passant, que je concevois bien qu'on peut dire, parlant d'une Langue, *qu'elle est majestueuse sans faste, & simple sans bassesse*: mais non pas qu'on puisse dire, *qu'elle est abondante sans barbarie*. M. Gillet pour satisfaire ^{2. Ed. T. 2.} ceux qui n'ont pas compris ce que signifie ^{Pag. 79.} cette dernière partie, rapporte la plainte que fait Pasquier, Que de son temps, comme nous l'avons vû aussi dans le nôtre, quelques Auteurs qui écrivoient en Latin, par exemple Lipse, affectoient

M. Gillet. Latin sa racine qui en donnoit l'intelligence, & qu'il n'a point cet avantage en François, non plus que beaucoup d'autres termes que la Langue Françoisë a adoptez & du Latin & d'autres Langues tant mortes que vivantes, comme Pasquier le reconnoît, & comme on le fait indépendemment de son suffrage. Il est certain aussi que les Romains avoient de même admis dans leur Langue des mots Grècs ou autrement étrangers, sans que cela y causât aucune barbarie. C'est pourquoi Horace même en fait un précepte dans sa Poétique (1), on fait bien pourtant qu'il ne vouloit pas, ainsi que le Limosin, introduire *la barbarie* par le mélange impertinent des deux Langues, puisqu'il en a tant blâmé Lucile. Ainsi la phrase que j'ai relevée, demeure toujours marquée au caractère du style froid après l'explication de M. Gillet, comme elle l'étoit auparavant, & l'on peut dire que c'est lui-même qui n'a point compris ce que signifie *abondante sans barbarie*.

Mais ma seconde Critique est plus importante. J'ai relevé, comme on l'a vû, la peinture qu'il fait de la coqueterie dans son neuvième Plaidoyé, & il en prend la défense. Il n'ignore pas que des gens de bon goût, lesquels le touchent de plus près que moi, l'ont aussi critiquée, & sont encore de mon sentiment. Mon observation est d'abord qu'il donne en cet

Et nova fictaque nuper habebunt Verba fidem,
 Græco fonte cadant parca detorta. *Epist. ad Pis. v. 52.*

cet endroit, l'idée d'une *seduction innocente* de la part de la fille. C'est surquoi il ne répond rien. Que répondroit-il ? Il n'y a que la vertu d'une fille qu'on puisse traiter de *seduction innocente*. En second lieu, j'ai observé qu'étant question de se plaindre du Pere qui avoit renfermé sa fille dans le Refuge, il ne falloit pas la peindre coquette, puisque c'est, non la défendre, mais justifier sa punition. Sur cela que fait M. Gillet ? A peu près ce que fait cet Orateur dont parle le Poëte ; *Crimina rasis librat in antithetis* ! c'est-à-dire, qu'il justifie sa peinture par des figures : il la justifie, tout comme il raconte lui-même avoir justifié dans le même Plaidoyé le Sieur de Jussac sur un fait bien plus grave. Il est bon de l'entendre d'abord sur ce fait, & puis nous l'entendrons sur cette peinture dont il a paré sa Harangue.

Pour le premier, voici comme il parle. " Dans la cause, dit-il, que nous plaidâmes M. Erard & moi contre le Sieur Denis ; l'un des faits qui nous faisoit le plus de peine étoit que le Sieur de Jussac interrogé : si lui & la Demoiselle Denis n'avoient pas communiqué à Pâques de l'année 1686 dans l'Eglise de saint Germain le Vieux, pour faire réussir un mariage qu'il savoit être contraire aux Loix divines & humaines, & si après la Communion ayant conduit la Demoiselle Denis au milieu de l'Eglise, ils ne s'étoient pas promis foi de mariage en présence du Crucifix ?

" L'Ac-

M, Gillet.

Perse, Sat.

2. Edit. pag. 86. du T. 2.

M. Gillet, „ L'Accusé étoit convenu de la Com-
 „ munion , & avoit dénié ou pallié le
 „ reste comme il avoit pu ; & je me sou-
 „ viens que dans nos Conférences , M.
 „ Erard dit un jour d'un air de colère,
 „ à M. de Jussac : *Hé Monsieur , vous*
 „ *qui avez de l'esprit , pourquoi convenir*
 „ *de cette Communion ? Comment voulez-*
 „ *vous qu'on l'excuse ?* Moi , pour rassurer
 „ un peu le pauvre M. de Jussac , & le
 „ remettre de la consternation où je le
 „ voyois , *bé bien , Monsieur ,* dis-je en
 „ adressant la parole à M. Erard , *puis-*
 „ *que c'est nous qui avons fait la faute,*
 „ *c'est à nous de la réparer du mieux que*
 „ *nous pourrons , je m'en charge.* Le seul
 „ parti à prendre étoit de toucher & d'é-
 „ mouvoir par quelque figure qui détour-
 „ nât la vue de dessus un fait qu'il étoit
 „ en effet difficile d'excuser. C'est ce
 „ que je tâchai de faire de cette manie-
 „ re : *on l'a interrogé si lui &c.* Il a ré-
 „ pondu *qu'ils n'avoient eu d'autre inten-*
 „ *tion que de prier Dieu de benir leur des-*
 „ *sein , & d'inspirer au Sieur Denis , de*
 „ *consentir à leur mariage.* Cependant le
 „ Sieur Denis dans des plaintes & dans
 „ des requêtes traite cette Communion
 „ d'impiété & de sacrilège. Hé , quoi !
 „ nous ne trouverons pas dans le Sanc-
 „ tuaire un asile contre une injuste co-
 „ lère ; l'on nous persécutera jusqu'au
 „ pié des Autels , & là on se donnera la
 „ liberté de fouiller dans le secret de nos
 „ consciences : l'on dira & l'on écrira
 „ que nous avons communiqué pour le suc-
 „ cès

„ cès d'un mariage & d'une conjonction M. Gillet.
 „ illicite? s'il en faut croire un soupçon
 „ odieux & téméraire, nous nous ferons
 „ présentez avec un cœur impur à cette
 „ sainte Table, où l'on mange le pain
 „ des Anges, &c.

Voilà comme M. Gillet nous expose lui-même les ruses de guerre qu'il fait mettre en usage lorsqu'il plaide. Il faut maintenant l'écouter sur la Critique.

„ Mon Plaidoyé, dit-il sur cela, pour
 „ le Sieur de Jussac ayant été imprimé
 „ une première fois, l'on avoit critiqué
 „ comme inutile cet endroit de la pag.
 „ 139. *Mais une fille séduire un homme,*
 „ &c. Il y en a même qui avoient por-
 „ té la mauvaise humeur jusqu'à dire
 „ qu'il ne convenoit pas au Sieur de Jus-
 „ sac de faire une peinture si fidèle de
 „ l'habileté du sexe dans la science de
 „ séduire. Mais n'avois-je point assez
 „ prévenu par toutes les précautions pri-
 „ ses d'abord, pour empêcher qu'on n'ap-
 „ pliquât à la Demoiselle Denis ce que
 „ j'allois dire? & quand même tout l'Art
 „ employé pour cela, n'eût pû détour-
 „ ner l'application, étoit-ce un si grand
 „ inconvenient? Il y alloit de la tête de
 „ celui qui la demandoit pour femme:
 „ de quelque moyen qu'on se fût servi
 „ pour le sauver, l'auroit-elle désapprou-
 „ vé? Et en dût-il coûter quelque chose
 „ à sa délicatesse, pouvoit-elle trouver
 „ mauvais, que pour atténuer le crime
 „ dont il étoit accusé, l'on eût rejeté
 „ sur elle une partie de la séduction.

Telle.

M. Gillet. Telle est sa réponse sur la Critique. Qu'on la compare avec la justification du Sieur de Jussac : C'est même style. M. Gillet a plus d'avantage que moi. Je n'ai que la speculation de l'Art, il en a la pratique. Il oppose une espece de Plaidoyé à une Dissertation ; ces armes ne sont pas égales. Je cherche à éclairer l'esprit, il cherche à toucher le cœur, & *par des figures*. Mais toutes ses figures n'empêcheront pas de voir, si on lit son neuvieme Plaidoyé, qu'il veut dans la coqueterie faire trouver une séduction innocente, ce qui n'est pas possible. Il dit avoir voulu prévenir l'application de cette peinture : mais toutes ses précautions ne sont qu'un jeu ; il vouloit qu'on la fît, & son raisonnement même exige aussi qu'on la fasse. Car, ce qu'il ne dit pas ici, il avance dans son Plaidoyé, cette proposition : *l'on pourroit même dire que le Sieur de Jussac a plutôt été seduit que la Demoiselle Denis* : Et il l'établit par la peinture dont nous parlons ; comment n'en pas faire l'application à la Demoiselle ? Et puis cette question revient toujours, *s'il étoit à propos de peindre la fille coquette, lorsqu'il falloit prouver que mal à propos le Pere l'avoit enfermée*. Voilà sur quoi notre Orateur ne dit mot. D'où je persiste à dire que la peinture en question est un de ces endroits qu'Horace veut qu'on retranche, malgré toutes leurs résistances ; *Quamvis invita recedant*. Car que deviennent les figures de M. Gillet auprès des raisons

raisons que je lui allégué? & à quoi sert M. Gillet.
de nous marquer ce qu'en cette occa-
sion la fille pouvoit desirer?

Après *ces figures*, il ajoûte un long récit de quatre pages, mais assez plaisant, d'une conversation tenuë sur divers endroits de ses *Plaidoyez*. Ce récit me paroît encore une adresse, aussi bien que ses figures, pour faire perdre de vûe la question, & pour enlever les suffrages, par les charmes de la digression. Mais je m'en tiens à ce que je viens de dire, persuadé qu'il se vantera quelque jour de l'Art qu'il employe aujourd'hui contre la Critique de ses *Ouvrages*; comme il se vante de celui qu'il a employé pour M. de Jussac; d'autant plus qu'il pourra même le faire avec plus de bien-
seance.

Comment M. Gillet ne posséderoit-il pas toutes ces adresses de l'Eloquence, ayant & un génie si supérieur, & tant d'amour pour le travail, & tant d'élévation dans ses vûes, puisque selon l'application qu'il se fait à lui-même au bas de son portrait, de deux vers de Juvenal, (1) il ne travaille que pour la gloire? C'est à quoi nous sommes redevables tant des nouveaux *Plaidoyez* dont il a augmenté cette seconde Edition, que de la Traduction de quatre nouvelles Oraisons de Cicéron, qui sont les *Catilinaires*, dont il l'a aussi enrichie. A quoi
il

ε Rumpe miser tensum jecur; ut tibi lasso Fi-
gantur virides scalarum gloria palmæ, Sat. 7.

M. Gillet. il faut encore ajouter les remarques considérables qu'il y a joint pour éclaircir divers endroits de son Discours sur la Langue Françoisé, de sorte que cette Edition est en deux Volumes in 4., au lieu qu'à la première il n'y en avoit qu'un. Ce que je dis fait bien voir que mes Réflexions, après tout, n'empêchent point que je n'aye pour lui & pour son travail une très-grande estime. Tout ne ressemble point à ce que j'ai relevé, & dans ses fautes mêmes il y a quelquefois du génie.

Aussi est-ce avec plaisir que je rapporterai encore le témoignage avantageux que lui donne un Auteur presque aussi récent que sa nouvelle Edition. C'est

*Chez, Em-
v. Quai des
Augustins
1718.*

M. Bretonnier qui vient de donner un *Recueil des principales Questions de Droit Ec.* Cet Auteur qui est un Avocat célèbre & un parfaitement honnête-homme a mis à la tête de son Livre une Préface qui me paroît bien écrite & fort curieuse par un grand nombre de faits concernant sa Profession. C'est là, que peu de pages après le commencement, ayant parlé de feu M. de Fourcroy, il continue en ces termes : " Depuis sa mort
 „ on a donné au Public les Plaidoyez
 „ de M. Erard & de M. Gillet qui sont
 „ excellens. L'on y trouve l'Eloquence
 „ mâle de M. le Maître, & l'Elegance
 „ de M. Patru. Mais sur-tout on ne
 „ sauroit trop lire & relire les Discours
 „ de M. Gillet sur le génie de la Lan-
 „ gue Françoisé. C'est à mon sens, tout

„ ce

„ ce que nous avons de meilleur en ce M. Gillet.
 „ genre. C'est un Abrégé, &, pour ainsi
 „ dire, un Précis des règles les plus es-
 „ sentielles de l'Eloquence & de la bon-
 „ ne Traduction.

Ce que dit M. Bretonnier est encore plus vrai de la seconde Edition que de la premiere, puisqu'elle contient bien des Extraits & de Longin, & de Boileau & d'autres Auteurs. C'est tout ce que je puis en dire à la hâte, parce que l'imprimeur attend ce morceau pour continuer l'impression de ce troisième Volume.

L E S B E A U T E Z D E L' A N C I E N N E E L O Q U E N C E ,

*Opposées aux affectations des Modernes, Par
 M. de Boissimon 1698.*

C Et Ouvrage est une conversation en-Boissimon.
 tre deux personnes, l'une appelée
Dorillas, l'autre *Climante*. Elles paroissent d'abord sur la Scène & y parlent, sans qu'on sache ni qui elles sont, ni quel est le lieu de la conférence, ni ce qui donne lieu à leur entretien, ni enfin pourquoi elles traitent ce sujet plutôt qu'un autre. On ne manqueroit ni de raisons ni d'exemples pour autoriser cet-
 te

Boissimon. te maniere de commencer. On peut l'attribuer à cet amour que l'Auteur, sous le nom de Dorillas, témoigne par tout pour la simplicité qu'il croit voir dans tous les Ouvrages des Anciens, opposée aux affectations & à la fade Eloquence qu'il trouve dans tous les Modernes. Mais à quoi attribûrons-nous le caractère qui regne dans tout son Ouvrage? Pour prononcer sur la question, il faut en voir quelques endroits, je n'en rapporterai que quatre, vrais échantillons du reste.

Pag. 7. L'un des Personnages du Dialogue est un admirateur des Anciens, c'est Dorillas, comme je viens de le faire entendre: Climante au contraire prend la défense des Modernes, & s'appuye sur deux raisons; l'une, qu'il ne se prononce aucun Discours dans l'Académie Française où les Maîtres de l'Art ne vantent l'état florissant de l'Eloquence; l'autre qu'en effet l'on a eu le temps de prendre l'esprit des Anciens, & qu'on s'est formé sur leur modele. A cela Dorillas réplique qu'on n'en a pas pris les beautez solides; qu'il auroit été à souhaiter que notre Langue n'eût pas pû en imiter certains brillans & certains traits, sur lesquels on s'est trompé lorsqu'on les a pris pour le beau même; que c'est ainsi que

Pag. 10. 11.
12. 13. 14.

1 Vertere Græca in Latinum veteres nostri Oratores optimum judicabant.... & manifesta exercitatio-
nis hujusce ratio: Nam & rerum copia Græci Auctores abundant, & plurimum artis in eloquentiam intulerunt: & hos transferentibus, verbis uti optimis licet:

que les Romains n'avoient pû imiter les Boissimons, tours & les figures des Grecs, ce qui les avoit heureusement forcez d'inventer d'eux-mêmes beaucoup de choses, au lieu de n'être jamais qu'imitateurs. Telles sont les pensées de M. de Boissimon: mais ce qu'il avance des Romains, il le prouve par un endroit de Quintilien qui ne dit pas ce qu'il lui fait dire. Car, comme on peut le voir au bas de la page, cet Auteur y parle de la difficulté, non d'imiter, mais de traduire (1); ce qui est bien différent. A l'égard de Messieurs de l'Académie, il prononce sans façon, que ce qu'ils disent, comme M. du Bois, dans leurs Complimens à leur réception, ils le désavoient dans des Ouvrages plus sincères, ainsi qu'a fait, à ce qu'il dit, cet Académicien dans sa Préface sur les Sermons de saint Augustin.

Les personnes qui sont au fait de ces matieres, voyent, sans autre explication, qu'il y a dans ce premier morceau bien des choses à redire; il suffira aux autres de voir les mêmes défauts plus sensibles dans les trois morceaux qui suivent.

Climante interroge Dorillas, & lui de- Voyez de-
mande *s'il prétend qu'il en faille revenir* Puis la pag.
à la pure simplicité des Anciens? Dorillas 136. jus
répond en ces termes: *Cicéron parlant* qu'à la p.
des Discours d'un certain Orateur de son 150.
siècle,

licet: omnibus enim utimur nostris: Figuras verò, quibus maximè ornatur oratio, multas ac varias excogitandi etiam necessitas quædam est: quia plerumque à Græcis Romana dissentiant. *Quint. l. 10. c. 3.*
initio.

Boissimon. *siècle, avoué franchement qu'il ne voudroit pas en imiter le style, quand bien même il le pourroit, & que peut-être il ne le pourroit pas, s'il le vouloit. Il se compare à un homme de bon goût, qui aimant fort le vin de Falerne, ne le voudroit ni si nouveau, qu'il eût été recueilli sous les deux derniers Consuls; ni si vieux, qu'il eût été recueilli sous le Consulat d'Anicius. Observons sur ce second trait, que l'Orateur prétendu dont Cicéron parle, est, non un Orateur, comme le dit M. de Boissimon, mais un Historien; & que cet Historien est, non un Ecrivain du siècle de Cicéron, comme il le dit, mais de Thucydide (1). Aussi falloit-il pour la justesse de la pensée, que ce fût un Ancien dont parlât Cicéron, & M. de Boissimon le fait parler d'un Moderne. C'est une preuve toute sensible de son bon goût: en voici une de ses lumieres.*

Souvenons nous que c'est aux Modernes qu'il en veut; observons de plus, qu'il les croit généralement plus estimez que les Anciens; mais que ceux qui les estiment tant, sont des personnes de mauvais goût; & cela supposé par rapport à lui, écoutons ce qu'il ajoute. " Les Modernes, dit-il, ne doivent la préférence qu'on leur donne sur les Anciens,

Pag 150. &
152.

1 Thucydidem, inquit, imitamus! optimè, si historiam scribere, non causas dicere cogitatis. Thucydides enim rerum gestarum pronunciator sincerus & grandis etiam fuit: hoc forense concertatorium, judiciale non tractavit genus. Orationes autem quas inter-

„ ciens , qu'au malheur de n'avoir pu ^{Boissimon,}
 „ conserver quelques-uns des Discours
 „ de ces Messieurs les Sophistes , dont
 „ Cicéron dépeint le style au Livre in-
 „ titulé l'Orateur. Vous y verriez des ^{In Orat. n.}
beautés... des métaphores... des antithèses... des digressions... un style compassé & 37. & 38.
exact... des chûtes de Périodes. Rien ne
confondroit mieux les faux Connoisseurs, qui
estiment les Modernes, parce qu'ils les trou-
veroient tous semblables à ces anciens So-
phistes.

Il croit donc qu'il ne reste plus aucun Ouvrage des Sophistes dont Cicéron parle en cet endroit ; & il parle d'Isocrate dont nous avons bien des Ecrits. Cicéron appelle l'Eloquence de ce Rhéteur, la mere nourrice de l'Eloquence du Barreau ; & M. de Boissimon croit que l'Orateur Romain parle d'une fausse & fade Eloquence , telle qu'il la conçoit dans les Modernes , & telle qu'il la leur attribué pour les rendre méprisables. Que deviennent les idées de notre Auteur parmi ces égaremens ? Il est clair que, s'il veut se soutenir, il doit réfuter Cicéron, & non le prendre pour son garant ; autrement, où trouverons-nous un faux Connoisseur confondu, sinon dans l'Auteur même ? Encore un trait & je finis.

Ce

interposuit, (multæ enim sunt) eas ego laudare soleo, si velim; nec velim fortasse, si possim. Ut si quis Falerno vino delectetur, sed eo nec ita novo, ut proximis Consulibus natum velit; nec rursus ita vetere, ut Opimium aut Anicium Consulem quærat, Cic. in Bruto, n. 287.

Résumé. Ce qui fait l'admiration de notre Connoisseur, c'est UN JE NE SAI QUOI, qu'avoient les Anciens, que les Modernes n'ont pas, & qui lui est si cher, qu'il répète trois fois ce terme dans une même phrase. Ce n'est pourtant pas sur quoi j'insiste: Quoi donc? C'est la décision qui finit sa phrase. Elle met le comble à tout. La voici. *Il y a, dit-il, dans ce style JE NE SAI QUOI de noble, & JE NE SAI QUOI d'original, un peu même de désordre, & JE NE SAI QUOI de négligé que l'Orateur dédaigne d'éclaircir. Car il y a un ordre bas & servile qui sent son Pédant & son Rhéteur, quoi qu'après tout, il soit fort utile & digne même de louange dans un Orateur.*

Page 154.

Un homme capable d'une telle décision, est-il en état de nous parler des beautés & des affectations de l'Eloquence? Il reconnoît un ordre bas & servile, un ordre qui sent son Pédant & son Rhéteur; & néanmoins il le juge fort utile, il le juge digne même de louange dans un Orateur. Encore un coup peut-on tenir contre une pareille décision? J'apprends que le Lecteur ne me sache mauvais gré de lui avoir donné la peine de lire les quatre endroits que j'ai rapportez; mais n'est-il pas à propos de faire connoître quels esprits entreprennent quelquefois de parler de l'Art Oratoire? Et en pouvois-je dire moins, pour faire entendre, que dans un Ouvrage d'environ trois cents pages, tout est de même caractère, Citations, Idées, Raisonnemens? Sont-ce là

là les Défenseurs dont les Anciens ont ^{Boissimon} besoin ? Sont-ce là les Adversaires des Modernes ? A entendre & Dorillas & Climante, j'ai cru entendre Hermogène, qui parloit encore de Rhétorique, lorsqu'il n'étoit plus en état d'en parler, & dans ce temps où ses idées ressembloient aux rêveries d'un malade. Et qu'on ne s'y trompe pas : La connoissance de pareils Auteurs est utile, du moins selon moi, pour faire goûter davantage les grands Maîtres qui parlent solidement de l'Art. C'est pour cela que dans cet Ouvrage j'en ai mis plus d'un comparable à M. de Boissimon.

L A R H E T O R I Q U E

D E

L'H O N N E T E H O M M E,

O U

La maniere de bien écrire des Lettres, de faire toutes sortes de Discours, & de les prononcer agreablement; celle d'acquiescer l'usage de la Langue Françoisse, & d'imiter les Poëtes, & de choisir les bons Auteurs pour son étude, où l'on a ajouté à la fin le Catalogue des Livres dont un honnête homme doit former sa Bibliothèque. 1699.

L'Art d'écrire des Lettres se rapporte ^{Anonyme} à l'Art oratoire comme une partie à

S 3

ANONYME. à son tout. Mon dessein néanmoins n'est pas d'en parler dans cet Ouvrage, parce que l'on peut en faire un Traité à part, & que la matière paroît assez ample pour cela : mais le titre de Rhétorique qu'on a donné à l'Ouvrage dont est question, m'a porté à ne le point omettre.

*Voyez
Part. 1.
de cet Ouvr.
au Ch. de De-
metrius. P.
215.*

On fait que le style d'une Lettre est le même que celui du Dialogue, & que l'un ainsi que l'autre est le style des conversations, avec cette différence, que celui des Lettres demande plus d'exactitude, parce qu'on a le temps de penser à ce qu'on écrit ; & peut-être par la même raison ne doit-on représenter dans un Dialogue, que ce qu'une conversation a de beau pour imiter les habiles Peintres, quand ils font le portrait d'une personne. Quoi qu'il en soit, l'art de la conversation est un avantage que Cicéron attribue à l'Orateur aussi bien que l'art d'écrire l'Histoire, mais sans qu'il soit besoin de lui donner, sur ces deux articles, des règles particulières. Cicéron pouvoit en parler pertinemment, puisque personne ne brilla plus que lui dans les compagnies des gens d'esprit, ni n'écrivit mieux des Lettres. On fait encore que rien n'est plus essentiel à la Rhétorique, que de *persuader* ou de *dissuader*, de *consoler*, de *féliciter*, de *remercier*, de *recommander*, d'*accuser*, de *défendre*, de *louer*, ou de *blâmer*, de *faire des reproches*, de *railler*, de *faire un récit*. C'est ce qui fait la matière de toutes les Rhétoriques. Celle du moins de Denys d'Halicar-

*1. De Orat.
2. de Orat.*

licarnasse ne traite gueres que cela. Ce- Anonym
 pendant, selon l'Auteur dont est ques-
 tion, ce sont là les sujets ordinaires des Aveni
 Lettres; & le but qu'il se propose dans cette p. 1. 2.
maniere de Rhétorique qu'il donne, est
 d'apprendre, à un bonnête homme, de pe-
 tites choses absolument necessaires, sur les-
 quelles on se trouve tout neuf, après qu'on
 a achevé ses études: car, continue-t-il, on
 ne s'avise gueres de les enseigner dans le
 Collège.

Il faut croire que c'est par modestie
 qu'il appelle *petites choses* tous ces points
necessaires qu'il se propose de traiter; sa
 modestie pourtant ne l'empêche pas d'a- ib. p. 2.
 vancer hardiment, ce sont les termes, que
 son plan est bon, que ses préceptes sont
 très-bons, que les exemples qu'il en donne
 sont admirables. Mais peut-être y a-t-il
 un temps d'être modeste, & un autre de
 se vanter: Peut-être même ce changement
 de temps peut-il arriver dans l'espace qui
 suffit pour écrire deux petites pages. Y
 a-t-il un temps où l'on puisse appeller
 petites choses la *maniere de faire toutes*
sortes de discours & de les prononcer a-
 gréablement, qu'il nous promet par son
 titre; ou, la *maniere de s'aquitter d'une*
Députation ou Ambassade qu'il donne dans C. 24 p. 141
 le même Ouvrage avec l'art de faire un
Panegyrique, * une *Oraison Funèbre*, * un * p. 103.
Placet, * un *Billet*, * des *Anecdotes ou* * p. 113.
Histoires secretes. C'est peu de dire que * p. 160.
 son plan est bon, il devoit dire hardiment * p. 158.
 qu'il est admirable, comme il le dit de
 ses exemples!

anonyme. Parmi les préceptes, on en trouve pour les Lettres où l'on se propose de *persuader*, & pour celles où l'on se propose de *dissuader*. Il donne pour exemple des premières une Lettre de la Reine Christine de Suède à M. le Landgrave de Hesse Frederic, pour le *persuader à ne changer point de Religion*. Ce sont ses propres termes; & pour exemples des secondes, p. 6. il en apporte une de M. Claude à une grande Princesse pour l'empêcher de consentir à la dissolution de son mariage. p. 12. Il n'y a personne qui ne voye, ce que l'Auteur n'a pas vû, que ces Lettres sont toutes deux dans le genre de celles qui *dissuadent*. La remarque est petite, je l'avoue, mais selon l'Auteur même du Livre, il ne s'y agit que de *petites choses*, quoiqu'il donne sur les préceptes, des *exemples admirables*, & par conséquent d'une extrême justesse. Au fond néanmoins il y a telles des pièces qu'il rapporte, qui par elles-mêmes ont quelque chose de curieux, & l'Auteur auroit mieux fait, & mieux gardé le caractère de ceux pour qui il écrit, d'en donner un recueil sans préceptes, parce qu'ils n'en ont qu'à faire.

Mais quoi? il a voulu donner des préceptes; & pour montrer sur le Panégyrique, qu'on loue les gens par leur naissance, par leur patrie, par l'honneur qu'ils ont fait à leur patrie ou à leurs parens, il en donne des exemples admirables. *C'est ainsi, dit-il, qu'on pourroit louer Aristote pour être sorti de la race des Asclepiades;*

*piader; ainsi l'on pourroit louer * Zenophon Anonyme de ce qu'il étoit Athénien... Et l'on a dit * Pour Xénophon. d'Aristote, qu'il anoblit Stagire qui étoit le lieu où il étoit né. Je ne blâme point ces exemples, mais comme il y en avoit tant d'autres, je les trouve admirables dans la bouche d'un homme qui fait profession non seulement de n'en donner que de tels, mais de ne rien dire qui sente la pédanterie de l'Ecole.*

Dans son Avertissement p.

Finissons cet article par deux petites observations, l'une regarde la dernière partie du Livre, ou la manière de choisir les bons Auteurs pour son étude. Cette manière consiste en un Catalogue de soixante pages, & parmi les Livres qu'il contient, l'Auteur dit que *chacun pourra choisir selon son inclination & les avis qu'il pourra recevoir des gens habiles.* Telle est la Bibliothèque de l'honnête homme, telle est la manière qu'on nous donne de la former. Ma seconde Observation regarde la pédanterie dont je viens de parler, & que l'Auteur a voulu éviter. C'est un vice à fuir, & pour cela il est nécessaire de le connoître. Cicéron en fait la peinture. Quiconque, dit-il, ne sent pas ce que le temps demande de lui, ou ne garde pas de mesure dans ce qu'il dit, ou se vante & se fait valoir, ou n'a point d'égard à la dignité & à la commodité des personnes à qui il a à faire, ou qui enfin, dans quelque chose que ce puisse être, est désagréable ou excessif, en un mot ne garde pas les bienséances, n'est pas exempt de ce défaut,

p. 186.

L. 2. de Orat. instit.

Anonymous. sur-tout, je crois, s'il se donne pour habile en ce qu'il ne fait au plus que très-médiocrement, ou pour Auteur de ce qu'on trouve par tout. Ce qui paroît certainement peu convenable à quiconque veut enseigner *ce qui convient à l'homme bon*. Il y auroit encore des réflexions à faire sur ces termes d'*homme bon*, qui se trouvent dans le titre, & à chercher la juste idée de ce mot. Je m'en abstiens néanmoins, quand ce ne seroit que par cette raison, que l'Auteur de cet Ouvrage qui n'a pas mis son nom, est peut-être une personne dont je n'en devois pas tant dire. Mais si j'ai dû faire ici ce que j'ai fait touchant M. de Boissimon, comment en dire moins d'un Ouvrage semblable au sien, d'environ 250 pages, dont le quart n'est qu'une liste de Livres, où le reste est en exemples, excepté la valeur d'environ douze ou quinze pages, que pourroient occuper les préceptes, si on les ramassoit ensemble; & où néanmoins on promet tant de belles choses qui sont comprises dans le titre.

DE LA MEILLEURE MANIERE.

DE PRECHER.

Par le Sieur*** 17CO.

L'Auteur de cette Dissertation touchant Des Bords. *la meilleure maniere de prêcher*, est M. Des Bords. C'est ainsi que je le *Prêtre de* trouve écrit à la main sur l'exemplaire *Rouen.* dont je me sers; & les deux caractères, D. B. qui dans l'Approbation de l'Ouvrage marquent le nom de l'Auteur, le confirment. Il nous explique lui-même son dessein dans un Avertissement. Ce n'est ni de fournir des exemples aux Prédicateurs pour leur servir de modèles, ni de leur donner des règles sur la Prononciation, comme a fait l'Auteur des Sentimens sur le Ministère Evangelique. Il n'a pas entrepris non plus de décrier l'Eloquence, & de l'interdire aux Prédicateurs, ainsi que l'avoit entrepris M. du Bois; ni même de la justifier, & de montrer que les Prédicateurs peuvent s'en servir utilement, comme M. Arnaud l'avoit montré. " Quel „ est donc son but ? C'est de chercher „ la cause du dégoût que l'on a conçu „ dans notre siècle pour les Sermons „ suivis & méthodiques; c'est d'examiner „ si ce dégoût est bien fondé, & si pour „ y remédier, il est à propos de bannir

S 6

„ de

ms-Bords., de la Chaire ces sortes de Discours,
 „ & de substituer l'Homélie en leur pla-
 „ ce, comme tant de gens le prétendent;
 „ c'est de marquer en détail ce qu'il y
 „ a d'utile dans ces deux manières dif-
 „ férentes de prêcher, & en quoi elles
 „ se surpassent l'une l'autre; c'est de dis-
 „ cuter quelques-uns des jugemens que
 „ les gens du monde portent communé-
 „ ment sur le sujet de la Prédication;
 „ afin de connoître s'il est à propos de
 „ se conformer à ces jugemens; c'est
 „ enfin, de proposer un expédient plus
 „ sûr que toutes les règles de la Rhé-
 „ torique, pour éviter les défauts qui
 „ font que tant de personnes pieuses se
 „ dégoûtent de ces pièces d'apparat
 „ que l'on fait communément aujour-
 „ d'hui, & d'apprendre aux Fidèles à dis-
 „ cerner les bons Sermons d'avec les
 „ mauvais, en leur donnant des règles
 „ pour en juger d'une manière solide &
 „ chrétienne.

On exécute ce dessein en parcourant
 n. 1. & 2. premièrement bien des manières defec-
 tueuses d'annoncer la Parole de Dieu,
 qui ont été en usage en divers temps.
 n. p. 3. Il n'y en a point de si absurdes, qui
 n'ayent été à la mode. Les vieux Ser-
 mons sont pleins de traits d'histoire, de
 pensées de Philosophes, d'imaginations
 Poétiques & fabuleuses. On y cite à
 bid. p. 4. chaque page le grand Epaminondas, le di-
 vin Platon, l'ingénieux Homere. Jusques-
 Ba-Bisonte. là que Fra-Paolo rapporte qu'un Evêque
 en présence du dernier Concile Ecume-
 nique,

rique, compara la Ville de Trente, où le Concile s'assembloit, au cheval de Troye où les Grecs s'enfermerent. Des Bords

A cette érudition profane succeda la passion pour la Scholastique, & alors on traita en Chaire les questions les plus abstraites. On préfera ensuite la doctrine des Peres, mais le beau étoit de les citer très-fréquemment, toujours en Latin, & d'une maniere si confuse, que le Latin & le François, par un monstrueux assemblage, ne faisoient qu'une période. Après ce goût bizarre, parut en Chaire un pompeux galimatias, toujours guindé dans les nuës, & de ce faux sublime on passa aux brillans & aux pointes. Ce fut le regne du bel esprit, qui a duré jusqu'à ce que l'on s'est enfin attaché à traiter les vérités de la Religion d'une maniere plus grave & plus solide, laquelle tend, non pas à satisfaire la vanité du Prédicateur, mais à édifier les Fidèles. 16. p. 5.

Sur cela M. Des Bords établit deux choses ; l'une, qu'il est permis aux Prédicateurs de donner quelque agrément à leurs Sermons ; l'autre, qu'ils énervent leurs Discours s'ils poussent cette proposition trop loin. Il a raison, ce sont là les règles des premiers Maîtres. Mais il se fait deux objections qui le tiennent long temps, parce qu'elles lui paroissent considérables, & elles sont extrêmement frivoles. La premiere dit qu'il ne faut pas éviter l'art avec tant de soin, puis qu'il y en a plus quelquefois dans le style simple que dans le style orné. C. 3. p. 27.

les Dords.

La seconde dit que si les brillans n'ont pas lieu lorsqu'il s'agit d'instruire, ils peuvent du moins avoir lieu lorsqu'il est question d'instruire, puisque selon S. Augustin il faut rendre la vérité agréable (1).

c. 6. p. 67.

l. 2. p. 9.

Ces difficultez ne peuvent être proposées que par des gens ou qui ne savent point l'art, ou qui veulent voir si on le fait. Il faut répliquer en un mot, que les faux brillans n'ont jamais lieu; qu'il y en a de véritables qui entrent dans les Discours pathétiques, puisque c'est-là qu'on emploie les éclairs & les foudres; que lorsqu'il ne s'agit que d'instruire, le grand art est de se rendre clair & intelligible; que c'est cette qualité, jointe à la pureté du style & à l'élégance, qui rend alors la vérité agréable. Ailleurs on peut, & l'on doit même employer d'autres ornemens, lesquels deviennent faux, si on les déplace. Il est donc inutile de s'arrêter, comme fait l'Auteur, à montrer que le style simple & naturel a une beauté plus solide & plus durable que le style brillant & fleuri, puisque si le brillant est faux, il n'a aucune beauté; & si c'est un brillant solide, il est en même temps naturel. Ce n'est pas le seul endroit de l'Ouvrage où les idées des termes n'étant pas assez démêlées, on est en danger de confondre le bon & le mauvais. Je n'en ajouterai qu'un exemple. L'Auteur remarque comme j'ai dit, que du faux sublime on a passé aux brillans & aux poin-

tes,

1. Ut vocitas placeat. Aug. l. 4. de Doctr. Christ.

tes, que de ce dernier goût on en est Des Bords.
 enfin venu à une manière plus grave &
 plus solide: mais que depuis qu'on y est
 venu, on ne trouve dans la plupart des c. 2. p. 105.
 Sermons que des expressions fines, des tours
 délicats, des manières ingénieuses. Ce n'est,
 dit-il, qu'ornemens, que pointes, que figu-
 res: sur-tout, l'antithèse y regne d'un bout
 à l'autre. Il n'est pas possible de conci-
 lier cette idée avec celle d'une Eloquen-
 ce grave & solide; & si les Sermons sont
 tels qu'il les représente, on en est enco-
 re aux brillans qu'il dit qu'on avoit quit-
 tez. Il a beau dire qu'il a parlé des pen-
 sées, & qu'il parle à présent des paroles;
 la description que j'ai rapportée, embras-
 se les unes & les autres.

Cette confusion ne paroît pas dans l'i-
 dée qu'il donne de l'Homélie. Le Pré-
 dicateur, dit-il, recite d'abord le texte de
 l'Evangile ou l'Epître du jour, & réunit
 toutes ses parties, s'il le peut, sous un
 seul dessein, du moins sous deux ou trois
 idées; il explique ensuite familièrement
 l'Evangile ou l'Epître d'un bout à l'au-
 tre, il montre le sens littéral de chaque
 verset, il en tire des instructions.

Cette méthode, dit M. des Bords, est c. 7. p. 75.
 utile & estimable; l'Exemple l'autorise,
 la raison même la justifie. On y expli-
 que un plus grand nombre de veritez; c. 9. p. 105.
 elle ne demande pas de l'Auditeur une
 si grande contention d'esprit, parce qu'il
 n'est pas nécessaire de suivre le fil du
 discours; elle est aussi plus facile pour
 l'Orateur, & plus de gens en sont capables.

Elle:

Des Bords. Elle n'est pourtant pas préférable aux Discours suivis & réguliers, qui ont aussi leur avantage sur l'Homélie, qui conviennent même seuls à certaines vérités, lesquelles demandent plus d'étendue, ou veulent être inculquées, parce qu'il faut vaincre la résistance du cœur.

a 7. p. 87.
a 8. p. 88. En vain un partisan de l'Homélie voudroit-il mettre les Peres de son côté; ils ne l'ont pas tant suivie, qu'on le fait entendre. Leurs Homélies tiennent beaucoup des Discours réguliers (1). Du moins, ils y évitent le défaut de ne faire qu'effleurer les matières. Aussi ne se proposoient-ils pas d'expliquer dans un seul Sermon tous les Versets de l'Evangile du jour. Ils entreprenoient bien en général l'explication de tout un Livre, mais ils n'en embrassoient chaque jour que quelques Versets, plus ou moins selon leur étendue; & ils les approfondissoient en y faisant usage de toutes les richesses de l'Eloquence, laquelle par conséquent pourroit avoir lieu dans l'Homélie, sans que ce fût une raison de se dégoûter de ce genre de Discours, comme ce n'en est point une pour se dégoûter des Sermons plus méthodiques, pourvu qu'on y garde un juste temperament. Car

il

1 Cette idée que M. Des Bords donne des Homélies des Peres, ne paroît pas bien s'accorder avec celle

* Il en est qu'en donne Dom Gody * dans son Livre de l'Eloquence Chrétienne (p. 48.) Car après avoir prouvé par l'autorité de Strebée, que dans le genre Démonstratif & dans le Délibératif, comme dans le
a 10. p. 121.
a 11. p. 125.
a 12. p. 126.
a 13. p. 127.
a 14. p. 128.
a 15. p. 129.
a 16. p. 130.
a 17. p. 131.
a 18. p. 132.
a 19. p. 133.
a 20. p. 134.
a 21. p. 135.
a 22. p. 136.
a 23. p. 137.
a 24. p. 138.
a 25. p. 139.
a 26. p. 140.
a 27. p. 141.
a 28. p. 142.
a 29. p. 143.
a 30. p. 144.
a 31. p. 145.
a 32. p. 146.
a 33. p. 147.
a 34. p. 148.
a 35. p. 149.
a 36. p. 150.
a 37. p. 151.
a 38. p. 152.
a 39. p. 153.
a 40. p. 154.
a 41. p. 155.
a 42. p. 156.
a 43. p. 157.
a 44. p. 158.
a 45. p. 159.
a 46. p. 160.
a 47. p. 161.
a 48. p. 162.
a 49. p. 163.
a 50. p. 164.
a 51. p. 165.
a 52. p. 166.
a 53. p. 167.
a 54. p. 168.
a 55. p. 169.
a 56. p. 170.
a 57. p. 171.
a 58. p. 172.
a 59. p. 173.
a 60. p. 174.
a 61. p. 175.
a 62. p. 176.
a 63. p. 177.
a 64. p. 178.
a 65. p. 179.
a 66. p. 180.
a 67. p. 181.
a 68. p. 182.
a 69. p. 183.
a 70. p. 184.
a 71. p. 185.
a 72. p. 186.
a 73. p. 187.
a 74. p. 188.
a 75. p. 189.
a 76. p. 190.
a 77. p. 191.
a 78. p. 192.
a 79. p. 193.
a 80. p. 194.
a 81. p. 195.
a 82. p. 196.
a 83. p. 197.
a 84. p. 198.
a 85. p. 199.
a 86. p. 200.
a 87. p. 201.
a 88. p. 202.
a 89. p. 203.
a 90. p. 204.
a 91. p. 205.
a 92. p. 206.
a 93. p. 207.
a 94. p. 208.
a 95. p. 209.
a 96. p. 210.
a 97. p. 211.
a 98. p. 212.
a 99. p. 213.
a 100. p. 214.
a 101. p. 215.
a 102. p. 216.
a 103. p. 217.
a 104. p. 218.
a 105. p. 219.
a 106. p. 220.
a 107. p. 221.
a 108. p. 222.
a 109. p. 223.
a 110. p. 224.
a 111. p. 225.
a 112. p. 226.
a 113. p. 227.
a 114. p. 228.
a 115. p. 229.
a 116. p. 230.
a 117. p. 231.
a 118. p. 232.
a 119. p. 233.
a 120. p. 234.
a 121. p. 235.
a 122. p. 236.
a 123. p. 237.
a 124. p. 238.
a 125. p. 239.
a 126. p. 240.
a 127. p. 241.
a 128. p. 242.
a 129. p. 243.
a 130. p. 244.
a 131. p. 245.
a 132. p. 246.
a 133. p. 247.
a 134. p. 248.
a 135. p. 249.
a 136. p. 250.
a 137. p. 251.
a 138. p. 252.
a 139. p. 253.
a 140. p. 254.
a 141. p. 255.
a 142. p. 256.
a 143. p. 257.
a 144. p. 258.
a 145. p. 259.
a 146. p. 260.
a 147. p. 261.
a 148. p. 262.
a 149. p. 263.
a 150. p. 264.
a 151. p. 265.
a 152. p. 266.
a 153. p. 267.
a 154. p. 268.
a 155. p. 269.
a 156. p. 270.
a 157. p. 271.
a 158. p. 272.
a 159. p. 273.
a 160. p. 274.
a 161. p. 275.
a 162. p. 276.
a 163. p. 277.
a 164. p. 278.
a 165. p. 279.
a 166. p. 280.
a 167. p. 281.
a 168. p. 282.
a 169. p. 283.
a 170. p. 284.
a 171. p. 285.
a 172. p. 286.
a 173. p. 287.
a 174. p. 288.
a 175. p. 289.
a 176. p. 290.
a 177. p. 291.
a 178. p. 292.
a 179. p. 293.
a 180. p. 294.
a 181. p. 295.
a 182. p. 296.
a 183. p. 297.
a 184. p. 298.
a 185. p. 299.
a 186. p. 300.
a 187. p. 301.
a 188. p. 302.
a 189. p. 303.
a 190. p. 304.
a 191. p. 305.
a 192. p. 306.
a 193. p. 307.
a 194. p. 308.
a 195. p. 309.
a 196. p. 310.
a 197. p. 311.
a 198. p. 312.
a 199. p. 313.
a 200. p. 314.
a 201. p. 315.
a 202. p. 316.
a 203. p. 317.
a 204. p. 318.
a 205. p. 319.
a 206. p. 320.
a 207. p. 321.
a 208. p. 322.
a 209. p. 323.
a 210. p. 324.
a 211. p. 325.
a 212. p. 326.
a 213. p. 327.
a 214. p. 328.
a 215. p. 329.
a 216. p. 330.
a 217. p. 331.
a 218. p. 332.
a 219. p. 333.
a 220. p. 334.
a 221. p. 335.
a 222. p. 336.
a 223. p. 337.
a 224. p. 338.
a 225. p. 339.
a 226. p. 340.
a 227. p. 341.
a 228. p. 342.
a 229. p. 343.
a 230. p. 344.
a 231. p. 345.
a 232. p. 346.
a 233. p. 347.
a 234. p. 348.
a 235. p. 349.
a 236. p. 350.
a 237. p. 351.
a 238. p. 352.
a 239. p. 353.
a 240. p. 354.
a 241. p. 355.
a 242. p. 356.
a 243. p. 357.
a 244. p. 358.
a 245. p. 359.
a 246. p. 360.
a 247. p. 361.
a 248. p. 362.
a 249. p. 363.
a 250. p. 364.
a 251. p. 365.
a 252. p. 366.
a 253. p. 367.
a 254. p. 368.
a 255. p. 369.
a 256. p. 370.
a 257. p. 371.
a 258. p. 372.
a 259. p. 373.
a 260. p. 374.
a 261. p. 375.
a 262. p. 376.
a 263. p. 377.
a 264. p. 378.
a 265. p. 379.
a 266. p. 380.
a 267. p. 381.
a 268. p. 382.
a 269. p. 383.
a 270. p. 384.
a 271. p. 385.
a 272. p. 386.
a 273. p. 387.
a 274. p. 388.
a 275. p. 389.
a 276. p. 390.
a 277. p. 391.
a 278. p. 392.
a 279. p. 393.
a 280. p. 394.
a 281. p. 395.
a 282. p. 396.
a 283. p. 397.
a 284. p. 398.
a 285. p. 399.
a 286. p. 400.
a 287. p. 401.
a 288. p. 402.
a 289. p. 403.
a 290. p. 404.
a 291. p. 405.
a 292. p. 406.
a 293. p. 407.
a 294. p. 408.
a 295. p. 409.
a 296. p. 410.
a 297. p. 411.
a 298. p. 412.
a 299. p. 413.
a 300. p. 414.
a 301. p. 415.
a 302. p. 416.
a 303. p. 417.
a 304. p. 418.
a 305. p. 419.
a 306. p. 420.
a 307. p. 421.
a 308. p. 422.
a 309. p. 423.
a 310. p. 424.
a 311. p. 425.
a 312. p. 426.
a 313. p. 427.
a 314. p. 428.
a 315. p. 429.
a 316. p. 430.
a 317. p. 431.
a 318. p. 432.
a 319. p. 433.
a 320. p. 434.
a 321. p. 435.
a 322. p. 436.
a 323. p. 437.
a 324. p. 438.
a 325. p. 439.
a 326. p. 440.
a 327. p. 441.
a 328. p. 442.
a 329. p. 443.
a 330. p. 444.
a 331. p. 445.
a 332. p. 446.
a 333. p. 447.
a 334. p. 448.
a 335. p. 449.
a 336. p. 450.
a 337. p. 451.
a 338. p. 452.
a 339. p. 453.
a 340. p. 454.
a 341. p. 455.
a 342. p. 456.
a 343. p. 457.
a 344. p. 458.
a 345. p. 459.
a 346. p. 460.
a 347. p. 461.
a 348. p. 462.
a 349. p. 463.
a 350. p. 464.
a 351. p. 465.
a 352. p. 466.
a 353. p. 467.
a 354. p. 468.
a 355. p. 469.
a 356. p. 470.
a 357. p. 471.
a 358. p. 472.
a 359. p. 473.
a 360. p. 474.
a 361. p. 475.
a 362. p. 476.
a 363. p. 477.
a 364. p. 478.
a 365. p. 479.
a 366. p. 480.
a 367. p. 481.
a 368. p. 482.
a 369. p. 483.
a 370. p. 484.
a 371. p. 485.
a 372. p. 486.
a 373. p. 487.
a 374. p. 488.
a 375. p. 489.
a 376. p. 490.
a 377. p. 491.
a 378. p. 492.
a 379. p. 493.
a 380. p. 494.
a 381. p. 495.
a 382. p. 496.
a 383. p. 497.
a 384. p. 498.
a 385. p. 499.
a 386. p. 500.
a 387. p. 501.
a 388. p. 502.
a 389. p. 503.
a 390. p. 504.
a 391. p. 505.
a 392. p. 506.
a 393. p. 507.
a 394. p. 508.
a 395. p. 509.
a 396. p. 510.
a 397. p. 511.
a 398. p. 512.
a 399. p. 513.
a 400. p. 514.
a 401. p. 515.
a 402. p. 516.
a 403. p. 517.
a 404. p. 518.
a 405. p. 519.
a 406. p. 520.
a 407. p. 521.
a 408. p. 522.
a 409. p. 523.
a 410. p. 524.
a 411. p. 525.
a 412. p. 526.
a 413. p. 527.
a 414. p. 528.
a 415. p. 529.
a 416. p. 530.
a 417. p. 531.
a 418. p. 532.
a 419. p. 533.
a 420. p. 534.
a 421. p. 535.
a 422. p. 536.
a 423. p. 537.
a 424. p. 538.
a 425. p. 539.
a 426. p. 540.
a 427. p. 541.
a 428. p. 542.
a 429. p. 543.
a 430. p. 544.
a 431. p. 545.
a 432. p. 546.
a 433. p. 547.
a 434. p. 548.
a 435. p. 549.
a 436. p. 550.
a 437. p. 551.
a 438. p. 552.
a 439. p. 553.
a 440. p. 554.
a 441. p. 555.
a 442. p. 556.
a 443. p. 557.
a 444. p. 558.
a 445. p. 559.
a 446. p. 560.
a 447. p. 561.
a 448. p. 562.
a 449. p. 563.
a 450. p. 564.
a 451. p. 565.
a 452. p. 566.
a 453. p. 567.
a 454. p. 568.
a 455. p. 569.
a 456. p. 570.
a 457. p. 571.
a 458. p. 572.
a 459. p. 573.
a 460. p. 574.
a 461. p. 575.
a 462. p. 576.
a 463. p. 577.
a 464. p. 578.
a 465. p. 579.
a 466. p. 580.
a 467. p. 581.
a 468. p. 582.
a 469. p. 583.
a 470. p. 584.
a 471. p. 585.
a 472. p. 586.
a 473. p. 587.
a 474. p. 588.
a 475. p. 589.
a 476. p. 590.
a 477. p. 591.
a 478. p. 592.
a 479. p. 593.
a 480. p. 594.
a 481. p. 595.
a 482. p. 596.
a 483. p. 597.
a 484. p. 598.
a 485. p. 599.
a 486. p. 600.
a 487. p. 601.
a 488. p. 602.
a 489. p. 603.
a 490. p. 604.
a 491. p. 605.
a 492. p. 606.
a 493. p. 607.
a 494. p. 608.
a 495. p. 609.
a 496. p. 610.
a 497. p. 611.
a 498. p. 612.
a 499. p. 613.
a 500. p. 614.
a 501. p. 615.
a 502. p. 616.
a 503. p. 617.
a 504. p. 618.
a 505. p. 619.
a 506. p. 620.
a 507. p. 621.
a 508. p. 622.
a 509. p. 623.
a 510. p. 624.
a 511. p. 625.
a 512. p. 626.
a 513. p. 627.
a 514. p. 628.
a 515. p. 629.
a 516. p. 630.
a 517. p. 631.
a 518. p. 632.
a 519. p. 633.
a 520. p. 634.
a 521. p. 635.
a 522. p. 636.
a 523. p. 637.
a 524. p. 638.
a 525. p. 639.
a 526. p. 640.
a 527. p. 641.
a 528. p. 642.
a 529. p. 643.
a 530. p. 644.
a 531. p. 645.
a 532. p. 646.
a 533. p. 647.
a 534. p. 648.
a 535. p. 649.
a 536. p. 650.
a 537. p. 651.
a 538. p. 652.
a 539. p. 653.
a 540. p. 654.
a 541. p. 655.
a 542. p. 656.
a 543. p. 657.
a 544. p. 658.
a 545. p. 659.
a 546. p. 660.
a 547. p. 661.
a 548. p. 662.
a 549. p. 663.
a 550. p. 664.
a 551. p. 665.
a 552. p. 666.
a 553. p. 667.
a 554. p. 668.
a 555. p. 669.
a 556. p. 670.
a 557. p. 671.
a 558. p. 672.
a 559. p. 673.
a 560. p. 674.
a 561. p. 675.
a 562. p. 676.
a 563. p. 677.
a 564. p. 678.
a 565. p. 679.
a 566. p. 680.
a 567. p. 681.
a 568. p. 682.
a 569. p. 683.
a 570. p. 684.
a 571. p. 685.
a 572. p. 686.
a 573. p. 687.
a 574. p. 688.
a 575. p. 689.
a 576. p. 690.
a 577. p. 691.
a 578. p. 692.
a 579. p. 693.
a 580. p. 694.
a 581. p. 695.
a 582. p. 696.
a 583. p. 697.
a 584. p. 698.
a 585. p. 699.
a 586. p. 700.
a 587. p. 701.
a 588. p. 702.
a 589. p. 703.
a 590. p. 704.
a 591. p. 705.
a 592. p. 706.
a 593. p. 707.
a 594. p. 708.
a 595. p. 709.
a 596. p. 710.
a 597. p. 711.
a 598. p. 712.
a 599. p. 713.
a 600. p. 714.
a 601. p. 715.
a 602. p. 716.
a 603. p. 717.
a 604. p. 718.
a 605. p. 719.
a 606. p. 720.
a 607. p. 721.
a 608. p. 722.
a 609. p. 723.
a 610. p. 724.
a 611. p. 725.
a 612. p. 726.
a 613. p. 727.
a 614. p. 728.
a 615. p. 729.
a 616. p. 730.
a 617. p. 731.
a 618. p. 732.
a 619. p. 733.
a 620. p. 734.
a 621. p. 735.
a 622. p. 736.
a 623. p. 737.
a 624. p. 738.
a 625. p. 739.
a 626. p. 740.
a 627. p. 741.
a 628. p. 742.
a 629. p. 743.
a 630. p. 744.
a 631. p. 745.
a 632. p. 746.
a 633. p. 747.
a 634. p. 748.
a 635. p. 749.
a 636. p. 750.
a 637. p. 751.
a 638. p. 752.
a 639. p. 753.
a 640. p. 754.
a 641. p. 755.
a 642. p. 756.
a 643. p. 757.
a 644. p. 758.
a 645. p. 759.
a 646. p. 760.
a 647. p. 761.
a 648. p. 762.
a 649. p. 763.
a 650. p. 764.
a 651. p. 765.
a 652. p. 766.
a 653. p. 767.
a 654. p. 768.
a 655. p. 769.
a 656. p. 770.
a 657. p. 771.
a 658. p. 772.
a 659. p. 773.
a 660. p. 774.
a 661. p. 775.
a 662. p. 776.
a 663. p. 777.
a 664. p. 778.
a 665. p. 779.
a 666. p. 780.
a 667. p. 781.</

il n'y a que l'excès qu'on puisse raisonnablement blâmer. Telle est la décision de la question principale que l'Auteur s'étoit proposée. A en juger par conjecture, je crois qu'il étoit Prédicateur, & qu'il préféreroit le Discours suivi, à l'Homelie, même qu'il n'étoit point ennemi des ornemens. Apparemment quelqu'un le critiqua, & il composa cet Ecrit pour repousser la Critique. Il y paroît un peu piqué, mais ses vûes sont toutes louables; & ses Sermons n'étoient pas mal, s'il y remplissoit bien ses vuës.

Quoi qu'il en soit, il donne diverses règles pour juger de la bonté d'un Sermon; la principale est que le Discours aille au cœur, & qu'il enseigne la voye de Dieu avec verité, telle que Dieu même l'a montrée; que pour cela, le Prédicateur ne s'arrête ni aux opinions & aux caprices des hommes, ni aux cabales de la morale sévère ou relâchée; mais seulement à l'Evangile, qui fait operer le salut entre la crainte & l'esperance. Il faut de même garder un milieu dans les ornemens. Pour parvenir, selon l'Auteur, avec plus de facilité à ce haut point de perfection, le Prédicateur doit avoir l'intention extrêmement pure. C'est la pure-

Judiciaire, il y a un point fixe, qui est l'état de la question, où tout le Discours se rapporte; il conclut qu'il n'y a donc que les Homelies des Peres, & celles qu'on fait sur ce modèle, où ce point fixe ne se trouve pas. On peut néanmoins les accorder, si on remarque que le P. Gody ne dit pas de tous les Peres, mais de presque tous.

Des Bords. pureté d'intention qui fait discerner les pensées, les paroles, les tours, qui doivent entrer dans les Discours, & la manière de se servir de toutes ces choses. Je conviendrai du principe, si, à la pureté d'intention, dans la voye commune & ordinaire, on ajoute encore l'étude & l'exercice.

R E F L E X I O N S

S U R

L'É L O Q U E N C E

1695. 1700.

Mrs. Ar-
naud & de
Sillery.

LE petit Livre imprimé chez Joffe en l'année 1700, & qui a pour titre, *Réflexions sur l'Eloquence*, est un Recueil de plusieurs Pièces, lesquelles sont de trois différens Auteurs, illustres par leur naissance, ou par leur dignité, ou par leur doctrine & la connoissance des beaux Arts; je veux dire par toutes ces choses, ou du moins par plusieurs jointes ensemble.

En effet il y a, dans ce Recueil, une Dissertation de M. Arnaud, Docteur de Sorbonne, contre M. du Bois, de l'Académie Françoisé, Auteur de la Traduction des Sermons de Saint Augustin. Je nomme d'abord l'Ouvrage de ce Docteur, quoiqu'il soit à la fin du Recueil, parce que c'est le plus ancien, & en même

me temps le plus considérable de ceux qu'on y a ramassés. Il y a aussi deux Lettres de feu M. de Silleri, Evêque de Soissons, au P. Lamy Bénédictin, lesquelles ont, en leur genre, tout le mérite qu'on peut désirer. Enfin, il y a une Lettre du P. Lamy à ce Prélat en réponse à sa première, & pour tâcher de satisfaire aux difficultez qu'elle lui propose. Tout cela est précédé d'un Avertissement du P. Bouhours Jésuite, qui donne dans un même Volume, & la première Edition des trois Lettres, & la seconde de la Dissertation de M. Arnaud, laquelle avoit été imprimée, pour la première fois dès l'année 1695. C'est pourquoi j'ai mis deux dattes à la tête de cet article, pour marquer, par la plus ancienne, le temps de la principale pièce; & par la plus récente, celui des autres, comprises sous le même titre.

Le B. Bouhours a mis ensemble tous ces Ouvrages; parce qu'ils traitent le même sujet, & que le P. Lamy s'étant flatté de faire revivre des erreurs foudroyées par M. Arnaud, le Prélat les foudroye de nouveau par ses Lettres. En quoi je ne sai s'il est le premier Evêque de France, qui s'est signalé en écrivant sur la matière dont est question; ce que je sai, est, qu'en marchant sur les traces de M. Arnaud, il marche aussi sur celles des Augustins, des Charles Borromées, des Augustins Valères. Ce qui est aussi glorieux pour lui, qu'il est glorieux à l'Eloquence de compter parmi les Maîtres &

Mrs. Arnaud & de Silleri.

Cette expression est d'une Critique dont les paroles sont rapportées ci-après.

Mrs. Ar-
naud & de
Sillery.

& au nombre de ses défenseurs, des Cardinaux, des Evêques, des Docteurs aussi bien que des Chanceliers, des premiers Présidens, des Ministres & des Conseillers d'Etat.

A l'égard de M. du Bois & du P. Lamy, ils n'ont ici d'autre gloire, que celle d'avoir soutenu, avec esprit, une cause qui ne valoit rien. Ils vouloient interdire ou absolument & en tous lieux, ou seulement dans la Chaire, l'usage de je ne sai quelle Eloquence, qu'ils appelloient *fausse*, mais dont ils n'avoient non plus d'idée distincte, que de celle qu'ils appelloient *vraye*. Il y a plus; ce qu'ils disoient vouloir combattre, ils le combattoient par des principes qui ne concluoient, & même qui ne disoient rien; ou s'ils disoient & concluoient quelque chose, c'étoit plutôt contre ce qu'on doit appeller la véritable Eloquence, que contre ce qu'on doit appeller la fausse. J'ajoute une chose qui est encore plus surprenante; c'est que l'un & l'autre écrivoient d'un style, très-propre par deux endroits, à fournir des armes contre eux. Le premier de ces endroits étoit, qu'on pouvoit leur y montrer des choses excellentes qu'ils condamnoient dans les autres comme mauvaises, & qui, sans qu'ils y fissent réflexion, leur tomboient pourtant sous la plume: parce qu'elles sont dans la nature. Le second endroit étoit, qu'on pouvoit aussi leur y montrer les défauts qu'ils attribuoient fausement à l'Art, & dans lesquels ils ne tomboient
que

que faute de savoir cet Art même, qu'ils condamnoient.

Mrs. Arnaud & de Silleri.

On ne fait pas quel parti auroit pris l'Académicien, s'il eût vu la Dissertation de M. Arnaud. Il ne la vit point, parce qu'il étoit mort, lorsqu'elle arriva à Paris. Le P. Lamy la lut, & il ne s'en étonna point. Au contraire sans y répondre en aucune sorte, il entreprit non seulement de suivre M. du Bois, mais encore d'encherir sur lui par des principes & des manieres plus extraordinaires, en défiant tous ceux qui cultivent l'Eloquence, de se soulever, s'ils vouloient, contre ses Dogmes. Avec tout cela on a obligation à l'un & à l'autre, d'avoir donné lieu d'éclaircir une chose dont beaucoup de gens n'avoient qu'une idée fort confuse, je veux dire la nature de la vraie & de la fausse Eloquence, quoique depuis cet éclaircissement, ils ne laissent pas d'avoir des compagnons de leurs erreurs; mais ce ne peuvent être selon moi que des gens très-médiocrement habiles en cette matiere, & qui se mêlent néanmoins d'en écrire ou d'en parler.

Je n'impose point à M. du Bois. Pour s'en convaincre, il ne faut qu'écouter M. Despreaux, dans une Lettre à M. de Maucroix, dont M. l'Abbé Thoulié nous a procuré l'impression " Je n'ai point vu, dit cet illustre Poète, les Traductions des Traitez de la Vieillesse & de l'Amitié, qu'a faites, aussi-bien que vous, le Devot (M. du Bois) dont vous vous plaignez. Tout ce que je

Dans le Recueil qui a pour titre, Traductions diverses, &c. ou, Oeuvres posthumes de M. de Maucroix. Chez Etienne.

Mrs. Ar-
naud & de
Silléri.

à-dire sa Préface sur les *Sermons de Saint Augustin*. On peut la diviser en deux parties : la première est un éloge du Saint, & ce n'est pas ce qu'on y trouve à redire. On trouve à redire à la seconde, qui est une espèce de Dissertation touchant la manière dont on doit prêcher, & contient une censure un peu forte de la manière dont prêchent la plupart des Prédicateurs. Cette Dissertation peut être subdivisée en trois parties dont il faut mettre ici un précis pour donner une idée de l'Ouvrage.

Dans la première l'Auteur parle de telle sorte de l'Eloquence qu'il appelle *barbarine* ; qu'il semble vouloir la bannir de la Chaire, & ne laisser aux Prédicateurs que la simple exposition de la vérité, sans y mêler aucun art humain ; En quoi, pour le dire en passant, il ne considère pas que cette simplicité même n'étant point inspirée aux Prédicateurs d'aujourd'hui, comme elle l'étoit aux Auteurs Sacrez, il leur faudroit un Art extraordinaire pour ne point s'en écarter, parce qu'il n'est point naturel à l'homme de ne jamais s'élever. A quoi l'on peut ajouter que même les Auteurs Sacrez ne s'y tiennent pas toujours attachés ; mais qu'ils en sortent, tantôt par une Eloquence qui leur est propre, & qui ne conviendroit point à d'autres ; tantôt par une Eloquence qui leur est commune avec les Orateurs, quoiqu'ils l'aient eue sans étude, ainsi que la connoissance des mystères. De sorte qu'il est ridicule de nous parler de la simplicité du Texte sa-
cré

cré sans nous parler des ornemens qui y Mrs. Ar-
 sont aussi ; & de vouloir qu'on la suive naud & de
 dans un Discours qu'on prononce de- Sillexi.
 vant le peuple, parce que les Evangelis-
 tes l'ont suivie dans un récit historique
 qu'ils ont fait de la vie & de la mort
 de JESUS-CHRIST. Certes ce n'est
 pas prendre garde que JESUS-CHRIST
 lui-même dans ses Discours a tantôt
 un style plus simple & tantôt un sty-
 le beaucoup plus orné ; que tous les
 Livres de l'Ecriture ne sont pas du mê-
 me style , non plus que les différentes
 parties du même Livre ; & qu'enfin l'E-
 glise , plus sage que les Adversaires de
 l'Eloquence, ne fait point prononcer un
 même Evangile sur le même ton , mais
 qu'elle y fait remarquer & la douceur de
 JESUS-CHRIST, & l'orgueil de ses en-
 nemis, & la modération de l'Evangelis-
 te. Venons à la seconde partie.

Dans la seconde partie l'Auteur pour-
 suit le même dessein, & l'appuye sur un
 argument qu'il fait fort valoir, fondé sur
 la différence qu'il faut mettre entre *l'In-*
telligence & l'Imagination. Car il prétend
 qu'un veritable Orateur ne doit parler
 qu'à la premiere , sur tout quand il s'a-
 git de Religion ; au lieu que l'Eloquence
 parle à la seconde , & met ainsi en usa-
 ge une source d'erreurs , d'égaremens &
 de passions criminelles. Pitoyable raison-
 nement ! Il ne voit pas que si ce qu'il
 dit étoit vrai, on pourroit en dire autant
 des plus beaux endroits de l'Ecriture ,
 comme on peut en juger par ce que je

Mrs. Ar-
naud & de
Sillery.

viens de dire touchant la première partie. Enfin dans la troisième partie, à l'occasion d'une objection qu'il se propose sur sa doctrine, & qui vaut mieux que tout ce qu'il a enseigné, il semble se réconcilier avec l'Art Oratoire qu'il a combattu, en déclarant qu'il n'a voulu bannir de la Chaire, que la mauvaise Eloquence, & non pas la bonne: mais comme il n'a nulle idée distincte, ni de l'une ni de l'autre, il n'apperçoit pas que sa réconciliation est vaine, parce que la censure, ses preuves, ses invectives tombent encore plus sur la bonne que sur la mauvaise.

Il ne faut pas s'étonner de cette confusion. La vraie & la fautive Eloquence ne sont pas si aisées à démêler. Les uns appellent *fautive*, celle qui dit faux; & cela convient à la vraie, puis qu'il lui convient de traiter le *pour* & le *contre*; les autres pour décrier la fautive Eloquence, décrivent les *figures*, la *diction étendue* & *polie*, les *mouvemens* & les *passions*; les *pensées ingénieuses*, *l'éclat*, les *brillans*, les *affectations*; & il y a là bien des écueils. Car excepté *l'affectation* qu'on peut blâmer sans restriction & sans aucun risque, tout le reste est équivoque, bon ou mauvais, selon la manière dont on s'en sert: ce qui fait la vraie Eloquence, fait la fautive, si on le tire de sa place; & de la même source que vient le mal, vient le bien, si on en fait un bon usage.

Mais il y a des personnes qui blâment les bonnes choses, lors même qu'elles
sont

sont en leurs places, soit qu'elles se laissent aller à un injuste dégoût, soit qu'elles soient éblouies par des raisons fausses & alambiquées.

Mrs. Arnaud & de Sillery.

On fait, par exemple, qu'une *mouche* qui bourdonne autour de nous, qu'une *picquûre* d'épingle, qu'un *rayon* qui donne dans les yeux, nous empêchent d'appliquer notre esprit à la recherche des choses obscures & purement intelligibles; parce que ce *bourdonnement*, cette *picquûre*, ce *rayon*, frappent nos sens par une impression qui attache l'ame. De là, par une bizarrerie qui n'avoit point eu d'exemple jusqu'à nos jours, on a conclu qu'il est impossible, que par les choses qui tombent sous nos sens, l'Eloquence fasse entendre les choses abstraites; & ce raisonnement contient une illusion assez grossière. où l'on confond une expression figurée, telle qu'est une métaphore, avec des choses qui n'y ont aucun rapport, telle qu'est le bourdonnement d'une mouche.

Ce sont des exemples allégués par le P. Lamy Bénédictin.

De même, les *passions* se prennent très-souvent en mauvaise part, pour certains mouvemens de l'Ame, lesquels sont ennemis de la raison, qui faussent le jugement, qui corrompent le cœur; cela a paru suffisant pour faire condamner l'Eloquence, parce qu'elle met sa victoire dans l'art d'exciter les *passions*; comme si celles qu'elle excite, étoient ces passions déréglées que la Morale nous ordonne de réprimer.

Enfin l'*Imagination* ne signifie pas moins souvent une *fausse opinion* & un *jugement erroné*,

Mrs. Ar- *erroné, qu'une faculté que nous avons de*
 naud & de *concevoir les choses sous des images.* L'E-
 Sillen. loquence employe la seconde, on en con-

clut qu'elle employé la première ; & il n'y a point de liaison. Il est vrai pourtant que, par la faute de l'Orateur, elle trompe quelquefois ; on conclut qu'elle est un instrument d'erreur par sa propre faute ; & rien n'est plus injuste.

Il n'est pas difficile de voir quelle Eloquence M. Du Bois attaque par ces principes : mais il l'explique lui-même. Il

Réflex. sur attaque celle qu'on appelle *humaine*, cel-
l'Eloq. p. le dont l'Apôtre dit ne s'être point servi,
 161. celle qui s'apprend par règles, celle des Discours Académiques, celle qui confond le

ib. p. 162. Prédicateur avec l'Orateur profane, celle
 192. 199. qui est opposée à la simplicité Évangélique,
 200. celle dont l'usage feroit croire que le Prédicateur attend de son industrie la conversion des pecheurs, celle enfin qui contient les plus grands efforts de l'Art. On voit que c'est la bonne Eloquence.

Ce qu'il y trouve à reprendre, il l'ex-
Ibid. p. 182. prime par ces paroles. " Que veulent
 „ dire ces antithèses & ces métaphores
 „ perpétuelles, ces jeux de mots, ces
 „ tours, ces traits d'esprit, ces descrip-
 „ tions, ces portraits jusques sur les cho-
 „ ses où il ne faut que bien peindre le
 „ mal pour l'inspirer, ces recherches si
 „ fines & si curieuses, qui nous déco-
 „ vrent & nous dépeignent le jeu de
 „ nos passions & de notre amour pro-
 „ pre : mais d'une manière qui bien loin
 „ de

„ de nous en guérir, ne fait que nous les
 „ rendre plus aimables? Mrs. Ar-

naud & de
Silléri.

Une preuve que l'Auteur ne s'entend pas lui-même, c'est que l'Eloquence humaine qu'il condamne, n'a point la plupart des défauts qui lui déplaisent, *ces antithèses, ces métaphores perpétuelles*; elle condamne les excès. A l'égard de la peinture pernicieuse qui rend aimables les vices & les passions, c'est un défaut dont la fausse Eloquence n'est pas capable: mais seulement la vraie lorsqu'on en abuse. Tel est, dans l'Ecriture, le discours d'une femme de mauvaise vie, qui veut séduire un jeune homme, à quoi l'Ecriture nous avertit de prendre garde, & c'est pour cela qu'elle le rapporte. Les *tours*, les *traits d'esprit*, les *descriptions*, les *portraits*, les *recherches fines & curieuses*, n'ont de soi rien de mauvais: il faut seulement les employer avec prudence, & ils sont alors d'un grand usage. Il faut être plus réservé dans les *jeux de mots*, qui comprennent ici l'égalité & l'opposition des membres du Discours, les *mêmes mots*, ou les *mots semblables*, au commencement ou à la fin des phrases: & néanmoins il y a telles de ces figures, qu'on ne sauroit condamner, quoiqu'elles soient continuées. Il faut sur cela faire usage d'une maxime de Longin qui enseigne, comme je l'ai déjà dit, que les figures brillantes, comme l'antithèse ou autres semblables, qu'on traite d'odieuses lorsqu'elles sont trop fréquentes, ne sont pourtant pas odieuses, si le brillant de la

Mrs. Ar- *pensée surmonte le brillant de la diction. Il*
naud & de y en a de ce genre dans Saint Paul. A
Sillem. quoi il faut ajouter qu'on doit encore
distinguer le temps & le lieu ; puisque
telles figures ne sont pas bonnes dans
le Plaidoyé , qui le sont dans le Pané-
gyrique.

On voit évidemment & ce que M. Du
Bois combat, & ce que M. Arnaud dé-
fend. Jamais homme ne fut au fait, si ce
fameux Docteur n'y est pas en cette oc-
casion ; & si l'Académicien n'est pas dans
l'égarement , jamais personne n'y fut.
Voici pourtant un Auteur grave, M. de
Boissimon , qui dit d'un air libre & dé-
cisif, que le Docteur ne prend pas le
sens de l'Académicien. J'ai parlé ci-de-
vant du Dialogue où il donne ce juge-
ment très-digne du reste de son Ouvra-
ge ; voici comment il donne sa décision.
Climante, l'un des personnages du Dia-
logue & défenseur des Modernes, inter-
roge Dorillas admirateur des Anciens, &
lui demande, *s'il n'a pas lu les Réflexions*
sur l'Eloquence & s'il ne s'est pas appliqué
une partie de ce que l'Auteur y dit contre
M. Du Bois. Dorillas répond en ces ter-
mes : *L'Auteur de ces Réflexions ne défend*
point, ce me semble, ce que celui qu'il at-
taque combat. Cela est net. Ecoutons la
suite de cet Oracle. " L'un défend l'E-
,, loquence en général, l'autre en com-
,, bat une espece particuliere, savoir cet-
,, te Eloquence trop fleurie , guindée &
,, affectée. L'un critique secretement le
,, style de la plupart de nos Prédica-
teurs ;

„ teurs ; l'autre défend l'Art Oratoire. Mrs. Ar-
 „ L'un parle du genre, & l'autre de l'es- naud & de
 „ pece. M. Arnaud, de son propre a- Silleri,
 „ veu, condamne l'Eloquence que M.
 „ Du Bois a blâmée, & M. Du Bois n'a
 „ point prétendu critiquer la bonne Elo-
 „ quence dont M. Arnaud fait l'Eloge
 „ & montre l'utilité.

Ainsi décide M. de Boissimon. Le Lecteur jugera du mérite de cet Auteur. Tout son Ouvrage ressemble à l'échantillon que j'en donne. On aura peut-être la curiosité de savoir s'il appuie de quelque preuve ce qu'il avance. Il n'en apporte aucune. Qu'importe? son autorité ne suffit-elle pas pour nous persuader que *M. Arnaud, de son propre aveu, condamne l'Eloquence humaine, enseignée par S. Augustin, employée par les Orateurs profanes, opposée à la simplicité de l'Evangile?* Ne doit-on pas croire aussi sur la foi de M. Boissimon, que M. Du Bois n'ayant pas prétendu condamner la bonne Eloquence, ne l'a pas condamnée, faute de s'entendre lui-même ; ou qu'il n'a pas attaqué celle que je viens de désigner, quoiqu'il fasse ouvertement profession de l'attaquer? Certes le plus grand honneur qu'on puisse faire à M. de Boissimon, est de dire que son Ouvrage ressemble fort à celui de M. Du Bois ; achevons ce qui regarde ce dernier.

Il continuë à combattre l'Eloquence.
 1. Parce qu'elle s'adresse à l'imagination, qui est, dit-il, le poison de l'intelligence, & dont les faux jugemens font les faux
 T 4 braves,

Mrs. Ar- *braves, les faux bonnetes gens, les faux a-*
naud & de mis, la fausse piété. 2. Il ajoute qu'elle
 Sillery. *met obstacle à l'entrée de la vérité dans*

l'esprit. L'usage qu'on en fait est d'au-
tant plus déplorable, selon lui, que la
plupart des Auditeurs ne peuvent rien con-
cevoir que par des images sensibles : 3. *Et*
que les choses qu'on leur prêche, sont éle-
vées au dessus des sens. On peut distin-
guer trois raisons dans ces paroles. La
premiere est une équivoque que j'ai déjà
démêlée: La seconde prouve tout le con-
traire de ce que M. Du Bois veut éta-
blir; puisque si les Auditeurs ne peuvent
rien concevoir que sous des images, il
est clair qu'il faut leur en fournir, com-
me faisoit JESUS-CHRIST: La troi-
sième est absolument fausse. La plupart
des choses qu'on leur prêche sont sensi-
bles; & celles qui sont purement spiri-
tuelles, ne peuvent être connues des sim-
ples que par des images sensibles, puisque
la Foi en quelque façon ne nous vient que
par les sens (1).

Réfl. sur
l'Eloq. p.
 316.

Il faut ajouter que M. Du Bois ju-
 geant de l'Eloquence par certains effets
 très-équivoques, appelle *fausse* celle qui
 remue l'imagination, & qui par là est une
 voye d'illusion & d'erreur : 2. Celle qui
 suit l'homme dans son égarement, & qui
 au lieu de le tirer hors de son imagina-
 tion, l'y engage de plus en plus ; celle
 qui l'accoutume à se laisser mener par
 cette faculté insensée, & le rend par con-
 séquent

1 Fides ex auditu.

féquent susceptible de toute erreur qu'on lui présentera d'une manière agréable & insinuante : 4. Celle qui lui fait perdre le goût de la sainte simplicité de l'Évangile ; celle qui lui donne une fausse idée de la parole de Dieu , & qui la lui fait confondre avec le langage de la sagesse humaine ; celle qui loin de le tenir dans ce silence intérieur , [hors duquel on n'est en état ni de penser à soi-même, ni d'entendre la voix de Dieu , ni de le prier comme il faut] l'en tire avec violence ; celle enfin qui n'est propre qu'à le jeter dans la plus dangereuse de toutes les illusions , qui est de prendre son imagination pour son cœur , & de se croire converti parce que son imagination est ébranlée. Au contraire, il appelle *vraye*, celle qui se trouve nécessairement dans tout homme de bon esprit , qui sait bien parler , & qui est bien plein & bien pénétré de sa matière.

Rien n'est plus équivoque que ces idées. Jugeons-en par les dernières. Qu'est-ce qu'un homme de bon esprit ? On appelle ainsi un esprit né pour quelque chose , pour la Géométrie , pour la Politique , pour l'Eloquence , pour toutes ces choses ensemble. Et on sait que cette disposition naturelle ne suffit pas à un homme pour exceller. Ensuite : Qu'est-ce que savoir bien parler ? cela peut s'entendre de la Grammaire & de la pureté du langage , qui ne suffit pas non plus à l'Orateur , & ne lui est pas absolument nécessaire. Cela peut s'entendre de la Rhétorique : &

T 5

alors,

Mrs. Ar-
naud & de
Sillery,

ib. p. 324

Des. Ar
mand & de
Billet.

alors, c'est dire qu'on est éloquent quand on possède l'Art-oratoire; Est-ce le moyen de faire entendre que cet Art est inutile? Qu'est-ce enfin, qu'être bien plein & bien pénétré de sa matière? Est-ce en être parfaitement instruit & la posséder? Est-ce en être touché? Le premier n'est point nécessaire, comme il paroît par l'exemple même de M. Du Bois qui est éloquent sur une chose qu'il n'entend pas, & qui est la nature de l'Éloquence même; il lui suffit de paroître la bien entendre: Le second l'est encore moins, comme on le voit par l'exemple des Prédicateurs dont parle Saint Augustin, qui ne sont point touchés des choses dont ils veulent que les autres le soient: ils font semblant de l'être, & par là ils profitent aux autres; mais ils ne le sont pas, & par là ils sont nuisibles à eux-mêmes. Ils profiteroient même à plus de personnes, s'ils étoient véritablement persuadés (1). La raison de cette doctrine est évidente. Un Orateur est dans l'erreur de bonne foi, & il la donne très-éloquemment pour la vérité; il connoît la vérité, & il la fait valoir de même, soit parce qu'il l'aime, soit par d'autres considérations; ce qu'il fait de bien ou de mal dans les choses qu'il persuade, ne change rien à la nature de l'Éloquence, qui est une épée à deux tranchans.

Id. p. 339. Que deviennent donc ces autres propositions

à Multis itaque profant dicendo quæ non faciunt.

positions de M. du Bois? *Un bon esprit*, Mrs. Ardit-il, *est infailliblement éloquent de la manière qu'il faut l'être*, c'est-à-dire, *sans* ^{naud & de Silleri} *penser à l'être*, & par la seule direction de sa disposition intérieure qui le conduit à elle-même à tout ce qui se peut désirer en fait d'Eloquence. Elle y conduit même si sûrement, ajoute-t-il, elle lui fait garder de si justes mesures, que les règles de l'Eloquence n'ont été tirées que de ce qu'on a observé dans ceux qui étoient éloquens de cette sorte. Il soutient encore, qu'on est parfaitement éloquent avec cela seul; qu'on ne l'est jamais véritablement sans cela: que les Prédicateurs qui sont pleins des vérités de la Religion & des principes sur quoi elles sont fondées, ne sauroient manquer ni de mettre ces saintes vérités dans leur jour, & de les exposer de la manière la plus propre à les faire recevoir; ni de les appuyer de preuves directes & naturelles, qui en convainquent l'esprit; ni d'en faire voir les conséquences, & de les réduire en systèmes clairs & précis que les Auditeurs puissent remporter & dont ils puissent faire usage; que l'ordre Géométrique est toujours gardé dans leurs discours, parce que c'est l'ordre de la raison.

Toutes ces propositions se détruisent en peu de mots, premierement par l'exemple de Démosthène, de Saint Augustin, de Cicéron, qui font profession ouverte dans plusieurs de leurs Discours de vouloir

Sed longè pluribus prodesse, faciendo quæ dicunt.
Res. sur l'Eloq. pag. 355. & 356.

M. Ar. vouloir être éloquents. En second lieu, parce qu'avec le génie, l'Art est encore nécessaire, & que sans cela on n'est point parfaitement éloquent. En troisième lieu, parce qu'on voit des gens qui sont fort pleins de leur matière en un sens, & qui ne sont point éloquens ; & d'autres qui sont éloquens, sans être, en certains sens, pleins de leur matière ; M. du Bois en est un exemple. Enfin, parce que l'ordre Géométrique, tout excellent qu'il est en certains cas, comme dans la Dissertation de M. Arnaud, seroit très-impertinent en certaines causes, quelque bonnes qu'on puisse d'ailleurs les concevoir ; parce que la mauvaise disposition de l'Auditeur s'y oppose, & qu'il ne faut pas aller à lui à visage découvert. La méthode géométrique est toujours la méthode de la raison dans l'ordre de l'esprit, c'est-à-dire, dans les choses de spéculation ; mais non pas dans l'ordre du cœur, c'est-à-dire, dans les choses de goût, de sentiment & de pratique. Aussi M. du Bois lui-même n'a-t-il pas gardé cette méthode géométrique ; puisque rien ne lui est plus contraire que la confusion des idées & les équivoques, dans lesquelles on tombe, ou par erreur comme lui, ou par malice comme d'autres.

Telles sont les idées de M. du Bois, & tels sont les principes de M. Arnaud. Qui s'imagineroit qu'il y eût au monde un homme d'esprit, capable d'hésiter à prendre parti pour l'Eloquence ? Voici néanmoins, non pas M. De Boissimon, mais

mais le P. Lamy qui vient à la charge. *Mrs. Ar. Silleri.*
 Comment y vient-il ? Il paroît sur le *naud & de*
 champ de bataille, armé de tout son cou-
 rage, armé de sa propre autorité, c'est-
 à-dire de l'autorité d'un Philosophe cé-
 lèbre, Auteur de cinq gros Volumes qu'il
 a composez touchant la connoissance de
 l'homme, qui a (si on la prend bien,)
 tant de rapport avec l'Eloquence, sans
 parler de je ne sai combien d'autres Ou-
 vrages dans lesquels on voit une étude
 infinie de la diction : il paroît enfin armé
 & des raisons de M. du Bois, & d'au-
 tres encore de même trempe. Il vient
 ainsi au secours du vaincu. Et comme
 si celui-ci n'avoit perdu sa cause, que
 pour ne l'avoir pas renduë assez mauvai-
 se, le P. Lamy outre, de gayeté de cœur,
 les propositions de M. du Bois. Il a-
 vance que *la Rhétorique est capable de cor-*
rompre l'esprit & le cœur ; il use de tous
 les tours imaginables pour soutenir ce
 qu'il a avancé ; il mêle la retenüe & la
 fierté en l'avancant ; il se restraint d'a-
 bord à dire *qu'il n'interdit la Rhétorique*
qu'aux Solitaires, & même que *c'est la faus-*
se Rhétorique qu'il leur interdit ; il déclare
 ensuite *qu'il parle à tout le monde*, & que
c'est la meilleure Eloquence qu'il condamne ;
 il peint la bonne & la mauvaise au ha-
 zard, comme avoit fait M. du Bois, par
 des traits ou imaginaires, ou réels, qu'il
 louë ou qu'il blâme sans qu'il paroisse
 savoir pourquoi ; il dit & se dédit com-
 me il lui plaît, il défie tout le Parnas-
 se * & tous les Colléges de se soulever
 contre

* On verra
 ci-après les
 preuves de ce
 qui est ici a-
 vancé.

Mrs. Ar- contre lui, comme s'il n'en vouloit qu'**aud & de** eux, afin de se rendre le Public plus fa-
Miller, vorable; il lève ensuite le masque, & dit qu'il en veut à *l'Eloquence des Prédicateurs, à celle des Avocats, à celle de Cicéron, à celle qui emploie la différence des styles selon les matieres, parce qu'elle est effectivement nuisible, lors même qu'elle défend la bonne cause, il dit que même en ce cas elle est le poison de l'intelligence, qu'elle ébranle l'imagination, qu'elle falsifie le goût naturel de la vérité, qu'elle emploie des images sensibles & des métaphores, qui sont des ombres infernales, & réveillent les playes du péché; qu'elle est l'Art de convaincre à force de passionner, l'Art de persuader sans raison, l'Art de n'être point naturel & de substituer l'artifice à la nature, l'Art de ne parler à l'esprit que par l'imagination, & de graver dans le cerveau de profondes traces des moindres objets.*

Sur cela l'illustre Prélat à qui'il avoit envoyé ses Livres, lui représente dans ses Lettres, qu'il attaque la Rhetorique en général, & par conséquent la bonne; qu'il attaque même celle-ci directement, & plus directement que la mauvaise; qu'il lui attribue des défauts qu'elle n'a pas; qu'il prend des choses très-loüables pour des défauts; qu'il est dans une perpétuelle confusion d'idées, de même que M. du Bois; que les passions qu'il blâme, sont un caractère de la vraie Eloquence, qui ne peut convenir à la fausse, & c'est un des endroits les mieux touchés. En un mot,

on peut assurer que le Prélat a dit tout ce qui se pouvoit dire en deux Lettres, qui sont d'ailleurs écrites très-poliment. Mrs. Arnaud & de Silléri.

C'est le jugement qu'en a porté l'Auteur* de la Préface qui est au devant des Oeuvres posthumes de M. de Maucroix, dans une note qu'il a mise en passant sur un endroit d'une réponse que fait M. de Maucroix à la Lettre de M. Despreaux dont j'ai parlé. " J'ai lu, dit M. de Maucroix, la Dissertation de M. Arnaud sur la Préface du Dévot. Je fus fâché en la lisant de n'être pas un peu plus vindicatif que je ne suis. Car j'aurois eu bien du plaisir à voir tirer de si belle sorte les oreilles à mon homme. Qu'auroit-il pu répondre à tant de bonnes raisons qui détruisent son ridicule système d'Eloquence, &c. * M. l'Abbé Thouliez, Oeuv. Posth. p. 362.

En cet endroit l'Auteur de l'Edition fait une remarque en ces termes : " Le P. Lamy Benedictin, dans les Traitez de la connoissance de soi-même, & dans ses éclaircissemens sur ces Traitez, se déclara contre la Rhétorique, ou plutôt contre l'Eloquence, à l'exemple de M. du Bois. M. l'Evêque de Soissons le réfuta aussi vivement que poliment; & l'Ouvrage de cet illustre Prélat fut imprimé en 1700 avec la Dissertation de M. Arnaud, & une Préface du P. Bouhours dans un Recueil qui a pour titre *Réflexions sur l'Eloquence.* M. l'Abbé Thouliez. Ibid. p. 363.

FRANÇOIS VAVASSEUR

JESUITE,

*Contemporain du P. Rapin, & Auteur
du Livre qui a pour titre De Ludica
Dictione.*

Le P. Vavasseur.

JE reviens sur mes pas pour parler du P. Vavasseur, & comme, dans le cours de l'impression de ce Volume, je trouve sous ma main un morceau qui le regarde & que j'avois égaré, j'aime mieux le placer un peu hors de son rang, que de ne pas lui donner un article particulier, puisqu'il est trop généralement estimé, pour que j'en use autrement à son égard.

* De Ludica Dictione.

Ce Pere a écrit contre le Burlesque*, & a montré que c'est un genre d'écriture inconnu aux bons Auteurs Anciens & Modernes. Comme le sujet lui paroissoit assez petit, il a tâché de le relever par des richesses étrangères, par des digressions agréables & diversifiées, par des réflexions sur l'ancienne Grece, ou sur l'ancienne Rome. Il prend un soin particulier d'arrêter son Lecteur sur ce que cette méthode lui fournit de plus beau, & de meilleur goût. C'est entre autres, par où il fait tout rentrer dans son premier dessein, qui étoit de détourner les hommes d'une chose aussi mauvaise & aussi impertinente que le Burlesque. Il

y a répandu encore divers jugemens sur Le P. Vasse-
différens Auteurs; il a établi l'idée qu'on vasse-
doit avoir de tout ce qui s'appelle la
belle ou la fine & délicate raillerie.
C'est l'idée qu'il donne lui-même de son
Ouvrage, tant par son titre, que par sa
Préface. Cela joint à d'autres remarques
qu'il fait sur diverses choses qui regardent
la Rhétorique, le met au rang des
Auteurs qui font la matiere de mon Rec-
ueil.

A ce que je viens de dire de son Ou-
vrage, j'ajoute encore après lui, qu'il
montre que le Burlesque a été odieux
aux Grecs les plus portez à faire rire;
qu'il l'a été de même aux Latins, qu'en
un mot on n'en trouve aucun vestige,
& que si c'étoit un style dont on pût
user sans se déshonorer, les Rhéteurs,
les Critiques, les Auteurs Philologues,
en auroient donné des règles, mais qu'ils
n'en ont point donné; au contraire, qu'on
l'y trouve par tout proscrit comme infame,
aussi-bien que dans l'Ecriture Sainte
& dans les Peres.

Il s'attache plus à Cicéron qu'à aucun
autre Auteur, dans le dessein de montrer
qu'il a aussi bien entendu la raillerie que
les Grecs, qu'il l'emporte même sur tous
en ce point; mais qu'il n'a rien dit du
Burlesque, & qu'il ne l'a point employé.

Il finit son Traité en établissant que
rien ne peut obliger aucun Ecrivain à se
souiller par l'usage d'une aussi mauvaise
chose, au lieu que tout oblige à l'évi-
ter.

Cet

Le P. Vavasseur.

Diff. de B.
T. 1. p. 263.
dans les
Rem. col.
A.

Cet écrit du P. Vavasseur est tel, qu'en core que M. Bayle y relève quelque fau te, & qu'il le cite pour un exemple qui prouve que ceux qui ont le plus de lec ture & le plus de recueils, tombent quel quefois dans des oublis assez étranges, il ne laisse pas de dire que c'est un ex cellent *Traité*; & il parle toujours avec estime de l'Auteur, lorsqu'il a occasion de faire mention de lui.

On sait que ce fut Balzac qui le por ta à écrire sur cette matière (1). & son motif étoit le ravage que faisoit le style Burlesque dans la Langue Française.

M. Boileau le décrit, ce ravage, dans le premier chant de l'Art Poétique.

*Au mépris du bon-sens le Burlesque offensa
Trompa les yeux d'abord, plût par sa nouveauté;
On ne vit plus en vers que pointes triviales.
Le Parnasse parla le langage des Hales.
La licence à rimer alors n'eut plus de frein;
Apollon travesti devint un Tabarin,
Cette contagion infecta les Provinces,
Du Clerc & du Bourgeois passa jusques aux Princes;
Le plus mauvais plaisant eut ses Approbateurs;
Et jusqu'à Daffouci, tout trouva des Lecteurs.*

En effet, comme l'observe, sur ces Vers,
l'Au

1 Quid de ludicro hoc, ut vocant, scribendi ge nere, & ut ego interpretor, de hoc nugarum ludo, sentit

l'Auteur * des Notes curieuses qui enrichissent aujourd'hui les Ouvrages de M. Boileau, le style Burlesque fut extrêmement en vogue depuis le commencement du dernier siècle jusques vers l'an 1660. qu'il tomba †.

Balzac dans la Dissertation qu'il adresse au P. Vavasseur, fait parler un de ses amis contre ce style d'une manière très-sévère: " La bonne raillerie, dit cet A-
 „ mi, est une marque de la bonne nais-
 „ sance, & de la bonne nourriture; est
 „ un effet de la raison vive & réveillée;
 „ instruite par l'étude, & polie par le
 „ grand monde. Etant bien apprise com-
 „ me elle est, elle ne choque, ni la cou-
 „ tume, ni la bienséance; en se jouant
 „ même, elle conserve quelque dignité;
 „ elle vient de l'esprit, & va à l'esprit,
 „ sans travail & sans agitation. Celle-ci
 „ au contraire (c'est-à-dire le style Bur-
 „ lesque) qui veut qu'on écrive d'une
 „ façon, que personne n'oseroit parler,
 „ n'a rien d'ingénieux, n'a rien de no-
 „ ble, n'a rien de galant. Ni l'heureux
 „ naturel, ni le vrai Art, ni la teinture
 „ de la sage Antiquité, ni l'air de la
 „ belle Cour ne se reconnoissent point
 „ en cette raillerie. Elle anime une car-
 „ casse pour obliger les gens à avoir de
 „ l'attention; c'est-à-dire, elle use de ma-
 „ chine, faute d'esprit: Manquant de l'a-
 „ gréa-

Le P. Vavasseur.
 * M. Brossette Avocat
 & homme de mérite,
 fort estimé de tout le monde, & grand ami de feu M. Despreaux.
 † Boil. Edit. de Gen. in 4^e pag. 294.

sentiât Vavassor, interrogatus à Balzacio, scire interest Reipub. Literariz. Balz. à la fin de sa 29. Dissert. critique.

Le P. Va- „ gréable & du beau , elle employe l'é-
 vaissenc. „ trange & le monstrueux ; & ainsi pré-
 „ supposé qu'elle fasse rire , je soutiens
 „ qu'elle fait rire , par force & violent-
 „ ment *.

* Balz. Dir-
 fect. Crit.

29. Dans le
 T. 2. in fol.
 p. 686.

Ibid. p. 685.

C'est ainsi que parle l'ami de Balzac.
 Qu'entendoit-il par le Burlesque ? Il le
 fait d'abord connoître par ces paroles qui
 commencent son Discours. " Ne sa-
 „ roit-on rire en bon François & en style
 „ raisonnable ? Pour se réjouir , faut-il al-
 „ ler chercher un mauvais jargon , dans
 „ la manière des choses passées , & tâcher
 „ de remettre en usage des termes que
 „ l'usage a condamnez ? Est-il impossible de
 „ donner un spectacle aux Sujets de Louis
 „ quatorzième , à moins que de remuer
 „ un Fantôme qui représente le regne de
 „ François premier , à moins que d'évo-
 „ quer l'ame de Clément Marot , & de
 „ desenterer une Langue morte ?
 „ Avoir recours à Marot , dit-il ensuite ,
 „ & au siècle de Marot , pour plaire aux
 „ gens de ce siècle ici , c'est trop se dé-
 „ fier de soi-même , & ce n'est pas as-
 „ sez estimer son siècle. L'Antiquité ne
 „ doit pas être imitée par cet endroit-là.
 „ On auroit autant de raison de prendre
 „ les modes des habillemens dans les
 „ vieilles tapisseries , & de porter les res-
 „ tes de son trisayeul.

On voit que cet Ami de Balzac ne
 distingue point le Burlesque du style Ma-
 rotique. M. Boileau n'a pas confondu
 ces deux choses , comme il paroît par ces
 vers-ci qui suivent ceux que j'ai déjà rap-
 portez.

Mais

*Mais de ce style enfin la Cour désabusée
 Dédaigna de ces Vers l'extravagance aisée ;
 Distingua le naïf du plat & du bouffon ,
 Et laissa la Province admirer le Typhon.
 Que ce style jamais ne souille votre Ouvrage ,
 Imitons de Marot l'élégant badinage ,
 Et laissons le Burlesque aux Plaisans du Pont-neuf.*

Le P. Vavasseur.
 Dans l'Art
 Poët. Chant
 1.

Il est évident que M. Boileau ne pense pas comme l'Ami de Balzac sur le style de Marot. Il ne pense comme lui, que sur l'extravagance & la facilité du Burlesque. Car cet Ami dit encore : Je „ ne m'étonne pas qu'un semblable genre ^{ubi suprà p. 686 & 687.} „ re d'écrire ait été suivi, & qu'il ait „ fait secte. Coûtant peu à l'esprit, & „ ayant été trouvé commode, par ceux „ qui ne pouvoient pas réussir en l'autre, „ la facilité lui a donné cours, & a „ rempli les Villes & la Campagne, d'un „ nombre infini de mauvais Rimeurs.

C'est ainsi que les deux Auteurs en question conviennent sur ce point, ce qui est bien à remarquer, pour montrer aux jeunes gens combien ils doivent fuir le Burlesque. Et je n'hésite point à dire que nous pouvons pareillement sur cela convenir avec ces deux Auteurs. A l'égard du point qui les divise, il reste à voir, & ce qu'a pensé Balzac ainsi que le Pere Vavasseur, & ce que nous devons penser sur cet article.

Pour ce qui est de Balzac & du P. Vavasseur, l'Auteur des Notes sur les Ouvrages de M. Boileau, obser-

Le P. Va-^{ve *} premierement que M. Naudé :
 vasseur[„] cru faire honneur à Marot, en le fai-
^{* Ubi supra} sant passer pour un Poète burlesque.
 pag. 295.[„] Il ajoute que M. Balzac & le Pere
 Dans son[„] Vavaisseur semblent avoir fait consister
 Mascovet p.[„] le principal caractère de ce genre d'é-
 166.[„] crire dans l'imitation de l'ancien lan-
[„] gage, & particulièrement dans celle de
[„] Clement Marot; jusques là, ajoute-t-
[„] il, que Balzac a dit que s'il falloit ir-
[„] rémissiblement que le style de Marot
[„] & que le genre burlesque périssent, il
[„] demanderoit grace pour *les Aventures*
 Ouvrage de[„] *de la Souris*†, pour la Requête de Sca-
 M. Sarra-[„] ron au Cardinal, & pour celle des
 zin.[„] Dictionnaires à l'Académie *. Ce sont
^{* Ouvrage} là en effet les paroles de Balzac, à quoi
 de M. Mé[„] l'Auteur des Notes auroit pu ajouter les
 page.[„] termes Latins dont Balzac se sert enco-
 re, lorsqu'il invite le P. Vavaisseur à dire
 son sentiment sur ce genre d'écrire. Je
 cite ces mots Latins au bas de la page (1).
 Il y attaque Marot comme un Poète bur-
 lesque & comme un mauvais Plaisant.
 Voilà donc trois suffrages pour l'Ami de
 Balzac, savoir Balzac lui-même, le P.
 Vavaisseur, & M. Naudé.

D'un autre côté l'Auteur des Notes
 se déclare contre eux en ces termes:
 „ Le véritable caractère du Burlesque,
 „ dit-il, n'a pas été suffisamment connu
 „ de ces Ecrivains, si judicieux d'ailleurs
 „ & si célèbres: Car, placer Marot par-
 „ mi

† Si teste maximo & sagacissimo Criticorum (Ho-
 ratio) sales & numeros Plauti nos stultè mirati sunt
 Remi Nepotes; rectè & sapienter laudabunt nostri
 homines

, mi les Poëtes burlesques , & donner Le P. V41
 , aux trois pieces reservées par Balzac, vassieur.
 , le nom de Poësies burlesques ; c'est
 , confondre le naïf avec le bouffon , &
 , l'agréable avec le ridicule , entre les-
 , quels il y a une distance que l'on ne
 , sauroit mesurer.

Ainsi s'explique l'Auteur des Notes. Ses paroles contiennent un jugement que je n'ai pas dû omettre , & sur Balzac & sur le P. Vavasseur qui ont écrit du Burlesque , & dont le dernier fait le sujet de cet Article. D'un autre côté , dans ces mêmes paroles , l'Auteur des Notes se déclare pour M. Boileau , & distingue comme lui le style Burlesque du style de Marot. Quel parti faut-il que je prenne , sinon le plus raisonnable , qui est celui & de M. Boileau & de son Commentateur ? Je crois même que c'est plutôt le sentiment de tout le monde , parce qu'il ne paroît pas que personne ait repris le Poëte sur ce article.

Il s'ensuit de ce que nous avons dit , que Balzac & le P. Vavasseur dans ce qu'ils ont écrit du Burlesque , ont manqué à une chose essentielle , qui est de bien faire connoître le sujet dont ils écrivoient. Car ce que Longin a dit des beautez que l'Art nous montre pour les faire rechercher , je l'applique sans difficulté aux vices que l'Art aussi veut faire éviter. *Quand on traite d'un Art* , dit Lon-

gin ,

homines inconditos Maroti sonos , frigidas argutias , & obsoletam barbari sæculi dicacitatem. Balz,
ubi supra,

Le P. Vavasseur. gin, il y a deux choses à quoi il faut toujours s'étudier. La première est de bien faire entendre son sujet. La seconde que je tiens au fond la principale (c'est Longin qui parle), consiste à montrer comment & par quels moyens ce que nous enseignons se peut acquérir. Balzac & le P. Vavasseur ont donc manqué à la première. Pour la seconde dont le but est ici, non pas de nous faire parvenir au Burlesque, mais de nous le faire éviter, l'un & l'autre semblent y satisfaire en recommandant, comme ils font avec soin, la belle, la fine & délicate raillerie; car c'est nous porter à fuir le vrai Burlesque qui ne consiste qu'en pointes ou expressions froides, triviales, grossières, & quelquefois mêmes pleines d'ordures, toutes choses qui ne peuvent plaire qu'à la canaille. C'est ce style sans doute qu'Horace proscriit avec force dans son Art Poétique lorsqu'il parle de la Satyre Dramatique, ainsi que des Faunes & autres Divinitez champêtres qu'on y faisoit entrer comme des personnages propres à divertir le Spectateur. Ce Poète veut qu'ils divertissent noblement, d'une manière qui soit agréable aux gens d'honneur, & non à la vile populace. Son précepte sur cela est si précis, qu'il fera la condamnation de tous ceux qui en écrivant parmi nous,

*Il y a sur ce-
la 26 vers
dans Horace
qu'on peut
voir, & qui
commencent
environ au
vers 220 de
l'Art Poé-
tique.*

1 Cense ergo tu, de quo nuper hoc Apo'lo responsum dedit (ita Delphis per Literas significatum est) FRANCISCUS VAVASSOR JACOBI SIMON,

nous, donnent dans la grossiereté & dans l'ordure. Le P. Vavasseur.

Au reste ce qui manque au P. Vavasseur ne doit pas nous empêcher de rapporter l'éloge que lui donne encore Balzac, en l'invitant à écrire sur cette matière, ne fut-ce que pour la manière fine dont cet éloge est tourné, sans néanmoins que je veuille répondre si cet éloge n'est qu'un simple compliment ou si c'est une exacte vérité. *Dites-nous donc votre sentiment*, dit Balzac au P. Vavasseur, *vous pour qui Apollon vient de rendre un Oracle qu'on nous écrit de Delphes, lequel ordonne que François Vavasseur soit legataire universel de Jacques Sirmond (1).* Il veut dire que c'étoit au premier à remplacer le second, c'est pourquoi il ajoute. *Nous pouvons le pleurer, le Pere Sirmond, mais si vous écrivez, nous ne pourrions point nous appercevoir de sa perte.* C'est cette partie sur laquelle je laisse au Lecteur à juger si c'est ou une exacte vérité ou un simple compliment.

R E-

SIRMONDI EX ASSE' NÆRES ESTO. Ille quidem lugeri potest: te scribente desiderari non potest.

R E G L E S

DE LA BONNE ET SOLIDE

P R E D I C A T I O N .

1701.

Anonyme.

VOici l'Ouvrage d'un Auteur qui se fait estimer par ses lumières, par son zèle, & en même temps par sa modestie, en tout ce qui ne regarde précisément que la Morale. Il ne seroit pas moins estimable pour ce qu'il dit sur l'Eloquence, s'il eût aussi bien entendu cette matière, qu'il entendoit l'autre. Car on remarque par tout, que son intention est droite, qu'il cherche la vérité, qu'il croit la dire, & qu'aucun respect humain n'étoit capable de la lui faire alterer. Qu'on en juge par la manière dont il s'explique sur la fleurie.

P. 115.

„ Qu'il est facile, dit-il, si on n'y prend
 „ bien garde, de tomber dans ce vice de
 „ la flaterie ! Moi-même, qui en avertis,
 „ & qui le combats ici, à peine ai-je pu
 „ m'en garantir : j'avois dédié ce Livre
 „ à un célèbre Prélat ; j'en destinois un
 „ autre qui porte pour titre *Réflexions*
 „ *morales*, &c. à un grand Prince ; &
 „ quoique ces deux illustres personnes
 „ aient du mérite, pourtant parce que
 „ la sincérité est de telle sorte bannie de
 „ la bouche des hommes, qu'à moins
 „ qu'on

„ qu'on ne flatte beaucoup les Grands, Anonymes
 „ en rehaussant extrêmement leur mérite,
 „ ou, en leur attribuant des vertus qu'ils
 „ n'ont peut-être pas, on ne plaît pas :
 „ je m'en suis déporté, & je ne pense
 „ pas que l'envie me prenne davantage
 „ de dresser des Epitres dédicatoires, si
 „ je fais d'autres Livres. Je donne même
 „ cet avis aux Ecrivains & aux Prédica-
 „ teurs (ceux qui le goûteront pourront
 „ s'en servir) de s'épargner autant qu'ils
 „ le pourront, de louer en Chaire ou
 „ par écrit les personnes de qualité, &
 „ les Communautés ; parce que, ou il
 „ faut mentir & trahir son sentiment par
 „ les fausses louanges qu'on donne à ceux
 „ qu'on a entrepris de louer, ce que la
 „ vérité Chrétienne ne permet pas ; ou
 „ si on ne fait pas cela, si on n'ampli-
 „ fie pas étrangement le mérite de ses
 „ Heros, ou de ses Patrons, on ne con-
 „ tente pas leur délicatesse, on ne satisfait
 „ pas l'esprit des Savans”. C'est ainsi que
 l'Auteur s'exprime sur cet article ; & l'esprit
 qui regne dans le peu de mots que je
 viens de rapporter, se fait sentir dans tout
 l'Ouvrage, aussi bien que cette espece de
 négligence dans le style, qui annonce
 d'abord assez clairement les sentimens de
 l'Auteur touchant la bonne & solide ma-
 niere de prêcher. Car je crois qu'il se-
 roit content si on prêchoit comme il é-
 crit.

Ces sentimens lui sont communs avec
 d'autres Ecrivains, vénérables comme lui,
 par leur pieté aussi bien que par leurs

Anonymous. hautes connoissances; mais qui n'avoient pas assez considéré non plus que lui ce qui convient à la Prédication. Aussi n'est-il d'accord sur cela ni avec les Peres qui ont traité cette matiere, ni avec lui-même. Je le dis librement, persuadé, sur l'idée que j'ai de sa vertu, que, s'il vit encore, il ne s'en offensera pas; & je crois pouvoir aisément montrer ce que j'avance, quand j'aurai marqué & l'étendue qu'il donne à ce qu'il appelle *ministere de prêcher*, & les bornes dans lesquelles je le renferme.

Première & Seconde Partie de son Ouvrage. Je ne comprends sous ce mot ni *l'autorité*, qui sied si bien à la Prédication; ni *la probité*, qui en fait ou la gloire ou le premier fondement; ni *la constance*, qui l'anime, ni la *prudence* qui la régle. L'Auteur embrasse toutes ces choses sous une même idée generale; & comme l'autorité n'est pas seulement une émanation du ministère, mais encore de la dignité du Ministre, il montre, dans sa premiere Partie, l'obligation où sont les Prélats & les Curez de satisfaire non par d'autres, mais par eux-mêmes, autant qu'ils le peuvent sans se flatter, au ministère de la Prédication. L'Ecriture, les Peres, la Tradition, les Conciles, les Théologiens, la raison enfin & le zele ne lui manquent pas dans une si belle matiere. Je passe pourtant tout cela, parce qu'une matiere si propre à un Orateur qui voudroit prêcher, ne doit pas arrêter un homme comme moi qui ne considère que les régles de l'Art oratoire. C'est pourquoi je passe
de

de même, tout ce que l'Auteur dit touchant la probité, le courage, & la prudence, qui sont ensemble si nécessaires au Prédicateur. C'est assez qu'on sache que l'Auteur, puisant dans les mêmes sources, dit des choses très solides sur ces trois articles, aussi bien que sur le premier.

A quoi je m'arrête, c'est la *Composition & le style*, ou le soin de tourner, de polir, de perfectionner le Discours. Et c'est sur quoi l'Auteur ne me paroît pas aussi éclairé, que sur les devoirs de la vie ; de sorte néanmoins qu'en rejetant d'un côté ce qui est bon, il le rappelle d'un autre sans y penser.

Pour nous en convaincre, remarquons *Pres. p. 4*
que, de son aveu, les *Prédicateurs au-* *ad calcem.*
jourd'hui annoncent encore le même Evan-
gile, les mêmes veritez que les Apôtres ont
prêchées: & qu'il n'y a que deux choses
à quoi il trouve à redire; l'une, que
les Ministres de la parole de Dieu ne sont *ib. p. 5.*
pas les mêmes; l'autre, que leur maniere
de prêcher est aussi bien différente.

Les Ministres ne sont pas les mêmes; *ibid.*
parce que les premiers Prédicateurs étoient
vénérables, par leur mérite, par le rang
illustre qu'ils tenoient dans l'Eglise & par
la pureté de leur vie qui sostenoit merveil-
leusement leur Prédication. C'est ainsi qu'il
demande cette fermeté de courage, cet-
te probité, cette prudence, & enfin cet-
te autorité dans ceux qui annoncent l'E-
vangile.

La maniere aussi de prêcher est bien
V 3 diffé-

différente, parce que les Apôtres & ceux
 anonyme. qui ont marché sur leurs traces, n'ap-
 bid. portoient guère d'autre préparation à la Pré-
 dication, que la Prière; ils ne méditoient
 point un discours poli, mais ils parloient
 selon qu'ils étoient inspirés par le saint Es-
 prit: ils exposoient simplement les mystères
 de la Foi; ils annonçoient fortement aux
 Pêcheurs les veritez terribles de la Religion
 chrétienne. C'est cette méthode qu'il a
 dessein de faire revivre: il s'en explique
 Bid. p. 6. en ces termes: *Malheur à moi, si au-
 lieu de défendre l'ancienne & véritable ma-
 nière de prêcher Jésus-Christ; que les A-
 pôtres ont observée, je voulois en inventer
 une nouvelle, & enchevêtré encore plus la pu-
 blicque de la Prédication qui ne s'est que
 trop raffinée.*

Qu'est-il besoin de discours? Il est clair
 que l'Auteur peche d'abord dans le prin-
 cipe. Il manque de cette prudence qui
 règle la Prédication selon les temps. Car
 encore qu'on doive toujours s'y préparer
 par la prière, la voye néanmoins d'in-
 spiration est aujourd'hui extraordinaire;
 L. 4. de & selon S. Augustin, il ne faut s'y at-
 Doct. Christ. tendre, ni pour les choses qu'on doit
 n. 33. prêcher, ni pour la manière dont on doit
 les prêcher; il faut les apprendre des
 Maîtres, il faut les étudier, & compo-
 ser.

A l'égard de ce que les premiers Pré-
 dicateurs ne méditoient pas, comme il
 dit, un discours poli, le même Saint
 L. 4. de nous apprend que l'Eloquence se présent-
 Doct. Christ. toit à eux sans qu'ils la cherchassent;
 n. 8. mais

mais qu'aujourd'hui ceux qui veulent être éloquens, doivent la chercher; & qu'il est utile qu'ils la cherchent, parce que sans elle ils font beaucoup moins de fruit. Où doivent-ils la chercher? Il n'y a point de doute qu'ils ne la trouvent dans les Livres Saints; ce qui seul, quand même il n'y auroit point d'autre raison, les autorise suffisamment à l'employer. Mais il faut quelque précaution dans cette recherche. Car dans l'Ecriture il y a une Eloquence si propre aux Auteurs canoniques, qu'elle ne peut convenir à d'autres; de sorte que ce n'est point là, celle que le Prédicateur doit y chercher; il n'y auroit pas de prudence: mais il doit en imiter une autre qu'on y trouve aussi, qui leur est commune avec les Auteurs profanes, fondée sur les mêmes principes, qui instruit, qui plaît & qui touche, employant pour cela la simplicité du style, la politesse, & la force.

Voilà d'abord ce que l'Auteur ne dé-
 mêle pas dans son principe. Il n'est pas surprenant que son Ouvrage présente de temps en temps de l'obscurité & de la confusion dans ses idées. *Je sai, dit-il, qu'il y a aujourd'hui un grand nombre de Prédicateurs excellens, mais je suis persuadé d'ailleurs qu'il y en a moins de bons que l'on ne pense. Comment y en a-t-il peu de bons, s'il y en a beaucoup d'excellens? Il n'a pas dû leur donner un titre si glorieux, si leurs Sermons ne sont pas de bonnes & solides Prédications. Plusieurs, dit-il, font grand bruit par leur éloquence*

ANONYME. *pompense & flatense; mais très-peu produisent du fruit: leurs piéces sont fort justes; mais peut-être qu'elles ne sont pas aussi solides que polies. Pourquoi? C'est que la*

IBID. p. 7. *Composition des Sermons doit-être sans aucuns ajustemens artificieux; que les réprimandes polies, raffinées, enveloppées de tant de traits d'éloquence ne touchent point, &*

PAG. 97. *n'opèrent aucune conversion, qu'un Sermon*

PAG. 118. *qui est fait avec tant d'artifice, & qui est paré des ornemens d'une Éloquence profane, n'a point d'onction, & est incapable de produire du fruit. Et afin qu'on ne croye pas qu'il ne condamne que l'excès ou la superfluité que les Payens mêmes ont condamnée, il s'exprime ainsi: Puisque*

PAG. 149. *la fonction du Prédicateur est toute spiri-*

150. *tuelle, & tout-à fait éloignée des actions du Barreau & du Théâtre, il s'ensuit évidemment que la methode des Ouvriers Evangeliques doit être différente de la maniere de baranguer des Orateurs seculiers.*

Qu'il s'en faut que Saint Augustin ne raisonne ainsi! qu'il s'en faut qu'il n'ait vû si évidemment cette consequence! puisqu'au contraire, il pose pour principe qu'un Orateur chrétien doit faire tout

L. 2. de Doct. Christ. n. 6. *ce que les Rhéteurs enseignent qu'il faut faire pour persuader ceux à qui l'on parle. Et en effet, qu'enseignent-ils? Qu'il faut conseiller le bien, & dissuader le mal; se concilier les esprits; encourager les timides; réprimer les emportez; faire comprendre de quoi il s'agit; instruire les Auditeurs de ce qu'ils ne savent pas; prou-*

ver

ver ce qui a besoin de preuves ; exciter Anonyme.
les lâches, & les faire sortir de leur engourdissement. C'est-là, que sont nécessaires les supplications, les reproches, les figures marquées, vehementes, capables de donner du mouvement à ceux qui n'en ont point, & d'arrêter ceux qui en ont trop, en un mot d'enlever l'esprit & de triompher du cœur.

Mais ce n'est pas Saint Augustin seulement qui pense autrement que l'Auteur, c'est l'Auteur lui-même, puisque, comme je l'ai déjà dit, ce qu'il rejette d'un côté, il le rappelle de l'autre sans y penser. En effet après avoir chassé en quelque façon l'Eloquence de la Chaire, ne l'y rappelle-t-il pas de nouveau, lorsqu'il dit *que Saint Ambroise prêchoit éloquentement & avec beaucoup de fruit ?* ou qu'au dernier Jugement Dieu demandera aux Ecclesiastiques qui ne prêchent pas, *à quoi ils ont employé ces talens, cette intelligence, cette excellente doctrine, cette Langue diserte ?* Et ne nous porte-t-il point à étudier les règles des Auteurs profanes, lorsqu'il reconnoît, que Longin en a donné de bonnes pour la composition, & surtout pour le style sublime & énergique. Il fait plus ; car ce que ce Maître fameux conseille de faire lorsque l'on compose, qui est d'avoir devant les yeux les Orateurs les plus fameux, pour s'animer par leur exemple à parler comme eux ; notre Auteur, à l'exemple de ce Rhéteur, le conseille à tous les Prédicateurs en ces termes :

Amoyne.
Pag. 91.

„ Le même Rhéteur Longin exhor-
 „ tant les Orateurs qu'il avoit entrepris
 „ de former , à prendre de leurs senti-
 „ mens, & à se porter toujours à ce qu'il
 „ y a de plus sublime & de plus parfait
 „ dans l'art de parler, entre plusieurs
 „ motifs qu'il leur suggère pour les y
 „ engager, il leur présente celui-ci : Com-
 „ ment est-ce qu'Homere auroit dit cela ?
 „ Qu'auroit fait Platon, Démosthène, ou
 „ Thucydide s'il étoit question d'histoi-
 „ re ? Insistant davantage sur ce puissant
 „ motif : Que penseroient Homere & Dé-
 „ mosthène, ajoute-t-il un peu plus bas,
 „ de ce que je dis, s'ils m'écoutoient,
 „ & quel jugement se formeroient-ils de
 „ moi ? Leçon admirable, la plus effec-
 „ ce que ce Maître de bien haranguer
 „ pût jamais faire à ses Disciples, &
 „ qui est d'une merveilleuse instruction pour
 „ les Prédicateurs. Car voici comment
 „ ils doivent agir lorsqu'ils se mettent
 „ à composer un Sermon ; il faut qu'ils
 „ se disent : Comment est-ce qu'un Pro-
 „ phete, qu'un Apôtre, qu'un des an-
 „ ciens Docteurs & Evêques, traiteroit
 „ cette matiere que j'ai presentement en
 „ main, s'il avoit à la prêcher ? Que di-
 „ roit le Prophete Isaïe, l'Apôtre Saint
 „ Paul, Saint Ambroise, Saint Chrysos-
 „ tome, Saint Antoine de Pade, Saint
 „ Vincent Ferrier, s'ils devoient parler
 „ à l'Auditoire devant lequel je vais pré-
 „ cher, ou s'ils m'écoutoient pour exami-
 „ ner ma maniere d'annoncer la parole de
 „ Dieu, si elle est légitime & confor-
 „ me

„ me aux règles qu'ils m'ont laissées? Anonyme.

Ainsi s'explique l'Auteur. On voit bien qu'il ne démêle point la différence des Prophètes & autres Auteurs canoniques, d'avec les Prédicateurs ordinaires, comme il ne distingue point ailleurs la bonne Eloquence des Auteurs profanes, d'avec la mauvaise Eloquence des *Déclameurs* : mais on voit que voulant bien pag. 150. qu'on prêche aujourd'hui, comme prêchoient autrefois Saint Ambroise, Saint Chrysostome, & avant eux Saint Paul dont nous avons des discours très-éloquens dans les Actes, il consent qu'on employe l'Eloquence la plus parfaite, que les Orateurs séculiers ont cultivée, puisque Saint Chrysostome suivoit les mêmes règles que Saint Ambroise; que Saint Ambroise suivoit les mêmes que Saint Augustin, & Saint Augustin les mêmes que Cicéron, dont les règles se trouvent observées dans le discours de Saint Paul. Ce qui renverse ce que l'Auteur a avancé comme évident, *qu'il faut aux Prédicateurs une autre Eloquence que celle des Auteurs profanes.*

C'est ainsi encore, qu'on peut détruire par lui-même deux de ses propositions que j'ai rapportées; l'une, que les *Prédications aujourd'hui ne font plus de fruit*, car il reconnoît ailleurs que l'expérience montre le contraire; l'autre, que le peu de pag. 134. fruit qu'elles font est une preuve qu'elles ne sont pas solides, puisqu'il a soin de dire que quand même il arriveroit que notre *Prédication n'auroit persuadé personne*, elle

Anonyme, *ne serois pas pour cela, infructueuse.* Et ce
 pag. 146. qu'il ajoute, que l'Eloquence est un obstacle à la solidité aussi bien qu'au fruit qu'elle pourroit faire, se détruit par ce qu'il dit de S. Chrysostome, *qui s'animoit, dit-il, à prêcher toujours, quoiqu'en ne profitât point de ses Sermons, tout éloquens & tout solides qu'ils étoient.*

pag. 147.
 143.

Mais sans rapporter les paroles, cette simplicité de style qu'il demande dans les mystères de la Foi, cette force & ce courage qu'il exige dans la Morale, cette prudence qui fait discerner les temps, les lieux, les sujets, les personnes, & qui varie le style par rapport à toutes ces circonstances; qu'est-ce autre chose que tout cela, sinon la véritable Eloquence enseignée & cultivée par les Auteurs payens? Car quant aux *superfluités & aux affectations de paroles, d'ornemens, ou de pensées brillantes*, qu'il recommande d'éviter, tout cela ne convient non plus à l'Eloquence profane, à qui il l'attribue, qu'à l'Eloquence sacrée. Et toutes ces erreurs que je remarque doivent de plus en plus faire goûter les vérités opposées, qui deviennent plus claires, par la solution de ce qu'on dit de contraire.

l. 4. de
 Doct. Christ.
 n. 8.

Il faut donc s'en tenir au principe de Saint Augustin, qui dit qu'il y a deux sortes de Prédicateurs: les uns qui prêchent seulement avec sagesse, parce que tout ce qu'ils disent est bon; les autres qui prêchent de plus avec Eloquence, & qui profitent davantage, parce qu'ils suivent les préceptes de la Rhétorique. Aussi

suis-

Suis-je persuadé que le Traité dont je parle, seroit plus utile, non seulement, si ce qu'il dit de l'Eloquence étoit plus juste, plus vrai & plus exact; mais encore, si les bonnes choses de morale, qu'on y trouve sans nombre, étoient dites d'un style plus poli & plus correct. Il y a beaucoup d'endroits négligés, quoiqu'il y en ait d'éloquens. Mais une chose bien remarquable, c'est qu'il y en a même qui sont assez fleuris ! Tel est celui dont l'idée m'a paru divertissante, & où le Prédicateur ayant prêché contre les Dames sur le soin qu'elles prennent de s'ajuster & de s'orner, les Dames à leur tour le prêchent aussi sur le soin qu'il prend lui-même d'orner ses Sermons, & de les ajuster. Voici les termes :

„ Ces Prédicateurs diserts, dit-il, déclament souvent contre le luxe des femmes, parce que c'est un vice qui engendre de grands maux, & qui est la cause de la ruine de plusieurs ames, tant de celles qui donnent, que de ceux qui reçoivent le scandale. Mais croient-ils que les Dames, qui n'ont que trop d'esprit, & qui savent fort bien raisonner, ne se récrient pas contre leurs réprimandes, & ne tournent pas contre eux tous les plus forts argumens, qu'ils employent pour combattre leur luxe ? Vous criez, Prédicateurs, disent-elles en elles-mêmes, contre notre luxe ; mais y en a-t-il moins dans vos écrits que vous nous prêchez ici ? Vous condamnez nos parures &

synec. „ nos ajustemens superflus , le fard , le
 „ vermillon & les autres couleurs dont
 „ nous nous servons pour relever la beau-
 „ té de notre visage ; & vos discours
 „ sont tout fardez , tout remplis des faus-
 „ ses couleurs d'une Eloquence séculie-
 „ re , dont vous les parez pour nous
 „ plaire ! Vous blâmez nos cheveux em-
 „ pruntez ; & vos Sermons sont tous tis-
 „ sus & entrelacés d'ornemens étrangers !
 „ Le tour fastueux de nos têtes est-il
 „ plus condamnable , que le tour pom-
 „ peux & affecté de vos périodes aron-
 „ diées ? Vous nous reprochez que nous
 „ perdons beaucoup de temps à nous re-
 „ garder & à nous ajuster auprès d'un
 „ miroir : n'en mettez-vous pas autant à
 „ toucher , à retoucher , à embellir vos
 „ discours , sans pouvoir jamais vous
 „ contenter ? Otez donc tout l'artifice &
 „ tout le fard de votre style , vous serez
 „ alors en état de censurer le fard &
 „ l'excès de notre luxe ; parlez-nous sim-
 „ plement , & vous nous apprendrez par
 „ votre manière de prêcher simple & É-
 „ vangélique , à nous habiller avec mo-
 „ destie.

L'Auteur n'a pas pris garde que si
 c'est un défaut , qu'une diction ajustée ,
 c'est un défaut où lui-même est tombé
 ici , en le décrivant ; de sorte qu'il y a ,
 comme on dit , *eloquent contre lui-même*.
 Mais on pourroit rapporter des endroits
 de Saint Paul , où cet Apôtre parle de
 même fort polli , quoiqu'il y ait encore
 moins pensé que l'Auteur. Et en géné-
 ral

ral la maxime de Longin est vraie, qui **Anonyme**
 dit, que le *brillant de la diction ou des fi-
 gures n'est point vicieux, lorsque l'éclat de
 la pensée est encore assez grand pour obs-
 curcir celui de l'expression.*

L E P. L A M Y

de l'Oratoire,

Auteur du Livre qui a pour titre *la Rhé-
 torique ou l'Art de parler*, imprimé pour
 la quatrième fois en 1701.

C'Est un préjugé avantageux pour un **Le P. Lamy**
 Livre, de le voir passer quatre fois **de l'Orat.**
 sous la presse. Avant que l'Art de par-
 ler du P. Lamy fût arrivé à ce degré
 d'honneur, avant même qu'il eût vû le
 jour, & lorsqu'il étoit encore sur le mê-
 tier, un Prélat * d'un rare mérite, céle-
 bre Prédicateur, en ayant vû quelques es-
 sais, lui avoit donné de grands éloges.
 Depuis les premières Editions M. Bail-
 let * en a aussi parlé avec beaucoup d'esti-
 me. Nonobstant cet état de perfection
 où l'on jugeoit qu'il étoit d'abord, l'Au-
 teur l'a toujours retouché * lorsqu'il l'a
 fait r'imprimer; & il nous donne * la
 quatrième édition non seulement comme
 une édition nouvelle, mais comme un Ou-
 vrage tout nouveau. J'ai, dit-il, refondu
 l'ancien, je l'ai retouché par tout, aug-
 menté de nouvelles réflexions, d'exemples.

Enfin

* Le R. P. Mascaron nommé à l'Evêché de Tulle, depuis Evêque d'Agén, dans une Lettre à l'Aut. la-
 quelle est à la fin de la 4. Edit.
 * Jug. des Sav. T. 2. P. 3 p. 4.5.
 * Voyez l'a-
 vis de l'im-
 primeur, à la fin de la 4. Ed.
 Préf. p. 12.
 4. Edit.

Le P. Lamy
del' Orat.
* Ibid.

Enfin il nous le présente * comme corrigé suivant les avis de ses amis, les sentimens du Public, & ce que lui-même pouvoit penser, ayant atteint un âge où il devoit être plus capable de juger, & ayant profité de plusieurs excellens Livres, qui avoient paru depuis la troisiéme édition, ce sont ses termes.

La recommandation du Livre est d'autant plus grande, que l'Auteur étoit jeune lorsqu'il publia cet Ouvrage la première fois, & que tout jeune qu'il étoit, il se trouva pourtant en état d'apprendre à qui voulut le savoir, que les Maîtres ordinaires de Rhétorique donnent à leurs disciples la vaine esperance de les rendre éloquens par la seule connoissance de leurs préceptes; qu'ils font voir en cela qu'ils ne savent pas eux-mêmes ce qu'ils se mêlent d'enseigner; que de la manière qu'ils traitent la Rhétorique, elle est presque inutile*; qu'ils sont coupables de ce que nous n'avons pas un plus grand nombre de bons Ecrivains; * puisque s'ils avoient découvert les véritables principes de l'Art de parler, ceux qu'ils avoient instruits, auroient écrit d'une manière plus raisonnable.

Ce fut une chose curieuse dans le temps des premières éditions, de voir débiter ces pensées par un jeune Auteur au milieu des Maîtres célèbres qui remplissoient alors les Chaires de Rhétorique, & qui même de son aveu, ne donnoient à leurs disciples que les règles des Anciens, dont il ne parle point autrement que des Modernes.

» Les

„ * Les Maîtres de Rhétorique, dit-
 „ il, ne se sont appliquez, qu'à donner
 „ quelques préceptes pour persuader des
 „ Juges en plaidant dans un Barreau.
 „ Ils ne se sont attachez qu'à suivre ce
 „ que les anciens Payens ont écrit, qui
 „ n'ayant point d'autres Orateurs que des
 „ Avocats, leur Rhétorique n'étoit oc-
 „ cupée qu'à leur donner des préceptes.
 „ Quoique je ne juge pas ce qu'ils di-
 „ sent là-dessus, fort utile aux Avocats
 „ mêmes, je le rapporte sommairement.

Le P. Lamy
 de l'Orat.
 Liv. 3. c. 1.
 p. 304. 3.
 Ed. 6 366
 de la 4.

Il ne s'agit point ici du Paganisme,
 Le Pere Lamy pouvoit se dispenser de
 l'alléguer pour rabaisser. & les Maîtres
 respectables de l'antiquité, & tous ceux
 qui ne se sont attachez qu'à les suivre.
 Personne ne s'y est plus attaché que Saint
 Augustin. Ces manieres du P. Lamy
 tombent sur ce saint Docteur comme
 sur les autres. Il les rabaisse d'ailleurs
 par une raison qui porte à faux, qui est
 qu'ils n'ont instruit que des Avocats ; &
 qui pis est, qu'ils ne disent rien là-dessus,
 qui ne soit assez inutile ; qu'ils ne leur ou-
 vrent l'esprit que pour des choses triviales,
 lesquelles ils auroient pu ignorer & qu'il
 faudroit taire. La lecture de leurs Ou-
 vrages & la raison ont fait connoître à
 Saint Augustin, que les préceptes qu'ils
 donnent sont excellens, & qu'ils com-
 prennent si bien l'Art de persuader dans
 toute son étendue, que les Prédicateurs
 n'en ont pas d'autres à suivre ; parce
 qu'ils ne doivent travailler qu'à instruire,
 à plaire & à toucher ; sur quoi on ne
 peut

Liv. 3. 2.
 Doct. Christ.
 Préf. p. 2.
 Ed. 4.

Ubi supra

247. Lamy peut rien dire de meilleur, que ce qu'on
 de l'Orig. dit les Payens. Voici néanmoins comme
 248. 412. 413. le Pere Lamy s'explique encore. " On
 249. 414. 415. ne doit pas s'étonner, dit-il, que je
 250. 416. 417. n'aie rien dit de la Prédication. Ce
 251. 418. 419. n'est pas la coutume de le faire dans
 252. 420. 421. des Livres de Rhétorique. Tout ce
 253. 422. 423. qui se dit de cet Art dans les Eco-
 254. 424. 425. les, est tiré des anciens Rhéteurs. Ni
 255. 426. 427. les Grecs ni les Romains ne faisoient
 256. 428. 429. point d'assemblées pour l'instruction de
 257. 430. 431. Peuple, comme on le fait parmi les
 258. 432. 433. Chrétiens. Leurs Discours publics ne
 259. 434. 435. regardoient que les affaires du Barreau
 260. 436. 437. ou de l'Etat; quelquefois ils donnoient
 261. 438. 439. des loüanges à ceux qui avoient bien
 262. 440. 441. servi la République. La Rhétorique,
 263. 442. 443. comme ils l'enseignoient, & comme
 264. 444. 445. on l'enseigne aujourd'hui, n'avoit point
 265. 446. 447. d'autre fin. Les préceptes qu'elle donne
 266. 448. 449. ne sont que pour ces sortes de pièces.
 267. 450. 451. La coutume n'excuse pas; ainsi si c'étoit
 268. 452. 453. pour moi une obligation de donner des
 269. 454. 455. préceptes pour les Discours qui se font
 270. 456. 457. pour l'instruction des Peuples, je serois
 271. 458. 459. coupable, à moins que ce que j'ai dit
 272. 460. 461. en général touchant l'Art de parler &
 273. 462. 463. de persuader, ne pût suffire; & c'est ce
 274. 464. 465. que je prétends ". Ainsi parle notre
 275. 466. 467. Auteur. Mais comment ce Pere a-t-il pu
 276. 468. 469. douter que ce fût une obligation pour lui
 277. 470. 471. de donner des préceptes pour les Discours
 278. 472. 473. où l'on instruit le Peuple, dès qu'il s'é-
 279. 474. 475. toit engagé à faire une Rhétorique? Et
 280. 476. 477. comment a-t-il pu croire qu'il se fût ac-
 281. 478. 479. quitté de cette obligation en donnant les
 282. 480. 481. précep-

préceptes généraux de l'Art, sans songer ^{Le P. Lamy} que les autres Maîtres ayant aussi donné ^{de l'Orat.} les préceptes généraux, avoient pareillement rempli les mêmes devoirs?

Il est évident qu'en cet endroit, notre Auteur ne montre ni assez de justesse, ni assez d'équité. En fait-il paroître davantage dans ce qu'il ajoute? *Nous au-* ^{Préf. p. 5.} *rions, dit-il, un plus grand nombre de bons* ^{3. Edit. &} *Ecrivains, si on avoit découvert les verita-* ^{P. 4. 4. E-} *bles fondemens de l'Art.* Il n'y pense pas; puisque nous pouvons remarquer ici, & avec lui, & en sa faveur, *qu'une Rhétorique peut être bien faite, sans qu'on en retire du fruit.* C'est lui-même qui le dit, ^{Préf. p. 22.} & la maxime lui est favorable, puisqu'el- ^{4. Edit. &} le donne à entendre que le peu de bons ^{3. Edit. p. 24.} Ecrivains ou de bons Orateurs que son Ouvrage ou ceux des autres ont produit, ne conclut rien contre personne. Il faut en juger par ailleurs. Examinons donc la Rhétorique par elle-même.

On ne peut douter qu'elle ne soit bien faite cette Rhétorique, puisqu'elle a les qualitez qui manquent aux autres comme il vient de le faire entendre; car elle a *plus d'étendue* selon lui, & elle explique *les fondemens de l'Art.* Nous examinerons ces prétendus fondemens de l'Art. Considérons seulement d'abord, qu'elle a plus d'étendue, parce qu'elle a deux parties; l'une en quatre Livres qui regarde *l'Art de parler ou la Grammaire*; l'autre en un seul Livre assez court qui regarde *l'Art de persuader ou la Rhétorique.* Que fait l'Auteur? Dans la première

2^e Lamy re il traite beaucoup de choses étrangères de l'Orat. au sujet même qu'il s'y propose; dans la seconde il ne traite pas les points principaux de l'objet qu'il y a en vue. De là, comme il est aisé de le voir, il résulte un Ouvrage, qui, à parler juste, n'est ni une Rhétorique ni une Grammaire, & qui néanmoins porte le nom de toutes les deux *.

* La Rhétorique, ou l'Art de persuader. L'Auteur * croit que dans une Rhétorique on ne peut traiter à fond l'Art de persuader. Il déclare * qu'il n'a pas eu dessein lui-même de le traiter dans toute son étendue. Cela ne l'empêche pas de dire, tantôt * qu'il donne beaucoup plus d'étendue à son Ouvrage que n'en ont pu les Rhétoriques ordinaires, parce qu'il s'étend beaucoup sur des choses de Grammaire; tantôt qu'il parle de la Prédication dont les autres n'ont pas parlé; tantôt * que ce qu'il rapporte sommairement de ce que les autres ont dit en gros Volumes, est plus que suffisant; tantôt * qu'il en dit plus que ceux qui promettent de ne rien oublier; tantôt * enfin, qu'il s'applique plus qu'un autre à donner les véritables moyens de persuader, ce qui signifie que lors même qu'il s'étend moins que les autres, il a toujours l'avantage de penser & de parler avec plus de justesse & même avec plus d'étendue que les Maîtres ordinaires!

Je laisse beaucoup d'autres choses que les connoisseurs pourront lire avec plus de plaisir dans la Préface, & je m'attache à quelques règles qu'il nous y donne.

ie, parce que j'ai dessein d'en profiter & de les suivre. Les voici. " Cet Ouvrage, dit-il, * sera donc utile aux jeunes gens, *qu'il faut accoutumer d'aimer la verité*, ce sont les termes; de consulter la raison pour penser, & agir selon sa lumiere. Les raisonnemens que je fais ne sont point abstraits. J'ai tâché de conduire l'esprit à la connoissance de l'Art que j'enseigne par une suite de raisonnemens faciles; ce que les Maîtres ne font pas avec assez de soin. L'on se plaint tous les jours qu'ils ne travaillent point à rendre juste l'esprit de leurs disciples; ils les instruisent comme l'on feroit de jeunes Perroquets: ils ne leur apprennent que des noms: ils ne cultivent point leur jugement, en les accoutumant à raisonner sur les petites choses qu'ils leur enseignent; d'où vient que les Sciences gâtent souvent l'esprit, au lieu de le former.

Ces avis sont trop salutaires pour ne vouloir pas en faire son profit. Ainsi consultons la raison pour penser, agissons selon sa lumiere; & nous accoutumant à aimer la verité, faisons la connoître telle qu'elle est, & dans la doctrine, & dans les promesses du Pere Lamy. Selon lui aussi-bien que selon nous, *la fin de la Rhétorique est de persuader*, & il y a trois moyens de le faire. Les preuves, parce que les hommes agissent par raison; les mœurs, parce qu'ils se laissent aller à la confiance qu'ils prennent en la personne qui

LeP. Lamy
de l'Orat.
*Préf. p. 104
4. Edit.

Préf. p. 9. 4.
Ed.

L. 5. c. 1.
p. 367.

Le P. Lamy qui leur parle; & les passions, parce qu'elles suivent aussi les mouvemens de leur être. Telles sont les règles fondamentales de l'Art, & telles sont les raisons que les Maîtres en ont toujours données dans tous les temps.

L. S. c. II.
p. 196.

Pour commencer par les mœurs, où est-ce que le Père les suppose ? dans la vie de l'Orateur ; & elles sont dans le discours ! Il les suppose dans la vie de l'Orateur ; puisqu'il lui donne l'avis de l'Évangile, de faire échoir ses bonnes mœurs (1). Elles sont dans le discours, parce qu'il faut distinguer les mœurs réelles & les mœurs oratoires. Les premières appartiennent à la Morale ; & les secondes à la Rhétorique. Le Père a raison de recommander les mœurs réelles ; les Payens mêmes les ont recommandées : mais il ne donne point l'art de les exprimer dans le discours, ce qui fait les mœurs oratoires. Cet art est nécessaire même à ceux en qui elles sont réelles. Il n'en faut point d'autre preuve, que l'exemple du Père, qui a eu une grande attention à répandre sa modestie dans son Ouvrage. Il croit cette vertu nécessaire à un Orateur qui parle. Je suis persuadé qu'il ne la croit pas moins essentielle à un Auteur, & à un Prêtre qui écrit. „ Un sage Orateur, dit-il, ne doit jamais parler de soi avantageusement : il „ n'y a rien qui soit plus capable d'éloigner de lui l'esprit de ses Auditeurs,

L. S. p. 397.
498. 4.
Ed.

1 Luceat lux vestra, &c.

„ & de leur inspirer des sentimens d'a- Le P. Lamy
 „ version & de haine, que cette vanité de l'Orat.
 „ que font paroître ceux qui se vantent ”.
 Rien n'est plus vrai; un Orateur qui se
 vante se rend odieux, quand même il
 auroit raison au fond. Que sera-ce, s'il
 se vante lorsqu'il prend le change?

Venons aux Passions, & voyons com-
 ment le Pere les traite, lui qui, si on
 l'en croit, *s'applique plus qu'un autre à*
donner les véritables moyens de persuader?
 „ Pour bien traiter, dit-il, cette matiere, Liv. 5. c. 15.
 „ je serois obligé de parler au long, de P. 411. 4.
 „ la nature des passions, de les expliquer Ed.
 „ toutes en particulier, de dire quels sont
 „ leurs objets, quelles choses les excitent
 „ ou les calment: mais il faudroit pour
 „ cela comprendre dans cet art la Phy-
 „ sique & la Morale, ce qui ne se peut
 „ faire sans confusion ”. On voit com-
 me il tient sa parole. Il promet d'en
 dire plus qu'un autre, ou du moins ce
 qu'il dira, de le dire avec plus de jus-
 tesse. Cependant bien des Maîtres ont
 traité de toutes les passions, & lui, à
 peine parle-t-il de quatre, qui sont l'*ad-*
miracion, l'estime, le mépris & le ris. Il
 allegue pour prétexte qu'il lui faudroit ici
 comprendre la *Physique & la Morale;* &
 l'on peut assurer qu'il faut moins de dis-
 cours pour expliquer cette matiere, qu'il
 n'en a fait pour dire qu'il ne la traite-
 oit pas. Tout l'art d'exciter ou de cal-
 mer les passions consiste à *exposer, à am-*
plifier ou diminuer les biens ou les maux
que l'on peut ou que l'on doit désirer ou
craindre

Le P. Lamy *craindre dans la vie.* Ce n'est pas l'explication du précepte qui est difficile, c'est l'exécution.

Le P. Lamy n'est pas plus heureux sur les Preuves, que sur les Passions ou sur les Mœurs. Il y a quatre choses à faire sur les preuves. Il faut les *trouver*, les *choisir*, les *ranger*, & les *traiter*. Les *trouver* est une chose assez aisée, quand on a un peu d'usage; & ce qui embarrasse le plus, c'est de les *traiter* ou de les *choisir*, ou de les *ranger*. La manière de les *traiter* consiste à les *préparer*, à les *proposer*, à les *fortifier*, à les *ornier*, & à les *conclure*. C'est sur quoi le Pere ne nous dit rien. Il n'y a qu'à voir son chapitre qui regarde la *confirmation* ou la *réfutation*. Ne nous attendons pas qu'il en dise davantage sur la manière de les *ranger*. Afin même qu'on ne s'y attende pas, il s'en explique dès l'entrée de son Ouvrage. "C'est", à ceux, dit-il, qui traitent l'Art de
 „ penser, à parler de cet ordre naturel
 „ qu'il faut garder dans l'arrangement
 „ de nos pensées. *Chaque Art a ses bornes, qu'il ne faut pas passer.* Je n'entreprendrai donc pas de prescrire ici
 „ des règles touchant l'ordre qu'il faut
 „ donner aux choses qui sont la matière
 „ du discours". Cela est clair. Au lieu de traiter les choses essentielles à l'Art, il nous renvoie ailleurs pour les y apprendre, à la Morale & à la Physique pour ce qui regarde les Passions; à l'Art de penser pour ce qui regarde l'arran-

L. 5. c. 19 p.
425. 4. Edit.

Liv. 1. c. 2.
p. 6 4. Edit.

rangement des matieres. Il ne faut pas Le P. Lamy de l'Orat. L. 5. c. 19. p. 427. 4. Ed. s'en étonner : car , selon le Pere , *ceux qui savent le secret de l'Eloquence ne s'amuseront jamais à rapporter un tas & une foule de raisons ; ils en choisissent une bonne & la traitent bien* : Or , où il n'y a qu'une chose , il n'y a rien à ranger. On voit donc que dans ses principes il a eu raison de ne point parler de l'ordre.

Mais quand même cette maxime seroit vraie , *qu'un habile Orateur ne choisit qu'une bonne raison , & s'arrête à la bien traiter* , on pourroit dire qu'il y a toujours un ordre à garder , si cette raison unique a un grand nombre de parties , comme les vérités que les Orateurs entreprennent de prouver , & qui ne peuvent être éclaircies que par un grand nombre de circonstances , de l'aveu même du Pere. C'est un ib. p. 426. ordre oratoire dont il s'agit : il fait entre autres choses *la véritable beauté du discours* : il en fait souvent toute la force : il donne du jour à ce que l'on dit , & on peut lui appliquer ce qu'Horace a dit (1) de l'ordre Poétique. Il ne faut donc pas se dispenser d'en parler dans une Rhétorique.

Avec tout cela le P. Lamy fait profession de n'en point parler , de peur d'empiéter sur l'Art de penser. C'est là sans doute entendre très-bien les deux Arts ! On pourroit sur cela prendre patience , s'il nous instruisoit du moins touchant *le choix* que nous devons faire des preuves :

1 Ordinis & virtus erit & venus. Horat. de Arte. v. 42.
Tome VIII. Part. II. X

Le P. Lamy
de l'Orat.

ves : mais assurément il n'en développe pas les véritables caractères, qui sont, par exemple, *d'être tirées du sens commun, & non pas des Sciences, comme il le suppose presque toujours; d'être exposées aux yeux de tout le monde, & telles pourtant, que personne ne les ait encore apperçues; d'être personnelles, c'est-à-dire prises de ce que l'Adversaire a dit ou a fait, de manière qu'on le prenne en contradiction, & autres semblables.*

Les Rhétoriques communes traitent toutes les choses dont je viens de parler, & le Pere Lamy ne leur en fait point honneur. Il dit que ce qui fait le gros de ces Rhétoriques, c'est l'Invention des preuves, ou la Méthode des Lieux communs, à quoi il rappelle la division des causes, & celle des différentes questions, traitant le tout fort cavalierement aussi bien que la Méthode. Il rejette cette Méthode: il a raison. Mais l'Auteur de l'Art de penser l'avoit rejetée avant lui; ceux mêmes qui l'ont donnée, Aristote, Cicéron & Quintilien en ont dit assez pour faire comprendre que leur avis n'est pas qu'on s'en serve. Cependant le Pere qui la juge inutile & dangereuse, sans songer si c'est raisonner conséquemment, la propose aux Maîtres comme une chose utile aux jeunes gens, & cela par des raisons qui ont aussi peu de solidité, que celles qui la lui font regarder comme inutile. Une des raisons de cette dernière espece, c'est, dit-il, que les preuves sont foibles, qui sont communes aux accusés

L. s. c. s.
66.

3. Part. c.
16.

L. s. c. 6. p.
378. 4. Ed.

Ibid. p. 377.

Et à ceux qui accusent, dont on peut se LeP. Lamy de l'Orat. servir pour détruire Et pour établir. Or, ajoute-t-il, celles qui se tirent des lieux communs sont de cette nature. Ce raisonnement n'est point fondé sur un principe solide. Car si en général ce qui sert à détruire & à établir est foible ou ne vaut rien, telle est toute la Rhétorique & la Dialectique aussi, puisqu'elles établissent le *Pour* & le *Contre*. Que si l'on veut voir cette vérité dans quelque exemple particulier, l'Avare dans Horace se jus- sa. 14 tifie par l'exemple de la Fourmi, & le Poète le confond par le même exemple. On ne peut pas dire que cette similitude soit foible, parce qu'ils s'en servent l'un & l'autre; mais l'Avare lui donne trop d'étendue, au lieu qu'il faut s'en tenir aux termes du Sage (1), *Lâche*, voyez la Fourmi. La raison de rejeter la Méthode, est qu'elle rallentit le feu de l'esprit, & conduit à une manière de raison- Art de pen- ser p. 294 ner qui sent l'art, au lieu que les ma- nieres de l'Orateur doivent être vives & naturelles.

La vraie methode de trouver les preuves, que tous les grands Maîtres ont dictée il y a long temps, c'est la *considération attentive de son sujet*, aidée par la *lecture*, par l'*usage* & par l'*exercice*. Le Pere y joint l'*évidence*, parce que les Phi- L. S. c. 76 losophes nous la donnent pour la règle & 8, de nos jugemens dans la recherche de la vérité. Il nous recommande donc de prendre

1 1, piger, ad formicam.

Le P. Lamy prendre garde & à l'évidence des principes & à celle des conséquences. Cet avis peut recevoir un bon sens. Mais les vérités oratoires dépendent assez souvent des conjectures; Quelle évidence peut-on alors y rencontrer? C'est un principe auquel ce Pere lui-même n'a pas assez pris garde, non plus qu'aux conséquences qu'il en faut tirer. Passons à d'autres articles.

Après la division des moyens de persuader, rien n'est plus important que celle des devoirs de l'Orateur; qui sont d'*instruire*, de *plaire*, & de *toucher*; en Latin, *docere*, *delectare*, *movere*. Notre Auteur dit qu'en François c'est *instruire*, *gagner* & *toucher*, sans considérer que ce qu'il appelle *gagner* est une partie de ce qu'il nomme *toucher*. Il ajoute qu'en Latin c'est *docere*, *flectere*, *movere*, sans songer que *flectere* & *movere* sont synonymes. De telle sorte, que tant en Latin qu'en François, cet Auteur pensant donner trois choses différentes, n'en donne que deux! Mais quoi que ce soit qu'on veuille entendre par *gagner ceux à qui on parle*, il n'y a point de Rhétorique où l'on n'en donne les moyens, sur-tout en traitant de l'Exorde; cependant écoutons le Pere Lamy: Je ferai ici, dit-il, quelques réflexions sur les moyens de s'insinuer dans les cœurs de ceux que l'on veut gagner. Dans les Rhétoriques ordinaires on ne fait point ces réflexions. Et afin qu'on sache l'obligation qu'on lui a, il ajoute la science de gagner les cœurs, est bien au dessus de

L. 5. c. 10.
p. 394. 4.
Ed.

Ibidem.

Ibid.

la portée d'un jeune Ecolier pour lequel on ^{Le P. Lamy} fait des Rhétoriques. Elle s'acquiert, dit-^{de l'Orat.} il, par de sublimes spéculations.... C'est le fruit d'une longue expérience.... Cette Science ne peut s'enseigner méthodiquement que dans la Morale. Le Pere n'y fait pas assez d'attention. C'est une chose de Morale de gagner les cœurs ; mais c'est la Rhétorique qui nous donne les moyens de le faire par le Discours. Elle nous apprend à parler avec modestie & avec sagesse ; à marquer de l'estime, du respect, de la bienveillance ; à montrer de la justice aux hommes ; à dire quelque chose d'obligeant ; à donner une idée avantageuse de notre cause, de notre conduite, de nos intentions. Voilà la Science de gagner les cœurs : la pratique en est difficile ; mais la connoissance ne demande pas des *spéculations sublimes*. Comme ce sont des Leçons de Morale aussi bien que de Rhétorique, Cicéron les donne dans ses Livres des Offices. Que dis-je ? Les meres mêmes les donnent à leurs enfans.

Une troisième division importante est celle des styles. Que de choses l'Auteur me presente ici à observer si je voulois tout rapporter ! Il faut se contenter de quelques remarques. C'est la matière la plus sublime de la Rhétorique ; c'est celle dont l'usage caractérise l'Orateur parfait ; & le Pere l'a placée dans la première partie de son Ouvrage qui regarde la Grammaire ! Si nous l'en croyons, il ^{L. 4. c. 13.} semble que ceux qui ont traité jusqu'à pré-^{p. 333 4.} sent ^{Ed.}

Le P. Lamy *sont de l'art de parler, n'ayant écrit que*
 de l'Orat. *pour les Orateurs; ils ne donnent des pré-*
ceptes que pour leur style. Cependant Ci-
céron, Hermogène, Denys d'Halicarnas-
se, beaucoup d'autres en ont donné pour
 toutes sortes de styles. Le Pere pose pour
 principe que le style historique doit être
 coupé, dégagé de longues phrases... Si ce-
 la est, que devient ce que dit l'Orateur
 Romain (1), que le style de l'Historien
 doit être diffus & étendu? Que devient
 Tite-Live le plus célèbre des Historiens,
 dont les phrases sont si longues? Le Pe-
 re reedit souvent que la matière du style
 simple n'a aucune élévation, & ce sont les
 matières sublimes qu'on traite en ce sty-
 le, lorsqu'il ne s'agit que de les éclair-
 cir. Démétrius, je l'avoue, dit que le
 Magnifique & le Simple ne peuvent s'u-
 nir ensemble, & cela est vrai, si l'on sup-
 pose que l'un & l'autre soient tous deux
 en même temps ou dans la pensée, ou
 dans l'expression: mais si le Simple est
 dans l'expression, & le Magnifique dans
 la pensée, rien n'est plus commun que
 de les unir. C'est même en style simple
 qu'on exprime quelquefois les grandes cho-
 ses dans la passion. L'Auteur devoit
 d'autant plus entendre cette vérité, qu'il
 avoit lu & approuvé ce que dit Longin,
 qu'il y a du sublime dans une expression
 simple. Car où est alors l'élévation, si
 non dans la pensée? Le grand Corneille
 nous

L. 4. c. 10.
 p. 325. 4.
 Ed.

1 Genus orationis tractum & fufum. 2. de Orat.
 4. 64.

nous en fournit deux exemples que le Pere Bouhours * a eu soin de remarquer. Le premier est dans les Horaces. Julie dit à Horace le pere, qui s'empporte contre son fils, parce qu'on disoit qu'il avoit fui :

Le P. Lamy de l'Orat. * Maniere de bien penser. p. 125. 129. 130.

M. Despreaux les remarque aussi dans sa dixième Réflexion sur Longin.

Qu'il mourût. Voyez la 2. Partie de ses Oeuv. Edit. de Gen. 1740. 4. p. 474.

Que vouliez-vous qu'il fit contre trois ?

Horace répond ;

Le second est dans la Medée. Une Confidente dit à cette Princesse,

Notre pais vous hait, votre époux est sans foi.
Dans un si grand revers que vous restez-il ?

Medée répond ;

Moi,

Moi, dis-je, & c'est assez.

Exprimez ce *Moi*, & ce *Qu'il mourût*, en style plus magnifique, & vous gâterez la pensée.

Je ne dirai rien, dit ce Pere, du caractère médiocre, parce qu'il suffit de savoir qu'il participe du caractère sublime & du simple. Il seroit bien surpris si on lui monstroit que c'est tout le contraire, & qu'il ne tient ni de l'un ni de l'autre !

L. 4 c. 11. p. 327. 4. Ed.

Utriusque, dit Cicéron, *si verum querimus, expers*. Mais non ; son sentiment peut se défendre. Sur quoi je pourrois insister, c'est sur ce qu'il dit *, que tout

Cic. in Orat. ad Brut.

* Ubi supra.

Le P. Lamy est magnifique dans (1) l'Eneide; au lieu de l'Orat. que le simple & le médiocre y sont aussi employez. Enfin il donne un exemple

L. 4. c. 9. p. d'un sublime sans défaut, & c'est une phrase
322 enlée d'épithètes mal entendues, & de particules qui affoiblissent la pensée, ou qui en troublent l'économie. La voici: il s'y agit des Juges qui ne s'acquittent que négligemment de leurs devoirs.

Orat. Fun. Qui renversant l'ordre des choses se font a-
de M. de L. ne occupation de leurs amusemens, & qui
p. 273. Ed. ne donnent à leurs Charges que les reses
en 2. vol. in d'une oisiveté languissante, comme s'ils n'é-
72. Chez E. toient Juges que pour être de temps en
tians. temps sur les fleurs de Lys, où ils vont
peut-être rêver à leurs divertissemens passez
dont ils ont encore l'imagination remplie,
ou réparer par un mortel assoupissement les
veilles qu'ils ont données à leurs plaisirs.
Me trompé-je? l'Epithète languissante ne
convient pas à une oisiveté, où l'on se
fait une occupation de ses amusemens. C'est
une oisiveté inquiète, pénible, tumultueu-
se, selon l'idée d'Horace & de Sénèque
(2). L'Epithète mortel est impropre, l'ad-
verbe peut-être affoiblit la pensée. Le
premier où est un adverbe de lieu; le se-
cond est une disjonction; ces deux où si
différens près l'un de l'autre ne trou-
blent-ils pas un peu l'économie de la
phrase?

En

r Æneis est ut opus Homeri, in quo si quis opi-
natur unum modò genus esse sublime, (quod pler-
que sunt arbitrati) à rectâ viâ recedit, & turpiter
aberrat

En quelque style qu'on écrive, on peut dire que le Discours a ses ornemens & ses figures. Le Pere Lamy a cru donner du relief à son Livre, à cause qu'il y parle au long des figures, de leur nature & de leur usage. Il ne s'avise point de dire sur cet article, que *c'est une des choses qui grossissent le plus les Rhétoriques ordinaires.* Il traite la matiere fort gravement comme importante, au lieu que l'Auteur de l'Art de penser la regarde justement comme *la partie la plus basse de la Rhétorique.* On peut se dispenser de la traiter, à l'exemple d'Aristote & de Cicéron; & l'on ne peut la traiter avec plus d'étendue que le P. Caussin ou Vossius & plusieurs autres l'ont traitée. Mais il y a bien des gens qui ne connoissent l'Art de persuader que par le nom général *des figures.* L'Auteur a eu égard à leur foiblesse, afin de mériter leur approbation, sans se mettre en peine de faire part de sa gloire à personne.

Disons mieux: le Pere Lamy fait profession de donner les principes ou les raisons des préceptes, & il dit, ou il fait entendre, que les autres Maîtres ne le font pas. " Je traite, dit-il, des figures avec
 „ soin, ne me contentant pas de propo-
 „ ser leurs noms avec quelques exemples,
 „ comme on le fait ordinairement: Je
 „ fais

aberrat. Strebai Remen de elect. & colloc. verb. fol. 125. verso.

2 Strenua nos exercet inertia. Hor. Epist. l, 1. Epist. 11, vs. 28. Inquieta inertia. Senec.

De l'Orateur, fais connoître la nature de chaque figure, & l'usage qu'on en doit faire.

Index Rhé-
torique.
3^e & 4^e é.
p.

Ainsi parle notre Auteur. Cependant il n'y a pas de Rhétorique si courte, jusqu'à celle de Farnabe, qui ne fasse la même chose. Et en général, ou les préceptes sont évidemment bons, & ils n'ont pas besoin qu'on en rende aucune raison, ou s'il en faut rendre quelque raison; il y en a de naturelles qui sont sensibles & aisées, que tous les Maîtres ont soin de donner. Ils demandent par exemple, des preuves à l'Orateur, comme j'ai dit, parce que les hommes veulent qu'on les instruisse. Ils demandent des mœurs dans le Discours, parce que les hommes agissent par la considération de la personne qui leur parle. Ils veulent des mouvemens, parce que les hommes se conduisent par passion. Ils exigent que l'Orateur soit touché, parce qu'autrement il ne toucheroit pas les autres; qu'il cache quelquefois son dessein, afin qu'on ne se mette pas en garde contre lui; qu'il mette son Discours dans la bouche d'un autre que lui, afin qu'il ait plus de force; qu'il l'adresse à certaines personnes, afin qu'il soit moins offensant; qu'il se serve de métaphores, parce que l'on manque de termes propres, ou parce que cette figure a plus de force, ou au moins plus d'agrément. Enfin ils rendent même raison du plaisir que donne la Métaphore. Certainement on le Pere ne dit rien de plus, ou s'il diffère des autres, c'est qu'au lieu que les autres ne donnent assez sou-
vent

vent leurs raisons qu'après leurs préceptes, lui au contraire ne donne les préceptes qu'après les raisons; où, pour se distinguer davantage, il prétend donner *des causes physiques*. C'est de quoi il a rempli une partie de son Livre. Il y remonte jusqu'à examiner *la figure, la situation, le mouvement de la langue, de la bouche, de la trachée artère*, dans la prononciation des Lettres. C'est aussi sur quoi le louë le Prélat dont j'ai d'abord parlé. *On ne peut pas, dit ce Prélat, dé-* Lep. Lam
de l'Orat,
mêler avec plus de pénétration & de netteté les causes physiques de l'Art de bien dire. Le Pere a cru que cet éloge lui feroit honneur: mais il devoit considérer que lorsqu'on dit *des causes physiques*, on dit *des causes étrangères* à un traité de sens commun, tel qu'est une Rhétorique, puisque *chaque Art a ses bornes*, comme il l'a reconnu lui-même, & qu'il ne faut pas les passer. Ubi supra

Je finis, quoique je n'aye pas remarqué la dixième partie de ce que je pouvois rapporter. Je ne prétends pas dire pour cela qu'il n'y ait pas dans cet Ouvrage beaucoup de bonnes choses; mais on les trouve par-tout, ou ce sont des choses qui n'ont point de rapport à la Rhétorique.

Il s'ensuit de tout ce que j'ai dit, qu'encore que le Pere nous donne son Livre comme une Rhétorique plus propre à former l'esprit des jeunes gens, que ne le sont les Rhétoriques communes; néanmoins pour le regarder comme tel, il

De F. Lamy n'y a ni assez de vérité dans les points
de l'Orat. capitaux, ni assez de justesse dans l'ex-
 plication des principes, ni assez d'exac-
 tude dans les conséquences qu'on en tire,
 ni assez de discernement dans les choses
 de goût, ni assez de considération pour
 les premiers Maîtres, ni assez de solidité
 dans l'idée qu'on nous donne de leurs
 Ouvrages. Cela pourtant ne m'empêche-
 ra pas de rapporter tout le bien qu'on en
 a dit, autant du moins que j'en aurai
 connoissance.

Polyhist. l. 1. Ainsi M. Morhof *fait état de l'Art de*
6. n. 27. & c. *parler.* Il avoue que les préceptes qu'on
y donne ne diffèrent pas des communs, ce
 qui est à remarquer. Il dit néanmoins
 qu'on y trouve des détails singuliers, que
 l'Auteur est savant, qu'il a du jugement,
 qu'il parle de l'Invention dans la secon-
 de partie, c'est-à-dire dans son cinquième
 Livre, qui est proprement son Art de
 persuader; & qu'il traite des styles, des
 figures & des autres ornemens dans la
 première, c'est-à-dire dans les Livres pré-
 cedens, qui ne sont, selon lui, que l'art
 de parler. Quelque avantageux que soit
 ce jugement, il sert à établir la vérité
 de mes remarques. On peut pourtant
 affirmer que M. Morhof n'avoit point exa-
 miné la matière d'aussi près qu'on la peut
 examiner.

Je dis la même chose, & du Prélat
 dont j'ai déjà parlé, & des louanges qu'il
 donne à l'Auteur dans une Lettre qu'il
 lui écrit, & que le Libraire nous pré-
 sente *comme une pièce d'Eloquence.* Voi-
 ci

ci les termes * ; " par ce que le Pere Le P. Lamy
 „ Malebranche m'a fait voir de votre part, de l'Orat.
 „ je suis tout convaincu que vous êtes *Ubi supra.
 „ arrivé où les autres ne se trouvent
 „ d'ordinaire qu'à la fin de leur vie.
 „ Vous m'avez fait connoître la théorie
 „ de cent choses, dont je ne savois que
 „ la pratique, & ce que je ne croyois
 „ que de la juridiction de mes oreilles,
 „ vous l'avez porté jusques au tribunal
 „ de ma raison. Vous êtes à l'égard des
 „ Eloquens de pratique, ce que sont ceux
 „ qui étant éveillés, voyent marcher des
 „ hommes endormis. Ils leur voyent fai-
 „ re avec une raison distincte, ce que
 „ les autres ne font que par le seul mou-
 „ vement des esprits qui les font mou-
 „ voir. Nous n'allons que par les sen-
 „ tiers où l'instinct d'une Eloquence na-
 „ turelle nous fait marcher; vous allez,
 „ mon Pere, jusques à la source de cet
 „ instinct. Nous jouissons de la nature
 „ telle qu'elle est; vous auriez été capa-
 „ ble de la faire, si elle n'étoit pas. En-
 „ fin votre connoissance est celle du
 „ matin, & nous n'avons pour partage
 „ que celle du soir ". C'est-là le plus
 fort de la Lettre du P. Mascaron alors
 nommé à l'Evêché de Tulle, & depuis
 devenu Evêque d'Agen où il est mort.

A l'égard de M. Baillet, il semble par Ubi supra.
 tout ce qu'il dit de l'Ouvrage dont est
 question, qu'il en a presque cru l'Au-
 teur sur sa parole dans sa Préface, dont
 il n'a fait, en quelque façon, que copier
 une partie, & néanmoins il confirme

Lamy aussi ce que j'en ai dit. " Cet Ouvrage
 de Ponce dit-il, ne regarde pas moins la Gram-
 maire que la Rhétorique. On entreprend
 d'y traiter des engans de la voix, des
 principes de la parole, de l'origine des
 Sons, des Lettres, des Mots, de la
 Prononciation, des Styles, & de la pu-
 reté du Langage, aussi-bien que des Tro-
 pes & des Figures. L'Auteur n'y pro-
 pose pas une foule de préceptes qui
 ne font que charger & embarrasser l'es-
 prit, comme il arrive dans la plupart
 des autres Livres de Grammaire & de
 Rhétorique. Il tâche de faire connoi-
 tre le fond de l'Art qu'il traite, & ses
 principes naturels, qui étant bien com-
 pris font qu'on n'a pas besoin d'une
 multitude de règles qui s'échappent de
 la mémoire presque aussi-tôt qu'elles
 y sont entrées. Cet Ouvrage peut é-
 tre utile particulièrement aux jeunes
 gens, parce que l'Auteur y traite tou-
 tes choses dans un ordre naturel & qui
 conduit l'esprit des lecteurs à la con-
 noissance de l'Art qu'il enseigne par
 une suite de raisonnemens faciles, ce
 que les Maîtres ne font pas avec as-
 sez de soin. Il dit de lui-même * qu'il
 est entré dans ces vûes, parce qu'on
 se plaint tous les jours que ces sortes
 de Maîtres ne travaillent point à ren-
 dre juste l'esprit des jeunes gens; qu'ils
 les instruisent comme l'on feroit de
 jeunes perroquets; qu'ils ne leur ap-
 prennent que des noms; qu'ils ne cul-
 tivent point leur jugement, en les ac-
 cou-

* C'est M.
 Baillet qui
 parle du P.
 Lamy &
 qui rapporte
 ses propres
 paroles.

,, cou-

„ coutumant à raisonner sur les petites Le P. Lamy
 „ choses qu'ils leur enseignent, & qu'ils de l'Orat.
 „ sont cause que les Sciences gâtent as-
 „ sez souvent l'esprit, & qu'elles cor-
 „ rompent le bon sens naturel que l'on
 „ remarque plus ordinairement dans ceux
 „ qui n'ont point d'étude. Au reste il
 „ paroît par la netteté avec laquelle cet
 „ Auteur parle des choses & par le soin
 „ qu'il prend de les réduire à des prin-
 „ cipes généraux, qu'il a fort bien fait
 „ sa Philosophie *. Ce qui rend recom- * Ces paroles
 „ mandable cet Art de parler, c'est que ne sont pas
 „ les principes sont fondez sur le raison- du P. Lamy,
 „ nement. On y voit plusieurs réflexions mais de M.
 „ qui font connoître comme les paroles Bayle.
 „ agissent sur l'ame, & quel est le rap-
 „ port du langage aux opérations de l'es-
 „ prit.

Ces dernières paroles de M. Baillet,
 comme il nous en avertit lui-même, sont
 de l'Auteur des Nouvelles de la Républi-
 que des Lettres. Cet Auteur remarque Novembre
 qu'il semble à la vérité qu'il ne soit pas 1684. p.
 nécessaire d'être Philosophe pour don- 978.
 ner des préceptes de Rhétorique, &
 qu'il est néanmoins certain que les pré-
 ceptes les plus importans sont ceux qui
 sont fondez sur une exacte connoissance
 de la nature, & qui apportent avec eux
 leurs raisons philosophiques. Ensuite, a-
 vec les paroles que M. Baillet a appor-
 tées, il ajoute, que le P. Lamy a con-
 sideré murement la différence des termes,
 la nature & l'origine des figures, & tout-
 ce, en général, qui constitue la verita-
 ble

Pere Lamy
de l'Orat.

ble Eloquence, & l'Art de persuader.

Sur cela je ne puis me dispenser d'observer qu'il reste à voir si de prétendues *raisons physiques* dans l'Art oratoire sont *plus philosophiques* que *des raisons morales*, tirées de la fin, de l'objet, & de l'usage de cet Art. Il reste aussi à voir si la *Nature*, dont la connoissance est nécessaire pour appuyer les règles de la Rhétorique, est autre chose, que la *vie*, les *mœurs* & les *inclinations des hommes*. Cet examen est le seul moyen de juger s'il est vrai que les autres Maîtres ne donnent point les raisons de leurs préceptes, & si, supposé qu'ils les donnent, celles du Pere Lamy sont meilleures.

L'Auteur des *Nouvelles de la République des Lettres* n'entre pas dans un plus grand détail, croyant qu'on peut assez juger de ce que vaut cet Ouvrage par le nombre des Editions. On en étoit alors à la troisième, & nous en sommes aujourd'hui à la quatrième, comme je l'ai déjà dit. C'est un jugement respectable que celui du Public. Mais le Pere Lamy lui-même nous donne à cet égard une règle qu'il emprunte de Longin. Cette règle nous apprend qu'il n'y a que l'approbation de la posterité qui puisse établir le vrai mérite des Ouvrages. Quelque éclat qu'ait fait un Ecrivain durant sa vie, quelques éloges qu'il ait reçus, on ne peut pas pour cela infailliblement conclure que ses Ouvrages soient excellens. De faux brillans, la nouveauté

L. I. C. 3. p.
II. 4. Ed.

veauté du style , un tour qui étoit à la LeP. Lamy
mode , peuvent les avoir fait valoir , & del'Orat.
il arrivera peut-être que dans le Siècle
suivant on ouvrira les yeux , &c.

Telle est la règle. Ne dit-elle rien
qu'on puisse appliquer ici ? L'Art de pen-
ser venoit de paroître , il n'y avoit pas
long-temps , lorsque l'Art de parler parut
aussi. Le titre de cet Ouvrage , imité
d'après le titre de l'autre , fit croire que
ces deux Ouvrages étoient enfans du
même pere , ou de la même famille.
Tout jeune qu'étoit l'Auteur , il crut pou-
voir prendre à l'égard des Rhétoriques
communes , les manières que l'autre avoit
prises à l'égard de la Philosophie ancien-
ne. Il crut que la matiere le souffroit ;
& il y a bien de la différence. On a
fait & on fera encore des découvertes
dans la Philosophie. Il y a long-temps
qu'il n'y en a plus à faire dans l'Art o-
ratoire. Le goût du Siècle étoit & est
encore pour la Physique Cartesienne. L'a-
mour de la nouveauté la fit insérer par-
tout , dans la Morale & dans l'Eloquen-
ce , aussi bien que dans la Logique. Le
Pere Lamy crut pouvoir l'introduire dans
l'Art de persuader. La chose parut nou-
velle. Un Prédicateur célèbre la vanta.
Il paroît par sa Lettre qu'un grand Phi-
losophe l'appuyoit. Ces noms illustres ,
cette Physique , ces promesses de dire
les raisons des préceptes , d'en dire plus
que les autres , ce mépris des Maîtres
anciens & modernes , enfin le bon suc-
cès

Le P. Lamy
de l'Orat.

cès de l'Art de penser , tout cela fut un Astre favorable pour l'Art de parler. L'influence durera-t-elle ? Ceux-là pourront en juger , qui se trouveront au terme que la règle nous a marqué.

Je crois être obligé en cet endroit, d'avertir le Lecteur, que cet article touchant le P. Lamy de l'Oratoire , a été composé & approuvé par le Censeur des Livres, avant la mort de ce Pese. Cet avis m'a paru nécessaire afin, qu'on ne croie pas qu'il me soit arrivé de faire le brave contre un homme qui ne vit plus. Il n'a point tenu à moi, que mon Ouvrage n'ait paru de son vivant, afin qu'il pût justifier le sien s'il le jugeoit à propos. Et si encore aujourd'hui quelqu'un vouloit prendre sa défense, je n'aurois garde de le trouver mauvais, puisque c'est la vérité & l'utilité publique que je cherche, & nullement la victoire.

INSTITUTIO CONCIONATORUM TRIPARTITA, &c.

Auctore R. P. F. Natali Alexandro, in
Sacra Facultate Parisiensi Doctore
Theol. & emerito Professore, Ordinis
FF. Prædicatorum.

C'est-à-dire, *l'Instruction des Prédicateurs.*
Par le P. Alexandre, de l'Ordre de Saint
Dominique. 1702.

L'Ordre de Saint Dominique est par-
ticulièrement destiné, par son Insti-
tution, à la prédication de l'Evangile.
Il est donc convenable que les Habiles
de l'Ordre s'appliquent, ou à prêcher,
ou à aider ceux qui prêchent, afin de
remplir leur vocation qui les oblige à se
dire, ce que Saint Paul se disoit à lui-
même, *malheur à moi, si je ne préche l'E-*
vangile, puisque je suis tenu de le faire (1).
Ils aident du moins ceux qui le font, en
leur communiquant leurs lumières, com-
me fait le P. Alexandre, si connu par
ses Leçons & ses Ouvrages de Théolo-
gie, en leur présentant cette *Instruction*
des Prédicateurs, qui contient, ce semble,
en

1 Vx mihi si non evangelizavero, necessitas enim
mihi incumbit. 1. Cor. 16. *Instic. Conc.* p. 2.

Le P. Alexandre
Domini-
cain.
P. Alex.
in Proh.

en abrégé le fruit de toutes ses études. Il l'a divisée en trois parties. La première contient des règles d'Eloquence; la seconde contient des idées ou des ébauches de Sermons pour les Dimanches de l'année & pour le Carême; & la troisième en contient pour les autres Fêtes; à quoi il promet d'ajouter des Commentaires sur l'Evangile, très-commodes pour les Prédicateurs, & qui étoient déjà sous la presse. Ces Commentaires aussi bien que la seconde & la troisième partie de son *Instruction*, quoique du moins aussi utiles que la première partie, ne sont pas du ressort de mon Ouvrage. La première même, qui entre dans mon dessein, toute sage & toute exacte qu'elle est, ne doit pas nous arrêter davantage. La raison est que l'Auteur, comme il le déclare lui-même, n'y donne point des règles qui soient de son invention, mais des règles qu'il a puisées dans les Livres des Saints Peres, sur-tout, dans ceux de Saint Augustin & de Saint Charles Borromée. C'est en marchant sur les traces de ces grands hommes qu'il marque d'abord les qualitez naturelles, nécessaires avant toutes choses, aux personnes qui se portent à la prédication, ou que les Supérieurs y destinent. Il leur prescrit les démarches qu'elles doivent faire pour recevoir leurs Missions. Il leur donne un catalogue des Livres qu'ils doivent lire, afin de régler leurs études: & il y en a plus qu'il n'en faut pour devenir très-habiles, s'ils veulent suivre son conseil.

conseil. Il indique les sources où il faut d'ordinaire prendre le texte & le sujet des Sermons : il marque la forme qu'ils doivent donner à leurs Discours : quelles instructions on attend d'eux touchant les Sacremens ; quel zèle à combattre toujours le vice , ou à faire fleurir la vertu ; quelle préparation avant que de monter en Chaire ; quelle bien-seance quand ils y sont ; quelles manieres de s'exprimer ; quelle prononciation & quel geste ; quel soin enfin de regler eux-mêmes leurs mœurs , & de mener une vie innocente , irrépréhensible. Il fait toucher , sur chaque article , ce qu'il y a d'essentiel ; & il songe plutôt à instruire par la verité de ses préceptes , ou à se rendre facile par leur brieveté , qu'à se rendre agréable par des ornemens , ou à se faire valoir par une Eloquence qu'il n'a cru convenable ni à la matiere , ni à son dessein. C'est aussi par cette considération qu'il donne d'une maniere très-courte , l'idée des différens caractères qu'on trouve dans le style des Docteurs & des Peres de l'Eglise , afin qu'on profite de ce qu'ils ont de meilleur , lorsqu'on les étudie.

Le P. Alexandre
Dominicain.

Instit. Con-
cion, p. 4.

L'Eloquence Chrétienne dans l
dans la pratique. Par le P. Bl
bert Jesuite 1715.

Le P. Gib-
ben.

Bondet à
Lyon.

LEs deux titres que je mets à
de cet article, ne désignent
même Ouvrage, dont on a fait
ditions, toutes deux chez le mé
braire, l'une en 1702 avec le
l'Auteur en chiffre; l'autre en 171
ce nom dans toute son étendue,
un titre, comme l'on voit, un
férent. Ce qui la distingue dav
ce sont les augmentations que l
y a mises, en y faisant entrer
toute la Traduction François de l
Ce qu'on demande par cet O
à ne le considérer d'abord que

première Edition de l'ouvrage.

oiqu'il en soit , le dessein de l'Au- Le P. Gir-
est d'expliquer ce qui est de bon ou bert.

aurais goût dans l'Eloquence de la
e ; son principe est d'en juger par
essentielle à ce Ministère, qui est
igner du vice & de porter à la ver-
Il s'ensuit que le Prédicateur ne doit
d'autre vûë que le salut des ames ;
fait de plus , que son Eloquence
è le cœur, comme elle éclaire l'es-
qu'il sente lui-même, ce qu'il veut
sentir ; qu'il y ait un air de liberté
ses Discours, qui ne nuise en rien
justesse ; qu'il y ait une agréable va-
; que ses pensées & ses expressions
t populaires ; enfin qu'il aille toujours
sage ; & à la pratique des veritez
prêche, & qu'il ne les propose pas
ne il feroit une matiere de specula-

font-là de bons principes ; la plu-
conviennent non seulement à l'E-
ance de la Chaire , mais encore en
ral à toute sorte d'Eloquence. Ce
les règles que les Maîtres habiles
toujours données. Ce qui oblige
teur à les rebattre , ce sont les dé-
des Prédicateurs. Il leur manque
lui, du mouvement, de l'onction,
liberté, de la variété, de la *popu-*
, du pratique. Tous ces termes sont
ii. Corrigez les défauts qu'il nous
ue par ces termes , ayez les vertus
raires à ces défauts , & vous serez
é au goût parfait de l'Eloquence
tienne.

P. 31. 114

145. 193

239

Selon

„ cher; en second lieu, quel e
„ jours le goût de la Chaire
„ ne; en troisième lieu, ce qui
„ à ce goût, ce qu'il faudroit y
„ ou en retrancher pour le re
„ fait. C'est sur ces trois che
„ paux que roulent ces Réflexio
„ tes puisées dans les bonnes so
„ on veut les voir d'un coup d
„ Table du Livre en est comme
„ pece d'abregé.

Voilà ce que j'ai tiré, par
récapitulation qui est à la fin d
tit Traité, & partie de l'Avant
Dans l'un & dans l'autre on vo
sein louable de l'Auteur, voyo
ment il l'exécute.

p. 2.1 Dès l'entrée de son Ouvrage
pose la multitude de nos Prédica
petit nombre de Prophètes qu'on
Juifs, comme les seuls qui préc
ce Peuple. C'est un fait qu'il

Sermons, & pourquoi? Parce que *parmi tant de zizanie*, dit-il *, *qu'on y sème*, il *ne laisse pas d'y avoir un peu de bon grain*. * *Le P. G. s. bert. pag. 30*
C'est ainsi qu'il s'exprime. Arrêtons-nous un moment & sur cette expression, & sur le fait qu'il avance touchant les Prophètes.

La *zizanie* ne fut jamais prise dans le sens qu'il la prend. Elle ne peut même avoir cette signification, parce que la Sainte Ecriture & l'usage ont consacré ce mot à signifier ou la mauvaise doctrine, ou la corruption des mœurs. C'est donc ici un des endroits où je ne suis pas du goût de l'Auteur; & pour en dire ma pensée, je ne le trouve convenable, ce goût, ni à un Prédicateur tel que l'Auteur se représente, ni à un Ecrivain qui fait un Traité du bon goût.

D'un autre côté, les Prophètes n'étoient pas les seuls qui prêchoient aux Juifs; & ce Peuple n'étoit point sans Prédicateurs, lorsqu'il étoit sans Prophètes, comme l'Auteur le fait entendre. Les Prêtres, les Chefs des Synagogues faisoient aussi cette fonction. Il paroît même que quelquefois on en déferoit l'honneur à d'autres personnes, qui vouloient bien l'entreprendre lorsqu'on les en prioit, ou qui se présentoient d'eux-mêmes pour le faire, parce qu'ils se sentoient capables de s'en bien acquitter. C'est ainsi qu'à Antioche de Pisidie, les Chefs de la Synagogue déferent cet honneur à S. Paul & à S. Barnabé; ce qui donne lieu de croire qu'il en fut souvent de même dans

Voyez M. d'Ann. Chr. T. 12. 23. Dimanche.

Act. 6. 13. 15.

Le 7. Gl. les autres Villes, où il est dit dans les
 bert. Actes *, que ces Apôtres parlèrent. Ce
 * C. 18. v. n'est aussi ce semble, que sur ce princi-
 5 c. 14. v. pe, que JESUS-CHRIST se lève pour
 1. c. 17. v. lire dans la Synagogue de Nazareth *, &
 2. c. 10. c. qu'il y prêche après avoir lû & fermé
 18. v. 4. c. le Livre. L'erreur de fait que je remar-
 19. c. 19. v. que, n'est pas à mon sens, un débat fa-
 8. c. 20. v. vorable dans le Traité dont nous par-
 7. lons.
 * Luc. 4. 16.

Je puis donner trois preuves encore de
 cette erreur. La première est, que Ma-
 lachie fut le dernier des Prophètes de
 l'ancien Testament ; il fut quatre cens
 cinquante ans avant JESUS-CHRIST.
 Les Juifs furent-ils tout ce temps-là sans
 Prédicateurs ? On répondra qu'il y eut
 bien d'autres Prophètes que ceux dont
 nous avons les Ecrits. Saül en rencon-
 tra toute une troupe : il prophétisa lui-
 même avec eux. Mais cela étant, il n'y
 eut donc pas si peu de Prédicateurs dans
 ce temps-là ; d'autant plus qu'il y en avoit
 d'autres encore outre les Prophètes, se-
 lon Saint Gregoire qui assure que Dieu
 n'a cessé en aucun temps d'instruire son
 Peuple, qu'il a toujours envoyé des Ou-
 vriers pour cultiver sa vigne, & que ces
 Ouvriers étoient des *Docteurs de la Loi*
 & des *Prophètes*. C'est la première de
 mes nouvelles preuves. La seconde se
 tire des reproches que le Prophète Eze-
 chiel fait aux Pasteurs : qui avoient soin
 d'eux-mêmes, & qui n'avoient pas soin
 de paître leurs Oüailles, c'est-à-dire de
 leur expliquer la Loi. La troisième est
 dans

Homil. 19.
 in Evang.
 Dominic. in
 Septuag.

C. 34.

dans les paroles de S. Mathieu * qui dit Le P. Gisbert.
 qu'on admiroit la Doctrine de JESUS-
 CHRIST, *parce qu'il enseignoit comme* * C. 5.
ayant le pouvoir, & non pas comme les
Scribes & les Pharisiens.

Mais laissons cette erreur, quoique je
 pusse en remarquer d'autres, & attachons
 nous aux choses de goût, puisque c'est
 l'objet de l'Ouvrage. L'Auteur blâme
 les Prédicateurs d'autrefois, qui citoient p. 5. & 6.
 les Auteurs Payens, en quoi sans doute,
 à parler assez généralement, il a raison:
 mais il faut voir sous quelle image il
 nous présente ces citations. *C'étoit, dit-*
il, donner une pierre à un enfant qui de-
mande du pain, lui présenter un serpent
lorsqu'il demande du poisson. Ces expres-
 sions sont les paroles de la Sagesse éter-
 nelle; mais sont-elles ici en leur place?
 Je ne fais point difficulté de dire qu'à
 moins de supposer une mauvaise doctri-
 ne dans les Citations dont parle l'Au-
 teur, cette image qu'il en donne, n'est
 ni plus heureuse, ni de meilleur goût,
 que celle de la *Zizanie*; & pour la dés-
 approuver, il ne faut que se souvenir de
 l'exemple de Saint Paul, qui a quelque-
 fois cité les Payens. Donnoit-il des pier-
 res aux Fideles?

Trouvera-t-on quelque personne de bon
 goût, qui n'approuve Saint Augustin lors-
 qu'il montre que la Nature toute seule
 inspire aux hommes de s'interesser les
 uns pour les autres? A ce propos il cite
 Térence, & en rapporte une pensée qui
 fait toujours plaisir à entendre. Car com-

EN HOMME sage, je suis homme
 (1) Et comme tel, ce qui regar-
 dera les hommes, me regarde. L'Histoire
 qu'à la représentation de la pièce
 le monde applaudit à ce sentiment.
 Justin rapporte donc & le mot
 de révérence, & l'approbation qu'on lui
 donne comme une preuve qui montre qu'il
 est aimé de tous les hommes. Quel est l'homme
 qui pût blâmer dans un Sermon
 une telle citation ? ou qui pût dire
 que le Prédicateur y présente une pierre,
 ou du pain ; ou un serpent, au lieu
 d'un agneau ? Le Lecteur doit sentir ici, que
 il est à propos qu'un Auteur prenne
 garde à ce qu'il avance lorsqu'il parle
 de ces matières, & combien il doit être
 exact !

Voyez M. le
 Tournoux,
 12. Diman-
 che après la
 Pâque.

Voici encore une image qui m'a
 plu. p. 63. 64. goût de l'Auteur. Il parle des
 dans le Discours, & de l'amour

défaire. Si on s'en défait, comment l'Auteur appelle-t-il cette action ? Il dit que, Le P. Gisbert.

selon l'avis du Prophète, c'est étrafer tous ces Petits contre la solidité de la pierre !

On voit à cette expression s'il est lui-même bien en garde contre les choses qu'il condamne, & s'il avoit le goût assez sûr pour faire un Traité du bon goût.

Mais peut-être réiussit-il mieux à prendre les mots dans leur sens propre, qu'à les prendre dans le figuré. Pour concevoir de lui cette idée, il ne faut pas en juger par la manière dont il emploie le mot de *réverie*. Il s'en sert en parlant

des Prédicateurs de Paris & de la Cour ; il marque ce que ces Prédicateurs ont de bon ; il les préfère à ceux de Province, parce que ceux-ci, à ce qu'il dit,

semblent ne parler qu'aux sens & à l'imagination, au lieu que ceux-là ne parlent guères qu'à la raison.

Cette différence n'est pas trop réelle, ni d'un côté, ni d'autre : mais sans insister sur cela, voyons l'usage qu'il fait du terme dont je

parle. *L'uniformité de style, dit-il, l'économie du Discours, cette grande*

REVERIE qui en est l'ame ; tout cela marque

que le Prédicateur n'a rien emprunté ; qu'il ne doit son Ouvrage qu'à la méditation, qu'il en est le Créateur.

Ce mot de *réverie* pris dans le sens qu'il le prend, ne lui est pas échappé

par un effet du hazard ; puisqu'il dit ailleurs que le Prédicateur s'efforce d'échauffer

son imagination par une profonde *REVERIE*. Et une troisième fois, les Dis-

Y 3

p. 25.

On peut voir
là-dessus les
Réflexions
sur l'Elo-
quence con-
tre M. du
Bois & le P.
Lamy Bene-
dictin, dont
on a parlé
ci-devant.

pag. 106.

p. 194.

COURS,

Le P. Gibert. cours, dit-il, de la plûpart de nos Prédicateurs sont trop unis, & par là ennuyans. Pourquoi? C'est qu'ils veulent tirer tout ce qu'ils disent de leur propre fond; ils veulent que tout soit l'Ouvrage de leur méditation, de leur REVERIE; ils veulent ordier.

P 7. 8. 9. 10. Tout le Livre n'est point de ce caractère: mais je suis trompé si le style, à parler généralement, y est jamais tel qu'il devroit être; soit par rapport aux choses, soit par rapport aux personnes. L'Auteur en veut particulièrement à des Prédicateurs qui ne parlent qu'aux sens ou qu'à l'imagination seule, ou à la seule raison sans aller au cœur. Ces Prédicateurs, tels qu'il les peint, ne me paroissent guères subsister qu'en idée. De sorte que ses pensées sur cela supposent faux
Voyez les p. 15. 16. 17. 18. 19. 25. 27. 44. 46. 48. 50. 51. 52. 55. 58. 185. 207. premierement en quelque chose; secondement, elles ne sont ni bien nettes ni bien suivies. Il semble souvent établir en certains lieux, ce qu'il a combattu en d'autres, & sur tout tomber lui-même dans les défauts du style, vrais ou faux, qu'il a blâmez. C'est ainsi qu'il paroît blâmer d'un côté les *images*, les *passions*, les *portraits*, dont il reconnoît ailleurs la nécessité, & dont il se sert même très-souvent dans le sens qu'il les condamne*. Il croit pouvoir supposer qu'un Prédicateur qui a l'Art de toucher le cœur, rendra son Auditoire desert; il croit même dire

*p. 51.
 Et dans
 l'm 4. p. 21.

2. Sicut gratus est, qui cognoscenda enubilat; sic oncro-

dire merveille, d'avancer que *sa solitude*, Le P. Gisbert en ce cas, lui fera plus d'honneur que la *bert. foule la plus nombreuse*. Je ne conçois pas comment un homme qui écrit de l'Art Oratoire, peut méconnoître jusqu'à ce point, ce qui est capable d'attirer ou d'éloigner les Auditeurs. Peut-on imaginer quelque chose qui donne plus de vogue à un Prédicateur, que le Pathétique, s'il est bien traité?

Enfin le P. Gisbert fait profession d'avoir puisé sa doctrine dans Saint Augustin: mais il n'en prend pas toujours bien exactement les idées; & une des pensées de ce Saint Docteur, qu'il a moias prise qu'aucune autre, est celle qui dit, *que pag. 152. c'est ennuyer l'Auditeur (1), de lui rebattre ce qu'il sait*. Ma raison d'en juger ainsi, est qu'il ne la pratique point, & que souvent ce qu'il pourroit dire en trois mots, il le dit en cent. Ce sont les termes & la pensée de l'Auteur même, lorsqu'il reproche, tout le premier, ce défaut aux Prédicateurs. Car il critique bien des personnes; ce qui fait croire qu'il ne trouvera pas mauvais que quelqu'un le critique aussi. Cette censure réciproque est entre les Auteurs un droit public qu'on peut exprimer par ce vers d'Horace:

Scimus, & hanc veniam petimur, damnaque vicissim.

Ce

onerofus est, qui cognita inculcat. *Aug. de Doct. Christ.*

Le P. Gisbert.

Ce qu'on vient de voir ne regarde que la premiere Edition, & telles étoient mes observations lorsque la seconde a paru. Quelle est la nature de cette seconde? On y voit les mêmes faits; on y voit les mêmes principes; on y voit dans les uns & dans les autres les mêmes erreurs; on y voit les mêmes manieres dans tout l'Ouvrage.

En effet, l'Auteur y donne d'abord à entendre que dans la premiere, *on ne voyoit que l'idée de l'Eloquence de la Chaire: mais qu'on en verra l'idée & la pratique dans la seconde.* Et néanmoins j'ai rapporté en propres termes ce qu'il avoit
 1. Ed. p. 1. promis de la premiere. *Il n'y a rien, disoit-il, dans ces Réflexions qui ne soit pratique, &c.* Le voilà donc contraire à lui-même. Il n'y a qu'à relire ces dernieres paroles dans la premiere Edition; il les
 2. Ed. p. 4. copie dans la seconde, comme s'il ne les avoit jamais dites que de celle-là.

Il y a un fait tout autrement singulier. Car il avertit ensuite le Lecteur, que s'il daigne jeter les yeux sur la datte de l'Approbaton, *il s'appercevra qu'on ne s'est pas trop hâté de faire paroître cet Ouvrage, mais qu'on a suivi à la lettre le précepte d'Horace, qui veut, quand un Ecrit est achevé, qu'on attende neuf ans pour le donner au Public.* L'adresse du P. Gisbert est délicate, pour faire concevoir qu'il a long-temps limé son Ouvrage. On pourra penser qu'il dit vrai, si on s'arrête à la seconde Edition qui est de l'année 1715. & par conséquent postérieure

rieure de neuf ans à l'Approbation. Mais Le P. Gisbert. que pourra-t-on penser, si on prend garde à la première qui est de l'année 1702, & antérieure de deux ans à la même Approbation? Jugera-t-on que l'Auteur a observé le précepte d'Horace, sur-tout, si l'on prend garde aussi, que dans sa seconde Edition, il ajoute de nouvelles fautes à celles qui étoient déjà dans la première, loin d'avoir employé cet intervalle de temps à la polir ou à la corriger, comme il le donne à entendre? Parlons sans déguisement. Est-ce véritablement la date de l'Approbation qu'il a voulu nous faire observer? Et ne sont-ce pas plutôt les éloges que l'on y donne à son Ouvrage? Eh bien, nous les verrons, ces éloges, pour le contenter: mais auparavant il faut encore voir, par deux endroits, quel fond on peut faire sur ce qu'il débite.

Il nous dit donc premièrement que *Démétrius & Périclès ont été deux Orateurs Athéniens, que le premier n'avoit qu'une extrême douceur, & que le second joignoit à cette douceur une force merveilleuse.* Ayant ainsi bien dit jusques là, il ajoute qu'*Athènes fut charmée du premier, mais Athènes encore jeune & presque naissante, & qu'elle admira l'autre.* Il croit donc que Démétrius est plus ancien que Périclès, & qu'Athènes n'admira sa grande douceur déstituée de force, que parce qu'elle étoit encore jeune & presque naissante, au lieu que cette Ville, selon lui, dans un âge plus avan-

Le P. Gisbert,

cé, admira la force de Périclès. Et néanmoins c'est justement tout le contraire. Car Athènes admira premièrement les foudres de Périclès, qui fut le premier ou le plus ancien des Orateurs Grecs; & elle fut ensuite charmée de la douceur de Démétrius, que l'on regarde comme le dernier ou le plus jeune de ses Orateurs, qui même par ses manières fit comme tomber l'Eloquence. Telle est en ceci l'erreur du P. Gisbert. Quelle en a été l'occasion? C'est qu'encore que Périclès soit le plus ancien, *Athènes néanmoins n'étoit ni jeune ni naissante*, dit Cicéron, lorsqu'il parut; ce qui fait dire à l'Orateur Romain, *que l'Eloquence a paru tard dans cette Ville*. Voilà la source de l'erreur. Car, à cause que le plus ancien & en même temps le plus fort a paru tard, notre Auteur a cru que le plus jeune & en même temps le plus faible avoit paru plutôt; & ce que l'on voit que notre Auteur fait ici, on peut s'assurer qu'il le fait presque partout, c'est-à-dire qu'il brouille & les faits & la doctrine, même dans sa seconde Edition.

1. Edit. p. 9.

2. Edit. p. 4.

Une autre erreur de ce Pere, & bien plus grande, est de dire qu'un Sermon qui porte efficacement à la vertu, n'y porte pourtant quelquefois que par machine; de sorte qu'un Pécheur qui l'a entendu, va se jeter aux pieds du Prêtre, restituë, se réconcilie, se convertit; & ensuite revenu à soi, rougit presque de s'être laissé mener à l'aveugle, & se repent

1. Edit. p. 12.

1. Edit. p. 9.

pent d'avoir bien fait, parce qu'il n'a bien fait que *par machine*. Le P. Gissbert.

Pour moi je tiens qu'une si sainte conversion est impossible, à moins que l'Auditeur n'ait été suffisamment instruit; & s'il a été instruit, il n'agit plus par machine. J'ajoute qu'en matière de devoirs, rien n'éclaire plus que la pratique. Ainsi, quand un homme s'est porté efficacement à la piété, loin d'en rougir, la paix de sa conscience achève de le convaincre qu'il a bien fait. Traiter de *machinal* ce qu'il fait, c'est le traiter indignement. Peut-être, je l'avoue, ne persévérera-t-il pas: mais est-ce la faute ou du Sermon ou du Prédicateur? C'est celle du Pécheur qui retombe.

On voit l'idée que je me suis formée de l'Ouvrage en question à le considérer par lui-même tant dans la première que dans la seconde Edition. Il seroit maintenant à souhaiter de savoir si les Auteurs des *Memoires de Trevoux* l'avoient examiné, lorsqu'ils nous ont donné l'Auteur comme un grand Maître dont ils font gloire de suivre & les idées & les principes. Pour moi je suis persuadé qu'ils entendent mieux toutes ces matières que lui. Mois de Décembre 1713. p. 2096.

A l'égard de l'Approbateur qui lui donne de très-grands éloges; le Lecteur doit considérer non seulement s'il avoit bien examiné le Livre pour le louer comme il fait, mais encore si en le louant il pratique lui-même ce qu'il y loue. Pour M. Berthelin Docteur de la Maison & Société de Sorbonne.

le P. Gis. en juger, voici l'Approbation toute entière, quelque longue qu'elle soit.

„ J'ai lu par ordre de Monseigneur
 „ le Chancelier. cet Ecrit de l'Eloquence;
 „ &c. Et il m'a paru ne laisser à de-
 „ sirer que l'application des Prédicateurs
 „ à en profiter. L'Auteur ne pouvoit
 „ former une idée plus juste d'un si beau
 „ sujet, ni aussi la mettre plus parfaite-
 „ ment en œuvre. Tout ce qu'il dit est
 „ puisé dans le bon sens, ses règles sont
 „ sûres, les modèles qu'il en donne sont
 „ d'un choix exquis, soit qu'il reprenne
 „ ou qu'il veuille perfectionner, à peine
 „ l'a-t-on compris, qu'on est déjà per-
 „ suadé, qu'il n'a dû vouloir, ni repren-
 „ dre autre chose. Il ne peut souffrir
 „ qu'à force de fard on gâte le naturel.
 „ Il veut que tout l'art aille à le rame-
 „ ner à sa pureté. Il va toujours droit
 „ au but. Il fait tout rouler sur la fin
 „ du ministère. Entr'autres belles ma-
 „ ximes qu'il établit & solidement & a-
 „ gréablement, celle-ci est des plus cer-
 „ taines, qu'il ne faut pas espérer d'être
 „ jamais bon Prédicateur sans être hom-
 „ me de bien, & que celui-ci ne se rem-
 „ place point par un extérieur hypocrite.
 „ Il faut en effet que le cœur parle au
 „ cœur. Il faut aimer la vérité, pour en
 „ inspirer l'amour; & quelque habile qu'on
 „ soit à contrefaire, on ne réussit à faire
 „ sentir que ce que l'on sent soi-même,
 „ & comme on le sent. Enfin l'Auteur
 „ n'oublie aucune des perfections essen-
 tielles

„ tielles à la Chaire. Il les peint toutes Le P. Gis-
 „ d'après la Raison & la Religion a- bert.
 „ vec dignité, avec délicatesse, & cate-
 „ ra ". Cet & *cætera* est de l'Appro-
 bateur qui continuë en ces termes: " Il
 „ passe si heureusement d'un caractère à
 „ l'autre, que bien loin d'ennuyer par un
 „ Discours continu, *il engage au passage*
 „ *par un nouveau plaisir à continuer.*
 „ Puisse-t-il recueillir des fruits dignes de
 „ son Ouvrage. Puisse bientôt arriver
 „ ce que la sainteté du Ministère, ce que
 „ le zele des ames demande, que Dieu
 „ donne à l'Eloquence sacrée de nos
 „ jours, *de se renoncer elle-même, de s'oc-*
 „ *cuper moins à briller, à plaire, d'immo-*
 „ *ler le beau, le brillant au vrai, au so-*
 „ *lide;* d'être plus populaire, plus prati-
 „ que, & en même temps plus sublime,
 „ plus majestueuse; & se chargeant moins
 „ de fleurs & de parures qui ne sont bon-
 „ nes qu'à attirer les yeux & les applau-
 „ dissemens, d'avoir un peu plus de sen-
 „ timens & d'onction pour toucher &
 „ pour convertir. En Sorbone ce 20.
 „ Avril 1704.

Il ne manque à cette Approbation, pour couronner l'œuvre, que d'y voir approuver les faits ainsi que les principes contenus dans le Livre en question. C'est un plaisir d'y voir une Eloquence qui se renonce bien elle-même, & qui préfère le vrai au brillant!

DE LA VÉRITABLE ÉLOQUENCE.

Ou, Réfutation des Paradoxes sur l'Eloquence, avancés par l'Auteur de la Connaissance de soi-même, 1703.

Réflexions sur la Rhétorique, où l'on répond aux Objections du Père Lamy Bénédictin, 1705.

te
110-
ce. **L'**Ordre des temps me met ici au nombre de ceux qui ont traité de la Rhétorique. Ai-je dû parler moi-même de mes Ouvrages? ne l'ai-je pas dû? la chose paroît problématique, puisqu'il est difficile en parlant de soi, de garder toute les bienséances. Cela néanmoins n'est pas impossible. C'est par cette considération que je me suis déterminé à l'entreprendre, quoique ce soit un pas d'autant plus glissant, que je reconnois devoir rendre une justice exacte à un illustre adversaire, ennemi de la Rhétorique; c'est le P. Lamy Bénédictin, contre qui j'ai soutenu une dispute sur cette matière dans les deux Ouvrages dont j'ai mis le
titre

¹ Videt Iliacis ex ordine pugnas, &c. *Odys.* t. v. 460.

² Se quoque Principibus permixtum agnovit Achivis, *Æneid.* l. v. 492.

titre à la tête de cet Article. Pour lui rendre cette justice, je garderai les mêmes mesures, que j'ai gardées dans tout ce Recueil de Jugemens; & j'aurai d'autant moins de peine à le faire, qu'il y a eu entre lui & moi des témoignages d'amitié avant qu'il mourût, indépendamment desquels je ne laisserois pas encore d'honorer sa mémoire. Pourquoi n'aurois-je pas ces sentimens? Sa réputation m'a fait honneur dans cette dispute. C'est un avantage que je chers, sans m'attribuer la victoire; ravi de songer, que si on représentoit dans un tableau les Antagonistes & les Défenseurs de l'Eloquence, comme on avoit peint à Carthage, les ennemis & les Défenseurs de la Ville de Troye (1),

On m'y verroit aux mains avec les plus vaillans (2).

Une querelle littéraire que j'avois avec M. Pourchot ancien Professeur de Philosophie au Collège de Mazarin, me jettadans celle dont est question avec le P. Lamy. Je combattois cette proposition ci dans la Philosophie du Professeur (3), *la connoissance du mouvement des esprits animaux dans chaque passion est d'un grand secours*

3 *Magnum affert adjumentum, &c.* T. 3. pag. 379, lig. 2. & 3. de la 2. Edit. Non est alia affectuum causa quam spirituum commotio. *Ibid.* pag. 387. lig. 23. Ad causas affectum, id est, ad spiritum motus est attendendum. T. 4. p. 356 lig. 27. & 28.

Dispute
sur l'Elo-
quence.

secours à l'Orateur pour les exciter par le
Discours. Cette première dispute, com-
me on le voit par ce qui en faisoit le su-
jet, à proprement parler n'étoit rien.
Mais il ne faut rien pour remuer les es-
prits, sur-tout dans quelques Philosophes.
Il y en a qui sont aussi sensibles que les
Poètes (1). La querelle s'échauffa si
fort, qu'elle auroit pu fournir un Poème
Epique, aussi bien que le Lutrin, si quel-
que bon Poète avoit voulu l'entrepre-
dre: & quoique j'en aye marqué au vrai
l'origine, je ne veux pas néanmoins en
exposer ici tous les effets qui sont allés
à des excès extraordinaires. Plûtôt que
de les rappeler, ne vaut-il pas mieux que
les deux Combattans ayent en eux-mê-
mes quelque légère complaisance, d'avoir
fait paroître sur un aussi petit sujet, une
Discorde qui seroit presque aussi grande,
si on en faisoit une Déesse, que l'est
celle d'Homere, qui a, selon le Poète,

La tête dans les Cieux, & les pieds sur la Terre!

Les Cieux ici sont M. Pourchot, & c'est
moi qui suis la Terre.

Comment le P. Lamy fut-il entraîné
dans cette dispute? Le Philosophe vou-
lut couvrir son sentiment de l'autorité du
Religieux, rempart à l'épreuve de tout,
selon lui; & selon moi, facile à forcer
de tous côtez. Sur cette idée vraie ou
fausse que je m'en étois formée après l'a-
voir

2. Genus irritabile vatum. *Horat. L. II. Epist. II. v. 102.*

voir examiné, j'entrepris non seulement d'attaquer la Place par l'endroit où le terrible Philosophe se présentoit, c'est-à-dire par ce seul endroit qui regardoit ce qui pouvoit servir à exciter les passions; mais encore de l'assiéger de toutes parts, résolu de la renverser de fond en comble, j'entends en tout ce qui concernoit la Rhétorique. Pour juger de mon entreprise, il faut entendre le P. Lamy.

„ J'ai regardé, disoit ce Pere, l'étude
 „ de de la Rhétorique & de la Poësie
 „ comme dangereuse aux Solitaires, com-
 „ me capable de leur corrompre l'esprit
 „ & le cœur. J'ai toujours bien cru qu'on
 „ auroit peine à me passer cette censure.
 „ Ces deux Arts ont trop d'admirateurs
 „ pour manquer de défenseurs. Mais je
 „ ne puis parler des choses que sur les
 „ idées que j'en ai; & suivant les idées
 „ que j'ai de la Rhétorique ordinaire &
 „ de la Poësie, tout le Parnasse & tous
 „ les Colléges dussent-ils se soulever con-
 „ tre moi, je ne puis en former un ju-
 „ gement plus avantageux ”.

*T. 5. de la
 Connoiss. de
 soi-même.*

Voilà le centre de la Place. Elle est élevée, comme l'on voit, sinon jusqu'au Ciel, du moins plus haut que le Mont-Parnasse. Mais sur quoi est-elle appuyée? Il est constant qu'il y a de vraies & de fausses idées: *Qui donc vous a garenti les vôtres*, pouvoit-on dire au P. Lamy?

Sur ce principe, je prétendis lui montrer que ses idées étoient fausses, lui en fournir de meilleures, & établir que la Rhétorique & l'Eloquence ne corrom-
 pent:

Dispute
sur l'Elo-
quence.

pent point l'esprit & le cœur, ni ne sont capables de les corrompre. Je prétendis aussi lui prouver, qu'en vain il accusoit l'Eloquence de tout gâter dans les Sciences, puisque c'est une règle de Rhétorique de ne la point mettre à cet usage. Qu'en vain il vouloit paroître restreindre sa thèse aux Solitaires & à la fausse Eloquence, puisque ses principes l'étendoient à tous les hommes & à l'Eloquence la plus parfaite. En effet, s'il eût parlé de la fausse Eloquence & non de la vraie, se seroit-il attendu qu'elle trouveroit tant de Partisans, ou que quelqu'un la soutiendrait utile aux Solitaires?

Mais, à le suivre dans ses principes, il fallut lui montrer, que l'Eloquence n'amplifie pas toujours; que quand elle le fait selon les règles, elle n'altère point la vérité; qu'au contraire elle la développe & la fortifie; que c'est à quoi lui servent les idées sensibles, les idées vives & touchantes; qu'ainsi ces images & ces idées ne gâtent, n'altèrent, ne falsifient point la vérité; qu'elles ne rétrécissent point la capacité & l'étendue de l'intelligence, qu'elles n'affoiblissent point, n'enchaînent point; n'avenglent point l'esprit, & qu'il en pouvoit juger par ses propres expressions, qui n'étoient qu'images vives & touchantes, ou qu'idées sensibles, sans lesquelles mêmes sa Philosophie n'est plus rien. Je fus obligé d'ajouter que les passions qu'on excite par le Discours, ne produisent pas non plus, comme il le prétendoit, tous ces effets extraordinaires;
que

que l'Eloquence n'est nuisible ni à la justice ni au bon goût de l'esprit, ni à la tranquillité qu'on doit demander dans le cœur, ni à sa pureté; que le P. Lamy ne pouvoit tirer aucun avantage de la doctrine de Platon. Loin de cela, que cette doctrine devoit l'embarrasser dans ses principes; qu'il appelloit sans fondement l'Eloquence, *l'Art de la Déclamation*, dans le dessein de la rendre méprisable; que la Poësie n'étoit pas plus criminelle que l'Eloquence; enfin que l'Harmonie étoit, dans un Discours oratoire, une chose très-excellente. Car le Religieux avoit avancé les contradictoires de toutes ces propositions.

J'allai plus loin, & je prétendis montrer d'autres erreurs considérables dans ses Ouvrages. Je mis de ce nombre ces propositions: *Que la Rhétorique est inutile à ceux qui ont de l'acquis dans les Sciences, & dont le jugement est formé: que l'homme fait naturellement l'art de parler, comme il fait celui de nager, & qu'il ne lui manque qu'une bonne assurance; qu'un homme d'esprit manqué de l'amour & de la connoissance de la vérité, persuadé de son abondance, & que sans cela, ayant toute la connoissance de l'Art, il ne persuaderoit pas.* A ces propositions, j'en ajoutois beaucoup d'autres, dans lesquelles le P. Lamy ôtant ses véritables traits à l'Eloquence, lui en prêtoit d'étrangers pour la défigurer.

Sur quoi il s'appuyoit le plus, c'étoit sa prétendue connoissance de l'homme, laquelle-

Dispute
sur l'Elo-
quence.

laquelle lui découvroit en nous deux fa-
cultez, *l'intelligence & l'imagination*, & en
même temps l'union de l'une & de l'autre.
Au grand jour de ces connoissances, il croyoit voir très-clairement qu'un
Orateur ne parlant que par images, ne
pouvoit porter la verité jusqu'à l'intelli-
gence, ni par elle jusqu'au cœur. En
forte que dans l'Eloquence on ne voit
& on n'aime, selon lui, la verité que par
l'écorce.

Je soutenois au contraire, qu'il ne
connoissoit point l'homme; puisqu'il ne
voyoit pas que les images sensibles sont
très-propres à faire concevoir par la pu-
re intelligence les choses purement intel-
ligibles; ce que néanmoins il auroit dû
bien entendre, puisque ne prétendant par-
ler qu'à l'intelligence, il s'exprimoit tou-
jours par Métaphores, qui sont princi-
palement ce qu'on appelle *images* en ma-
tiere de Rhétorique.

Voyez ci-
devant pag.
444. 445.
etc.

J'achevai cette premiere attaque, en lui
prouvant qu'il avoit entrepris de justifier M.
du Bois, sans répondre néanmoins, com-
me il auroit dû dans l'ordre, aux Ob-
jections de M. Arnaud; que les sens,
l'esprit, les paroles mêmes des deux Ou-
vrages, du sien & de celui de M. du
Bois, avoient ensemble une conformité
parfaite, & qu'on ne pouvoit douter que
l'un ne fût l'Apologie de l'autre, mais
Apologie irréguliere parce qu'ayant eu
connoissance des Objections, il n'y ré-
pondoit pas.

Au milieu de tout cela je répandis, ou
j'é-

'éclaircis les préceptes de l'Art, qui re-
 venoient à mon sujet, & je combattis en même temps la thèse de M. Pourchot, tant par des raisons, que par les autorités de M. Descartes & du P. Malebranche, qu'il m'avoit lui-même opposées, mais qu'assûrément il n'avoit point examinées.

Dispute
 sur l'Elo-
 quence.

Tel est le fond de mon Ouvrage qui a pour titre *De la veritable Eloquence*. A l'égard de la forme, je donnai dans une erreur, & l'Adversaire donna dans une autre. Comme il blâmoit si fort l'Eloquence, je ne songeai qu'à fortifier mes moyens, sans les polir : Et l'Adversaire le blâmant par cet endroit, rétablissoit ce qu'il combattoit, qui est, qu'avec la connaissance de la matiere que l'on traite, & avec l'attachement qu'on peut y avoir, il y a encore l'Art de la traiter, très-différent de la Dialectique ; que cet Art donne des graces au Discours, qui ne viennent point si on ne les cherche, comme le Religieux paroissoit lui-même les chercher avec excès, dans le temps qu'il les décrioit.

C'est ce que font bien des gens qui blâment d'ailleurs l'Art Oratoire ; parce qu'ils le blâment ou par politique, comme faisoit à Rome l'Orateur Antoine : ou par vanité, comme faisoit Platon à Athènes : & cela, afin de donner à entendre, que ce qu'ils ont d'éloquence, ils le tiennent de la force de leur genie. La conduite de Saint Augustin est plus louable ; il faisoit profession de vouloir être éloquent, quand les matieres le meritoient.

car si j'en avois plus la peine, je
la lui donneroie si j'avois à re
cer. Quoiqu'après tout, un
n'est pas si orné, vaut bien enc
qui l'est trop. Cet Ouvrage n
n'est pas si mauvais que M.

*Dans un li-
belle qui a
pour titre,
Défense du
sentiment
d'un Philo-
sophe con-
tre un he-
teur. pag.
42.*

l'a voulu dire. Il a avancé qu'
il ne vint, & même qu'il ne vi
entendre à l'Art, tel que je le
dans mon Livre. Ne dois-je p
dre qu'on ne m'accuse de van
crois savoir mieux que lui ce q
ma profession? Cela me fait souv
ne chose arrivée à feu M. D
Un Seigneur de la Cour lui m
joar des vers de je ne sai que
& lui en demanda son sentimen
cile qu'il étoit comme l'on sait
matiere, il répondit que les ver
loient pas grande chose. *Ma
Dauphine*, dit le Seigneur, *les a
trouvés bons. Madame la Dauphin*

Je n'acquiesce donc pas à la censure du Philosophe, encore moins à celle d'un autre Partisan du P. Lamy. C'étoit un des Auteurs du Journal de Paris, du nombre des Approbateurs des Livres, mort depuis environ quatorze ou quinze ans, que je ne nomme pas par considération pour son fils, jeune homme qui se porte au bien, qui a été mon disciple depuis la mort de son pere, & que sa bonne conduite m'a fait aimer comme mon fils.

Cet Auteur. soutint dans le Journal que le P. Lamy avoit raison, & prétendit appuyer les propositions de mon Adversaire, par l'autorité de Petrone, comme si nous enseignions, ou comme si nous défendions l'Eloquence que Petrone paroît blâmer. Et ce qu'il y avoit de plus mauvais, il ne rapportoit point fidelement les passages sur lesquels il vouloit établir ce qu'il avançoit. Il prétendoit mal-à propos que Petrone n'approuvoit pas qu'on eût réduit la Rhétorique en Art; & il lui faisoit dire avec encore moins de fondement, que Platon & Démocrithène n'avoient jamais appris la Rhétorique; enfin on ne voyoit en ce qu'il disoit, que des défauts d'exactitude. Ce que je ne manquai pas de relever en répliquant à la Réponse * que M. Pourchot m'avoit faite sur l'Article qui le regardoit.

Les choses étoient en cet état, lorsqu'au bout de dix-huit mois, le Pere Lamy que je croyois tenir assiégué de toutes parts, comme j'ai dit, fit sur moi une

Dispute sur l'Eloquence,
* Cette Réponse de M. Pourchot a pour titre, Lettre d'un Juriste à l'Auteur du Livre de la véritable Eloquence. Et ma Réplique a pour titre, Réponse à la Lettre d'un Juriste.

Dispute sur l'Eloquence. sortie très-vigoureuse. Aussi déployai-je toutes mes forces à le repousser.

Ce Pere avoit avancé que *ses sentimens sur la Rhétorique ne pouvoient paroître paradoxes*, qu'à ceux qui ne connoissant pas assez l'homme, ne distinguoient nullement entre *sembler & penser*; c'est-à-dire entre l'imagination & l'intelligence. Je lui avois répondu que c'étoit lui-même qui ne connoissoit pas assez l'homme, & que c'étoit la source de ses erreurs. Comme il avoit composé cinq gros Volumes sur la connoissance de soi-même, il fut sensible à ce reproche, & il y parut par sa Réponse.

Il y déclare d'abord qu'il ne veut pas se mesurer avec moi, à cause de la trop grande distance de ses principes aux miens; ailleurs, contre toute raison, il me donne un démenti en propres termes, & si je ne suis pas, selon lui, un homme de ténébres, je suis du moins dans une ténébreuse disposition, qui me fait tirer des conséquences à la Rhétoricienne; je raisonne extravagamment, je sai donner du travers à tout ce que je touche, je suis un pauvre homme. En un mot le titre seul de sa Réponse doit faire juger de l'idée qu'il voulut donner & de moi & de mon Ouvrage. Il l'intitula *la Rhétorique de College trahie par son Apologiste*.

Il me fallut répliquer, mais sans imiter aucunement ni son titre, ni ses manieres; parce que tout ne sied pas à tout le monde. Je lui répondis en quatre Lettres.

tres. Dans la premiere, j'entrepris de faire voir que l'Eloquence n'est à proprement parler que la raison même, quand elle sait se faire entendre aux hommes, & se mettre dans un beau jour pour se faire sentir & aimer ; & je prétendis démontrer que c'étoit cette raison que le P. Lamy combattoit. Je donnai ensuite la seconde, où je n'oubliai rien pour présenter une idée claire, nette & distincte de la fausse Eloquence, & je prétendis en montrer des exemples dans les Ouvrages du P. Lamy. Enfin je mis au jour tout à la fois la troisième & la quatrième. Dans la troisième je fis entrer tout ce que je pouvois dire de plus beau sur les images sensibles que l'Eloquence employe, & qui sont ce qu'elle a de plus merveilleux : Et j'opposai celles que l'Art prescrit, à celles que le P. Lamy met en usage dans ses Livres ; pour montrer la différence d'un homme qui suit les règles & d'un autre qui ne les suit pas. Dans la quatrième je parlai des Passions qui sont la force victorieuse de l'Eloquence ; j'en donnai l'Art, & en même temps je fis remarquer comment le Religieux se passionnoit pour nous défendre l'usage de ce moyen de persuader, le seul presque, selon moi, dont il se servoit.

En tout cela j'eus toujours devant les yeux une chose que j'avois lûe dans Cicéron, & je tâchai d'en exécuter l'idée dans mon Ouvrage, comme la plus convenable à toutes les circonstances où je me trouvois. " Vous me parlez de l'I-

Dispute „ ronie, dit Ciceron (1), cette figure si
 sur l'Elo- „ familiere à Socrate, & dont ce Phi-
 quence. „ losophe se sert partout dans les écrits
 „ de Platon, de Xenophon & d'Eschi-
 „ ne ! J'y trouve beaucoup de charmes,
 „ & beaucoup d'élégance. Oui certes,
 „ il y a de l'habileté, il y a de l'agré-
 „ ment, quand il s'agit, dans une dispute,
 „ de savoir qui a plus de raison, de
 „ convenir qu'on n'en a point, & de la
 „ ceder toute à ceux qui se l'attribuent.
 „ C'est ainsi que Socrate, dans Platon,
 „ élève jusqu'au ciel par ses louanges
 „ Protagore, Prodicus, Gorgias, & fait
 „ semblant de ne rien savoir. Certain-
 „ nement en cela ce Philosophe a bonne
 „ grace ; & je ne suis point de l'avis
 „ d'Epicure qui y trouve à redire.
 Voilà, dis-je, précisément l'idée que j'ai
 voulu exécuter dans mes quatre Lettres,
 & c'est pour cela que l'Ironie y est fré-
 quente.

Il fut parlé de ma premiere Lettre
 dans le Journal de Paris du 14. Septem-
 bre 1705, & il me parut que si une main
 mal-veillante n'avoit pas fait tout l'arti-
 cle qui me regardoit, du moins elle y
 avoit touché. J'en fis quelques plaintes
 legeres dans la seconde ; & dans l'extrait
 qu'on en fit, j'eus lieu d'être plus con-
 tent

1 Ego ironiam illam quam in Socrate dicunt fuisse,
 quâ ille in Platonis, & Xenophontis & Æschinis li-
 bris utitur, faceram & elegantem puto. Est enim &
 minimè inepti hominis, & ejusdem etiam faceti, cum
 de Sapiencia disceptetur, hanc sibi ipsum detrahet.

tent de l'équité qu'on avoit pour moi.

On n'a point parlé dans le Journal de Paris, ni de la troisième, ni de la quatrième, par des raisons que je ne puis publier, parce qu'elles ne sont imprimées nulle part. C'est tout dire, un de mes adversaires par ses intrigues, a procuré cette omission, parce qu'il est plus habile en pareilles négociations, qu'en matiere de Rhétorique.

Voilà les deux Ouvrages dont la suite naturelle de celui-ci m'a obligé de rendre compte. Si le Public me fait quelque gré de ce Recueil de Jugemens des Savans, c'est ma dispute qui m'a mis en état de le composer, sans cela je n'y aurois jamais pensé. Il faut quelque chose qui anime les gens de Lettres : Et si leurs querelles sont une espece de mal, parce qu'elles sont une espece d'incendie, on en peut dire ce qu'Ovide a dit de l'incendie excité par Phaëton : *Que ce mal même a son avantage*, & jette du jour sur des matieres importantes, ou qu'on n'avoit pas encore éclaircies, ou qu'on avoit oubliées.

Incendia lumen

Præbebant, aliquisque malo fuit usus in illo.

Ovid. Metam. 2. v. 331.

Je

eis tribuere illudentem, qui eam sibi arrogant: ut apud Platonem Socrates in calum effert laudibus Protagoram, Hippiam, Prodicum, Gorgiam, cæteros, se autem omnium inscium fingit & rudem. Decet hoc nescio quomodo illum; nec Epicuro qui id reprehendit, assentior. *Cic. de Clar. Orat. n. 292.*

Dispute Je ne doute point que ce ne fût la
sur l'Elo-vue d'un grand Homme, aujourd'hui le
quence. premier Magistrat de France, lorsque me
trouvant ferme dans mes principes, &
point du tout d'humeur ni à les retrac-
ter, parce que je les croyois vrais; ni à
les retirer des mains de mes Disciples,
parce que je les leur croyois utiles; il me
fit l'honneur de me dire en propres ter-
mes : *Qu'il me savoit bon gré d'agir avec*
autant de dignité que je faisois, & ajouta,
pour m'encourager, qu'il ne me tiendrait
quitte, que quand j'aurois donné à la
matiere de ma dispute, toute l'étendue
dont je la croyois capable. C'est un hon-
neur, ce sont des termes que je n'ai point
oubliés, & que je n'oublierai jamais. Que
fit-il, après tout, en approuvant ma con-
duite dans les petites choses de ma pro-
fession, sinon, de me découvrir alors en
particulier quelle étoit, dans les fonc-

* Il a pour
titre Let- tions de sa charge, la disposition & la
tres Theo- grandeur de son ame? grandeur, qu'il a
logiques montrée ensuite avec tant d'éclat aux
& Mora-yeux de toute la Terre dans les affaires
les. Ce fut les plus importantes!

M Varignon
son ami & le Je dois observer en finissant cet article,
mien qui me que ma querelle avec le P. Lamy en est
le donna de demeurée à mes Réflexions sur la Rhé-
sa part; c'est torique comprises en quatre Lettres, &
ce célèbre que ce Pere, en signe d'amitié & d'esti-
Professeur me, sans me répliquer davantage, me fit
de Mathé- présent d'un Livre *, qu'il avoit compo-
matique sé depuis. Je lui ferois, en revanche, vo-
connu & es- lontiers présent de ces Recueils de Je-
time pour son gemens, s'il vivoit encore. Je le voi-
merite dans droi
toutes les
parties du
monde.

drois de tout mon cœur; afin que notre ^{Dispute} dispute finissant comme a fini celle de sur l'Elo-
M. Perrault & de M. Despreaux, finît ^{quence.} quence.
aussi comme le combat d'Hector & de
Menelas dans Homere.

ADOLPHI CLARMUNDI

EXERCITATIO HISTORICO-CRITICA.

De præcipuis Topicorum Explanatoribus
cùm antiquis, tùm recentibus, cui ip-
forum Elogia Vitæque in fine adjectæ
sunt.

C'est-à-dire. *Histoire Critique des princi-
paux Auteurs qui ont traité des Topi-
ques; à la fin de laquelle on a ajouté
leurs Eloges & leurs Vies.* Par Adolphe
Clarmond. *A Leipsic 1708.*

L'Auteur de l'Histoire Critique des ^{Clarmond} principaux Auteurs qui ont traité des ou Rudi-
Topiques se dit *Adolphe Clarmond*: mais ^{ger.} ger.
ce nom est un voile dont il se couvre.
Son véritable nom est Jean-Christophe
Rudiger, qui a fait en Allemand les Vies
des Savans illustres, & autres Ouvrages
qui concernent l'Histoire Ecclesiastique.
Je dois cette découverte & la connois-
sance du Livre en question, ainsi que
celle de plusieurs autres, à M. Hobé
Regent de Troisième au Collège de la Mar-
che, Homme qui a autant de Politesse

Clermond
ou Rodi-
er.

Il suffit donc de dire deux choses, l'une est, que cet Auteur estime tous ceux qui ont traité les Topiques avec soin & étendue, soit qu'ils l'aient fait dans le cours d'une Rhétorique, soit qu'ils l'aient fait dans quelque Ouvrage composé exprès, pour ne contenir que cette matière: au lieu qu'il n'est point du tout content de ceux qui en ont parlé légèrement, soit par mépris, soit par paresse. Dans la première classe il met Cicéron, & il le place même avant Aristote; il y met Gerard Jean Vossius, Agricola, Ramus, le Pere Caussin, le P. Pajot, le P. du Cygne, Jean Hubner, &c. Dans la seconde il met Quintilien, Dresserus, l'Auteur de l'Art de penser, &c.

La seconde chose que j'ai à dire, regarde l'utilité des Topiques, sur quoi je suis un peu éloigné du sentiment de l'Auteur. Je crois cette doctrine ou de peu d'usage ou très-peu utile, persuadé que la fécondité de l'Orateur dépend, non de la connoissance des Topiques, mais de la Science des matières, & du soin de s'instruire des circonstances: De la connoissance des matières, pour ce qui concerne les questions; du soin de s'instruire des circonstances, pour ce qui regarde les faits. Elle dépend aussi de la bonté de l'esprit, qui sur les unes & sur les autres fait faire ses réflexions. Enfin elle dépend de la peine qu'il se donne de méditer son sujet dans l'occasion. Et voilà ce qu'après tout nous recommander.

dent les plus grands Maîtres, mêmes ^{Clarmond} ceux que M. Rudiger louë le plus, en-ou ^{Rudi-}tre autres Ciceron, comme je l'ai obser-ger. vé en parlant de ses Topiques; & Aristote pareillement, ainsi que je l'ai remarqué soit en parlant de ce Philosophe, soit en parlant d'Hermogène. Peut-être pourrois-je sur cela prendre aussi M. Rudiger par lui même en quelques articles, ou le trouver en erreur. (Eh ! quel est l'Auteur qui ne s'y trouve pas en quelque chose ?) Il y est peut-être sur Ciceron, sur le P. Pajot, sur l'Auteur nommé Thilon. Mais il n'y a rien en tout cela qui merite tant d'attention. Il vaut mieux dire à l'égard de la personne même de M. Rudiger, qu'il est habile, modeste, judicieux, ami de l'avancement des Lettres & des Sciences. Pour ce qui est des Topiques, il faut dire que c'est une doctrine séduisante. Car comme on ne rencontre point de preuve dans les Orateurs, qui ne se rapporte aux Topiques, lorsqu'on l'a trouvée, on est porté à croire que c'est par leur moyen qu'on trouve les preuves. Mais c'est une erreur. Rien n'est plus capable de rallentir le beau feu de l'esprit qui trouve les preuves & les tourne de la maniere qu'il faut, que le recours qu'on a aux Topiques. Je veux appuyer, par exemple, avec Horace, ce qu'a dit ce Poëte : *Fuyez ceux qui sont curieux* (1) : Irai-je, pour en venir à bout, parcourir seize ou tant de

1 Percunſtatores fugito, Horat. lib. 1. Epist. 18. v. 69.

Clarmond de notions générales qu'on appelle *lieux*
ou Audi- *de Rhétorique*, pour voir si quelqu'une
ser. me fournira ce que je cherche? Ou si je
ne m'attacherai qu'à considérer mon su-
jet pour y trouver que *ces hommes si ca-*
rieux sont (1) *à coup sûr des babillards,*
ce qui est la raison précise de les fuir?
Et si j'avance avec le même Poète,

Soyez court & précis dans vos enseignemens (2).

N'est-ce point encore par la considéra-
tion de la brièveté & de la longueur, que
je trouverai moyen d'ajouter,

Afin qu'on les conçoive & retienne aisément (3).

C'est donc par la considération de l'i-
dée particulière, qu'on découvre les rai-
sons, c'est-à-dire par la considération du
sujet; & non par la considération des no-
tions générales qui sont les lieux de Rhé-
torique.

MAXI-

1 Nam garrulus idem. *Ibid.*

2 Quidquid præcipies esto brevis, *Horat., de Art.*
v. 335.

M A X I M E S

SUR LE MINISTÈRE

D E L A C H A I R E.

Par M***. P. D. L. O. 1711.

EXcepté les Dialogues de M. l'Arche-
vêque de Cambray, dont je parlerai
dans l'Article après celui-ci, l'Ouvrage
le plus récent qui soit venu à ma con-
noissance touchant la matiere que je trai-
te, sont les *Maximes sur le Ministère de*
la Chaire, Ouvrage d'un homme Apосто-
lique, qui a vieilli dans l'emploi, & qui
est aussi respectable par sa vertu & son
bon esprit, que par ses manieres, soit
dans son Livre, soit dans le commerce
de la vie.

Anonyme.

Car pour le
Livre du P.
Gisbert je le
regarde
comme étant
de 1702. &
non de 1715.

Son dessein, à ce qu'il dit, *n'a pas été*
d'encherir sur ceux qui ont déjà donné des
regles aux Ministres de la parole. C'est
la sagesse, c'est la modestie qui parle.
Il y a deux choses à considérer dans l'E-
loquence de la Chaire : ce qu'elle a de
propre, & ce qu'elle a de commun. Tant
qu'on la considérera par ce dernier en-
droit, tous les gens sages parleront com-
me a fait l'Auteur ; puisqu'en effet on
ne dira jamais rien de meilleur, que ce
qu'ont

Dans l'A-
vertiss. p. i.

3 ... ut citò dicta Percipiant animi dociles, te-
neantque fideles. *Ibid.*

Anonyme. qu'ont dit les premiers Maîtres. Mais si l'on considère les règles de l'Art dans l'application qu'il en faut faire aux lieux Saints, aux temps destinez pour cela, aux matieres que l'on y traite; alors il y a, & des routes à suivre, & des défauts à éviter, dont l'homme de Dieu, qui a l'experience, est seul capable de nous avertir; de telle sorte qu'il peut encherir sur les autres. Mais rien ne sied mieux que la modestie. Elle fait encore dire à l'Auteur qu'il a voulu seulement resserrer les règles pour les rendre plus vives & plus aisées. C'est pour cela qu'il les donne sous le nom de *Maximes*. Dans cette vue il examine le Prédicateur & tous les talens qui le perfectionnent; il examine le Sermon & les parties qui le composent.

Qu'est-ce qu'un Prédicateur, selon lui? C'est un Orateur qui a mission de ses Supérieurs pour annoncer l'Evangile; qui s'est préparé à cette mission par l'étude, par la prière, & par la mortification; qui l'a attenduë sans empressement; qui l'a reçue avec obeïssance; qui la remplit avec fidelité; qui l'exerce sans jalousie, sans basse défrance, sans vanité, sans ambition; enfin qui en conserve la grace avec une attention particuliere.

Dans la voye extraordinaire, la mission opere, malgré les empêchemens naturels: car, ou elle les fait disparoitre, ou elle les tourne à bien. Dans la voye commune, les talens ne donnent point la mission; mais ils la soutiennent. Com-
bien

bien n'en faut-il pas aux Prédicateurs? Anonyme,
 La piété & le zèle sont les principaux,
 il y faut joindre l'esprit, le bon sens,
 la science, la mémoire, la voix, le geste,
 la représentation, toutes les parties qui
 composent l'homme éloquent. C'est donc
 ici principalement & par excellence *l'homme
 de bien qui sait parler* (1).

L'esprit que l'Auteur demande, est un
 esprit dialectique, ou géométrique, si
 l'on veut. Il le desire propre à pénétrer
 la doctrine de l'Evangile, à en déve-
 lopper les parties, à les choisir, à les ran-
 ger, à les établir, à les traiter d'une
 manière convenable. Rien n'est plus juste.
 C'est ici, ou jamais, qu'est de saison
 cette exactitude rigoureuse qu'un grand
 homme * demandoit dans l'Eloquence, * Platon,
 sur-tout lorsqu'il ne s'agit que d'instruire.
 L'esprit du Prédicateur doit savoir encore
 se tenir lui-même dans son caractère,
 renfermer tout ce qu'il dit dans de justes
 bornes; y éviter la bassesse, l'affectation
 de plaire, les faux brillans, la présomp-
 tion; observer toutes les bienséances;
 supporter les fatigues de l'étude, de la
 composition, de l'action.

Sa Science, c'est l'Evangile, la Tra-
 dition, les Peres; en deux mots, la Foi
 & la Morale. Il n'est guères temps d'é-
 tudier lorsqu'il est nécessaire de parler.
 Il faut étudier d'avance, & se servir de
 ses lumieres dans le temps, sans osten-
 tation, sans subtilité. L'érudition puisée
 dans

1 Vir bonus dicendi peritus. *Quintil. en Catane,*

anonyme.

dans de bonnes sources, doit être ménagée avec prudence. Les hautes connoissances supposent celle de la Langue, celle des humanitez, celle du monde, ou du cœur humain. Les spéculations Métaphysiques ne sont pas de l'usage du Prédicateur. S'il fait les Systèmes de Physique, c'est, dit-on, pour avoir droit de les négliger. L'Écriture est un fond riche en choses, en tours, en principes, en raisonnemens, en ornemens, en tout.

Que peut-on dire des Mœurs de l'Orateur sacré, si-non que la vertu doit être plus abondante? qu'elle doit par sa bonne odeur, & préparer la persuasion avant le Sermon, & la confirmer encore après? qu'elle l'opère pendant le Sermon même, parcequ'elle se peint dans le Discours, & qu'elle y répand l'onction? Elle dépend de l'intention. Ce qui la nourrit, c'est la fuite du monde, l'étude, l'exercice des bonnes œuvres. Pleine de courage, elle a ses hardiesses: amée de la prudence, elle a ses ménagemens. Elle prie pour le Peuple; elle parle pour Dieu.

Il seroit à souhaiter que le Ministre de la parole, sans apprendre rien par mémoire, ne parlât que de l'abondance du cœur. Mais ou est l'homme qui peut par cette voye remplir dignement le Ministère? Le soin de composer & d'apprendre retranche bien des défauts; l'action aisée cache un grand nombre de ceux qui restent. Que nous dit-on de meilleur, tant sur l'Action, que sur

Mém.

Memoire? qu'il faut les exercer. L'Ac-
 tion comprend l'air, le geste, la voix. Anonyma
 On réduit en maximes pour la Chaire,
 les préceptes généraux qui regardent ces
 parties de l'Eloquence. On fait un Cha-
 pitre exprès touchant *la véhémence*, parce-
 qu'il est important que le Prédicateur ne
 soit point froid: mais aussi avertit-on que
 la véhémence a ses bornes, & qu'il ne
 faut l'employer que lorsque le sujet le
 demande. Voilà déjà la premiere partie
 du Livre; elle regarde le Prédicateur &
 les talens qui le perfectionnent. Voyons
 maintenant la seconde, où il s'agit du
 Sermon & des parties qui le composent.

L'Orateur sacré doit savoir quelles ma-
 tieres il lui appartient de traiter, & par
 conséquent les divers sujets de Sermon.
 Ce sont les Mysteres, les Panégyriques,
 la Morale. Il doit savoir pareillement
 les diverses formes qu'il peut donner à
 ses Discours. Il peut les faire en Home-
 lie, en maniere de Controverse, en Dia-
 logues; il peut les rendre plus réguliers.
 Il doit avoir une idée des occasions qu'il
 a de parler. Ce sont les Instructions ou
 les Sermons ordinaires, les Vêtures, les
 Professions, les Oraisons Funébres. On
 montre comment dans l'étendue de la
 Prédication on peut faire usage des pré-
 ceptes que la Rhétorique donne & sur
 les trois genres de causes, & sur les
 styles.

Le style simple convient à l'Homelie;
 on n'y fait presque que paraphraser l'E-
 criture; on y change quelquefois d'ins-
 truction

l'Anonyme. truction à chaque verset ; on y peut garder l'unité ; il y a des matieres plus propres que d'autres à cette forme de Discours.

L'Auteur a soin de proposer ces matieres , ainsi que celles des Discours moraux. Il montre l'usage & les qualitez des Dialogues , ou des Instructions qui se font par conférences. L'article qui regarde la maniere de prêcher les Mystères , est fort sensé ; celui du Panégyrique a son merite ; c'est l'idée qu'il faut aussi avoir des Réflexions sur les Vêtures, sur les Professions, sur les Controverses, sur les Oraisons Funébres. On trouve par tout des maximes dignes de la Religion.

Le Texte a les préceptes, aussi bien que l'Exorde qui le suit. La grande règle pour le premier, est qu'il soit pris dans le sens propre, plutôt que dans le figuré. qu'il renferme le sujet , & mêmes les parties , s'il est possible ; que la Traduction en soit fidèle & succinète. Il a été un temps qu'on faisoit deux Exordes, on se contente d'un aujourd'hui. On veut qu'il soit court, qu'il mène au but, qu'il montre le sujet par les endroits les plus intéressans, qu'il explique le texte ou qu'il en fasse l'application. Une vérité, une pensée semble y suffire. Il doit être travaillé , sans être trop brillant faire estimer le sujet, sans le vanter.

L'Auteur parle des complimens qu'on infère dans un Sermon ; & quelques règles qu'on y garde pour les rendre supportables, il le range du côté des Auteurs

teurs qui les condamnent, parce qu'ils ne conviennent pas à la Chaire, soit que les louanges soient bien fondées, soit qu'elles ne le soient pas. Comment après cela conviendrait-il au Prédicateur de se louer lui-même ? Il ne lui convient, ce qui est bien plus, ni de se plaindre, ni de se justifier, quoiqu'il soit obligé d'expliquer ce qui auroit été mal reçu.

La division, inconnue aux Anciens, est devenue indispensable, excepté dans l'Homélie. On peut lui donner différens tours ; mais la rebattre par des synonymes, c'est une puerilité. L'Auteur donne des lumières pour la faciliter. Dans les Discours de Morale, la nécessité d'acquiescer certaines vertus, ou de fuir certains vices ; les moyens d'y réussir ; les marques du progrès ; les prétextes qu'on oppose, font les divisions ordinaires. Dans les Panégyriques, elles se tirent des différentes vertus, ou des divers états du Saint qu'il s'agit de louer ; dans les Mystères, l'Esprit & la Lettre, les desseins de Dieu & la correspondance des hommes, les vertus qui y éclatent, les vices opposés, les fruits qu'on peut en recueillir entrent dans les divisions. Il est à souhaiter que le premier membre serve comme de degré pour arriver au second.

Le choix, l'ordre, l'enchaînement, la convenance des parties, la juste mesure du tout font la beauté du Discours. Les Transitions n'y doivent pas être si marquées. Il faut ne prendre pour principe que ce qui est constant. C'est où paroît
la

Anonyme. rang, de la qualité, de l'âge, du sexe, l'opinion des hommes, l'usage, l'exemple, les ménagemens, la tentation, l'occasion, la confiance présomptueuse en la bonté de Dieu.

L. P. 2^e pin. On aimoit autrefois les descriptions; quel goût, s'il est vrai, comme le dit un homme de nom, qu'il n'y ait rien de si pueril! on a aimé les portraits, qui sont des espèces de descriptions. L'Auteur les regarde comme le plus grand effort de la Réflexion. Je crains qu'on ne les confonde avec l'expression des mœurs. Quoi qu'il en soit, on nous avertit que la malignité & l'humeur chagrine y ont beaucoup de part. Ils peuvent donc avoir des défauts qui les rendent indignes du ministère. Ils peuvent aussi avoir leur mérite.

L'Auteur donne des vûes utiles pour la Peroraison, qui est la Conclusion du Sermon; mais outre qu'il n'y a guères d'autres règles pour les Prédicateurs que celles qu'on donne aux Orateurs en général, la meilleure conclusion du Sermon est que le Prédicateur lui-même en profite, & qu'il pratique ses leçons d'humilité, de pénitence, de charité, de religion.

Ce détail prouve, que tout ce que l'Eloquence de la Chaire a de préceptes particuliers, ce sont des règles de Morale, appliquées aux personnes que l'on instruit & aux matieres que l'on traite.

Au reste, je crois avoir ouï dire que cet Ouvrage a été imprimé à l'insçu de l'Auteur.

teur. Aussi est-ce à quoi j'attribuë cer- Anonyme.
taines choses qui m'ont fait de la peine.

Je suis persuadé avec lui, que le ta- Max. sur le
lent de la Chaire est un assemblage de dif- Min. p. 11.
férentes qualitez propres à se faire éconter, n. 5.
à toucher, à persuader; que cet assembla-
ge est rare; & que si le nombre des Pré-
dicateurs n'en est pas moins grand, c'est
que plusieurs se flattent eux-mêmes &
croient avoir tout ce qu'il faut pour con-
tenter l'Auditeur.

Mais après avoir accordé cette propo- Ib. p. 19. n.
sition à l'Auteur, comment croire enco- 22.
re avec lui, qu'il n'y a presque point de
Prêtre qui n'ait le talent de prêcher, s'il
veut le mettre en œuvre; & que ceux qui
s'en sont crus incapables, ont plus manqué
de courage que de moyens? Ces deux Maxi-
mes se contredisent: la première étant
vraie, la seconde ne sauroit l'être. Et
ce que Saint Paul dit de la distribution
différente des dons du Saint Esprit, em-
pêche aussi de croire que le don de
la parole soit donné presque à tous les
Prêtres.

De même, l'Auteur dit d'une part que Ib. p. 22. n.
l'Apôtre déclare que l'Eloquence humaine 29.
anéantit le mystère de la Croix. Il dit de
l'autre, que quand l'Apôtre bannit de la Ib. p. 42. n.
Chaire l'élévation, la sagesse, l'Eloquen-
ce; c'est l'élévation des subtilitez Philo-
sophiques, la sagesse des raisonnemens
humains, l'Eloquence qui consiste en jeux
d'esprit, en arrangement de mots. Ces ma-
ximes manquent toutes deux d'exactitude.
La seconde d'abord, parce que Saint Paul
parle

Croix; mais il ne s'enlout pa
là anéantissent le mystère,
ploysent cette Eloquence. L
que les temps sont changez.
mystère a dû s'établir par
par les miracles, sans les
mains; mais depuis son éta
se maintient par les secours
même temps & par sa vertu.
seul a instruit les Apôtres
Esprit; aujourd'hui il instruit
par le Saint Esprit en mên
par les hommes; de sorte
tion de la grace se cache sou
ce des moyens humains, com
de la grace s'est caché sou
humaine. Si ce n'est point
ble sens de Saint Paul, il
toute Eloquence de la Chaire
est visible qu'il n'a pas voulu
n'est pas venu convertir le mo
subtilisez, par des jeux d'espr

ses, il y en a d'autres. Par exemple, *Anonyma*.
nemoire, dit-on, est un don de la na- *ib. p. 80. n.*
 , où l'Art a peu de part : pour la per-
 sonner il n'est d'autre moyen que l'E-
 cice. Et presque dans la même page *ib. p. 79. ad*
 venoit de dire qu'on peut se faire une *Calc. n. 17.*
noire locale, fixant à des tableaux, à
Autels, à des piliers chacune des par-
 dont un point est composé, & les n-
 ant toujours à ces objets durant l'étude.
 te maxime est contraire à la préce-
 te; ce qu'elle dit n'est d'aucun usage;
 crois que l'Auteur n'a proposé cette me-
 de que par condescendance pour ceux
 la donnent.

Ce n'est pas tout. *Un beau naturel*, *Avertiss. p.*
 on encore, quoiqu'irrégulier, vaut mieux *2.*
 l'Art; & cependant on dit ensuite *
 e les talens sont des défauts, si on ne * *Dans le*
 pas les régler. Enfin, on nous dit *corps du l. p.*
 in côté * que les Auditeurs de mauvais * *14. n. 11.*
 it ne font pas le plus petit nombre, & *9.*
 il est utile à la Religion qu'il y ait des
 édicateurs qui leur conviennent: Et ce-
 idant on nous dit ensuite dans le mê-
 : chapitre, qu'il ne faut jamais se né- *ib. p. 21. n.*
 ger, non pas même au village: car ou- *27.*
 qu'on doit ce respect au ministère, le
 ple sent ce qu'il ne connoît pas, & il
 goûte. Par-tout il y a quelque connois-
 r, qui juge & qui décrie; son goût re-
 celui des autres, il entraîne la foule,
 foule ne l'entraîne pas. Ce sont deux * *M. Berthe*
 cisions bien contraires! L'Approbateur * *Doct. de*
 Livre paroît * avoir goûté la *Sorb.*
 miere, qui souffre le mauvais goût: * *Dans*
 mais *l'Approba-*
 tion.

Anonyme. mais beaucoup de gens s'en tiendront, crois, à la seconde, qui l'exclut même du Village, parce qu'il ne faut pas confondre le mauvais goût, qu'il est à propos d'exclure & de bannir de la Chaire, avec la simplicité qui peut y être non seulement utile, mais nécessaire. A cet près, & excepté encore un petit endroit, je souscris à l'Approbation.

Id.

„ Les maximes qui composent le corps
 „ de cet Ouvrage, dit l'Approbateur, sont
 „ sages, judicieuses, pleines de lumières,
 „ d'un sens exquis. Le sujet en est
 „ important & auguste, & la manière
 „ de le traiter vive & concise. L'ex-
 „ pression est naturelle, & le tour dé-
 „ cat sur la nécessité de la Mission, la
 „ grandeur du Ministère & les talens du
 „ Ministre, sur tout ce qui regarde l'E-
 „ loquence Sainte; on y donne presque
 „ autant de sentences que de paroles;
 „ sans vouloir gêner les grands & heu-
 „ reux génies, dont les irrégularitez valent
 „ quelquefois mieux que l'art, on leur mon-
 „ tre les fautes à éviter, & les règles à
 „ suivre pour attraper la perfection en cha-
 „ que espece de Discours évangélique. Nul
 „ défaut qui déshonore la Chaire, nul
 „ avantage qui en soutienne la dignité,
 „ n'est laissé sans quelque trait qui frappe
 „ & qui persuade. Des Comparaisons é-
 „ galement simples & riches semées çà
 „ & là, portent un nouveau jour où on
 „ les applique. En traçant le beau, le
 „ parfait, on souffre volontiers ce qui
 „ l'est moins, on applaudit au médiocre,

& on croit même nécessaires aux Audi- Anonymes
 teurs de mauvais goût les Prédicateurs
 qui leur ressemblent. On interdit le plai-
 sant & le ridicule, l'invective & l'in-
 jure, à ceux qui parlent aux hommes
 de la part de Dieu; on fait voir l'in-
 dignité du trop grand détail, & le dan-
 ger des portraits. Bref le bon goût
 regne dans les maximes de l'Auteur;
 quoiqu'en les lisant on pense beau-
 coup, elles laissent cependant toujours
 à penser. Que la pratique seroit glo-
 rieuse au Ministère, & utile à la sanc-
 tification des Fideles & des Ministres!

Ce que dit l'Approbateur, que l'Au-
 teur interdit de la Chaire l'Invective, le
 Plaisant & le Ridicule, a besoin de quel-
 que explication. Il interdit l'Invective
 personnelle, mais non pas l'Invective géné-
 ale: Comment le pourroit-il? Il interdit
 le même le ridicule d'une certaine es-
 pece, quand il avertit que la crainte d'être raillé n'a jamais arrêté une passion ar-
 gente. Mais il y a telle espece de ridi-
 cule qu'il admet, puisqu'il dit entre au-
 res choses, que tel craint moins de passer pour méchant que pour impertinent &
 pour ridicule. Il y a en effet telle espece
 de ridicule qui a de la dignité, comme
 le ridicule que Dieu jetta sur le premier
 homme après son péché.

Mais l'endroit que j'ai voulu particu-
 lierement désigner dans cette Approba-
 tion, très-juste d'ailleurs, est celui-ci:
 que l'Auteur donne ses règles sans vouloir
 gêner les grands génies, dont les irrégula-

aux préceptes contraindre le génie
clut pas ; c'est une pensée
personnes , qui n'examinant
que c'est que l'art & les règles
que tout cela ne sert qu'à al-
nie (1) ; si leur pensée étoit
faudroit bannir les règles.
faut qu'avoir vu le peu que j'ai
de ce qu'en disent les Maîtres
tre persuadé que cette pensée
exacte. Aussi le Discours de
teur ne se soutient-il pas et
car si l'on montre aux gra-
mêmes, aux génies heureux ,
fauts à éviter, & des règles à
attraper la perfection ; il s'en suit
arriver à quelque chose de plus
grands génies mêmes doivent
irrégularitez, & s'assujettir à ce
leur montre ; & qu'en même
que l'Art leur montre vaut
leurs irrégularitez. En effet.

autres : s'ils trouvent autres choses , ce sont ou des exceptions du précepte , ou des preceptes nouveaux , qui ne peuvent contredire les premiers , si ces premiers étoient bons , & dressez , comme on dit , sur le bon goût. Encore ces génies mêmes avec leur bonheur ont besoin de règles pour faire usage à propos de leurs talens.

Anonyme

En un mot , de deux parties qui font le Prédicateur , l'une qui se tire de la Morale & de la nature des sujets qu'il doit traiter ; l'autre qui se tire de l'Eloquence en général , & de l'idée qu'il en faut avoir ; on peut dire qu'il y a dans ce Livre quelque petite chose , particulièrement sur la seconde , qui a besoin encore d'explication ; au lieu que tout paroît assez juste & assez exact dans ce qu'on dit sur la première , qui après tout , est ici la principale sans contredit.

Il s'est fait à Toulouse une Edition de cet Ouvrage , qui le donne au P. Massillon *. C'est sur cela que M. De Gofri-^{* Aujourd'hui Evê-} di , Baron de Trets , & Avocat Général ^{que de Clermont} au Parlement d'Aix , si connu par ses belles & grandes actions , si dignes de son Ministère , me fit l'honneur de m'écrire & de me demander le nom de l'Auteur , & mon avis sur l'Ouvrage. J'eus l'honneur de lui répondre ce que je savois ; que le P. Massillon avoit désavoué l'Ouvrage en le louant , & qu'il est du P. Gaschies ,

miserâ quia fortunatius arte Credit , & excludit sanos
Helicone Poëtas Democritus , &c. *Ep. ad Pisem*, v. 2936

Anonyme. chies, Théologal à Soissons. Pour que je pouvois dire sur l'Ouvrage, j'ajoutai un précis de ce qu'on voit de ce Volume.

M. FRANCOIS DE SALIGNA

DE LA MOTTE-FENELON,

Précepteur de Messieurs les Enfants de France, & depuis Archevêque de Cambrai, Auteur d'un Livre, qui a pour titre DIALOGUES SUR L'ELOQUENCE, avec une Lettre, &c. Paris chez Etienne 1718.

M. de Fenelon.

FEU M. de Fenelon a un bon dessein dans cet Ouvrage, & l'Auteur qui en a composé la Préface, entre dans ses vues le mieux qu'il peut. Ils en veulent tous deux au *bel esprit*, plus aisé à décrier qu'à bien connoître, mais plus facile à connoître qu'à éviter. On peut s'en convaincre par des traits que le Prélat en rapporte, tirez des Ecrivains les plus fameux ; & mieux encore, par ceux qui lui échappent à lui-même, ainsi qu'à l'Auteur de la Préface. Le Lecteur ne le y méconnoitra point, s'il en juge par le principe du Prélat, que le *bel esprit* se montre en cent manieres différentes, soit dans l'expression, soit dans les pensées ; mais entre autres, *par un goût, & par une passion*

p. 335.

p. 10. & 94.

passion aveugle de dire quelque chose de nouveau. M. de Fenelon.

N'est-ce point ce goût, qui a produit le début de la Préface ? Celui qui l'a composée, parle d'abord de ceux qui ont traité de la Rhétorique ; il prétend marquer leurs *différentes vues*, & il s'explique en ces termes. " Les Anciens, & „ les Modernes, dit-il, ont traité l'Elo- „ quence en Dialecticiens, en Grammai- „ riens, en Poètes ; il nous manquoit „ un homme qui eût traité cette Scien- „ ce en Philosophe, & en Philosophe „ Chrétien ; feu M. de Cambray, nous „ le fait trouver dans ses Dialogues ". Voilà une division, qui présente, pour ainsi dire, à la suite de son Auteur, un pompeux cortège, Grammaire, Rhétorique, Poésie, Dialectique, Philosophie. Car il faut qu'il ait toutes ces connoissances, & qu'il voye l'usage qu'on en doit faire ; il a trouvé que les premiers Maîtres de Rhétorique ne l'ont pas vû ; il les méprise, parce qu'ils y ont manqué. Mais où sont ceux qui ont traité de l'Eloquence en Grammairiens, ou en Poètes ? Est-ce que le Philosophe n'est point Dialecticien, ou que le Dialecticien n'est point Philosophe ? & , si feu M. de Cambray est le premier qui ait traité cette matiere en Philosophe Chrétien, Saint Augustin, & tous ceux qui l'ont imité, comment l'ont-ils traitée ? feroit-ce en Philosophes Payens ? C'est ainsi que pour vouloir se distinguer, l'on s'égare.

M. de Fe-
nelon,

Préf. p. 5.

A l'égard de M. de Fenelon, qu'aurait-on penser de ce que cet illustre Auteur n'a pas lui-même donné au Public ces Dialogues qu'il avoit composez dans sa jeunesse, & qui ne paroissent qu'après sa mort? Peut-être sont-ils une preuve, que de bonne heure il avoit envie de se rendre utile; n'en sont-ils pas une aussi de son bon goût en ce qu'il les a supprimez pendant sa vie, & cela sans doute, après y avoir fait de justes réflexions? Car enfin ne peut-on pas croire qu'il les avoit condamnez à ne jamais voir le jour, ou du moins qu'ayant dessein de les corriger, il n'en a jamais trouvé le loisir? Quoi qu'il en soit, il est vrai qu'il y dit beaucoup de belles & bonnes choses, & qu'il les dit d'une légèreté de style qui fait plaisir. Mais outre qu'on les trou-

Dans Pla-
ton, Denys
d'Halic.

Hermog. S.

August. Cic.

M. Pascal,

etc. Il y a

long temps

qu'on ne dit

plus rien de

nouveau en

matière de

Rhetorique,

du moins

quand on dit

sur cet arti-

cle quelque

chose de rai-

sonnable.

ve ailleurs, il faut prendre garde, qu'à la faveur de ce qu'il dit de bon, il ne fasse passer d'autres choses fort contraires au dessein louable qu'il paroît avoir de contribuer au progrès & à la perfection de l'Eloquence.

J'observe donc, dans ces Dialogues, deux sortes d'erreurs; les unes de fait, & les autres de doctrine: Il y en a même qui sont tout ensemble dans l'un & dans l'autre. Voyons-en quelque-une de chaque espèce:

Parmi les erreurs de fait, je mets l'idée que le Prélat a d'Isocrate, & qu'il croit avoir trouvée dans Platon. Il fait regarder ce fameux Maître d'Eloquence, comme un chetif *Rhétteur*, comme

un *Déclamateur* méprisable, comme un M. de Fenelon. *froid Orateur qui n'a qu'une idée basse de l'Eloquence*; & pour le confirmer, *ju-geons-en, dit-il, par Platon; l'en croirez-vous?*

A cet air d'assurance, & sans autre preuve, il se fait ceder la victoire par ses interlocuteurs. Que dira l'Auteur de la Préface? Certainement il ne peut pas ignorer que, sur cet article, Platon est précisément l'antipode de M. de Fenelon. Ce Prélat n'avoit-il pas lû le Dialogue intitulé *Phédre*? il l'avoit si bien lû, qu'il se le propose pour le modèle des siens, & qu'il en fait l'analyse. Comment a-t-il oublié l'Eloge que ce Philosophe y fait de cet Orateur qui lui paroît si méprisable? On trouve cet éloge dans Cicéron; on le trouve dans les Editions les plus communes d'Isocrate. Ce prétendu *Déclamateur* y est l'admiration de Platon, dans le temps que ce Philosophe se déclare contre tous les Orateurs; *Exagita-*

* Termes de Cic. dans son Orateur.

A son exemple Cicéron même a pour ce Rhéteur une haute estime, une amitié tendre. *Que ceux, dit-il, qui n'aiment point Isocrate, souffrent que je m'égare avec Platon* *. Comment feu M. de Cambray nous appelle-t-il ainsi sur ce point, au jugement de ce Philosophe? N'est-ce point par un trait de cet esprit qui veut briller, non dans les mots, mais dans les décisions; non par la doctrine & la Science, mais par les airs & les manières?

* Ces paroles de Cicéron ne sont qu'un trait de politesse, pour dire que ce n'est ni Platon ni Brutus, qui s'égare; parce qu'il n'aime point Isocrate, non plus que M. de Fenelon.

Ce n'est pas tout, le Prélat nous ap-

on à la tête
de chacun de
ces Ouvra-
ges dans les
Editions
communes.

* p. 21.
pag 19.
Lanz. T.
du Sublime
dans Boss.
ob. 31.

pag. 17.

ne rapporte point l'Eloquence
le; & c'est pourtant ce qui dort
Ouvrages, & ce que Denys y l

Mais le Prélat nous appelle
gin, qui pour lui être plus fa
blâme néanmoins dans Isocra
défaits, qui selon lui, ne v
d'un bon principe, & qui n'ont
ché Denys de louer cet Orat
il a fait. Peut-on se flatter
la doctrine des grands Maît
Livre, où l'on voit d'abord
mens si mal rapportez?

J'ajoute que M. de Fene
ou raille Isocrate, pour avoir
à polir ce fameux Discours
titre le *Panegyrique*, & qui re
besoins de la Grece. Voilà, c
cours bien foible & bien lens
publique contre les entreprises
Perse! *Démotibène* parloit bien

comme Philippe du temps de Demosthène. Ce n'étoit donc pas un besoin pressant. Notre Orateur après ce fameux Discours qu'il avoit adressé aux Athéniens, en fit un autre sur le même sujet, qu'il adressa à Philippe. Et il ne persuada point encore ce Prince; il persuada enfin son fils Alexandre, qui en effet abbatit l'Empire des Perses. Ainsi le Panégyrique même, écrit dès auparavant dans le même goût, n'avoit point été un secours qui fût trop foible, ou qui fût venu trop tard. Où est donc le fondement, soit de la raillerie, soit du mépris que l'on fait d'un Ouvrage & si estimé & si estimable, au lieu de savoir quelque gré à l'Auteur, de la peine qu'il s'y est donnée? Si quelqu'un faisoit aujourd'hui un Ouvrage, & qu'il y employât dix ans, pour persuader aux Princes Chrétiens de s'unir contre les Turcs (1), y auroit-il quelque grace à dire, que c'est un secours trop foible ou trop lent?

Mais *Aristote*, dit le Prélat, voyant qu'*Isocrate* avoit transporté l'Eloquence de l'action & de l'usage, à l'amusement & à l'ostentation, & qu'il attiroit par là les plus considérables Disciples, lui appliqua un vers de *Philoctète*, pour marquer combien il étoit honteux de se taire, & d'entendre ce Déclamateur. pag. 153.

Ainsi parle feu M. de Cambray; cependant tout est défiguré dans ce récit.

Le

plusieurs Oraisons qu'il dédia en 1470. à Guillaume Fichet, Docteur de Sorbonne.

ne pas entreprendre, puisqu'il ne
soit. Une preuve au reste q
venoient dans leur doctrine,
Cicéron dit avoir donné les pi
ces deux grands hommes dans
rique (1). Il dit encore les a
en polissant un de ses Ouvrag
dit d'une manière à faire cro
Philosophe portoit les orneme
plus loin que le Rhéteur. *J'y*
(2) *épuisé tous les secrets d'Isoc*
ses Disciples. J'y ai même emp
les couleurs d'Aristote. Qui ne
qu'il n'est point possible après
ce Philosophe ait traité son
Déclamateur, ou qu'il ait dit
honteux de l'entendre? Commen
été honteux d'entendre le Per
loquence (3), ou le plus gran
les Maîtres (4), dont la man
seigner étoit excellente, & de l'
quel on vit sortir ce que la

eu de plus illustre pour le talent de la M. de Fé-
 parole, comme du cheval de Troye on nelon.
 vit sortir ce qu'elle avoit de plus vail-
 lant? Enfin puisque Démosthène eut l'am- *Plut. Phot.*
 bition d'être son Disciple, quoiqu'il ne *etc.*
 l'ait pas été, faute de pouvoir le payer;
 à qui eût-il été honteux de l'entendre?

Il est vrai, comme le dit Cicéron,
 qu'Isocrate transporta l'Eloquence de l'u-
 sage à l'ostentation: mais cela ne signifie
 autre chose, sinon, que n'ayant ni la for-
 ce de corps, ni la hardiesse nécessaire
 pour parler en public dans le Senat ou
 devant le peuple, il se borna à faire des
 écrits que nous appellerions des Discours
 Académiques, & qui néanmons renfer-
 ment toute la Morale & toute la Politique.
 Ce sont des Ouvrages que les habiles *Cic. Hermog.*
 Maîtres rangent quelquefois sous le mêm- *etc.*
 me genre avec les œuvres de Platon,
 avec les Poèmes, avec d'autres écrits,
 qui bien qu'excellens, comme le sont
 ceux de M. Nicole, ou comme le seroit
 une histoire bien travaillée, ne convien-
 droient point à l'action; c'est-à-dire, ne
 sont pas propres à déclamer. Mais pour
 s'être renfermé à ne composer que de ces
 sortes d'Ouvrages, & à enseigner la Rhé-
 torique, Isocrate n'a pas laissé de s'ac-
 querir une réputation dont on ne voit
 guères

atque omnes ejus discipulorum aréulas; ac non ni-
 hil etiam Aristotelica pigmenta consumpsit. *Ad*
Attic. L. 2. Ep. 7.

3 Eloquentiæ Pater Isocrates. *de Orat. 2. n. 10.*

4 Isocrates doctor singularis. *de Orat. 3. n. 36.*

M. de Fenelon. d'exemples (1). Tels sont les hommes que M. Fenelon, dans sa jeunesse, traitoit d'*Orateurs froids*, lui qui dans presque tous ses Ouvrages ne s'est étudié dans la suite, qu'à être doux & insinuant, comme s'il eût eu envie de devenir un autre Isocrate. Il les traitoit aussi de *Déclamateurs*, terme qui ne convient guères qu'à des Orateurs qui donnent dans une vaine affluence de paroles, ou dans des passions mal entendues.

Mais ce grand Maître de l'antiquité, que le Prélat a jugé à propos de mal-traiter, a pour lui encore deux témoignages qui le justifient des deux accusations principales formées ici contre lui, dont l'une le charge de ne point *rapporter l'Eloquence à la Morale*, l'autre le traite de méprisable *Déclamateur*.

Le premier de ces témoignages se trouve dans un petit *Recueil tiré de l'Institution du Prince Chrétien*, composée par Erasme. Car dans la Préface, où sont cités plusieurs Traitez faits, en divers temps, pour l'instruction des Rois de France, il est dit que *Louis le Roi*, autrement *Regius*, fit sous le Roi Charles IX. divers *Traitez de Politique*; mais entre autres, qu'il mit ensemble la *Traduction de Grec*

en

1 Isocrates cujus domus cunctæ Graciæ quasi ludus quidam patuit atque officina dicendi, magnus Orator & perfectus Magister, quanquam forensi laudatæ intraque parietes aluit eam gloriam quam nemo quidem meo judicio est postea consecutus. Cic. *de Bruto* n. 32.

en François de l'Oraison d'Isocrate à Démostène de Rome, monique qu'il dédia à Madame Marguerite de France Duchesse de Berry; les Enseignemens du même Isocrate & de Xenophon pour bien regner, qu'il dédia à Charles IX. avec le Symmachique d'Isocrate du devoir des Princes & des Sujets. Cet Auteur appelle Symmachique l'Oraison sur la Paix, qui roule sur la Modération & la Justice, que les plus forts, ainsi que les plus foibles, doivent religieusement observer dans le gouvernement de leurs Etats; Ouvrage que pour le style comme pour la Morale; on peut du moins mettre en parallèle avec le Roman de Telemaque. Voilà le premier témoignage pour justifier Isocrate sur la première accusation qui regarde la Morale.

A l'égard du second qui le met à couvert du reproche qu'on lui fait d'être un pauvre *Déclamateur*, je le tire de Lucien, & il n'est pas moins formel. En effet cet Ecrivain dans son *Rhétteur*, introduit un Maître ridicule qui donne des préceptes, mais des préceptes tels qu'on peut les attendre d'un homme qu'il veut rendre méprisable. Parmi ces préceptes on trouve entre autres, celui de *ne point lire* (2) *ce fou d'Isocrate, ni ce Démostenne*.

Ἰ 'Αλλὰ καὶ ἀναγίνωσκε τὰ παλαιὰ μὲν μὴ συγ-,
καὶ δὲ εἴ τι ὁ λῆρ' Ἰσοκράτης, ἢ ὁ χαρίτων ἀμοιβ' Ἰ-
Δημοσθένης, ἢ ὁ ψυχρὸς Πλάτων, &c. *Id est; Proin-*
de Tu ne prisca legas, neque quæ nugator Isocrates,
vel gratiarum expers Demosthenes, vel Plato frigi-
dus scripta reliquere. Luc. in Rhet. Præcept. T. 2. p.
453.

M. de Fenelon. *thène qui n'a rien de gracieux, ni ce Platon qui est un Orateur froid. D'où je conclus que selon Lucien il n'y a pas plus de raison à mépriser Isocrate, qu'à mépriser ou Démosthène ou Platon.*

Cic. in Orat. Mais un fait encore à peu près semblable aux précédens, c'est que Cicéron, & après lui Saint Augustin, distingue trois sortes d'Eloquence, une simple, une sublime, & une qui tient le milieu. Saint

Aug. L. 4. de Doct. Christ. n. 53. Augustin ajoute que les acclamations qu'on fait à un Orateur, ne prouvent

pas qu'il ait atteint à la force de la grande Eloquence, parce que les beautés de l'Eloquence modérée, ou la pénétration d'esprit qui paroît à développer une chose difficile dans l'Eloquence toute simple, peuvent lui procurer cette gloire (1). Mais non : au lieu d'une chose si sentée, M. de Fenelon fait dire à Saint Augustin ; *Que les jeux d'esprit du plus bas genre, & les ornemens du genre temperé, peuvent exciter ces acclamations.* Voilà en même temps une erreur de fait & une erreur de doctrine. L'Eloquence simple n'a rien de bas : elle n'a point de jeux d'esprit, & S. Augustin ne lui en attribue point (2). Sur quoi donc se fiera-t-on après cela à M. de Fenelon ? Sera-ce sur la doctrine ou sur les faits ? Dirait-on avec l'Auteur de la Préface, que ce Prélat dans sa Lettre & dans ses Dialogues

Lett. sur l'Eloq. p. 267.

1 Hoc enim & acumina submissi generis & ornamenta faciunt temperati. *Ibid.*

2 Submissum est genus in quo documenta non ornamenta

gues ramene tout au vrai & au solide? Mais M. de Fe-
il est à propos de voir quelque chose selon
de plus sur la Doctrine, puisque c'est
par là principalement que les Lecteurs
doivent juger si en faisant imprimer les Dia-
logues en question, on a assez ménagé
& la gloire de leur Auteur, & l'intérêt
de la jeunesse qui étudie l'Eloquence.

Le Prélat donc, par une division qu'on ^{pag. 95.}
trouve & dans le corps de son Ouvrage ^{Préf. p. 1.}
& dans la Préface, réduit toute l'Elo-
quence à *prouver*, à *peindre*, à *toucher*;
ou, ce qui est formellement la même
chose, aux *preuves*, aux *peintures*, & aux
mouvements. Aristote qui vouloit remar-
quer les moyens de persuader, a donné
une division où il fait entrer les *preuves*,
les MOEURS, & les *mouvements*. Cice-
ron qui a voulu indiquer les trois de-
voirs de l'Orateur, *instruire*, *plaire*, &
toucher, a mis dans sa division, avec les
preuves & les *mouvements*, les AGRE-
MENS DU DISCOURS (3). Feu M.
de Cambray avoit vû cette division de
Ciceron, proposée, approuvée, établie ^{L. 4. de}
dans Saint Augustin; il y avoit vû que ^{Doct. Christ}
c'est à quoi se rapportent les trois gen-
res d'Eloquence, le *simple*, le *modéré*, le
grand; il admet ces trois genres; il re-
connoît que le second a la douceur & ^{pag. 264.}
les graces en partage. D'où vient donc
qu'au lieu de dire comme Ciceron, que
l'E-

*namenta quæruntur. C'est l'idée qu'on prend de la sim-
ple Eloquence dans S. Aug. L. 4. de Doct. n. 38.*

3 Docere, delectare, movere. *In Orat. ad Brut.*

LES MATIÈRES

213. de l'Éloquence se réduit à instruire, à persuader, à toucher; il a mieux aimé dire à instruire, à PEINDRE, à toucher? On ne peut douter que cela ne vienne de cette passion de dire quelque chose de nouveau. Mais à quoi cette passion le conduit-elle? à ôter de sa division les ornemens qui comprennent les peintures, pour y mettre les peintures qui ne sont qu'une espece d'ornemens. Ce qui tout à la fois rend la division vicieuse, & le distingue lui-même, non seulement d'Aristote & de Cicéron, mais encore de Saint Augustin qu'il fait pourtant profession de suivre comme nous apprenant les règles d'une Eloquence sérieuse & efficace.

Il se distingue bien davantage, lorsque venant à s'expliquer il paroît confondre les passions avec les preuves, & les preuves ainsi que les peintures avec les passions. Car selon la Préface, il enseigne que dans les preuves on excite les mouvemens, que dans les mouvemens on range & on enchaîne les preuves, & que les peintures ne tendent qu'à émonvoir. Peut-on, pour un Philosophe, concevoir une division plus étrange, que celle où trois membres sont tous renfermez dans un seul (1)?

Mais quoiqu'il donne lieu d'avoir cette idée de lui, son erreur néanmoins, selon moi, n'est pas tant d'avoir confondu les passions avec les preuves, que d'avoir confondu

1 C'est-là quelquefois tellement le sens de l'Auteur qu'il dit p. 61. que l'Eloquence consiste tout à

confondu les *preuves Philosophiques* avec M de Fe-
 les *preuves Oratoires*, comme si elles ne nelon.
 différoient que par la maniere de les pro- pag. 87. 88.
 poser, en ce que l'Orateur s'anime, au & 89.
 lieu que le Philosophe demeure tranquil-
 le, lorsqu'il établit ce qu'il a avancé.
 Mais il y a plus; car les preuves qui
 sont bonnes pour un Philosophe, ne le
 sont pas pour un Orateur, par cette con-
 sideration, que le premier se contente
 d'instruire, & que le second veut de plus
 intéresser & ne pas gêner.

Après cela une autre de ses erreurs
 sur ce point, est de ne faire consister
 les mouvemens que dans les paroles &
 dans l'action. *Ces mouvemens*, lui dit pag. 105.
 l'Interlocuteur, *en quoi les faites-vous con-*
sister? Et il répond, *dans les paroles &*
dans les actions du corps. Après quoi
 quelle explication donne-t-il de sa répon-
 se? Il donne un seul exemple d'une phra-
 se pathétique qui se réduit à celle-ci:
Où irai-je pour ne pas voir mon malheur? Ibid.
 Et avec cet exemple, il donne des pré-
 ceptes de Déclamation. Rien n'est plus
 mince, sur les passions, qu'une pareille
 doctrine. Le Prélat ignoroit-il qu'elles
 consistent dans l'amplification, qui sub-
 siste sans action dans un Discours sur
 le papier? Avoit-il oublié qu'il les fait
 lui-même consister encore dans les pein-
 tures? Mais quand il s'en feroit souve-
 nu, c'est encore une troisième erreur de
 dire, Prés. p. 2.
 Dial. p. 95.

Erratum: Ce qu'il prétend même appuyer par l'au-
 torité de Cicéron qu'il cite mal. pag. 81.

M. de Fénelon. dire, comme il fait, *que pour exciter les passions il faut les peindre, & que, sans les peintures on ne sauroit échauffer.* On peut voir dans tous les Orateurs, que *peindre les passions & les exciter* sont bien differents l'un de l'autre, & qu'il y a des peintures qui ne servent qu'à plaire, comme il y en a qui ne servent qu'à instruire.

Il n'y a rien de plus familier au Prélat, que le défaut que je viens de remarquer. On trouve presque dans tous ses Ouvrages, de quoi établir qu'il est d'un sentiment, & qu'il n'en est pas. Cela vient d'une imagination vive, qui pour briller s'écarte des routes communes, & qui y rentre, parce que la vérité l'y rappelle; mais qui se cache à elle-même ses contradictions.

Préf. p. 2.
& 3.

Première
Philip. de
Demost.
Lett. de
Brut. à Cic.
Harang. de
Manlius.
cap. Tit.
Liv. L. 6.
c. 18. &c.

Ainsi selon la Préface, M. de Fénelon condamne *les pensées fines, les sons harmonieux, les antithèses étudiées, les périodes arrondies & autres ornemens artisticiens.* Cependant examinez les endroits qui lui plaisent dans les Auteurs, tous ces ornemens s'y rencontrent.

Il regarde la *Poésie, la Musique, & la Danse*, comme capables de conduire à la Sagesse par le plaisir (1); & il blâme les charmes d'Isocrate, comme s'ils n'y conduisoient pas! Il aime mieux louer Platon, lequel pourtant n'est pas moins orné,

1 Tous ces Arts, sous l'apparence du plaisir, entroient dans les desseins les plus sérieux des Anciens, & pour la Religion & pour la Morale. p. 30. 31.

orné, & qui a des défauts essentiels, dont M. de Fenelon ne voit point de vestiges dans Iso-nelon. crate!

Le Prélat distingue trois fortes d'Elo-^{p. 23.} quence, l'une qui *persuade la vérité*, l'autre qui *persuade aussi le mensonge*, & la troisième qui *sert à plaire*. Il se trompe, c'est l'Eloquence en général qui sert à plaire; c'est la même précisément dont ^{p. 40. &c.} on use bien ou mal. Il veut pourtant bannir celle qui plaît, comme ne songeant point à instruire: Mais que ferons-nous de la sienne, qui loin de nous instruire nous jette toujours dans l'erreur?

Sa maniere de nous égarer est sensible sur un Article. Saint Augustin parle *des ornemens que l'Art enseigne pour rendre le Discours agréable* (2). Il dit qu'ils sont dans Saint Paul, quoique l'Apôtre ne les aît pas recherchés; il dit qu'ils y sont *d'une maniere si palpable, que ceux mêmes qui dorment s'en apperçoivent* (3); & il les articule. Feu M. de Fenelon avoit lû l'endroit; il avoit vû l'exemple tiré de Saint Paul; il cite les paroles de Saint ^{pag. 169.} Augustin; mais il les détourne de leur vrai sens. Il leur fait signifier qu'il y a dans Saint Paul une Eloquence qui est dans les choses, qui instruit & qui touche: Et elles signifient; qu'il y a aussi une Eloquence qui consiste dans les ^{p. 167. &c.} *figures de diction*. Il décide que l'art de ^{179.} rendre

2 Hæc in elocutionis arte traduntur. *De Doct. Christ.* L. 4. n. 11.

3. Et qui stertit advertit. *Ibid.* n. 12.

me à prendre l'Eloquence &
des autres Auteurs canon
dire sur cette méthode de M
lon?

p. 170, 179. Ce Prélat veut justifier, p
180, 187. de Brutus, ses dégouts poi
mens: mais Brutus haïssoit a
fions; d'où vient qu'il ne le

pag. 274.

pag. 269.

ce point, comme sur l'autre
justifier par l'exemple de E
lequel néanmoins a les éclair
les foudres de Périclès. Il v
justifier par l'exemple d'autre
qu'il prétend très-simples, &
font pas; ce qui est une pre
qu'il n'a pas une idée juste

p. 180, &

181.

simple Eloquence, ni de *l'Eloqa*
non plus que des *mouvements*.
ton qu'il donne pour simple
ses Discours jusques à sa in
caractère dominant dans De

*Selon Her-

c'est le tour periodique*.

Ils ne sont point simples. Une vraie M. de Fe-
 simplicité droit seulement, *j'ai un Pin* nelon.
& un Peuplier qui font de l'ombre l'un pag. 317.
près de l'autre, & tout auprès est un ruis-
seau qui fait du bruit. Horace dit quel-
 que chose de plus. Il fait une peinture
 & du Pin & du Peuplier; il en fait deux
 associez unis ensemble pour exercer l'hos-
 pitalité; il fait entendre le gazouillement
 du ruisseau; il montre sa précipitation &
 sa fatigue parmi ces cailloux qui emba-
 rassent son chemin oblique ou tortueux.
 C'est ainsi qu'Horace, comme Vir-
 gile, anime & passionne tout. Dans
 leurs vers (pour parler comme M. de p. 326.
 Cambray) tout pense, tout a du sen-
 timent, tout vous en donne, les ar-
 bres mêmes, les rivières & les rochers.
 Et qu'on ne vienne pas nous donner ces
 choses pour le style simple, c'est le sty-
 le orné, dont il faut reconnoître & la *Même selon*
 nature & la destination, qui est de plaire. *l' Auteur.*
 Les peintures y entrent, mais il a plus *pag. 264.*
 d'étendue; il ne faut donc pas, dans une
 division, les substituer à sa place. Et
 qu'on ne décrie point ce style dans Iso-
 crate, sous le nom de *jeux de mots*, ou *Long. dans*
de jeux d'esprit ou de *jeux de pensées.* *Boil. c. 31,*
 Il faut seulement avertir que de la mê-
 me source que vient le bien, on voit aussi
 venir le mal. Ainsi Corneille, anime le
 fer avec succès, quand il dit,

Et toi, de mes exploits glorieux instrument Dans le *Cid,*
Fer jadis tant à craindre, &c.

Théo-

re, je le dis de beaucoup
familieres à Isocrate, telle
des membres, la *répétition* &
opposition, leur *symmetrie*,
qui loin d'affoiblir le Disc
tifiant, lorsque l'éclat de l
tient l'éclat de la diction,
cette admirable réponse du
à ceux qui vouloient le su
dez à César, *ce qui est à*
Dieu, ce qui est à Dieu (1

p. 153.

M. de Fenelon blâme
d'Isocrate comme un mauve
& qui n'est pourtant pas
ne vois point, dit l'Orateur
blâmer Paris, d'avoir vou
une femme pour qui tant d
voulurent mourir. Car il
par la nature du sujet &
de ceux qui peuvent s'y in
que l'Eloquence ne cherch
convient aux choses & au

ient disposez à se battre & à mourir M. de Fe-
 our ses querelles ? N'est-ce point quel- selon.
 ue chose de grand, que l'Empire & l'A-
 ie soient en feu à son occasion ? Et quoi
 le plus glorieux, à ce qu'ils croient,
 our quelqu'un d'eux, que de vivre avec
 elle ! - Ajoutez que cet endroit d'Isocrate
 est moins une antithèse qu'un argument,
 & tout des plus naturels.

Il faut être instruit pour persuader, com-
 me l'observe le Prélat ; mais dans la
 matière qu'il a traitée, il ne nous donne
 point l'exemple, quoique la Science soit
 encore plus nécessaire dans une Disserta-
 tion, que dans une pièce d'Eloquence.
 Il se donne néanmoins pour bien instruit.
 Car, sur ce qu'en un endroit, l'Interlo-
 cuteur lui cede, & avouë qu'il a été en
 rien des erreurs, *vos erreurs*, réplique
 M. de Cambray, *sont celles des honnêtes*
gens qui n'ont point approfondi ces matie-
res. C'est faire entendre que pour lui, il
 es a approfondies ; mais il est visible par
 out ce que je viens de dire, qu'il est
 ui-même du nombre de ces honnêtes gens
 dont il parle.

Une des choses qui m'a le plus frap-
 pé dans son Ouvrage, c'est la maniere
 dont il varie sur l'Eloquence des Peres
 de l'Eglise. Il dit d'abord que *cette an-*
cienne forme de Sermons étoit la plus par- p. 214. &
faite, & qu'on n'a rien pû trouver de meil- 215.
leur.

connoît les figures dans les Discours de J. C. & néanmoins
 il dit qu'ils sont simples, d'une simplicité qui est du goût
 antique.

ils s'accommodoient au g.
siècles; ils concilioient le 1.
brillans. Qui des Prédicateurs
ne pas dire autant pour sa

Mais sur ces articles &
autres que j'ai observez ,
excuser feu M. de Fenelon
n'est pas lui qui a fait impru-
logues , & qu'il a eu bon
voilà pour sa personne.

L'Ouvrage, je conviens, est
qu'il est bien écrit, & qu'il y a
les & de bonnes choses; ap-
tant, c'est le fruit d'une imma-
lante, & non d'une mure re-
l'écrit d'un homme qui veut
cadémicien, mais qui ne l'a
re; si deslors il l'avoit été,
vé des gens parmi Messieurs
qui l'auroient redressé par
bien des endroits, & ne lui

est vrai, dit le Prélat, qu'ils sont ap- M. de Fe
plaudis par des femmes, & par le gros nelon.
du monde qui se laisse aisément éblouir:
mais cela ne va jamais qu'à une cer-
taine vogue capricieuse, qui a besoin
même d'être soutenuë par quelque ca-
bale. Les gens qui savent les règles,
& qui-connoissent le but de l'Eloquen-
ce n'ont que du dégoût pour ces Dis-
cours en l'air, ils s'y ennuyent.

Voilà ce que dit M. de Cambray, &
c'est ce que j'applique à ses Dialogues.
Mais je remarque néanmoins avec Cice-
on, que tel Orateur (je ne dis pas tous)
naïs; tel Orateur qui plaît au peuple ne
eut déplaire à ceux qui sont habiles dans
es règles, parce que les règles sont de
laire au commun des hommes, & que
est-là le but de l'Eloquence, en mê-
e temps qu'elle vise à persuader. Au
eu qu'une Dissertation, telle qu'est cel-
des Dialogues, doit plaire aux Savans,
ui ont droit de la censurer, lorsque le
euple l'approuve, & même l'admirer.
insi qu'on suppose tant qu'on voudra,
ue des Dames ou d'autres personnes
espectables, ou qui plus est, que des
ommes savans, intéressez en cette cau-
e, applaudiront à l'Ouvrage en question,
e ne sera pas à dire pour cela, qu'il
oit tel qu'il auroit dû être, parce qu'il
t visiblement plein d'erreurs considéra-
les.

Feu M. de Fenelon dit encore qu'il
a des *Orateurs qui vivent au jour la*
Tempe VIII. Part. II. Bb *jour-*

ne s'ils se contredisent, ou les contredire. Ils écrivent leurs; ils ont un style léger point de contention pour les ils amusent ceux qui n'apprennent rien. Mais, comme certains au sentiment d'Horace, ne produisent que des ingrats, ainsi certains produisent que des ignorans :

Dans Ho- *Hec seges indoctos tulit & feret en*
race, *in-*
gratos. *I. E-*
pis. VII. 21.

S U P P L E M E N T

DE QUELQUES ARTICLES
omis ci-dessus.

GUILLAUME FICHET ET MARTIN DELPHE, *Tous deux Docteurs de la Maison & Société de Sorbonne; le premier, Auteur d'une Rhétorique en trois Livres vers l'an 1461; & le second, Auteur d'un Traité qui a pour titre, De instituendo fermè ab uberibus Oratore, c'est-à-dire, de l'instruction de l'Orateur, en 1482.*

JE donne avec plaisir ce Supplément Fichet & Delphe,
à la gloire de la Maison & Société de Sorbonne, & à la Lettre que j'ai reçue de M. Salmon, Docteur de mérite, & Bibliothécaire de cette Maison, dans la persuasion où je suis, que le Nom & de la Société & de son Bibliothécaire ne peut que donner un nouveau lustre à mon Ouvrage. Voici les termes de la Lettre.

J'ai l'honneur, me dit M. Salmon, de vous écrire, Monsieur, pour vous remercier, comme Bibliothécaire, du présent que vous avez fait à notre Bibliothèque. Il nous est précieux, & la Sorbonne que vous appelez votre Mere, doit se glorifier d'avoir un fils qui lui fait tant d'honneur: mais puisque vous vous intéressez à sa gloire, & que vous y contribuez vous-même, je puis-je pas vous faire quelque reproche

rois *Martinus Delphus* Allen-
tion... Je mettrois au nom
Auteurs *Guillaume Fichet*,...

teroie un autre Ecrivain, q
vous être inconnu, sur-tout, d
a la Vie, faite par M. Baillet
mée depuis peu; c'est M. B
fait plusieurs Ouvrages sur ce

Telles sont les paroles de
& tels sont les reproches qu
accompagnez de beaucoup
Ils partent du zèle qu'il a po
d'une Société respectable; &
mis en état de me les faire,
recueils qu'il a composez sui
de la Maison & Société de

J'ai pris mes leçons de l
Sorbonne sous les fameux M
périers & Pirot; j'y ai soûte
de Bachelier; je n'ai point c
trine que celle de cette Maïso
cette considération que je

re heureusement mon omission. Ce mor- Fichet &
ceau fait connoître les Écrivains en ques- Delphe.
tion, & ce qu'en pense un habile hom-
me, tel que l'Auteur de la Lettre.

Mon omission néanmoins n'est pas tout-à-fait si grande qu'elle paroît d'a-
bord ; puisque j'ai donné ci-dessus un Pag. 96.
article exprès à Richer ; c'est pour-
quoi je ne l'ai pas mis à la tête de
ce Supplément avec Fichet & Delphe.
J'avoue que je n'ai point marqué qu'il
fût de la Maison & Société de Sorbon-
ne. C'est une circonstance qui m'est é-
chappée, comme l'article qui le regarde,
est échappé, dans mon Ouvrage, aux yeux
de M. Salmon.

A l'égard de Martin Delphe, je con-
viens ne l'avoir connu que par la Lettre
de M. Salmon, & il est à présent trop
tard pour me mettre sur son Ouvrage &
en tirer la quintessence. La raison est,
que ce Volume-ci est déjà gros, c'est u-
ne considération qui me force, avec quel-
ques autres, que je déduis dans la con-
clusion de cet Ouvrage, à omettre un
grand nombre d'Auteurs en ce genre,
dont je ne pourrois entreprendre de par-
ler encore sans me rendre ennuyeux.

Il doit donc suffire à la Maison de
Sorbonne si Illustre par les grands hom-
mes qu'elle a portez, recommandables &
par leur éloquence & par une connois-
sance solide des belles Lettres, & par les
qualitez les plus éminentes en matiere
de Religion ; il doit, dis-je, lui suffire, que

Fichet & j'aye ici fait mention de Martin Delphe
Delphe, avec honneur. Le témoignage que lui
rend M. Salmon en vaut beaucoup d'au-
tres, quoiqu'il dise dans sa Lettre, *qu'il*
ne veut pas prévenir le jugement que j'en
porterai.

A son jugement néanmoins j'en joins
un autre qu'il me fournit. Il est de l'il-
lustre Gaguin, Bibliothécaire des Rois
Charles VIII. & Louis XII. & on le
trouve dans une Lettre qu'il écrit à
l'Auteur. " J'ai lu, dit-il, votre petit
" Traité avec attention, & je trouve que
" vous y avez recueilli des choses très-
" utiles & très-nécessaires. J'ai été ravi
" d'y voir en racourci une si belle, &
" vaste matière. Cicéron & Quinilien
" l'ont traitée & fort au long & avec
" beaucoup d'ordre, ils y ont déployé
" toute leur éloquence. Mais vous l'a-
" vez si bien ramassée, qu'on peut s'en
" instruire en très-peu de temps. C'est
" un Recueil que les amateurs de l'E-
" loquence ne doivent jamais quitter ".
Il faudroit copier toute la Lettre de Ga-
guin, comme le dit M. Salmon, pour
montrer tous les éloges qu'il donne à
Delphe.

Pour ce qui est de Guillaume Fichet,
j'en avois connoissance avant que M.
Salmon m'en eût écrit. Sa Rhétorique
en trois Livres est à la Bibliothèque du
Collège Mazarin. Elle est in 4. comme
l'exemplaire de la Bibliothèque de Sor-
bonne, & d'une impression ancienne,
mais

mais qui pourtant commençoit d'être as-
sez belle ; les préceptes sont les regles ^{Fichet &}
ordinaires, puisées dans Cicéron & dans ^{Delphes,}
Quintilien, exprimées en style simple &
didactique, chargées d'un grand détail
sur les figures & sur les lieux de Rhé-
torique, accompagnées d'une explication
très-raisonnable du nombre & de l'har-
monie du Discours selon les principes de
Cicéron, & généralement de tout ce qui
appartient à l'Art oratoire, avec des preu-
ves certaines que l'Auteur entendoit fort
bien la matiere.

Cet Ouvrage lui fut demandé avec
beaucoup d'instance, & il fut reçu avec
applaudissement.

Mais ce qui fait particulièrement à la
gloire de l'Auteur, c'est qu'il paroît avoir,
ou établi, ou du moins rétabli à Paris
l'étude de la Rhétorique, qu'un trop
grand attachement à la Philosophie avoit
jusques-là empêchée, ou en quelque fa-
çon étouffée. De sorte que Fichet fut
en France, de son temps, ce qu'Isocrate
avoit été à Athènes, c'est-à-dire, qu'il y
fut & Orateur & Maître habile, & le
Pere de l'Eloquence. Avec cela, il fut
employé par le Roi en des affaires im-
portantes. Il fut son Ambassadeur vers
ses ennemis, & Auteur de la Paix qui
fut conclue avec le Duc de Bourgogne.
Il enseigna l'Art oratoire tous les jours
après midi pendant l'espace de vingt-
deux ans, tant que ses grands emplois
lui en donnerent le loisir ; & , pendant

le même temps, il enseignoit le matin tantôt la Philosophie, & tantôt les Lettres Saintes; en sorte que c'étoit un homme infatigable, qui soutenoit ainsi parfaitement & sa qualité de Docteur en Théologie, & celle de Docteur aux Arts dont il se fit honneur toute sa vie. Bien plus; au milieu même de la Cour, il instruisoit & les Princes & leurs enfans par ses Ouvrages; il instruisoit les Cardinaux avec tant de réputation, que la Cour Romaine voulut le posséder & l'attirer par l'espérance des plus grands honneurs dont elle vouloit le combler. A

Je trouve dans les Actes de l'Université que Guillaume Fichet fut élu Recteur au mois de Juin de l'année 1467. J'y trouve aussi qu'il étoit à Rome quatre ans après, d'où il fit savoir à M. le Recteur en Charge, de quelle manière le Pape l'avoit comblé d'honneurs & de biens en considération même de l'Université. En effet, comme Fichet le dit dans sa Lettre, le Pape lui avoit donné un Bénéfice de cinq cens livres, revenu alors considérable, & l'avoit de plus fait son Camerier, de quoi l'Université fit des remerciemens au Pape.

N'oublions pas d'ajouter que Monsieur Chevillier, ancien Bibliothécaire de Sorbonne, dans son Livre de l'origine de l'imprimerie, met l'Ouvrage de notre Auteur, comme l'a observé M. Salmon, dans la première Liste des Livres imprimés en Sorbonne, où fut le premier hospice

Fichet & Beighe.

Recueil
d'Actes
Ch. p. 12.

piece de l'Imprimerie à Paris. On peut Fichet & voir par les Lettres que Fichet a écri- Delphe, tes, & qu'il a reçues, quelle étoit sa réputation. On le voit aussi par ce qu'en dit M. Chevillier dans le même Livre. pag. 391. Je me contente d'observer sur cela, que le Cardinal Bessarion lui dédia en 1470. ses Oraisons par lesquelles il excitoit les Princes Chrétiens à faire la Guerre au Turc.

Il y a, à la fin de l'exemplaire dont je me sers, une trentaine de vers à sa louange, de la composition de Gaguin sur l'obligation qu'on lui a du rétablissement d'une étude qui contribué si fort à polir les hommes, & sur les avantages qu'on peut pour cela tirer de son Livre: Et j'ai aussi pris garde que Gaguin, à la tête de ses vers, appelle Fichet son Pere & son Maître.

Enfin, au bas de ces vers, Gabriel Nau- dé a écrit de sa main, que Gaguin fait mention avec honneur de notre Fichet, & dans son Histoire, & dans ses Lettres; & que c'est d'après cet Auteur, qu'il en fait mention lui-même dans son addition à l'Histoire de Louis XI.

Quelque obligation néanmoins qu'on ait à Guillaume Fichet pour avoir fait en son temps revivre l'étude de l'Elo- quence, il ne faut pas oublier que, envi- ron cent ans avant lui, Nicolas de Cle- mangis avoit fait la même chose, selon le témoignage que lui rend du Boulai T. 4. p. 392. qui pour cela l'appelle le *Restaurateur de*

de l'Art Oratoire, & il ne faut pas douter que de temps en temps il ne se soit trouvé des hommes semblables dans l'Université, qui ont relevé cette étude que l'amour de la Scholastique avoit fait tomber, comme après Fichet on voit Omer Talon & d'autres dont les Traitez sont estimables.

Voilà ce que je me suis fait un plaisir de dire, pour répondre, autant qu'il est en moi, au juste desir de M. Salmon.

C O N C L U S I O N

DE CET OUVRAGE

COMPRIS EN TROIS TOMES,

Et qui concerne les Rhéteurs.

Conclusion.

Voilà enfin bien des Traitez de Rhétorique, que j'ai parcourus, & dont j'ai donné l'idée dans ce Recueil, soit par les jugemens que les Savans en ont faits, soit par le précis de ce qu'ils contiennent, soit par ce qui m'en a paru dans la lecture que j'en ai faite : n'est-il pas à propos que je finisse, quoiqu'il y en ait beaucoup d'autres dont je pourrois encore parler? Certainement le Lecteur, je crois, commence à s'appercevoir que

la matiere est épuisée ; & après m'avoir conclu-
 sù quelque gré du soin que j'ai pris de son-
 faire connoître ce que tant d'Auteurs ont
 de bon ou de mauvais, il pourroit se las-
 ser si je continuois.

En effet, le bon est borné, & le mau-
 vais est infini. Il s'ensuit que sur le pre-
 mier, les Maîtres enfin ou se copient,
 ou se rencontrent les uns les autres ; &
 que ce ne seroit jamais fait sur le se-
 cond, si on vouloit tout relever. Il en
 est en cette matiere comme en toute au-
 tre semblable : l'idée du vrai, jointe à
 celle de quelques erreurs, suffit à ceux
 qui ont du génie, pour se conduire sûre-
 ment.

Ajoutons que je puis compter de n'a-
 voir oublié aucun des excellens Maîtres,
 qui se réduisent à un petit nombre d'Au-
 teurs célèbres dans l'antiquité. C'est une
 verité qui se fait sentir au milieu de tant
 d'opinions & de tant de suffrages que
 j'ai ramassés. Avec eux, il y en a en-
 core de bons, qui les ont suivis ; de mau-
 vais, qui ont voulu parler de ce qu'ils ne
 savoient pas ; de médiocres, qui n'ont
 entendu la matiere qu'à demi. Ceux
 dont il me resteroit à parler, seroient
 dans quelqu'une de ces trois classes.
 Qu'est-il besoin que je m'arrête à le mon-
 trer ? Quiconque les lira, muni de la con-
 noissance des autres, jugera d'eux par le
 plus ou le moins de conformité qu'il
 trouvera dans leur doctrine avec celle
 des premiers. Et ce qui confirme cette

régle, est, que la plupart des Auteurs s'y sont eux-mêmes soumis, dès qu'ils font profession de prendre pour guides les anciens Maîtres. Cela a paru dans le cours de ce Recueil, cela paroîtra encore par la liste que je me contente de donner de ceux dont je ne dirai rien. On la trouvera avant la Table des matières.

L'observation que je viens de faire, m'autorise à dire que dans le genre dont est question, les Anciens sans difficulté l'emportent sur les Modernes. Je n'en voudrois pas dire autant de toute autre matière; mais dans celle-ci, la chose paroît démontrée par ce Recueil. La conclusion qu'on doit en tirer, est toute naturelle: c'est qu'il faut s'instruire dans les Originans; & ne se servir parmi les Modernes, que de ceux qui nous donnent la vraie intelligence des Anciens. Je crois néanmoins qu'il est utile de voir les égaremens de plusieurs, pour se confirmer de plus en plus dans les bons principes; & il est aisé de se donner cette satisfaction, puisque, comme je l'ai dit dans ma Préface, on n'a jamais tant écrit d'aucun Art, que de celui de persuader, à quoi il faut ajouter que dans ce grand nombre d'Ecrivains, on peut, en certains points, convaincre d'erreur ceux mêmes qui sont les plus célèbres, & qu'on a le plus vantez.

C'est une des raisons pourquoi je ne me rends point à bien des sollicitations
qu'

qui me viennent de plusieurs endroits & ^{Conclusion} de bonne part, tant de Paris, que des ^{fon} Provinces & des Pais Etrangers, pour me porter à faire une Rhétorique Françoisse dans les formes, à quoi l'on tâche unanimement de m'encourager, comme s'il n'y avoit plus *qu'à ramasser les préceptes répandus dans cet Ouvrage, les ranger, & y joindre des exemples, parce que, dit-on, il n'y a point de règles qui n'y soient touchées.* Telles sont les vûes de ceux qui me proposent ce dessein. Pour moi, je regarde un pareil Ouvrage comme un écueil où il est presque impossible de ne pas échoïer, quand on voudra que cet Ouvrage soit digne d'un siècle aussi poli & aussi éclairé que le nôtre, & propre à se faire lire tant de ceux qui y chercheroient principalement l'utile, que de ceux qui n'y chercheroient guères que l'agréable. Quelles que soient les avances que je puis avoir pour cela, je conçois qu'il me faudroit encore beaucoup d'autres avantages.

Qu'il suffise donc au Public que je lui donne cet Onvrage tel que je l'ai annoncé dans ma Préface. Je l'ai promis *comme un corps de Rhétorique*; & l'on peut dire en quelque façon que c'en est un, à cause des règles qu'il contient, quoique ce ne soit pas une Rhétorique en forme. J'ai promis de plus, que ce seroient *comme des Memoires que je fournirois à ceux qui voudroient encore écrire sur cette matiere.* Et qui peut nier que
ces

LISTE

*Des Auteurs dont on n'a pas
cru devoir parler.*

Compendium Rhetoricæ ex veteribus recentioribusque ejus Artis Scriptoribus, concinnatum in usum Scholarum trivialium. Colon. apud Kinck. 1613.

Rhetoricæ Libri duo; quorum prior de Tropis & de Figuris; posterior de voce & gestu præcipit. Edit. 5. Londini apud Hentie. Fetherston. 1622.

Rhetorica bonis & utilibus exemplis ex S. Scriptura & Cicerone potiss. sumptis illustrata. Lipsi. 1595.

Gasparis ALMARINI, Artis Rhetoricæ Viridarium ex Aristotele, Cicerone, Quintiliano, & aliis Rhetoribus. Ven. apud Societ. 1609.

Jo. Henr. ALSTEDII Rhetorica, quatuor Libris proponens universum ornatè dicendi modum. Herborn. Nass. 1616.

Ejus.

* C'est un Dictionnaire où l'on trouve par ordre alphabetique toute la Rhétorique; c'est-à-dire les termes de l'Art avec leurs définitions, & les préceptes des meilleurs Maîtres, sur les matieres, même avec des exemples tirez des Anciens & des Modernes.

Ejusdem Orator, sex Libris informatus, 1612.

Benedicti ARIÆ Montani Hispalensis Rhetoricorum Libri quatuor, cum Annotationibus Anton MORALI Episcopi Mefchuaranensis, quæ rem omnem quàm brevissimè explicant. Apud Plant. Antverp.

Andræ BALTHAZARI Rhetorica. Parisiis apud Viduam Mauriti à Porta.

Gasparis BARTHOLINI Rhetorica. Argentinæ, 1624.

Marci BEUMLER Elocutionis Rhetoricæ L. 2. Tiguri. 1598.

Matthæi BADÆ Institutiones Rhetoricæ ex Melanthon & Crusio.

Zach. BRENDELII, pro veterum technologiâ Rhetoricâ adversus P. Rami sectatores, Disputatio.

ERASMUS, de Copia verborum & rerum.

Adriani BORLANDI Rhetorica.

Benedicti de BENEDICTIS, de Arte Rhetor. L. 3. Ven.

Michaëlis BERINGERI. Tubing.

Georgii BERSMAUNI Erotemata Rhetorica. Lipsi. 1602.

Joannis B. BERNARDI Thesaurus * Rhetoricæ ex antiquis & recentibus Oratorum monumentis congestus. Venet. 1500.

Joan.

nes. Ouvrage certainement inutile à qui veut apprendre la Rhetorique : mais qui peut être d'usage comme un autre Dictionnaire, pour savoir la signification des mots, & où les matieres se trouvent traitées,

Joan. BILSTEIN Rhetorica: ex Phil. Melanctone, Audomaro Thaleo, & Claudio Minor selecta, atque exemplis Philosophicis & Theologicis illustrata, 1591.

Thomæ BLEBELII Rhetoricæ Ant. Progymnasmatæ, exemplis tam Sacris, quàm Philosophicis illustrata. Lipsiæ 1599.

Cenobii BONACCURSII Institutio Oratoris, sive de Arte Rhetoricâ, ab omnibus qui rectè de illa scripserunt, & officiosa collect. Apud Soc. Venet. 1603.

Jacobi BROCARDI Partitiones Orat. quibus Rhetorica omnia Aristotelis præcepta explicantur. Venet. apud Jo. And. 1658.

M. Caroli BUMANNI Rhetoricæ Commentariorum L. 2. 1601.

Jo. CÆSARII, Parisiis.

Mathæi CAMARIOTHÆ Synopsis Rhetoricæ, Augustæ Vendelicorum, 1595. Græcè.

Nathanis CYTHRÆI, ῥητορικὴ καὶ κατὰ Ἀριστοτέλ. 2. Rhetoric. doctrina accurate explicata 1586.

Jo. CAMERARII Elementa Rhetoricæ. Lipsiæ 1600, & antea Basileæ 1544.

Jacobi CAPELLI Rhetorica, multis exemplis tam ex Scriptura quàm aliundè petitis illustrata, 1623.

Georgii CASSANDRI per Tabulas Rhet. *Georges Cassandre, en 1543, fit imprimer à Paris ses Tables de Rhétorique, qui contiennent peu de choses sur toutes*

les parties de l'Art, elles sont par interrogations & réponses, comme les partitions de Cicéron. Par l'Épître Dédicatoire, qui est de 1542, il paroît que l'Auteur étoit à Bruges, & peut-être qu'il y enseignoit.

Matthæi CARDENI Rhet.

Jo. CASELLI Piræp, five de Magistro dicendi, 1596.

Rhetorica Tropologica Othonis CASMANI.

Simonis CAULERII Rhetoricorum L. 5. Parisiis, 1600 & 1609.

Conradi CELTIS.

Davidis CYTHRÆI præcepta de Elocutione & de figuris, 1574.

Natalis DE COMITIBUS, de terminis Rhetoricis.

Raphaelis CYLLENI Tabulæ Rhet. Venet. 1571. J'ai dit quelque chose de cet Auteur dans mon premier Tome en parlant de Demetrius.

Martini CRUSII quæstionum, &c. J'en ai parlé dans le second Tome, en l'article de Melancthon.

Augustini DATI Isagogicus Libellus, ad Eloquentiæ præcepta recusatus, 1608.

Jo. DUFLOS Tabulæ Rhetoricæ. Paris.

La Rhétorique Françoisse d'Antoine FOUQUELIN, de Chauny en Vermandois, dédié à la Reine d'Ecosse, 1557. L'Auteur y pose pour principe, que cet Art n'a que deux parties, l'Elocution & la Prononciation, & en consequence il ne parle que des figures, de la voix & du geste.

Anatolii

- Anatolii FRONTII Tabulæ Rhetorices.
 Friderici FURII Rhetorica. Lovanii. 1554.
 Ducandi GASSANI. Tholosæ.
 Rod. GOCLANII Problemata Rhetorica.
 Pet. GUNSHERI de Arte Rhet. L. 2. 1568.
 Jo. HAMMERICI Quæstionum Rhetoricarum L. 2. 1602. & 1613.
 Georg. HEMISCHII Præceptiones Rhetoricæ tabulis, &c. 1613.
 And. HYPERII Rhetorica. *J'en ai parlé T. 2, en l'article de Vallavientins.*
 Jo. INGOLSTHERII Isagoge in Rhetoricam Aristotelis.
 L. Jacobi KIRCHNERI Medulla præceptionum Rhetoricarum, 1594.
 Alberti LEONINI à Grenevoûde Rhetorica, 1588.
 Georgii MAJORIS Rhetorica.
 M. And. KREBS, Praxis Rhetorica, 1611.
 M. Jo. MERCLINI Quæstion. Rhetoricar. L. 2. 1559.
 D. Laur. NEIDECERI Rhetoricarum instar Oratoriarum Institutionum L. 3. 1600.
 Joan. NELDELI Schediasmata, &c.
 Jasonis de NORES Summa præceptorum, &c.
 Vincentii OPSOPOEI Rhetorica.
 Jani PARRHASI.
 Laurentii PARMICENI.
 Othonis POMPONII, &c.
 Ant. POSSEVINI Cicero, &c.
 Antonii RABERI Tabulæ Rhetoricæ.
 Philippo-RAMEUM Rhetoricæ Artis Systema ex præceptis Rami 1606.
 P. RA-

1. RAMI Scholæ Rhetoricæ, seu Quæstiones Brutinæ.

Nicolai REUSNERI Elementor. Artis Rhetoricæ 1578, 1588 & 1602.

Emerici REGII Isagoges Rhetoricæ L. 2. 1612.

Jo. RHENII Compendium Rhetoricæ. 1621.

Ejusdem Sylloge Rhetorica 1621.

M. Nicolai ROMANI de Arte Rhetorica L. 4. 1581.

Hieron. RUBEI Rhetorica. Tolos.

Joan. RUSTII Rhetoricæ L. 2. 1612.

Joan. SCHOLLII Praxis Rhetorica. 1612.

Petri SEYNET.

Adami Theodori SIBERI.

M. Georg. STAMPELII Tabulæ Rhet. &c.

Jo. TAULANI Rhetorica.

D. Conr. THEODORICI Institutiones ex Arist. &c.

D. Conr. THEODORICI Epitome præceptorum, &c.

M. Christia. THOLDII Rhetorica præceptis, theorematis, ac canonibus methodicè dispositis conscripta, exemplis sacris & profanis, Oratoriis & Poëticiis illustrata, 1623.

Corn. VALERII Tabulæ in universam dicendi rationem, &c. 1567.

Jo. Ant. VIPERANI, Lib. 3. de componenda Oratione, 1581. *C'est une Rhétorique assez courte; l'Auteur entendoit la matiere, & l'a traitée selon les principes des Anciens.*

Lud.

Lud. CARBONIUS à **Colliacio**, seu, **Costacciaro** : **Divinus Orator**, aut **Bonus Orator**, 7. **Lib. de Rhet. Divina**, 1595; qui montre l'habileté de l'Auteur, mais occupé du soin d'appliquer à la Prédication les préceptes de Rhétorique.

Didaci VALADES **Rhet. Christiana**.

J'ai tiré cette *Liste de la Bibliothèque Classique de M. Georges Dracutius*, p. 1437, &c. & p. 1476, &c. où l'on peut voir encore un grand nombre d'Auteurs en d'ouvrages sur la Rhétorique, que je n'ai pas cru nécessaire de marquer ici. Ce que j'en ai pris suffit pour montrer qu'il y en a pour laisser le Lecteur le plus patient.

J'en laisse encore plusieurs autres. Tel fut le **P. André LE FE'E** Docteur & Professeur en Théologie de la Faculté de Paris, ci-devant Prévôt du Grand Convent & Collège général de S. Jacques de l'Ordre des Freres Prêcheurs, Auteur d'un Livre qui a pour titre, **IDE'E DES PRE'DICATEURS**, où ils pourront voir la dignité, les devoirs & les abus de leur Ministère, &c.

Paulus ARESIUS, **Arte di predicar bene**, loué par **Crassus**, in **Elogiis Litteratorum**, parte 2. pag. 90.

Leo ALLATIUS, de **Erroribus magnorum virorum in dicendo**. **Dissertatio Historica**, quam hausit ex **Claudio Verderio**.

SIGONIUS, de **Dialogo**.

Sebastianus MACCIUS, de **Historia scribenda**.

Joann.

JOHANN. TESMARUS Rhetoric. Exercitation. L. 8.

Jean CARAMUEL, qui a fait l'Encyclopedie du Prédicateur. M. Morhof dit ne savoir ce que c'est. L. 7. p. 292. n. 8.

RICHESOURSE.

RIOLAND.

La Rhétorique de M. TAVERNIER, ancien Recteur de l'Université, qui me paroît bonne & utile.

Le P. COLONIA.

Une Rhétorique de J^{eu} M.*** Curé de Saint Hypolite; imprimée à Paris chez Dupuy.

La véritable manière de Prêcher selon l'esprit de l'Evangile, par le P. ALBERT de Paris, Capucin Missionnaire, 1701.

Le Parnasse réformé.

Remarques sur deux Discours prononcez à l'Académie Française sur le rétablissement de la santé du Roi, le 27 Janvier 1687, imprimées en 1688.

De la Sainteté & des Devoirs du Prédicateur, avec l'Art de bien prêcher, par un Religieux Benedictin de la Congrégation de Saint Maure.

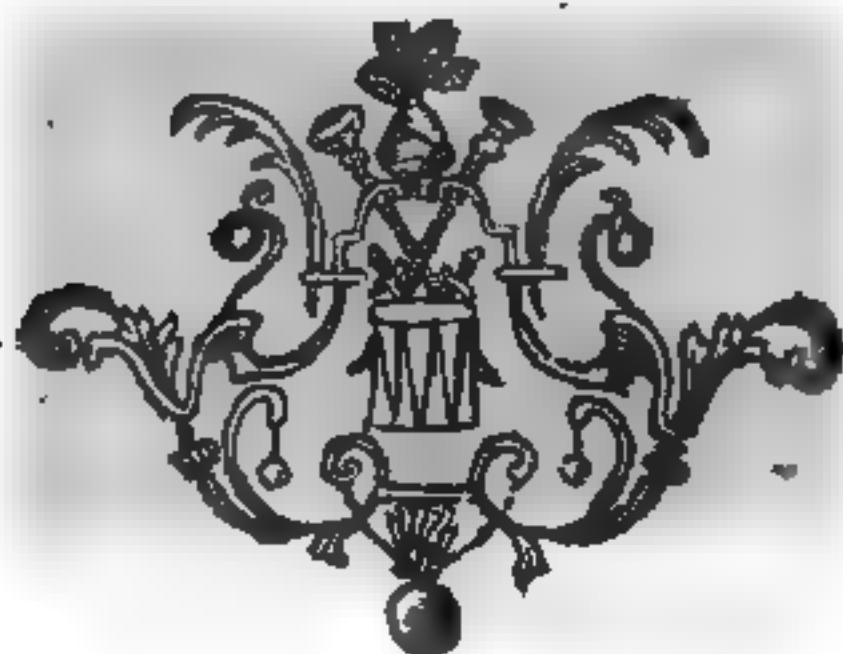
CONRADUS DIETERICUS, &c.

Valentinus THILON. Cet Auteur a fait l'Analyse des Harangues de Q. Curse, un Rudiment de Rhétorique sur les Périodes, l'Amplification & les Liaisons, avec l'art de se servir des lieux Dialectiques, & un Traité des Passions.

Je laisse enfin, avec quantité d'autres, Auguste BUENER, qui a écrit un Traité

600. *Liste des Auteurs, &c.*

*et de Rhétorique ; où l'on dit qu'il y a
à la vérité des choses remarquables sur
les figures, mais plus sur celles de Gram-
maire que sur celles de Rhétorique ; com-
me aussi BALBINI Quæstia Oratoria,
vauté par le Journal de Trevoux, mis
de Decembre 1713.*



TABLE

T A B L E

D E S

M A T I E R E S,

Contenues dans ce Tome VIII.

Le Chiffre Romain indique la Préface, la lettre a la premiere Partie de ce Volume, & la lettre b la seconde.

A.

- A***CADEMIE* Françoisé en son institution. *b* 254. 262
Accius (le Poëte) ne veut pas être Avocat & pour-
quoi. *b* 235. 236
Acclamations; celles qu'on fait à l'Orateur, ne sont pas
toujours une preuve que son Discours soit sublime. *a*
472
Action; utilité de l'Action, & s'il y en a un Art. *a* 54.
L'emporte sur l'Elocution, lors qu'il s'agit de pronon-
cer un Discours. 55. Son pouvoir. 268. Est l'Eloquen-
ce du Corps sans laquelle l'Eloquence n'est rien. *ibid.*
suit la maniere de composer. 358. Plaisant Traité de
l'Action. *b* 282
Agréablement; maniere de dire les choses agréablement &
avec esprit. *a* 58. *b* 336. En quoi consiste l'art de le
faire. *a* 58
Alexandre le Grand. La Rhetorique qui lui est adressée,
n'est pas d'Aristote *a* 68. Alexandre l'avoit demandée
avec instance, 69. Accuse lui-même des criminels, &
répond à leurs investives. 81
Alexandre le Rheteur, son Ouvrage & ses grands talens. *a*
133. 134
Alphabetiques (Periodes) ridicules. *b* 269
Ambroise (Saint). *b* 299
Ame, son excellence. *b* 348
Amplification; quelle est sa place, *a* 72. Est distinguée de
la preuve, 170. Soutient le Sublime, 188. Comment
définie par Cicéron, 301. Ses especes, selon Quinti-
lien, *Cc*
Tome VIII. Part. II.

- lien, 404. Il en omet une, 404. 405. L'Amplification fait partie de la Peroraison, 405. Diffère de l'abondance, b 114. En quoi elle consiste *ibid.*
- Analyses* (bonnes) des Harangues de Cicéron, b 221. 225
- Anaximandre de Lampsaque* excelle en tout & n'emporte le prix en rien, a 77. Sauve sa patrie par un tour d'Eloquence, 79. Rend un mauvais service à Theopompe, *ibid.* Est le premier, à ce qu'on dit, qui se soit offert de parler sur le champ. *ibid.*
- Anciens* (Maîtres) s'ils fournissent des règles pour l'Eloquence de la Chaire, b 325. Si les Modernes en donnent d'autres. 370
- Anciens* (Orateurs) vrais modeles, b 258. Utiles aux Predicateurs. 374. 375
- Anciens* (Querelle sur les) du temps d'Horace différente de celle de nos jours, b. 212. 395
- Antimaque* (Marc Antoine) Auteur d'une Traduction de Démétrius a 207
- Antoine l'Orateur* donne une idée assez basse de la Rhétorique, pour le devenir, a 8. 227. Affecte de ne point passer pour savant, *ibid.* Son sentiment sur les matieres oratoires, 228. Egale les Grecs, 247. Son eloquence plus propre au Barreau qu'à la Tribune, & pourquoi, 254. Comparée à celle de Crassus, 255. Il étoit n'avoir jamais vu d'Orateur, 263. Sauve un complot sans y employer le mensonge, b 297
- Apelle, la Venus.* a 265
- Aphthone*; son goût, ses vues, son merite, a 140. 143. &c. Donne ce qu'il y a de plus difficile pour une preparation à l'Eloquence, 145. Conformité de ses principes avec un endroit de Quintilien, 146. Si ce dernier a profité d'Aphthone, *ibid.* Ce que le P. Menestrier a pensé d'Aphthone. 147. &c.
- Apôtres*, s'ils suyoient les lieux où ils réussissoient b 327
- Apollin*; estime qu'il fait de la Diction & de l'Harmonie, a 132. Ses préceptes sur la Memoire & sur l'Action. *ibid.*
- Argumens*; quelle sorte d'argumens convient le plus aux Orateurs, a 38. Art de les trouver, ou lieux de Rhétorique, 40. Ce que differens Auteurs pensent de cet Art, *ibid.* Pourquoi Aristote l'a donné, *ibid.* Inutilité de cet Art, 289. Meilleur moyen de les trouver, a. Ce qu'il faut considerer dans le choix qu'on en fait, *ibid.* Methode de Socrate dans les argumens. 370
- Aristide*, son art, son exactitude, sa vanité, a 129. Son Traité est l'analyse du style de Xenophon. 170
- Aristote*, avoit ramassé en un corps les Rhétoriques de

ceux qui l'avoient devancé, *a* ix. 35. Succès de cet Ouvrage, *ibid.* Sa Rhétorique, 34. Plus propre à former l'esprit qu'une Logique, xxxvi. Ce qui le porta à la composer. 34. Jugement qu'en fait Cicéron, 42. 45. 46. 63. Différence d'avec celle de Cicéron, 63. A quel sujet Aristote traite des mœurs, 47. &c. Sa Rhétorique préférable à ce que Platon dit de cet Art, 56. Ne parle point des figures, 36. Fait regarder la preuve comme la base du Discours, 38. Joint à la preuve deux autres moyens de persuader, les mœurs & les passions, 42. Explique tout ce qu'il y a de curieux sur les passions, 43. Aime mieux la négligence dans le stile, 61. Si on peut renverser ses principes de Rhétorique, *b* 72. Sa doctrine sur cet article, comparée avec celle de Platon, 127. Témoignage que lui rend Bacon, 132. Justesse de sa Rhétorique. 175. 179. Sa pensée sur le Pathétique des Plaidoyez. 238. 239. Sa doctrine sur les moyens de persuader mal prise par le P. Rapin. 314. 315. Sur Isocrate. 561

Arnauld (Antoine) Docteur de Sorbonne. Sur l'Eloquence. *b* 426, 429. &c.

Arrangement des parties du Discours. *a* 6. 7. 61

Arrangement des mots, *a* 238. Estimable, quoi qu'il paroisse pueril. 238. 239. Usage qu'il en faut faire. 239. Ne paroît consister qu'en des minuties, & néanmoins produit des effets merveilleux, 281. Les anciens Orateurs n'y pensoient pas, faute de le connoître, 282. Ils le rencontroient par hazard, *ibid.* Aristote en donne des regles. *ibid.* Regles de l'Arrangement. *b* 289

Arriaga; son goût, son choix, & son exactitude. *b* 145. 146. Egal au P. Soare, 146. Si la Rhétorique qui porte son nom est de lui. 148. 149

Art; l'Art est aussi nécessaire que la Nature, *a* xix. Il ne peut donner l'Eloquence quand la Nature l'a refusée, *ibid.* On ne devient naturel que par le moyen de l'Art, *ibid.* l'Art ne donne que les regles de la Nature, xviii. On lui doit plus qu'à la Nature, xix. Ce que les ignorans prennent pour Art, xxii. Tous les Ans sont plus anciens que l'Eloquence, 246. S'il y a un Art de prêcher, 506. S'il est autre que la Rhétorique, 505. 507. Si l'art qui se cache est un art, 506. Beau témoignage rendu à l'art Oratoire. 514. Autre, 567. Art nécessaire à tout Orateur, sacré & profane. *b* 373

Asiatique; deux sortes de styles Asiatiques, *a* 260. Ni l'un ni l'autre ne convient à un grand âge. *ibid.*

Atbens, pourquoi l'Eloquence s'y perdit, *a* xvi. Est la regle

- regle du goût Antique, 270. Quelquefois se peut par Demosthene, 271.
- Antique; caractere Antique en quoi il consiste, 271. 272. 273. Pourquoi ainsi nommé, 270. Demosthene y excelle, *ibid.* Le style Antique est opposé à l'Asiatique & au Rhodien, 271.
- Auguste (Saint) ce qu'il dit de Platon, 27. L'estime qu'il faisoit de l'Orateur de Cicéron, 275. Veut que les Prédicateurs ne fassent pratiquer les regles, *ibid.* Ce qu'il entend par les préceptes qu'il se conseille par le Prédicateur d'étudier, *ibid.* Petite Rhétorique qu'on lui attribue, 444. Son véritable Ouvrage sur l'Eloquence de la Chaire, 460. Comment entendre qu'il forme le Prédicateur par les regles des Anciens, sans donner les préceptes de Rhétorique, 461. Sur les préceptes de Rhétorique, 6 342. 351.
- Avocats; si nos Avocats ne sont que des Jurisconsultes, 6 349. Les Avocats ont à monter de l'hypothese à la these, c'est-à-dire du particulier au général, au lieu que le Prédicateur descend de la these à l'hypothese, ou du général au particulier, 6 27. Ont moins d'avantages pour devenir eloquens, que les Prédicateurs, 102. Idée de ce qu'ils étoient il y a cent ans, & de ce qu'ils manquoient, *ibid.* Idée au contraire des anciens Orateurs Grecs & Latins, 107. 108. Leur profession difficile, 225. Comparez aux Prédicateurs, 232. Quelles sont leurs causes, 240. 286. 391. Avis pour eux, 218. 2-dresses dont quelques-uns se vantent, 401. &c.
- Avocats François, égaux aux Romains, 6 287. Leur défaut, *ibid.* Comparez aux Anciens, 391. Bons & mauvais, *ibid.*
- Auteurs; comment ils doivent corriger leurs Ouvrages, 6 251. 252.

B.

- BACON (le Chancelier) ses Ouvrages, 6 129. Idée qu'il donne de la Sagesse & de l'Eloquence, 131. Grande estime qu'il fait d'Aristote & de Cicéron, 132. Ce qu'il croit manquer à la Rhétorique, *ibid.* Ses idées sur cet art refusées, 133. Défend la Rhétorique contre Platon, 134. 135.
- Baillet (Mr.) son dessein & sa methode dans son Ouvrage des Jugemens des Savans, 6 V. Il est à souhaiter qu'on ne laisse point cet Ouvrage imparfait, *ibid.* Moyen de l'achever plus aisément, *ibid.* La seconde partie de cet Ouvrage.

- Ouvrage, laquelle regarde les Poëtes, est imparfaite, vi. On peut ajouter à son plan, vii. Ce qu'il dit de l'Eloquence du Barreau, xxvii. Ce qu'il dit de Mr. Patru & de Mr. le Maître, xxviii. Cet Auteur peu favorable à Hermogene, 115. &c. Ce qu'il dit sur l'Art de parler. *b* 493
- Balzac*, cet Auteur n'est pas toujours assez exact lorsqu'il parle de l'Eloquence, *4* xxix. On lui doit beaucoup, *ibid.* A fait voir que notre Langue est susceptible d'harmonie, 90. 283. Etoit né pour le grand, 188. Est accusé de n'avoir pas senti le Sublime d'un bel endroit de Demosthene, 187. Justifié de ce reproche, 188. Tombe quelquefois dans le défaut de la Declamation, 382. S'il est le premier qui ait observé l'harmonie du François, 547
- Barbarie*; abundant sans barbarie. *b* 388
- Barbarns* (Hermolaüs) ses emplois, son éloquence, sa facilité, *4* 492. Ses divers Ouvrages, 493. Sa Rhétorique. 494
- Barreau*, ancien & nouveau. *b* 385. 386
- Baville* (Monsieur de) ses progrès dans les études. *4* 375
- Bayle*; a une belle pensée sur la corruption de l'Eloquence, *4* 356. Ce qu'il dit des Ouvrages de Quintilien, 372. Ce qu'il dit des éloges que cet Auteur donne à Domitien, 387. Ce qu'il dit du P. Rapin. *b* 313
- Beauté*; la vraie beauté parmi les hommes est celle des âmes qui s'attachent à Dieu, *4* 2. Elle est différente de la force, & se concilie avec elle. 472
- Beauté* du Discours est le caractère le plus sensible de l'Eloquence, *4* 2. En quoi elle consiste, *ibid.* Qualitez nécessaires pour y parvenir. 3. Maniere de la bien faire connoître, 9. 10. Ce qu'Hermogene dit de la beauté, 124. Deux especes de beauté, la vraie & la fausse, 125. 126. Ce que Crassus dit de la beauté du Discours, 236. &c. La beauté est différente de la Noblesse & comment, 212. 214. Elle veut être interrompue, 239. 322
- Beni* (Paul) ses défauts, *b* 122. Ses talens, *ibid.* Travail & usage de ce qu'il a fait sur la Rhétorique, 123. Utile à ceux qui répondent sur la Rhétorique. *ibid.* & 124
- Berthe* (M.) Docteur de Sorbonne & Censeur de Livres. *b* 515. 551
- Bienfaisances* (l'Eloquence des) Traité du P. Rapin, ce que c'est. *b* 311
- Boissimon* (M. de) ses beuvës. *b* 407, 409, 410, 438. &c.
- Boivin* (Mr.) son travail sur Longin. *4* 175
- Barromis* (S. Charles). avoit fait le plan d'une Rhétorique

- Ecclesiastique.** 6
- Bazillon** (Mr. l'Abbé) homme d'esprit. 247
- Bouffon**, différent du naïf. 452, 454
- Bouteurs** (le P.). Ce qu'il dit du stile agréable, 213. Son Art de bien penser &c. Partie de l'Art de penser. 331. &c. De la Rhetorique d'Aristote, 335. &c. Son foible, 344. Son idée sur la Délicatesse, 345. Son érudition ne paroît point à ses Ouvrages. 347
- Boutanger** (M.) Avocat au Conseil, homme de Belles-Lettres. 247
- Brousseau** (M.) Avocat, son Ouvrage, 6 446. Eloge qu'il fait de M. Giller. *ibid.*
- Brievet**, en son lieu, a son mérite dans l'Eloquence. 537
- Brillant**; le Brillant en sa place n'est pas moins naturel que la simplicité l'est en la sienne. 233. Brillant de figures & de Diction: belle pensée de Longin sur cela. 457
- Bristu** (le Président) ses talens & ses défauts; 6 102. Est un mauvais goût, qui fut contagieux. *ibid.*
- Brutus** (M.) homme de mérite. 451, 453, 454
- Brutus**; pourquoi Cicéron a donné le nom de Brutus à son Dialogue sur les Orateurs, 247. Brutus avoit demandé l'Orateur à Cicéron, il ne l'approuva pas, 275. 276. Il déclara son sentiment à Cicéron & à Atticus, 276. Quel fut le goût de Brutus, 277. &c. Brutus fait une Harangue touchant le meurtre de César, *ibid.* Cicéron la trouve parfaite dans le goût de Brutus, & non au sien, 278. Idée que Cicéron donne de Brutus, & comment il faut la prendre, *ibid.* Le Brutus & l'Orateur faits pour faire changer d'avis à Brutus, *ibid.* Il ne changea point, 279. Jugement de César sur l'entêtement de Brutus, *ibid.* Sur son éloquence, *ibid.* Brutus rangeoit ses mots avec soin, 280. Il lui échappoit souvent des vers, *ibid.* Ce qu'on dit de sa Prose & de ses Vers. *ibid.*
- Barlesque** inconnu aux Anciens, 6 448. Proscrit. *ibid.* & 450 &c

C.

- Campanella** (Thomas) dit que la Rhetorique est une extension, non de Logique, mais de la Magie, 6 153. Cet Auteur manque de jugement, 154. Lecture de son Ouvrage très-ennuyeuse & pourquoi. *ibid.*
- Canoniques** (Auteurs) ont deux sortes d'Eloquence, & les tiennent du S. Esprit, 6 468. Pourquoi quelquefois leur éloquence ne paroît pas, 469. Leur éloquence particulière,

- liere, surnaturelle & mystérieuse, *ibid.* On ne doit pas l'imiter. 475
- Cantarini* (Vincent) Ses avantages sur Paul Beni. *b* 122
- Canus Rufius* : méprise du P. Rapin sur un fait qui regarde cet Orateur. *a* 248
- Capitaines & Orateurs.* *b* 353
- Capitolinus Manlius.* *b* 298
- Carneade*, ses regles sur l'Eloquence, *a* 43. Sa force & son habileté dans l'Art de parler, 304. Ambassadeur des Atheniens à Rome, & son succès. 305
- Cassagnes* (l'Abbé) Auteur de la Préface sur les Oeuvres de Balzac, *a* 90. Estime qu'il fait de l'harmonie, *ibid.* Ce qu'il dit de l'attention des Anciens sur l'harmonie, 282. Ne pense pas juste sur cet article, 283. Sa pensée sur la corruption de l'Eloquence, 355. Ce qu'il dit du premier Livre de Quintilien, 374. Reconnoît que les Ecrivains célèbres, les Prédicateurs & les autres Orateurs, penchoient du côté de la Declamation, 382. Fausse idée qu'il a de l'éloquence de la Chaire & de la Rhetorique des Anciens. 462
- Catilinaire* (endroit de la seconde) examiné. *b* 359. &c.
- Caton*, le Censeur, fait un Traité de Rhetorique, *a* xxxix. Est le plus ancien Orateur Romain. 246
- Cavalcanti*, ou *Cavalcante* (Barthelemi) occasion, dessein, & éloge de son Ouvrage, *a* 555. Eloges qu'il donne aux Anciens, sur tout à Aristote, 556. Suit un bon guide en ce qu'il dit des Sentences, ou pensées spirituelles, 557. En ce qu'il dit aussi des passions & des mœurs, *ibid.* & 558. Reconnoît que la Rhetorique à Alexandre n'est pas d'Aristote, 558. Louë & blâme Hermogene, en ce qu'il dit sur les idées. 559. Style de Cavalcante. 560. Ordre qu'il a gardé peu naturel, *ibid.* Au reste fait honneur à son païs, à sa famille, à ses Protecteurs, 561. Son habileté dans la connoissance des Auteurs. *ibid.*
- Cause*; la bonne cause est toujours plus facile à défendre, *a* 41. Les causes ont leur fort & leur foible, 267. En quoi consiste l'état d'une cause. 386
- Causin* (le P.) son Jugement sur Quintilien, *a* 356. Copie Rutilius, 430. Sa Rhetorique moins estimable que celle du P. Soares, *b* 116. Sa Rhetorique pleine de défauts, 199. Pourquoi si souvent réimprimée, 205. Dangereuse, 204. 209. Sa comparaison de Cicéron & de Demosthene vaut mieux que celle du P. Rapin. 318. &c.
- Censeur* ou Critique; son devoir. *b* 252

- Centenier*; beauté des paroles du Centenier de l'Evangile, *a* 182. 183
- Cesar*; ce qu'il disoit de l'entêtement de Brutus, *a* 279. de son éloquence, *ibid.* De celle de Cicéron. 280
- Chaire* (Rhetorique de la) dans les Anciens & dans les Modernes, *b* 325. Dans le P. Rapin, 324. Son stile. 325. 539
- Charlemagne* s'entretient sur la Rhétorique avec Alcuin, *a* 453. Il s'entretient avec le même sur la Morale, 455. Estime qu'il fait de l'Eloquence. 456
- Charpentier*; ce qu'il dit des nombres du Discours, *a* 90. 91. suit les principes de Denys d'Halicarnasse. *ibid.*
- Chateaubeau*; ce qu'il dit de Longin, *a* 176. Croit que Longin & Hermogene sont d'accord sur le Grand & le Sublime. 191
- Choix*; le choix des circonstances fait un Sublime, *a* 186. 187. Le choix des mots fort utile à tous les Ecrivains, 173. Demande beaucoup de prudence. *ibid.*
- Circe*, ce que c'est. *a* 141. 142. 149. 154
- Christophe* (Saint) si l'image de ce Saint n'est qu'une allegorie. *a* 573
- Chrysostome* (Saint) son Eloquence modele de tous les styles. *b* 208
- Chûte*, causes de la chute de l'éloquence. *b* 106
- Cicéron*; ses Ouvrages sur la Rhétorique, *a* 218. La Rhétorique à Herennius n'est pas de lui, 316. Peine qu'il prenoit & qu'il conseille, 256. 257. Marque les défauts de l'Eloquence, & les évite, xxviii. 259. Son sentiment touchant Platon, 9. 16. Ne prend pas le sens de ce Philosophe sur la Rhétorique. 17. Ce qu'il pense d'Aristote, 42. 45. 63. Touchant les passions, 45. 48. Si Cicéron est plaiaire, 45. Copie Aristote & en fait gloire, *ibid.* Difference de sa Rhétorique & de celle d'Aristote, 63. Conduite qu'il garde pour devenir eloquent, 257. Cette conduite comparée à celle d'Hortensius, 258. Il explique fort bien l'Harmonie, 284. Ce que dit Antoine Lulle de ses Livres de Rhétorique, 484. Lecture de Cicéron, moyen court de devenir Orateur, *b* 107. Beauté de sa Harangue pour Milon, *ibid.* Comparaison de son Eloquence avec celle de Demosthène, difficile, évitée, entreprise, mal executée, 313. &c. Si son stile conviendrait aujourd'hui, 386. Orateur dans les grandes & petites causes. *ibid.*
- Cid*, Tragedie de Corneille; pourquoi ne peut être désapprouvée des Savans, le peuple l'ayant approuvée. *a* 251. 252.
- Circonstances*; produisent le Sublime. *a* 170. 188
- Civ.*

- Citations*, gâtent le style de Pibrac & de Briffon, *b* 102. Ce que deux Auteurs de mérite disent pour & contre les citations dans une pièce d'Eloquence, *b* 142. Les raisons alléguées de part & d'autre, établissent que les Citations doivent être rares. 144. Tiennent la première place parmi les preuves du Prédicateur. *ibid.* Citations dans les Plaidoyez, 240. &c. 256. 291. Citations des Auteurs Payens dans les Sermons, 507. Regles generales. 546
- Arté du Discours*, préférable à la beauté même & à la pureté. *a* 471
- Cœur* (le) sert à persuader l'esprit. *b* 382. 383
- Comparaison* d'Antoine & de Crassus. *a* 253. De Cicéron & d'Hortense, 256. De Cicéron, &c. Voir *Cicéron*. *Cassius* &c. des grands hommes par le P. Rapin, *b* 311. selon Keckerman. 319
- Compassion*; moyen efficace de l'exciter. *a* 323
- Complimens* dans les Sermons blâmez. *b* 544
- Composition*; ses avantages, ses difficultez, moyen de les applanir. *b* 76. 77
- Confirmation*, comprend la Refutation, *a* 61. L'une & l'autre sont ce que l'Art a de plus fort. 142
- Connoissances* nécessaires à l'Orateur. *b* 259
- Connoisseurs* en fait d'Eloquence ne sauroient condamner un Orateur que le Peuple approuve, *a* 251. Ont de grands avantages sur le peuple. *ibid.* & *suiv.*
- Connoître* (le précepte de se) grand, peu pratiqué, *b* 314. 330
- Conquerant*; si un Conquerant peut être comparé à un Rheteur. *a* 189
- Considerations* sur l'Eloquence, il y a 80. ans. *b* 245
- Conversations*; si Aphthone a donné l'Art des conversations. *a* 148. 153. Si cet Art est la Dialectique. 295. 296
- Conversion*; si elle peut être efficace & machinale. *b* 514. 515
- Coquetterie*, (peinture de la) mal placée. *b* 394
- Corrections* sur les mœurs ne doivent scandaliser personne. *b* 54. 60. Autres Regles qu'il y faut garder. *ibid.*
- Corrections* des Ouvrages, maniere de s'y prendre, *b* 77. Défauts qu'il y faut éviter. *ibid.*
- Costar*, estime qu'il faisoit des Oeuvres de Bacon. *b* 130
- Coupable*. Il est permis de défendre un coupable, & comment. *b* 292. &c.
- Crassus*, égale les Orateurs Grecs. *a* 247. Pourquoi il n'atteint pas à la perfection, 256. Idée de son éloquence, 255. Comparé à Antoine, 253. Caracteres de ses pensées. *b* 338
- Crusé* (le P.). Auteur du Théâtre des Rheteurs; ce que c'est. *b* 337.

117. Auteur du Livre qui a pour Titre *les Vices*, 118.
 Il y traite de l'Action, 119. Il y est trop diffus, 120.
 Aime mieux demander pardon d'une faute, que de ne
 la pas faire, 120. Divers Discours de ce Pere, 121.
 Deux grands éloges que lui donne Paréus, 121.
Beliqui (la) des Auteurs n'est pas l'Ouvrage des Novices, 120.
 Corps de Critique du P. Rapin & son utilité pré-
 tendue, 120.
Belica (Académie de la) la querelle pour son Dictionnaire, 122.
Belle, son Ouvrage sur la Rhétorique de Métaphysique, 122.
Bellin (Raphaël) a fait une Version de la Rhétorique
 d'Aristote & du Traité de Démétrius, & l'a mise en ta-
 bles, 122. On a mis la Version de Démétrius dans
 l'Edition d'Angleterre, 122.
 Sur le Rhéteur; son Ouvrage revient à ceux d'*Isocrate*
 & de *Isopar*, 122.

- Belin*, en quel sens il croit que Platon condamne la
 Rhétorique, 122. Regarde la Panegyrique d'*Isocrate*
 comme un exemple de l'Eloquence condamnée par
 le Philosophe, 122. Son jugement sur le Dialogue de
 Phédre & sur celui de Gorgias, 122. Fait espérer qu'il
 examinera la censure que Dicaërque a faite du Dialogue
 de Phédre, 122. Nous propose une belle règle, qu'il
 emprunte de S. Jérôme, 122. Comment il rejette l'au-
 torité d'Athénée, qui a blâmé le Banquet de Platon,
 122. Il se fait un bouclier de l'autorité d'Origène, 122.
 Il a à faire à Tertullien, à S. Jérôme, à Mr l'Abbé
 Fleuri, 122. Ses Notes sur Longin font honneur
 à ce Rhéteur, 122. Sa méprise sur le Panegyrique d'*Isocrate*,
 122. Fait plus d'état de Longin que d'*Hermogène*,
 122. Examen d'une de ses raisons, 122.
Belle qui prêchent leurs Prédicateurs, 122.
Belle (Madame la), 122.
Belle des esprits, quelle en est la cause, 122.
Belin, idée de ce nom, 122.
Belin, son caractère, 122. Etoit la voye que les
 grands Hommes prenoient pour devenir Orateurs, 122.
 Son Origine, 122. Il s'y glisse des défauts, 122.
 Declamation bonne ou mauvaise, 122. Declamation
 du Traducteur de Petrone, 122. Tout le monde peut
 tomber dans le défaut de la Declamation, 122.

y est tombé, <i>ibid.</i> Son siècle y panchoit.	<i>ibid.</i>
Décrier, qui sont ceux qui décrient l'Eloquence. <i>b</i>	135
Définition, son usage dans le discours. <i>a</i>	3. 6
De la Cerda, pitoyable Auteur <i>b</i>	111
De l'Etoile (Didace) Qualitez qu'il demande au Prédicateur, <i>b</i>	
52. Methodes qu'il lui propose de suivre, 53. La première est celle de S. Chrysostome, 54. Et d'Hermogene, <i>ibid.</i> Differentes manieres de la tourner, 54-58. Laquelle a plus de dignité.	62
Délibératif, Instructions sur ce genre. <i>a</i>	442
Delicatasse du Discours; sa nature. <i>b</i>	345
Démétrius le Phalerien, Orateur de mérite, <i>a</i> xiv. 196. 201. &c. Corrompt néanmoins l'Eloquence, xiv Son caractère. <i>ibid.</i> &c. S'il est l'Auteur du Livre de l'Elocution, 196. Est du nombre des dix Orateurs Grecs, 201. Son style étoit dans le genre médiocre, & n'avoit point de force, ou en avoit peu, xv. 201. Anachronisme sur cet Orateur <i>b</i>	513
Démétrius d'Alexandrie, contemporain de Galien, <i>a</i> 196. Auteur du Traité de l'Elocution, 200. Son caractère, 202. Son style & ses préceptes. 204. 205. Cet Auteur est plus severe qu'Hermogene. 205. Fournit des principes pour juger de la perfection de notre Langue. 217	
Demosthène, son application à polir ses Ouvrages, <i>a</i> xxi. Ne parloit point sans s'y préparer, <i>ibid.</i> Cicéron le préfere à tous, 246. Est l'Orateur parfait, 269. Il lui manque pourtant quelquefois quelque chose, 271. 273. A des expressions que son ennemi appelloit des monstres, & qui sont pourtant irrépréhensibles, 195. Lecture de cet Orateur, combien utile, <i>b</i> 107. Beutez de sa Harangue pour Ctesiphon, <i>ibid.</i> Comparaison de Demosthène. Voi. <i>Cicéron. Caussin</i> ; s'il entend les passions, 317. Plus convenable à nos mœurs. 386	
Denys d'Halicarnasse, <i>a</i> 82. Enseignoit la Rhétorique du tems d'Auguste, <i>ibid.</i> Concilie cet Art avec le soin d'écrire l'Histoire, <i>ibid.</i> Est appelé le Critique par excellence, 85. Idée de sa vertu, <i>ibid.</i> Idée de ses Ouvrages, 86. 87. Il censure Platon & justifie sa Critique, 87. 88. Sa modestie, 88. Ce qu'il dit de l'Harmonie, 89. &c. Ses Ouvrages sont imparfaits, 98. Sans lui Thucydide difficile à entendre, 99. Ce qu'il dit lui-même de ses propres Ouvrages, 101. S'il est l'Auteur du Traité de l'Elocution, 199. Eclaircissement de ce qu'il dit de la Prose de Demosthène & de la Poésie d'Homere. 550. &c.	
Despoisses, Avocat Général, son talent. <i>b</i>	102. 103
Dezmann, sa Traduction de Longin a rendu cet Auteur	aussi

aussi facile qu'agréable, 4	174.	Ses Reflexions sur cet	
Auteur, 174		Ce qu'il dit de Longin, 180.	Croit avec
Longin, contre M. Huet, qu'il y a du sublime dans un		endroit de la Genèse, 181.	Son éloge, 184, 185.
N'est		pas toujours du sentiment de Longin, 185.	Avant en-
tre de traduire Démetrius, 208.		Lettre de M. Despreaux, 429.	Ce qu'il dit du stile burlesque, 453.
		Cité, 520.	Sec.
<i>Détails dans les Sermons, 6</i>			547
<i>Dialectique; ce que c'est selon Platon, 43, 296.</i>		Selon M.	
l'Abbe Fleury, 295.		En quel sens elle répond à la	
Rhetorique, 297.		Si l'Orateur est obligé d'en garder	
les règles.			12
<i>Dialogue; la liberté que les Anciens s'y donnoient, 427.</i>		Caractere du Dialogue, & sa difference d'avec les Let-	
tres.			219
<i>Dialogues de l'Orateur; ce qui oblige Cicéron à les com-</i>			
poser, 421 & 219.		Même de cet Ouvrage pour le fond	
& pour la forme, 219.		Caracteres des Personnages	
qui y parlent, <i>ibid.</i>		Ces Dialogues sont difficiles à bien	
prendre, 220.		Semblent laisser l'esprit des Lecteurs	
incertain, <i>ibid.</i>		Et néanmoins on y demêle la vérité,	
221 &c.		S'il y a un ordre dans cet Ouvrage, 232. &c.	
Cet Ouvrage n'est point fait pour des enfans, 234.		Contient des regles recherchées.	235
<i>Dialogue de Cicéron sur les Orateurs illustres, 4242.</i>		Voyez	
<i>Orateur</i>			
<i>Dialogue sur les Orateurs, ou sur les causes de la corrup-</i>			
tion de l'Eloquence, attribué par les uns à Tacite; par		les autres à Quinilien, 4347. 360. &c.	Contient une
dispute en faveur des Modernes contre les Anciens,		348.	Cette dispute n'a point de rapport avec celle
qu'Horace soutient dans son Eptre à Auguste, 360.		Ni même avec celle qu'a soutenue Mr. Perrault, <i>ibid.</i>	
<i>Discours blâme Platon, 426.</i>		Mr. Dacier promet d'exa-	
miner sa censure.			18
<i>Distion; elle donne au Discours un caractere qui peint les</i>			
mœurs, 455.		L'emporte sur l'action dans les Discours	
faits pour être lus, <i>ibid.</i>		Ce qui fait la beauté de la	
distion, 55. 56.		Harmonie de la distion, 59. 60.	Voyez
<i>Harmonie.</i>		Grand soin qu'il faut apporter dans la dic-	
tion, même dans la Prédication,			570. 571
<i>Didactique, s'il y a dans l'Eloquence un genre Didactique</i>			
separé des trois genres ordinaires.			4361. 441
<i>Digressions; ne sont plus goûtées, 6.</i>			219. 220
<i>Dilemme (erreurs sur le), 6.</i>			219
			Dir,

- Dire**; la gloire de bien dire, ni même celle de bien faire n'est pas la fin de l'Orateur, c'est Dieu seul, a 4. La gloire de bien dire tient lieu de tout à un Orateur, b 301.
- Discernement** des esprits, son utilité & la maniere d'y parvenir, a 3. Il faut étudier le monde. 4
- Discorde**, sa grandeur. b 520
- Disputes** des gens de Lettres; leur utilité. b 531. 532
- Discours**; sa beauté, en quoi elle consiste, selon Platon, a 2. 6. Selon Hermogene, 124. Selon Cicéron, 237. &c. Différence du Discours Oratoire d'avec une dispute de Philosophie, 253. 293. Le Discours n'a proprement que deux parties. 61
- Discours** d'Isocrate à Philippe confondu avec le Panegyrique du même Auteur. a 189
- Division**, son utilité dans le Discours, a 3. 7. Ses difficultés & son usage, 510. Peu de bonnes, *ibid.* Une division estimée dans Cicéron, *ibid.* Les divisions aujourd'hui indispensables dans les Sermons, b 545. Autrefois inconnues, *ibid.* Vicieuses, 228. Regles. 545
- Docteurs**; differens des Prophetes chez les Juifs. b 505
- Dodwel**; son système sur Quintilien, a 369 &c. Ce qu'il dit de l'éloge que cet Auteur a fait de Domitien, 388. Ne touche point quelques difficultez qu'on peut faire sur la droiture de Quintilien. 392. 409.
- Dolet** (Etienne) en 1540. recommandoit déjà l'harmonie dans le François, a 547. Ses regles sur la Traduction, *ibid.*
- Dresserus**, sa Rhétorique se ressent des nouvelles opinions, b 66. Comment il traite la doctrine de Ramus, *ibid.* Ce qu'il demande dans la prononciation, *ibid.* Son style peu convenable, 67. Trop diffus. 69
- Droit**, connoissance du Droit civil & public nécessaire à l'Orateur. a 259.
- Dubois**, ses fausses idées. b 439.
- De Vair**. Voyez Vair.

F.

- Ecclesiastiques** (Orateurs) b 230. Voyez *Prédicateurs*.
- Ecoffois**; leur éloquence & leur bravoure. b 286
- Ecrire**; le soin d'écrire est un des grands moyens de devenir éloquent, a xxi. Ce qui peut empêcher les Orateurs d'écrire leurs Plaidoyez, ou de les donner au Public, 250. Pourquoi quelques-uns parlent mieux qu'ils n'écrivent, 251. Le Prédicateur doit écrire. b 167
- Ecriture sainte**, remplie de figures. a 451. 452
- C c 7
- Editions.

<i>Éditions multipliées, quelle preuve.</i>	406
<i>Élocution, avantage de l'Elocution, a</i> 55. 570. 571. Préceptes qu'en donne Aristote, 55. &c. Beauté de la doctrine de ce Philosophe sur ce sujet, 56 &c. Ce que Cicéron dit de l'Elocution au troisième Livre de l'Orateur.	516
<i>Éloution; pourquoi le Livre de l'Elocution est attribué à Denys d'Halicarnasse. a</i>	159
<i>Éloges ou complimens dans un Sermon. b</i>	419
<i>Éloges donnés aux Livres, quelle preuve. b</i>	271
<i>Éloquence; ce que c'est, a</i> 111. Droit de la Nature & de l'Art sur l'Eloquence, 21. &c. Elle peut varier & se corrompre, 2111. 214. Se perd chez les Grecs, & pourquoy, 214. &c. S'introduit chez les Romains, 2112. En danger de tomber parmi nous, 2112. 2113. L'Eloquence purement naturelle n'arrive à rien d'achevé, 2112. L'Eloquence demande un grand travail, 211. Elle demande la Science p. Quelle science, 223. &c. La vraie & la fausse Eloquence, 2112. 2113. Quelle est l'Eloquence que Platon blâme, 14. La vraie Eloquence décriée par les Sophistes, 16. La vraie est différente de celle qui dit vrai, & la fausse différente de celle qui dit faux, 27. L'Eloquence n'est point une vaine flatterie, 22. Use de force & de liberté, <i>ibid.</i> Il y auroit beaucoup à retrancher si les hommes étoient plus sages, 67. Tous extraordinaires d'Eloquence, 97. La fausse s'introduit, 101. 114. En France même, 157. Caractère de la fausse, 101. 106. La vraie se rétablit, 102. Son caractère, 101. Elle est difficile à acquiesce & à conserver, 104. 101. 246. 258. Eloquence au barreau, 266. Plus mâle & plus vigoureuse, <i>ibid.</i> Comment on connaît qu'elle touche le cœur, 473. Celle de la Chaire, & celle du Barreau, malgré la différence de la matière ont les mêmes règles, 473. Chemin que Demosthène & Cicéron ont tenu pour y parvenir, b 73. Marques qu'on est né pour l'Eloquence, <i>ibid.</i> Image naïve de l'Eloquence, 502. La quel consiste l'Eloquence, b 109. &c. Elle est ordinairement décriée par ceux qui défendent de mauvaises causes, 131. Ses avantages, 151. Qualitez qu'elle demande, 151. Se montre encore, 191. Blâmée même par des Orateurs; mais par politique ou par vanité, 125. Combien ancienne dans les Gaules, 176. Comment traiter ses Corrupteurs, 188. 196. Ancienne & moderne, 277. Sa chute, 290. 327. Vraie & fausse, 428. 436. Leur fortune, 414. Difficiles à discerner. <i>ibid.</i> Échantillons de la fausse, 195. Eloquence coquette	396
<i>Éloquence du Barreau, ne veut point tant de Citations, b</i>	204

DES MATIERES. 615

206. Ne nuit point à la Justice, 286. 287. Préférée à la Philosophie. 286
- Eloquence de la Chaire*, à qui rapportée, *b* 165. Sa dignité, 206. Comparée à celle du Barreau, 232. Autorisée dans l'Ecriture, 365. N'est pas nuisible, 464. N'anéantit point le mystère de la Croix, 549. En dignité en tout tems. 274
- Eloquence François*; ce qui commence à la corrompre, *a* 357. Mauvais goût qui s'y étoit introduit, & dont elle s'est relevée, 365. Lenteur de ses progrès, *b* 102. 105. Causes de cette lenteur, 106. 107. Négligée par la Noblesse, 105. Quand est-ce qu'on peut dire qu'elle est en sa force. 106
- Eloquens* (Discours) s'ils servent plus que les préceptes. *b* 52
- Empedocles*, premier Maître de Rhetorique. *a* xxxviii
- Empire*; l'empire de la parole flate agréablement, 471. L'Eloquence fonde les Empires. xi.
- Emperius*, idée de sa Rhetorique, *a* 438. Ce qu'il dit de l'*Ethopée*, 439. Instructions qu'il donne sur le genre de libératif. 441
- Enetde*, attaquée & défendue, *b* 356. Son style. 488
- Enrichir la Langue François*e, ce que c'est. *b* 398
- Enthymèmes*; leur usage dans l'Eloquence, *a* 38. Leur éloge par l'Auteur de l'Art de penser, 39. Ils sont communs aux Orateurs. *ibid.*
- Enthymematiques*; pensées enthymematiques, *a* 38. Leur usage & leur nature. 39
- Epicuriens* & *Stoïciens*; leur Philosophie peu propre aux Orateurs. *a* 253
- Epistolaire*; style Epistolaire, & style du Dialogue, leur rapport & leur différence. *a* 215
- Erasmus*, son Traité du Prédicateur imparfait, *a* 496. Beutez de son objet, 497. Qualitez qu'il veut dans le Prédicateur, 498. Ceux qu'il exclut de la Chaire, 499. Avis pour s'y disposer, 500. Erasmus est trop diffus, 499. Croit l'art nécessaire, 500. 501. Son Ouvrage semblable à celui de Quintilien, 504. Auteurs qu'il conseille de lire, 505. S'il est le premier qui ait écrit de la Prédication. 513
- Erreur*; Celui qui la persuade peut être un vrai Orateur, mais non un honnête homme, si ce n'est qu'il se trompe. *a* 18
- Erudition* énorme, contraire à l'Eloquence. *b* 179. 287. 291
- Esprit*. Le S. Esprit a donné aux Auteurs Canoniques l'Eloquence, sans qu'ils la cherchassent. *a* 468
- Esprit*; l'art de dire les choses avec esprit, *a* 58. &c. Il n'est

n'est pas nécessaire d'avoir tant d'esprit, b 170.	L'esprit	
est fertile pour le bon & pour le mauvais, a 267.	Le bon	
esprit est le vrai repertoire de l'Orateur, b 133.	Ce que	
c'est que bon esprit, 441.	Bel esprit,	556. &c.
Esprit fouli sous les talens; pensée & expression de Demosthene, ce qu'il en faut juger. a		194
Estimer; n'estimer que ce qui est estimable, & ne craindre que ce qu'une ame noble doit apprehender, est une source seconde de pensées sublimes & de sentimens héroïques. a		169
Esopée dans Aphthone, ce que c'est, a 156.	Le P. Menestrier la confond avec les portraits.	131. 156
Espece des Langues mortes, son usage. b		276
Esprit raison & le bon goût, b		133
Exaltitude; si quelquefois elle n'est pas nécessaire. b		314
Exemples; leur usage dans l'Eloquence, a 38. b 349.	Ne cessaires, b 350.	D'où les tirer, 215.
Si un Maître doit fournir des exemples de son propre fond, ou les emprunter d'ailleurs. a		120
Exercice; nécessaire à l'Orateur. a		10
Exorde; maniere de le faire selon Hermogene, a 112. 133. 313.	Usage de l'Exorde & des autres parties du Discours dans la Predication, 508.	Source & usage des Exordes dans le Barreau b
		289
Exposition du monde nécessaire à l'Orateur. a		4. 31

F Abins. b		190
Fable dans Aphthone, ce que c'est, & ce qu'en dit le P. Menestrier. a		141. 149. 156
Fabricius b		300
Faire: il est à propos de le traiter plutôt que les Questions, b 287		
Fausseté (Auteurs) b		471
Fard; la composition des fards est une image de la Sophistique. a		12
Farnabe; idée de sa Rhétorique, b 160. 161.	Peu estimé de Mr. Morhof, 162.	Mr. Bayle lui donne des éloges, 163.
Un Dominicain fait cas de ses Notes, <i>ibid.</i>	Mr. Baillet de ses Critiques.	<i>ibid.</i>
Femmes s'il est vrai que chacun trouve sa femme la plus belle de toutes. a		277
Fenelon (M. de) écrit contre le bel esprit & ne s'en garantit point, b 556.	Ses erreurs.	558. &c.
Figures; raillées par Platon, 48.	Aristote n'en parle point, 36.	Ce qu'en pense Hermogene, 125.
Alexandre le Rhéteur en a fait un Traité, 126.	En quel différen-	de

- des Tropes, *ibid.* Si tout discours est figuré, 135. Usage des vraies figures, *ibid.* Détail des figures de pensées, 136. De celles de diction, *ibid.* 136. 137. Les figures soutenues par le Sublime, le soutiennent aussi, 172. 188. Toutes les figures, dans toutes les Langues, ont quelque chose de commun, & en même tems quelque chose d'extraordinaire, 183. Personne n'en parle moins que Cicéron, après Aristote & il a eu raison, 238. Quintilien diffus sur les figures, 405. Choses sentées qu'il en dit, 406. Les petits Rhéteurs ne parlent d'autre chose, 429. &c. 432. 434. Figures de l'Ecriture Sainte. 451
- Figuré**; Discours trop figuré, n'est non plus la vraie éloquence, que l'ombre la vérité. *b* 100
- Figuré**, sens figuré de l'Ecriture, & son usage. *a* 572
- Fin**; quelle fin l'Orateur doit se proposer, selon Platon. *a* 4
- Flatterie**, difficile à éviter. *b* 458
- Flavien** (Saint) d'Antioche. *b* 299
- Fleuri**, le stile du Palais moins fleuri. *b* 386
- Fleuri** (M. l'Abbé) son sentiment touchant Platon, *a* 30 Louanges qu'il donne à ce Philosophe, 30. 31. Reproches qu'il lui fait, 31. 32. Estime ses préceptes de Rhétorique, 30. Les préfère à ceux d'Aristote, 31. En cela contraire au P. Rapin, 55. 56. Explication qu'il donne d'un passage d'Aristote, 296. cité. *b* 240. 349
- Foible**; le foible d'une cause doit se cacher ou dissimuler, *a* 267
- Fort**: le style fort, selon Hermogene, *a* 192. Selon Demetrius, 216. Ce qui lui est opposé, *ibid.* Ecueil du style fort. *ibid.*
- Fort**; il faut faire valoir le fort d'une cause. *a* 267
- Franchise**; belle franchise d'un Orateur. *a* 249. 250
- François**, pourquoi les François ont été si long-temps sans posséder l'Eloquence, *b* 103. Leur éloquence. 247. 287
- Françoise** (la Langue) son genie. *b* 385. 388. 390. 396
- Frisius** (Paul) a fait la comparaison de la Rhétorique de Melanchthon avec la Logique de Ramus, & la Rhétorique d'Omer Talon. *a* 543

G.

- Galand** (Pierre) témoignage qu'il rend à Quintilien, glorieux à cet Auteur, mais long & mal entendu, *a* 398. &c.
- Gaschier** (le Pere) Théologal à Soissons, son éloge. *b* 529. &c. 555
- Gémir** à polir un Ouvrage. *b* 252
- Genèse**; qu'il y a du Sublime dans les paroles de la Genèse. *b* 16

de qui regardent la création de la langue. a	152
deux; nécessaires à l'Orateur. a	22. 2. 74 207
deux hommes en fait d'Eloquence. a	154
deux de cet (Méthode les). b	158
deux; méthode plaines de geste, b 202. Poésie sur ce sujet, 204. Pourquoi on ne peut se donner des ailes par deux.	205
deux (la P.) contraire à lui-même, b 512. Sa vanité, à 513. Fait un Ambrósien débauché.	513
deux, elle ne suffit pas pour former les Orateurs, ou les Poètes. a	514
deux (Don Simplicien) la Rhétorique, b 165. Amour le- galitaire, 166. Habile sur les mouvements de l'aspi- ration, 200. Rameau fort bien les bons principes, 170.	171
deux, Disciple d'Empédocle, a 220 121. Traite Platon et son calomniateur, 12. 21. Etoit riche & considéré, 18. A quel prix il enseignoit l'Eloquence, 19. Admise par les Athéniens, 20. On lui eleve une Statue à Delphes, 20. Si elle étoit d'or, ou d'argent, & par qui elle fut dédiée, 19. 24. Cet Orateur avoit de la force & de l'é- rudition, 19. 22. C'étoit Auteur du Dis le cours intitulé b l'Empédocle, 20. Sa vanité va jusqu'à l'insolence. 22	
deux sur d'or; mort de Platon, réplique de Gorgias a 24	
deux; Dialogues de Platon, a 1. Dessein de ce Dialo- gue, 1. 2. Il ne faut pas juger de l'Eloquence par quel- ques endroits de Gorgias, 15. Platon y fait parler ses personnages comme il lui plaît, & pour en tirer avan- tage.	12
deux; ne souffrir pas le mauvais dans la Prédication b 551	
Gouvernement; si le Gouvernement Republicain est plus fa- vorable à l'Eloquence que le Monarchique, & s'il y a moins de Flatteurs. a	174
Grammaire, modération qu'il y faut garder, a 170. Ce Art est le principe de l'Eloquence.	171
Grammaire, différence entre parler en Grammairien, & parler en habile homme. a	178
Grand; s'il diffère du Sublime. a	190 & suiv.
Grandeur d'ame, en quoi elle consiste. a	168. 169
Grec; son utilité, b 154. Sa beauté.	158
Grégoire (Louis de) estime qu'on fait de tous les Ouvrages 22. Comparable aux Peres de l'Eglise, 23. Donne des regles & les pratique, 23, 24. Ses avis utiles aux Pré- dicateurs, 25. Ses règles sont celles des Anciens, 26. Instruit par les exemples tant des Peres, que des Payens, 26. Prouve la nécessité des règles, 27. Belles obser- vations	

vations qui lui sont propres, *ibid.* Ce qu'il dit des passions, 28. Trop diffus sur les figures & sur la prononciation, *ibid.* Son éloge. 23. 29. &c.

Guillard, Avocat au Conseil, son mérite. a 147

Gymnastique, utile au corps. a 12

H.

Harlay (M. de) Avocat Général, témoigne qu'on peut avec honneur défendre un coupable. b 295

Harmonie; goût d'Aristote sur l'Harmonie, a 59. 60. Goût de Cicéron, 60. Ses excès, *ibid.* Il vaut mieux ne point avoir d'harmonie, que de donner dans l'excès, *ibid.* Qui est l'Auteur de l'harmonie du François, 90. 547. Celle du François ne dépend pas des mêmes principes que celle du Latin, 282. 283. Cicéron explique très-bien l'Harmonie, 285. Explication d'un paradoxe sur l'Harmonie, 549. 550. Harmonie & beauté des périodes depuis quand trouvées pour le François. b 247

Helene; son Panegyrique regardé par M. Dacier comme un exemple de l'Eloquence que Platon condamne. a 15

Herennius; Rhetorique à Herennius, a 316. Qui en est l'Auteur, *ibid.* &c. Idée qu'il en faut avoir. 320

Hermogene, a 110. Professe la Rhetorique à 15 ans. Compose sa Rhetorique à 18. Devient stupide à 24. *ibid.* Sert à expliquer Aristote, 111. Ne traite pas seulement des caracteres, 112. Fait connoître Demosthene, 113. N'a point écrit pour des enfans, 114. Sans lui, point de bon Interprete, *ibid.* Mr. Baillet n'en a pas jugé favorablement, 115. Sa methode de trouver les preuves plus facile que celle d'Aristote, 120. Sa grande connoissance de l'Art, 121. & sur tout des styles, 122. 123. Son dessein dans ses Livres des Idées, 127. Methode d'Hermogene excellent Livre & ce qui en reste, 127. 128. Ne trouve point de phrases louches dans les anciens Auteurs Grecs, 161. Est plus exact que Longin dans la division des sources du Sublime, 193. Son jugement sur une hyperbole de Demosthene concilié avec celui de Longin, 194. L'Hermogene Latin ou Ciceronien. 479

Héroïque; source seconde de sentimens héroïques. a 169

Histoire; son usage dans l'Eloquence, a 259. Son style. b 486

Hobé, Regent de Troisième au College de la Marche, son éloge. a 562. b 533

Homelies & Sermons suivis, b 419. Idée de l'Homelie, 424

Homerus

- Homere**, son adresse & son intelligence dans l'Harmonie, 93. Artifice & beauté de ses Harangues, 97. Sa Poësie digne d'admiration parce qu'elle ressemble à une belle Prose. 104
- Honnête homme**; l'être, & le paroître dans le Discours, sont différens, b 315. Le premier ne suffit pas pour le second, 315. 316. Le second n'est pas l'art d'imposer en politique. 316
- Hortensius**; sa conduite dans l'étude de l'Eloquence, 215. Comparée avec celle de Cicéron. 216. & suiv.
- Huit**, ancien Evêque d'Avranches, son éloge, 210. Ne trouve point de sublime dans un passage de la Genèse, où Longin, Mr. Despreaux & Mr. Tullius en trouvent. 111
- Hyperbole**, son usage, 437. 41. Maniere de juger d'une Hyperbole. 175

I

- Idry** (l'Abbé du) son Ouvrage est moins un recueil de préceptes que de sentimens du cœur, b 367. Son goût & ses idées. 368
- Idées** sensibles mal confonduës avec des impressions importantes, b 435. Nécessaires dans un Sermon, 322. Aident la pure intelligence. 324
- Jerôme** (Saint) belle regle qu'il donne à ceux qui lisent les Auteurs Payens, 28. 29. Jugement qu'il fait de Longin. 117
- Ignorans**, leur facilité dans leurs discours, 2211, 2211. Ce qu'ils blâment dans l'Eloquence. 2211, &c
- Images**; Elles donnent de la vie aux choses, & contribuent au Sublime, 170. Les images sensibles aident l'intelligence. 151
- Imagination**, son usage dans la Morale, b 135. Terme équivoque 4
- Imitation** des Anciens; son usage dans l'Eloquence, 41. Avantages de l'imitation, & la maniere de s'y prendre, b 76. Idée de la vraie imitation. 114
- Impudence** & aveuglement de quelques personnes qui jugent de l'Eloquence 23
- Ingenieuses** (Pensées) objet de la Rhétorique, b 336. En quelles elles consistent, 336 339 340. Leurs qualitez, 337. 338. Leurs des uts. 337
- Insinuer**; s'insinuer dans les cœurs; si l'art est aisé ou difficile à expliquer, b 484
- Instruire**, militez d'un discours fait pour instruire b 42.
- Intelligence** & imagination. Provable raisonnement fonde

- sur leur distinction. *b* 433. 524
Interrogation; elle n'est pas toujours une figure. *a* 135. 172.
 Elle n'est pas le fait d'un ignorant. 300
Investive; comment exclue des Sermons. *b* 553
Invention; Livres de l'*Invention*, *a* 309 &c. Idée qu'en donne Cicéron. 311. 314
Invention; methode de trouver les argumens, *a* 40. Si Aristote a borné la Rhétorique à l'*Invention*, 54. Préceptes d'Hermogène sur l'*Invention*. 119 &c.
Inversions des mots dans notre Poësie, images de celles du Latin. *b* 390
Ironie, familiere à Socrate, *b* 530. Son utilité. *ibid.*
Irrégulier; ce qu'il y a d'irregulier dans un Discours, lui donne quelquefois de la force, &c. *b* 253
Isocrate; cet Auteur est un modele pour les Discours d'apparat, *a* 5. S'il a pris à Gorgias son Panegyrique, 20. Son genre d'écrire, 266. A la vraie maniere d'élever un Orateur, *ibid.* Il faut plus de force au Barreau, que n'en a cet Auteur, *ibid.* Maltraité & défendu, *b* 558 &c.
Juge; Difference du Juge & du Prince. *b* 299
Jugemens des Savans, Ouvrage commencé par M. Baillet, *a* v. Fin & utilité de cet Ouvrage. VII. VIII
Junius (Melchior) personne n'a mieux traité de l'imitation, *b* 76. Explique bien les mœurs oratoires. 78
Jupiter; le Jupiter de Phidias, image de l'Orateur de Cicéron. *a* 265

K.

- K** *Eckerman*, rend justice à Didace de l'Etoile, *b* 64. Auteur accusé de vol, 90. On le vole aussi, 92. Justifié sur l'accusation en matiere de Rhétorique, 92. 93. 95. Prouve la necessité de l'éloquence & des regles dans la Prédication. 93

L.

- L** *Allemand* (le P.) Chancelier de Sainte Genevieve, *b* 233. 236
Lamoignon (Mr. le premier President de) ce qu'il pense des études tardives. *a* 375
Lamoignon (Mr. le President de) frere de Mr. de Baille, ses progrès dans les Etudes. *a* 375
Lamy (le P.) Benedictin, soutient une mauvaise cause, *b* 428. Encherit sur Mr. du Bois, 429. 445. Sa Dispute. 520
Lamy

- Anty (de T.)** de l'Ontario, *manque d'équité*, 5475. Idée de son Ouvrage, 476. Ses satisfactions, *ibid.* N'entend rien à l'art de persuader, 477 &c. Ce que c'est qui a fait valoir son Livre. 497
- Antiphon**, les Notes sur Longin, 1175. Auteur Balzac de s'avoir pas senti le Sublime d'un endroit de Démocrène, 106. 107. Balzac justifié. 108
- Empereurs romains ou étrangers** (Pétade des). 317
- Langue Française**, si elle est exempte des dépouilles du Latin. 399
- De Pierre** (Gabriel de) les Notes sur Longin, & sa Traduction, 1175. Éloge qu'il donne à cet Auteur. 176
- Latins**, à quoi de son avec le Français, 538. Biais du Latin. 396
- Blond (M. de)** Professeur de Rhétorique, homme de mérite. 347
- De Frois**, les Notes sur Longin, 1175. Ce qu'il dit de cet Auteur, 178. Son sentiment sur Herodote contre Longin, 106. Sa méprise sur le Panegyrique d'Isaïe, 109. Croit que le Grand dont parle Hennogene & le Sublime dont parle Longin, ne sont pas la même chose. 190. 191
- Elles**, la franchise. 249. 250
- Le Maître** (M.) préfère à M. Patru. 217. 218
- Elles**, le caractère d'une Lettre, son rapport avec le Dialogue, & sa différence, 215. Aristote habile à écrire des Lettres, *ibid.* L'Art des Lettres, objet de la Rhétorique, 413. Leur style. 414
- Lettres**, la connoissance des Belles Lettres est la source de l'Eloquence. 259
- Le Voyer** (La Mothe) ce qu'il dit de la Dialectique & de la Rhétorique. 294
- Liberté** des Anciens plus tombée que leur Eloquence. 248. Liberté généreuse de l'Orateur, 253. Liberté de parler bornée par les Loix, 392. Ces bornes n'ont point étouffé l'Eloquence. *ibid.*
- Lien commun**, ce que c'est, 154, 155. Ne veut point d'exorde, 153. A quelquefois deux faces comme la Thèse, 155. Idée qu'en a le P. Menestrier, 150, 154. Idée qu'en donne Cicéron. 155
- Lieux de Rhétorique**, c'est la matière des Topiques, 228. Sont inutiles à ceux qui n'ont point d'usage & à ceux qui en ont. 289. 290. 378. 396
- Littéraire**, Messieurs de la Société Littéraire de la Haye trouvent quelques difficultés dans cet Ouvrage; l'Auteur les explique. 550 &c. *Littéral*,

<i>Litteral</i> ; sens litteral de l'Ecriture, combien il faut s'y attacher. <i>a</i>	372
<i>Litterature</i> excessive. <i>b</i>	183
<i>Livie</i> (l'Imperatrice) sa gloire. <i>b</i>	299
<i>Livre</i> ; ses premiers succès, de quelle consideration, <i>b</i>	271.
La Posterité seule en décide.	496
<i>Livres</i> Saints (les) ont deux sortes d'Eloquence, dont une convient aux Prédicateurs. <i>b</i>	463
<i>Logique</i> ; pourquoi, selon M. l'Abbé Fleuri, appelée Dialectique. <i>a</i>	295
<i>Longin</i> , <i>a</i> 165. Il oublie son bon goût, 188. 190. Pourquoi il paroît si différent d'Hermogene sur la matiere du Sublime, 190. S'il l'est en effet, 191, 192. Ce que dit de Longin Antoine Lulle, 484, 488. Longin mal entendu, <i>b</i> 316. Ses Régles applicables aux Sermons, 465. Sur les brillans de diction.	471
<i>Longueur des Ouvrages</i> , par où il en faut juger. <i>a</i>	459
<i>Lucien</i> , <i>a</i> 103. Ses bonnes qualitez, 109. Ses défauts, <i>ibid.</i> Son Rhéteur ridicule est un Ouvrage instructif, 108. Propose deux voyes pour l'Eloquence, 104. Fait semblant de se moquer de ceux qui prennent la bonne, & d'approuver ceux qui prennent la mauvaise, 105. 106. Ce qu'il dit d'Isocrate. <i>b</i>	565. 566
<i>Lucile</i> blâme dans ses vers le soin que Crassus prenoit d'arrondir ses périodes. <i>a</i>	238
<i>Lucrece</i> , violée par Tarquin, délibere si elle doit se tuer, comment traiter ce sujet. <i>a</i>	442 &c.
<i>Lulle</i> (Raymond) sa méthode, comment définie. <i>a</i>	482
<i>Lulle</i> (Antoine) sa Rhétorique n'est autre que celle d'Hermogene, 483. Quel jugement il porte de Cicéron, de Quintilien & de Longin, 484. Entend les passions & les mœurs, 485. 486. Pense seulement de la mémoire & de la prononciation, 486. Ce qu'il dit de la Physique de Pericles, <i>ibid.</i> Avis important qu'il donne, <i>ibid.</i> Ses longueurs & autres choses qui démentent son bon goût, 487. Sa vanité, 490. Admire Platon en tout, 489. Ce qu'il dit des Progymnasmes, 490. Ce qui choque d'abord dans son Livre.	491
<i>Lyfias</i> , fameux Orateur, critiqué par Platon, <i>a</i> 6, 7. Est Auteur des pensées & des preuves du Panegyrique d'Isocrate.	20

M.

<i>Magistrats</i> , ce qui les rebute dans la lecture de Quintilien, <i>a</i> 426. Le premier Magistrat de France & sa grandeur d'ame. <i>b</i>	532
---	-----

- Majoragius**; son jugement sur la Rhétorique d'Aristote, a 64. Ses Commentaires, 65. Il y copie Victorius *ibid.*
- Makres**; nécessité d'en avoir, a xxi. Et de les choisir, xxiv. 353. Il y en a qui promettent l'Art sans le savoir, xxiv. 6330. Anciens & Modernes ont expliqué toute sorte d'Eloquence, 471. Maltraitez tous par un jeune homme. 472
- Malbranche** (le P.) idée qu'il donne d'Aristote, & de sa doctrine des mœurs. a 47. 49
- Maniere**; la grande difficulté de l'Orateur est dans la maniere, a 267. Elle comprend deux choses, l'action & le style. *ibid.*
- Marillac** (M. de) Avocat Général. du Grand Conseil, b 240
- Marion**, Avocat General, ses talens. b 103
- Marot**, son style, & le Burlesque. b 452. 453
- Martyrologes**; ce qu'on attribue à Augustin Valerio sur les Martyrologes. b 12
- Marville** (Vigneul de) b 261
- Mascaron** (le P.) outre l'éloge du P. Lami. b 471
- Masene**, ses idées, son goût. b 216 &c.
- Matières** oratoires; leur étendue. a 228
- Maucroix**, ses Oeuvres posthumes & leur mérite, a 362. Ses Reflexions sur les passions, 364. Réponse à une Lettre de M. Despreaux. b 447
- Maximes** sur le Ministère de la Chaire, b 539. Ouvrage du P. Gaschies. 555
- Médiocre**; le Médiocre parfait cede au Sublime qui a quelques défauts, a 173. Nature du style médiocre. b 487
- Melanchthon**, à quel âge il a écrit sa Rhétorique & la Dialectique, a 563. 565. S'il savoit bien la Rhétorique, 566. Belle idée qu'il en donne, 567. Son Traite se sent de ses erreurs, 569. Avis utile qu'il donne sur l'Invention, 570. Idée qu'il a des figures. 574
- Mélange** de Grec & de Latin & de toute Langue étrangère, ce qu'il en faut penser. b 142 &c.
- Memoire**; s'il y a un Art de la Memoire, a 54. Préceptes sur la Memoire. b 225. 543
- Menandre** le Rheteur, a 138. N'a donné que des preceptes pour les eloges, & il descend dans des détails inutiles. *ibid.*
- Menestrier** (le P.) quelle idée il avoit d'Aphthone, a 148. Combien il se trompe dans cette idée, 152 &c. Traite durement le P. Pomey, *ibid.* Ce qu'il dit des Topiques de Cicéron & combien il se trompe. 290. 291
- Mensonge**: non permis à l'Avocat. b 294
- Metaphores**; leur usage, a 57. Source du plaisir qu'elles don-

- donnent, selon la doctrine de M. Nicole, 58. Selon celle d'Aristote, *ibid.* Selon le P. Bouhours, 59. Elles portent à l'esprit une nouvelle connoissance. *ibid.*
- Metaphysique*; ne convient pas à l'Orateur. *b* 268
- Methode*, ou Lieux de Rhetorique, ce qu'Aristote en pense, 440. Ce qu'en dit Cicéron, *ibid.* Ce qu'en dit le P. Lamy de l'Oratoire, *ibid.* Ce qu'il en faut croire, 289. Methode d'acquies l'éloquence par Junius, *b* 72. 73
- Mission* nécessaire au Prédicateur. *b* 540
- Modeles*; les vrais modeles d'Eloquence sont les Orateurs Attiques, 4111. Deux entr'autres selon Platon, 5. Modeles d'Eloquence. *b* 258. 354. 368
- Modernes* (Orateurs) ne peuvent prendre l'autorité de Cicéron, *b* 386
- Modernes* (Maîtres) ainsi que les Anciens donnent la Rhétorique de la Chaire. *b* 326
- Mœurs*; celles de l'Auditeur doivent être connues à l'Orateur, 44. Celles de l'Orateur sont un moyen de persuader, 42. Elles contribuent à la douceur, *ibid.* Platon & Aristote les ont parfaitement connues, *ibid.* La Doctrine des mœurs méprisée, 48. 49. Cette doctrine n'est pas entendue, 50. 51. Aristote l'explique clairement, 51. Cicéron l'a très-bien comprise, 53. Difference des mœurs, des portraits, & des preuves tirées des mœurs, 48. Ce que Cicéron en dit au 2. Livre de l'Orateur, 230. Les mœurs sont la vraie Physique de l'Orateur, 486. Mœurs Oratoires different des Portraits, *b* 323. Sont nécessaires. 257
- Monnoye* (M. de la) connu de tous les Savans. *a* 147
- Morain*, ancien Professeur de Rhetorique, homme qui a beaucoup de probité & de lumiere. *a* 147
- Morale* du Prédicateur n'est pas une Philosophie Payenne, *b* 326. 327. Celle d'Isocrate. 560. 563 564
- Morbos*, sa meprise sur l'Ouvrage de Demetrius, 4207. Beau témoignage qu'il rend aux regles des Anciens, 514. Ce qu'il dit sur les Comparaisons du P. Rapin. *b* 318
- Mots*; le choix des mots combien important à toute sorte d'Auteurs, 172. 173. *b* 249. Grande force des mots ordinaires, 173. Leur arrangement, combien important, 173. 174. Repetition des mots fait un sublime, 187. Ce que dit Crassus du choix & de l'arrangement des mots, 238. L'estime qu'il en faut faire, 239. Défauts qu'il faut éviter dans le choix des mots. *b* 249. 250
- Moyens*; la maniere de placer les moyens d'une cause. *a* 267

Mars, ce qu'il dit de Quintilien & de Romain, 197. Re-
 fusé sur ce qu'il croit le premier propos aux enfans, 398
Mystère des pensées dévotives. 6 345

M.

- Mars** (le) & le Bouffon. 6 455
Marratius, manière de la commencer selon Hermoge-
 ne, 119. Ce que c'est dans Aphthone, selon le P. Me-
 netrier, 149. Si c'est le talent de dire des nouvelles,
 152. Son usage & ses conditions dans la Prédication,
 308, 309. Ses qualités. 6 288
Mars, ses droits sur l'Eloquence, 121. Les premiers
 Orateurs furent ses Elèves, 114. 115. C'est toujours elle
 qui doit parler dans les discours, 121. C'est elle qui
 distingue la véritable Eloquence, 114. Elle a besoin de
 l'Art pour se régler & se fixer, même pour se montrer,
 111. 121. Elle veut être étudiée, 121. Idée du mot
 de nature selon Cicéron & le P. Rapin, 47. La Nature
 & l'Art concourent, 137. 142. 143. La Nature capable
 d'unir les hommes. 307
Mars, sur Marot. 6 454
Mars, il vaut mieux être négligé que trop orné. 6 61
Mars, quelquesfois louable. 6 249. 250
Mars, son jugement sur la doctrine d'Aristote touchant
 les preuves, 139. Sur la doctrine d'Aristote touchant
 les passions. 44. 45
Nombre & harmonie, utile dans un Sermon. 6 370. 371
Norbanus. 6 296
Nugens, en Latin *Nunnesius*, est admirateur d'Hermogene,
 & le préfère à tous les Maîtres, 114. 115. Sa Version
 d'Hermogene du caractère de celle que Cicéron a faite
 de Panctius. 526

O.

Orateur; pouvoir des Orateurs dans les Républiques, &
 même dans les Monarchies, 111. 112. Quelle est la cau-
 se de leur petit nombre, 121. Ce qui les distingue des
 Philosophes, 111. Sont des Maîtres de Politique, 121.
 Quelle vue ils doivent se proposer, 4. L'Art de deve-
 nir un Orateur parfait, 104. 126. Différence entre
 un Orateur & celui qui ne l'est pas, 135. Science de
 l'Orateur, 223. 273. L'Orateur fait plus de Morale que
 les Philosophes, 223. Qualitez qu'il doit encore avoir,
 224. 253. Moyens de parvenir à cette perfection, 225. &c.

Il n'y a point d'Orateur ni de Poëte qui ne croye mieux faire qu'un autre, 276. 277. L'Orateur doit mettre moins de tems à s'instruire des Sciences que ceux qui en veulent faire profession, 240. Pourquoi tel Orateur qui parle bien, n'écrit point, ou n'écrit pas si bien, 250. 251. Si un Orateur qui a l'approbation du Peuple, peut n'avoir pas celle des Savans, 251. &c. Comment il doit se comporter dans sa Profession, 411. Ne doit pas être Philosophe de Profession, *ibid.* Ne se mêle de persuader que les choses de sens commun, 446. Son vrai caractère, 470. Homme né pour être Orateur, 673. Quand on peut le discerner, 74. &c. Conduite qu'il doit tenir, *ibid.* A besoin de regles, 75. C'est qu'il doit savoir, 75. 76. A qui comparé par Platon, 126. Comment il parvient à connoître la vérité, 127. Comment proceder aux jugemens sur les Orateurs, 229. Orateurs Ecclesiastiques de l'ancienne Eglise, 230. Cause du petit nombre d'Orateurs. 330

Les trois Livres de l'Orateur sont proprement la Rhetorique de Cicéron, 218. Ne sont point ses Livres de l'Invention qu'il ait retouchés, 219. Cherchez *Dialogue*.

Dialogue touchant les Orateurs illustres, 242. Ce qu'en dit M. Baillet, 243. Quel est le but de cet Ouvrage, *ibid.* Est plus ancien que le Livre intitulé *l'Orateur*, 244. Idée de cet Ouvrage, *ibid.* &c. Il y a deux parties, 245. Pourquoi intitulé *Brutus*. 247

L'Orateur, Ouvrage adressé à Brutus, 247. Dessein de cet Ouvrage, 261. Quelle idée Cicéron avoit de cet Ouvrage, 263. Sa tendresse pour le même, 264. Cet Ouvrage a plus d'élévation, & pourquoi, 285. Est très-difficile, 286. Strebée l'a bien expliqué. *ibid.*

Du genre d'Orateur le plus parfait, Ouvrage de Cicéron, 286. Occasion, dessein & nature de cet Ouvrage, *ibid.* & *suiv.* N'est qu'une Preface d'un Ouvrage qui s'est perdu. 288

Ordre, il y a dans tout Discours un ordre naturel qui ne peut changer, ce qui n'empêche pas qu'il n'y en ait un autre qui change selon les circonstances, 326. 327. La connoissance d'un Ouvrage dépend de celle de l'ordre que l'Auteur y garde. 570

Orné; style orné, élégant, poli; en quoi il consiste. 211. 212. On le tire des objets agréables, & quelquefois des plus tristes, *ibid.* Ce qu'en dit le P. Bouhours, 213. Ce style veut être interrompu, & pourquoi. 232

Ornemens propres aux Orateurs, 36. Plus difficiles, *ibid.* différens des ornemens Poétiques, *ibid.* Changent selon

lon les circonstances, 67. En quel ils consistent selon Hermogene, 120. Deux especes d'ornemens, selon Cassius, 217. Différence qu'il y faut mettre, 239. Les ornemens & les figures dans le discours, doivent être non comme un aliment, mais comme un assaisonnement, 698. 99. Exces d'ornemens, à quoi il ressemble, 100. Les plus grands ornemens de l'Eloquence mal confondus avec les petits brillans, 322. Ce sont, non ces ornemens qui font l'Orateur, mais les bienfaits.

Ost (le Marquis d') son idée sur la délicatesse. 386
Ouvrage; les Ouvrages, dans tous les Arts, sont d'après l'idée qu'en a l'Ouvrier. 345
Ouvrier; tout Ouvrier conçoit quelque chose de plus parfait que ce qu'il fait. 261

P.

P. (le P.) le peu de cas qu'on en fait. 111
Panegyrique; caractère du Panegyrique en general. 236

Panegyrique d'Isocrate; les pensées & les preuves sont de Lyfias & de Gorgias, 420. Ce que c'est que cet Ouvrage, suivant Longin, 188. 189. Selon Denys d'Halicarnasse, 190. Selon Tienne, 189. 190. Eminent sur celui de M. Le Fevre & Dacier. 189

Panigarsla, sa réputation dans la Prédication, ses talens & ses défauts, 680. Ses divers Ouvrages sur Demetrius, 81. 82. A une fausse délicatesse & la soutient mal, 83. 84. Il a des *Concetti*, 86. Croit que le Demetrius que nous avons, est le Phalerien, 87. On le refute par lui-même. *ibid.*

Parole; son utilité, son excellence, sa liaison avec la sagesse, son danger. 111. IV. V.

Partitions oratoires, Ouvrage de Cicéron. 298. &c.

Passerat, idée qu'il donne du Discours trop figuré. 100

Passions; sont un des trois moyens de persuader, 442.

Personne n'en a mieux pénétré l'Art qu'Aristote, *ibid.*

La division qu'en fait ce Philosophe dans la Rhétorique, est la plus propre à l'Orateur, 43. Trois choses

à connoître pour bien manier les passions, *ibid.* Doctrine d'Aristote suivie par Cicéron, 45. Merveilleux

des Passions, 53. En quoi Antoine en fait consister l'Art, 226. Sa doctrine est celle d'Aristote, 230. Importans preceptes sur les passions, 230. 231. Division des

passions selon les Stoïciens, 301. Elles sont le moyen

- de vaincre le cœur, 470. Il n'est pas besoin d'en savoir le nombre ou la nature avec une exactitude physique pour les exciter, 480. Elles ont lieu dans les Sermons, *b* 15. &c. S'il est permis à un honnête homme d'exciter les passions, 124. &c. Platon & Aristote les demandent dans l'éloquence par différentes raisons, 128. Elles se prennent en bonne & mauvaise part, 435. Par qui bien traitées, 213. 221. 223. Sur cela deux grands préceptes, 174. La fausse Eloquence ne peut les exciter, 446. Pourquoi nécessaires, 381. Même au Plaidoyé, 238. Non étrangères à l'Avocat. 239
- Patru* n'égale point M. le Maître. *a* XXVII
- Paul* (S.) très-éloquent dans ses Epîtres, *a* 469. Avoit pourtant quelque difficulté à parler, & pour cela accusé de n'avoir pas le talent de la parole, *ibid.* Son Eloquence étoit toute sensible. *b* 571
- Paul* (le P. de S.) Abbé des Feuillans, son Ouvrage, *b* 136. Son style & sa modestie, 138. Se trompe en quelque chose, 139. 140. Sa conformité avec la Mothe le Vayer, sans que l'un ait copié l'autre, 141. Son sentiment sur les citations. 142
- Pédant* (idée d'un) *b* 417. Tel l'est qui ne le croit pas. *ibid.*
- Peintures* dans l'Eloquence. *b* 568
- Peletier* (M. Le) de Souzi. *b* 240
- Pensées*; les dernières ne sont pas toujours les meilleures. *b* 252
- Penser* (l'Art de) Logique, 331. Utile à l'Orateur, 333 334. N'est point une Rhétorique, 334. Il y a des choses à redire. 347. 348
- Penser* (l'Art de bien) dans les Ouvrages d'esprit; partie de la Rhétorique d'Aristote, *b* 335. Pourquoi distingué de l'Art de penser, 332. Ses défauts. 343
- Peres* de l'Eglise, leur Eloquence. *b* 575
- Periodes* (regles sur les) *b* 251. 252. 253. Celles des Anciens & les nôtres. 280
- Peroraison*, ses qualitez, *b* 290. Vraye Peroraison des Sermons. 548
- Persuader*; moyens de le faire, *a* 41. 42. Mal pris, *b* 315. 484
- Persuasion*; c'est la fin naturelle de l'Eloquence, qu'il faut toujours avoir en vue. *a* XIII
- Pescheur* (Jean le) ce qu'il dit de la Rhétorique d'Omer Talon. *a* 539. 543
- Petrone*, cet Auteur est affecté, quoi qu'il blâme l'affectation, *a* 345. Ce qu'il dit de la Declamation, 380. Est

déclamateur, ainsi que son Traducteur, 292. <i>Entend de ce dernier.</i>	388
Pamphile ; il est Juge de l'Eloquence, 4	256
Phèdre , Dialogue de Platon, 41. Dessein de ce Dialogue, 1. Son caractère, 16. Ses beautés, 2. Sent le jeune homme.	26
Philias , son Jupiter, 4	267
Philosophes , différent des Orateurs, & en quoi, 222. &c. Comment il faut entendre ce que dit Cicéron, que c'est à eux qu'il devoit son éloquence, 261. Eloquence surprenante de quelques Philosophes, 304. &c. A quelle sorte d'Ouvrages ils l'appliquoient.	302
Philosophie ; quelle est la Philosophie qui entre dans l'Eloquence, 222. Quelle secte convient plus à l'Orateur, 241. 302. Quelle est celle qui ne lui convient pas, 252. Usage de la Philosophie, 259. La plus propre à l'Orateur ne suffit pas, 262. La Philosophie avoir nui à l'Eloquence de Brutus, 280. Quel mal peut faire la Philosophie traitée sans éloquence.	287
Physique ; quel usage en faisoit Periclès dans ses Harangues, 2306. &c. Ce que c'étoit que la Physique de Periclès, 236. En quel sens elle peut donner de la grandeur d'âme, 307. Pensée d'Hermagore sur la Physique, 312. Causes physiques étrangères à la Rhétorique, 496.	496
Phéac , ses talens & ses défauts, 6	302
Plagiaire ; un Predicateur qui prend les Sermons d'un autre n'est point plagiaire, 4	474
Platon excellent Maître d'Eloquence, 41. 9. Son dessein dans Phèdre, 2. Dans Gorgias, 1. 2. En quoi consiste, selon lui, la beauté du Discours, 3. Elevation de ce Philosophe dans ses préceptes, 2. 5. Il n'est point ennemi de la Rhétorique, 7. Bâille les Rhéteurs & leurs règles, 7. 8. Est un grand Orateur, 9. Sa manière de faire connoître le beau, 9. 10. Dispute le prix à Homère & à Xenophon, 11. N'est pas de bonne foi, <i>ibid.</i> Reconnoît une vraie Eloquence, 13. 16. Il affecte les manières de Gorgias & d'Isocrate, 20. Politise ses Discours à l'âge de 30. ans, <i>ibid.</i> Décrie les Rhéteurs contre la vérité & la justice, <i>ibid.</i> & beaucoup d'autres honnêtes gens, <i>ibid.</i> Il avoit de grandes passions, 21. Defaut de ses Dialogues, <i>ibid.</i> Use de Sophismes contre les Sophistes, 22. 6 126. Attribué une fausse victoire à Socrate sur les Rhéteurs, <i>ibid.</i> Autres reproches qu'on lui fait, 25. Varie dans ses sentimens, <i>ibid.</i> Trop libre dans Phèdre, 26. Il	7

DES MATIERES. 631

- y choque les bienfaisances, *ibid.* Donne de lui une idée abominable, *ibid.* &c. Sa doctrine affreuse, *ibid.* Ses maximes sur l'Eloquence, § 125. Sa Doctrine comparée avec celle d'Aristote, 127. Ce qu'il pense d'Isocrate, 359
- Plus le jeune*, aide à docer la fille de Quintilien son Maître. 4 370
- Plume*, il n'y a point de meilleur Maître de Rhetorique, que la Plume. 4 221. 251
- Plutarque*, quel est l'Auteur François qui en approche le plus, § 161. Sa Comparaison de Cicéron & de Demosthène. 313 318
- Poëte*, la plus parfaite semblable à une belle prose. 317
- Poëte François* peu goûtée par un habile homme, à cause de l'assujettissement à la rime. 324
- Poëtes*, les Poëtes sont les premiers qui ayent cultivé la diction, 456. Leurs ornemens sont froids dans la prose, *ibid.* Il n'y a Poëte ni Orateur qui ne croye mieux faire qu'un autre. 276. 277
- Prétius*, jugement qu'il porte de Quirilien. 4 277. 278
- Portraits*, leur usage dans l'Eloquence, 448. Si Aristote les a eu en vue dans ce qu'il a dit des meurs, 49. Mal confondus avec les meurs Oratoires. § 323. 324
- Précher*, sa querelle sur les Passions. § 319. 326
- Préceptes*, si le chemin est long par les préceptes, 425. Leur utilité, & même leur nécessité, 112. § 349. 350. Premièrement pour ceux qui composent, 221. En second lieu pour ceux qui jugent, 221. Les préceptes seuls ne font point un Orateur, 10. Ceux des anciens Rheteurs n'étoient qu'une préparation à des préceptes plus importants, *ibid.* Soit qu'il faut avoir de les abréger, 421. Leur sécheresse n'est point à craindre, 422. Ceux que les Payens nous ont laissés sur la Rhetorique, suffisent au Predicateur, 461. 462. 513. Idée des Maîtres qui n'ont voulu les suivre, ou qui ont voulu en donner d'autres, 462. 514. &c. Fondemens des préceptes. § 489. 490
- Predicateurs*, instructions que leur donne S. Augustin, 4467. doivent se servir de la Rhetorique, *ibid.* Ne doivent en chercher d'autre que celle des Anciens, 462. 513. 514. Leurs devoirs selon S. Paul, 463. Les mêmes que selon Cicéron, *ibid.* Ceux qui sont éloquens font plus de fruit que ceux qui ne le sont pas, 446. A quoi l'on connoît qu'ils ont touché le cœur, 473. Leurs qualités, 498. § 207. 209. 460. 540. 541. 542. Doivent savoir les règles de la Rhetorique & de la Logique, 4501. Jusqu'à quel point ils doivent les savoir, 502. Autres études qu'ils doivent faire,

- faire, 503. Perfection des Prédicateurs, 614. Quelle est la matiere qu'ils ont à traiter *ibid.* Vertus & talens des Prédicateurs, 52. &c. Doivent écrire leurs Sermons, 91. Combien coupables s'ils ne le font, *ibid.* Methodes qu'on leur propose pour les bien composer, 52 &c. S'ils doivent être eloquens, 232. 236. 237. Qui leur fournit les préceptes, 366. Si l'Avocat est plus rare, 232. Comment ils fixent leur sujet, 263. Ce qui les rend utiles & agréables, 307. Leur constance à prêcher, 461. Ne s'attendent point à l'inspiration des Apôtres, *ibid.* & 530. Talent peu commun. 549
- Prédication*, sa matiere n'est point une hypothese, ou un genre de cause, mais une these generale, 464. Tout y est grand, & néanmoins tout n'y doit pas être sublime, 471. Source des défauts dans la Prédication, *ibid.* faux moyens d'y plaire. 473
- Preuves*, l'idée qu'il en faut avoir, 438. Leurs especes, *ibid.* D'où il faut les tirer, 40. Leurs caractères, *ibid.* Choix qu'on en doit faire, *ibid.* Peuvent se tirer des mœurs, 48. Et néanmoins different de ce qu'on appelle mœurs dans le Discours, *ibid.* A quoi les reduit Hermogene, 119. Maniere de les conclure dans les Discours oratoires, 120. De les proposer, 322. Il faut plusieurs preuves, 628. Moyen de les multiplier, 289. De les traiter, 480. 545. Leurs qualitez. 482. 569
- Priere*, necessaire au Predicateur. 474
- Princes*; l'Eloquence leur donne un grand relief, 469. Alexandre en étoit persuadé, *ibid.* Sont dispensez de bien des choses à cause de leur elevation, 70. Ont de grands avantages pour persuader, *ibid.* Il y a des choses dans l'Eloquence dont rien ne peut les dispenser, *ibid.* Ils ont souvent tire d'elle d'aussi grands secours que de leurs troupes. *ibid.* &c.
- Progymnasmes*; ce que c'est, 141. 150. 156. Combien on en distingue, 147. S'ils sont les matieres des Conversations. 148. &c.
- Prononciation*, comment on doit s'en instruire. 568
- Prophetes* (les) ne sont pas les seuls qui prêchoient les Juifs 6504. 505
- Proposition* difficile à trouver en tout genre de cause, 4569.
- Propositions subsidiaires, ce que c'est, & leur usage dans l'Eloquence. 511
- Prose*, la belle Prose ressemble à des Vers. 550
- Proverbe* philosophiquement ou en Orateur, en quoi differe. 293

Q.

Question, ce qu'en dit Hermogene, 4118. Il faut la bien demêler & la bien établir dans les matieres oratoires comme dans les Sciences. *ibid.*

Quintilien approche fort de Ciceron, 4xxxix. Sa plainte sur la doctrine de Platon, 15. Mauvais jugement qu'il fait de la doctrine des mœurs, 48. 49. N'est pas toujours opposé à Aristote, 62. Le louë fort, 63. N'a jamais blâmé en général sa Rhétorique, 62. A profité de Denys d'Halicarnasse, sans lui en faire honneur, 95. 96. Son país & quelques circonstances de sa Vie, 369. &c. Ce que Juvenal dit de ses richesses, 370. 371. Excellence de son Ouvrage, 372. 373. Son travail sur l'éducation des enfans, 374. 375. Ce qu'il pense des études particulieres, & des études tardives, *ibid.* Son sentiment sur la nécessité de l'art, 383. Se trompe, 384. Sa methode, *ibid.* Son obscurité, 385. Se contredit, *ibid.* Ses charmes, *ibid.* & 386. Prend à gauche quand il réfute, 385. 387. Louange qu'il donne à Domitien, & ce qu'il en faut penser, 387. 388. Diffus sur les lieux de Rhétorique, 388. 389. Comment il traite l'Art de la raillerie, 389. Avis important sur les propositions & sur les preuves, *ibid.* Ses plaintes sur la mort de son fils, 376. 390. Ne rend pas justice à Aristote, 391. S'il a une vraie candeur, 392. Eloges qu'on lui donne, 394. Utilité de son Ouvrage, 397. Trop diffus pour des enfans, 400. 402. Beaux préceptes qu'il donne sur l'élocution, 403. Ce qu'il dit sur l'Amplification ne suffit pas, 404. 405. Diffus sur les figures, 405. Obscur, 407. Jugemens qu'il porte de divers Auteurs, 407. 408. Methode qu'il donne pour composer, 410. Pour la prononciation, *ibid.* Donne des avis utiles à l'Orateur. 411. Son portrait, 413. Discours fait pour être lu ou pour être prononcé, selon lui, c'est la même chose, 414. Ce que dit de lui Antoine Lulle, 484. Ce qu'en dit Erasme, 503. Il est maltraité par Ramus & sur des fondemens frivoles. 42. 43

R.

Raillerie; Hermogene en parle bien, 4128. Ce qu'on en peut dire, les regles qu'on peut en donner, son usage, 233. 234. Par qui bien traitée, 6213. Si elle a lieu dans un Sermon, 553

D d 5

Raison 3

- vent faire, *ibid.* Ne peuvent refuser leur approbation à un Orateur qui a celle du Peuple, 251. Orateur savant, à quoi doit prendre garde. 38. 365. &c.
- Savoir*; idée plaisante d'un grand savoir. *b* 272
- Scholastique*, nuisible à l'Eloquence. *b* 228. &c.
- Science*; les Sciences proprement dites, n'entrent pas dans les Discours Oratoires, *xxxiii.* 226. L'Orateurs'en instruit en peu de tems, 240. Sans les avoir apprises en peut parler. *ibid.*
- Senèque le Rheteur*, 327. Idée de ses Declamations, 329. &c. Sa prodigieuse memoire, 340. Introduit un nouveau genre d'eloquence, 334. Avec quelle précaution il faut le lire. 346
- Sentence*; ce que c'est, selon Aphthone, *141.* 150. Qualitez qu'y demandent Theon, Petrone, & tous les gens de bon goût. 161
- Serment de Demosthene*, *171.* Belles reflexions de Longin sur ce serment, *ibid.* Il est très-propre à éclaircir la matiere du Sublime. *ibid.*
- Sermons*, agrémens d'un Sermon, en quoi ils consistent, *b* 62. Idée de ce que doit faire un Sermon, 94. Regles pour en juger, 415. Vieux Sermons, 420. Divers goûts, 421. Sermons suivis, 424. Leur matiere & leur forme, 543. Voyez *Prédication.*
- Seth*, regardé comme Prédicateur. *b* 166
- Siecles*, leur goût. 182. &c.
- Silléri*, (M. de) Evêque de Soissons. *b* 427
- Simple*, style simple; son caractère, *214.* A des matieres qui lui sont propres, & cependant convient au Sublime. 214. 215
- Simplicité de style*, *b* 432. 433. 552. Se concilie avec le Sublime, 486. En quoi elle consiste. 572
- Soarès* (le P.) idée avantageuse de sa Rhetorique, *b* 111. 112. Ne distingue pas assez l'amplification de l'abondance de l'Orateur, 113. 114. Ce qu'il dit des figures, 115. Vaut mieux que le P. Caussin, 116. Ce qui manque à sa Rhétorique. *ibid.*
- Socrate*, fleau de Gorgias, *xxxviii.* Remporte sur lui une victoire en idée, 22. Sa methode dans les argumens. 311
- Sopater*; la methode pour former l'Orateur. *a* 133
- Sophistes*; ancienne idée de ce nom. *a* xxxviii
- Sterilité*, maniere de cacher la sterilité. *a* 478. 479
- Stoïciens*; peu propres à former des Orateurs. *a* 253
- Strebée* (Jaques Louis) de Rheims, jugement qu'il fait de l'Orateur de Cicéron, *265.* Entend cet Ouvrage com-
me

me Ciceron même, <i>ibid.</i> Obligations qu'on lui a,	520.
521. Raisons qu'il donne de la barbarie,	522. Negoute point la Poësie Françoisé.
	524
<i>Sturmius</i> , ses Ouvrages sur la Rhétorique & leur mérite,	516.
516. Semble la reduire à l'elocution,	517. Est comparable à Gaspard Laurent,
518. Est trop diffus sur Hermogene.	519
<i>Style</i> ; division du style par Hermogene, a	122. Par Démétrius.
209. Ces deux Auteurs conviennent, <i>ibid.</i> Sont tous critiquez par Vossius,	209, 210. L'Art de varier le style fait l'Orateur,
122. C'est où l'Orateur trouve plus de difficulté,	269. Difference du style oratoire d'avec l'Historique, le Sophistique, &c. <i>ibid.</i> Usage de la variété du style,
269. Un Orateur les doit avoir tous comme Demosthene,	269. 271. Propriété de chaque style, selon Ciceron,
271. 272. Il faut mêler les styles,	273. Chaque style a la vertu d'éclairer, de plaire, & de se faire obeir,
472. Nature de chaque style, & son usage dans la Prédication, <i>ibid.</i> Le style est difficile à connoître,	b 200. Ses varietez,
208. 209. Style concis.	253
<i>Sublime</i> aussi naturel que la simplicité, a	xxxii. Traité du Sublime est un des plus beaux morceaux de l'Antiquité,
165. Idée generale du Sublime, son idée distincte, <i>ibid.</i> Moyen de l'aquerir,	166. Source du Sublime,
167. Il y en a deux qui tiennent plus de la Nature,	168. Et trois qui tiennent plus de l'Art,
169. Definition du Sublime,	168. Le Sublime ressemble aux Astres découverts dans les derniers tems,
191. En quoi consiste selon Démétrius,	210. Est opposé au style froid,
211. En quoi consiste selon S. Augustin,	472. Son usage dans les Sermons, <i>ibid.</i> Le Sublime de Longin, n'est point une vaine apparence,
b 322. Propre aux Prédicateurs,	324. Sa force.
	374
<i>Subtil</i> (Mr.) son éloge. a	147
<i>Succès</i> des Livres. b	271
<i>Syllogistique</i> (forme) son usage. b	289

T.

Talon, en Latin *Talens*, (Omer) si cet Auteur n'est autre que Ramus deguisé, a 543. Sa Rhétorique ne contient que l'elocution, 538. Utile à la Classe d'Humanité, 539. Dediée à l'Université de Paris, 540. Conforme au goût des Anciens, *ibid.* Louée néanmoins par Ramus leur Antagoniste, *ibid.* Par le Pescheur, 539. Et par Frisius, 543. N'abrege point le chemin de l'Eloquence,

ibid.
Tasse

Tage (le) défendu par Paul Went . &	111
Temps , prescrit aux Arveta . &	117
Tertullien relève la doctrine effrénée de Platon . &	17
Tate , son usage dans la Prédication , ayes . Texte du Somma . &	144
Thom a fait des Progymnasmes & 158. A fort bien senti dans la Thèse de l'Essence de Dieu , 160. Est ami de la clarté, <i>ibid.</i> Ce qu'il demande dans les sentences de Discours . 161	
Théo , juste idée de la Thèse , 148. Vraie manière de Prédiquer , <i>ibid.</i> Il doit la rappeler à l'hypothèse, en lieu que l'Orateur ordinaire passe de l'hypothèse à la Thèse . 17	
Thom (J. Aug. de) son sentiment sur les études tardives, & 171. Ce qu'il dit de la mort du fils de Quintilien aso- té. 171. 176	
Théo , éloge qu'il donne à Alexandre , & 122. B. <i>ibid.</i> par Longin , <i>ibid.</i> Et par M. Bayle , <i>ibid.</i> Cet éloge examiné, 189. Dessin de Théo dans cet éloge. 189	
Tat-Liv paroit avoir peu de sentences, & pourquoi. & 161	
Tullius , sa Traduction de Longin & ses Notes sur cet Au- teur, & 175. Est de l'avis de Longin contre M. Hor , sur le Sublime d'un endroit de la Genèse , 181. Ne peut comprendre que la répétition des mots contribue au Su- blime, 186. Croit que Longin & Hermogene ont en- tendu la même chose, l'un par le Grand, & l'autre par le Sublime, 191. Trouve Hermogene plus exact que Longin , <i>ibid.</i> Et Demetrius moins exact que l'un & l'autre. 197	
Topiques , Ouvrage de Cicéron , & 128. Ce que c'est, & d'où vient ce mot, <i>ibid.</i> Merveilleuse facilité de Cice- ron à le composer, 129. Idée qu'il faut avoir des Topi- ques & des Lieux de Rhetorique , <i>ibid.</i> Idée que le P. Menestrier a des Topiques & son erreur. 190. &c.	
Tourbillon de l'imagination. &	431
Tournoux (le) ce qu'il dit de S. Christophle . &	171
Traductions . &	156. 187
Transpositions du Latin . &	129. 190
Trapezantus (le) ou George de Trebizonde , décrié pour son hu- meur, & par ses Traductions, mais estimé pour la Rhe- torique . &	476. 477
Turcote accuse Quintilien d'impudence. &	131
Tutus , manière dont Enée le suit. &	118

V.

Vair (Du) Garde des Seaux , son Ouvrage sur l'Eloquence, & 100. &c. Ce qu'il lit sur l'autorité de Cicéron . 100	
<i>Vair</i>	

- Valerio* (Augustin) Evêque de Verone & Cardinal, chose remarquable qu'on dit être dans sa Rhétorique, & qui n'y est point, *b* 12. Ne connoît point d'Orateur hors de la Religion Chrétienne, 13. N'entend pas assez les mœurs oratoires, 17. Sa modestie. 21
- Valle* (Laurent) jugement mal entendu qu'il porte de Quintilien. *a* 402
- Varignon* (M.) *b* 532
- Vayer* (la Mothe le) aime les citations. *b* 141
- Vehemence.* *b* 192. 543
- Verité*; celle que servent les Orateurs, est de pratique, & celle que servent les Philosophes, est de speculation, *a* xxxiii. Ce qu'il faut faire pour remplir une Oraison de grandes veritez, 486. Ce que c'est que la Verité dont Platon recommande la connoissance à l'Orateur, *b* 125. L'Orateur la trouve ainsi que les Philosophes. 127
- Verrier*, (Avocat General) caractère de son style. *b* 103
- Victorius*; Ce qu'il dit de la doctrine des mœurs & des passions, *a* 50. Blâme Quintilien, *ibid.* Se met de mauvaise humeur contre cet Auteur, 62. Son Commentaire sur la Rhétorique d'Aristote, 65. Ce qu'il pense du Livre de l'Elocution & de son Auteur, 198. 206. Il est Auteur de la version de Démétrius. *b* 159
- Vie*, la bonne vie donne du poids à l'Orateur, & influé dans le discours. *a* 474
- Villavicentius* (Laurent) Prédicateur de Philippe II. *b* 46. Bonté de ses préceptes sur la Prédication, 47. 48. Qualitez de la Rhétorique qui porte son nom, 49. On n'est pas certain qu'il en soit l'Auteur, *ibid.* Idées qui lui sont propres. 47
- Vivès*; ce qu'il dit des Critiques ignorans, *a* xxvi. Ce qu'il dit d'Aristote, 36. Des anciens Maîtres, 241. Sa vanité, 242. 528. 531. Plein de passions, 528. Morhof le compare à George de Trebizonde, *ibid.* Son mérite, 529. Ne dit rien de nouveau, 530. A une modestie apparente, *ibid.* Maltraite les Anciens, 532. Rougit avec raison de son entreprise, 531. Se contredit, 532. 533. Pour trop faire l'habile il montre qu'il n'y entend rien, 535. N'a pas le goût sûr, 536. Sa Rhétorique est un vrai cahos, 537. égare sans cesse les Lecteurs. *ibid.*
- Ulpian* Rheteur; suit la methode d'Hermogene, *a* 163. Differe de cet Auteur. *ibid.*
- Unité* de dessein plus nécessaire au Poëte qu'à l'Orateur, *b* 245
- Vossius*; refute Quintilien sur les mœurs, *a* 50. Et le loue d'ailleurs, 51. Profite de Denys d'Halicarnasse, & lui en fait honneur. 95

TABLE DES MATIÈRES.

Oratio, il faut même dans la Prédication joindre l'Utile à l'agréable. 466

W.

Wolffius, son Edition d'Isocrate enrichie des reflexions de Denys d'Halicarnasse. 98

X.

Xenophon, émule de Platon, 212. Bon mot de *Xenophon*. 212

Zizanie, usage de ce terme. 505

F I N.

